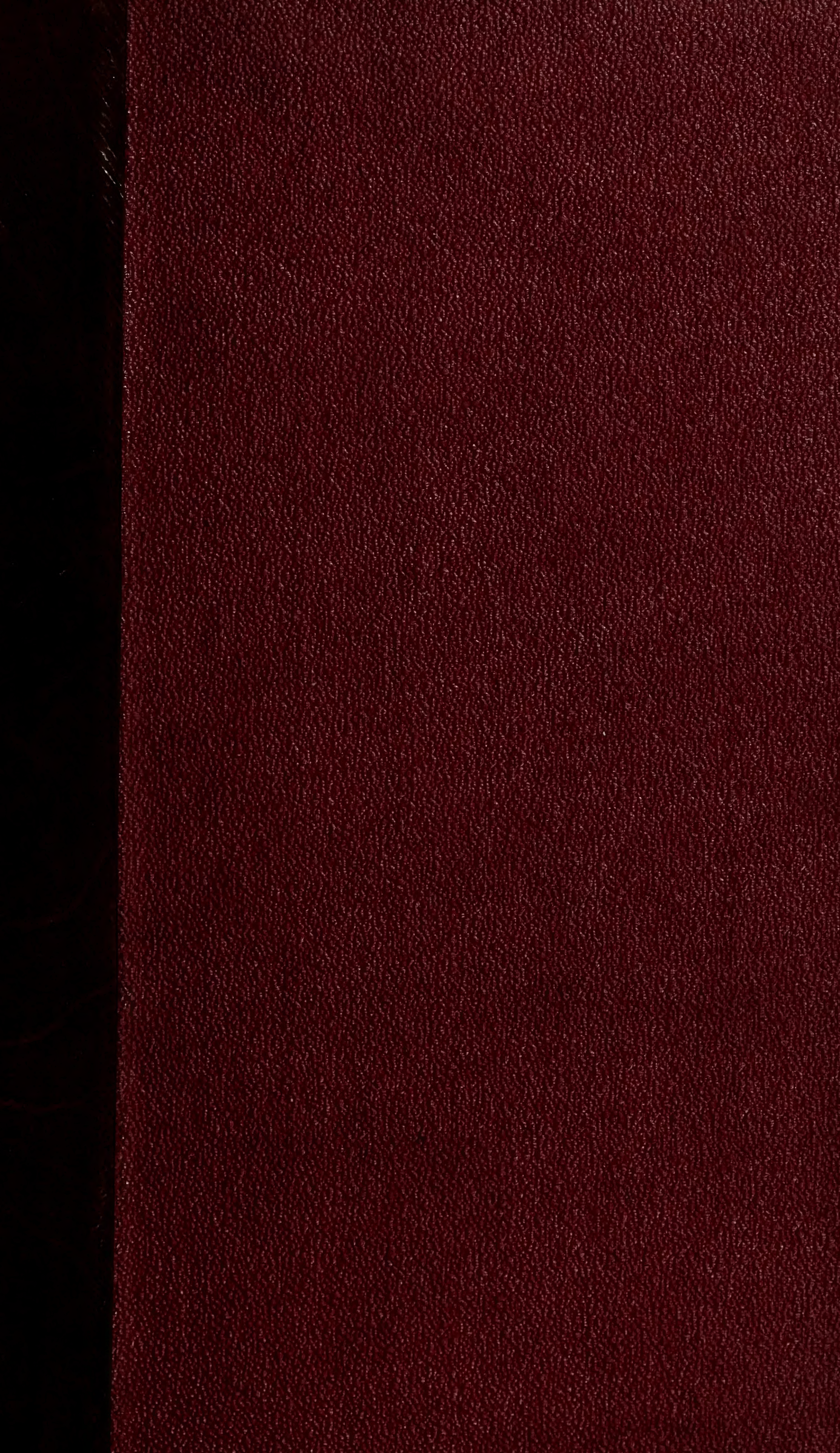


MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES

III[e] VOLUME. — I[er] CAHIER.

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LII

ARRÊTÉ.

Vu l'arrêté du 29 octobre 1849[1], relatif à la publication, sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des cultes, d'un recueil intitulé : *Archives des Missions scientifiques et littéraires, Choix de rapports et instructions,*

Art. 1er. Le recueil intitulé *Archives des Missions scientifiques* contiendra les rapports les plus intéressants envoyés par les voyageurs chargés de missions scientifiques par le ministère de l'instruction publique et des cultes, ainsi qu'un choix des *Instructions* rédigées pour lesdites missions par l'Institut et les différents corps savants, à la demande du ministère.

2. Il sera nommé une commission chargée de choisir, parmi les rapports des personnes chargées de missions scientifiques, les communications qui seront de nature à être publiées dans les *Archives.*

Seront appelés à faire partie de cette commission :

Un ou plusieurs membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour l'examen des rapports relatifs aux antiquités, à l'histoire, aux études philologiques;

Un ou plusieurs membres de l'Académie des sciences et du Muséum d'histoire naturelle, pour les missions relatives aux sciences naturelles;

Le chef de la division des établissements scientifiques et littéraires au ministère de l'instruction publique et des cultes;

Le chef du bureau des corps savants, travaux historiques et missions.

3. Les *Archives des Missions scientifiques* seront distribuées gratuitement aux personnes et aux établissements ci-après désignés :

1° A MM. les secrétaires perpétuels des cinq académies;

2° Aux membres titulaires des deux comités historiques;

3° A chacune des bibliothèques publiques de Paris;

4° A la bibliothèque publique de chaque chef-lieu de département;

5° A la bibliothèque publique d'Alger;

6° Aux bibliothèques de l'École normale, de l'École des chartes, de l'École française d'Athènes, de l'Académie de médecine et de l'École polytechnique.

4. Toute demande de concession gratuite des *Archives* sera renvoyée à l'examen de la commission de publication.

5. Il paraîtra par année 12 cahiers ou fascicules des *Archives;* chaque cahier se composera de 3 à 4 feuilles in-8°. Chaque année formera un volume.

6. Les *Archives des Missions scientifiques* seront imprimées par l'Imprimerie nationale.

Paris, le 14 décembre 1849.

Le Ministre de l'instruction publique et des cultes,

DE PARIEU.

[1] Ce premier arrêté, du 29 octobre 1849, qui a décidé la publication des *Archives des Missions*, a été signé par M. Lanjuinais, chargé de l'intérim du ministère de l'instruction publique et des cultes.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES,

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

TOME III.



PARIS.

IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LIV.

MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES.

I[er] CAHIER.

NOTICES ET EXTRAITS des manuscrits médicaux grecs et latins des principales bibliothèques d'Angleterre, par le docteur Ch. Daremberg, bibliothécaire de la bibliothèque Mazarine, bibliothécaire honoraire de l'Académie de médecine, etc.

SUITE DU MANUSCRIT PHILLIPP. MDXXIV.

6° Τοῦ *αὐτοῦ* [*Σαγγινατίου*] *διὰ στίχων πολιτικῶν ἐν τῇ* Ἑλληνίδι *φωνῇ ὀνομασίαι τῶν μελῶν τοῦ ἀνθρώπου.* Τῷ *ἁγιωτάτῳ καὶ μακαριωτάτῳ* Νικολάῳ (Nicolas V) *ἄκρῳ ἀρχιερεῖ πρεσβυτέρας* Ῥώμης, Γεωργὸς Σαγγινάτιος Κόμης *παλατῖνος λατεράνενσις, εὖ πράττειν*[1].

[1] Un opuscule analogue, mais plus court, moins érudit, rédigé dans un autre ordre et en prose, est imprimé sous le nom d'Hypatus, à la suite de *Anonymi Introductio anatomica,* édit. de Bernard. Leyde, 1744, in-8°. Une partie de ces *synonymes anatomiques* se trouve aussi dans le *Lexique médical* de Psellus et dans la *Grammaire* du même auteur (*Anecd. gr.* éd. Boisson. t. I, p. 232 et suiv. et t. III, p. 200 et suiv.). Voy. aussi pseudo-Galien, *Introd. seu med.* chap. X à XII, t. XIV, p. 699 et suiv.

Ὀνόμαζέ μοι κεφαλὴν[2], κάρη[3], σὺν τὰ (τε?) καὶ κέβλην[4].

[2] Les étymologies données par les anciens du mot κεφαλή montrent à quel point la science étymologique était pauvre chez les Grecs; trop fiers de leur prétendue origine autochthone et de leur nationalité, ils ne songeaient point à rechercher les origines de leur langue et ses racines dans les autres idiomes. Or on sait que les *étymologies* se tirent particulièrement de la comparaison des langues entre elles. — Κεφαλή, dit l'*Etymolog. magn.* (p. 507, l. 4), ἤτοι παρὰ τὸ κάρφεσθαι, τὸ ξηραίνεσθαι, ὁ κατάξηρος τόπος καὶ ὀστώδης... ἢ κατὰ Ἀπολλόδωρον, καλύφη τις οὖσα, παρὰ τὸ καλύπτειν καὶ σκέπειν τὸν ἐγκέφαλον. Τινὲς δὲ παρὰ τὸ ἐκεῖ κεῖσθαι τὰ φάη, κεφαή τις οὖσα κατὰ πλεονασμὸν τοῦ λ. Οἱ δὲ παρὰ τὸ κάπω, τὸ πνέω, καπαλή, καὶ κεφαλή, οἱονεὶ ἡ διαπνέουσα παρὰ τὸ πνεῖν· ὅθεν καὶ κῆπος, ὁ διαπνεόμενος τόπος· διὸ καὶ ἐν ταῖς οἰκίαις τὸν ἀποτετμημένον τόπον πρὸς ἀνάπνευσιν κῆπον λέγουσιν. Ἢ παρὰ τὸ κέλυφος, ὃ σημαίνει τὸ κάλυμμα. — D'après l'*Etymol. Orionis* (p. 80, l. 10), et surtout d'après Mélétius (*De fabrica corporis hum.* éd. Cramer, *Anecd. oxon.* t. III, p. 52, l. 11), il semblerait que la tête avait été appelée κελύφη; mais il y a quelque confusion, ou quelque altération dans les textes; car on voit clairement, par l'*Etymol. magn.* que κεφαλή dérivait de κελύφη, et non pas que κελύφη signifiait *tête*.

[3] Κάρη paraît être pris ici comme un neutre indéclinable, ainsi qu'Homère le fait toujours. Voy. l'*Ind. des scolies* d'Eustath., *voce* κάρα et κάρη. — Κάρη (forme ionienne, ou κάρα, forme attique, Hésych. *voce* κάρα), qui ne paraît pas usité en prose, a servi à former les mots καρηβαρία, καρηβαρικός, et plusieurs autres mots analogues, qui sont très-souvent employés par les médecins et particulièrement par Hippocrate. — Voy. le *Trésor grec, voce* κάρη, κάρηνον, κάρηαρ (forme imaginée par les grammairiens pour les cas obliques.) — Voyez aussi *Etymolog. magn.* p. 490, l. 56; Damm et Duncan, *Lexicon græcum Hom. et Pind.* aux mêmes mots. — Dans Mélétius (*l. l.* p. 52, l. 14), on lit : Οἱ δὲ κάραν λέγουσιν [τὴν κεφαλὴν] οἷον κέρα, ἀπὸ τοῦ τετριχῶσθαι· κέρα γὰρ ἡ θρίξ, ἢ κρᾶτα...., ἢ κράνιον. — Voy. aussi *Etymolog. Orion.* p. 81, l. 19. — L'*Etymol. magn.* ajoute encore celle-ci : Ἢ παρὰ τὸ κείρω ἔκαρον, ἢ ἐκ τοῦ κρὰς κρατός; et, de plus, il dit que κάρηνον, qui signifie aussi *tête*, vient de κάρα. L'*Etymol. Gudian.* (p. 299, l. 19,) est précisément d'un avis opposé; cet avis est partagé par les auteurs du *Trésor grec.* — Κάρ vient aussi par apocope de κάρη ou κάρα. — Cf. aussi Grégoire de Corinthe, éd. de Schæffer, p. 124, § 60, ainsi que la note sur κατωκάρα, et J. Camérarius, *Exquisitio nominum, etc.* Basil. 1551, in-fol. col. 56 et suiv. Si je ne cite pas souvent cet ouvrage, certainement très-érudit, c'est qu'il est confus, diffus, peu critique et souvent incomplet.

[4] Κέβλη. La glose suivante explique la formation de ce mot : Κεβληγόνου (*pavot*)· τοῦ ἐν τῇ κεφαλῇ ἔχοντος τὸν γόνον· κέβλη γὰρ ἡ κεφαλὴ ἐν συγκοπῇ τοῦ α καὶ τροπῇ τοῦ φ εἰς β. Schol. Nicand. *Alex.* v. 424 et 433. Voy. aussi *Etymolog. magn.* p. 498, l. 41. — Κέβλη est un mot du dialecte macédonien (*Etym. Gud.* p. 97, l. 40); il a été employé par Callimaque, au rapport du scoliaste précité. Cf. Psellus, *Gramm.* v. 445. On trouve aussi la forme κεβαλή dans *Etymolog. magn.* p. 195, l. 39, et dans Hésychius. — De son côté, Psellus, *Gramm.* v. 441 (voy. aussi Foës, *Œcon. Hipp. voce* σκύτα), dit :

Σκύταν καλεῖ τὴν κεφαλὴν πολλάκις Ἱπποκράτης.

Κύϐη[5], *ὀγύρη*[6], *κύμϐη τε κόρση*[7], *τριτὼ*[8], *κρὰς*[9], *κόῤῥη.*
Τὸ ἁπαλὸν οὖν λέγεται βρέγμα[10], *καὶ βρογχμὸν πάλιν.*

[5] Sur ce mot et sur *κύμϐη*, voy. le *Trésor grec, voce κυϐηϐάω* et *κύμϐος*, et *Etymol. magn. voce κύμϐαχος*, p. 545, l. 25. Le sens primitif de *κύμϐος* est, suivant Hésychius, *κοῖλος μύχος*, *cavus recessus.* Κυϐηϐάω signifie proprement *se précipiter sur la tête* (*ἐπὶ τὴν κεφαλὴν ῥίπτειν*). — Voy. aussi le *Trésor grec, voc. κύϐος* et *κύπτω*; et Damm et Duncan, *voce κύϐω,* inusité pour *κύπτω*. Le ms. de Paris porte *κόϐη*; est-ce une faute, ou est-ce une forme byzantine, comme paraît le croire du Cange, *sub voce,* qui cite à ce propos les deux premiers vers de Sanguinatius d'après ce même manuscrit, mais peu exactement. — Κύϐη est si rare et si ancien, qu'il est difficile de croire que les Byzantins l'aient fait revivre en en changeant la forme.

[6] Du Cange cite le vers de Sanguinatius (*voce κόϐη*), mais sans donner d'explication au sujet d'*ὀγύρη* (le manusc. de Middlehill a *ὀγύγη*). Il serait possible qu'*ὀγύρη* fût pour *ὀχυρή* (adjectif pris substantivement), et que la tête eût été appelée ainsi, comme étant un lieu fortifié, une citadelle, d'où l'œil embrasse tout. On trouve dans les auteurs des comparaisons semblables. (Voyez, par exemple, Lactance, *De opif. Dei,* VIII.)

[7] Κόρση ou *κόῤῥη*, signifie *cheveux, sourcils, tempes, mâchoire,* et il est pris quelquefois, en vers et en prose, dans le sens de *tête,* et par Sanguinatius dans celui de *visage* (vers 13). Voy. *Trésor grec, voce;* Rufus, *De appell. part. corp. hum.* p. 23, 24, et 47 éd. Clinch., et Mélétius, p. 54, l. 13, où on lit *κόρσαις.* — Hésychius a la glose : K. *κεφαλή, ἔπαλξις, κλίμαξ, κρόταφος.* — Le Scol. de Lycophron, v. 507, p. 61 (voy. aussi p. 80), éd. d'Oxford, dit : Κόρση· *κυρίως ἡ μῆνιγξ, νῦν δὲ* (Lycoph.) *τὴν κεφαλήν φησι, κ.τ.λ.*

[8] Les grammairiens et les lexicographes ne sont pas d'accord sur le dialecte dans lequel on se servait de ce mot. Voy. Hésychius, p. 1422 et note 12. Ma mémoire ne me fournit aucun passage d'auteur ancien dans lequel ce mot soit employé; je le connais seulement par ce qu'en disent Suidas, Photius, *voce τριτογενής*, Hésychius *voce τριτώ* (*τριτώ· Νίκανδρος ὁ Κολοφώνιός φησι τὴν κεφαλὴν καλεῖν Ἀθαμᾶνας*), *Etymolog. magn. voce τριτογένεια* (épithète homérique de Minerve), p. 767, l. 43. — Voy. aussi Camérarius, *l. l.* col. 56.

[9] Κράτα [*ἡ κεφαλὴ λέγεται*] *ἀπὸ τοῦ κράτος, ὡς ἐνταῦθα τοῦ ἡγεμονικοῦ τυγχάνοντος,* Mélét. *l. l.* p. 52, l. 15. — *L'Etym. magn.* (*voce κράτα*), p. 535, l. 2, donne aussi cette étymologie, et il ajoute : *ἢ παρὰ τὸ κραίνειν καὶ βασιλεύειν τοῦ ἄλλου σώματος, ὅθεν καὶ κρανίον, καὶ κέρατα τὰ ἐκ τοῦ κρανίου φυόμενα· οὕτω Σωρανός.* Voy. aussi *Etymolog. Orion.* p. 81, l. 20; *Etymol. Gud.* p. 343, l. 12 et 42. — Κράς (*ὁ, τὸ* ou même *ἡ*) paraît essentiellement poétique : Homère et les tragiques s'en servent volontiers. Voy. Damm et Duncan, *lib. laud. voce κράς*, et le *Trésor grec.* On ne le trouve pas, à ce qu'il paraît, au nominatif. Voy. *Trésor grec, voce κράας.* — On a dit aussi *κράτεσφι* pour *κρασίν.*

[10] Βρέγμα. On lit dans Mélétius (*lib. l.* p. 54, l. 1) : *Τῆς κεφαλῆς.... τὸ μικρὸν ἀνωτέρω, βρέγμα, ὅτι δίυγρος καὶ ἁπαλός ἐστιν ὁ κατ' ἐκεῖνο τὸ μέρος ἕως πολύ.* Galien (*De ossibus,* 1) dit que les os du sinciput sont plus spongieux et plus faibles que les os du reste de la tête. C'était aussi le sentiment d'Hippocrate (voy. *Plaies de tête,* II, t. III, p. 188). — Cette opinion vient à la fois

Κροτάφους[11] δὲ τοὺς μήνιγγας καὶ κόρσα[ς], καὶ μηλίγκους,

de l'observation et de la théorie: de l'observation, car les os du sinciput paraissent en effet plus poreux que les autres; de la théorie, à cause de la fontanelle antérieure et supérieure chez les jeunes enfants. C'est de là, sans doute, qu'ἀπαλόν paraît avoir été pris par Hypatus (p. 144) comme synonyme de βρέγμα; mais ni le texte de Sanguinatius, ni les explications de Mélétius ou des *Étymologiques* (voy. *Etymol. magn. voce βρέγμα,* p. 212, l. 12, et les notes dans l'édit. de Gaisford), ne justifient cette synonymie qui, du reste, n'est peut-être qu'une faute du texte. Quant au mot βρογχμόν que donne le ms. de Middlehill, il faut lire βροχμόν, ou βρεγμόν (forme douteuse), ou βρεχμόν; on disait aussi βρέχμα. La présence du γ et du χ dans le texte de Middlehill (celui de Paris a βρογμόν) vient, soit de corrections d'abord interlinéaires, soit de la confusion si ordinaire du χ avec le γχ; il serait difficile de déterminer quelle a été la première forme. Quoi qu'il en soit, βρέγμα et βρεχμός ou βρεχμόν sont les formes les plus usitées. Voy. βρεχμός dans le *Trésor grec;* cf. aussi Pollux, *Onomast.* II, 39; Foesius, *Œcon. Hipp. voce βρέγμα;* Eustathius (p. 584, l. 32), et Gorris, *Definit. med.* — Le sens de βρέγμα comme terme anatomique ne varie pas; c'est toujours la *partie supérieure* de la tête, le *sinciput* qu'il désigne.

[11] On voit, d'après Rufus (*De appell. corp. hum.* p. 24, l. 1), et par Pollux (II, 40), que κρόταφος avait, chez les anciens, pour synonyme, κόρσαι. Voy. *Trés. gr. voce.* — Dans le texte de Sanguinatius j'ai écrit κόρσας, puisque les autres mots sont à l'accusatif. Je ne connais point dans les auteurs d'anatomie d'exemples de μῆνιγξ employé dans le sens de κρόταφος. Toutefois on lit dans Tzetzès (*ad Hesiod. Oper. et dies,* v. 181) : *Αἱ μήνιγγες δὲ λέγονται καὶ κρόταφοι ἀπὸ τῶν κερασφόρων ζώων, μεταφορικῶς· ἐκεῖθε γὰρ τοῖς κερατοφόροις τὰ κέρατα ἐκφύονται, κερατοφυοί τινες καὶ κρόταφοι.* (Cf. aussi note 7, où l'on voit que μῆνιγξ et κρόταφος étaient synonymes de κόρση, par conséquent κρόταφος pouvait l'être de μῆνιγξ.) — Mélétius (*l. l.* p. 54, l. 11), de son côté, dit: *Τὸ δὲ πρὸς μήνιγγας ἔνθεν κἀκεῖθεν κρόταφοι λέγονται,* d'où l'on peut conclure, ce me semble, que l'auteur regardait les μήνιγγες comme des régions voisines de celles des tempes, et que, par conséquent, μῆνιγξ ne signifiait pas seulement *membrane.* Si l'on rapproche ces deux textes de l'extrait suivant d'une glose presque identique à celle de Tzetzès, et empruntée à l'*Etymol. magn. voce κρόταφοι* (p. 541, l. 17) : *Κρόταφοι· κυρίως ἐπὶ τῶν ζώων τῶν κερατοφόρων διὰ τὸ ἐξ αὐτῶν τῶν μερῶν φύεσθαι κέρατα,* on sera tenté de croire que κρόταφοι passait auprès des Byzantins pour un mot dont la signification aurait été trop étendue, en sorte que μήνιγγες aurait été pour eux le nom propre des *tempes.* — Enfin, je relève, dans le scoliaste de Nicandre (*Ther.* v. 557), un passage où l'on voit que pour quelques-uns μήνιγγες a un sens tout différent de celui qu'on lui donne ordinairement, *κατὰ δὲ ἐνίους,* dit le scoliaste, *τὰς τρίχας τὰς ἐπὶ τοῦ μετώπου.* C'est peut-être dans ce sens que Mélétius a pris μήνιγγες, attendu que, dans la région voisine des tempes, les cheveux sont le plus épais. Dans Hypatus on lit : *κρόταφοι, αἱ μήνιγγες,* et les planches anciennes qui accompagnent ce traité placent les μήνιγγες précisément à la région des tempes. — On peut voir, dans le passage cité de l'*Etymolog.* et dans Mélétius (*l. l.*), les différentes étymologies que les anciens, et notamment Soranus, ont

Ταρσὸν[12] τὸ ὀμματόφρουσον, ὑεῖλου κοίλας τοὺς λάκκους[13].
Τὸ στόμα δὲ ὀνόμαζε στράγγος, καὶ μάταξ εἶναι[14],

trouvées au mot *κρόταφος*. — Voy. aussi le *Trésor grec, sub voce.* — Dans un opuscule inédit, intitulé : *Ὀνοματοποιία τῆς τοῦ ἀνθρώπου φύσεως*, que j'ai copié au Vatican (fonds Palat. n° 302, fol. 84 a), et que j'ai collationné sur un ms. du fonds Colonna (n° 12), on trouve aussi : *Τοὺς μήνιγγας, κροτάφους*, dans le ms. palatin, et *τ. μήνιγκας. κρ.* dans le ms. Colonna. Peut-être *μήλιγκούς* et *μήνιγκας* ne sont-ils que des formes byzantines de *μήνιγγας*; mais je n'ai trouvé aucun renseignement sur ces mots.

[12] Pour Rufus (*l. l.* p. 24), *ταρσός* signifie les *cils;* il en est de même pour Hypatus (p. 144); mais pour Mélétius, p. 69, l. 14-15, *ταρσός* est synonyme de *βλέφαρον, paupière;* pour Théophile (p. 156, éd. Greenhill), *ταρσός* paraît être comme pour Galien (*De usu part.* X, VII, t. III, p. 793), pour l'auteur de l'*Introduction ou le médecin* (chap. X, t. XIV, p. 793), et aussi pour Pollux (II, 69), *le bord libre des paupières*, d'où naissent les *cils;* nous appelons encore cette même partie *tarse*. Peut-être Théophile n'appelait-il *tarse* que le bord libre de la paupière supérieure, celui où les cils sont le plus apparents. Comme le sens d'*ὀμματόφρουσον* (ou *ὀμματόφρουδον*, ms. de Paris) n'est pas très-certain, on ne peut par conséquent pas déterminer nettement le sens de *ταρσός* dans Sanguinatius. Dans du Cange (*voc. ὀμμάτη* et *φρύδι* ou *φρύδιον*), on lit : *ὀμματοτόφρουδον* (*supercilium*) et *ὀμματοφρύδιον*, ou *ματοφρύδιον, βλέφαρον.* Mais d'abord *βλέφαρον* et *supercilium* ne sont pas synonymes pour la partie qu'ils désignent; en second lieu, on ne voit pas que *ταρσός* ait jamais signifié *sourcil;* par conséquent, son synonyme *ὀμματόφρουδον* ou *ὀμματόφρουσον* ne peut pas vouloir dire non plus *sourcil*, dans le passage qui nous occupe. Je crois donc qu'il faut d'abord s'arrêter au sens donné à *ταρσός* par un auteur des bas temps (Mélétius), admettre qu'il s'agit des paupières, et regarder *ὀμματόφρουδον* (peut-être *ὀμματόφρουρον*, car *ὀμματόφρουσον* du ms. de Middlehill est sans doute une faute du copiste) comme synonyme d'*ὀμματόφυλλον* (voy. Hypatus, p. 144), et d'après du Cange, d'*ὀμματόκλαδον* (*voile protecteur des yeux*, c'est-à-dire *paupières*). — Voy. du Cange, *voce ὀμμάτη* et la note suivante.

[13] Le ms. de Paris porte *νεῖλον κοίλας τοὺς λακκούς*, leçon dont je ne saurais me rendre compte. — Le ms. de Middlehill a *ὑεῖλου, κ. τ. λ.* (pour *ὑέλου* ou *ὑάλου*); on pourrait interpréter : *On appelle λάκκοι les cavités qui renferment l'humeur vitrée.* *Κοίλας* est peut-être pour *κοίλους*, l'adjectif étant pris substantivement, ou pour *κοιλότητας*; car je vois, dans du Cange, *κοίλη* pour *concava tabulæ lusoriæ;* peut-être aussi faut-il lire *κοῖλα*. — On pourrait encore supposer, comme me le propose M. Bussemaker, que Sanguinatius a voulu dire que *ταρσός* signifie *paupière* et *orbite* (qu'il aurait appelé, en prenant la partie pour le tout, réceptacles creux de l'humeur ou de la portion vitreuse de l'œil); car on trouve dans Hypatus, p. 156 : *Τὸ δὲ ὅλον τοῦ ὀφθαλμοῦ κοῖλον, λέγεται ταρσός*; ce qui veut bien dire *orbite*, et non les *fossettes sus et sous-oculaires*, comme l'entend Bernard dans ses notes : dans ce cas, il faudrait lire *ὑάλου κοίλους λ.* sans *τούς*.

[14] *Στράγγος· στρεβλὸς, ἄτακτος, ἢ στόμα* (Hésychius) — *μάσταξ· τὸ στόμα, ἀπὸ τοῦ μασᾶσθαι, ἢ τὸ μάσημα· οἱ δὲ ἀκρίδα, ἢ σιαγόνα* (*id.*). En conséquence de cette glose, il faut lire *μάσταξ* et non *μάταξ* dans le vers de Sanguinatius. — Voy. *Trésor grec, voce.* — *Μύσταξ* signifie *moustache* ou *lèvre inférieure.*

Τὴν σιαγόνα γαμφηλὴν, καὶ παρειὰν, καὶ γνάθον [15],
Οὔατα τὰ ὠτία δὲ, λοβοὺς [16] τὰ πέριξ κύκλῳ.
Καὶ ἐπισκύνιόν [17] φασι μέτωπόν τινες ἄλλοι.
Καὶ ῥῖς ἡ μήτη [18] μέν ἐσΊι, καὶ κλίνεται ῥινός τε.
Τὸν τράχηλον δειρὴν, αὐχὴν, μύκλος, τένων μοι λέγε [19].

[15] Ἀπὸ δὲ τῶν μήλων αἱ παρειαί· καλοῦνται καὶ σιαγόνες, καὶ γνάθοι, Rufus, *l. l.* p. 26. — Σιαγόνες καὶ παρειαὶ, τὰ μάγουλα, Hypatus, p. 146. — Μάγουλον (d'où vient peut-être notre mot vulgaire *margoulette*) signifiait, pour les Byzantins, *bucca, gena, maxilla* (voy. du Cange, *sub voce*); pour Mélétius (p. 74, 11), μάγ. signifie *joues* (parties osseuses et molles), qu'il nomme aussi σιαγόνες; il appelle les *mâchoires* γνάθοι et χαλινοί. Le traité inédit du Vatican a : Τὰ μάγουλα παρειὰς, καὶ γνάθους, καὶ σιαγόνας. Suivant Pollux (II, 87), παρειαί signifiait à la fois μῆλα et γνάθοι. — Pour γαμφηλή (forme byzantine?), voy. le *Trésor grec*, *voce* γαμφηλαί, et l'*Etym. magn. voce* γαμφηλή (p. 221, l. 12).

[16] Οὖας est la forme ionienne d'οὖς. — Sanguinatius étend ici le sens de λοβός, qui, dans tous les auteurs, même dans Mélétius (p. 75, l. 23-24) et dans Hypatus (p. 146), désigne seulement la partie inférieure et charnue de l'oreille. Le traité inédit du Vatican porte : Τοῦ ὠτίου τὸ ἐπικλινὲς πῖερύγιον, τὸ ἐντεῦθεν ἕλικα καὶ λοβόν. Sanguinatius paraît donc seul de son avis.

[17] Ce mot a divers sens. Rufus (p. 24, voy. aussi p. 17) dit : Αἱ δὲ ἔσχαται τοῦ μετώπου ῥυτίδες ἐπισκύνιον. . . ἄλλοι δὲ τὸ ὑπὸ τὰς ὀφρύας σαρκῶδες ἐπισκύνιον ὀνομάζουσιν — Hésychius, ἐπισ. τὸ ἐπάνω τῶν ὀφθαλμῶν ὀφρύδιον, ἢ τὸ μεσόφρυον. Dans l'*Etymolog. magn.* (*voce* ἐπισκύνιον, p. 364, l. 4) on lit : ἐπισκ. τὸ περὶ τὰς ὀφρῦς δέρμα. . . . τὸ ἐπάνω τῶν ὀφθαλμῶν μέρος ἤτοι δέρμα, τὸ συνοφρύωμα τοῦ μετώπου. Un *Glossaire* cité dans les notes de l'*Etym. magn.* a ἐπισκ. τὸ ἐπικείμενον τῷ μετώπῳ, ἢ ἡ αἰδὼς, ἢ τὸ τοῖς ὀφθαλμοῖς δέρμα τὸ ἐπάνω τῶν ὀφρύων. Ce dernier texte est le seul où il soit dit, comme dans Sanguinatius, que ἐπισκύνιον signifiait le *front* lui-même. Dans Hypatus (p. 150), on lit : ἐπισχοίνιον (*sic*, voy. la note de Bernard), ἡ τοῦ μετώπου ῥυτὶς, ἤγουν ἡ σούφρα (*ruga*, voy. du Cange, *sub voce*). — Le manuscrit de Paris porte, mais à tort, τὸ μέτωπον.

[18] Μήτη est une dégénération byzantine du mot μύτις, lequel s'appliquait à certains animaux marins, d'après Eustathius (*in Il.* p. 440, 26; 723, 8; 950, 2), comme synonyme de μυκτήρ et de ῥῖς. Pour Aristote (*Hist. anim.* IV, 1), μύτις était un organe particulier des Céphalopodes. — C'est sans doute de μύτιον, diminutif de μύτις, que vient notre mot *museau*. — Voy. du Cange, *voce* μήτη, qui a rassemblé plusieurs exemples des variétés de formes et de sens de ce mot, ou de μύτις.

[19] Ce vers manque dans le manuscrit de Paris. On lit dans Rufus (p. 24, voy. aussi p. 50) : Μετὰ δὲ κεφαλὴν τράχηλος, τὸ δ' αὐτὸ καὶ δειρὴ καὶ αὐχὴν, et dans Mélétius (p. 91, l. 2) : Ὁ τράχηλος τοίνυν λέγεται καὶ τένων καὶ αὐχὴν, τοῦ δὲ τραχήλου τὸ μὲν ἔμπροσθεν αὐτοῦ κατακλεῖδες λέγονται, τὸ δὲ ὄπισθεν τένων. Le traité inédit du Vatican a : Τὸ ὄπισθεν τοῦ τραχήλου τένοντα, τὸ ἔμπροσθεν σφαγὴν, λαυκανίαν (γλαυκανίαν cod. Colon., mais à tort; voy. le *Trésor grec, voce* λαυκανία, et Rufus, p. 26 et 28, où on lit λευκανία) καὶ ἀντικάρδιον. — Quant à μύκλος ou μύκλη (voy. le *Trésor grec, sub voce*), ce mot signifie les *raies* qu'on

Μύλας, κρατερὰς (-τῆρας P), καὶ ὀδοὺς τοὺς ὀδόντας μοι φράζε[20].
Ῥέθος[21] φασὶ τὸ πρόσωπον, καὶ παρειὰ, καὶ κόῤῥη.
Τὸ χεῖλος ἕρκος[22] λέγεται, ἀνθερεὼν πηγούνην.
Τὸν σπόνδυλον δὲ στροφεὰν, ἰνίον κορυφήν τε[23].

remarque au cou et aux pieds des ânes; je ne sais où Sanguinatius a trouvé qu'il avait la signification de *cou*. — Psellus (*l. l.* v. 327) a Ἐπώμαιος, ὁ τράχηλος.

[20] Au lieu de κρατεράς, il faut lire κραντῆρας, conformément à ce que dit Rufus, p. 27 : Ἔνιοι δὲ κραντῆρας ὀνομάζουσι (τοὺς ὀδόντας). Voy. le *Trés. voce* κραντήρ, et Psellus, *l. l.* v. 446. Sanguinatius donne ce mot comme synonyme de μύλη (*dents molaires*), tandis qu'il signifiait primitivement *dents de sagesse*, appelées aussi σωφρονιστῆρας par Cléanthe (voy. Arist. *Hist. anim.* II. 4, et Scol. Nic. *Ther.* v. 447), et plus tard *dents* en général, comme dans Rufus; voy. aussi le scoliaste précité. — Quant à ὀδούς, il paraîtrait, d'après ce vers, que les Byzantins disaient ὀδός pour *dent;* mais je n'en ai pas trouvé d'exemple dans du Cange.

[21] Ῥέθος signifie proprement *membre;* mais il est pris par les anciens auteurs, par Homère, par exemple, et par les Éoliens (voy. J. Camérarius, *l. l.* col. 127, l. 18), dans le sens de *visage*, ou d'*une partie du visage*, comme les *joues*, les *mâchoires*. Voy. *Trésor grec*, *sub voce*. — Au mot παρειά, les auteurs du *Trésor grec* ne donnent que le sens de *mala*, *maxilla*, *gena*. Mélétius (p. 77, l. 9 et suiv.) veut que παρειά signifie le *visage* tout entier, et il s'appuie même sur l'autorité d'Homère; mais il est si ordinaire, dans le langage poétique, et même dans le langage vulgaire, de prendre les joues pour le visage et réciproquement, qu'il est difficile de décider la question. — Pour κόῤῥη, voy. note 7.

[22] Dans le *Trésor*, on trouve plusieurs exemples de l'emploi d'ἕρκος pour signifier les *lèvres;* voyez, par exemple, Homère, *Il.* IV, 250; XIV, 83; *Od.* XXIV, 63. Le sens primitif est *vallum*, *septum;* aussi dit-on ordinairement ἕρκος ὀδόντων. — Sur πηγούνην (*menton*), voy. du Cange, *sub voce.* — Ἀνθερεών signifie toujours *menton* dans les auteurs; mais Mélétius (p. 84, l. 12), par suite des plus étranges étymologies, le fait synonyme de λάρυγξ, lequel l'est à son tour de ἐπιγλωττίς. Voici le texte de Mélétius, il servira à élucider celui de l'*Etym. magn.* (p. 109, l. 27), qui me paraît incomplet, et, par conséquent, d'une confusion presque inextricable : Τὸν δὲ ἀνθερεῶνα, ὃν καὶ λάρυγγα καλοῦμεν, τὴν ἐπιγλωττίδα φασὶν εἶναι... ἐκλήθη οὖν ἀνθερεὼν διὰ τὸ θορεῖν τὸ πνεῦμα ἐκεῖθεν (!), ἢ οἷον ἀνθερεὼν (lis. ἐνθ.), ὅτι ἐντίθεται τῷ τοιούτῳ ἡ τροφὴ ἐν τῷ καταπίνειν. — Je donne maintenant le texte de l'*Etymolog.* où l'on voit aussi qu'avec un pareil système d'étymologie on a donné à ἀνθερεών le sens de λάρυγξ ou ἐπιγλωττίς et celui de *menton :* Ἀνθερ. ὁ ἐπὶ τοῦ γενείου τόπος (Orion omet ces mots), διὰ τὸ δι' αὐτοῦ θορεῖν τὸ πνεῦμα· ἢ ἐνθερεών (voy. *Etym. Orion.* p. 16, l. 20) τις ὤν, ὅτι κατὰ τὴν ἔνθεσιν τῆς τροφῆς κινεῖται ἐν τῷ καταπίνειν· οἱ δὲ παρὰ τὴν ἄνθησιν τῶν τριχῶν. Dans Homère, ainsi que l'a indiqué M. Malgaigne dans ses *Études sur l'anatomie et la physiol. d'Homère* (p. 10-11), ἀνθερεών signifie quelquefois la région *sous-mentale*.

[23] Voy. le *Trésor grec* sur στροφεύς, στρόφιγξ et στροφεῖον (*vertèbre* en général). La terminaison φεάν pour φέα, est ou une particularité byzantine, ou une faute de copiste. — Dans la *Grammaire* de Psellus, v. 442, on lit :

Στροφέα λέγε σπόνδυλον τὸν ὀδόντα (*deuxième vertèbre*).

Λαιμός ἐσ7ι πρηγορεὼν, ἀσπάραξ λευκανίας (-νία?)[24].

[24] Λαιμός signifie généralement *guttur, gula, gosier;* quelquefois il est synonyme de *λάρυγξ,* lequel désigne, soit *ὑπεροχὴ τοῦ βρόγχου,* comme dans Rufus (p. 28; — voy. Mélétius, p. 84, l. 12 et 21, et note 22), soit le *larynx* proprement dit. — Pollux dit (II, 206) : *Ὅμηρος μέντοι τὸν σ7όμαχον καὶ λαιμὸν καὶ λαυκανίαν καλεῖ. . . . τὸν δὲ βρόγχον ἀσφάραγον καλῶν.* Dans Rufus (p. 28), on lit : *Τὸ δὲ πρὸς ταῖς κλεισὶ κοῖλον Ὅμηρος μὲν καλεῖ λευκανίην, οἱ δὲ ἰατροὶ ἀντικάρδιον καὶ σφαγήν.* — Sans doute Pollux entend l'*œsophage* par le mot *σ7όμαχος*; mais il est douteux qu'Homère ait parlé d'une manière précise de ce conduit membraneux; il est beaucoup plus probable que, par *λαιμός* et *λευκ.*, il désignait tout ou partie de la région antérieure du cou; de même nous disons *égorger* ou *couper la gorge,* quand le fer meurtrier a pénétré dans une partie quelconque de la région antérieure du cou. Toutefois, comme *λαιμός* sert à dénommer aussi bien la *gorge* proprement dite, c'est-à-dire le *fond de la bouche*, que la partie correspondante à l'extérieur, il est possible que ce mot désigne plus particulièrement la région placée immédiatement sous le menton (voy. Malgaigne, *Diss. citée,* p. 12), comme dans ces vers d'Homère (*Il.* XIII, 387-8) :

. . . . ὁ δέ μιν φθάμενος βάλε δουρὶ
Λαιμὸν ὑπ' ἀνθερεῶνα,

à moins que le poëte n'ait voulu dire *la partie du cou qui est sous le menton,* sans que *λαιμός* ait ici un sens restreint. Pour ces sortes de mots, employés dans le langage ordinaire pour désigner des parties du corps humain, on n'arrive presque jamais à une détermination exacte. Il en est absolument de même pour notre mot *gorge.* — Hippocrate emploie aussi le mot *λαιμός* (*Epid.* 11, sect. 6, n° 6, t. V, p. 134, édit. de Littré, et *De corde,* p. 455, l. 6, édit. de Bâle). Dans le premier cas, il s'agit de ce que nous appelons proprement *gorge* ou *arrière-bouche*; mais dans le second, il est difficile de savoir si l'auteur désigne une partie quelconque de l'œsophage ou la portion sous-mentale. Dans le passage suivant de Théocrite, XIII, 58 :

Τρὶς μὲν Ὕλαν ἄϋσεν, ὅσον βαρὺς ἤρυγε λαιμός·

λαιμός, comme dans le vers 16 de Sanguinatius, désigne le conduit par où sort la voix, et cela correspond à ce passage de Mélétius, p. 84, l. 20 : *Λαιμὸς δὲ καὶ λάρυγξ τοῖς ὀνόμασι διαφέρουσι μόνον*; mais à la p. 79, l. 14, il dit : *Λέγεται δὲ ἡ πᾶσα τοῦ σ7όματος χώρα φάρυγξ καὶ λαιμός.* Cet auteur en fait même le siége du sentiment de plaisir que causent les aliments en passant. (Voy. p. 84, l. 20, où il trouve dans ce fait supposé l'étymologie de *λαιμός.*) Pour Galien (*Comm.* III, *in lib. Hipp. de vict. acut.* § 11, t. XV, p. 656), *λαιμός* signifie l'*arrière-bouche.* — Πρηγορεών est proprement le sac (*gésier*) où les oiseaux mettent la nourriture en réserve. (Voy. le *Trésor grec, sub. voce.*) Quelques vieux lexiques le font synonyme de *λαιμός;* mais alors *λαιμός* a le sens d'*œsophage* ou d'*arrière-bouche,* et non de *région antérieure du cou.* — Du Cange a la forme *ἀσπάραζ* (sic) (*gula, guttur*), d'après Sanguinatius; mais je crois que dans le ms. de Paris, où du Cange a lu Sanguinatius, il faut lire *ἀσπάραξ*, comme dans celui de Middle-hill. En tout cas, c'est une forme byzantine dégénérée d'*ἀσφάραγος*, qui, dans

Τὸ ὠμοκόπην[25] λέγουσι μετάφρενα τ' ὄπισθεν.
Καὶ ἴγγρος[26] ὁ ἐγκέφαλος, λαιμὸς ὁ βρόγχος ἐσ7ίν.
Οὔλιξ ὁ οὐρανίσκος, οὐλαπισμὸς [δὲ] τὰ οὖλα (οὔλη P)[27].
Κοτύλης τὰ σφαιρώματα γλουτὰ κατονομάζει (l. -νόμαζε)[28],

Homère (*Il.* XXII, 328), signifie tout ou partie de la *trachée artère*. Ἀσφάραγος ou σφάραγος (voy. le *Trésor grec, sub voce* σφάρ.) ne me paraît pas avoir servi à dénommer la gorge dans toute son étendue, mais plus spécialement la partie supérieure des voies aériennes, ou la trachée elle-même. (Voy. Pollux, II, 206, et Bothe, *in Homer. loc. laud.*) On lit dans l'*Etymolog. magn.* (p. 160, l. 50) : Ἀσφάρ.ὁ λαιμὸς, ὁ λάρυγξ.... παρὰ τὸ σφαραγεῖν, ὅ ἐσ7ι ἠχεῖν· δι' αὐτοῦ γὰρ ἡ φωνὴ φέρεται, ἢ παρὰ τὸ ἀσπαίρω, ἀσπάραγος (forme imaginaire) καὶ ἀσφάραγος· ἅλλεται γὰρ καὶ κινεῖται ἐν τῷ καταπίνειν· ἢ παρὰ τὸ σπῶ, σπάραγος καὶ ἀσφάραγος· τείνεται γὰρ ἐν τῷ λέγειν. (Voy. aussi *Etymologicum Orionis*, p. 12, l. 7, et 143, l. 1; et les notes de l'*Etymolog. magn.* dans l'édit. de M. Gaisford). — Quand Pollux dit (*l. sup. cit.*) : Ὅμηρος σ7όμαχον λαιμὸν καὶ λαυκανίαν καλεῖ, il ne faut pas entendre que λευκανία ou λαυκανία (qui est la forme la plus ancienne) servit à désigner toute l'étendue de l'*œsophage* ou du cou. On voit, d'après le passage de Rufus, que j'ai cité après celui de Pollux (cf. aussi Homère, *Il.* XXII, 325), que λαυκανία désignait généralement la fossette sus-claviculaire et sus-sternale, vulgairement appelée la *fourchette* (voy. Malgaigne, *l. l.* p. 13-14). Dans l'*Iliade* (XXIV, 641-2), λευκανίη est le nom de l'*œsophage*. Sanguinatius fait à tort λευκανία synonyme d'ἀσπάραξ (ἀσφάραγος); il l'est plutôt de λαιμός ou de φάρυγξ, comme le veut Hésychius.

[25] Je ne connais pas d'autres exemples de l'emploi de ce mot pour désigner le *dos*; il paraît que du Cange n'en a pas trouvé d'autres non plus. Je lis seulement dans Hésychius : Ὦμοι τὰ μετάφρενα.

[26] Hésychius a ἴγκρος ὁ ἐγκέφαλος. Il en est de même de l'*Etymolog. magn.* p. 487, l. 45. Les annotateurs d'Hésychius veulent lire ἔγκαρος ou ἴγκαρος. — Voy. le *Trésor grec*, au mot ἔγκαρ, qui signifie aussi *cerebrum* seu *pediculus*. — Cf. Cramer, *Anecd. oxon.* t. II, p. 226, l. 1.

[27] Οὔλιξ est un mot byzantin que je n'ai vu dans aucun autre auteur que dans Sanguinatius (voy. du Cange, *voce*) et dans Zonaras, p. 1478. — Οὐρανός et οὐρανίσκος paraissent avoir été employés indistinctement pour désigner le *palais*. (Voy. Rufus, p. 49; Mélétius, p. 83, l. 27, et le *Trésor grec, vocibus*). — Hypatus (p. 148) a : Ὁ οὐρανίσκος, ὑπερῷα; c'est le mot employé aussi par Théophile. (Voy. l'*Ind.* dans l'édit. de M. Greenhill, *sub voce.*) — On ne trouve d'exemple d'οὐλαπισμός avec le sens de *gencives* que dans Sanguinatius. (Voy. du Cange et le *Trésor grec, voce.*) Zonaras a, mais fautivement Οὐλαπισμὸς ὁ οὐρανίσκος. C'est peut-être une interpolation maladroite.

[28] Il est douteux que ce vers soit à sa place; je le reporterais avant ou après le vingt-cinquième vers. Le ms. de Middlehill donne ἀμφαιρώματα, et celui de Paris ἀφαίρ·; mais il est évident que, conformément à l'*Etymolog. magn.* (p. 234, 39), aux autorités citées par du Cange (*voce* γλουτόν), et pour le vers, il faut lire σφαιρώματα; car γλουτός est expliqué par τὰ σφαιρώματα τῆς κοτύλης. Du Cange pense qu'il s'agit de la cavité externe de la main; rien n'autorise ici cette interprétation, et d'ailleurs γλουτός paraît toujours signifier, soit les *fesses*, soit

Παρίσθμια τὸν φάρυγγα, ἐντόσθια[29] τὰ σπλάγχνα.
Ἴριγγας[30], καὶ ἀορτρὰς (ἀορτάς P) δὲ λέγε τὰς ἀρτηρίας.
Νῶτος ἡ ῥάχις λέγεται, καὶ ἄκνησΊις καὶ ψόα[31],
Περίαλλος ἰσχίον δὲ, καὶ μήκωνες αἱ πλάται[32],
Κυρίως τὸ ἰσχίον δὲ[33] ὑπονέφριος (ὑπὸ νεφρῶν M) τόπος,
Μαζοὶ οὔθατα πάλλαθοι, ὑπητρίας, μασθοί[34] τε.

la *région cotyloïdienne* ou *sacrée*. — Voy. *Trésor grec, voce* γλουτός, et l'*Etymolog. magn. voce* γλουτός, p. 234, l. 39; ἰσχία, p. 478, l. 56; κοτύλη, p. 533, l. 4; *Etymolog. Orion*. p. 49, l. 12; enfin les *Scolies* sur *Il*. V, 66.

[29] C'est à tort que Sanguinatius donne παρίσθμια comme synonyme de φάρυγξ; les auteurs sont unanimes à regarder ce mot comme signifiant les *amygdales*, appelées aussi ἀντιάδες. Galien (voy. *Trésor grec, voce* παρίσθ.) dit qu'on appelait παρίσθ. les *veines de l'isthme du gosier*. — Ἐντόσθια, mais surtout ἐντοσθίδια (qui paraît la forme la plus ancienne), sont employés par les auteurs pour désigner les *intestins*, les *viscères*. On rencontre des exemples d'ἐντοσθίδια dans Hippocrate (*De sterilibus*, p. 682, l. 41, édit. de Foës).

[30] Je ne trouve sur ce mot d'autre renseignement que cette mention fausse du *Trésor grec* : « ἴριγγες ex Hippocrate affertur pro *arteriæ*. » Foës ne dit rien de ce mot, et je crois pouvoir dire qu'il ne se rencontre dans aucun traité hippocratique. Peut-être faut-il lire σύριγγας. (Voy. Triller, *in Hipp. De anat.*, dans *Opusc.* t. II, p. 256, note.) Psellus, *l. l.* a : Τὰς ἀρτ. ἴριγγας, mais dans son *Lex. med.* (*Anecd.* de M. Boissonade, t. I, p. 240) il a Σήραγγες, αἱ ἀρτηρίαι. — On trouve dans Hippocrate ἀορτή et ἄορτρον. (Voy. Foës, *Œcon. voce* ἀορτή, et ma note 31 du *Commentaire* de Galien sur le *Timée* de Platon.) Mais ἄορτρον paraît avoir servi à désigner plus particulièrement la partie supérieure des bronches. Suivant Foës, on peut dire ἀορτρή ou ἄορτρον.

[31] Νῶτος désigne tantôt la *partie supérieure du dos* (voy. Rufus, p. 30 et 51; Mélét. p. 92, l. 6-7; *Introd. anatom.* édit. Bernard, p. 66), et tantôt *le dos tout entier*, comme dans Aristote (voy. le *Trésor grec, voce*). — Sur ἄκνησΊις, qui signifie *spina dorsi*, voy. le *Trésor grec, voce*. — Ψύα, ψύη, ψόα, ou ψοιά (voy. Phrynichus, ibique not. p. 300; *Etymolog. magn. voce* ψύη, p. 819, l. 15; Orion. p. 168), servait plus particulièrement à désigner les muscles de la région interne ou abdominale du tronc qui correspond à la région externe appelée *les lombes* (voy. par exemple, Rufus, p. 40, et Hypat. p. 152). Toutefois Mélétius (p. 92, l. 11, cf. aussi *Etymol. magn. voce* νῶτος, p. 607, l. 56) fait de ce mot un synonyme de νῶτος (voy. plus haut), et dans l'*Etymolog. magn. voce* ὀσφύς (p. 636, l. 19), on lit ῥάχις καὶ ψύα ὡς μὲν Ἀρισ7οτέλης (*Hist. nat.* I, 13, 2).

[32] Dans Hésychius, Photius et Suidas, περίαλλος est donné comme synonyme de ἰσχίον, *hanche*. — Πλάται est employé par Hippocrate comme synonyme d'ὠμοπλάται. (*Trésor grec, voce* πλάτη, col. 1168.) — Quel est ce mot μήκωνες?

[33] Le ms. de Middlehill porte κυρίως δὲ ἰσχίον; j'ai suivi le texte du ms. de Paris.

[34] Μασ7ὸς μαζοῦ διαφέρει· μασ7ὸς μὲν γάρ ἐσ7ι ὁ γυναικεῖος.... μαζὸς δὲ ὁ ἀνδρεῖος. Ammon. *De differ. adf. vocab.*, *voce*. — Voy. Hypatus, p. 148, qui a μασθός ἐπὶ ἀνδρός et μασ7ὸς ἐπὶ γυναικός; Thomas Magister, pp. 176, l. 13, 232, l. 16 et 233, l. 6 (éd. Ritschel), écrit μασ7ός pour la femme, et μαζός pour l'homme; Rufus, p. 30, écrit, sans distinction de sexe, μασ7οί, auquel il donne comme

Ὀφρῦς (lis. ὀσφῦς) καλοῦσι τοὺς γλουτοὺς, τοὺς ὄπισθεν τῆς ῥάχης·
Τὸ τρίτον μέρος δέ ἐστιν ὀσφὺς μέρος τῆς ῥάχης[35],
Καὶ ἐν τρισὶν ὀνόμασιν ὀνομάζεται αὐτη·
Ὀσφὺς, ψύα δὲ καὶ ἰξὺς (ἰξὺν P), ὅπερ ἐστὶν ἡ ζῶσις[36].
Κύϐη, ἀγκοίνη, καὶ ἄγγας, ὠλὴν, ἀγκῶνας[37] ἐστίν.
Ὠλέκρανον δὲ λέγουσι τὸ μέσον τοῦ ἀγκῶνος.
Ὀνόμαζε καὶ ἱερὸν ὀστοῦν ἄκρον τῆς ῥάχης.
Ἶπους παγίδας[38] τῶν πλευρῶν ἐν ἑνὶ πῖ μοι γράφε.

synonyme τιτθοί. — Cf. *Trés. gr. voce* μαζός et μαστός. — Les mss. portent οὔθατοι, mais il faut lire οὔθατα, qui vient d'οὖθαρ, *uber* (voy. *Trés. gr. sub voce*), à moins que la terminaison τοι ne soit une forme byzantine. — Πάλλαθοι ou παίλλαθοι, avec le ms. de Paris, me paraît un mot corrompu où entre le mot παῖς, ou plutôt παῖλλος, qui, d'après Hésychius, signifie νήπιος. — Suidas explique ὑπήτρια par οὔθατα et μασθοί. La terminaison ας est ou une forme byzantine ou une faute.

[35] Ce vers manque dans le ms. de Paris.

[36] Pour ψύα, voy. note 31. — Dans l'*Etymolog. magn. voce* ὀσφύς, p. 636, l. 23, on lit : ὀσφὺς λέγεται τὸ τρίτον μέρος τῆς ῥάχεως· ἡ γὰρ ῥάχις τρεῖς ἐπωνυμίας ἔχει, καὶ ἡ μὲν πρώτη καλεῖται αὐχήν· ἡ δὲ δευτέρα ἰξύη (*l. s. d.* ἰξύς)· ἡ δὲ τρίτη ὀσφύς. — ἰξύς se trouve dans Homère (*Odyssée*, V, 231, et X, 544) pour désigner la région comprise entre les hanches et la partie inférieure de la poitrine. Je ne vois donc pas comment Mélétius (p. 91, l. 31) a pu dire qu'Homère appelait ἰξύς l'*épine du rachis* (ἄκανθα). Ἰξύς se trouve fréquemment dans Hippocrate, et Galien, dans son *Glossaire*, interprète ainsi ce mot : τὸ μεταξὺ τῶν ἰσχίων καὶ τῆς ὀσφύος. Les auteurs du *Trésor grec* ont remarqué, avec raison, qu'Hippocrate emploie aussi le mot ἰξύς dans le même sens qu'Homère. M. Malgaigne (*l. cit.* p. 16) veut que ἰξύς signifie les *reins*, les *lombes*; les définitions que j'ai rapportées plus haut comprennent cette région dans le mot ἰξύς. — Au lieu de ζῶσις, je lis ζώνη, conformément à ce passage d'Érotien (p. 172) : Ζώνη· ὁ τόπος εἰς ὃν ζωννύμεθα· Ἔνιοι δὲ τὴν ὀσφὺν ἐνόμισαν. — Hypatus (p. 150) a : Ἰξὺς καὶ ὀσφὺς ἡ ζώνη, οὐ μόνον ἡ πλευρὰ, ἀλλὰ καὶ τὸ πλευρόν. Voy. la note de Bernard, et pseudo-Galien, *Introd. s. med.* cap. x, t. XIV, p. 707.

[37] Sur κύϐη, *tête*, en général, et par conséquent celle du *cubitus*, voy. note 5. Peut-être ce mot est-il pour κύϐιτος (Voy. du Cange, *voce*), ou mieux pour κύϐιτον, mot très-rare qui signifie, soit le *coude*, comme dans Hippocrate, soit l'*os du coude* (*cubitus*). — Ἀγκοίνη est une forme du dialecte béotien pour ἀγκών; on disait aussi ἀγκώνη (voy. *Trésor grec*, *voce*). Ἀγκών était synonyme d'ὠλέκρανον et de κύϐιτον (voy. Psellus, *Gramm.* vv. 445, 453, 480). Je reviendrai sur les divers sens d'ἀγκών et sur ses synonymes dans mon édition de Rufus. — Pour ἀγγάς (lisez ἀγκάς), que P. a en correction, voy. *Trésor grec*, *voce* ἀγκαί. — Ὠλήν ou ὠλένη est un mot poétique, qui désigne, soit le *coude*, soit l'*avant-bras*, soit le *bras entier*. Dans l'hymne homérique à Mercure (v. 388) ὠλένη, paraît signifier *coude*. — Hypatus (p. 154) a ὠλένη, τὸ ἐντός, que Bernard traduit : *ulna dicitur cava pars cubiti*. Du Cange regarde ἀγκλῶνας et ἀγκόνας (sic) comme des formes byzantines signifiant *coude*. P. ἀγγῶνας, et M. ἀγγῶρας.

[38] Dans l'*Etymolog. magn.* p. 473, l. 26, on lit : Ἶπος σημαίνει τὴν παγίδα τῶν μυῶν (*souricière*, *lacet* ou *piége* pour les souris), et dans Hésychius, τὸ ἐμπίπτον

Μάλη μασχάλη λέγεται, καὶ βαλμὸς[39] *δὲ ὁ πνεύμων,*
Λαπαρὰ ψύα, κενεὼν, καὶ ἀγκήλη, λαγκώνη[40]·
Στηθύνιον, καὶ κίθαρος (*-ον* P)[41], *θώραξ ἐσ7ὶ τὸ σ7ῆθος,*
Ψόαι (*-ας?*), *καὶ ψίαι* (*id.*) *καὶ ψία, τὰ λαγκώνια λέγε,*
Νηδὺν, ἤνυσ7ρον (*ἐνοῖσ7ρ*, P), *εὐχάτην, κύσ7ιν, κοιλίας, φύσκα*[42],

τοῖς μυσὶ ξύλον. Comme *παγίς* signifie *compago, laqueus,* et que les côtes forment une enceinte, une palissade pour les organes qu'elles recouvrent, elles ont été appelées *παγίδες* (voy. l'*Ind.* de Théoph. éd. Greenhill); comme, d'un autre côté, *ἴπος* est expliqué par *παγίς, πιεσμός* (voy. *Trésor grec, voce ἴπος*), *ἴπος* a été considéré comme synonyme de *παγίς*. — Voy. Cramer, *Anecd. oxon.*, t. II, p. 223.

[39] Hésychius a *βαλμός· σ7ῆθος*, il en est de même dans Suidas; ne serait-ce pas une transcription défigurée du mot latin *pulmo?*

[40] On voit par Rufus (p. 32) que *λαπάραι* (*inane, vacuum*) et *κενῶνες* (même sens) sont synonymes et signifient les *flancs;* mais *ψία* (lis. *ψύα*) ne désigne ordinairement que les *lombes* (voy. note 31). — Au lieu de *ἀγκήλη*, il faut sans doute lire *ἀγκύλη*, qui signifie une *incurvation* (voy. *Trésor grec, voce*); on aura sans doute donné ce nom aux flancs, à cause de leur dépression antérieure et latérale. *Λαγκώνη* n'est-il pas une forme byzantine de *λαγών*? En effet, je lis dans Hypatus, p. 152 : *Λαγόνες, αἱ λαπάραι,* et on voit aussi par Théophile (voy. l'*Index* dans l'édit. de M. Greenhill), que *λαγών* signifiait aussi la partie des flancs qui est limitée sur les côtés par les os des îles. Les mêmes remarques s'appliquent au vers 38.

[41] On peut lire *σ7ηθύνιον* ou *σ7ηθήνιον* (voy. *Trésor grec, sub voce σ7ηθύν*). Ce mot désigne plus spécialement la partie antérieure et moyenne du thorax. — Au rapport d'Érotien (p. 212), les Doriens appelaient le thorax *κίθαρος* (voy. aussi le *Glossaire* de Galien, p. 50, et Psellus, *Gramm.* v. 446). Ce mot est employé par Hippocrate dans le traité *De locis in homine* (voy. les notes sur Érotien, et Foës, *Œcon. sub voce*). Cette dénomination vient-elle de la ressemblance de la *cithare* avec le thorax? — *Χέλυς*, qui signifiait *tortue,* et par extension *cithare,* servait aussi à désigner le *thorax.* — Voy. *Scol. Nic. Alex.* v, 81.

[42] Érotien (p. 260) dit qu'Hippocrate appelle *νηδύς* toute espèce de cavité. On verra de plus, dans le *Trésor grec* et dans Foës, *Œcon. voce,* des exemples où *νηδύς* est employé dans la collection hippocratique pour désigner plus particulièrement, soit le *ventre* en général, soit le *bas ventre* et même l'*estomac.* Dans Homère (*Odyssée,* IX, 296), *νηδύς* est pris dans le sens de *ventre,* comme lorsque nous disons : il a rempli son ventre, il s'est gorgé d'aliments. Dans *Il.* Γ' 290, *νηδύς* est rapproché de *σ7έρνιον*, et doit signifier, soit l'*estomac,* soit le *ventre* en général. Dans *Il.* XXIV, 496, *νηδύς* est pris dans le sens de *ventre,* comme lorsque nous disons: *le ventre de la mère,* pour l'*utérus.* Il me semble que Sanguinatius fait *νηδύς* synonyme de tous les mots du vers. — Ἤνυσ7ρον ou *ἤνυτρον* est proprement le premier des estomacs des ruminants. (Voy. *Trésor grec, voce,* et v. 52, où ce mot est synonyme d'intestins.) — *Εὐχάτην* ne se trouve dans aucun lexique; serait-ce par hasard *ἐσχάτην*, Sanguinatius ayant pris *κύσ7ις* dans le sens général de *cavité?* et alors, pour désigner la vessie qui est la dernière cavité du tronc, il aurait ajouté *ἐσχάτη*. Peut-être aussi, avec cette supposition, pourrait-on lire *ἐσχ. κοιλίαν, κύσ7.* (cf. Psellus *l. l.* v. 447). — Dans *Etymolog.*

Νηδὺν δὲ τὴν τῆς γυναικὸς μητροδόχον[43] γασῖέραν.
Φολὶς[44] ἐσῖιν ὁ σῖόμαχος, ἦτρον, καρδίας τόπος.
Καμπύλη, μάρη, χεὶρ ἐσῖὶ, καρπὸς ἔξω παλάμης[45],
Ἀντίχειρ μέγας δάκτυλος, μύωψ ὁ δεύτερός τε,
Σφάκλος ὁ τρίτος δάκτυλος, τέταρτος ἐπιβάτης,
Καὶ λιχανὸς πέμπῖος ἐσῖὶ[46], κοῖλον χειρὸς κοτύλη[47].

magn. p. 802, l. 56, je lis : Φύσκη, τὸ παχὺ ἔντερον, ἢ ἡ γάσῖηρ (voy. aussi *Orion.* p. 161, l. 5). Aristophane (*Equit.* v. 364) a dit :

Ἐγὼ δὲ κινήσω γέ σου τὸν πρωκτὸν ἀντὶ φύσκης.

et le scoliaste explique ainsi ce mot : φ. ἔντερόν ἐσῖι παχὺ, εἰς ὃ ἐμβάλλεται ἄλευρα καὶ κρέα καὶ μάσσουσιν, ἐξ οὗ γίνεται ὁ ἀλλᾶς.

[43] Μητροδόχον est un mot formé comme οὐροδόχον (*matula*) ; mais il ne se trouve pas dans les lexiques, et je ne sais trop comment on a entendu sa formation pour signifier l'utérus. Peut-être ce mot rentre-t-il dans la catégorie de ceux qui, suivant la position de l'accent, ont le sens actif ou passif, par exemple : μητροκτόνος (*qui tue sa mère*) et μητρόκτονος (*qui est tué par sa mère*). Alors il faudrait écrire μητρόδοχον (*uterus, réceptacle maternel*), ce qui va mieux aussi pour le vers. — Γασῖέρα signifie ici *ventre* pour *utérus* (voy. *Trésor grec, voce* γασῖήρ) ; nous disons de même : il a été conçu dans le *ventre* de sa mère.

[44] Suidas a Φολίς, τὸ τοῦ θώρακος. Du Cange, qui cite Sanguinatius, traduit φολίς par *saccus*, puis il ajoute : « Nescio an stomachum vel pulmonem intelligat « Agapius Cretensis in *Geoponico*, cap. LXII *De aceto* ». Je ne comprends pas ce doute en présence du texte d'Agapius. Pour ce qui est du vers de Sanguinatius, σῖόμαχος doit être entendu dans le sens d'*estomac*, et φολίς me paraît être un synonyme de tous les mots qui le suivent, car je ne crois pas qu'ἦτρον, qui signifie soit le *bas ventre* en général, soit la *région pubienne* en particulier, ait jamais été pris dans le sens de *region cardiaque*. Psellus, *Gramm.* vv. 349 et 454, a : Ἦτρ. ὀμφαλοῦ μέρος. — ἦτρ. τὸν ὑπομφάλιον... τόπον.

[45] Je n'ai pas trouvé dans les lexiques ou glossaires le mot καμπύλη (ou καμπήλη, comme portent les mss.) avec le sens de *main* ; dans le *Trésor grec*, on lui donne celui de *bâton recourbé*. En tout cas, on conçoit que la forme de la main lui ait fait donner le nom de καμπύλη. — Pour μάρη, on lit dans l'*Etym. magn.* (*voce* μάρσιππος, p. 574, l. 150) : Μάρψαι δὲ κυρίως τὸ ταῖς χερσὶ συλλαβεῖν· μαρὰ γὰρ ἔλεγον τὰς χεῖρας, ὅθεν τὸ εὐχερὲς εὔμαρές (voy. aussi *Scol. venet. Il.* XV, 137). — Sur παλάμη (*palma* et *manus*) voy. *Trésor grec, voce*, et Mélétius, p. 121, l. 3-4.

[46] Sanguinatius nomme d'abord le pouce (*anti-main*) ; celui qu'il appelle *le second* est le *petit doigt* ou cinquième, μύωψ, appelé aussi ὠτίτης et μικρός. (Voy. *Trésor grec*, voce μύωψ, et Mélétius, p. 121, l. 18.) Mais on ne voit pas bien d'où lui vient ce nom. — Sur σφάκλος ou σφάκελος (*doigt médian*, μέσος), voy. *Trésor, voce* σφάκελος, col. 1583. — L'ἐπιβάτης (*jaculator, digitus annularis*, voy. *Trésor grec, voce*) était aussi appelé παράμεσος (Mélét. *loc. sup. cit.*). — Λιχανός est l'*indicateur*. L'opuscule inédit du Vatican donne les noms des doigts à peu près dans les mêmes termes que Sanguinatius. Cf. J. Camérarius, *l. l.* col. 249, et Nicolas de Smyrne, dans *Eclog. phys.* éd. Schneider, t. I, p. 477.

[47] Dans *Etym. magn. voce* κοτύλη, p. 533, l. 5, on lit aussi : Λέγεται κοτύλη καὶ τὸ κοῖλον τῆς χειρός. Voy. aussi Hypatus, p. 156.

Πηρῖνα (πιῤῥίνα P), πόσθη, βαλανός[48]· δίδυμοι δὲ οἱ ὄρχεις,
Πέριλλος δὲ καὶ δόρυλλος[49] τῆς γυναικὸς αἰδοῖον.
Χόνδρος καὶ πρότμησίς[50] ἐστι τοῦ ὀμφαλοῦ ὁ τόπος,
Ἴτρον, ἄτρον, ὑπόγαστρον, ἐφηβεῖον, ποκύλη[51],
Παλάμης μέσον γύαλον[52], μετακάρπιον πάλιν.
Καρθμὸν, καὶ πέζα, καὶ προιὰ[53] ὀνόμαζε τοὺς πόδας,
Χορίον, ἤνυστρον, χολὰς, χολὴν[54] ἔντερα φράζε.

48 Ces trois mots constituent une énumération, et non une synonymie. — Πηρίς (voy. *Trésor grec, voce* π. et *Etym. magn. voce* πηρίν, p. 671, l. 3; cf. *Anecd.* Cramer, t. II, p. 248, l. 30.) signifie, soit le *testicule* (c'est le sens de l'*Étymol.*), soit le *membre viril* lui-même, soit *son extrémité*, soit le *cordon spermatique* (ποτὲ μὲν τὸ ἀγγεῖον τῶν διδύμων, *Scol. Nic. Ther.* v. 582 β, à moins que, par cette expression, le scoliaste n'entende le *scrotum* même, qui est le réceptacle des testicules), ou le *scrotum*, ou le *périnée*. Voy. aussi les notes sur Érotien au mot πηρινά; Foës, *Œcon. Hipp. voce* πήρινα, et Psellus, *l. l.* v. 452. — Πόσθη est le *prépuce* et βαλανός le *gland*. (Voy. Mélét. p. 112, l. 13 et suiv. et Rufus, p. 31.)

49 Sur πέριλλος, qu'il faut écrire ici avec un seul λ, voy. *Trésor grec, voce*. — Δόρυλλος est, d'après le *Trésor*, une lecture suspecte; il faut écrire δόριλλος. (Voy. aussi le *Trésor* pour l'étymologie, le sens et l'emploi de ce mot.)

50 Πρότμησις est employé jusque dans Homère pour signifier la *région ombilicale* (voy. *Trésor, voce*). Χόνδρος est sans doute ici pour ὑποχόνδριον. (Voy. pour le sens de ce dernier mot mes notes sur Hippocrate.)

51 On trouve souvent dans les manuscrits ἴτρον au lieu d'ἦτρον, qui est la vraie forme; mais je ne sache pas qu'on ait jamais écrit ἄτρον, que donnent les manuscrits de Middlehill et de Paris. Je pense que Sanguinatius regarde comme synonymes ces deux mots et ὑπόγαστρον (forme réclamée par le vers); mais si l'on en juge par le passage suivant du *Gloss.* de du Cange: ποκύλον, *ima pars ventris, vesica, id.* lexic. ms. κύστις τὸ ὑπογάστριον ὅπερ ἐστὶ ποκύλον (l'auteur appelant du même nom la *vessie* et la région qui la contient), on peut regarder ἐφηβεῖον et ποκύλη comme une énumération ou comme une synonymie.

52 Sur ce mot, qui est synonyme de κοτύλη, voyez le *Trésor grec*.

53 Il faut sans doute lire σκαρθμόν (voy. *Trésor grec, voce* καρθμός et σκαρθμός). Il paraît que ce mot était particulièrement employé pour désigner les *pieds des chevaux*. Pour πέζα, il faut supposer que Sanguinatius a mis ici irrégulièrement le nominatif, ou lire πέζαν (voy. Psellus, *l. l.* v. 463), ou encore supposer une forme πέζον. — Προία ne se trouve dans aucun lexique. J'ai pensé que ce mot pouvait venir de πρόειμι (*s'avancer*); mais peut-être doit-on lire πορεῖα (*machine pour transporter*), en faisant une seule syllabe d'εῖα, ou πεδία. M. Dübner me propose πορᾶς pour πορέας venant de πορεύς.

54 Χορίον est proprement la *membrane* qui enveloppe le fœtus; mais Foës, *Œcon. voce*, remarque que χορία signifie quelquefois *intestins*, et que Plaute a employé *choriæ* dans ce sens. — Sur χολάς (*intestins*), voy. Mélétius, p. 108, l. 24, *Etymol. magn.* p. 813, l. 18; *Etym. Orion.* p. 163, l. 29. Ce mot est employé par Homère, *Il.* IV, 526. — Pour χολήν, M. Dübner me propose, avec raison, je crois, χόλιξ. Dans *Etym. magn.* (p. 813, l. 29) on lit: Χόλικες αἱ τῶν βοῶν κοιλίαι; dans les *Scolies* sur Aristophane (*Pac.* v. 717): Χόλ. τὰ τῶν βοῶν

Ἐπιγουνίδες ἄντζαι[55] δὲ γασΊροκνήμιον ϖάλαι.
Κυκῶναι τὰ μεσόσκελα[56]· γνὺξ, γυῖα (γυῖαι P)[57] δὲ τὸ γόνυ.
Ἄντυγες καμαρόποδα (-δες P), ταρσοὶ, ϖοδῶν τὰ σΊήθη[58].

ϖαχέα ἔντερα (voy. aussi Hésychius et Suidas, *in voce*). — Dans *Equit.* v. 1179, après la définition que je viens de rapporter, le scoliaste ajoute : Χόλιξ δὲ καὶ ἤνυσΊρον ἐκ ϖαραλλήλου τὸ αὐτό· ταῦτα δὲ ἐγκατώδη κρέα.... ἤνυσΊρον δὲ ἡ κάτω κοιλία. — Dans *Vesp.* 1144, on lit : Χόλιξ λέγεται τὸ τοῦ βοὸς ἔντερον μαλλωτὸν, ὅ ἐσΊιν ὁ ἐκ κρόκης μαλλός. Ἄλλως· τὰς ἐξοχὰς τῶν κροκῶν εἰκάζει χόλικι, τοῦτο δὲ Ἀρτεμίδωρος λέγει τὰς ἐπὶ τῆς κοιλίας λεγομένας χολάδας. Εὐφρόνιος δὲ οὐ τὰ ἔντερα καθ' αὑτὸ, ἀλλὰ ϖᾶν σὺν τῷ λίπει καὶ τοῖς ὑμέσιν. — Voy. aussi, sur le genre de χόλιξ, Lobeck, ad *Phryn.* p. 310.

[55] Pour ἐπιγουνίς, voy. dans le cahier d'août 1851 des *Arch. des missions*, la scolie XIII sur Hippocrate et les notes. — Du Cange traduit ἄντζαι par *bouche;* ce mot peut, en effet, désigner cette partie, mais ce doit être ici un synonyme d'ἐπιγ. plutôt encore que de γασΊροκ. Il est difficile de se prononcer, ne connaissant pas d'autres exemples de l'emploi d'ἄντζα. — Du Cange donne encore les formes ἄνζα et ἄντα. Hésychius a aussi ἄντα. — Le manuscrit de Middlehill porte ϖάλαι; je crois qu'il faut lire ϖάλιν avec le manuscrit de Paris.

[56] Μεσσώσκελλα M. — Du Cange a la forme μεσοσκέλια; il dit, avec raison, que ce mot signifie, non pas *braccæ*, mais *inter-femur* (μεσομήριον) ou *inter-feminium* (γυναικεῖον). — Il est douteux que la forme μεσόσκελον, réclamée, du reste, par le vers, soit régulière. Du Cange a bien cette forme dans l'article précité; mais si l'on s'en rapporte au *Trésor*, il faut lire μεσοσκέλιον. — Quant à son synonyme κυκῶναι, c'est une forme altérée de κοχῶναι. (Voy. scolie XXIV sur Hippocrate, et les notes, cahier précité.) Le sens de ce mot est assez étendu; il peut signifier. soit la commissure de la cuisse, soit toute la région interfémorale, soit une des parties quelconque de cette région.

[57] Sur γνύξ, voy. *Trésor, voce.* — Quant à γυῖα (ou γυῖαι du cod. de Paris), il faut sans doute lire γνύα (voy. le *Trésor grec, voce*). Quoi qu'il en soit, Sanguinatius a pris deux adverbes (qui signifient *sur les genoux*) pour deux substantifs.

[58] Dans l'*Etymolog. magn.* p. 114, l. 39, ἄντυξ est défini ἡ ἀνωτάτη ϖερικεφαλαία τοῦ ἁρματίου δίφρου.... καὶ ἡ τῆς ἀσπίδος ϖεριφέρεια. Cf. aussi Hésychius et Suidas, *voce*. Mais je ne vois ni dans du Cange, ni dans les autres lexiques, à quelle partie du pied ce mot s'appliquait; il me semble cependant que la définition d'ἄντυξ porte à croire qu'il servait à dénommer, soit l'ensemble du talon, soit le *calcaneum* seul. — Καμαρόπους ne se trouve pas dans les lexiques; mais c'est un mot formé comme καμαροειδής (voy. ce mot dans le *Trésor*, avec les renvois faits à Galien et à Oribase), de καμάρα (*voûte*), et il signifie certainement la *voûte* ou le *creux* du pied. — Ταρσός ou ταῤῥός, s'appliquant au pied, désigne tantôt ce que nous appelons encore le *tarse* et surtout la partie supérieure, tantôt le *métatarse;* à la main, c'est tantôt aussi le *carpe* et tantôt le *métacarpe* qu'il représente. (Voy. *Trésor grec, voce* ταρσός, col. 1852 A.) — Enfin, σΊῆθος (voy. *Trésor*, col. 749 c) signifiait, soit la *plante* du pied proprement dite, soit le *bourrelet cutané et graisseux* qui borde en arrière les articulations métatarso-phalangiennes, soit enfin la *plante* même du pied.

Αρδιον τὸ πλατύποδον, καὶ χηλὴ δὲ ὁ (ἡ P) ὄνυξ[59].
Ψελίδωνες καὶ ἴσθματα (ἴσμ. P), βήματα ἰχνοπόδων[60].

COD. PHIL. MDXXV (ol. Meerm. CCXV).

XVI[e] siècle, papier in-folio, belle main, 113 pages.

1° *Σχόλια τῆς ς' ἐπιδημίας ἀπὸ φωνῆς Παλλαδίου σοφιστοῦ.* *Ἀρχὴ τῶν προλεγομένων.* — Inc. *Ἄρτι ταῖς μεθόδοις τὰ ὀξέα τῶν νοσημάτων ἐκκόψαντες.* — 1[er] texte : *Ὁκόσησι ἐξ ἀποφθορῆς.* (Les textes d'Hippocrate sont en rouge.) Com. *Ἐνταῦθα πλείονες, κ.τ.λ.*

Ce manuscrit est conforme à ceux des bibiothèques Laurentienne de Florence et Ambrosienne de Milan, d'après lesquels Dietz a publié le *Commentaire* de Palladius (*Scholia*, etc. t. II, p. 1 à 204), c'est-à-dire qu'il offre les mêmes lacunes et les mêmes incorrections.

A la fin du *Commentaire*, le copiste a écrit : *Ὁ Οὐαλεριανὸς μοναχὸς Φορολιβιεὺς τοῦ Ἀλβίνου ταύτην ἔγραψε βίβλον Ἐνέτησι, ἐν τῷ τοῦ ἁγίου Ἀντωνίου μοναστηρίῳ, ἔτει τοῦ Κυρίου ἡμῶν αφμ'* (1440) *μηνὸς δεκεμβρίου ἱστάντος. Τῷ ἁγίῳ χάρις Θεῷ.*

2° *Λεξικὸν Ἱπποκράτους κατὰ στοιχεῖον.* — Inc. *Ἀγκυλιδωτόν· Ἀγκύλην ἔχον* — des. *ψαφερόν· ψαθυρὸν, ψεφαρόν.*

C'est le *Lexique des mots hippocratiques* par Galien (t. XIX, p. 63-156), sans le préambule et avec une petite mutilation à la fin. Ce manuscrit a la plus grande analogie avec ceux de Dorville (X, 1, 1, 3) et de Moscou, dont les variantes ont été consignées par Franz dans son édition des *Glossaires* d'Érotien et de Galien.

59 Je n'ai trouvé aucun renseignement sur *ἄρδιον*, mot qui n'existe pas dans les glossaires, mais dont la signification (sinon la forme) est bien certaine. — Dans l'*Etymolog. magn.* p. 811, l. 14, on lit : *Χηλὴ ὁ ὄνυξ. Ὅρος* (*Σωρανός* ou *Ὠρίων*?) *δὲ λέγει κυρίως τὴν χηλὴν ἐπὶ τῶν διωνύχων ζώων σχηλή τις οὖσα.* — Voy. aussi Scol. Opp. *Hal.* II, v. 530. — Aristote appelle toujours *χηλή* le pied des ruminants et *ὁπλή* celui des solipèdes.

60 Il me paraît évident que l'auteur a voulu ainsi donner les divers noms qui servent à exprimer *les pas, la marche*, aussi faut-il lire :

Ψαλίδωνες καὶ ἴθματα, βήματα, ἴχνη ποδῶν.

Voy. le *Trésor grec*, aux mots *ἴθμα, βῆμα*, et *ἴχνος*; pour ce dernier mot, qui signifiait aussi la *plante* du pied, voy. encore Mélétius, p. 130, l. 28. — J'ai lu *ψαλίδωνες*, pensant que ce mot venait de *ψαλίς*, lequel, suivant Hésychius, signifie : *καμάρα, καὶ ταχεῖα κίνησις* (*la course*). — Ni *ψελίδων*, ni *ψαλίδων* ne se trouvent dans les lexiques. — Dans la *Grammaire* de Psellus (v. 375), on lit: *Ἴθματα τὰ βαδίσματα*, et v. 478 : *Χελιδωνὶς τὸ πάτημα τὸ κάτω τῆς εἰσόδου.* On écrivait aussi *χελιδοῖς* et *χελωνίς*; peut-être faut-il lire dans Sanguinatius *χελιδωνίς* ou *χελώνιδες*.

COD. PHIL. MDXXVI (ol. Meerm. CCXVI).

XVIe siècle, belle-main, in-4°.

1° Γαληνοῦ Ἰατρὸς ἢ εἰσαγωγή. — Il y a plusieurs lacunes. (Voy. Cod. d'Orv. X, 1, 1, 3, § 5.)

2° Sans titre, *Définitions médicales de Galien.* — Incipit : *Τὴν περὶ τῶν ὅρων πραγματείαν πολυωφελεστάτην.* Des. *Ἐνθουσιασμός ἐστι καθάπερ.... ἢ αὐλῶν [ἢ] συμβολῶν ἀκούσαντες* (t. XIX, p. 346-462).

COD. PHIL. MDXXVII (ol. Meerm. CCXVII).

XVIe siècle, in-folio, papier, 62 p.

1° Γαληνοῦ Περὶ χρείας μορίων καὶ ἐνεργείας.

Ce n'est autre chose qu'un préambule au traité de Théophile *Sur la structure de l'homme*, traité qui vient immédiatement après. Comme ce préambule, qu'il soit de Théophile ou de quelque médicastre, ne se trouve pas dans l'édition de M. Greenhill (Oxford, 1842, in-8°), et qu'il n'est donné par aucun des manuscrits que ce savant éditeur a eus à sa disposition, je crois devoir le publier ici d'après le manuscrit de M. Th. Phillipps (*Ph.*), collationné sur celui de Paris n° 2155 (*P.*).

Γαληνοῦ Περὶ χρείας μορίων καὶ ἐνεργείας.

Ἐνέργεια μὲν οὖν μορίου χρείας οὕτω διαφέρει τῷ τὴν μὲν κίνησιν εἶνα δραστικὴν, τὴν δὲ ταὐτὸν τῇ πρὸς τῶν πολλῶν εὐχρηστίᾳ καλουμένῃ, δραστικὴν δ' εἶπον κίνησιν τὴν ἐνέργειαν, ἐπειδὴ πολλαὶ τῶν κινήσεων γίνονται κατὰ πάθος, ἃς δεῖ καὶ παθητικὰς ὀνομάζειν, ὅσαι κινούντων ἑτέρωθι (ἑτέρων τι?) ἐγγίνονταί τισιν· οὕτω γοῦν καὶ τῶν ἐν τοῖς κώλοις ὀστῶν ἔστι τις κίνησις ὑπὸ τῶν ἐν αὐτοῖς μερῶν (μυῶν ou *νεύρων) γινομένη, ποτὲ μὲν ἔξω, ποτὲ δ' εἴσω κινούντων τὰ κατὰ τὰς διαρθρώσεις ὀστᾶ· πρὸς μὲν οὖν τὸ πρώτως κινοῦν, ὅπερ ἐστὶ τὸ ἡγεμονικὸν, ὀργάνων λόγον ἀμιγὲς ἔχουσι, πρὸς δὲ τὸ κινούμενον ὀστοῦν (ὅσον P.) ὑφ' ἑαυτῶν* (lis. *ὑπ' αὐτ.*) *καὶ τοῦτον μὲν, ἀλλὰ καὶ τὸν τοῦ δημιουργοῦ· πρώτη μὲν οὖν χρεία τοῖς ζώοις ἡ ἐκ τῶν ἐνεργειῶν ἐστι, δευτέρα δ' ἐκ τῶν μορίων· ἰστέον γε μὴν ὅτι ἐνέργειά ἐστι κίνησις δραστικὴ φύσεως, χρεία δ' ὑπαιρετικὴ κίνησις, οἷον ἐνεργὸν μέν ἐστι μόριον ἡ γαστὴρ, χρειώδη (χρείω Ph.) δὲ τὰ ἔντερα. Δεῖ δὲ εἰδέναι, ὅτι τὰ μὲν ἐνεργὰ καθ' ἑαυτὰ καὶ χρειώδη λέγονται καὶ εἰσὶ παντὶ τῷ σώματι, ὡς γαστὴρ, ἧπαρ, ἐγκέφαλος, καρδία, τὰ δὲ χρειώδη οὐκέτι καὶ ἐνεργὰ, ὡς ὑμένες, χόνδροι, σύνδεσμοι, ὀστᾶ, ὅτι τῇ κατασκευῇ καὶ [τῇ] κινήσει τῇ κατὰ (τὰ κάτω Ph.) τὸ μόριον ἐνέργεια προτέρα, τῷ δ' ἀξιώματι προτέρα μὲν ἡ χρεία, δευτέρα δ' ἐνέργεια, καὶ τὸ μὲν ἀληθινὸν κάλλος εἰς τὸ τῆς χρείας ἀναφέρεται κατόρθωμα· πρῶτος δὲ σκοπὸς ἁπάντων τῶν μορίων τῆς κατασκευῆς ἡ χρεία, ἐξ ἐπιμέτρου δὲ καὶ τῆς εὐμορφίας ποτὲ καταστοχάζεσθαι τὴν φύσιν ἀναγκαῖον. Ὅτι τῆς ψυχῆς μέρη εἰσὶ τρία, λογικὸν, θυμικὸν, ἐπιθυμητικόν· τὸ μὲν οὖν λογικὸν ἐν τῷ ἐγκεφάλῳ, τὸ δὲ θυμικὸν ἐν τῇ καρδίᾳ, τὸ δὲ ἐπιθυμητικὸν ἐν τῷ ἥπατι· ἅπαντα οὖν τὰ συμπερικείμενα τῇ καρδίᾳ μόρια θυμικὰ παρὰ τῶν ἰατρῶν προσηγορεῖται, τουτέστι θώραξ, πνεύμων, λάρυγξ, ἀρτηρία, ὥσπερ καὶ τὰ συμπερικείμενα τῷ*

ἥπατι ἐπιθυμητικὰ, ἤγουν (ὡς Ph.) ἡ κοιλία, τὰ ἔντερα, ὁ σπλὴν, οἱ νεφροὶ, ἡ χοληδόχος κύστις, καὶ ἡ κοίλη φλέψ· τὰ οὖν θυμικὰ μόρια καὶ τὰ ἐπιθυμητικὰ χωρίζει τὸ διάφραγμα ὅπερ καὶ φρένες ὀνομάζεται, καὶ τὰ μὲν θυμικά εἰσιν ὑπεράνω τῶν φρενῶν, τὰ δ' ἐπιθυμητικά (ὑποθ. Ph.) εἰσιν ὑπὸ τὰς φρένας. Τὰ μὲν οὖν ὑπὸ (ὑπὲρ Ph.) τὰς φρένας ἅπαντα τὸ δεύτερον βιβλίον διδάσκει τῆσδε τῆς πραγματείας, ἅπερ εἰσὶ θρεπτικά τε καὶ ἐπιθυμητικὰ μόρια· τὰ δ' ὑπεράνω τῶν φρενῶν ἅπαντα, ἅπερ καὶ θυμικὰ καλεῖται, τὸ τρίτον τῶνδε τῶν ὑπομνημάτων ἐκδιηγεῖται. Τὸ δὲ τέταρτον ἐξηγεῖται τὰ περὶ τοῦ ἐγκεφάλου καὶ τῶν ἐν αὐτῷ μηνίγγων, ὅτι καὶ κατοικητήριον τοῦ λογικοῦ μέρους τῆς ψυχῆς ταῦτα πέφυκεν (-κα P.), τὸ δὲ πέμπτον περὶ τῶν γεννητικῶν μορίων διαγορεύει, καὶ τῶν λειψάντων ὑπὸ τοῦ πρώτου βιβλίου περὶ διαρθρώσεως κεφαλῆς, ῥάχεως, ὠμοπλατῶν, ἰσχίων· τὸ γὰρ πρῶτον βίβλιον περὶ τῆς τῶν χειρῶν καὶ ἄκρων ποδῶν καὶ σκελῶν κατασκευῆς διαλέγεται.

2° Θεοφίλου Περὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς. — Incipit : Ὅτε μὲν πάντα τὰ ζῷα.

Le Ier livre, le IIe, le IIIe et le IVe commencent comme l'imprimé; vers la fin du IVe (p. 178, l. 2, éd. Greenh.), au lieu du texte admis par le nouvel éditeur, on lit : ἐφεξῆς ἑκατέρωθεν οἱ γόμφοι, οὓς καὶ μύλας ὀνομάζομεν, πλατεῖς, καὶ σκληροὶ, καὶ μεγάλοι, καὶ τραχεῖς ἐπιτήδειοι — λείπει τι, et des points pour indiquer la lacune. En effet, le manuscrit recommence à καὶ περιτεταμένον (p. 183, l. 13, éd. cit.); le IVe livre finit par ces mots : ἐκφυομένων νεύρων· περὶ μὲν οὖν τῆς κεφαλῆς τοσαῦτα, en omettant, avec le texte vulgaire, plusieurs lignes données par l'excellent *Codex Nanianus*, dont M. Greenhill s'est procuré la collation. La lacune comprise entre les pages 178 et 183, qui se trouve aussi dans le texte vulgaire et dans notre manuscrit, est également comblée par le Cod. de Venise. — Le Ve livre commence, comme le texte vulgaire, par les mots Περὶ δὲ τοῦ νωτιαίου (p. 187, l. 5). — Le manuscrit se termine à τὸ δὲ σχῆμα (p. 224, l. 10), et tout le reste de Théophile, jusqu'à la fin, manque. — Ce manuscrit a toutes les leçons défectueuses et toutes les mutilations du texte vulgaire publié par Morel (Paris, 1555) et des deux manuscrits de Paris n°s 825, 2155, dont le premier a servi de copie à l'éditeur français.

3° Ἑρμηνεία τῶν βοτανῶν. — Inc. Βετλονικὴ ἐν πετρώδεσι τόποις. — Des. φοῦ τὸ ἀγριόσταχον[1] γινόμενον εἰς πλάγια ἀλσώδεα (1 page).

4° Θεραπεία σοφιστῶν τινων ἰατρῶν. — Inc. Ἡ ἀνδράχνη καταπλασσο-

[1] Dans le *Lexique botanique* publié par M. Boissonade (*Anecd.* t. III, p. 410), je lis : Φοῦ, ὁ ἄγριος κόστος, et en note : φοῦ ὁ κόπρος (κύπριος?) κόστος, Cangius. — D'un autre côté, dans du Cange, on trouve : στάχος *nardus indica, syriaca*, etc. — La valériane (φοῦ) ressemble assez au *nard sauvage*.. — Est-ce que πλάγια serait une transcription byzantine du latin *plaga*? Ne serait-ce pas plutôt ici un sens détourné de πλάγιον? Dans du Cange on trouve πλάγι *latus*.

μένη — κατὰ τὸν πραϋνόμενον ἐρυσίπελας. — Des. *τὰ δὲ κρόμμυα ὀπτὰ διδόμενα βῆχα θεραπεύειν δύνανται* (1 p.).

5° *Γαληνοῦ Διάγνωσις καὶ θεραπεία πρὸς βασιλέα τὸν Πορφυρογέννητον* (*sic*). — Inc. *Περὶ κορύζης καὶ κατάῤῥου· Ὅταν πληρωθῇ ἡ κεφαλὴ ὑγροῦ.* — Ce centon, attribué à Galien, est tout simplement un chapitre de Théoph. Nonnus (chap. 22, t. I, p. 88, ed. Bernard).

Après cela vient un titre (*Περὶ σκορπίων θαλασσίων*) qui ne correspond à rien.

6° Centon sur les âges, semblable à celui que je publie plus loin d'après le ms. 1529.

7° *Περὶ δυνάμεως τροφῶν.* — Inc. *Περὶ τῆς τῶν ὀρνίθων ἐδωδῆς.* — Incip. *Τῶν ὀρνίθων ἡ σὰρξ κρείττων πάντων πετεινῶν.* — Le dernier chapitre est *Κοκκόδαφνα.* — Des. *ὕστατα δὲ ληφθέντα συνδιαφθείρει καὶ τὰ χρηστά.*

8° *Ἱπποκράτους Περὶ διαφορᾶς καὶ παντοίων τροφῶν.* — *Πέρδικές εἰσι..... ὁ δ' αἰγύπτιος κύαμος ὑγρότερος καὶ περιττωματικός.* — Inutile de dire que je n'ai pas trouvé ce centon dans Hippocrate.

9° *Περὶ τῶν ιβ' μηνῶν τοῦ ἐνιαυτοῦ; ὁποίαις δεῖ χρῆσθαι τροφαῖς ἐν ἑκάστῳ αὐτῶν καὶ ἀπὸ ποίων ἀπέχεσθαι;* — *Μὴν σεπτεμβρίου· Ἐν τούτῳ τῷ μηνὶ ἁρμόζει γαλακτοτροφεῖν.*

C'est le traité publié d'abord par M. Boissonade dans ses *Anecdota* (t. III, p. 408-421), et réimprimé dans Ideler (*Phys. et Med. græci min.* t. I, p. 423). Dans le manuscrit dont s'est servi M. Boissonade, le *mois de décembre*, la *fin de juillet* et le *mois d'août* manquent; le *Cod. Philippicus* comble toutes ces lacunes. Je crois devoir publier ce complément; ce traité n'est pas tout à fait à dédaigner, et d'ailleurs les notes dont M. Boissonade a enrichi le texte lui donnent un nouveau prix. Ce complément se trouve aussi dans quelques manuscrits de Paris.

Μὴν Δεκέμβριος.

Ἁρμόζει κράμβην μὲν (μὴ?) ἐσθίειν, μήτε σκόμβρον (σκόροδον?), ἐκ δὲ τῶν κρεῶν καθὰ ἐν τῷ νοεμβρίῳ προείρηται· ὁμοίως καὶ περὶ ἰχθύων, καὶ λαχάνων καὶ ὀπωρῶν, καὶ οἴνου, καὶ ὀσπρίου, καὶ πρασιζέματα· χρᾶσθαι δὲ λουτρὰ ὀκτὼ διὰ τῆς ἀλόης καὶ τῆς σμύρνης· φακῆν δὲ μηδόλως ἐσθίειν.

Complément du mois de Juillet.

..... καὶ θερμὰ] λαμβάνειν, καὶ ἐκ τῶν ἰχθύων τρυφεροσάρκους ἐσθίειν ὅλον, κίχλας, λαπίνας, καὶ ὅσα τρυφερόσαρκα, καὶ ὑγρὰ, ὡς προλέλεκται τῷ ἰουνίῳ μηνὶ, καὶ τὰ ὀξυμέλιτα, καὶ ὀξογαρίζειν[1]*· ἐκ δὲ τῶν ὀπωρῶν τὰς ὑγροτέρας, οἷον πέπο-*

[1] Dans un passage parallèle du traité *Sur les aliments* d'Hiérophile (Ideler,

νας, καὶ σῦκα λευκὰ ἐσθίειν μεθ' ἅλατος, καὶ σΊαφίδας ϖάσας ἄνευ τοῦ μαρουλίου ἄπια, μῆλα, δαμασκηνὰ, ϖάσης δὲ ξηρᾶς ὀπώρας ἀπέχεσθαι, οἴνους δὲ λευκοὺς καὶ λεπΊοὺς καὶ εὐώδεις ϖίνειν ϖλείσΊους. Τὴν μὲν τροφὴν μετρίως, τοὺς δ' οἴνους ϖλείσΊους καὶ τὰ δρόσατα, ζέματα δὲ καὶ καρυκευτὸν δεῖ μὴ λαμβάνειν, εἰ μὴ τοῦ δαύκου μόνον τὸ ζέμα ὀλίγον (-ῳ?) μέλιτος καὶ σΊάχυος ἀρτυθέν· λουτρὸν (λουτρὰ?) δ' ὀκτὼ λούεσθαι, καὶ σμῆγμα διὰ κιμουλίας συντόμως, καὶ καθᾶραι, ἀπέχεσθαι ἀφροδισίων.

Μὴν Αὔγουσ7ος.

Ἁρμόζει τῶν γλίσχρων ϖάντων ἀπέχεσθαι, σίον, μολόχη, ἀγριομαλάχη, ϖαντοίων (sic) σεῦτλόν τε καὶ βλίτον, καὶ κολοκύνθας ἐσθίειν, καὶ ἐκ τῶν κρεῶν τὰ ϖροβάτεια, καὶ τράγεια καὶ εὐνούχων, λαγωοὺς δὲ καὶ δορκάδας, ἕως τοῦ ιε' τοῦ μηνὸς χρὴ ἐσθίειν ψαχνὰ[1] καὶ ὀπΊοὺς ἐν ὀξυμέλιτι, ὄρνιθας δὲ καὶ ἀλεκτορόπουλα ϖάντοτε ἐσθίειν, μηδὲν βλαπτόμενος (-ον?)· καὶ ἐκ τῶν ἰχθύων ϖάντας τοὺς τρυφεροὺς καὶ ὑγροὺς καὶ εὐσάρκους, ὡς ϖρολέλεκται ἰουλίῳ μηνὶ, καὶ ἐκ διαλειμμάτων, ἐμβάτια[2] σινήπεως. χρὴ δ' ἀπέχεσθαι τῶν ϖασΊῶν καὶ ξηρῶν ἰχθύων, καὶ ξηρᾶς ὀπώρας ϖαντοίας· ἐσθίειν δὲ σῦκα, σΊαφύλας καὶ ἄπια καὶ δαμασκηνὰ λευκὰ καὶ μῆλα καὶ ῥοδακινὰ καὶ ϖέπονας καὶ τὰ ὅμοια τούτων· ἐκ δὲ τῶν κονδιμέντων ϖαντὸς καὶ ξηροῦ ἀπέχεσθαι οἷον ϖηγάνου, θριμπ' (θρύμβου? Voy. Boisson, *in Hieroph.* p. 226), ϖράσου, σκορόδου, εὐζώμου, καρδάμου, ῥαφάνου· λούεσθαι δὲ λουτρὰ δ' καὶ χρίσμα· ϖοίει δὲ τοῦτο μετὰ τὸν ιε'· ἐν δὲ συνθέσει[3] χρᾶσθαι καππάρεις καὶ ἐλαίας ὀξυμελιτάτας καὶ κολυμβάδας καὶ ἀμύγδαλα· ἐλαιῶν δὲ μαυρῶν ἀπέχεσθαι, οἴνους δὲ ϖίνειν λεπΊοὺς, καὶ λευκοὺς, καὶ εὐωδεσΊάτους, καὶ δρόσατα· σΊήγμα (σμῆγμα? Voyez, dans l'édition de M. Boissonade, les mois de septembre, d'octobre, de mars, d'avril, de mai, de juin) δὲ διὰ κιμουλίας καὶ ὄξους καὶ ἐλαίου χρίεσθαι.

10° Τοῦ ἁγίου Γρηγορίου ἐπισκόπου Νύσσης, ἐκ τῶν Πρὸς ἈσΊρόνομον λόγος[4]. — Inc. Εἴπερ οἱ ἰχθύες ἐν τοῖς ὕδασι ζῶντες διά τε τῶν ἐν τῇ μήτρᾳ συνεπικλυζομένων χυμῶν καὶ ὑδάτων ζῳογονίαν ψυχαγωγοῦνται, μετὰ μέντοι τὸν τόκον οὐ κατ' ἐκπνοὴν, ἀλλὰ κατ' εἰσπνοὴν καὶ ἀναπνοὴν τῆς ζωῆς τῆς τοῦ ἀέρος ϖᾶν αἱμόψυχον ἀπολαύει ζῷον καὶ δεσμὸς μὲν ψυχῆς

Physici et Med. min. t. I. p. 414, 13) on lit ὀξογάριτα, qui vient directement du verbe byzantin ὀξογαρίζω. Les auteurs du *Trésor grec* voudraient lire ὀξόγαρα au lieu de ὀξογάριτα; mais cette correction ne paraît pas justifiée, attendu que le verbe ὀξογαρίζειν se lit plusieurs fois dans le traité *Des aliments* d'Hiérophile. Il faut remarquer seulement que la forme régulière serait ὀξυγάριστα et non ὀξογαριτα. (Voy. aussi Boissonade *In Hieroph.*, dans *Notices et Extr. des Mss.* t. XI, 2e partie, p. 220.)

[1] Du Cange dit : ψαχνόν, *pulpa, pulpa carnis,* et M. Boissonade, dans sa traduction d'Hiérophile (*l. l.*), p. 224, 237, 238, traduit ψαχνά par *maigres.* Il me semble, en effet, que c'est le sens que réclame le texte.

[2] M. Boissonade (*loc. cit.*), p. 208, pense que ce mot, qui manque dans du Cange, signifie une *espèce de sauce.* — Voy. sa note.

[3] Σύνθεσις a-t-il ici le sens de *confitures,* comme dans les *Géoponiques?*

[4] Jusqu'ici je n'ai retrouvé dans les ouvrages de saint Grégoire de Nysse, ni ce titre, ni ce centon très-altéré du reste.

ἐσ7ι τὸ σῶμα, δεσμὸς δὲ τοῦ σώματος τὸ αἷμα, μᾶλλον δ' ἡ τοῦ αἵματος ἐνυποσ7άσεος (*ἐνυπόσ7ατος*?) *θέρμη, ἧς ἀποψυχομένης ὁ τῆς ψυχῆς χωρισμὸς ἐκ τοῦ σώματος γίνεται.* Desinit : *ἀγαθωτέραν μετάϐρωσιν — καὶ οὕτω λοιπὸν ἡ τοῦ χυμοῦ ἕως ἑσπέρας.*

11° *Περὶ τοῦ γιγνώσκειν κατὰ ποίαν ὥραν τί ἐσ7ι τὸ τικτόμενον.* Incipit : *Αἱ* (*εἰ*?) *μὲν ἐν πρώτῃ ὥρᾳ ἢ γ', ἢ ε', ἢ ζ' πολεύει εἷς ἐκ τῶν ἀσ7έρων.*

12° *Ἐρεννίου Φίλωνος γνῶσις τῶν ἡλικιῶν*[1].

COD. PHIL. MDXXVIII (ol. Meerm. CCXIX).

XVIe siècle, in-folio, papier, 112 p.

1° *Τοῦ αὐτοῦ* [*Ἀκτουαρίου*] *λόγος ϛ' Περὶ συσ7άσεως φαρμάκων ἐκτὸς τοῦ σώματος προσφερομένων.*

Inc. *Ἐδόκει μοι διὰ βραχέων πάντων ἐπιμνησθῆναι βεϐουλημένῳ τὸ πᾶν τῆς ὑποσχέσεως ἐν τῷ πρώτῳ* (lis. *πρὸ τούτου*) *λόγῳ διαλαϐεῖν.* — Des. (mais cette fin est très-corrompue) *ὡς κἂν ἡμεῖς τῆς ἀπὸ τοῦ ϛ' ἀπονεμώμεθα χάριτος καὶ μὴ τηνάλλως δοκῶμεν ἐκπεπονηκότες τὴν βίϐλον.* En tout cent quarante chapitres.

C'est le livre VI du *de Methodo medendi* d'Actuarius. — On voit, par le commencement du titre, que ce manuscrit contenait primitivement les cinq premiers livres, ou que du moins il a été copié sur un original qui les renfermait.

2° Trois pages de recettes de la même main que celle qui a écrit Actuarius.

COD. PHIL. MDXXIX (ol. Meerm. CCXX).

XVIe siècle[2], in-folio, papier, belle main, 78 p.

1° Galien, *De la composition des médicaments selon les genres*, sans titre

Le manuscrit, mutilé, commence ainsi : *Μηδ' ὅλως δάκνοντα λέλεκται.* (T. XIII, p. 499, l. 10; liv. II, chap. V, 4e lig. du chap.) — Le manuscrit se termine au chapitre *Δαμοκράτους ἀκόπων σκευασίαι* (VII, XVI, p. 1047). — Les derniers mots du traité sont *ὀμφακος χυλὸς ῥοδόσ7αγμα καὶ οἶνος*, que je ne trouve pas dans le texte imprimé, et qui paraissent en effet interpolés; car l'*eau distillée de roses* (*ῥοδόσ7αγμα*) n'était pas connue des anciens.

2° Centon *Sur les âges* : *Ἑπ7ά εἰσιν· ὡραίας ἡλικίας καλοῦσι παιδίον,*

[1] Voyez, sur Hérennius Philon, Fabricius, *Bibl. græca*, éd. Harles, t. IV, p. 753.

[2] A la fin du manuscrit, on lit : «Charpenterii et amicorum.»

παῖς, μειράκιον, νεανίσκος, ἀνὴρ, πρεσβύτης, γέρων. Παιδίον μέν ἐσΊιν ἄχρι ἑπῖὰ ἐτῶν ὀδόντων ἐκβολῆς· παῖς δ' ἄχρι γονῆς ἐκφύσεως, ἐς τὰ δὶς ἑπτά· μειράκιον δ' ἄχρι γενείου λαγνώσεως, ἐς τὰ τρὶς ἑπῖά· νεανίσκος δ' ἄχρις αὐξήσεως ὅλου τοῦ σώματος, ἐς τὰ τετράκις ἑπῖά· ἀνὴρ δ' ἄχρι πεντήκοντα ἓξ ἐς τὰ ἑπῖάκις ὀκτώ· τὸ δὲ ἐντεῦθεν γῆρας κἂν ἀτυχῇ τὰ τοῦ τέλους. Ἀμήν[1].

Puis : Τέλος βιβλίον Γαληνοῦ Περὶ συνθέσεως φαρμάκων εἴληφεν.

3° Εἰς τὸν Γαληνόν : quelque vers de la façon du copiste à la louange de Galien.

COD. PHIL. MDXXXI (ol. Meerm. CCXXIII).

XVe siècle, in-folio, papier, belle main, 130 p.

1° Arétée, sans titre. Incipit : Περὶ τετάνου.

Le manuscrit comprend tout ce qui est imprimé, jusqu'à Θεραπεία μελαγχολίης. Il se termine par ces mots : τῷ λιπασσι δεσχόντα (*sic*), p. 322, éd. de Kuehn, et offre une très-grande analogie avec celui que je décrirai plus bas sous le n° 1532 ; je m'abstiens donc de le faire connaître avec plus de détails.

2° Ἀρχὴ τῆς τῶν οὔρων ὑποθέσεως Φιλοθέου. C'est le texte imprimé de Théophile, jusqu'à la page 268, l. 10, éd. d'Ideler.

3°. Περὶ οὔρων σύντομος διδασκαλία. Incipit : Τρία εἰσὶ ταῦτα τῆς ἰατρικῆς τέχνης διὰ σπουδῆς λογιωτάτης. — Des. ταῦτα δὲ πάντα πρός σε ἰδιωτικῶς ἐγράψαμεν. (Voy. Cod. Baroc. 88, § 2 γ'.)

4° Περὶ λοχίων (lis. κλοκίων). Incipit : Λόχιον (lis. Κλόκιον) ἔχον τζίπας[2] καὶ ῥαγάδας. — Desin. ἔνι ἀπὸ τοῦ ὕπνου καὶ ἔνι ὁ ἄνθρωπος ἀπὸ χολῆς καὶ ἔπαρε (?) αὐτοῦ αἷμα. — Voy. le même manuscrit, même paragraphe (δ') ; la fin de ce centon diffère dans les deux manuscrits, mais cela n'a rien d'étonnant dans des compilations de ce genre, et d'ailleurs il se peut que dans le *Cod. Philipp.* il y ait deux centons confondus en un seul, puisque le compilateur en a réuni plusieurs qu'il semble attribuer tous, mais à tort, à Théophile. — Τέλος τῆς περὶ οὔρων ὑποθέσεως Θεοφίλου.

5° Περὶ οὔρων πραγματεία ἀρίσῖη τοῦ σοφωτάτου Ἰωαννοῦ Ἀκτουαρίου. Ce sont les sept livres imprimés par Ideler, t. II, p. 3 à 192.

[1] Voyez, sur les noms des différents âges de l'homme, le savant travail de Nauck : *Aristophanis Byzantii fragm. colleg. et disp.* Halæ, 1848, in-8°, p. 87-127. — *Anecdota* de M. Boissonade, t. II, p. 454. — Voyez aussi *Œuvres d'Oribase*, t. I, notes du livre VI, chap. XIII, p. 653-4, et J. Camerarius, *Exquisitio nominum*, Basil. 1551 ; col. 13 et suiv.

[2] Mot byzantin qui signifie *membranes* ou *pellicules*.

6° Sans titre, un morceau *Sur la saignée.* Incipit : *Οἱ πρῶτοι καὶ κυριώτατοι σκοποὶ τῆς φλεβοτομίας τὸ μέγεθος τοῦ νοσήματος.* — Desinit : *ἀνώτερον τοῦ ἔνδοθεν ἀσΊραγάλου τέμνουσιν.*

7° Un autre morceau *Sur la saignée,* également sans titre : *Ἡ κεφαλὴ ἔχει φλέβας εἴκοσιν.* — Desin. *ἢ εἰς εἴκοσι μίαν μὴ τὸν φλεβοτομήσεις.*

Ces deux morceaux réunis forment l'opuscule *Sur la saignée,* publié en trois programmes par Gruner (Iéna, 1779-1780), sous le titre : *Περὶ φλεβοτομίας ἄδηλον καὶ ὠφέλιμον.* La fin du premier morceau et le commencement du second se trouvent page 10 du deuxième programme.

8° *Περὶ σφυγμῶν.*

C'est le traité publié à Naples (1812, in-8°)[1], sous le nom de *Mercurius monachus,* par M. Cyrillo, aujourd'hui l'un des conservateurs de la bibliothèque Bourbonienne de Naples, et auteur du Catalogue des manuscrits grecs de cette bibliothèque.

Notre manuscrit ne comprend que les vingt-deux premières sentences du texte imprimé (il y en a vingt-huit en tout). Le cardinal A. Mai (*Classici auct.* t. IV, p. XIII) a trouvé dans un manuscrit de Milan (n° 20) et dans deux manuscrits du Vatican (n°s 299 et 7152), sous le nom d'Avicenne, le traité attribué à Mercurius dans le manuscrit de M. Cyrillo. Un autre traité qui porte le nom de Mercurius se trouve dans ces manuscrits avant celui d'Avicenne. Le cardinal a publié ce dernier texte.

Comme le texte du manuscrit de sir Thomas Phillipps (que le traité soit de Mercurius ou d'Avicenne, ou qu'il n'appartienne ni à l'un, ni à l'autre de ces auteurs) présente beaucoup de différences avec le texte imprimé, je publie le nouveau texte, en profitant des variantes qui me sont fournies par le ms. D. 5 de la bibliothèque royale de Dresde (*D*), où j'ai trouvé aussi, sous le titre *Περὶ σφυγμῶν ἄδηλον*, le texte du *Cod. Philippicus* (*P*).

Τοῦ λογιωτάτου μοναχοῦ κυρίου Μερκουρίου[2] *Περὶ σφυγμῶν.*

Ἅψαι τοῦ σφυγμοῦ μετὰ τῶν τεσσάρων δακτύλων, πλάκωσον, συμμέτρως σφίγξον,

[1] Ce traité a été réimprimé par Ideler (t. II, p. 254). Le volume de M. Cyrillo est extrêmement rare; j'en dois un exemplaire à sa libéralité.

[2] On n'a aucun renseignement sur Mercurius. M. Cyrillo (p. 39 et suiv.), après quelques considérations sur l'histoire de la sphygmologie, s'enquiert de la personne de cet auteur; il pense que c'était un moine du Xe ou XIe siècle; son motif, c'est qu'à cette époque les couvents abondaient en médicastres, et qu'au XIIe siècle deux conciles, ceux de Latran et de Reims, fulminaient contre les empiétements des clercs sur les médecins. Cyrillo, d'après le nom de notre auteur, conjecture qu'il est né en Calabre; mais les raisons me paraissent peu solides : peut-être Mercurius est-il un pseudonyme.

καὶ ϖάλιν ἄνεσον τοὺς δακτύλους, καὶ σκέψαι ἅψαι μετὰ τῆς ἀρισ7ερᾶς[1] *σου χειρὸς τὴν δεξιὰν χεῖρα, καὶ ἄρξαι ἀπὸ τοῦ λιχανοῦ, καὶ ἄπαγε μέχρι τοῦ τελευταίου, λέγων οὕτως· εἰ μὲν κρούει τὸν λιχανὸν, λέγε ὅτι κεφαλὴν ἀλγεῖ· εἰ τὸν δεύτερον, λέγε σ7ῆθος, σ7όμαχον καὶ τὰ ϖεριέχοντα, ἤγουν σπλῆνα· εἰ δὲ τὸν τρίτον, λέγε νεφρὰ* (*pro νεφροὺς*) *καὶ τὰ ϖεριέχοντα ἤγουν ἔντερα, κύσ7ιν καὶ τὰ τοιαῦτα· εἰ δὲ ὁ τέταρτος, μηροὺς, ϖόδας, γόνατα, ἀσ7ραγάλους, ϖέλματα.* Πάλιν ἄρχου (*Codd.* *ἀρχή*) [*ἀπὸ τοῦ λιχανοῦ*]· *εἰ μὲν κρούει τὸν λιχανὸν, ϖονεῖ τὸ ἥμισυ μέρος τῆς κεφαλῆς· εἰ δὲ δύο, ϖονεῖ καὶ τὸ ὄπισθεν νεῦρον*[2] · *εἰ δὲ τρεῖς, ὅλην τὴν κεφαλήν*[3]· *εἰ δ' ἔλθῃ μία καὶ ϖάλιν τρεῖς, ἔνι οὕτω βάρος τῆς κεφαλῆς· εἰ δ' ἔλθῃ δύο καὶ μία, ϖάσχει ὁ ἐγκέφαλος· εἰ δὲ ἔλθῃ δεύτερον καὶ δεύτερον, γίνονται ϖαλμοὶ εἰς τὸ κεφαλαῖον* (*κεφαλήν D.*) *ὡσὰν περιπάθῃ τί ϖοτε* (*ὡς ἂν ϖερὶ ϖάντῃ Cod. Phil.*; lisez *ϖεριπατῇ*)· *εἰ δ' ἔλθῃ δεύτερον ἤγουν* (*omit. P.*) *δύο καὶ δύο, ἤγουν ἕξ, γίνεται ἦχος* [*καὶ*] *βάρος* (*-ους P.*) *εἰς τὸ ὠτίον· εἰ δὲ τρεῖς καὶ ϖάλιν μία, ϖάσχει τοὺς μυκτῆρας· εἰ δὲ μία καὶ ϖάλιν μία, ϖάσχει τοὺς ὀδόντας· εἰ δὲ διπλοῦς σύντομος, ϖάσχει τὸν γουργοῦρον*[4]· *τοῦ δευτέρου ἐὰν ἔλθῃ μία καὶ δύο, ϖάσχει τὸ σ7ῆθος· εἰ δὲ μία καὶ τρεῖς, τοὺς ἄρμους· εἰ δὲ μία καὶ ἀργεῖ καὶ πάλιν μία, ϖάσχει ὁ σπλήν· εἰ δὲ τρεῖς καὶ τρεῖς καὶ δύο, ϖάσχει ἡ καρδία ὀλιγωρίας συχνάς· εἰ δὲ λεπ7ὰ συχνὰ, δύσπνοια ἢ σ7έγνωσις· εἰ δὲ μέγα, γεῖμα* (*γεματος D.*)[5], *βηχός· εἰ δὲ μέγα, εὔχερος*[6] *καὶ εἰς ὅλους τοῦς δακτύλους, θάνατον· εἰ δὲ ἐγρηγορὸς, τὸ ἧπαρ, καὶ χρὴ φλεϐοτομεῖν· εἰ δὲ μία καὶ δύο καὶ ϖάλιν μία, σ7ομάχου ὀδύνη· εἰ τὸν τρίτον, ἐὰν κρούῃ μία καὶ μία, ϖονεῖ τὸ κατὰ ῥάχιν* (*τὸ κατάροχον D.*)· *εἰ δὲ μία καὶ τρεῖς, ὅλα τὰ νεφρά· εἰ δὲ δύο ἐγρήγορα*[7] *καὶ ἀργὰ, ϖάσχει τὸ ὀρχίδιν ἢ ϖρισμένον*[8] *ἔνι· εἰ δ' ἔλθῃ δύο συχνὰ, δυσουρίαν ἔχει· εἰ δὲ δι' ὅλου ϖλήτ7ει τὸν δάκτυλον, ἔνι κωλικὴ ὀδύνη· εἰ δὲ ἀραιὸς* (*ἀργός?*) *ἀχυμνὸς* (*ἀγχόμενος* cod Neap.), *ἀσωχάδης*[9]· *εἰ δ' ἔλθῃ ἀργὰ καὶ ϖάλιν ἀργὰ* (*-ει P.*) *μία καὶ μία, ϖάσχει τοὺς κοκάλους*[10]· *ὁ τέταρτος* (sous-ent. *δάκτυλ.*) *ἂν κρούῃ μία καὶ δύο, τοὺς ἑρμοὺς*[11] *εἰς τοὺς ϖόδας· εἰ δὲ μία καὶ μία καὶ δυνατὴ, ϖάσχει τοὺς ἀσ7ραγάλους καὶ τὰ τούτοις ϖεριεχόμενα.*

[1] Les textes portent *δεξιᾶς*, mais, ainsi que le fait remarquer Cyrillo, l'usage universel des médecins veut qu'on lise *ἀρισ7ερᾶς* ou *σκαίας*. — Pour *ϖλάκωσον*. voy. du Cange, *voce ϖλακώνειν*.

[2] C'est à tort que Cyrillo veut changer ce mot en *μέρος*. Les anciens appelaient volontiers cette partie *νεῦρον*, à cause de l'aponévrose occipito-frontale.

[3] « Vix semel, dit Cyrillo, apud Galenum occurrit hæc fere nova pulsus con-« siderandi ratio, quam in hocce opusculo proposuit Mercurius, atque inde « sphygmicus noster praxim suam fortasse desumpsisse putandus est; ipsa enim « Galeni verba in opusculum suum transtulit. »

[4] Byz. pour *γαργαρεών*.

[5] « Apud græco-barbaros scriptores tantummodo legitur hoc verbum quod « *plenus* significat. » (Cyril.)

[6] Il faut sans doute lire *εὐχερής*, *souple*.

[7] Ce mot ne se trouve guère que dans les auteurs de la moyenne grécité. (Voy. du Cange, *Gloss. med.* et *inf. græc.* sub voce *γλήγορος*, *velox*, *celer.*)

[8] Dans du Cange, *ϖρίσμα* signifie *tumeur* et *ϖρίσκειν tumefacere*.

[9] Lisez *ἐσοχάδας* (*excrescentiæ*), en sous-entendant sans doute *ἔχει*. (Voyez le *Trésor grec*, *voce ἐσοχάς*.)

[10] Mot byzantin qui signifie *les os*. — Du Cange, *lib. cit.* sub voce.

[11] Le cod. Neapol. a *τζέρμα εἰς τοὺς ϖόδας*. — Du Cange, *lib. cit.* sub voce,

9° Sans titre : Incip. Ὁ σΊόμαχος ἢ (εἰς) κατὰ ϖοιότητα τρέπει τοὺς σφυγμούς. — La dernière sentence est Ὁ σφοδρὸς σφυγμός ἐσΊι ϖλήτ-Ίων εὐρώσΊως τὴν ἀφὴν — ἀνώμαλος δ' ὁ ἀνίσως ϖλήτΊων τὴν ἀφήν.

COD. PHIL. MDXXXII (ol. Meerm. CCXXV).

XVIe siècle, in-folio, papier, belle main, 173 p.

1°. Τῶν Ὀριβασίου Ἰατρικῶν συναγωγῶν κεφάλαια τοῦ κδ' βιβλίου. — Κεφ. α', ἐκ τοῦ Γαληνοῦ, Περὶ ἐγκεφάλου καὶ μηνίγγων. — Κεφ. λβ', ἐκ τῶν Λύκου, Ὅτι οὐκ ἀφικνεῖται τό σύμμετρον αἰδοῖον τοῦ ἄῤῥενος τοῦ σΊομίου τῆς μήτρας.

2° Τῶν Ὀριβασίου Ἰατρικῶν συναγωγῶν κεφ. τοῦ κε' βιβ. — Κεφ. α', ἐκ τοῦ Ῥούφου, Περὶ ὀνομασίας τῶν κατὰ τὸν ἄνθρωπον. Les deux derniers chapitres dans l'index sont νθ' ϖερὶ φλεβῶν, ξ' ϖερὶ ἀρτηριῶν; mais ces deux chapitres manquent dans le manuscrit, qui s'arrête vers la fin du chap. ν' Περὶ τῶν ἀπὸ τοὺ νωτιαίου νεύρων, aux mots οὕτω δὲ καὶ ὅσα, p. 112, dernière ligne, éd. Morel; p. 284, l. 27, éd. Dundass.

Ces deux livres d'Oribase ont été publiés en grec pour la première fois par Morel, à Paris, en 1556, in-8°, et ensuite par Dundass, à Leyde, en 1735, in-4°. Ces deux éditeurs ont supprimé dans le livre XXIV les chapitres tirés de Soranus et de Lycus; et dans le XXVe, le premier chapitre, emprunté à Rufus, qui se trouvent tous trois dans la traduction de Rasarius. Ce chapitre de Rufus est tiré du traité *Sur les noms des parties du corps humain.* Il se rencontre dans tous les manuscrits avec le traité lui-même; il forme ainsi un double emploi avec la première partie de ce traité, qu'il reproduit à peu près intégralement, particularité dont les éditeurs de Rufus ne paraissent pas avoir reconnu l'origine. Morel n'en dit rien. Quant à Clinch, il erre complétement sur la cause de ce double emploi; car il dit dans sa préface, p. xvj : « Quæ in « hoc tractatu infra paginam 46 et 52 explicantur, in præcedenti libro « totidem fere verbis exprimuntur, verique simillimum est, prælectionis « anatomicæ, quam suis habuit Rufus materiam continere. » Cependant il suffirait de regarder la traduction latine de Rasarius pour être assuré

dit : *Vitii vel morbi genus in avibus, de quo Orneosophio* (p. 248 *et caput* ϖερὶ τζέρματος); et dans l'*Appendix,* il cite le passage de notre traité, qu'il rapporte à Avicenne, sans doute d'après quelques-uns de nos manuscrits de Paris, comme le font les manuscrits du card. A. Mai. — Τζέρμα, dit Cyrillo, *et tzerna impetigo ulcerata, seu lepra.* Macer. II, 7 : *Zernas, et lepras cura compescis eadem. Et tzernas quidem Macri impetigines esse contendunt Cornarius et Atrocianus.* Mais il vaut peut-être mieux lire, τοὺς ἁρμούς, alors il s'agit d'une souffrance à la jointure des pieds; car l'auteur ne désigne pas les maladies, mais les parties qui souffrent.

que cette partie provenait d'Oribase, d'où elle avait été distraite pour être jointe au traité, comme si elle en constituait une partie distincte.

Quant aux deux chapitres *Sur les veines* et *Sur les artères*, ils manquaient également dans le manuscrit de Morel et dans tous ceux que j'ai vus; ils n'existent pas non plus dans le *Codex Harleyanus* décrit plus bas; mais il paraît qu'ils se trouvent dans un manuscrit de l'Escurial du XIIIe siècle, in-4°, ainsi que je le vois par le catalogue manuscrit des papiers de Dietz qui porte ; *Escorialensia*, n° 5, *capita duo* (*περὶ φλεβῶν, περὶ ἀρτηριῶν*), *quæ desunt in libro Oribasii;* mais je n'ai pu obtenir la communication de cette partie des papiers de Dietz. J'ai collationné sur le cod. Ph. 1532 le chapitre de Rufus; mais, n'ayant à Middlehill, ni l'édition de Morel, ni celle de Dundass je n'ai pu profiter du manuscrit pour les autres chapitres. Le nombre des manuscrits de ces livres d'Oribase, et la date récente de celui-ci, me fait peu regretter de n'avoir pas pu m'en servir.

3° *Περὶ εὐχύμων καὶ περὶ διαίτης πάσης.* — Inc. *Εὐχυμότατόν ἐστι τὸ ἀρνῶν γάλα· σχεδὸν ἁπάντων ἀρνῶν ἐστι τὸ τῶν εὐεκτούντων ζώων ὅταν ἀμελχθῇ πινόμενον.* — Le premier chapitre finit *τῶν δ' ὑπαγρίων ζώων ἡ σὰρξ εὐχυμοτέρα τῆς τῶν ἡμέρων·* — puis *Περὶ ἄρτου· Καλῶς ἐσκευασμένος ἄρτος καθαρὸς.....* — puis *ὅσα εὔπεπτα.* — Le dernier chapitre est *Ὅσα ξηραίνει.* Il se termine par ces mots : *καρναβάδιν, σχούην* (lis. *σχοίνιν*) *καὶ ὅσα τοιαῦτα.*

Ce sont les chapitres I à XXVI du traité anonyme publié par Ideler, t. II, p. 257-269, sous le titre *Ἀνωνύμου περὶ χυμῶν βρωμάτων καὶ πομάτων*, avec de nombreuses variantes, et quelques modifications dans la division des deux ou trois premiers chapitres. Ce même fragment constitue également la plus grande partie du traité publié par M. Ermerins dans ses *Anecdota medica græca*, p. 224-275, sous le titre : *Ἐξ ἰατρικῆς βίβλου πρὸς Κωνσταντῖνον Βασιλέα τὸν Πωγωνάτον περὶ τροφῶν.* Il occupe les pages 237-275, chap. V-XXVI. On retrouve très-souvent dans les manuscrits ce fragment comme un traité à part; mais de pareils sujets reçoivent presque toujours, dans les divers manuscrits, des rédactions plus ou moins différentes les unes des autres. En général, ce morceau est plus long quand il est à part que lorsqu'il fait partie intégrante de l'opuscule publié par M. Ermerins. Ainsi la portion correspondante du *Βίβλος πρὸς Κωνσταντῖνον* finit au milieu du chapitre XXV (*ὅσα ψύχει*), aux mots *σταφίδιον* (p. 268, l. 24 d'Ideler); de plus, la fin de *ὅσα εὔχυμα* (chap. I, Ideler, p. 259, l. 1 ; ch. V, Erm.) manque dans Ermerins. (Voy. *Cod. Bar.* 150, § 12.)

4° Un fragment sur les urines, sans titre, incipit : *Τοῦ δ' αἵματος κατασκευασθέντος καὶ ταραχῆς γενομένης ἐν αὐτῷ ὅσον μὲν κοῦφον καὶ ἀνωφερές — ὥστε εἶναι τὸν ὁρισμὸν τέλειον τὸν οὕτως ὁριζόμενον.* —

Περὶ συσ7άσεως οὔρων. Οὖρον ἄρισ7όν ἐσ7ι τὸ τῇ συσ7άσει σύμμετρον. — On trouve aussi quelques demandes avec les réponses : τί δηλοῖ τὸ λεπ7ὸν οὖρ.; - ξανθόν; - ὑπόξανθον; - τὸ ϖαχὺ λευκόν; - ϖαχὺ χαροπόν;. Le livre finit τί δηλοῖ τὸ κριμνῶδες; — La fin de ce chapitre est : τὸ τοιοῦτον ϖαρυφισ7άμενον οὐ κατὰ φύσιν ὥσπερ ϖροείρηται. — Τέλος εἴληφεν ὁ ϖερὶ οὔρων λόγος.

5° Ἀρεταίου τάδε, et sans autre titre, commence ἀμϐλύτητες εἴλιγγοι τενόντων βάρεα.

Ce sont les premiers mots du texte imprimé. L'ordre des livres et des chapitres est le même que dans les éditions. Le dernier chapitre, Περὶ μελαγχολίας, finit à ϖολλῷ τῶν λίπαϊ σχεδὸν τά (p. 322, éd. de Kuehn).

J'ai noté les lacunes qui sont indiquées dans le manuscrit; on verra que ces lacunes ne concordent pas avec celles que j'ai relevées dans le manuscrit de la *Bibliothèque de la Société de médecine de Londres.*

Περὶ ἥπατος, p. 109, l. 6, νωθὴς δὲ κ' ἢν ϖαρῇ... ἰλύω δὲ ἀκαταῤῥαγῇ (sic) ἔλπις. Il manque en effet cinq lignes et demie qui se trouvent dans l'imprimé.

Περὶ ὑσ7ερικῶν, p. 167, l. 12, τῆς ὑσ7έρης χιτὼν... ἀλλὰ ἤν. — Il n'y a point de lacune dans l'imprimé.

Περὶ ἀρθρίτιδος, p. 168, l. 5, ϖοδάγραν... σχέδιος, et à la marge, καλέομεν ἰσχίων δὲ ἰσχειάδα (sic) χειρῶν δὲ χειράγρην· ἤν γε μὴν σχέδιος, ce qui diffère un peu, pour l'ordre des mots, du texte vulgaire. Ce manuscrit offre plusieurs restitutions semblables et un grand nombre de corrections à la marge par un autre main.

Περὶ ἐλεφαντιάσεως, p. 184, l. 12, ἐκλήθη δὲ ψυμα ζωης (sic)... ὅκως ἄλλος ἄνθρωπος. Il n'y a point de lacune indiquée dans l'imprimé.

Θερ. ἀποπληξίης, p. 209. Il n'y a point de lacune indiquée comme dans l'imprimé; mais à la page 212, l. 5, il y en a une qui ne se retrouve pas dans le texte vulgaire : μὴ ἀποτρέπειν... ἥ τε ἔντασις.

N'ayant pas trouvé d'exemplaire imprimé d'Arétée à Middlehill, je n'ai pu pousser cet examen plus loin; mais je crois avoir assez étudié ce manuscrit pour être assuré qu'il mérite d'être collationné : il est fâcheux que M. Ermerins n'en ait pas eu connaissance pour sa belle et savante édition d'Arétée (Utrecht, 1847).

6° Εἰς Ἱπποκράτους ἀφορισμοὺς ἐξήγησις.

Inc. Διά τί φησιν ὁ Ἱπποκράτης· Οἱ ψυχροὶ ἱδρῶτες σὺν μὲν ὀξεῖ ϖυρετῷ θάνατον... σημαίνουσιν (IV, 37); — Ὅτι οἱ ψυχροὶ ἱδρῶτες ἐν ὀξεῖ ϖυρετῷ γενόμενοι ϖολὺ τὸ αἴτιον τῆς νόσου, κ.τ.λ. — Le dernier paragraphe est Ὁ αὐτός. Ὁκόσοισιν ἐπὶ τῶν ὀδόντων ἐν τοῖσι ϖυρετοῖς, κ.τ.λ. (IV, 53); Αἰτία καὶ ϖρὸ τῶν ϖερὶ γλίσχρων ὀδόντων ϖολὺς κατέσ7η... ἔνθα γὰρ ἂν ᾖ ϖλείσ7η ὕλη, ϖλεῖόν το ϖῦρ ὑπανάπ7εται. Quelquefois il y a plusieurs interprétations; en lisant ce commentaire, j'ai cru re-

trouver quelque réminiscence de celui de Théophile; mais son origine véritable m'est jusqu'à présent tout à fait inconnue[1].

7° Σύνοψις Σ7εφάνου φιλοσόφου Περὶ διαφορᾶς πυρετῶν.

C'est le traité publié par Bernard (Leyde, 1745, in-8°) sous le nom de Palladius et reproduit par Ideler (t. I, p. 107). Notre manuscrit présente des dissemblances assez nombreuses et assez considérables avec le texte imprimé : ces différences portent plus sur la rédaction que sur le fond des idées; j'en ai noté quelques-unes, je ne citerai ici que le commencement et la fin.

Commencement : Ἡ μὲν παράδοσις ἡ περὶ τῶν (l. πυρετῶν) σύντομος, ἐσ7ὶ δ' ὀλίγη ἐκτεθειμένη παρ' ἡμῶν· δέον οὖν εἰπεῖν πρῶτον τὴν οὐσίαν, κ. τ. λ. — Fin : ἐπὶ ζέσει τοῦ αἵματος γινομένους πυρετούς — ἀμυδρώδεις δὲ λέγει (λέγω?) τὴν γινομένην τοῖς ὑπερκοπωθεῖσιν ὡς γινομένου ξηροτέρου τοῦ δέρματος οἷα τῶν ταριχευομένων σωμάτων.

8° Σεβηροῦ σοφισ7οῦ Περὶ ἐνετήρων, πρὸς Τιμόθεον.

Inc. Ἐν τῇ τῆς (ἐντιθείς?) κατὰ τὴν τέχνην τὸ ἀνάγκαιον παραδοῦναι τὴν κρίσιν, ὦ Τιμόθεε, συλλήβδην πειρῶμαι τῶν λόγων πόσοι τίνες εἰσὶ κατὰ διαφοράς. Le traité se termine au chapitre Περὶ βαλάνων, dont la fin est τὸν ἐνεσ7ῶτα λόγον περὶ τῆς τέχνης πονοῦσιν ἐξεθέμεθα.

C'est, au fond, le traité publié par Dietz (à Kœnigsberg, 1836, in-8°) sous le titre : *Severi iatrosophistæ De clysteribus liber,* mais très-abrégé et avec des modifications considérables pour la rédaction, surtout depuis le chapitre Πῶς γίνεται ἡ κωλική (Περὶ τῶν κωλικῶν φαρμάκων, dans Dietz, p. 29-38); — Le chapitre Περὶ βαλάνων (Περὶ τῆς ἁπλῆς ὕλης, dans Dietz, p. 39) est entièrement différent du texte imprimé, et n'est qu'un très-court extrait[2].

9° Περὶ διαχωρημάτων ἐκ τοῦ Θεοφίλου.

C'est l'opuscule publié en partie par Guidot (Lugd. Bat. 1703), complété par Schinas d'après un manuscrit de Venise, et donné intégralement par Ideler, *l. l.* t. I, p. 408.

10° Περὶ σφυγμῶν. — Inc. Μέγας σφυγμός ἐσ7ι ὁ κατὰ μῆκος καὶ βάθος καὶ πλάτος τῆς ἀρτηρίας, puis Τί ἐσ7ι μικρὸς σφυγμῶν; (sic) — Τίς ὁ κενὸς σφυγμός; — Τίς ὁ σκληρός, κ. τ. λ. — Ce petit traité sur le pouls finit par ces mots : τοῦ φλέγματος ὁ σφυγμὸς μέγας καὶ παράγω-

[1] Je reviendrai sur ces *Commentaires* anonymes en publiant la description de notre précieux manuscrit 1883.

[2] N'ayant pas à Middlehill le texte de Dietz, je n'avais pu que soupçonner ces diverses particularités; mais, grâce à l'obligeance de Dom Pitra, qui m'a rapporté une copie intégrale du traité, tel que le donne le manuscrit de sir Th. Phillipps, j'ai pu comparer plus exactement les deux textes et vérifier ainsi ce que m'avait fait soupçonner un rapide examen.

νος (?), *καὶ ὑγρὸς, ἰσόσταθμος τοῦ αἵματος εἰς θερμὴν καὶ ξηρὰν καὶ γλυκεῖαν.*

11° Ἀρχὴ *περὶ οὔρων.* — Incip. Ἡ *διαφορὰ* (lis. *αἱ διάφοροι*) *ὑποστάσεις τῶν ἐν τοῖς οὔρων* (*οὔροις*) *εἰσὶ γ', κ. τ. λ.*

On lit dans cet opuscule : *Σχόλια Φιλαγρίου περὶ οὔρων : ἡ μὲν γὰρ τῶν οὔρων ὑπόστασίς ἐστιν ὁμοία χολωδεστέρᾳ......* L'opuscule et le manuscrit finissent par ces mots : *τὰ πολλὰ τῆς ταύτης διαγνώσεως καὶ τὴν γενομένην προῤῥήσεως τῶν οὔρων θεωρίαν.*

Jusqu'ici je n'ai pas retrouvé ces deux centons dans aucun livre imprimé.

COD. PHIL. MDXXXIII (ol. Meerm. CCXXVI).

XVIIe siècle, in-folio ,papier, 148 f.

1° Ὀρειβασίου *ἐκ τῶν* Γαληνοῦ, Περὶ *καταγμάτων.*

Incipit : Ἐπειδὴ *λέλυται τῆς συνεχείας.* — Desin. Ἐκ *τῶν* Ἡλιοδώρου, Περὶ *ἀλωπεκίας.* — Les derniers mots sont : *ποιεῖ τοὺς μέλλοντας τέμνεσθαι* (publié par Cocchi, p. 54-126; c'est le XLVIe livre des *Collect. med.* d'Oribase).

2° Ὀρειβασίου, *ἐκ τῶν* Γαλῆνου Περὶ *ἐξαρθρημάτων.* — Inc. Τῶν *δ' ἐξαρθρημάτων τινά.* — Des. *τὸ δακτυλίδιον εὐχερῶς κομισθῇ.* (*Ibid.* 130-160; XLVIIe livre.)

3° Ὀρειβασίου, *ἐκ τῶν* Ἡρακλᾶ, Πῶς *πλέκεται βρόχος ὁ ἑρτός;....* — Inc. Ἕνεκα *δὲ τῆς ἑρτοῦ βρόχου πλοκῆς.* C'est le XLVIIIe livre qui se trouve t. IV, des *Classici auctores*, d'A. Mai, p. 82 et suiv.; la partie qui regarde les lacs avait été publiée en latin dans le XVIe siècle par Vidus Vidius; celui qui regarde les bandages se trouve dans Chartier (t. XII des œuvres d'Hipp. et de Gal. réunies) en grec et en latin.

4° Ἀπολλωνίου *κιτ7έως* (sic) *τῆς περὶ ἄρθρων πραγματείας.* — Inc. Ἐν *μὲν τῷ πρώτῳ βιβλίῳ βασιλεῦ* Πτολεμαῖε *διασεσάφηκά σοι.* C'est le IIIe livre du Commentaire d'Apollonius, publié par Dietz (*Scholia in Hipp. et Gal.* t. I, p. 26-50).

5° Σωρανοῦ *περὶ σημείων καταγμάτων.* — Inc. Κάταγμά *ἐστι διαίρεσις ὀστοῦ.* — Des. *καὶ περὶ καταγμάτων ἀπόχρη τοσαῦτα* (Cocchi, p. 44-51).

6° Ἀπολλωνίου *κιτ7ιέως τῆς περὶ ἄρθρων πραγματείας.* — Inc. : Θεωρῶν *φιλιάτρως διακείμενόν σε, βασιλεῦ* Πτολεμαῖε. C'est le premier livre du Commentaire d'Apollonius (Dietz, p. 1-14).

7° Sans titre, Ἐν *μὲν τῷ πρὸ τούτου βιβλίου* (*lis. βιβλίῳ*) *βασιλεῦ* Πτο-

λεμαῖε, Περὶ ὤμου καθ' Ἱπποκράτην δεδηλώκαμεν. C'est le IIe livre du même Commentaire (p. 24-26).

Dietz, qui a examiné ce ms. à Middlehill, en parle de la façon suivante (p. XII de sa préface) : *Nullus mihi fructus e codice* 1533 *liberalissimi sir Thomas Phillips... Middlehillino, olim Meerm. 226, chartaceo,* s. XVII, *maxima forma, qui codicis Parisiensis* (n° 2247) *est filius.*

Je ferai l'histoire de ces mss. à propos de celui de Florence, d'où ils émanent tous directement ou indirectement; je noterai seulement en passant que toutes les copies que j'ai examinées dans les bibliothèques d'Europe diffèrent à la fois entre elles et avec le ms. prototype de Florence.

COD. PHIL. MDXXXIV (ol. Meerm. CCXXIX).

Fin du XVIe siècle, papier, 2 vol. in-4°, 536 p.

Contient les XVI livres d'Aétius.

La collation que j'ai faite d'une partie du livre XI me permet d'assurer que ce manuscrit a la plus grande analogie avec notre ms. 2191; le copiste, habile calligraphe, s'est montré du reste fort ignorant.

COD. PHIL. MDXXXV (ol. Meerm. CCXXX).

Fin du XVe s. in-folio, papier, 246 p.

1° *Ἀλεξάνδρου Τραλλιανοῦ Περὶ τῆς ἰατρικῆς βιβλία δώδεκα.*

Inc. *Ἀλωπεκία πάθος ἐστὶ τριχῶν μάδισις.*

Ce sont les douze livres imprimés d'Alexandre de Tralles, avec le chapitre terminal intitulé : *Ἐκ τοῦ Ἀετίου Περὶ τῶν ἐν τοῖς σπλάγχνοις ἐρυσιπελατωδέων διαθέσεων.*

COD. PHIL. MDXXXVI (ol. Meerm. CCXXXI).

XVe siècle, papier, in-folio, 42 p.

1° *Ῥούφου Ἐφεσίου μονόβιβλος, Τίνας δεῖ καθαίρειν, καὶ ποίοις καθαρτηρίοις, καὶ πότε;*

Ce *μονόβιβλος* n'est point un traité original de Rufus, mais un extrait fait par Oribase et inséré dans ses *Συναγωγαί* (VII, 26), où il se retrouve intégralement; un fragment de ce *μονόβιβλος* a été publié par Goupyl (Paris, 1554, p. 11, sqq.) et reproduit par Clinch (Lond. 1726, p. 14-19) avec les autres ouvrages de Rufus. (Inc. *Καὶ παιδοποιΐα δοκεῖ συμφέρειν. Πολυπόδιον, κ. τ. λ.* — Des. *εὐφόρβιον — πολλόν ἐστι.*) Matthæi (Moscou, 1806) l'a imprimé en entier, p. 3-60, d'après le *cod. Augustanus* (aujourd'hui à Munich, voy. cod Laud. 58, §. 7), et p. 257-299, avec les variantes et le complément d'après le *cod. Mosquensis.*

Le *cod. Phillippicus* ne contient que la partie fournie par le *cod. August.* La collation que j'ai faite m'a donné la certitude qu'il ne diffère pas du ms. d'Augsbourg lorsque le texte est intégral; mais il comble les lacunes qui existent dans le *cod. August.* Le plus souvent le ms de Moscou remplit aussi ces lacunes; mais ses restitutions ne concordent pas toujours avec celles de mon manuscrit. Dans le second volume d'Oribase, M. Bussemaker et moi décrivons les nombreux manuscrits qui nous ont servi à constituer le texte de ce fragment de Rufus.

2° *Πολυδεύκους ὀνομαστιδῶν* (sic), et immédiatement au-dessous : *Ῥούφου Ἐφεσίου Ὀνομασίαι τῶν τοῦ ἀνθρώπου μορίων.*

J'ai collationné ce manuscrit sur l'édition de Clinch, il n'offre que de très-rares et de très-petites différences; il a été relu et corrigé avec soin par le copiste.

3° Τοῦ *αὐτοῦ* Περὶ *τῶν ἐν κύστει καὶ νεφροῖς παθῶν.*

Ce manuscrit ne diffère presque pas de ceux dont j'ai parlé plus haut (voy. cod. Laud. 58, § 7); je l'ai néanmoins collationné avec le plus grand soin sur le le texte de Matthæi.

COD. MDXXXVII (ol. Meerm. CCXXXIII).

Fin du XVe siècle, in-folio, papier, 175 p.

1° *Πίναξ σὺν Θεῷ τοῦ παρόντος βιβλίου. — Ἀρχὴ σὺν Θεῷ τῆς βίβλου τῶν Περσῶν τοῦ Ῥαζῆ, τοῦ Μεζουὲ, Ἀβεκιανοῦ, Ἰσαὰκ, Ἰωαννοῦ τοῦ Δαμασκηνοῦ.*

α′ Περὶ ἀλωπεκίας. — Suivent toutes les maladies de la tête ou qui partent de la tête.

Ἀρχὴ τοῦ β′ βιβ. τοῦ Ἀβεκιανοῦ καὶ Συρῶν — *Τὸ περὶ ὀφθαλμίας*, maladies de la face.

Ἀρχὴ τοῦ γ′ βιβ. τῶν Συρῶν — *Περὶ συνάγχης*, maladies de la poitrine.

Ἀρχὴ τοῦ δ′ βιβ. Ἀβεκιανοῦ, τῶν Συρῶν, maladies de l'estomac et des intestins.

Ἀρχὴ τοῦ ε′ βιβ. Ἀβεκιανοῦ καὶ Ἰσαάκ, maladies du foie et des reins.

Ἀρχὴ τοῦ ϛ′ βιβ. Ἀβεκιανοῦ καὶ Συρῶν, maladies des organes génitaux urinaires, et de la défécation.

Ἀρχὴ ζ′ βιβ. Ἀβεκιανοῦ [*καὶ*] *τοῦ διὰ τοῦ ἀγγελικοῦ σχήματος μετονομασθέντος Ἰσαὰκ μονάχου* (dans le texte, le titre est : *Ἀρχὴ τοῦ — ζ′ λόγ. ἐκ τοῦ βιβ. τοῦ ταξιδεύοντος* (voy. du Cange, *voce ταξιδεύειν*) *τῶν Ἐφοδίων πύλη α′ — Περὶ τοῦ ἐφημέρου*), fièvres et maladies générales.

Le dernier chapitre, intitulé *Περὶ γεννήσεως ἀνθρώπου καὶ γονῆς* est imprimé sans nom d'auteur dans le recueil d'Ideler (t. I, p. 294-296).

Inc. Νόμος μὲν πάντων κρατύνει, ἡ δὲ γονή. — Des. σκυταλίδων, μόνον δὲ οὐ ἀντίχειρος.

Il est facile de reconnaître dans ce traité les *Éphodes*, dont j'ai donné plus haut (voy. cod. Laud. c. LVIII) une longue description. Seulement quelque médicastre a jugé à propos d'y introduire des noms qui semblaient devoir donner plus de prix à l'ouvrage, sans se soucier que plusieurs de ces noms se rapportent à des auteurs de beaucoup postérieurs à Abou-Giaffar.

2° Σύνοψις περὶ οὔρων. — Inc. Τῶν μὲν οὔρων πολλαὶ μὲν κατὰ γένος διαφοραί. — Des. εἰ δὲ περισώζει τὴν ἰχῶρα. — Imprimé par Ideler, t. II, p. 307 à 316.

3° Ἱπποκράτους τὰ τῶν Ἀφορισμῶν, περὶ μέτρον διαίτης, et sur divers autres sujets (ϟ' κανόνες, c'est-à-dire quatre-vingt-dix préceptes) extraits d'Hippocrate et principalement des Aphorismes, avec des sentences apocryphes.

4° Περὶ οὔρων σύνοψις· Ἐὰν ἴδῃς τὸ οὖρον. — Voy. ms. 2239, § 52. — Il y a de très-nombreuses lacunes; à la fin : Τέλος τοῦ παρόντος βιβλίου.

Ce ms. a la plus grande analogie avec le ms. 70 de Munich. (Hardt, t. I, p. 434 suiv.) Dans ce dernier, il y a à la fin 1° quelques fragments qui ne se trouvent pas dans celui de Middlehill; 2° l'ouvrage d'Arétée.

COD. PHILL. MDLXVI (ol. Meerm. CCLXIX).

XVIᵉ siècle, papier, in-4°, 78 p.

1° Ἱπποκράτους Ἐπιστολὴ πρὸς Πτολεμαῖον βασιλέα. C'est la lettre déjà mentionnée plus haut. (Voy. *cod. Bar.* 10.)

2° Διαθήκη Γαληνοῦ περὶ τοῦ ἀνθρώπου σώματος κατασκευῆς; c'est une nomenclature des parties extraite du Ἰατρὸς ἢ εἰσαγωγή, autant du moins que j'ai pu en juger par les fragments que j'en ai copiés. — Suivent quelques mots *Sur le régime*, en tout 2 pages et demie.

3° Deux petits centons, *Sur le régime selon les mois.*

4° Calendriers.

5° Γαληνοῦ Περὶ ἰσχιάδος, ποδάγρας, ἀρθρίτιδος. — Inc. Ἐκ τοῦ γένους τῆς ἀρθρίτιδος ἥ τε ἰσχίας ἐστὶν καὶ ποδάγρα. (*Sec. locos*, X, 2, t. XIII, p. 331.)

6° Γαληνοῦ Περὶ σφυγμῶν πρὸς Ἀντώνιον φιλομαθῆ καὶ φιλόσοφον. — Inc. Σκοπὸν ἔχομεν ἐν τῷ παρόντι συγγράμματι — ὁμοίως καὶ τῶν ἑτέρων χυμῶν (t. XIX, p. 629-642).

7° Θεοφίλου Περὶ διαχωρημάτων, avec un assez grand nombre de lacunes. (Voy. cod. Roe. 15, § 6, et cod. Phil. 1532, § 9.)

8° Τὸ διὰ καλαμίνθης ὀξυπόριον, ὃ καλοῦσιν πολυεθὲς (πολυειδές?) Γαληνοῦ. (Voy. Gal. *De sanit. tuenda*, IV, p. 7; t. VI, p. 281 suiv.)

9° Plusieurs pages de recettes.

10° Τοῦ σοφωτάτου Ψελλοῦ καὶ ὑπερτίμου Πόνημα ἰατρικὸν ἄριστον δι' ἰάμβων. — Inc.

Ἰατρικῶν ἄκουε συντόμως ὅρων

Desinit.

Ἑρμαφροδίτων ἀγχίθυρος ἡ φύσις.

C'est le traité publié d'abord par M. Boissonade (*Anecd.* t. I, p. 176-232), puis par Ideler (*l. l.* t. I, p. 203-243). Je suis porté à croire que le texte d'Ideler a été copié sur ce ms. tant les deux textes sont identiques.

COD. PHIL. MDLXVII (ol. Meerm. CCLXX).

XVII[e] siècle, in-4°, papier, 20 p.

Γαληνοῦ Περὶ ὀστῶν τοῖς εἰσαγομένοις.
Inc. Τῶν ὀστῶν ἕκαστον οἷόν τέ ἐστιν. — Des. οὐκ ἀνάγκη ἦν λέγεσθαι. (T. II, p. 732-778.)

COD. PHIL. MDLXVIII (ol. Meerm. CCLXXI).

XVI[e] siècle, papier, in-4°, 37 p.

1° Ὀρειϐασίου Περὶ ἀέρων, ὑδάτων, λουτρῶν, κεφ. ιβ' ιε' ις'. Περὶ τροφῶν δυνάμεως ιζ'. Ayant oublié de prendre le commencement de ces centons, je n'ai pu déterminer avec exactitude à quel livre d'Oribase ils appartenaient; mais je pense que ce sont les chapitres XIV-XVII du traité *Ad Eunapium*, liv. I (édit. d'Étienne, col. 581-583).

2° Τὸ πρὸς Κωνσταντῖνον περὶ διαίτης. Inc. Καὶ τοῦτο [τῆς] σῆς προνοίας καὶ μεγαλοφυοῦς ἐπινοίας καὶ φιλανθρωπίας ἐπίταγμα, Κωνσταντῖνε θειότατε καὶ μέγιστε αὐτοκράτορ, εἰ καὶ τοῖς ἰδιώταις ἴσα τοῖς σόφοις καὶ ἐλλογίμοις τὴν χρῆσιν εἰδέναι χρησιμεύει. Le premier chap. Περὶ εὐχύμων, débute ainsi : Εὐχυμότατόν ἐστι τὸ ἄριστον γάλα σχεδὸν ἁπάντων. Le cod. se termine par ὁ δὲ λάϐραξ αἵματός ἐστι λεπτοτέρου τὸ τοιοῦτον ἴχθυον (?). — C'est, à un assez grand nombre de différences près, le traité publié par Ideler, p. 257 et suiv. (Voy. Cod. Phil. 1532, n° 3). Dans notre manuscrit, l'opuscule finit à Περὶ λαυρακίων (p. 279, l. 21). — Le *Cod. Vaticanus* 292, f° 104, contient à peu près le même traité avec le même titre.

3° Ἱεροφίλου Πῶς ὀφείλει διαιτᾶσθαι ἐφ' ἑκάστῳ μηνί.

Inc. Ἰαννουάριος. Φλέγμα γλυκύ· ἁρμόζει οἴνου καλοῦ εὐωδεστάτου — δεκέμβριος. Desinit : καὶ ἀποσμήχεσθαι δι' οἴνου καὶ νίτρου καὶ ἀφροδισιάζειν.

Le fond seul ressemble à l'Hiérophile imprimé (Ideler, p. 409 suiv.), la forme diffère beaucoup. La comparaison avec le morceau anonyme publié également par Ideler, d'après le texte de M. Boissonade (p. 423 suiv.), donne le même résultat.

COD. PHIL. MDLXIX (ol. Meerm. CCLXXVI).

XV[e] siècle, papier, in-4°, très-beau manuscrit, 37 p.

Ῥαζῆ Περὶ λοιμικῆς.

Inc. Ὅτι μὲν οὐδέν τι τῶν συνιστάντων τὴν ἰατρικὴν τέχνην, κ. τ. λ. Puis vient le πίναξ. Le premier chapitre commence : Ἁλίσκονται σχεδὸν πάντες ἄνθρωποι. — Desinit : καὶ τὴν προφυλακὴν τῆς θεραπείας καταπαύσομεν. Imprimé à la suite d'Alexandre de Tralles, éd. de Goupyl, Paris, 1548, in-folio, p. 244 sqq. — Voyez l'introduction de la savante traduction anglaise qu'en a donnée M. Greenhill, Londres, 1847, in-8° (faisant partie des publications de la Société de Sydenham). — M. Greenhill paraît avoir ignoré l'existence de ce manuscrit.

COD. PHIL. MDLXXI (ol. Meerm. CCLXXIX).

Divers chapitres extraits de Paul d'Égine, et copiés par une main récente.

COD. PHIL. MDXCI (ol. Meerm. CCXVIII).

XVI[e] siècle, in-folio, papier, 112 p.

Belle main, titres marginaux en rouge.

1° Γαληνοῦ Περὶ τῶν ἐν τοῖς συμπτώμασιν αἰτιῶν.

Inc. cod. mutilus : τὸ δὲ στέγνωσις· ἁπάντων γὰρ ὑποκειμένων. — Desinit : ἐπὶ πλεῖστον γυμνάζεσθαι. C'est le livre intitulé Περὶ διαφορᾶς νοσημάτων (t. VI, p. 836-880). Dans le manuscrit, le texte commence au chap. IV, l. 2, p. 842.

2° Γαληνοῦ Συμπτωμάτων (suprascript. νοσημάτων) διαφορᾶς λόγος β'. Inc. Ὅσα μέν ἐστι καὶ τίνα. — Des. διαφορὰς ἐφεξῆς διελθεῖν. — C'est le traité Περὶ τῶν ἐν τοῖς νοσήμασιν αἰτιῶν (t. VII, p. 1-41).

3° Γαληνοῦ Περὶ συμπ. διαφ. λόγ. γ'.

Inc. Τίνα μέν ἐστι καὶ πόσα. — Des. τῶν ἀμφισβητουμένων. — C'est Περὶ τῶν συμπτ. διαφορᾶς βιβλίον γ' (t. VII, p. 42-84).

4° Ἀρχὴ τοῦ τετάρτου λόγου.

Inc. Τὰς αἰτίας τῶν συμπτωμάτων. — Des. εἰρήσεται κατὰ τὸν ἑξῆς

λόγον. — C'est le livre premier, Περὶ *αἰτιῶν συμπτωμάτων* (t. VII, p. 85 à 146).

5° Ἀρχὴ *τοῦ ε' λόγου*.

Inc. Ὁ *σπασμὸς δὲ καὶ τρόμος*. — Des. *χρωμάτων καὶ σχημάτων καὶ ὀσμῶν*. — C'est le deuxième livre (p. 147 à 204).

6° ζ' Περὶ *τῶν ἑπομένων ἀλλήλοις συμπτ*.

Inc. Ὅσα *δὲ κατὰ φυσικὰς ἐνεργείας*. — Des. *ἐνταῦθα καταπαύσω τὸν λόγον*. — C'est le livre III (p. 205-272).

Τέλος Γαληνοῦ Περὶ *τῶν ἐν τοῖς συμπτώμ. αἰτιῶν*.

COD. PHIL. IIICIↃDCCCXCII (ol. Meerm. CCLXXV).

xve siècle, papier, in-4°, 114 p.

1° Μελετίου *μονάχου* Περὶ *φύσεως καὶ τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς*.

Inc. Τὸ *περὶ φύσεως ἀνθρώπου φυσιολογῆσαι ἀλλὰ συντόμως* (édit. Cramer, p. 1, l. 4).—Après ce préambule : Σύνοψις *περὶ φύσεως καὶ τῆς τοῦ ἀνθρώπου κατασκευῆς*. Πόνημα *ἐν συνόψει περὶ φύσεως ἀνθρώπου ἐξερανισθὲν καὶ συντεθὲν παρὰ* Μελετίου *μονάχου ἐκ τῶν τῆς ἐκκλησίας ἐνδόξων καὶ τῶν ἔξω λογάδων καὶ φιλοσόφων*.

Inc. Ἔστιν *οὖν ἡ πᾶσα πραγματεία* — *σαφέστερον διευκρίνων* (sic) *τοῖς ἀκούουσιν* (p. 2, l. 17, à p. 3, l. 6). — Πίναξ.

Après le chapitre Περὶ *δέρματος καὶ περὶ τριχῶν*, qui finit par les mots *πάντα ἐν σοφίᾳ ἐποίησας*, p. 142, vient, au lieu du chapitre Περὶ *ψυχῆς* du texte imprimé, un chapitre Περὶ *στοιχείων*, qui finit par ces mots : *ἐναντία ἐστὶν τῇ πεπαυσα* (*πεπάνσει*?) *ἀπεψία τις οὖσα καὶ αὐτὴ τοῦ περικαρπίου*; mais avant il y a un petit morceau commençant ainsi : Ὅτι *τῶν παρ'* Ἕλλησι *σοφῶν οἱ μὲν προϋπάρχειν τὴν ψυχὴν τοῦ σώματος, κ. τ. λ.*

COD. PHIL. IVCIↃDCXIV.

xve siècle, in-folio, papier.

Titres marginaux, gloses et corrections nombreuses. — Ms. de Galien, sans titre, très-fatigué par les mouillures et rongé par les vers.

1° Commence au milieu du livre IIe, Περὶ *κράσεων* (t. I, p. 635, l. 9) *ἔνιοι δὲ τῇ ῥώμῃ τοῦ θερμοῦ*.

2° Le livre IIIe, Ὅτι *μὲν οὖν ἕκαστον*.

3° Γαληνοῦ Περὶ *φυσικῶν δυνάμεων*. — Inc. Ἐπειδὴ *τὸ μὲν αἰσθάνεσθαι, κ. τ. λ.*

Ce sont les livres I, II, III (t. II, p. 1-214).

4° *Ejusdem* Περὶ *ἀνωμάλου δυσκρασίας*. — Inc. Ἀνώμαλος *δυσκρασία γίνεται μέν*. — Des. Πραγματεία *καὶ μετὰ τούτων τῇ τῆς θεραπευτικῆς μεθόδου* (t. VII, p. 733-752).

5° *Ejusdem* Περὶ ἀρίστης κατασκευῆς τοῦ σώματος ἡμῶν. — Inc. Τίς ἡ ἀρίστη κατασκ. τοῦ σώμ. ἡμῶν; Ἡ μὲν ἄρα (sic) γε εὐκρατοτάτη. — Des. ἀκρασίαν μὲν τῶν ὁμοιομερῶν συμμετρίαν δὲ τῶν ὀργανικῶν (tom. IV, p. 737-49).

6° *Ejusdem* Περὶ εὐεξίας. — Inc. Τὸ τῆς εὔξεως (sic) ὄνομα. — Des. εἰς ἀνάψυξιν διαπνοῆς (t. IV, p. 750-756).

7° *Ejusdem* Περὶ δυσπνοίας. Les trois livres (t. VII, p. 753-960).

8° *Ejusdem* Πρὸς Γλαύκωνα θεραπευτική. Les deux livres (t. XI, p. 1-146).

9° *Ejusdem* Περὶ τῶν ἐν ταῖς τροφαῖς δυνάμεων (t. VI, p. 453, suiv.). Le premier livre seulement, encore la moitié des pages est rongée par l'humidité et les vers.

COD. PHIL. VICIƆDCCLXXIV (ol. Meerm. CCXCVIII).

XIIe siècle vélin, in-8°, très-beau ms. 172 p.

1° Συμεὼν πρωτοβεστάρχου τοῦ Ἀντιοχέως Περὶ τροφῶν δυνάμεων κατὰ στοιχεῖον.

Inc. Πολλῶν καὶ λογίων, ὦ μέγιστε καὶ τὸν νοῦν ἡλιοειδέστατε. Le premier chapitre est Περὶ ἄρτου. C'est encore le traité de Siméon Seth, présentant des différences notables avec le texte imprimé. (Voy. *Cod. Roe*, 14 et 15.)

2° Ἀπὸ τῶν τοῦ Γαληνοῦ ἁπλῶν ἐκλογὴ τινῶν κεφαλαίων οἷσπερ ἐμφεροῦνται θεραπεῖαί τινες ἐπὶ διαφόροις καὶ ποικίλοις νοσήμασιν.

Ce sont des extraits de Galien *Sur la vertu des médicaments simples.*

BRITISH MUSEUM [1].

COD. HARLEIANUS VCIƆDCLI.

XVe siècle, 126 folios, papier.

Γαληνοῦ διαγνωστικὴ περὶ τόπων πεπονθότων, les six livres (t. VIII, p. 1-452). Ce ms. a été copié sur celui d'Oxford (Can. 44) ou sur le ms. d'où ce dernier dérive. — Voyez les extraits des gloses et le spécimen des variantes que j'ai données d'après le *cod. Canon.* 44.

[1] Le peu de temps que j'ai passé à Londres ne m'a pas permis d'examiner tous les manuscrits médicaux grecs ou latins que renferme le *British Museum;* je crois cependant n'en avoir laissé échapper aucun qui ait quelque importance, de ceux du moins qui figurent dans les catalogues.

COD. HARL. VCIↃDCLII.

xve siècle, papier, 368 pages.

(Voy. *Cod. Flor.* Plut. 74, Cod. IX.)

Γαληνοῦ Περὶ χρείας τῶν ἐν ἀνθρώπου σώματι μορίων. Les dix-sept livres. A la fin on lit :

Ἡ δὲ βίϐλος συμπᾶσα Γαληνοῦ δείκνυσι τέχνην.
Παισὶν ἰητρῶν ἀτρεκέεσσι λόγοις.
Τῇ γὰρ ἐν μιᾷ ἑπ7ά τε καὶ δέκα γράμματα ταῦτα,
Τοῖσιν ὑπεξέθετο χρείαν ὅλων μορίων.
Καὶ μὴν εὔφρονέων τις ἀγαθὰ δαίδαλα τ᾽ἔργα
Τῆς δὲ (τοῖσδε ?) μαθὼν (μάθοι ?) ὅσα πλέξε φύσηϊ Θεός.

COD. HARL. VICIↃCCCXXVI.

Fin du xvie siècle, petit in-folio, papier.

C'est un ms. d'Arétée qui commence comme celui qui appartient à la Société de médecine de Londres (voy. plus loin), par les premiers chapitres du livre IIe de la *Thérapeutique des maladies chroniques.* Ces chapitres sont marqués *ιγ', ιδ', ιε', ιϛ', ιζ'*; puis *Περὶ τέτανου.* Le manuscrit finit comme le texte imprimé par le traitement de l'éléphantiasis; c'est un ms. très-défectueux et dans lequel manquent plusieurs chapitres. Wigan, dans sa préface (p. xxxix, sqq. éd. de Kuehn), fait un assez grand cas de ce ms.; ce jugement ne me paraît pas tout à fait fondé : il pouvait être supérieur aux autres mss. qui jusque-là avaient servi à constituer le texte d'Arétée; mais assurément, considéré d'une manière absolue, le ms. d'Harley est loin d'être excellent.

COD. BURN. XCIV, 4.

xvie siècle, in-folio, papier.

1° *Ῥούφου Ἐφεσίου Ὀνομασίαι τῶν τοῦ ἀνθρώπου μορίων.*
Je me suis assuré que ce ms. doit être collationné pour une nouvelle édition du traité *Des noms des parties du corps humain.*

2° *Ὀρειϐασίου κεφ. κδ' βιϐλίου.*

3° *Κεφ. τοῦ κε' βιϐλίου.* C'est exactement le même ms. que le cod. Phillippicus, que j'ai décrit sous le n° 1532.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LONDRES.

ORIBASE.

Le ms. le plus important de cette bibliothèque est sans contredit celui qui renferme les premiers livres des Συναγωγαί d'Oribase. Ainsi que le témoigne une inscription mise en tête du volume par Robert Waideson [1], ce manuscrit a été copié sur un ms. de la bibliothèque du collége de Saint-Jean, à Cambridge, et revu avec soin sur le texte primitif. La copie a passé entre les mains d'Askew, comme on le voit par l'attestation de J. Sims; il était inscrit au catalogue d'Askew (*Part. II, art. 588* de son catalogue).

Dans ce volume sont contenus les livres I à X, puis le livre XIV; ainsi on a omis, 1° les livres XI, XII, XIII, qui renferment la partie descriptive de Dioscoride; 2° le livre XV, tiré en grande partie de Galien, et dans lequel il est traité de chaque médicament en particulier.

Depuis que ceci est écrit, j'ai pu examiner moi-même le ms. original à Cambridge; j'en donnerai plus loin la description en parlant des manuscrits grecs de cette ville.

ACTUARIUS.

Fin du XVIe siècle, in-folio, papier, belle main, 152 pages (olim. bibl. Askew).

1° Les VII livres d'Actuarius, *Sur les Urines,* publiés en grec par Ideler, d'après les papiers de Dietz, dans *Physici et med. græci minores*, t. II, p. 3 à 192.

ACTUARIUS.

De la fin du XVe siècle, papier, 2 vol. in-8°, belle main, ensemble 403 pages (olim Bibl. Askew, pars II, art. 540).

Le premier volume contient : Περὶ αἰτιῶν κατὰ τὸ δοξαστικὸν καὶ διαγνωστικὸν παθῶν. C'est le traité publié par Ideler (*lib. sup. cit.* p. 353 à 463) sous le titre de Περὶ διαγνώσεως παθῶν λόγ. α' et β', livres I et II de la trad. latine du traité *medendi Methodus.*

Le second volume renferme : Θεραπευτικὰ βιβλία α', β', encore inédits en grec (livres III et IV de *Meth. medendi*). Le premier livre commence : Ἐπειδὴ πᾶσα διδασκαλία. Le volume se termine à Περὶ φλεγμο-

[1] « Volumen hoc manuscriptum transcribebatur ex codice biblioth. Sancti « Joannis Coll. acad. Cantabrig. atque revisum fuit secundum codicem anno « Domini 1648. Ita testatur Rob. Waideson, med. dr. »

νῆς ἥπατος θεραπεία. — *Οἷς οὖν τὸ ἧπαρ φλεγμαίνει.* — Le ms. s'arrête au bas de la page 403, aux mots *εἰ δὴ παροξύνοιτο.*

VARIA.

Commencement du xve siècle, papier, in-4°.

Tout le ms. est de la même main ; elle est très-élégante.

1° F° 1. Ἱπποκράτους Ἀφορισμοί, les VII livres.

2° F° 12. *Ejusdem* Προγνωστικόν.

3° F° 20. Πίναξ *σὺν Θεῷ τῶν σκευασιῶν τοῦ δυναμεροῦ.* C'est la table d'une partie de Nicolaus Myrepsus.

4° F° 46 r°. Τί*ς ἐστιν ὁ ἄνθρωπος;* et quelques questions semblables avec leur réponse; le tout occupe à peine un quart de page.

5° F° 46. Περὶ *τῆς κατασκευῆς τοῦ κόσμου καὶ τοῦ ἀνθρώπου.* — Inc. Ὁ *κόσμος οὗτος ὁ μέγας συνέστηκεν ἐκ τεσσάρων στοιχείων.* — Desin. *ἀμετάβλητοι διαμένωσι.* Ce sont les §§ 1, 2 et 3 du petit morceau publié par Ideler (*lib. cit.* t. I, p. 303 et 304), sous le titre Ἀ*νωνύμου περὶ τῆς τοῦ κόσμου κατασκευῆς τοῦ ἀνθρώπου.*

6° F° 46 v°. Ὑ*πὸ τῶν τεσσάρων στοιχείων ὁ κόσμος γαληνιᾷ καὶ ἀκαταστατεῖ καὶ ὁ ἄνθρωπος ὑγιαίνει καὶ ἀσθενεῖ.* — Inc. Ἔ*χουσι δέ τινα τόπον ἴδιον κατὰ μέρος ἕκαστον τοῦτον.* — Des. *ἐν τῇ τε παρὰ τῇ τετάρτῃ τὸ φλέγμα ἕως ἐτῶν ὀγδοήκοντα καὶ ἕως γήρους.* C'est le § 4 du même morceau avec quelques variantes. Notre manuscrit offre également des variantes assez bonnes pour les paragraphes précédents.

7° Περὶ *γονῆς.* — Inc. Ν*όμος μὲν πάντων κρατύνει, ἡ δὲ γονὴ τοῦ ἀνδρὸς ἄρχει πάντων, ὑγρὸν τὸ ἰσχυρότατον ὂν ἐν τῷ σώματι.* — Des. f° 48 r°, *ὁ μὲν ἔξωθεν νευρώδης, ὁ δ' ἔνδοθεν σαρκώδης.* — C'est, à quelques différences près, le morceau publié par Ideler (t. I, p. 294) sous le titre : Π*ερὶ γεννήσεως ἀνθρώπου καὶ γονῆς.*

8° Λ*έξαι* (*λέξεις*) Ἑ*λλήνων ἰατρῶν ἁπάντων κατ' ἀλφάβητον.* — Ἀ*ρχὴ τοῦ α'.* — Inc. Ἄ*κανθα Αἰγύπτιος, ἀγριοκάρδαμος.* — Des. *ὠμοβόρος ὁ τὰ ὠμὰ ἐσθίων καὶ αἱμοβόρος ὁ τὰ αἵματα, ὠταλγία ὤτων πόνος.* — C'est presque exclusivement un lexique de matière médicale.

9° F° 50. Περὶ *ἀντεμβαλλομένων* Π*αυλοῦ* Α*ἰγινήτου.* Se trouve à la fin du livre VII de Paul d'Égine.

10° F° 53. Περὶ *ἱδρώτων.* — Π*όσα αἴτια ἱδρώτων;* Κ*αὶ ὀργανικὸν τὸ μὲν αἴτιον.* — Puis Περὶ *σικυάσεως·* Τ*ὸ σικύασμα ἐπὶ παιδίων καὶ γερόντων ἀντὶ φλεβοτομίας ὑπάρχει.* — Περὶ *πέψεως·* Π*έψις ἐστὶν ἐρήμασις* (*ἐρήμωσις?*) *τῆς ὕλης τῆς νόσου, διαιρεῖ δ' εἰς β'.* — Le morceau finit

καὶ ἐν ταῖς φλεγμοναῖς καὶ ἐν ταῖς πληγαῖς τὰ μόρια ξηραινεισιν (*ξηρά εἰσιν*?).

11° F° 55. *Περὶ πέψεως.* — Inc. *Τριτλή ἐστιν ἡ πέψις ἐπὶ τοῖς ἐναίμοις ζῴοις.* — Des. *ὥσπερ ἡ μαγνῆτις τὸν σίδηρον.*

12° F° 55 v°. *Περὶ ζωτικῆς δυνάμεως.* — Inc. *Ἡ ζωτικὴ δύναμις· ἐκ τῆς ὑπάρξεως ταύτης αἰσθάνονται καὶ κινοῦνται.* — Des. *ὡς ἐπὶ τὸ πλεῖστον γὰρ ὑπὸ πυρετοῦ ἀπολλύντας τῶν ἀνθρώπων τὰ σώματα, δυσχερῶς δ' ἀπὸ ψύξεως.*

13° F° 56. *Περὶ σταθμῶν Γαληνοῦ.*

14° F° 57. *Περὶ τῶν ιβ' λίθων τῶν ἐν τῷ λόγῳ τοῦ ἱερέως, λίθου σαρδίου τοῦ βαβυλωνίου καλουμένου.* — Inc. *Λίθος σάρδιος.* — Des. *λίθος ὄνυχος.*

15° Deux pages d'astrologie.

16° F° 60. *Ἑρμηνεία τοῦ θεμελίου τῆς σελήνης.* — Ici les folios cessent d'être marqués.

17° Astronomie et météorologie.

18° *Συριακὰ ὀνόματα βοτανῶν.* — Inc. *Ἀσαφέτιδα, ἀλτήλ.*

19. Quelques recettes.

20° *Πίναξ ἐκλογῶν τινων εἰς πρίσμα κοιλίας ὅτε γένηται σκληρή.*

Le dernier chapitre *φξϛ'* (chacun d'eux est très-court) a pour titre : *Τὸ διὰ κυδωνίων τοῦ Βλεμμίδου.*

21° *Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου Γαληνοῦ, καὶ Ἱπποκράτους, Παυλοῦ, Ἀετίου, ἑτέρων πλείστων ἰατρῶν παλαιῶν.* — Ces chapitres sont très-petits. — Recettes *a capite ad calcem.*

22° *Πίναξ ἐκλογῶν τινων· ἐπέθετο κεφαλαιωδῶς ὁ μακαρίτης ἐκεῖνος σοφώτατος λογιώτατος ἀνὴρ ὁ Πεπαγόμενος καὶ ἐν ἰατροῖς ἀρίστοις.* — *Κεφ. α' Πρὸς τὸ γεννῆσαι ταχέ*(*ως*?) *γυναῖκα.* Le dernier chapitre, qui n'est pas numéroté, est intitulé : *Εἰς ἐπικρανίαν* (*ἡμικρ.*?). L'avant-dernier est numéroté *σι'*.

Je ne saurais dire si ce Pépagoménus est le même que Démétrius Pépagoménus, l'auteur d'un traité sur la goutte qui a été publié à Leyde par Bernard, 1743, in-8°.

23° *Περὶ κράσεων.* — Inc. *Τῶν κράσεων τὸ πόσον ὅτι α'* (*ἐστὶ*?) *ἐννέα, τὸ ποῖον τέτταρα.* — Finit à la page suivante *καὶ τὰ μὲν ὑγιεινὰ, τὰ δὲ νοσερὰ, τὰ δὲ οὐδέτερα.*

24° *Στεφάνου φιλοσόφου Περὶ διαφορᾶς πυρετῶν.*

C'est l'ouvrage publié sous le nom de Palladius. Dans le manuscrit

la fin ressemble à celle que donne le *codex Philippicus*, n° 1532, décrit plus haut. Notre manuscrit porte de plus : *Τέλος τοῦ περὶ τέχνης Στεφάνου.*

25° *Ἀρχὴ τοῦ περὶ τροφῶν τοῦ φιλοσόφου Συμεὼν τοῦ Σήθ.* Commence sans préambule : *Ἀρνῶν κρέα*, finit au chapitre *Περὶ ὠτίδων*. Le manuscrit est du reste semblable au texte imprimé.

26° *Περὶ τοῦ πῶς δεῖ ποτίζειν βοηθήματα.* — Inc. *Ἐὰν ἡ ξανθὴ χολὴ περιτλεύῃ ἢ ἡ μέλαινα ἢ τὸ φλέγμα, δεῖ ἐπίσlασθαι τοῦτο πρότερον καὶ ποτίζειν ἀπὸ τῶν καθαιρόντων.* — Des. *Περὶ τοῦ τί δύναται ἡ φλεβοτομία.* Ce chapitre n'a que quelques lignes, et tout le morceau est compris dans 14 pages.

27° *Περὶ οὔρων Γαληνοῦ διαίρεσις.* — Inc. *Οὖρον λευκὸν μὲν ἔχον ὑπόσlασιν ἀπεψίαν σημαίνει.* — Des. *τὸ χλωρὸν οὖρον δηλοῖ θερμασίαν πλείσlην καὶ κακοήθειαν τοῦ σώματος.* — (Voy. Cod. Roe, xv, § 8.)

28° *Περὶ οὔρων Μάγνου ἀπὸ φωνῆς Θεοφίλου.* — Inc. *Τὰς περὶ τῆς τῶν οὔρων διαφορᾶς πραγματείας πολλοὶ τῶν ἀρχαίων ἰατρῶν ἐπεχείρησαν γράψαι.* — Des. *ἐπιθυμούντων ἐκ πάσης προαιρέσεως. Τέλος.* — C'est le texte de Théophile dont il a déjà été parlé plusieurs fois.

29° *Περὶ τῶν πέψεων τοῦ οὔρου. Πέψεις εἰσὶ γ'.* Après plusieurs chapitres sur la couleur et les sédiments de l'urine, qui me paraissent avoir la plus grande analogie avec ceux dont j'ai donné les titres dans la description du *cod. Phil.* 1354, § 2, vient *Περὶ διαχωρημάτων*. Le premier chapitre est *Περὶ κόπρου πολλῆς καὶ ὀλίγης*. Le dernier est *Περὶ μυξώδους καὶ γλίσχρου.*

30° *Τοῦ σοφωτ. καὶ λογιωτ. Ἀκταρίου* (sic) *κυρίου Ἰωαννοῦ πραγματεία περὶ οὔρων.* — C'est un extrait du livre *Περὶ διαφορᾶς οὔρων* et des deux livres *Περὶ προγνώσεως οὔρων.*

31° *Διάγνωσις τοῦ σοφωτ. καὶ λογιωτ. κυρίου Βλεμμίδος* (-ου?) *Διασlιχεῖρ* (?) *καὶ κανόνες ἰατρικοὶ περιέχοντα* (-ες?) *ὑάλια τῶν ἀῤῥωσlούντων καὶ ὅσαι τούτων θεραπεῖαι καὶ οἷαι πεφύκασιν.* — Inc. *Τῶν ἀσθενῶν ὑάλια μάθε τρισκαίδεκα, τὸ μὲν λευκὸν τὸ πρῶτον.* — Des. *χρῶμα φοινικοῦν τὸ ἐσχηκός — μίμνησκε τούτων καὶ ἐμοῦ τοῦ ὑπομνήσαντος. Τέλος τοῦ κανόνος.*

Ce morceau est attribué, dans quelques manuscrits, à Maxime Planude; il a été publié par Ideler (*lib. laud.* t. II, p. 318 sqq.) avec des modifications dans la rédaction.

32° *Ἑρμηνεία τῶν ὑελίων συνόψει καθ' Ἱπποκράτην.* — Inc. *Τὸ πρῶτον ὑέλιόν ἐσlιν ἀσπρόν.* — Des. *τὸ τρισκαιδέκατόν ἐσlιν — ὅτι ἄλλο*

οὐκ ἔβοσκον εἰ μὴ ἁλμυροχίας (?). — Voy. Cod. Baroc. 88, § 2, *η'*, et Cod. Roe, xv, § 11.

33° *Ἑρμηνεία τοῦ Γαληνοῦ, Περὶ κλοκίου.*—Inc. *Ἔπαρε τὸ κλόκιον καὶ θὲς αὐτὸ εἰς ἀσφάλειαν διὰ μιᾶς ὥρας τῆς νυκτὸς — ἔστι γὰρ τὸ ἧπαρ αὐτοῦ βεβλαμμένον.* (Voy. Cod. Roe, xv, § 12.)

34° *Σύνοψις ἀκριβεστάτη* Περὶ *οὔρων ἑρμηνευθεῖσα ἐκ τῆς ἰατρικῆς τέχνης τῶν* Περσῶν. Publié par Ideler, t. II, p. 305-6. Le manuscrit présente quelques additions.

35° Περὶ *τῶν δ' στοιχείων τοῦ σώματος.* Inc. *Ἰστέον ὅτι τὰ τέσσαρα στοιχεῖα τοῦ σώματος ἃ καὶ χυμοὶ ὀνομάζονται.* — 1 page $\frac{1}{4}$.

36° Περὶ *τῶν πέντε αἰσθήσεων.* — Incipit : Πέντε *μέν εἰσιν αἱ αἰσθήσεις.* — $\frac{1}{4}$ de page.

37° *Γαληνοῦ* Περὶ *σφυγμῶν.* — Inc. *Ὁ σφυγμὸς κίνησίς ἐστιν ἀρτηριῶν ἀπὸ καρδίας ἀρχομένη* : s'arrête brusquement à *εἰς τὸ βάθος τοῦ σώματος, ὕστερον δέ.* — C'est un autre apocryphe.

38° Περὶ *σφυγμῶν.* — Inc. Πόσαι *ποιότητες θεωροῦνται ἐν τῇ διαστολῇ τῶν σφυγμῶν;*

39° *Θεοφίλου* Περὶ *σφυγμῶν.* — Inc. *Ὅτι μὲν β' κοιλίαι τῆς καρδίης εἰσίν.* Desinit : *πυκνότεροι καὶ ὠκύτεροι, τὰ δὲ ἄλλα φυλάττουσι κατὰ φύσιν.*

C'est le traité publié par M. Ermerins, *Anecd. med. græca*, Lugd. Batav. 1840, p. 20-77; mais notre manuscrit s'arrête à la p. 57, § 3.

40° *Γαληνοῦ Εὐποριστων α'.* — Inc. *Τὴν ἰατρικὴν οὐ πόλεσιν οὐδὲ δημοσιας* (sic). — Des. *θαυμάσεις δὲ πάνυ δεξάμενος· τῶν εὐποριστων ἰαμάτων δὴ πέρας.* C'est le premier livre des *Euporista* (t. XIV, p. 311-389).

ARÉTÉE.

Commencement du XVIe siècle, in-4°, papier (olim Askew).

1° *Ἀρεταίου Καππαδόκου Ὀξεῶν νούσων β. α'.* — Περὶ *διαβήτου.* Inc. *Ὕδρωπος ἰδέῃ τῷ διαβήτῳ* (sic). — Desin. *ἀτὰρ καὶ ἡ ξύμπασα δίαιτα καὶ ὁ βίος ωὐτός.*

C'est le chapitre IIe du livre II de la thérap. *des Malad. chroniques.* Puis vient le chapitre XXXIII, Περὶ *λιθιάσεως καὶ ἑλκώσεως νεφρῶν,* qui commence et finit comme dans l'imprimé. Il y a toute une page blanche entre *κιννάμωμον* et *ἀπουλώσει.* (Voy. p. 333, éd. K.) — Περὶ *γονορροίας*, c'est le chap. v. Commence et finit comme l'imprimé. — Περὶ *στομαχικῶν.* — Inc. *Ἐν τοῖσι ἄλλοισι πάθεσι μετὰ τὴν θεραπείην δίαιτα εἰς ἰσχύν.* C'est le chap. VI. — Περὶ *κοιλιακῶν.* Inc. *Ἡ τῶν αἰτίων* (sic)

ἀκρισίης. — Des. *ἐπὶ τῶν δὲ φοίνιξις περίπατοι ῥαθυ*, comme dans l'imprimé. Une page blanche, puis *Περὶ τετάνου*, chap. VI du livre I des *Signes des maladies aiguës;* la suite du livre I et le livre II sont semblables à l'imprimé; il en est de même des livres I et II des *Signes des maladies chroniques*, des livres I et II du *Traitement des maladies aiguës;* les livres I et II du *Traitement des maladies chroniques* manquent, sauf les chapitres du livre II que j'ai indiqués plus haut.

J'ai relevé dans le manuscrit plusieurs passages marqués comme présentant des lacunes; je vais signaler ces passages qui pour la plupart sont donnés comme non défectueux dans les éditions.

Περὶ μελαγχολίης, p. 76, l. 8, *ὥρῃ θέρους... φθινοπώρου θέρους μὲν καὶ φθ.*

Περὶ ὕδρωπος, p. 126, l. 5, *ἀμφὶ τὰς λαγόνας... εἷς... ἐνὶ τὸν ἀνὰ τὸ πᾶν*; point de lacune dans l'imprimé.

Περὶ στομαχικῶν, p. 149, l. 2, *σκήνεος ἄχροοι... ῥου... ἕως καὶ ἐννεότητι*. Le cod. Harl. n° 6326, porte des traces de ces lacunes.

Περὶ ἀρθρίτιδος, *ibid.* p. 171, l. 11, *ἀτὰρ οἱ δὲ τένοντες... οἱ δὲ... νόι μύες* : textus *τένοντες ἠδένυ μύες*.

Ibid. p. 172, l. 9, *ἡ γὰρ... οἵ τι... ων... ευδε... λιβέων ἡδονή* : text. *καὶ γὰρ οἷσι τῶν εὖ βδελυκτέων ἡδονή*.

Περὶ ἐλεφαντιάσιος, p. 177, l. 12, *φύσει τοιαίδε* ἔχεται ἐλεφ.* Textus *φύσι τοιαίδε αἱ χαῖται· ἐλέφαντι*.

Ibid. p. 182, l. 18, *καὶ τὸν ἄνθρωπον* αιχθης* (sic) ...*καὶ τὰ σμικρά*. Text. *τ. ἄνθ. ἀχθέει, κ.τ.λ.*

Θεραπ. φρενιτικῶν, p. 195, l. 6, *γαστήρ· κέγχρος δὲ φω... χθεισα*. Text. *φωχθεῖσα ἐν μαρσυπίοις*.

Θερ. παροξ. ἐπιληπτικῶν, p. 217, l. 15, *ταίνηται... ευψ γαλοψη-λαψίν* Text. *τείνηταί οἱ ὢψ ψηλαφίῃ*.

Ibid. p. 218, l. 9, *καρδαμώμου μέρος χαλκοῦ... τὰ δὲ ξὺν μελικρήτῳ*.

Θεραπ. αἵμ. ἀναγωγῆς, p. 250, l, 13, *συμφύτου τῆς ῥίζης σεσημένης... ῥαβίλων*. Text. *σεσησμένης. Ἄλλο. βραβύλων*.

2° D'une main un peu plus récente : *Ῥούφου ἐφεσίου περὶ ὀνομασίας τῶν τοῦ ἀνθρώπου μορίων*. L'examen que j'ai fait de ce manuscrit m'a prouvé qu'il ne présente pas de très-grandes différences avec le texte imprimé.

AÉTIUS.

XVIe siècle, in-folio, papier, bonne main.

Livres IX à XV inclusivement d'Aétius. Ce manuscrit étant très-récent, je n'ai pas cru devoir le collationner.

PAUL D'ÉGINE.

Commencement du XVe siècle, in-folio, papier, belle main, mouillé vers la fin.

Paul d'Égine, complet, sans titre. Ce manuscrit devra certainement être collationné quand on publiera une nouvelle édition de Paul d'Égine. J'ai pu m'assurer, par la comparaison de quelques chapitres avec le texte imprimé, qu'il donne de bonnes leçons et qu'il dérive d'un ancien exemplaire.

La bibliothèque de la Société de médecine possède aussi un Hippocrate (éd. de Bâle) avec des notes de Ch. Drelincourt; ces notes sont très-peu importantes.

INDEX AUTHORUM A GALENO CITATORUM.

Main récente, in fol. papier.

C'est un table très-détaillée des noms d'auteurs cités par Galien, avec renvoi aux pages de l'édition de Bâle. Le manuscrit est d'une belle écriture. Cette table m'a paru faite avec un grand soin.

CAMBRIDGE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ.

F. F. 3, 30. In-folio, papier, XVIe siècle.

L'écriture est très-belle et très-régulière ; tous les titres sont en rouge.

1° *Συμεὼν πρωτοβεστάρχου τοῦ Ἀντιοχέως* Περὶ *τροφῶν δυνάμεως.* — Commence après le préambule à *ἄρτος*, puis Περὶ *ἀρνείων, ἀμυγδάλων, ἀπίων, ἀγγουρίων, ἀμανιτῶν, ἀνήθου, ἀνίσου, ἀσπαράγου, ἀστάχου, ἅλατος, ἄμπαρ.* — Desinit : *ὠ[μ]οτάριχα, ὠτίδων.* C'est, à peu de modifications près, le texte de Siméon Seth, tel qu'il est donné dans les éditions. (Voyez cod. Baroc. 224, § 8.)

A la fin, Περὶ *χαμαιμηλαίου.* — Inc. *τὸ χ. ὅσον μὲν ἐπὶ λεπτομερείᾳ ῥόδῳ παραπλήσιον.*

2° *Ἀπὸ τῶν τοῦ Γαληνοῦ ἁπλῶν ἐκλογή τινων κεφαλαίων εἰς ἅπερ ἐμφέρονται θεραπεῖαί τινες ἐπὶ διαφόροις καὶ ποικίλοις νοσήμασιν, αἵτινες καὶ σεσημειοῦνται μὲν ἐν τοῖς μετωπίοις διὰ κοκκίνου, ἐξετέθησαν καὶ ἐν τῷ παρόντι πίνακι.*

Les chapitres sont rangés par ordre de matière, d'abord les sujets généraux, puis les maladies *a capite ad calcem*, par exemple Περὶ ῥίγους, *περὶ ἑλμίνθων, περὶ ἀλωπεκίας*. Le dernier chapitre est Περὶ *γονάτων φλεγμονῆς*. N'ayant eu que le temps de prendre le titre de quelques chapitres, je ne puis m'assurer si ces *ἐκλογαί* sont tout à fait apocryphes, ou si elles ont été tirées exactement de Galien.

3° Le traité de Théophanes Nonnus, qui est inscrit ici sous le nom de Psellus. (Voy. cod. laud. LXI, § 1.)

4° Une suite de recettes précédées d'une table qui a pour titre : Π*ίναξ ἀκριϐὴς τῆς παρούσης πυκτίδος*. La première recette est *τοῦ* [*διὰ*] *νάρδου τοῦ χυλοῦ*. La dernière, qui porte le n° *ζθ'*, est intitulée : Ὁ *δι' ἑρμοδακτύλων σύνθετος*. Les recettes sont écrites sur deux colonnes.

Vient ensuite une seconde collection de même nature, en soixante et dix-neuf chapitres. La première recette est Τὸ *πολυάρχιον*; la dernière porte le n° *ξε'*; elle est intitulée : Τὸ *διὰ σάνδυκος*. Le copiste n'a pas écrit les autres recettes qui se trouvent mentionnées dans la table.

5° Π*ίναξ τοῦ* Γ*αληνοῦ* Π*ερὶ διαίτης καὶ θεραπειῶν πρὸς ἀντικαίσαρον* (?) Π*ρίκιον* (?) *καὶ ἕτερα* Π*ροϐλήματα φιλοσοφικὰ περὶ ἰατρικῆς· εἰσὶ δὲ καὶ ἕτερα προϐλήματα* Ἀ*λεξάνδρου ἀφροδισιέως*.

Le préambule commence ainsi : Ἐ*πεὶ θεραπεῦσαι λόγῳ ὀρθῷ οὐκ ἐγχωρεῖ, μοι* (lis. *μή*) *πρότερον ὄρθιον* (-*ως*?) *καὶ τῆς κράσεως τοῦ σώματος καὶ τῆς πλεοναζούσης ἐν αὐτῷ κακοχυμίας ἐγνωσμένης, ἀναγκαῖον ᾠήθην πρότερον εἰπεῖν ὁποία ἐσ7ὶν ἡ τοῦ σώματος κατασκευή, ποία δὲ πλεονάζει ἐν αὐτῷ κακοχυμία, εἶτα ὑποδεῖξαι μετὰ τοῦτο ἀκριϐῶς, κ. τ. λ.*

Voici quelques-uns des titres de ce recueil : Π*ερὶ συναγωγῆς αἵματος·* Κ*αὶ πρῶτον μὲν τὸ αἷμα, εἰ προσπέσοι ἔξωθέν τινα αἴτια ἅμα ὑγροτέραν καὶ θερμοτέραν ἀποτελοῦντα τὴν κρᾶσιν, κ.τ.λ.* — Π*ερὶ συναγωγῆς φλέγματος* — *χολώδους χυμοῦ.* — Π*ερὶ διαίτης ὅτε πλεονάζει τὸ φλέγμα* — Δ*ίαιτα πλεονάζοντος χολώδους* — Σ*ημεῖα ξηρότητος, θερμότητος, ψυχρότητος, ὑγρότητος.* — Π*ερὶ μαλακτικοῦ καὶ ὑπακτικοῦ γασ7ρός.* — Π*ερὶ ἄρτου χρήσεως.* — Π*ερὶ κρεῶν.* — Π*ερὶ ὀρνέων.* — Π*ερὶ ἰχθύων.* — Π*ερὶ ὀπώρας.* — Π*ερὶ λαχάνων, κράμϐη ξηρὰ καὶ θερμὴ καὶ δριμεῖα.* Des. Ε*ἰ δέ τις αὐταῖς κεχρῆσθαι βούλεται, ἐκζέσας ἐσθιέτω μετὰ δύο ἢ τρία ἐδέσματα καὶ πινέτω πλείονα.*

6° Immédiatement après ce chapitre vient le titre Φ*υσικὰ προϐλήματα.*

Les problèmes commencent : Δ*ιὰ τί ἐπὶ τὸ πλεῖσ7ον ἐκ τῶν ἔμπροσθεν μερῶν αἱ πολιαὶ ἄρχονται;* — La dernière question (*ρνγ'*), suivie de la table des questions du premier livre, est : Δ*ιὰ τί ἐπὶ τῶν ὑπὸ διψάδος δηχθέντων καὶ δίψος ἀκατάσχετον;* — Le deuxième livre commence : Δ*ιὰ τί οἱ νεφριτικοὶ ἀραιὰν καὶ μεγάλην ἔχουσι τὴν ἀναπνοήν;* il est pré-

cédé d'un préambule : Τὸ Ἀσκληπιοῦ δῶρον πασῶν τῶν κατὰ τὸν βίον χρειῶν ὑπερηκοντίσθη κατὰ τὴν ἀξίαν.

Ce sont les problèmes ordinaires d'Alexandre d'Aphrodisie, sauf le préambule général, et avec de nombreuses modifications dans la rédaction.

7° Le manuscrit se termine par la *Lettre* de Dioclès au roi Antigone, laquelle se trouve à la suite du premier livre de Paul d'Égine.

L. L. 5, 4. Copie très-moderne du Κατ' ἰητρεῖον d'Hippocrate.

L. L. 4, 12. Manuscrit en papier du xve siècle.

1° *Lettres* d'Hippocrate à Damagète (le commencement manque) et de Démocrite à Hippocrate, avec des corrections marginales.

2° Ἱπποκράτους Περὶ ἐνυπνίων, sans corrections marginales.

3° Περὶ φλεβοτομίας.—Inc. Τὰς φλεβοτομίας δεῖ ποιεῖσθαι κατὰ τούσδε τοὺς λόγους· ἐπιτηδεύειν χρὴ τὰς τομάς. Finit, après quelques lignes, au mot συλλέγεσθαι.

4° Περὶ πυρετῶν. Inc. Οἱ πλεῖστοι τῶν πυρετῶν γίνονται ἀπὸ χολῆς. Vers la fin il est question du frisson, de la sueur et du régime des fièvres. Le chapitre sur le phrénitis, qui est un des derniers, commence : Τὸ αἷμα τὸ ἐν τῷ ἀνθρώπῳ πλεῖστον.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÉGE DE SAINT-JEAN.

ORIBASE.

COD. A, 6.

xvie siècle. In-folio, papier, écriture régulière.

Contient les quinze premiers livres des Συναγωγαί d'Oribase. Les titres et les initiales sont en encre rouge. Aussi bien à la marge qu'entre les lignes, on trouve un assez grand nombre de corrections de diverses mains, tantôt en encre rouge, tantôt en encre noire; quelques-unes de ces corrections sont marquées de signes, comme Γαλ., Ἀετ., N, R, H B, Rhas. On voit, par ces signes, que certaines corrections ont été empruntées, soit à des auteurs dont Oribase a fait des extraits, soit à des compilateurs qui ont des passages parallèles; les autres semblent provenir des propriétaires successifs de ce manuscrit, ou de leurs amis : en général, elles n'ont pas une très-grande importance. Sur le côté interne de la cou-

verture, on trouve une note de laquelle il résulte que le manuscrit a été donné, en 1634, au collége de Saint-Jean-l'Évangéliste, par le Dr Collins, professeur de médecine à l'université de Cambridge.

C'est sur ce manuscrit qu'a été copié celui de la Société des médecins de Londres.

BIBLIOTHÈQUE DU COLLÉGE D'EMMANUEL.

COD. 3, 19.

In-4°, de la fin du XIIe siècle.

Ce manuscrit est en parchemin jusqu'à la page 333 inclusivement. Les pages 334-369 sont en papier; l'écriture est de trois ou quatre mains, qui toutes cependant semblent appartenir à la même époque. Les trois premières pages, qui ne sont pas numérotées, contiennent un index tronqué. Le premier chapitre qui est mentionné répond au chapitre *νη'* de l'index de l'édition grecque des Ἱππιατρικά. En comparant ensuite les deux index jusqu'au bout, on constate des différences considérables dans les titres, surtout de nombreuses additions importantes.

1° Les pages 1-11 contiennent quelques chapitres dont on ne trouve aucune trace dans le texte imprimé et qui ne font pas corps avec le reste de la compilation. Les titres de ces chapitres sont : Ἀρετῆς ἵππου πρόγνωσις ἐκ πώλου.—Ἵππου ὀχέτου ἔκλεξις καὶ χρόνος τῆς ὀχείας.—Κυουσῶν ἵππων ἐπιμέλεια.—Πώλων ἀπὸ γέννας ἐπιμέλεια.—Πότε δαμασθῆναι δεῖ τοὺς ἵππους καὶ πῶς;—Ἵππου ἀγαθοῦ δοκιμασία.—Ἵππου σκολιοῦ δοκιμασία.—Ἵππων φύσεις κατὰ ἔθνος.

2° Au bas de la page commencent les Ἱππιατρικά ordinaires : Ἀρχὴ τοῦ ἱππιατρικοῦ βιβλίου τοῦ οὕτω καλουμένου ἡ μέλισσα· πυρέσσων (lis. Περί πυρετῶν). Incip. Ἵππος ἔχει τὴν κεφαλὴν καταῤῥέπουσαν ἐπὶ τὴν γῆν, p, 1, l. 12, éd. gr.

La comparaison de deux chapitres qui se retrouvent à la fois dans l'imprimé et dans le manuscrit nous a démontré que le manuscrit fournit des émendations nombreuses et importantes. — Dans l'édition il y a plusieurs chapitres qui manquent dans le manuscrit; mais dans le manuscrit il y a aussi, surtout au commencement et à la fin, beaucoup de chapitres qui ne se trouvent pas dans l'imprimé. L'index tronqué du

[1] J'ai dit, dans l'introduction à ces notices, que je devais la description des Ἱππιατρικά à M. Bussemaker, qui a bien voulu la faire pendant que j'étais occupé à examiner d'autres manuscrits.

manuscrit que nous avons copié servira à établir ces deux propositions. Parmi les chapitres du manuscrit qui manquent dans l'imprimé, nous avons surtout remarqué, p. 327, un chapitre inédit, mais très-altéré, de Simon d'Athènes, auteur cité par Xénophon au commencement du traité Περὶ ἱππικῆς. Je publie ce chapitre comme un spécimen des additions fournies par le manuscrit de Cambridge.

INDEX [1].

*μς' Περὶ ἑρπησΊοῦ καὶ ἐπινυκτίδος. — μζ' Περὶ ὑσΊριχίδων. — μη' Περὶ σΊόματος ἑλκωθέντος καὶ περὶ Φθίσεως γλώτΊης. — μθ' Περὶ τῶν ἐξ ὁδοῦ ἢ δρόμου κεκοπωμένων καὶ περὶ τῶν ἑλκωθέντων ἐκ τῶν λαγόνων. — ν' Περὶ ἀρτηρίας ἑλκωθείσης καὶ λαιμοῦ. — να' * Περὶ ἄσθματος. — νϐ' Περὶ τῆς ἀπὸ ὁδοῦ καύσεως. — νγ' Περὶ τῶν ὑπὸ κονίας καυθέντων. — νΓ' Περὶ τῶν τὰ ἐντὸς ἐσπακότων καὶ ἐὰν ἀπὸ τραύματος ἔντερα προπέσῃ. — νε' Περὶ βουλιμιῶν. — νς' Περὶ τῶν ἰσχναινομένων ἐξ ἀδήλου αἰτίας. — νζ' Περὶ ψώρας, λέπρας, λειχῆνος, ἀλΦῶν. — νη' Περὶ ὀσΊέων (ὄρχεων ?) Φλεγμονῆς. — νθ' Περὶ τρώσεως ἐν κοίλοις τόποις. — ξ' Περὶ τῶν κατὰ κρημνοῦ, ἢ τράΦου πεπΊωκότων. — ξα' Περὶ λακτισμοῦ, ἢ δήξεως ἵππου. — ξϐ' Περὶ κατάγματος. — ξγ' Περὶ χολέρας ὑγρᾶς καὶ ξηρᾶς. — ξδ' Περὶ καρκινώματος. — ξε' Περὶ μελικηρίδων καὶ πάντων Φυμάτων. — ξς' * Περὶ σκόλοπος. — ξζ' Περὶ σύκων καὶ μυρμήκων καὶ ἀκροχορδόνων καὶ ἐρυθρομένων (?). — ξη' Περὶ νευρικῶν καὶ πρὸς τὰ κατὰ νεῦρον τραύματα. — ξθ' * Περὶ σκωλήκων τῶν ἐν τραύμασι καὶ ἑλμίνθων καὶ ἀσκαρίδων καὶ Φθειρῶν. — ο' Περὶ ἐχεοδήκτων καὶ λοιπῶν ἰοϐόλων καὶ καμπῶν. — οα' Περὶ βδελλῶν. — οϐ' Περὶ ὀρνιθίας. — ογ' Περὶ κράμϐης ἀγρίας καὶ μυοΦόνου. — οδ' * Περὶ κεντρίτιδος. — οε' Περὶ ὀδόντων ἐκΦύσεως. — ος' Πῶς δεῖ καίειν καὶ πότε, καὶ περὶ καύσεως. — οζ' Πῶς δεῖ γρασΊίζειν; — οη' Περὶ εὐνουχισμοῦ. — οθ' Περὶ θλάσματος, σειριασμοῦ, ταινίας, πληγῆς, οἰδήματος καὶ λοιπῶν ποδῶν. — π' Περὶ μανίας, λύσσας, ληθάργου, σκοτωματικῆς, ἀπιόσσου* (sic) *ἐπιλήπΊου, ἀτιθάσσου, καὶ πρὸς τὸ ἡμίονον παῦσαι λακτίζοντα. — πα' Περὶ ἑτερογόνων καὶ εὐθέτων πρὸς ζυγόν. — πϐ' Περὶ τοῦ ἐν τῇ κεΦαλῇ ῥεύματος. — πγ' Ἐπίγνωσις εὔποδος καὶ μαλακόποδος. — πδ' Περὶ ἱδροῦντος ἐξ οὐδεμιᾶς αἰτίας. — πε' Περὶ τῶν ὑπὸ πεδῶν ἢ δεσμοῦ τεθλιμμένων. — πς' Περὶ τῶν ὑπὸ ψύχους ἠδικημένων. — πζ' Περὶ τοῦ σΦακελισμοῦ καὶ ἱερᾶς νόσου ἤτοι παλμοῦ. — πη' * Περὶ πηγμοῦ ἐξωμότΊων* (sic). *— πθ' Πρὸς τὰ ἐν βουϐῶσι σπάσματα. — ϟ' Πρὸς τὰ ἐπὶ τῆς σΊεΦάνης σκληρώματα ἃ καλεῖται πῶροι. — ϟα' Πῶς δεῖ καθαίρειν τοὺς ἀγελαίους; — ϟϐ' Περὶ εἴδους ἐπιλογῆς ἵππων. — ϟγ' Περὶ ἀσκήσεως ἵππων, καὶ ὀδόντων ἡλικίας Φλεϐῶν* (?), *καὶ χρόνου ζωῆς σΊρατιωτικῆς, καὶ πωλοδαμνίας. — ϟδ' Περὶ ἀσιτίας ἱπ-*

[1] J'ai fait précéder d'un astérisque (*) tous les chapitres qui, se trouvant dans l'index manuscrit, manquent dans le texte imprimé.

Les chapitres LXXIX à LXXXI, XCIII à XCV, XCIX, CX, CXI, CXVIII, CXIX du texte imprimé, ne sont pas représentés dans l'index. Mais, pour examiner le manuscrit dans ses détails et s'assurer par conséquent des lacunes ou des additions qu'il présente par rapport au texte imprimé, il eût fallu passer plusieurs mois à Cambridge.

Σίμωνος Ἀθηναίου Περὶ εἴδους καὶ ἐκγλογῆς ἵππων.

Δοκεῖ μοι περὶ ἰδέας ἱππικῆς ἐπιθυμεῖ πρῶτον εἰδέναι καλῶς τοῦτο τὸ μάθημα, τὴν πατρίδα διαγνώσκειν, ὡς ἔστι κατά τε τὴν Ἑλλάδα χώραν κρατίστη ἡ Θεσσαλία. Τὸ δὲ μέγεθος τρία τῶν ὀνομάτων ἐπιδέχεται μέγα, μικρὸν, εὐμέγεθες, ἢ εἰ βούλει, σύμμετρον, καὶ δῆλον ἐφ' οὗ τῶν ὀνομάτων ἁρμόσει ἕκαστον, κράτιστον δὲ ἐν παντὶ ζώῳ ἡ συμμετρία. Χρόᾳ δὲ οὐκ ἔχω ἵππων ἀρετὴν ὁρίσαι· δοκεῖ δέ μοι ὅμως ἥτις ὁμόχρους ἐστὶν αὐτὴ ἑαυτῇ ὅλῃ καὶ εὔθριξ μάλιστα ἀρίστη εἶναι, ὡς ἐπὶ πολλῷ, ἢ πορρωτάτω ὄνου καὶ ἡμιόνου. Ὁ δὲ οὐδενὸς εἰς διάσκεψιν ἔλαττον, δεῖ τὸν ἵππον ἄνω μὲν εἶναι βραχὺν, κάτωθεν δὲ μικρὸν, οἷον ἀπὸ μὲν τῆς ἀκρωμίας ἐπὶ τὰ ἰσχία βραχὲς (sic) *τὸ χωρίον ἔχειν, ἀπὸ δὲ τῶν ὀπισθίων μερῶν ἐπὶ τὰ ἔμπροσθεν μικρὸν ὡς πλεῖστον, εἶτα εὔποδα εἶναι. Ὁπλὴ μὲν οὖν ἀγαθὴ ἵππῳ ἀγαθῷ ἢ τὰ τοῦ ἵππου σκέλη ἐλαφρά... καὶ εὔφορος, καὶ μήτε πλατεῖα, μήτε ὑψηλὴ ἄγαν, ὀλίγον δὲ τὸν ὄνυχα παχὺν ἔχει (ἔχουσα)· ἐστὶ δὲ αὐτός τε τεκμήριον καὶ ὁ ψόφος τῆς ὁπλῆς τῆς ἀγαθῆς· κυμϐαλίζει γὰρ ἡ κοίλη μᾶλλον ἢ ἡ πλήρης καὶ σαρκώδης. Τὸ δὲ μετασκύνιον ἐχέτω ὑγρὸν, κυνοϐάτις δὲ μὴ ἔστω· δασέα δὲ καὶ παρὰ τὰς κνήμας τὰ περὶ τὴν περόνην ἰσχία καὶ τὴν κνήμην καὶ νευρώδη καὶ ἄσαρκα, ὡς μάλιστα ἄχρι τοῦ γονάτου* (sic), *τὰ δὲ ἄνωθεν τούτου καὶ σαρκωδέστερα καὶ ἰσχυρότερα, τὴν δὲ διάστασιν τοῖν σκελοῖν ἐχέτω ὡς μεγίστην, τὰ δὲ στήθη μὴ στενὰ ἔχων λίαν, μηδὲ πλατέα ἄγαν, καὶ τὴν ὠμοπλάτην ὡς μεγίστην καὶ πλατυτάτην. Παρὰ δὲ τὴν σιαγόνα ὁ αὐχὴν ἔστω λεπτὸς, ὑγρὸν* (sic), *ἀνάσιμος εἰς τοὐπίσθιον, πάλιν δὲ ἐκ τοῦ λεπτοτάτου εἰς τὰ πρόσθεν κατακαμπέσθω. Καὶ τὴν κεφαλὴν προαγέτω δὲ, καὶ μὴ βραχὺς ἔστω ὁ αὐχήν. Τὴν δὲ κορυφὴν ὑψηλὴν ἐχέτω, ἡ δὲ κεφαλὴ ἐπισιμοτάτη, ἐλαφρὰ, τῷ δὲ μυκτῆρι ὡς μεγίστῳ, τὰς δὲ γνάθους μὴ παχείας καὶ ὁμαλὰς πρὸς ἀλ-*

λήλας, τῷ δὲ ὀφθαλμῷ μεγάλῳ, ἔξω δὲ ὡς μάλισ7α, καὶ ἰδεῖν λαμπρῷ, τὰ δὲ ὦτα μικρὰ καὶ τοὺς ὀδόντας, τὴν δὲ σιαγόνα ὡς μικροτάτην, τὰ δὲ μεταξὺ τοῦ αὐχένος καὶ τῆς σιαγόνος ὡς λαγαρότατα, τὴν δὲ ἀκρωμίαν ὡς μεγίσ7ην καὶ τὴν ῥάχιν, τὰς δὲ πλευρὰς πλατυτάτας καὶ καθειμένας κάτω, τὴν ὀσφὺν ἐχέτω ὑγράν· Γνοίη δ' ἄν τις τὴν ὑγρὰν, εἰ μὴ ἐν ἀμφοῖν τοῖν σκελοῖν σ7αίη, ἀλλ' οἷς (ὡς) τὰ πολλὰ εἰς τὸ ἕτερον μεταβαίνειν (-νοι?) τοῖν ὄπισθεν σκελοῖν· τὸ δὲ ἰσχίον μέγιστον καὶ πλατὺν, τὴν δὲ λαγόνα ὡς μικροτάτον. Αἱ πλευραὶ καὶ αὐταὶ ἔσ7ωσαν πλατεῖαι, καὶ τὸ ἰσχίον μέγα, μικρότατον δὲ καὶ ἀσθενέσ7ατον τοῦ ἵππου ἡ σιαγόνα (?). Τὰς δὲ μηρίας δεῖ μὴ σαρκώδεις εἶναι, τοὺς δὲ ὄρχεις ἐχέτω μικρούς. Τὸ μεταξὺ τῶν μηριαίων (sic) μὴ μετέωρον ἐχέτω δὲ, μηδὲ πλῆρες, ἀλλ' ὀλίνων (ὀλίγῳ?) εὐκοπλώτερον (εὐκολπώτ-?) καὶ τὴν ἕδραν ὡς μικρότατον καὶ ὡς πορρωτάτω ἰδεῖν. Τὴν δὲ κέρκον μετέωρον ἐχέτω, καὶ ἐκ τῶν ἰσχίων δασεῖαν καὶ μακράν. Περὶ μὲν οὖν εἴδους ἵππων ταῦτα, καὶ ὅτι ὁ μὲν ἅπαντα ταῦτα μάλιστα ἔχων ἄρισ7ος, δεύτερος δὲ ὃς τὰ τούτων ἔχει πλεῖσ7α, καὶ ὅσα μεγίσ7ας ὠφελείας παρέχεται. Ἕλκεται δὲ πῶλος ἐκ τῶν πωλίων διετὴς, περὶ τοῦτον τὸν χρόνον βάλλει τοὺς πρώτους ὀδόντας τριακοντάμηνος γεγονὼς, τοὺς δευτέρους δὲ ἐνιαυτῷ ὕσ7ερον, καὶ τοὺς τελευταίους ἑτέρῳ ἐνιαυτῷ, καὶ ἐν ἐλάτ7ονι χρόνῳ ἀκμαῖος αὐτὸς ἑαυτοῦ γίνεται εἴς τε ποδώκειαν καὶ ἱταμότητα ἔργων, ἑξετὴς γεγονώς.

Voici maintenant les différences qui existent entre le manuscrit et l'imprimé, dans les chapitres relatifs à la morve :

Ms. p. 14. Ἀψύρτου Περὶ μάλεως ἀρθρίτιδος. — Éd. gr. p. 10.
p. 18. Τοῦ αὐτοῦ Περὶ μάλεως ξηρᾶς, ὑγρᾶς, ἀρθρίτιδος, ὑποδερματίτιδος. — Éd. gr. p. 12.
p. 20. Ἀγαθοτύχου Εἰς τὸ αὐτό. — Éd. gr. p. 18.
p. 21. Ἐγχυματισμὸς μάλεως ὑγρᾶς (éd. gr. ξηρᾶς). — Éd. gr. p. 19.
ibid. Ἐγχυματισμὸς μάλεως ξηρᾶς. — Éd. gr. *ibid.*
p. 22. Ἐγχυματισμὸς πρὸς πᾶσαν μάλιν. — Éd. gr. *ibid.*
ibid. Βοήθημα εἰς τὸ αὐτό. — Éd. gr. p. 20.
ibid. Εἰς μάλιν ξηράν. Incip. Ἡ παιωνία ἁρμόζει. — Om. éd. gr.
p. 23. Εἰς μάλιν ὑγράν. Incip. Ἐάν τι τῶν ὑποζυγίων ὑπὸ τῆς ὑγρᾶς μάλεως. — Om. éd. gr.
p. 24. Ἄλλο ἐμφυσητὸν πρὸς τὸ ἀναῤῥῆξαι τὴν μάλιν διὰ ῥινῶν, ὠφελεῖ καὶ τοὺς πνευμονικούς· Σ7ρουθίου λευκοῦ γα' κ. τ. λ.
p. 25. Ὑπὸ μάλεως ὑποδερματίτιδος. Ταύτην δὲ τὴν νόσον σημειούμεθα.
p. 26. Πῶλος ἐσθίων ἐὰν μαλίσσῃ. Inc. Ἀφρόνιτρον, οἶνον, ἔλαιον.
p. 27. Μάλεως νεφρίτιδος σημεῖα καὶ θεραπεία. Incip. Τὰ ὀπίσθια σκέλη παραφέρει.
ibid. Τιβερίου Εἰς μάλιν. Incip. Σικύου ἀγρίου, ἤγουν ἀγριαγγου-

ραίας ῥίζαν. (Voy. éd. gr. p. 20, où il y a aussi une recette de Tibère.)

p. 28. Ἄλλο. Incip. *Φλεβοτομία ἀπὸ τοῦ αὐχένος.*

p. 29. *Εἰς ἀμφοτέρας μάλεις.* Incip. *Κόπρον πάρδου καὶ ἄρκτου καὶ καμηλίου.*

ibid. *Εἰς μάλιν ὑγράν.* Incip. *Σκόροδον λειώσας.*

ibid. *Ἰσχυρὸν βοήθημα τοῦτο, τῇ πείρᾳ ἐβεβαιώθη.* Incip. *Ἡ τοῦ μέλανος ἐλλεβόρου ῥίζα.*

p. 30. *Ὑποκαπνισμὸς εἰς μάλιν.* Incip. *Στρόβιλον καὶ παιωνίαν.*

Tous ces chapitres ou recettes, depuis *Εἰς μάλιν ξηράν*, manquent dans le texte imprimé.

Cette description, quoique sommaire, et ces extraits, bien que très-courts, suffisent pour montrer l'importance d'un manuscrit dont le titre même n'avait peut-être pas été remarqué dans le *Catalogus manuscriptorum Angliæ.* J'espère que les circonstances me permettront de copier ou de collationner ce manuscrit, et de le faire servir à la nouvelle édition des *Ἱππιατρικά*, que je me propose de comprendre dans la *Collection des médecins grecs et latins.*

FRAGMENT D'UN POËME INÉDIT DE GILLES DE CORBEIL.

Je termine la première série de mon catalogue des manuscrits médicaux par la publication d'un précieux fragment d'un poëme inédit de Gilles de Corbeil, que j'ai eu la bonne fortune de trouver dans le manuscrit 455 (*misc.*) du fonds *Canonici* à la Bodléienne Voici d'abord la description du manuscrit[1].

Cod. canon. ccccLV (*misc.*). Du XVIe siècle, folio, papier.

Contient, outre plusieurs pièces de vers médicaux de peu de valeur, et traitant surtout de l'hygiène, 1° les *Œuvres* de Bernard de Gordon; 2° Gentile de Foligno : *De medicamentis;* 3° Gualterius : *De dosibus medicinarum*[2]; 4° Stephanus : *De quantitate laxation. tam simplicium quam compositarum;* 5° Petrus de Ebano (*sic*) : *De venenis;* 6° *Schola salernitana;* le texte diffère très-notablement, par le nombre et par l'arrangement des vers, des éditions et des autres manuscrits de la Bodléienne (n°s 2136, 2355, 3510, 3544, 3619, 7739, 7756, 7789 et 8603) que j'ai comparés avec celui du fonds *Canonici;* 7°, folio 264, Egidii *Signa et cause febrium,* en 471 vers; 8° Ant. de Scarpariis, *De signis febrium.*

J'ai fait de vaines recherches dans les ouvrages imprimés du moyen âge pour y retrouver le fragment attribué à Égidius par mon manuscrit; je le crois donc inédit, et je pense, de plus, avoir rencontré plusieurs témoignages en faveur de son authenticité : Gilles avait composé un poëme *Sur les Signes et les Causes des maladies;* il l'annonce dans le traité *De compositione medicinarum* (I, vers 241 et seqq.; éd. Choulant. Leipzig, 1826) de la manière suivante :

At te morborum varias distinguere *causas,*
Quos eadem species communi claudit et arctat
Limite, *signorum* ratio discreta docebit,
Quam nunc concipio, pariturus tempore partus
Legitimo, cum jam plenis adoleverit annis,
Et rude nunc semen ex se producere fructus
Maturos poterit; sed adhuc mea messis in herba est.

[1] Cette notice a été insérée dans le *supplément* du tome XXI de l'*Histoire littéraire de la France,* p. 840-842 ; j'y ai fait ici plusieurs additions et corrections.

[2] Voyez dans l'*Histoire littéraire de la France,* t. XXI, p. 412, l'article consacré à Gautier par M. Littré.

Christophe de Murr, amateur occupé toute sa vie, comme dit M. Choulant [1], à acheter et à vendre des manuscrits, avait trouvé une partie considérable de ce poëme, dans un manuscrit provenant de la bibliothèque de Thomasius. Je crois devoir consigner ici la description du manuscrit telle que la donne de Murr, dans son *Journal* [2], M. Choulant n'ayant fait que reproduire le commencement et la fin du poëme. Jusqu'à présent ce manuscrit n'a pas encore été retrouvé, et je m'estimerais fort heureux si les indications que je vais fournir pouvaient faire découvrir ce trésor.

«DESCRIPTION DU MANUSCRIT DE THOMASIUS.

«Rouleau en parchemin, certainement du XIIIe siècle, écrit des deux côtés et très-nettement, long de 17 pieds, et large de 5 pouces, très-bien conservé; les morceaux de parchemin, collés bout à bout en longueur, sont écrits des deux côtés et de la même main. Les titres et les initiales sont en rouge. Ce manuscrit a appartenu, en 1584, a Johannes Hoppius, syndic de la république de Znaym. On lit au titre :

«*Incipiunt compilata Ihoannis Theodosie; versiculi de pulsibus; Ihoannis Stephani. Amen.*

«Les vers de Gilles *Sur le pouls* diffèrent peu du texte imprimé (édit. de 1494). A la fin on lit :

«*Explicit liber pulsuum Egidii, Incipit liber De urinis Egidii. . . Explicit liber De urinis. Incipit liber De signis et sinthomatibus egritudinum.*

«Ce dernier traité commence ainsi :

Aude aliquid, mea musa, novi; proscribe timorem,
Parcius arguti timeas censoris acumen,
Atque theonini [3] morsus ad vulnera dentis
Æqua mente feras; discas sufferre cachinnos;
Ne trepida, quam (jam?) mutus erit feritate remota
Quem sevire times . . . .

[1] *Ad Ægidium Prolegomena*, Lips. 1826, in-8°, p. XXXV.

[2] *Journal zur Kunstgeschichte und allgemeinen Litteratur, IV*^e Theil. 1777, p. 108-112; ce recueil est rare même en Allemagne.

[3] . . . . qui
Dente Theonino quum circumroditur...
(Horat. *Epist.* I, XVIII, v. 82.)

« Le poëme est divisé en 78 chapitres ; le dernier se termine par le vers suivant :

Crudaque materies cum digestiva[1] fatiscit.

« Après quoi on lit : *Explicit liber de signis et causis* (notez cette clausule). *Incerte*[2] *versus magistrales pro conservanda sanitate corporis :*

Hec precepta sequi debent, aliosque docere,
Qui vitare volunt morbos et vivere sani ;
Non bibe non sitiens, et non comede satiatus ;
Cum male te sentis confert si balnea vites, etc.

« En tout 84 vers. A la fin on lit : *Expliciunt versus magistrales.*

« Puis viennent 262 vers de Jo. Stephanus :

Myrobalanorum species sunt quinque bonorum,
Citrinus, Kebulus, Bellericus, Emblicus, Indus, etc. »

Tels sont les renseignements précieux qu'on trouve dans de Murr.

Le titre du *cod. Can. : Signa et Cause febrium,* ne répond-il pas très-bien aux titres fournis par de Murr, ainsi qu'au passage cité plus haut de Gilles lui-même? et ne doit-on pas admettre que ce long morceau est en quelque sorte un épisode du poëme, ou, pour me servir de la comparaison du poëte, une *gerbe* de la moisson que le temps et l'étude avaient enfin mûrie? Je suis même fondé à croire que j'ai retrouvé la fin du poëme, et que de Murr n'a vu que les soixante et dix-huit premiers chapitres ; en effet, les trois poëmes médicaux de Gilles se terminent par des *épilogues* où notre médecin-poëte trouve l'occasion de lancer quelque vigoureuse apostrophe à ses ennemis ; or le *cod. Can.* présente une terminaison analogue sous le titre *Petit licentiam auctor* (voyez plus bas). Cet *épilogue* ne ressemble-t-il pas plutôt à une fin que le vers cité par de Murr, comme étant le dernier du poëme, et qui paraît être plutôt le dernier de la description d'une maladie ?

Notez encore cette circonstance : dans les premiers vers cités

[1] Et non *digestivo* comme cela est imprimé par erreur dans les *Prolégomènes* de Choulant.

[2] Il faut lire ici *incerti* (sc. auctoris).

par de Murr, l'auteur s'excite à mépriser les attaques et les moqueries de ses ennemis jaloux; dans les derniers vers du long morceau que j'ai copié, on trouve une nouvelle invective contre ce Zoïle avec qui maître Gilles veut enfin régler ses comptes : n'y a-t-il pas là un rapprochement frappant, une solidarité incontestable?

Je remarque aussi que, dans la plupart des ouvrages du moyen âge, les maladies sont étudiées *a capite ad calcem*, et que les fièvres sont rejetées le plus souvent à la fin : ainsi, dans le poëme de Gilles de Corbeil, nous aurions un nouvel exemple de cette disposition en quelque sorte classique.

Notez encore, en passant, cette épithète *emeriti stili* du premier vers de l'épilogue; Gilles avait composé successivement les poëmes *Sur les Urines, Sur le Pouls, Sur les Médicaments.* C'est dans ce dernier qu'il annonce celui *Sur les Signes et les Causes des maladies.* Cet ouvrage est donc une production de l'âge mûr, et l'auteur avait le droit d'appeler son *stile* émérite; ce petit trait, réuni à toutes les autres considérations, n'est-il pas une nouvelle preuve qu'on doit placer à côté de celles que j'ai invoquées pour établir l'authenticité du morceau sur les fièvres? Dans la critique historique, les circonstances les plus indifférentes en apparence ne sauraient être négligées.

Si l'on compare, du reste, le fragment que je publie avec les ouvrages déjà imprimés de Gilles, on trouvera dans la méthode d'exposition, dans les procédés de versification, dans les qualités et dans les défauts des vers, des analogies incontestables, et qui, en l'absence d'autres preuves, suffiraient pour rendre très-probable la légitimité de ce morceau; j'ai recueilli dans les notes plusieurs de ces rapprochements qui achèveront de dissiper les doutes. Un trait caractéristique rattache encore le fragment *Sur les Signes et les Causes des maladies* aux autres productions du médecin de Philippe-Auguste : c'est cet esprit de causticité, de mordante critique, cette ardeur pour la polémique, qu'on retrouve presque à chaque page dans ses ouvrages médicaux, et qui éclate plus particulièrement encore dans le poëme satirico-historique (*Hierapigra ad purgandos prelatos*) trop longtemps oublié, et heureusement exhumé de la poussière des bibliothèques par M. le Clerc, le savant éditeur de la continuation de l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXI, p. 333-362).

La découverte du fragment *Sur les fièvres* ne sera donc pas un des moindres résultats de mon voyage en Angleterre; je voudrais qu'elle ne fût pas bornée à un simple fragment, et je fais des vœux pour que le poëme entier tombe sous la main de quelque chercheur heureux. De pareils ouvrages, où tant de difficultés ont été habilement vaincues, ne sont pas moins utiles pour l'histoire de la langue et de la poésie que pour celle de la médecine au moyen âge; ce poëme, comme du reste tous ceux de Gilles, n'est dépourvu ni de verve, ni de sentiment poétique; plusieurs vers feraient même honneur aux meilleurs poëtes de la moyenne latinité.

On s'apercevra aisément, en lisant ce fragment, que plusieurs vers pèchent contre les règles sévères de la prosodie classique; mais ces irrégularités sont consacrées dans la poésie du moyen âge, et Gilles a pu se les permettre sans scrupule : ainsi il use largement du bénéfice de la césure pour rendre longues les syllabes terminales brèves qui devraient rester telles eu égard à sa position, et il ne tient aucun compte de la quantité des mots grecs latinisés, comme il le dit lui-même, attendu qu'il ne connaissait pas le grec [1], et qu'il se servait des mots mis en circulation par les traducteurs. M. le Clerc a fait des remarques analogues sur le poëme de Gilles, *Hierapigra ad purgandos prelatos* [2].

On remarquera que plusieurs vers, et entre autres les vers 7, 11, 21, 106, 135, 149, 174, 177, 220, 308, 322, 327, 363, 368, 390, 429 et 454 du *De Signis et Causis febrium,* sont, d'après le manuscrit, absolument faux, et que plusieurs autres vers sont certainement défigurés. Peut-être faut-il mettre ces fautes, non sur le compte du poëte, mais sur celui du copiste, qui le plus souvent a écrit sans comprendre, et qui nous a donné un texte extrêmement corrompu en plusieurs passages.

Publier un texte inédit d'après un seul manuscrit aussi altéré qu'est celui de la Bodléienne, est une œuvre très-difficile, très-ingrate et presque téméraire; c'est en quelque sorte faire injure à un auteur que de le présenter au public dans un aussi mauvais

[1] Si qua incomposito surgat mea pagina versu
. . . .
Nomina de Græcis quædam detorta loquelis
Nunc nimis extendens, nunc sub brevitate coercens, etc.
(*De compos. medic.* IV, 35-39.)

[2] *Histoire littéraire de la France,* t. XXI, p. 355, 356.

état. Si je me suis décidé à mettre ce fragment au jour, c'est plutôt pour éveiller l'attention sur le reste du poëme, et en particulier sur le ms. de Thomasius, que dans la pensée de donner un texte définitif. Je n'ai, du moins, négligé aucun soin pour arriver à une reproduction exacte du ms. que j'ai copié moi-même, que j'ai relu deux fois à Oxford, et que M. Coxe a eu l'obligeance de relire encore sur les épreuves.

J'ai conservé l'orthographe du manuscrit toutes les fois qu'elle ne trouble ni le sens ni la mesure. Je n'ai operé aucun changement sans en avertir, soit dans les notes, soit entre deux parenthèses. Les lettres ou mots entre crochets manquent dans le manuscrit. On comprendra aisément, du reste, que je n'ai pu ni même dû essayer de restituer tous les vers qui me paraissaient faux ou corrompus. Je pense, du moins, les avoir signalés tous, soit plus haut, soit dans le corps du texte, soit dans les notes.

SIGNA ET CAUSE FEBRIUM EGIDII.

1. [DE EFFIMERA.]

Effimeram generant frigus, calor, ira, lavacrum,
Cura, timor, studium, potus, cibus, ardor amoris,
Tristicie, torpor, insomnia, tempora, grandis (?)
Artubus infissus[1] dolor, immoderata laboris
Atque vie gravitas. — Si causam frigidus aer
Parturit, os palle[t], urina remittitur, actu
Occurrunt[2], parce calet corpus. — Locus, aer,
Pars anni recipi poterit sub hac vice signi[3].
— Si calor, aut ira, solito plus ignea lucet
Urine facies, vultum rubor occupat, actu
Occurrunt, calor [est?] plus quam lex exigat artus[4]
Nature, pulsus veloces implicat ictus

[1] Lis. *infixus* ou *infusus*.

[2] Ne faut-il pas ici et vers 11 lire *occumbunt?* A moins qu'on ne lise *actus* et qu'on n'entende *les actes*, c'est-à-dire, les *mouvements se précipitent;* en d'autres termes, *il y a de l'agitation.* — Au lieu de *calet*, je propose *calefit* pour rendre au vers sa mesure.

[3] Ces vers signifient que la localité, l'air et la saison peuvent être compris dans la même catégorie, eu égard aux symptômes qu'ils produisent, quand ils engendrent la fièvre éphémère.

[4] Il me semble qu'il faut lire ou *actus*, en supposant quelque altération dans le mot *lex*, ou mieux *arta* (*lex arta*).

Et fortes[1]. — Si causa mali sit cura, labores,
Insomnes noctes, studium, furiosa voluptas
In Venerem, macies vultus, oculusque sepultus,
Deficiens virtus, facies citrina, remissis
Ictibus arteria pulsans, ignavia membris
Segnitiem generans, tardis affectibus instans,
Et piger ad motus oculus, quasi pondere pressa
Palpebra dependens, rutilans effluxio firmant
Ambiguum speciebus[2]. — [Si] natura ciborum
Cauma parit, vel vina modum transgressa bibendi,
Puncture stimulus epar aggravat; emula flamme
Scintillans urina rubet; se sensibus offert
Effrenis per membra calor. — Si causa dolentis
Passio sit membri, sensu monstrante docetur.
— Offendens lavacrum signat cutis aspera, dura
Tactu, que manibus fondit, palma remorante[3],
Fumum, postremo qui, libertate meatus
Cum cessat claudi, renhuit[4], portisque reclusis
Exalat, digitos urens fervente vapore.

2. SIGNA TRIUM SPECIERUM FEBRIS ETHICE.

Tres ethice species distinguunt signa: notatur
Prima, calore cibum sumptum breviore sequente;
Occupat urine partem pinguedo suprema[m]

[1] *Forte*, ms.

[2] Cela veut dire: *Tous ces signes fixent le médecin hésitant, sur l'espèce de fièvre à laquelle il a affaire.*

[3] Le manuscrit porte: *fondit palpebra morosis!* ce texte m'avait paru longtemps désespéré, mais en comparant le poëme de Gilles avec les traités *Sur les fièvres*, écrits par les Arabes, et en particulier avec celui d'Ysaac, j'ai rencontré le passage suivant qui m'a mis sur la voie d'une correction que je crois très-probable: « Qui« cumque ephimeram patiuntur causa balneorum, stipticam aquam habentium « et dessicativam, sicut est nitrosa et aluminosa et sulphurea, cutem habent siccio« rem et magis opilatam quam superiores (*sc.* qui febricitant ex causa frigiditatis « et congelationis), propterea quia calor clausus est ad interiora corporis eorum, « et dominatur sanguini, et veniens ad hepar prius actioni nocet naturali quam « vitali et animali, quorum he sunt significationes : si tangitur cutis eorum, in« venitur extensa et aspera..., quod si manus alicui parti corporis imposita diu « moretur, ut cutis calefiat causa caloris palmæ, manus fumum sentiet, qui de « illo corporis loco dissolvitur, calidum et auctum esse et pungitivum. » *Liber* (*Febrium*, cap. v, p. 207, éd. de Lyon, 1515.) — Voy. aussi Synesius (c'est-à-dire Abu-Djafar), *De febribus*, ed. Bernard, Amstelod. 1749, p. 18 et suiv.

[4] Je propose de changer *renhuit*, qui ne me paraît pas avoir de sens, en *refluit*.

Prætendens olei speciem[1]. — Sunt signa secunde :
Furfur in urina volitans pinguedinis instar[2],
Aut olei pars summa micans, minor impetit artus
Ardor, jejuno stomacho, qui[3] sumit ab esca
Ledentem stimulum. — Species postrema flagellat
Officiens membris æqualiter omnibus horis;
Fondum cri[m]na tenent urine, cujus olive
Pretendit prorsus substantia spissa liquorem[4];
Non residet sublata cutis, sed tracta superne
In coni speciem, nescit suspensa reverti
Ad sedem solitam, digitis ni pressa deorsum
Mittatur. — Tribus hec... omnia sunt speciebus
Signa : Volas calor incendens, plantasque perurens,
Tensa cutis frontis, et concava tempora, nares
Contracte, macies intensa, effusio[5], pulsus
Velox, insomnisque oculus, varius color oris,
Nunc rubeus, nunc citrinus, diffixa[6] per artus
Debilitas, inspirandi turbata facultas.
Haud dubiis mors his ethici vicina notatur
Signis : si rigidos ungues flexura recurvet,
Si fluxus ventris comes est[7], jactura comarum,
Si natura cibum fastidit, si super undam
Ejectum sputum laticis suprema liquenti
Turbat et ingrossat pinguedine, si moveatur[8].

[1] Praetendens olei formam resolutio pinguis
Cum febre dissolvit totum, lumbos sine febre.

(*De urinis*, v. 259-260.)

[2] Per squammas tenues et furfura mincta notatur
Vesicae scabies, aut si febris comitatur,
Totius fluit integritas; corpus tenuatur.

(*De urinis*, v. 282-284.)

[3] *Que*, manuscrit.

[4] Certa fides per crimnodes, quod tertia febris
Est ethicæ species imis inserta latebris.

(*De urinis*, v. 285-286. — Voy. aussi v. 281-282.)

[5] Ce mot est pris sans doute ici dans le sens de *colliquation*.

[6] Lisez *defixa* ou *diffusa*.

[7] Le contexte me porterait à lire *comes*, *et*.

[8] Je n'ai pas retrouvé dans les auteurs anciens ce prétendu signe fourni par les crachats, bien que j'aie parcouru avec soin les passages où ils traitent de la phthisie ou de la fièvre hectique réputée essentielle. — *Si moveatur* se rapporte-t-il à l'eau ou au malade? Dans ce dernier cas, ces mots signifieraient sans doute : *s'il est agité.*

3. DE QUOTIDIANA SIMPLICI.

Flegma quod artificis [morbi] nunc munere prodit
Putrescens typice generat discrimina febris,
Et quavis iterat renovatque pericula luce,
Cum non contineant hoc vascula sanguinis[1]. Hujus
Indicium morbi fit primo pal[l]ida, pinguis,
Post modicum[2] citrina, vel inferiora[3] propinquo
Humorum fex[4] tincta gradu; comes impetit artus
Algentis tremor immensus, lentique caloris
Fax sequitur. Solet hec artus invadere febris
Noctis principio, cum flegmatis emulus aer
Natura simili disponitur[5]; absque sapore
Escas mentitur sapor insipidus, faciei
Pallor in accessu, sitis abbreviata, remissus
Et mollis pulsus, dolor intestina molestans
Aut stomacum, renes, aut occiput, acrius instans
Passio bis senis horis, bis terque flagellans
Pa[r]cius, et totidem veram latura quietem;
Ubertas sputi, pulsus muliebris; et etas
Frigida, consimilis complexio, flegma dieta
Instaurans, tempus hyemis, natura locorum,
Si dubitas, fidei portant inspecta sigillum.

4. SI EX FLEGMATE DULCI.

Si febris ex dulci sit flegmate, promitur oris

[1] *Cum non continuat hec.* Ms. Les corrections que j'ai admises me sont suggérées par un passage d'Ysaac (*De amphimerino*) : « Si est extra vasa (phlegma) facit « amphimerinum cun interpolatione, etc. » Ce passage est, du reste, conforme à la doctrine de toute l'antiquité. J'aurais pu, à propos du fragment de Gilles, multiplier ces rapprochements; mais borné par l'espace, je ne les ai cherchés que dans le cas où le texte pouvait en recevoir quelque éclaircissement ou quelque amélioration.

[2] Ne faut-il pas lire *modice,* ou sous-entendre *tempus* en conservant *modicum,* à moins que le neutre ne soit ici pris adverbialement.

[3] Il faut sous-entendre ici *secundum* correspondant au κατά des Grecs, ou lire *inferiore.* Ce vers me paraît se rapporter aux divisions qu'on marquait autrefois sur les urinaux.

[4] Pallida cum pingui vel subcitrina liquore
Phlegmaticæ monstrat periodica frigora febris.
(*De urinis,* v. 103-104.)

[5] L'auteur veut dire *que le soir répond au phlegme par ses qualités.*

Acceplo gustu[1]; vena pulsatilis ictu
Molli, quem fortem disponit motio[2]; fecis
Spissa negat radiis aditum substantia visus,
Subruffo ruffoque micans quandoque colore;
Frons gravis est oneris; comes est putredo rubentis
Aurore; nullus precurrit vel brevis algor,
Sed calor exurit corpus, sitis abbreviata,
Vix veram confert membris brevis hora quietem,
Hor[r]enti stomaci fex nares ledet odore.

5. SI EX FLEGMATE SALSO.

Ex salso typicum productum flegmate morbum
Insinuant lingue salsus sapor, hora flagellum
Nona mali replicans fervoris; previus algor,
Consimilis minio fex sanguinis, et mediocrem
Nacta statum, pulsus velox, et fortior instans
Pruritus, reboans crebro tinnitus in aure,
Escarum sopitus amor, sitis immoderata.
Ad noctis mediam stimulus protenditur horam.

6. SI EX FLEGMATE ACETOSO.

Febris acetosi tibi prestant flegmatis orti
Copia[3]; membra quatit, cum vespertina laborem,
Emeritis solis membris latura quietem,
Caligo resecat; et subcitrina remissa
Pallenti similis mediocriter attenuata
Fex epatis; calor algorem brevis immoderatum
Subsequitur, gravitas onerosis artubus infert
Segnitiem; cibus in gustu, vel potus acescit,
Debilis et segnis est[4] pulsus, in parte sinistre

[1] Cela signifie sans doute : *Le mal se trahit par le goût qu'on perçoit dans la bouche.*

[2] Je pense qu'il faut lire *fortem* au lieu de *fortis* que porte le manuscrit, et entendre que le pouls, naturellement *mou* dans cette fièvre, est rendu *fort* par l'agitation, par le mouvement.

[3] Ce membre de phrase paraît avoir été altéré; pour y trouver un sens, il faut lui faire subir quelques corrections: ainsi on peut lire, soit *prestat* et *orta : Une fièvre née de l'abondance du flegme acéteux te présente* [*les signes suivants*]; ou bien : *Une fièvre, etc. survient en toi*); soit *prestant* (sous-entendu *signa*), et *orte* (*Voici les signes d'une fièvre née, etc.*); soit enfin, ce qui me paraît du reste la leçon la plus probable : ..... *prestat*... *ortum* (*L'abondance du flegme acéteux fait naître en toi la fièvre.*)

[4] Il faudrait peut-être retrancher ce mot, et alors la dernière syllabe de *pulsus* deviendrait longue par le bénéfice de la césure.

Pneumatis (?) est major; stomaci digestio tarda;
Rara sitis, ru[c]tus acres, vix debita solvit
Venter, sumende dapis est effrena voluntas.

7. SI EX FLEGMATE VITREO.

Flegmatis effectus vitrei: febris impetit artus
Insultu primo vehementi frigdore, lenti
Frigdorem sequitur fervoris flamma tepescens.
Pulsus in insultu brevis est et debilis; horis
Nocturnis revocat febris exitiale periclum.
Limpida resplendet albens urina, globosa[1]
In fondo, ceu sit per frusta globus glacialis
Dispersus; sed cum forti virtute caloris
Terrea materies dissolvitur, attenuatur
Per totum, multoque venit cum flumine, finem
Protendens[2] morbi; gravis intestina molestat
Torcio, vel stomacum, cum putrida causa locatur
In villis[3]; mucos fondit cum fecibus anus.
Pectoris angusta testudine putrida clausa
Materies tussim vomit[4], emittitque globosum
Atque tenax sputum. Vultus color, hora, dieta,
Etas, natura, locus et genitale sigillum
Nature[5], perspecta fidem poterit (*sic*) stabilire.

8. SIGNA SIMPLICIS TERCIANE.

Simplicis insultum tritei lux tertia, quadam
Lege mali, replicat, alterque gravamina nescit
Tranquillus lenisque dies; sed duplicis instar[6]
Quovis pena die, rubea putredine nexa

[1] Il s'agit sans doute de l'urine *floconneuse.*

[2] Sans doute il faut lire *portendens.*

[3] Il est peu probable que par ce mot l'auteur ait entendu les *villosités* intestinales. M. E. du Méril me propose *hillis* (entrailles); peut-être le manuscrit primitif portait-il réellement *hillis* pour *illis.*

[4] Ne faut-il pas lire *movet,* et sous-entendre *eger* devant *emittit?* — M. E. du Méril, à qui j'ai soumis quelques-uns des passages les plus difficiles de ce fragment, me propose :

. . . . . testu si putrida clausa
Materies, tussis vomit emittetque globosum.

[5] Le manuscrit a en glosse *sexus.* — Ce qui suit est une formule habituelle à l'auteur pour dire que toutes ces circonstances confirment le diagnostic s'il est douteux.

[6] J'ai fait deux corrections dans ce membre de phrase; conformément aux

Orta febris colera, cum preterit hora diei
Tercia, membra quatit; rigor ingens previus instat
Et fax succedens immensi caumatis artus
Acce[n]dit; ratio nonnunquam turbata [1] summo
Febris, in accessu delirat; tempora, frontem
Et dextram partem capitis pressura doloris
Major dissolvit; privatur munere somni
Palpebra. Bis senis gravius torqueris in horis
Eger; cui totidem fallaci membra quiete
Respirant; veram dat bisduodena quietem
Hora. Citus pulsus cum forti verbere crebrus (— os?)
Ictus inculcat; tenuis substantia fecem
Sanguinis informat; rubeo quoque tincta colore
Dispergit radios oculi; tinnitibus auris
Intonat. In stomaco si putrida causa locatur,
Nausea prompta venit, magis os offendit amarus
Ructus, avara sitis os siccans atque palatum;
Aviditas (arid-?) major; puncturam tortio ventris
Concomitans, morsus stomaci suprema lacessens;
Intestina tenens occasio putrida torquet,
Suppositas umb[i]lico [2] graviterque flagellat
Partes; egestas feces quas ejicit anus,
Assimilat tinctura croco. Si fellis in ede
Aut epatis sima [3] putrescit causa doloris,
Majus [4] supplicium, major punctura redundat
In partem dextri lateris, magis æmula flamme
Fex epatis rutilat crocee quam crebro coronat
Ampla superfluitas spume [5]. Si pectoris artat
Concava materies putrix (— is), sitis arida gut[t]ur
Exsicat, cui plus confert contrac[t]io crebra
Aeris algentis quam potus copia; tussis

doctrines anciennes, j'ai lu *instar* au lieu d'*instat*, et *orta febris colera* au lieu de *orta febris colore*. La construction reste néanmoins un peu embarrassée, il faut la rétablir ainsi : *pena* [*hoc est febris*] *orta colera rubea* (*sc. flava*) *nexa putredine, instar duplicis, quatit membra, quovis die, cum, etc.*

[1] La mesure exigerait *turbida* pour *turbata*.

[2] La quantité d'*umbilico* rendant ce mot impossible dans un vers hexamètre, Gilles a sans doute changé en une longue la brève *bi*.

[3] Le manuscrit a en glosse *concavo*.

[4] *Major*, ms.

[5] Clara rubens triteum duplicem, vel hepar calefactum,
Quartanumque potest insinuare typum (sic).

(*De urinis*, v. 183-184. — Voy. aussi v. 247 et suiv.)

Et raucedo nocent. Hanc febrem crebrius infert
Estatis fervor, plaga torrida, sicca juventus,
Causa cibus colere, complexio fervida, sexus
Dignior [1]. — Ex colera citrina putrida febris
Exoriens primo frigdoris acumine membra
Quassat; post leni succendit caumate sero
Infestans, summosque gradus est na[c]ta caloris;
Citrini rutilans effusio quam mediocris
Plus tenuis firmat substantia signa minoris
Insinuant pene stimulum [2], nam gustus in ore
Parcius offendit, sitis est brevior, dolor instat
Levius (lenius?), et pulsus torpescit tardior ictus.

9. SI EX VITELLINA COLERA.

Facta vitellini febris putredine chymi
In vespertinis offensam frigoris horis
Primitus inducit, levisque (lenisque?) caloris acumen
Subsequitur; subcitrinum transgressa colorem
Haud multum rutilat fex epatis et mediocrem (— ri?)
Plus tamen in tenuem vergens, et (aut?) signa remittit
Aut ebetat nova materies quibus auget acumen.
Vera solent hec et sibi proxima [3] cauma febrile
In longum tempus protendere [4]...... remoto.

10. SIGNA SIMPLICIS QUARTANE.

Simplicis insultus quartane quarta resolvit,
Et replicat tormenta dies [5], sed duplicis unum
Tranquillum transire diem permittit acumen;
Ex sibi contiguis geminis tormenta diebus
Infestant egrum, quod cessat luce sequenti.
Nature niger humor, opus, regio borealis,

[1] Le manuscrit a en glose *masculus*.

[2] Ces vers me paraissent très-altérés, je propose de lire :

Citrina rutilans effusio quam mediocri
Plus tenuis firmat substantia, signa minoris
Insinuant pene stimulum.

Signa veut dire suivant moi : « tels sont les signes ».

[3] Avant *proxima,* il faut sous-entendre *signa.* — Le manuscrit porte *tibi et.*

[4] Le manuscrit présente une lacune que je ne sais comment combler. — (Voy. du reste, sur les symptômes fâcheux de la fièvre tierce *fausse,* Synésius *l. l.* p. 132 suiv.)

[5] C'est-à-dire que la fièvre cesse et recommence le quatrième jour.

Etas postrema[1], complexſo frigida, sicca,
Morbidus autumnus, instaurativa dieta
Humoris quarti, sexus charactere[2] levo
Signatus, tibi tetrachei sunt nuncia veri.
Febris in insultum (— tu?) patientis dissipat artus,
Algor et horenti constringit membra tremore,
Quem calor insequitur lentus, duratque per horas
Pena quater senas; duplato membra quiescunt
Horarum numero, donec restauret acumen;
Putrida materies cum forti turbine cordis
Impetit angustos motus; urina caloris
Indicat effectum, cum jam sua jura resolvit
Hora parossismi, que[3] sic sub luce sequenti
Tincta manet; sed ab insultu cum membra quieti
Mancipat hora, micat albedine splendida, visus,
Admittens radios tenui substantia luce (— cis?);
Que morbi finem spondet, si forte triumphet
In morbum natura viget (— ens?); cum putridus humor
Ejectus, mixtusque simul cum fece colorem
Approbat, tribuitque situm[4]. Sub vespere pena
Inchoat, osque sapor vini mentitur acetum[5].
Haud multum velox pulsus, cum verbere duro
Immutat digitum, cum crebro suppetit ictum.
Febris in accessu livent extrema, recusat
Somni delicias oculus vigil, artubus egris
Segnities inserta manet, quandoque tumore
Tibia turgescit, pedis ingrossata minatur
Ydropisis (— pisin) caro; dum durat facit horida somnus
Somnia; que splenis (— ni?) pars est annexa sinistra
Pondere comprimitur; stomaci bacchatur in escas
Affectus; que nunc consueta requirunt[6]

[1] Le manuscrit porte *proxima senilis*, mais *senilis* est évidemment une glose d'*etas postrema*.

[2] Le manuscrit a *karatere;* il s'agit de la femme, qui, suivant les anciens, était située à gauche dans l'utérus.

[3] C'est-à-dire *l'urine*.

[4] Voy. v. 313-15. — *Tribuitque situm* signifie probablement : *l'humeur putride donne un sédiment* aux *fèces*.

[5] Cette phrase signifie, soit : *le malade a dans la bouche un goût de vinaigre de vin;* soit : *le vin que le malade prend lui semble avoir un goût de vinaigre*. En tout cas, le vers me paraît avoir souffert quelque dommage.

[6] Il manque un pied à ce vers; mais je ne sais comment le restituer avec sûreté. Peut-être pourrait-on lire *consueta alimenta requirunt.*

Jura negat venter. — Non vere signa redundant
Quartane : color urine que caumata faxus (facis?)
Continue rutilat, rigor instat, primus et ardor
Fortis subsequitur, pulsus velocior ictus
Multiplicat, febrisque rigor sua tempora mutat :
Nam nunc anticipat, nunc instat tardius horis;
Citrinus color est, sitis immoderata palatum
Desiccat, quandoque sonant tinitibus aures,
Nausea nonnunquam subrepit, sepius anus
Materie fundit signum, dolor instat acutus
Verticis attingens partes. Triteique sequela
Esse solet, vel continue. Fervore nocivo
Estatis veniens, vel cum subit ariditate
Autumnus, res exiccans, fervens plaga, vita
Augmentans colere cumulum, complexio sicca
Et fervens, vero dubios examine firmant.

11. DE LIPARIA ET EMPIALA.

Errans exterius infrigdat epyala corpus
Dum calor interius [1] fervet, versoque tenore
Exterius fervet liparia, dum quatit artus
Interius torpor, quem noxius efficit humor.

12. DE FEBRE QUOTTIDIANA CONTINUA.

In venas gestans causam putredinis humor,
Continue generat metuenda pericula febris.
Flegmatis exoritur vitro [2]; tibi promere (?) posset
Maior ter senis pressura laboris in horis,
Bis ternis moderata quies; cum flegmatis hora
Infima disponit, cum nox, expulsa diei [3],
Incitat ad somnos oculos, renovata resurgens
Plus solito febris incommoda; pal[l]or obumbrat,
Nec sunt in facie flamma rutilante ruboris (— es?),
Haud velox pulsus, cum molli verbere raptos
Ingerit et renovat ictus; urina, superne
Appositis manibus, livet citrino (— na?) colore,
Per totum spissa; raro sibi pocula poscit;
Castigata sitis [4] animales impedit actus.

[1] *Exterius*, ms.

[2] Il est question de ce que les anciens appelaient *humeur vitrée*.

[3] *Diei* est sans doute ici pour *die*.

[4] Je suppose que l'auteur a voulu dire : *la soif étant modérée, on boit peu, et la*

Subrepens quandoque stupor, lentus calor artus
Incendit; turget vultus, succin[c]ta quiete
In somnos oculi turgescit palpebra; ventrem
Distendit gravitas; prius (propius?) dolor aggravat artus.
Crebrius hanc inducit hiems, aut ultima febrem
Etas, vel levus [1] sexus, vel tempora prima
Etatis tenere, vel desidiosa senectus,
Vel plaga frigescens generans, vel salsa dieta,
Aut signata notis complexio flegmatis; hora
Cretica materie dure gravitate moratur.

13. DE CAUSONE.

Putrida materies qua causon destruit artus
Clauditur in vena gracili [2] que proxima cordi
Pulmoni, jecori, stomaco, loca continet; hujus
Collige signa, siti nimia, nigredine lingue,
Fervoris flamma, stimulo vehemente doloris,
Pulsu veloci, duro, qui fortiter instat
Et crebro; multa, tenui mediocriter atque
Spumosa fece jecoris [3], tinitibus auris,
Insomnes oculis horas ducentibus omnes
Et modica requie. Rutilans aurora diei
Prenotat adventum morbi. [Si] munere somni
Gaudet, in ignitis versantur somnia flammis.

14. SI EX COLERA.

Accusat coleram facies citrino (—a?) rubore
Commixto; dolor in dextra plus parte flagellat,
Infestatque caput nimius; venterque rebellis
Nature retinet que solvere jura tenetur;
Exardent oculi, rutilans quos flamma ruboris
Accendit; pungit colere furor, et magis instat

secrétion urinaire est, en conséquence, peu abondante; autrement je ne me rends pas compte de l'épithète *castigata.*

[1] Voyez v. 292 et la note correspondante.

[2] Gilles met ici le singulier pour le pluriel, car les anciens plaçaient le siège du *causus* dans les petites veines qui sont près du cœur, de l'orifice de l'estomac, du foie, du poumon et même dans toutes les autres veinules du corps. (Voyez dans la collection *De febribus* les chapitres consacrés à cette fièvre.)

[3] .... figurat
Causonidem si plus tenuis quam spissa.
(*De urinis*, v. 194-195.)

His punctura locis ubi causa nociva locatur.
Huic adjuncta malo sunt estas sicca, juventus
Impetuosa, plaga torrens, ignita dieta,
Sexus agens, portans colere complexio signa.
Septimo (— a ?) crebro solet huic finis tempora febri
Accelerata (— re ?) dies [1], et creticus ocius instat
Terminus, absolvens egrum, vel damna minatur,
Mature mortis venture predicat horam.

15. DE TERCIANA CONTINUA.

Continui tritei renovatum maius acumen
Tertia lux renovata facit, discrimen in horis
Augetur colere; bis senas summa per horas
Passio continuat penam totidemque remittit
Parcius affligens; urina rubore relucet
Consimilis [2], tenuis mediocriter, atque superne
Obscuram retinens faciem; cum causone febrem
Concordem faciunt hanc cetera signa, sed illa
Acrius infestat, minus hanc comitatur acumen.

16. DE QUARTANA CONTINUA.

Tantum continuat febris quartana calorem
Cum magis in vasis putrescens clauditur humor;
Horaque supremum dat bis duodena laborem,
Et morbi numerus minuit generatus [3] acumen
Horarum falsa requie, dum membra resumunt
Virtutem; quartoque die revolutio morbi
Penas augmentat; tardatur motio pulsum
Efficiens, duro dum pulsat vena flagello
Immutat digitum; plombi [que ?] coloris ad instar
Livescit; sapor in gustu simulatur aceto;

[1] Je ne saurais me rendre compte de ce membre de phrase sans faire subir au texte quelque changement; il est vrai que la seconde syllabe de *crebro* est longue dans la prosodie classique; mais l'auteur a sans doute étendu à cette terminaison la licence que les poëtes du moyen âge se permettaient pour les terminaisons en *a* et en *e*; peut-être les vers 252, 277 (pour lesquels j'ai proposé des corrections) et 415 sont-ils d'autres exemples de cette licence. En tout cas, Gilles a voulu dire que le septième jour a souvent coutume d'accélérer la terminaison bonne ou mauvaise de la maladie. (Voyez v. 328-9.)

[2] Je pense que *consimilis* signifie ici *homogène* (*urine homogène par sa substance, ou d'une couleur rouge homogène*).

[3] Sans doute il faut lire ici *geminatus*.

Potum rara sitis exposcit; pendet in ore
Tristitiæ signum; fex sanguinis attenuata
Discolor apparet quasi pallida; si tamen instet
Cretica lux morbi, laurum latura triumphi
Nature, nigrare potest quia putridus [humor?]
Ejicitur, fecemque sua nigredine signat.
Cum nox invitat requiem qui, luce fugata,
Obvolvit mundum caligine, fortiter instat
Passio febrilis; cum reddunt aera grossum
Frigus et ariditas, et in hora conveniente
Materie, stimulos acuit pressura laboris.
Tardius hac in febre suum natura triumphum
Consequitur, longumque, proscripto[1] fine,
Materies compacta facit; nam facta (?) rebellis
Nature morbus bis denis iura diebus
Continuat, pluresque dies quandoque requirit.

17. DE SINOCHO.

Putridus in venas (— is) sanguis discrimina duri
Trina facit sinochi, sed servat omotonus
Omnibus inceptum stimulum, morbumque moratur;
Nescia placari sub eodem pena tenore
Morbi primicias[2], augmento continuato;
Insequitur febris acmastica[3] tercia totis
Viribus insistens primo; lenimine quodam
Mitius affligit processu temporis. — Edunt
Hanc morbi speciem rubor omnis, turgida vena,
Gustus dulcedo, fetens urina, repellens
Subtiles visus radios pinguedine multa.
In specie prima summe rubicunda superne,
Et livens ynopos (*οἴνωπος*) infra, fixoque tenore
Hanc non permutans faciem; signatque secundam
Primitias[4] morbi primó rubicunda, sed horis
Augmenti livens inopos; postrema notatur

[1] Ce vers est, comme on voit, entièrement défiguré; néanmoins le sens ne souffre pas notablement de cette altération. — Le vers 327 n'est pas moins altéré.

[2] Il manque sans doute ici un verbe régissant *primicias*, par ex. *tenet*. Cette fièvre était appelée *epasmastica*. (Voy. note suiv.)

[3] *Augumastico*, ms.; il faudrait *paracmastica*.

[4] Cette forme d'accusatif, qui semble dépendre de la préposition *secundum* (*κατά*) n'est pas rare au moyen âge; on en trouve plusieurs exemples dans ce fragment. — Peut-être aussi faut-il lire *primitiis*?

Urina primo rubicunda, posteriore
Tempore continuo magis existente remissa,
Opposita livente manu. Communiter instant
Somnia que flammas conjectant lampadus (— is?); horam
Non habet immunem patiens que febris acumen
Proscribat requiem [1]; dolor instat concava frontis;
Fortius infestans sitis ex fervore nocivo;
Castigata tamen venter vix debita solvit;
Velox et tardus pulsus, mollisque recurrit
Ad digitum; finem solet huius septima febris
Accelerare dies, nec metæ tempora differt
Materies humilis; sanguis quandoque nocivus
Naribus erumpit. — Hec effectiva: dieta,
Sanguis, et similis complexio consona dictis,
Etas que malas nescit, lanugine parvas,
Congelutale pilis signum [2]; nec (ne?) devius error
Surrepat, tibi signa dabunt. Elucet eisdem
Vis inflative (?) signis, paucisque notatur
Istius a sinocho distancia, nam rubicunda
Et fetore carens effluxio predicat istam,
Nescia livoris , febrem; nec sanguine putri
Efficitur, sed tam nocens est vena repleta [3].

18. DE PRIMO EMITRITEO.

Primus emitriteus producitur ex generata [4]
Materia; minor est exortus flegmate putri
Et colera, quotiens in vena clauditur illud,
Hec latet exterius; causis mediusque fit i[s]dem
Ordine converso; putris, niger additur (— us?) humor
In vena, cujus comes est fel quod latet extra,
Majoris generat discrimina. — Primus habetur
Judicio fecis hepatis, nam spissa superne
Livet ruffa, vel inferius rutilat, magis instat
Tempore nocturno, dum crudi flegmatis hora
Aera disponit, et eodem tempore parvus

[1] Il faut lire *requie* ou sous-entendre soit *secundum*, soit *per*.

[2] Ce passage me paraît fort altéré. Ne faut-il pas en lisant *vestit*, *parva* et *congenitale*, interpréter *l'âge qui revêt les joues d'un léger duvet, signe de la puberté, caractérisé par la naissance des poils*.

[3] Le sens de ce vers, fort altéré, me paraît être : *la réplétion de la veine est la cause de l'acuïté de la fièvre*.

[4] Ici encore je crois qu'il faut lire *geminata*.

Infestat quandoque typus; tenet ultima frigdor
Corporis; extreme nares, pes, palma, remisso
Caumate frigescunt; oculos oppressio somni
Aggravat, infestat ter sex violentius horis,
Et sex declinat gravitas; pulsus muliebris
Mollitie, nec cum veloci verbere vene
Occurrit digitis. — Medii sunt nuncia livens
Urine pars summa, color rubeus mediocris,
Vel modicum pinguis substantia; tercia semper
Lux gravior, colere quavis truculentior hora,
Cum rigor infestat modicus, sitis amplior, ictus
Fortior, arterie dure, somnus brevis, oris
Exosus gustus, calor ingens, nigraque vultus
Forma; magis stimulat febris preter (per ter?) duodenas
Horas, bis senis post mitius instat in horis.
— Signat emitriteum majorem geminata revolvens
Et replicans tormenta dies discrimine magno;
Tempore dum medio minus egrum pena molestat,
Aut nimis infestat, ut (et *seu* aut) cum nigredine linguam
Offendit; mortem furiosus in artubus ardor
Pretendit (port—?); fervore negat nimioque loquellam
Ariditas lingue; pulsus velociter instat
Qui digitum diris solet infestare flagellis;
Per bis ter denas fit pena molestior horas,
Bis senis residens. Divino munere tantum,
Non medici, gaudere potest natura triumpho.

19. SIGNUM FEBRIS PESTILENTIALIS.

Quam subito solet atra sequi mors significabunt
Pestiferam, quisquis legis, hec sinthomata febrem :
Spiritus interdum languentis magnus et altus,
Interdum angustus multum, curtusque frequensque,
Nausea, proscripta esuries stomachi, dolor oris,
Frenesis, excubie, sitis ingens, arida lingua,
Nulla quies, frequens angustia, lypothomia,
Splen tumidus, carnis tepor, atque ypocondria tensa,
Alcola[1] rubra, bothor[2] qui, ut mox plerumque videntur,

[1] « *Alcula* vel *alcala* arabice pustule ulcerose que in ore et lingua fiunt. » (Simon Januensis, *Clavis sanat.*, p. VI, éd. de Venise, 1507.) Ce sont probablement des *aphthes*.

[2] « *Bothor*, id est eminentie in cute non naturales; et sunt pustule albe parve et « alterius coloris; vel sunt pustule parve que sunt in pueris, propter quas jussit

Sic plerumque latent, tussis non humida, venter
Inflatus, notis pulsusque frequentior horis;
Hinc bilis fluit interdum aut pituita; quod extra
Mittitur id fetet, spumosum denique mole;
Fexque aliquando epatis grosso confusa liquore
Aut san[i]e similis, aliquando est pseudo colore
Bilis vel rubre tenuisque affecta, vel atre;
Regnantem vomitus coleram testatur utramque;
Sepius at rubre regnum propalat, amice.
Sudor et egroti quocumque a corpore emanat[1],
Ut scribunt medici, nec vana est pagina, fetet;
Et licet interdum videantur membra quiete
Exteriora frui, vite tamen hostis amice,
Assiduo hec febris stimulo interiora molestat.

20. DE SIGNIS PRAEGNANTIS.

Nature rus excultum si primo novellam
Pullulat in messem, spondens augmenta futura
Humano generi[2], sic collige : menstrua cessant,
Ubera turgescunt, variis affectibus escas
Exposcit stomachus, succedit nausea, torpet
Pigra venus, matrix quasi clausa virilem[3]
Constringit virgam; coxarum pondere motus
Tardior est solito, conturbat torcio ventrem;
Pigrior aspectus; oculorum motibus addit
Tranquillam requiem quorum nova concavat orbes
In vultu macies; oculus livore novello
Caligat; commissa tenet minus humida matrix.
Insinuant hec signa marem : venter teres, oris
Vivida forma, citus pulsus, sopitus edendi
Affectus, motis[4] agilis, color emulus auri
Urine; lac distillans si suscipit unguis
Plana superficies, certi(certa?) compressa figura

« Galenus infantem sale trito saliri et fasciari: et resolvuntur in aqua citrina, et « *variole* sunt hujus generis ». (Matthaeus Silvaticus, *Opus Pandectarum medicinæ;* Lugd. 1541, f° xxxvj.)

[1] Lis. *manat*.

[2] Par cette phrase pompeuse, l'auteur a tout simplement voulu dire : Si une femme devient enceinte.

[3] Ce vers est fort altéré; je ne sais comment le restituer.

[4] Il faut sans doute lire *motus*, c'est-à-dire un *mouvement agile*.

Gutta manet lactis, nec defluit; auxiliatrix
Dextra manus corpus levat inclinata sedentis,
Si nova subrepens occasio surgere cogit.
Abreviat somnos oculus vigil. Accipe signis
Oppositis si fetus habet muliebre sigillum.

21. PETIT LICENTIAM AUCTOR.

Emeriti jam, Musa, stili suspende laborem,
Octa (*lis.* otia) dum fessos reparent inducta jugales,
Et dediscat equos currus temone supino;
Respiret calamus, jam sunt (sint?) optata quietis
Munera defessis; cessent manare fluenta
Fontis adaratici parvi, poritana colona [1]
Summissum deponat onus. Innecte coronam
Tiro recens physice, cum qui, nunc prima novello
Nunc lumen... [2] pulsans pede, sacra voluptas!
Amplecta secreta physis, tua commoda pensans,
Profectum dimensa tuum ; mea causa laboris
Suppeditavit onus [3]. Ergo si morsibus instet

[1] On trouvera une grande analogie entre ces vers et ceux qui terminent le poëme de Gilles *Sur les urines:*

Nunc mea, completo, respira, Musa, labore
Stringe rotam, cursum cohibe, compesce fluenta,
Claude Musandini torrentes fluminis undas.

Voyez aussi le *prologue* de la troisième partie du poëme *De pulsibus* et l'*épilogue* du même poëme. — Mais comment deviner ce qui se cache sous le vers monstrueux *Fontis adaratici! etc.,* et quelle fantaisie poétique a pu venir à l'esprit de Gilles.

[2] Les vers 453 à 455 sont très-corrompus; je crois qu'il faut lire :

Tiro recens phisice, tu qui nunc prima novello
Limina nunc [templi] pulsas pede, sacra voluptas!
Amplectens secreta physis,

On pourrait lire aussi *limina* ou *limen doctrinæ,* ainsi que me le propose M. E. du Méril.

[3] Ce vaniteux appel à l'admiration des étudiants et à leur dévouement pour le service de sa cause ne doit pas étonner de la part de Gilles, qui a écrit *De compos. med.* I, *prol.* v. 153-167 :

Ricardus senior.......
....
Sit judex operis placidus, censorque benignus,
....
Edoceat pueros his insudare libellis,

Obliquis, si livoris detractio nostrum[1]
Subsan[n]ans condemnat (—et?)opus, si forte cachinni
Materiam querat, tu promptus verbere verbo
Sis mihi pro muro, gladiis accingere iura,
Si nequeas sermone meam defendere causam.
Zoile, nunc tecum mihi sit sermo ultimus : alta
Livor addit[2], virtutibus invidet, ardua carpit.
Si mea livore perstringis carmina, monstras
Hoc ipso, quod laude nitent, quod laurea nostri
Carminis extendat (et?) laudis decus; ergo repone
Spicula livoris, nam quem prosternere livor
Nititur, extollit, et quod (quo?) nocet, expedit hosti;
Cum ledit sanat, cum sevit verbere, mulcet,
Cum culpa culpam redimit, cum crimine crimen[3].

DE NOCUMENTIS COYTUS IMMODERATI.

Ut tibi pollicitus fuerat Damianus[4] amanti,
Scribit, que nimii coytus incomoda quanta
Surgant, ut cui nunc uxor formosa marito

Ex quibus utilium claret sententia rerum,
Et metrici ratio nexus et forma loquendi.
Haec mea scripta legat et linguae verset in udo (?),
Mentis in arcano memori sub clave sigillet
In medicas artes introducenda juventus,
Huncque librum potius sibi noverit esse legendum,
Quam nugas et lascivos Nasonis amores.

Ce dernier trait est curieux en ce qu'il nous montre qu'Ovide tenait lieu de romans pour les étudiants, au temps de Philippe-Auguste.

[1] *Noster* ms.

[2] Il faut lire sans doute *adit* ou *edit.*

[3] Zoile........
Sed perversa tui lex est et regula moris,
Ut quod scire nequis, id depreciare labores;
Quod facit ad laudis titulum famamque coronat
Et meritum cumulat: tua nam reprehensio laus est,
Et tua laus vitium redolet culpamque figurat.

(*De compos. med.* IV, v. 59-69.)

[4] *Damianus* est ici la personification du médécin, dont saint Damien était le patron; on disait un *Damianus* comme on dit un *Cicéron,* un *Démosthène* en parlant d'un orateur. Je n'ai pu encore découvrir de qui est ce morceau, qui ne me paraît pas se rattacher directement au fragment de Gilles.

Traditur, hoc cautus juvenis bene carmine fias.
Quisquis sepe fuit veneris proclivis ad usum,
Corporis amittit vires, frigescit et aret,
Quo calor innatus, liquido pereunte, fovetur;
Restaurare quidem sueti nam plurima chimi
Suppremi pars excutitur, pars spirituumque
Magna perit; certe coytus quanto mage quemque
Delectat, quia plus nati vacuare caloris
Noscitur, hinc fertur tanto mage debilitare
Cor, jecur et cerebrum, nucham, nervos stomacumque,
Dicitur et visum, cunctos quoque ledere sensus :
Accelerat senium, caput ellapsisque capillis
Calvificat, canos, etsi stent, mox facit illos.
Adde quod iste viros pugnare effeminat ausos;
Citrinus coytu color accidit; hunc ubi multa
Precessit nigredo mali presaga futuri.
Hic quia c[r]ura dolent, vix sese sustinet, immo
Interdum cadit; hinc veluti sua membra pererrant
Formice; ad dorsi finemque a vertice sentit;
Hinc tremit, hinc vigilat, nimis hinc febrit acriter, osque
Hinc fetet, colicam hinc patitur, fitque hinc dolorosus[1]
Multotiens, venter graviter sic digerit escam;
Hinc modo uterque oculus foris eminet, hinc fugit intro
Sepius, hi[n]c macies, frons arida, tempora plana,
Optate fieri vite properante recessu;
Sepe solent (dolent?), dente infirmo; solet inde putrere
Tabida diffundens fluidum gengiva cruorem.
Hinc dorsi renumque dolor contingit, et inde
Vesice labor est vehemens quandoque. Quod ultra
Plura noto, nimio coytu languescere cuncta
Membra puto; idcirco quisquis vult vivere longo
Tempore, quisque legit, fugiat discrimina prudens.

Au folio 2 du même manuscrit je trouve deux morceaux réunis sous le titre *Conditiones necessarie medicis.* La versification du premier est régulière; le second est un essai informe de vers rimés, où souvent les syllabes ne sont que comptées.

Clemens accedat medicus cum veste polita;
Luceat in digitis splendida gemma suis;

[1] Il est probable que le poëte a donné une quantité arbitraire au mot *dolorosus,* qui est très-rarement employé.

Si fieri valeat, quadrupes sibi sit preciosus;
Ejus et ornatus splendidus atque decens;
Ornatu nitido conabere carior esse;
Splendidus ornatus plurima dona dabit;
Viliter inductus munus sibi vile parabit;
Nam pauper medicus vilia dona capit.

Cum dolet infirmus, medicus sit pignore firmus;
Egro liberato dolet de pignore dato[1];
Ergo petas precium, patienti dum dolor instat;
Nam dum morbus abest, dare cessat; lis quoque restat;
Empta solet care multum medicina juvare;
Si data sit gratis, nil confert utilitatis[2].

[1] L'auteur hippocratique du traité *des Préceptes* fait la même recommandation : il n'est pas besoin de dire qu'elle est contraire à la dignité médicale, et même aux principes d'humanité; elle montre, du moins, que l'ingratitude des malades est aussi ancienne que la médecine.

[2] Les quatre vers qui suivent ne présentent aucun sens; je m'abstiens donc de les publier.

Ch. DAREMBERG.

MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES.

IIE CAHIER.

Rapport adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes, par M. Geffroy, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Bordeaux, chargé d'une mission en Danemark et en Suède.

Paris, le 20 juillet 1852.

Monsieur le Ministre,

La mission qui m'a été confiée en Danemark et en Suède par M. le Ministre votre prédécesseur, le 5 août dernier, avait pour objet de rechercher les principaux manuscrits propres à éclairer l'histoire commune de la France et du Nord scandinave.

Permettez-moi de vous adresser dès à présent, en conséquence de cette mission, une copie et une traduction de vingt-quatre lettres du roi Charles XII, dont j'ai trouvé les manuscrits autographes à la bibliothèque du Gymnase de Lübeck.

Ces lettres, adressées à la princesse Ulrique-Éléonore, sœur du roi, proviennent d'un legs fait à la bibliothèque entre les années 1780 et 1790, par un pasteur de Lübeck, nommé Jean-Adolphe Schinmeyer, qui avait

eu d'actives relations littéraires avec le Nord. Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur ce point.

Je les crois inédites, non pas seulement en France et dans notre langue, mais pour les Suédois eux-mêmes. Plusieurs savants du Nord ont publié, depuis trente ans environ, un grand nombre de recueils excellents dans lesquels ils ont pris soin d'imprimer les pièces les plus précieuses que contenaient leurs archives. On pourrait extraire de ces collections des volumes entiers de lettres adressées à Charles XII ou écrites par lui-même, et qui auraient pour la France un singulier attrait de nouveauté; je n'ai cependant pas découvert dans ces recueils une seule de nos vingt-quatre lettres. Je n'en ai trouvé aucune dans les *Documents pour servir à l'histoire de la Scandinavie*[1], aucune dans les *Documents pour servir à l'histoire de Suède*[2], aucune même dans le recueil intitulé: *Correspondance de Charles XII avec sa sœur Ulrique-Éléonore*[3]. Je n'ai rencontré enfin aucune trace de la présence de ces documents dans plusieurs collections d'archives provinciales dont j'aurai l'honneur, Monsieur le Ministre, de vous soumettre prochainement les catalogues pour ce qui concerne l'histoire de France aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. Je ne me suis pas contenté des recherches que j'avais pu faire moi-même dans le Nord, recherches nécessairement insuffisantes à cause du peu de loisir dont je pouvais disposer. Je me suis adressé par correspondance aux savants suédois qui se sont le plus spécialement occupés de l'histoire de Charles XII, à M. Fryxell, l'un des plus habiles historiens modernes de la Suède, à M. Wieselgrén, littérateur et archiviste érudit[4]. Leurs réponses, en s'accordant, m'ont assuré qu'ils ne connaissaient pas les vingt-quatre lettres conservées à Lübeck. Le hasard a seul pu faire que ces documents aient échappé jusqu'aujourd'hui à des savants qui ont, en vue de leurs travaux, recherché dans les bibliothèques et les archives étrangères, avec un soin et un succès égal à leur science (les titres seuls de leurs ouvrages le témoignent assez), tous les documents historiques qui peuvent intéresser le Nord scandinave.

Je crois ces lettres authentiques et écrites de la main même de Charles XII. On pourra juger, Monsieur le Ministre, par le *fac-simile*

[1] *Handlingar rörande Skandinaviens historia*, in-8°; vol. XXVI. Stockh. 1843.

[2] Fryxell, *Handlingar rörande Sveriges historia*, in-8°; vol. I-IV. Stockh. 1836-1843.

[3] (P. A. Wallmark) *Carl XII's brefvexling, fornämligst med sin syster prinsessan Ulrika-Eleonora, från år 1698-1709.* 1830, in-8°.

[4] M. Wieselgrén est l'auteur d'une savante histoire de la littérature suédoise: *Sveriges Sköna litteratur*, in-8°; vol. V, Stockh. 1849; d'un excellent recueil de documents tirés des archives de la famille de la Gardie: *De la Gardiska archivet*, 20 vol. in-8° avec supplément; Lund, 1840; et de plusieurs travaux sur la mort de Charles XII.


NATURAL HISTORY.

Durchleuchtigste Princesse
Kiære Syster

iagh hafwer bekommit twenne min
kiäreste Systers breff hwarutj
min Syster welat taga sigh den mö-
dan att berätta ährender som förlöpa uti
Stockholm och frögdar iagh migh att The
alla äro allestädes godh hälsa, och
att mina hästar och hundar må wäl, och
Kiära Halle, borgsgården wara uti
min frånwaru i färgjärd wäsen
wij på, björniacht och stingarna biörnar
wäre taf iagh medh kullar wa
rarna, rolicht war wij oß här med
allahanda, och i morgon happeling
till få än en biörn att skiuta
romangen utaf, och iagh förblifwer
altidh Min Kiära Systers

Kongsör d. 7 Feb.
Ao 1699
trogne broder och tienare
Carolus.

P.S. iagh bedher min Kiära Syster till att giöra
min underdånige recommendation till drottningen och helsa
G.W. på thet flitigsta på migne wägnar.
g. Johan och g. Piper bedt migh att giöra sin
underdånigste recommendation.

de la première de ces lettres, que vous m'avez permis de joindre à cette publication, que l'écriture en est parfaitement semblable à celle dont le *fac-simile* est inséré dans le sixième volume des *Documents pour servir à l'histoire de la Scandinavie.* De plus, il m'a été facile, par la comparaison de nos vingt-quatre lettres avec les autres lettres de Charles XII déjà publiées dans les recueils suédois, de constater (je regrette que l'espace ne me permette pas de donner ici des citations qui seraient des preuves) que les unes et les autres reproduisent le même style, les mêmes expressions de familiarité, les mêmes phrases de politesse habituelle. Ici et là, c'est le vrai Charles XII que nous ne connaissons qu'imparfaitement en France, le Charles XII que la Suède aime passionnément, pour ses qualités et pour ses défauts.

De même qu'on représente volontiers le caractère de Henri IV comme résumant les défauts et les qualités du caractère français, pris généralement, ainsi le Suédois de nos jours aime à donner Charles XII pour le type héroïque de sa nation. De pareilles maximes sont, il est vrai, toujours forcées, et il ne faut pas les prendre au pied de la lettre. Toutefois, ces réserves faites, il est certain que la dernière des deux comparaisons est juste en grande partie. Il y a deux hommes en Charles XII comme il y a deux empreintes sur la Suède actuelle. Si les Suédois ont conservé jusqu'à notre temps une ardeur guerrière et une simplicité de mœurs qui sont d'une autre époque, on retrouve aussi chez eux, dans le langage de leurs salons et dans leurs relations de chaque jour, la trace vivante que l'influence des mœurs françaises et les manières de nos cours ont exercée sur leur pays pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle. On distinguera de même dans la correspondance de Charles XII, à côté de l'homme de guerre impatient du repos et des entraves de la diplomatie moderne, le Suédois plein de politesse, d'aménité et d'une affectueuse tendresse pour les personnes que des liens de famille ou les circonstances ont rapprochées de lui.

Les vingt-quatre lettres dont j'ai l'honneur de vous soumettre la traduction jetteront, Monsieur le Ministre, un jour nouveau sur le héros de la *Calabalique,* comme les Suédois appellent ce singulier combat de Bender, que Voltaire a si bien raconté; elles donnent une suite précieuse, tracée par lui-même, de ses nombreux et pénibles itinéraires, une narration du passage de la Bérésina et du combat de Holofzin en 1708. Elles montrent bien ce Charles XII, l'homme des camps, inaccessible à aucune autre séduction qu'à celle de la guerre. Voltaire a dit avec quel dédain il refusa même de voir cette Aurora Königsmark, envoyée pour parlementer avec lui. Nos lettres confirment, par de curieux passages, une si instinctive antipathie pour les sentiments ou les devoirs qui pouvaient devenir le plus contraires à l'exercice de la profession de soldat. «Ma chère sœur m'a écrit, dit-il dans la lettre XII, au sujet du

lieutenant-colonel Leyonhufvud qui désire épouser sa cousine-germaine; le mariage à ce degré n'est pas interdit, je le sais, par les lois de l'Église; mais le feu roi l'a défendu... et, d'ailleurs, je crois qu'il sera plus heureux pour cet officier, en sa qualité de militaire, de ne pas songer au mariage.» Et dans la lettre X: «La sœur de mon cœur m'a écrit qu'elle avait entendu parler de mon prochain mariage; mais je veux me rappeler sans cesse que je suis marié à mon armée, dans les bons comme dans les mauvais jours, à la vie et à la mort[1]... D'ailleurs il est défendu chez nous de se marier.»

Une si sévère discipline eût fait des merveilles si elle avait été accompagnée de la prudence et de calculs vraiment politiques; mais Charles XII n'écouta jamais aucune négociation ni aucun avis; Narva l'avait aveuglé; Pultava ne le persuada pas qu'il avait donné le premier éveil à la Russie, et suscité, pour l'Europe entière, une menace perpétuelle. Il est singulier de lire dans sa correspondance quelle était, nous ne dirons pas sa constance, il faut dire son obstination, quand il refusait de céder et de traiter, au moment où la Suède en était venue au dernier épuisement, quand Ulrique-Éléonore envoyait son argenterie au sénat pour qu'on la fondît afin de subvenir aux besoins du trésor. Alors même, en 1711, Charles XII voulait encore, perpétuant ainsi le désordre, expédier lui-même de son camp, ou plutôt de sa captivité, à travers mille lenteurs, les nominations et les affaires[2], et il écrivait de Bender à sa sœur: «Je remercie ma chère sœur de ses efforts pour donner du courage à ceux qui l'entourent. Que ma chère sœur ne désespère pas. Quoi qu'il puisse arriver, finalement tout ira bien et selon nos souhaits.» Mais la vanité de ses espérances perçait malgré lui dans l'expression même dont il essayait de les couvrir, et il fallait qu'il ajoutât: «Je prie la sœur de mon cœur de chercher à relever l'esprit de la reine mère. J'espère que les membres du sénat ne seront plus autant découragés qu'ils l'ont laissé voir dernièrement, mais qu'avec plus de zèle ils sauront à l'avenir prendre les choses comme je les ai avertis qu'il les fallait prendre. Il est tout à fait nécessaire qu'ils se montrent plus hommes qu'ils n'ont fait jusqu'à présent en mainte occasion[3].» Plus loin, on voit que lui-même cherche à se défendre par un espoir factice contre le découragement. Après avoir énuméré tout au long les petits succès qu'ont pu remporter sur les Russes les partis de Cosaques et de Tartares lancés contre eux, il écrit à sa sœur[4]: «Bien que les choses semblent parfois aller mal, tout réussira bien, et je suis persuadé que nos affaires seront

[1] Ce sont les paroles consacrées du rituel suédois, celles que le ministre prononce en présence des deux époux en les unissant par le mariage.

[2] Lettre XV.

[3] *Ibid.* XVI.

[4] *Ibid.* XIX.

bientôt rétablies... Que ma chère sœur ne s'inquiète donc pas; quoi qu'il arrive, Notre-Seigneur tournera tout en bien; c'est à nous seulement à conserver bon courage. *Si quelque malheur survenait,* et il souligne cette phrase entière, *il serait bientôt réparé; s'il m'arrivait à moi-même quelque chose d'imprévu,* il faudrait que ma chère sœur, au lieu de perdre courage, restât ferme et résolue. De la sorte nos affaires auront leur plein succès; le tout est de les pousser fortement et hardiment, sans céder en aucun point. Nos ennemis finiront par comprendre qu'ils n'auront aucun profit à attendre de *pareils accidents,* et que la Suède se tiendra dans son bon état, sans se laisser ébranler par quelque hasard. » Mais ce cri lui échappe malgré lui[1] : « Puissé-je seulement vivre assez pour voir les affaires de la Suède se rétablir heureusement! Veuille le Seigneur assister la Suède! »

Cette *tête de fer* était pourtant unie à un cœur aimant. Peut-être faut-il mettre sur le compte de la politesse suédoise l'exactitude scrupuleuse avec laquelle Charles XII écrit à ses deux sœurs (nous avons ses lettres à Hedvige-Sophie, sa sœur aînée), soit au commencement de chaque année, soit à leurs anniversaires de naissance, pour leur présenter ses souhaits de bonheur, ainsi que les formules infinies de salutations et de compliments qui, dans sa correspondance, embarrassent le traducteur français. On conviendra du moins que Charles XII s'était en cela plié sans réserve aux préceptes d'une éducation que Voltaire présente à tort comme ayant été négligée. Charles XII était fort instruit: nous avons une carte topographique du Mélar et des eaux environnantes dressée par lui et signée de lui, une courte Physique et une dissertation sur la physiologie et la psychologie qu'il avait composées; il était de plus fort habile, non pas seulement aux échecs, mais aux sciences mathématiques, et, dans sa captivité de Bender, il se mit à étudier l'hébreu. Charles XII était donc capable d'une sérieuse application d'esprit, et il n'avait conservé de rudesse qu'envers lui-même et pour la guerre. Ses lettres à Ulrique-Éléonore font voir d'ailleurs d'autres sentiments que la simple urbanité. Elles contiennent plusieurs traits délicats, soit que Charles XII reproche doucement à la princesse de ne pas l'appeler simplement du nom de frère et d'inventer pour lui des formules plus cérémonieuses, soit qu'il apprenne la mort de deux personnes aimables de la cour : « Je regrette la bonne Marguerite Wrangel. Si elle avait pu vivre encore un peu, cela eût été bien; elle était douce et toujours contente. Depuis que le comte Thor et elle sont morts, il y a sans doute beaucoup de gaieté de moins au monde[2]. » Enfin, quelle tendresse de cœur et quels accents d'une douleur profonde dans cette lettre où il parle de la

[1] Lettre XV.
[2] *Ibid.* X.

mort de son beau-frère ; « Vous savez maintenant aussi bien que nous ce grand et terrible malheur, la mort de notre beau-frère le duc de Holstein, que nous ne regretterons jamais assez. Ce malheur a changé toute notre joie en deuil ; mais nous avons dû accepter la volonté du Très-Haut et subir avec résignation ce châtiment. Il lui a plu de nous frapper; toutefois il ne nous imposera pas une croix plus lourde que nous ne pourrons la supporter avec son divin secours [1]. » Sa tristesse est plus éloquente encore quand il vient d'apprendre la mort de sa sœur aînée, Hedvige-Sophie, qu'il chérissait particulièrement : « Mon unique espérance est que cette lettre trouvera ma sœur en bonne santé, que Notre-Seigneur la conservera, et qu'il m'accordera le bonheur de revoir encore une fois ma chère sœur. L'assurance que j'en ai me donne seule quelque désir de vivre encore après le malheur que j'ai subi, et auquel je n'eusse jamais cru que je pourrais survivre. J'aurais accepté d'une âme satisfaite mille douleurs pour avoir du moins la joie de mourir le premier de nous trois ; j'espère toutefois que je ne serai pas assez malheureux pour être le dernier, et que le Seigneur, quand le temps sera venu, m'accordera de suivre immédiatement celle que nous pleurons. C'est un privilége qui me revient par droit d'aînesse et que ma chère sœur ne m'enviera sans doute pas. Je prie seulement mon cœur de prendre le plus grand soin de sa santé si elle veut me faire quelque plaisir, et afin que je puisse endurer toutes ces douleurs [2]. »

Voilà, si je ne me trompe, tout un côté du caractère de Charles XII que nous ne connaissions pas en France, que Voltaire a complétement ignoré, et sur lequel les vingt-quatre lettres qui suivent répandent une lumière imprévue.

J'ai joint à cette correspondance de Charles XII une lettre française du même roi, inédite sans doute, adressée par lui à Louis XIV à la fin de l'année 1714, et qui montre qu'à peine rentré dans Stralsund, à peine échappé aux périls de ses guerres opiniâtres, Charles XII ne songeait encore qu'à recommencer partout des hostilités européennes, de concert avec le grand roi. L'original de cette lettre curieuse, dont les archives de nos affaires étrangères possèdent seulement une copie, fait partie de la riche collection de M. Feuillet de Conches, qui a bien voulu me la communiquer pour la publier ici.

Me sera-t-il permis, en finissant, d'inscrire ma reconnaissance envers M. Tolhausen, agent vice-consul de France à Lübeck, et M. le recteur Andersson, de l'université de Lund, qui m'ont beaucoup aidé, l'un par son obligeante intervention, l'autre par le secours de son érudition, à conduire ce travail à bonne fin ?

[1] Lettre VIII.

[2] *Ibid.* XV.

Ce rapport n'a eu d'autre intention, Monsieur le Ministre, que de vous présenter un des nombreux exemples des résultats féconds qu'une mission en Suède peut rapporter à la France. Lettres de nos rois et de nos ambassadeurs, traités secrets, négociations avec ces pays du Nord dont la France voulut pendant longtemps opposer l'alliance étroite et sûre comme contrepoids aux alliances continentales et aux progrès menaçants de la Russie et de l'Angleterre, voilà quels documents, abondants surtout pour l'importante période qui s'étend de 1680 à 1750, un historien ardent et zélé peut retrouver dans les archives royales ou provinciales de la Suède. J'espère, Monsieur le Ministre, vous soumettre prochainement, dans un second rapport, des informations telles, qu'elles justifieront assurément cette espérance. On serait aidé dans une pareille tâche, je puis l'attester pour l'avoir éprouvé moi-même, par la science profonde des archivistes du Nord et par la protection bienveillante du gouvernement éclairé de la Suède.

Agréez, Monsieur le Ministre, etc.

A. GEFFROY.

I.

Durchleychtigste princesse kiäre syster,

Jagh hafwer bekommit twenne min hjertans systers breefw waruti min syster welat taga sigh dhen mödan att berätta hvadh som förlöper uti Stocholm och frögdar jagh migh att dhe dher äro alle widh godh helsa, och att mina hundar ochså må wäl, och kunna hålla bårghgården reen uti min frånvaru; i förgåårs worom wij här på biörniacht och fingo een biörn warutaf jagh medhskickar ramarne, elliest roar wij oss här med allahanda, och i mårgon hoppas jagh till få än een biörn att skicka ramarne utaf, och jagh förblifwer altidh,

min kiäre systers,

trogne broder och tiener,

CAROLUS.

Kongsöör d. 7 feb. A. 1699.

P. S. Jagh beder min kiäre syster till att giöra min underdånige recommendation åt drotningen och helsa G. W. på dhet flitigste på mina vängnar. G. Johan och G. Piper hafva bedt migh att giöra sin underdånigste recommendation.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse et chère sœur,

J'ai reçu les deux lettres de la sœur de mon cœur, dans lesquelles ma sœur a bien voulu prendre la peine de me raconter ce qui se passe à Stockholm. Je me réjouis de ce que vous y soyez tous en bonne santé, et de ce que mes chiens gardent bien la cour en mon absence. Avant-hier nous avons ici chassé l'ours et nous avons pris un ours dont je vous envoie les pattes; nous nous donnons ici beaucoup de divertissement; j'espère chasser encore demain un ours, dont je vous enverrai les pattes, et je suis toujours,

de ma chère sœur,

le fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

Kongsöör[1], 7 février 1699.

P. S. Je prie ma chère sœur de me recommander humblement à la reine[2], et de saluer le comte W[3]. le plus soigneusement de ma part. Le comte Jean[4] et le comte Piper[5] m'ont prié de vous présenter leurs hommages respectueux.

II.

Durchleychtigste princess högstährade kiäre syster,

Min kiäre syster kan jagh intet underlåta att önska lycka till sin unga lilla systerson som jagh weet min kiäre syster lärer wara mycket

[1] Kongsöör est un domaine royal de Suède, un peu au sud de la ville d'Arboga et non loin du lac Mélar. Le château, construit par Gustave Ier, a été détruit par les incendies de 1822 et 1825.

[2] Il s'agit de la reine veuve de Charles X, qui mourut seulement en 1715.

[3] C'est probablement le comte Jean Wachtmeister, né en 1641, l'un des meilleurs amiraux suédois, et qui accompagna Charles XII dans son invasion en Seeland, ou bien le comte Lars Wallenstedt, né en 1631, l'un des régents pendant la minorité de Charles XII.

[4] Est-ce le comte Jean-Gabriel Banér, né en 1662? Son cousin, Jean Banér, resta au service étranger jusqu'en 1704.

[5] Le comte Charles Piper, l'un des meilleurs conseillers de Charles XII, né en 1647, mort prisonnier des Russes en 1716.

gladh åht och att hafwa nu blifvit een moster, i går afftons höllo wij oss här lustige dheröfwer och dracko hans och allas dheras skålar, och dhe skiöt utaf festningen och skieppana här, och sedan hade wij bal tils klåckan 2 i natt, elliest passerar här intet stort, som kan berättas utan här är nu wackert wäder, och jagh förblifwer altidh,

min kiäre systers,

tjenstwiligste trogneste broder och tiener,

CAROLUS.

Carlscron, d. 18 april 1700.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je ne veux pas omettre de féliciter ma chère sœur de la naissance de son neveu[1], car je sais que ma chère sœur a, sans aucun doute, été fort joyeuse de devenir tante. Hier soir nous avons célébré ici la nouvelle, nous avons bu à vos santés à tous, et on a tiré de la forteresse et des vaisseaux. Ensuite il y a eu bal jusqu'à deux heures du matin. Il ne se passe d'ailleurs ici rien d'important qui puisse vous être raconté. Nous avons très-beau temps, et je suis toujours,

de ma chère sœur,

le très-dévoué et très-fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

Carlscrona, 18 avril 1700.

III.

Durchleychtigste princess högtährade kiäre syster,

Min kiäre syster kan jagh härmedh intet underlåta skyldigst att

[1] Ce neveu n'est autre que Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fils de Hedvige-Sophie, sœur aînée de Charles XII, et de Frédéric IV de Holstein-Gottorp. Né à Stockholm le 9 avril 1700, il devait plus tard épouser Anne, fille de Pierre le Grand, dont il eut un fils qui succéda en Russie à sa tante Élisabeth sous le nom de Pierre III.

uppvakta och beretta at här intet annat än passerat än at min flotta har conjungerat sigh medh Engelendaren och Hollendern och iagat dhe Danske i Ciöpenhamn, men dhe hafva stengt igen fahrwatnet effter sig, så at man än intet kommit widare medh dhem, än ibland om nätterne man sökt kasta eldh på dhem och om dagen pletta dhe och iblandh något på hvar annan och jagh önskar min kiäre syster må altidh må wäl och jagh förblifwer stedse,

Min kiäre systers,

underdånigste trogne broder och tiener,

CAROLUS.

Malmö, d. 7 julij 1700.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je ne puis m'empêcher de venir saluer, comme je le dois, ma chère sœur. Rien d'important ne s'est passé ici que la jonction de ma flotte avec celles des Anglais et des Hollandais, ce qui a forcé les Danois de rentrer à Copenhague; mais ils ont de nouveau barré le passage derrière eux, si bien que nous sommes réduits à essayer de leur jeter des fusées la nuit. Pendant le jour on échange quelques boulets. Je souhaite que ma chère sœur soit toujours en bonne santé, et je suis toujours,

de ma chère sœur,

le très-soumis et fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

Malmö, 7 juillet 1700.

IV.

Goldingen, d. 23 jan. 1702.

Durchleychtigste princess hjertans syster,

Som jagh påminner migh i dag wara dhen hungneliga dagen som är mon coeurs födelsedagh, så kan jagh intet förbigå at deröfver inkomma korteligen och betyga min hiärtans fängnadh jagh hafwer deröfwer at min kiäre syster så lyckeligen har Gudi skee

lof nu giönom gått dhesse nu förlupne åhren medh hälsa och sundhet, jagh hoppas och tror wår herre wara så nådigh och gifver eder all sin welsignelse till at j äfvenså wäl och lyckeligen fullända detta nu nys påbegynta femtonde åhret medh äronna otaliga flere påfylliande åhr, wilket blir min största glädje at altidh få derom frögdefulla tiender, och jagh är och förblir eder trogneste broder och tiener,

CAROLUS.

TRADUCTION.

Goldingen, 23 janvier 1702.

Sérénissime princesse, sœur de mon cœur,

Me souvenant que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de mon cœur, je veux lui témoigner par quelques lignes la joie que je ressens de ce que mon cœur a obtenu pendant ces dernières années, grâce à Dieu, une bonne santé. J'espère et j'ai confiance que Notre-Seigneur sera assez bon pour vous donner toutes ses bénédictions, afin que vous acheviez heureusement cette quinzième année déjà commencée[1], et qu'il y ajoutera beaucoup d'années encore. Ce sera ma plus grande joie d'être toujours votre serviteur dévoué, et je suis et reste votre fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

V.

Goldingen, d. 24 jan. 1702.

Durchleychtigste princess högtährade kiäre syster,

Min kiäreste syster kommer jagh åhter medh min ringa skrifvelse att upvackta och tacka för alla dhe hungneliga skrifvelser mon cœur altstadigt hungnar migh medh, och nu medh senaste påst åter medh så åhtskilliga nådiga brefw benådat, och är jagh alt dhetta owärdh. Dhet nyaste härifrån at beretta är at är här nu een

[1] La princesse Ulrique-Éléonore était née le 23 janvier 1688.

farligh fuhl och så här års elak och underligh wäderlek, ty här är fulkombligt så warmt som om det wore i wåren medh fult töcknet wäder dhertill och chursk blåst rängn och slask, så att dhet är mycket besvärligit, och mäst för wägarnes skull at komme fort och lärer princen af Saxen Ghota som i dagh effter måltiden reste bort och ärnar sigh till Ståckholm, lida stort besvär dherutaf, här förefaller elliest nu intet stort utan här är ännu mycket fredligit på dhenne åhrstiden och passerar intet stort, utan wåra partier iblandh dhe klappa opp då och då alt widh lägenheet, några af dhe kringhströfvande Pållackerne. Några par pukor och een provintialfahna har man fått af dem med partierna. Armeen ar redan upbruten och marchera uti Samogetov. Hon lärer at taga sigh dher winterqwarter. Artolleriet står fuller quar ännu wedh Düben men lärer om några dagar och bryta upp. Jagh är och ännu här uti Gåldingen men lärer i mårron eller öfvermårron will gudh stötia efter hopen. Och beer j wille intet förglömma dhen som är och forblifver dhen jagh altidh warit,

min kiäreste systers,

underdånigst trogne broder och tiener,

CAROLUS.

P. S. Pompe och Snushanen förmäla sin hörsamma tienst till madame Minionne. Dheras conterfej har jagh ärnat skicka medh princen af Saxen men dhe blefwo i hastigheten qwar förgiätna på Wyrgen. Jagh skall wäl sökia at få öfwer dhem. Elliest har jagh hafft een stor olycka att Caesar blifvit dödh för migh i dhetta här fremmande landet, så at utaf dhen ahrten nu barast Turc lefver. Jagh är gladh at cammarfruhen nu omsider en gångh hunnit till sitt äktenskaps fullbordande. At min syster velat taga Pummers barn till sigh är migh och rett kiärt.

Jagh beer giöra min recommendation hos lille C. F. och hertigen medh och min excys at jagh intet skrifwit honom till jagh har skrifwit ett bref till honom medh prinsen af Gota när han kommer fram, men jagh tror härtigen lärer ändå knappt kunna läsa det.

Om förlåtelse at jagh dhen gången så länge uppehållet mon coeur.

Amen.

TRADUCTION.

Goldingen, 24 janvier 1702.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Ma chère sœur, je viens de nouveau par cette courte lettre vous offrir mes respects et vous remercier de toutes les lettres aimables que mon cœur m'a toujours envoyées, notamment par la dernière poste. Je suis vraiment indigne de toutes ces bontés. Ce qu'il y a de plus nouveau ici, c'est que nous avons un très-mauvais temps, bien singulier pour la saison. Il fait aussi chaud qu'au printemps, et nous avons tout ensemble la pluie, le vent et la boue, ce qui est fort gênant, surtout à cause des chemins. Il est probable que le prince de Saxe-Gotha, qui est parti aujourd'hui même après le repas pour Stockholm, en souffrira beaucoup. Nous sommes tranquilles pour le moment, et il ne se passe rien d'important, si ce n'est que nos partisans frappent de temps à autre, suivant l'occasion, sur ceux des Polonais, qui pillent tout autour de nous. On a pris sur eux quelques paires de timbales et un drapeau provincial. L'armée a déjà forcé le chemin vers la Samogitie, où elle doit prendre ses quartiers d'hiver. L'artillerie est encore tranquille sous les murs de Düben, mais elle se mettra en marche probablement dans quelques jours. Je suis encore dans Goldingen, mais je pars demain ou après-demain, pour aller rejoindre le gros de l'armée. Et je vous prie de ne pas oublier que je suis et reste,

de ma chère sœur,

le très-dévoué et fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

P. S. Pompée[1] et Snushanen[2] présentent leurs hommages à madame Mignonne. J'avais l'intention de vous envoyer par le prince

[1] C'est le nom d'un des chiens favoris de Charles XII. Il est représenté dans un des plus célèbres tableaux des galeries de Drottningholm. C'est sur lui que le secrétaire du roi, Israël Holmström, a composé des vers dont le sens était : « Pompée, fidèle petit serviteur, dormait chaque nuit à côté de son maître. Vaincu par l'âge et les voyages, Pompée est mort aux pieds du roi... Plus d'un héros aurait voulu mourir ainsi. »

[2] Ce nom signifie *petit-maître;* c'est le nom d'un autre chien de Charles XII.

de Saxe leurs portraits; mais, dans notre précipitation, nous les avons laissés à Wyrgen. Je tâcherai de vous les envoyer. Il m'est arrivé un grand malheur : j'ai perdu César. Il est mort ici sur la terre étrangère! Turc est le seul qui me reste de cette espèce. Je suis bien content que votre dame d'atours soit enfin parvenue à se marier. Je suis très-aise aussi que ma sœur ait voulu prendre avec elle l'enfant de Pummer.

Je vous prie de faire mes amitiés au petit C. F[1]. et au duc[2], avec mes excuses de ce que je ne lui écris pas. Je lui ai écrit par le prince de Gotha, mais je crois qu'il aura bien de la peine à lire ma lettre.

Pardon de ce que j'ai cette fois retenu si longtemps mon cœur.

AMEN.

VI.

Durchleychtigste princess högstährade syster,

Som princen af Gota i dagh reser till Stockholm så kan jagh intet förbigå efter min skyldighet och opvackta med dhetta här lilla brefvet och recommandera migh uti min systers nådiga ihågkommelse. Jagh will nu intet länge uppehålla mon coeur för denna gången; håppas mina andra brefw lärer redan förr komma fram och jagh är och förblifwer,

min kiäraste systers,

underdånigst trogne broder och tiener,

CAROLUS.

Goldingen, 1702.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse et très-honorée sœur,

Le prince de Gotha partant aujourd'hui pour Stockholm, je ne puis m'empêcher de vous présenter mes hommages, selon

[1] Charles-Frédéric, son neveu.
[2] Le duc de Holstein, beau-frère de Charles XII.

mon devoir, par cette courte lettre, et de me recommander à votre gracieux souvenir. Ne voulant pas retenir plus longtemps mon cœur pour cette fois, et dans l'espoir que mon autre lettre est près d'arriver, je suis et reste,

de ma chère sœur,

le très-soumis et fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

Goldingen, 1702. (24 janvier?)

VII.

Bielowitz, d. 23 1702.

Durchleychtigste princess högstährade kiäre syster,

Min kiäraste syster tackar jagh underdånigst som så ofta hungnar migh medh sina aldra kiäreste skrifvelser wilket är min största glädie jagh hafwer, at få dhess kiära brefw, fast jagh intet fortiänar som så sällan upvacktar och så ofta förhindras ifrån min skyldighet men jagh märker mon coeurs grace är större änn jagh förtjänart och har jagh ännu i dag warit så lyckeligh och blifvit benådat medh ett brefw som härtigen brakte migh, han kom oförmodeligen hijt i dagh och wiste ingen ordet af förr änn han stodh mit iblandh oss i dhet wij begynte högmässan han har Gudi skeer låfw hafft rett een lyckeligh och snabb resa hijt på 9 dagars tidh öfwer Daldorf gafw migh och ännu ett bref öffwer så att jag hade dubbel lycka och blifwi hungnad medh twå på een gångh som min kiäre syster bemöt sigh at skrifwa. Jagh kan för alt dhetta intet tillfyllest tacka utan beer mon coeur altstadigt bibehålla migh sin grace jagh har elliest nu intet stort att beretta utan wij begynna nu på at bryta upp och gå här utur Somojton och längre fram än. Här wij nu ståt några veckor och afwäntat dhe bättre wägarna som nu blifwit. Dherföre wij nu och böria marchera igen. Dhe förra wägar hafwa warit så elaka at man gått till middian uti watn och orenligheten. Min kiäre syster will jagh nu intet längre uppehålla medh mit skrifwande, eij heller kan jagh mer ty blecket i bleckhornet är redan alt och wil intet flyta mera utan jagh är och förblifwer eder,

undertrognaste broder och tienere,

CAROLUS.

TRADUCTION.

Bielowitz[1], 23 (février?) 1702.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je remercie ma chère sœur de m'envoyer si souvent ses chères lettres que j'ai tant de plaisir à recevoir. Je ne mérite pas cette bonté, car je suis bien souvent empêché de présenter, selon mon devoir, mes hommages à mon cœur; mais je vois que l'amabilité de ma chère sœur est plus grande que je ne le mérite, et j'ai été assez heureux, encore aujourd'hui, pour être favorisé d'une lettre que le duc m'a apportée. Le duc est arrivé ici aujourd'hui à l'improviste, et personne n'en savait rien avant qu'il fût au milieu de nous pendant que nous commencions la grand'messe. Il a fait, Dieu soit loué! un voyage heureux et rapide de neuf jours. Daldorf m'a remis encore une lettre de plus, si bien que j'en ai reçu deux en une fois de ma sœur. Je ne puis la remercier assez, mais je la prie de me conserver ses bonnes grâces. Je n'ai d'ici rien d'important à dire, si ce n'est que nous commençons à être en mouvement pour sortir de Samogitie. Nous sommes restés ici quelques semaines et nous avons attendu que les routes fussent meilleures. Elles le sont maintenant; aussi recommençons-nous à marcher. Les routes étaient, il y a quelques jours, si mauvaises qu'on était jusqu'à la ceinture dans l'eau et dans la boue. Je ne veux pas, ma chère sœur, vous retenir plus longtemps par la lecture de cette lettre; d'ailleurs je ne le pourrais pas, car il n'y a plus d'encre dans l'encrier, ce qui ne m'empêche pas d'être et de rester

votre fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

VIII.

Durchleychtigste princess kiäre syster,

Med dhenne lägenheten at marskalken Görtz nu reser härifrån

[1] Petite ville et château de la Russie d'Europe, dans le gouvernement de Wilna, à 2 kilomètres sud-est de Rosienie, l'ancienne capitale de la Samogitie, et à 189 kilomètres nord-ouest de Wilna.

så kan jagh intet låta af min skyldighet at uppvakta min kiär syster medh mit underdånige skrifwande hwilket jagh på een tidh intet kunnat giort effter här i Påhlen brefwen intet wäl kunna komma fort medh mindre intet hafwer lägenhet at kunna låta escortera dhem mina förra brefw dt. från Warschau är jagh redder at dhe intet hälldre kanske äro framkomne, dhet sidsta brefwet, som jagh skrefw till mon coeur straxt efter slaget dhet wet jagh och att det är borttagit. Dheruti förmelte jagh om lyckliga slaget och dhet som numera utan twifwel gudh bättre lärer wara mon coeur så wäl bekant som oss här dhen swåra och grufweliga stora olyckan som oss är tillstöter at vij mist wår kiäre och dyre swåger härtigen som vij aldrigh nogsampt tillfyllest kunna beklaga och bejämra hwilket giör all wår gläde i sorg. Men så måste wij skicka oss häruti effter dhen högstas behagh och tåligen mottaga dhet wälförtiänta straff han täckes oss påläggia ty han lärer oss intet tyngre kors läggia uppå än han ju oss icke sielfw lärer hjelpa at dragat.

Min kiäre syster törs jagh intet längre uppehålla utan sluteligen recommendera migh och förblifw,

mon coeurs,

underdånigst och trognaste broder och tiener,

CAROLUS.

Lägret wid Crakau, 1702.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse et chère sœur,

Par cette occasion du maréchal Görtz, qui part d'ici, je ne puis m'empêcher d'envoyer mes hommages à ma chère sœur. Je ne lui ai pas écrit depuis quelque temps, parce que d'ici les lettres n'arrivent pas si on ne les fait escorter avec grand soin. Je crains que mes lettres précédentes, datées de Varsovie, ne vous soient pas non plus arrivées et je sais que vous n'avez pas reçu la dernière, que je vous écrivais immédiatement après la bataille; elle a été interceptée. Je vous annonçais l'heureuse issue de la journée et en même temps ce grand et terrible malheur que vous connaissez sans doute maintenant aussi bien que nous, la perte de notre cher beau-frère, le duc, que nous ne regrette-

rons jamais assez; ce malheur a changé toute notre joie en deuil; mais nous avons dû accepter la volonté du Très-Haut et subir avec résignation un châtiment trop bien mérité. Il lui a plu de nous frapper; toutefois il ne nous imposera pas une croix plus lourde que nous ne pourrons la supporter avec son divin secours.

Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, ma chère sœur, et je reste,

de mon cœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Du camp devant Cracovie, 1702.

IX.

Ravitz, d. 4 jan. 1705.

Durchleychtigste princesse högstährade kiäre syster,

P. S. Jagh beder min recommendation til alt fruntimbert och Wirtenberg och fru Cloot hofmästrinnan och Greta Wrangel och till Morinko och.....

Min hiärtans aldrakiäresta syster jagh hafwer nu hela långa tiden warit frånstängd samt blifwit nödsakad till försumma den stora lycka och nådh som mon cœur mig förunnar at migh alt är tillstätt at få upwakta mon cœur medh mina owärdiga skrifwelser jagh fördristar migh nu dherför åter at medh dhenne min underdånigste skrifwelse at framkomma, sedan jagh så länge oförswarligen effterseet min plikt så kommer jagh nu at söka dhen nåden at igen få begynna till giöra mine skyldigesta upwaktningar hos min hjertans syster och at aflägga min underdånigste och helt oförmögne tacksägelse för all dhess stora beständiga nåden som mon cœur mig städs bibehåller uti utom all min wärdighet och dher till medh altidh så ofta hungnar migh medh sina aldrakiäraste och nådiga brefw jagh bekommer jag skulle billigt hafwa förwärkt all dhenna lyckan och warit förlustigh giönom mina stora förseelser; så att när jagh tänker på all min försummelse och gräsliga efftersättiande af min skyldigheet så ängslas jag rätt och finner

at ju mer jagh betraktar : hvad som jag förtiänt : så framt min systers nådh intet wore större än min förskyllan : ju mera finner jagh migh alt owärdigare och owärdigare till all min systers nådh som mon cœur städse låter migh wederfares : jagh beder allenast mon cœur will intet tröttas wedh at continuera migh sin nådh altidh hāreffter som förr; härifrån har jagh nu intet stort at berätta min hjärtans ty här är nu alt mycket förårligt och passerar intet stort till dhes man åhter blifwer så lyckeligh och får någon lustigh lägenhet at divertera sigh medh hvadh hela sommarn i åhr passerat dhet lärer wara min kiäraste syster fyllest nogh bekant at dhet luppit mäst hela tiden af effter wanlighet med marscher hijt och dhit som först förbi Warschau åht Sandomir Jarislaw Lemberg och så tillbaka igen åht Samak förbi Lublin och åht Weingraf Bugströmmen och så åt Warschau och dherifrån wägen hijtåht. Och så ända in i Slesien och på dhenna marchen war en dhel af svänska cavalleriet så lyckeligit at dhe om en affton mot mörkningen fingo hålla treffningh med saxernas infanterie, som giönom hjelp af mörkret fingo een lägenhet at salvera sig undan svänska cavalleriet fick och sedermera fast een gångh en hop med Mouscoviter och een annan gangh een hoop Cossaker som alla mäst blefwo massacrerade. Sedan dess hafwer armeen stådt i byar och har till dato intet förrättat någonting sedan utan ligga dhe nu mer alla stilla och hafva lata hundedagar till dess något friskt vankas igen jagh har intet heller hafft tider än at färdas långt här ikringh uti regementerna utan jagh hafwer härtils mäst måst vara kwar här uti Ravis. G. Lieutnant Arved Horn som är Saxarnes fånge han är också nu här, och hijt rest på parol angående uthwexlingh som Saxarna sökt af fångarna, och nu sedan Arved Horn kom hijt hafwer han siuknat och warit illa siuk, men han begynner redan blifwa bättre, så at han förmodar snar kunna resa bort; min hiärtans systers brefw angående Professor Radson hafwer intet kunnat effterkommas, effter det sökta redan war borta innan min aldrakiäraste systers brefw kom mon cœurs befallningh angående Carl Horn som warit marchalk skall jagh giärna effterkomma och söka uhtwägh för honom at han må kunna blifwa hulpen. Elliest har jagh och fått mon cœurs sista kiäre brefw som förmäler at mon coeur och min syster Hedwig hafwa i sinnet at giöra een beswärligh resa och resa hijt. Jagh skulle fuller ingen tingh högre önska än at personlig een

gångh kunna giöra min underdånigsta upwaktningh hos mina hiärtans systrar som wore den största hungnad jagh här i werlden får, och skulle jagh wäl, om soldatväsendet tillätet, intet underlåta at resa och infinna migh till at giöra min underdånigaste upwaktningh. För mina kiära systrar håller jagh den resan oförgripiligh nästan ogörligh och för beswärligh och hälst som aldrigh någon wiss säkerhet om armeens stadigtwarande wistande. Jagh måste nu sluta och til slut önskar jagh mon coeur ett frögdefult gott nytt åhr med all prosperité och beder at mon coeur will wara persuaderad at jagh är dhes underdånigste,

trognaste broder och tiäner,

CAROLUS.

TRADUCTION.

Rawitz[1], 4 janvier 1705.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

P.S. Mes civilités, je vous prie, à toutes les dames, à la grande maîtresse madame Cloot, au prince de Wurtemberg[2] et à Marguerite Wrangel, ainsi qu'à Morinko[3].

Chère sœur de mon cœur, j'ai été depuis longtemps fort occupé et je me suis vu forcé de renoncer au bonheur et au plaisir que mon cœur veut bien m'accorder en me permettant de lui présenter quelquefois mes hommages par mes lettres indignes; j'ose aujourd'hui de nouveau hasarder ces lettres respectueuses, bien que j'aie si longtemps négligé mon devoir, et je viens implorer mon pardon en présentant, comme naguère, à ma sœur mes plus

[1] Ville de Prusse, dans la province de Posen, et à 102 kilomètres sud de Posen.

[2] On a du prince Maximilien-Emmanuel de Wurtemberg, mort en 1709, de curieux Mémoires sur Charles XII, publiés en allemand en 1730 à Stutgard, à Leipzig et à Amsterdam.

[3] Le premier et le quatrième de ces noms propres sont à peine lisibles dans l'original.

humbles civilités et toute ma reconnaissance pour sa bonté persistante envers moi; et quand je pense que ma sœur a toujours continué à m'envoyer ses gracieuses lettres, je me trouve d'autant plus indigne des bontés de ma sœur. Je prie cependant ma sœur de me continuer ses bonnes grâces comme auparavant. Il ne se passera rien d'intéressant ici jusqu'à ce que nous rencontrions quelque bonne occasion de nous divertir. Vous savez sans doute que presque tout l'hiver s'est passé en marches et contre-marches, d'abord depuis Varsovie jusqu'à Sandomir, Jarislaw, Lemberg, et puis en arrière en longeant Samak, Lublin, Weingraf, Bugström et enfin Varsovie et Ravitz. On a été ainsi jusqu'en Silésie, et, dans ces excursions, une partie de la cavalerie suédoise a été assez heureuse pour trouver à livrer bataille un soir vers le crépuscule contre l'infanterie saxonne; mais celle-ci, grâce à l'obscurité, a trouvé moyen d'échapper. La cavalerie suédoise a rencontré ensuite une troupe de Moscovites, puis une troupe de Cosaques, qui ont tous été massacrés. Depuis, l'armée s'est établie dans les villages, et les soldats s'y reposent comme des chiens fainéants jusqu'à ce qu'une nouvelle occasion se présente. Je n'ai pas même eu le temps de visiter les régiments campés ici aux environs, et j'ai été obligé de rester dans Ravitz. Le lieutenant général Arved Horn, prisonnier des Saxons, est aussi dans cette ville; il est venu sur parole pour traiter de l'échange des prisonniers. Depuis qu'il est arrivé, il est tombé gravement malade; toutefois, il commence à aller mieux et espère pouvoir partir bientôt. La demande de ma chère sœur, concernant le professeur Radson, est arrivée trop tard pour qu'on s'y conformât. L'ordre de ma chère sœur concernant Charles Horn, qui a été maréchal, sera très-volontiers exécuté, et je tâcherai de lui trouver quelques ressources. J'ai reçu la dernière lettre de mon cœur, qui m'annonce le projet de mon cœur et de ma sœur Hedvige, de faire le pénible voyage de Stockholm a Rawitz. Je ne souhaiterais rien plus vivement que de pouvoir présenter une fois personnellement mes hommages aux sœurs de mon cœur; ce serait mon plus grand plaisir, et, si les soins de l'armée me le permettaient, je ne négligerais rien pour aller à la rencontre des sœurs de mon cœur; mais je crois le voyage à peu près impossible et certainement trop pénible pour mes chères sœurs, d'autant plus que personne n'est jamais bien sûr du lieu où l'armée est fixée pour quelque temps. Je finis, ma chère sœur, avec

un souhait sincère de bonne année et de toute prospérité, et je prie mon cœur de croire que je suis

son bien fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

X.

Altranstat, d. 23 decemb. 1706.

Durchleychtigste princesse allernådigste kiäre syster,

Jagh har nu så länge warit försummeligh och missbrukat den oförlikeliga nåden som migh owärdigan betees, så at jagh nu är heelt rådlös och weet intet hwadh jagh skall begynna eller huru jagh skall kunna mera drista migh framkomma med min ringa skrifwelse ty jagh är intet allenast heelt oförmögen at i ringaste måtto tillfyllest kunna exprimera dhen underdånigsta tacksägelse som jagh är skyldigh och högst åstundar at kunna afläggia för sådan outseyeligh nådh, som min hjärtans syster migh owärdigan så altstadigt bewisat, och oaktadt all min förseelse och owärdighet ändå alt framgent har låtit wederfaras i dhet jagh så ofta och beständight blifvit behungnad medh mon cœurs aldrakiäraste skrifwelser som äro migh som så länge nödgas wara frånwarande dhen största hungnadh jagh äger, och så stor frögd at jagh intet kan hafwa större och är helt förswagh at understå mig på något sätt uhrsekta min stora försummelse, jagh har alt för länge låtit afhålla migh från min skyldigsta upwaktningh så at jagh längesedan förtiänt at wara all nådh förlustigh och har alsingen utwägh mer utan flyr allenast till mon cœurs ouphörliga nådh som jagh weet är altidh oföränderligh och intet uphörer ehuru stora och mina förbrytelser äro härwedh tröstar jagh migh och beer altså mon cœur wille af sådan nådh öfwersee medh min långwariga försummelse, jagh har offta begynt mina underdånigste skrifwelser men som jagh är en slätt skrifware så har jagh altidh olyckligh blifwit hindrader så at intet kommit til slut. Jagh kan härifrån nu intet synnerligit berätta min hiärtans syster som icke lärer redhan alt wara mon cœur bekant alt dhet som hele dhetta fälttåget förfallit,

hele dhenne sommaren har intet något synnerligit af wärde tilldragit sigh wedh dhenna armeen utan allenast armeen har giort åtskilliga marcher på aflägsna orter, och alenast några partier hafwa hafft dhen lyckan at ibland slås medh fienden men sedan armeen kommit hijt in i Saxen så har mäst warit lata dagar och intet til göra hvad soldatwäsendet anbelangar utan alenast medh sådant som förefaller när armeen står stilla då är mäst medh skrifwersaker till giörandes : freden blefw här strax sluten kårt effter armeen kom in i Saxen jagh tackar mon cœur allerunderdånigast för den aldranådigaste lyckönskan, min största glädie är at dhetta tillfället af freden hafwer förorsakat fängnadh åht min hjärtans syster, kongh August bor nu här i Liepzig som ligger een mil härifrån Altranstat jagh har några gånger warit tillsamman medh honom han är lustigh och roligh han är intet mycket stor men ramasserad något corpulent är han och, han bär sina egna håår. Dhe äro helt mörkfärgh. Mon cœur befallningh om Ebba Sparre skall jagh sökia effterkomma, jagh beklagar dhen goda Greta Wrangel dhet har warit wäl om hon har kunnat lefwa något, hon war altidh lustigh och roligh: sedan grf Thor och hon är döde så lärer många roligheter wara bårtta, mon cœur har nådigst befalt migh om princen af Molitor's utvexlingh jagh skulle giärn effterkomma mon cœurs befallningh men dhet lärer wara några hinder så at den uhtwexlinghen intet så snart lärer kunna gå för sigh, Catrina Ebba Horns bröder äro tillika medh regementet redan af kong August tillbaka gifwna och lära dhe nu begynna at rätta åpp regementet igen, mon cœur skrifwer i ett sitt brefw om spargement angående migh om mariage, så måste jagh wäl tillstå at jagh lärer blifwa wigder wedh soldathopen i lust och nöd at lefwa och döö. Men eliest mariage söker mäst alla wij som här widh dhenna armeen äro at undwika, ty dhet är aldeles förbudit wedh hela armeen både dhen tiden hon war i Pålen som och sedan man är hijtkommen i Saxen, så at ingen wedh armeen kan giöra mot dhet som således een gångh är stadfästat och så hälsosamt förordnat mon cœur har skrifwit migh angående Patkull om han kunde pardonneras, jagh önskar jagh kunde effterkomma mon cœurs befallningh häruti men som saken är af sådan svår beskaffenhet at hon intet wäl kan efftergifwas som och för exempel skull hon intet får eftergifwas så beder jagh mon cœur intet taga onådigt åpp at han intet lärer kunna blifwa förskont, jagh recommenderar migh nu shlute-

ligen i mon cœurs beständiga nådh och förblifwer ouphörligh till min dödh min hiärtans syster

underdånödmjukaste trogne broder och tiänare,

CAROLUS.

P. S. Jagh ber min recommendation till lilla Carl F. och till alt fruntimbert.

TRADUCTION.

Altranstadt, 23 décembre 1706.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

J'ai été si longtemps négligent, et j'ai si mal usé de l'incomparable bonté que vous me témoignez malgré mon indignité, que je suis maintenant fort inquiet pour savoir par où je commencerai et comment j'oserai même vous écrire quelques lignes. Je ne pourrai certainement pas vous exprimer complétement la reconnaissance dont je me sens redevable, et je désire cependant vous remercier de l'indicible bonté que vous montrez envers moi quand je le mérite si peu; en dépit de ma négligence et de mon indignité, j'ai toujours été favorisé des lettres de mon cœur; ces lettres m'apportent le plus grand plaisir que je puisse connaître dans mon éloignement forcé; elles sont ma plus grande joie. Je ne puis me pardonner mes longs retards; j'ai beaucoup trop négligé ce qui était mon devoir, et n'ai d'autre ressource que d'invoquer la clémence de ma chère sœur, que je sais inépuisable malgré toutes mes fautes. Je prie donc ma sœur de vouloir bien oublier ma paresse; j'ai plus d'une fois commencé une humble lettre, mais comme je suis un mauvais écrivain, j'ai toujours été arrêté par quelque obstacle et ne suis pas arrivé à la fin[1]. Rien de bien remarquable dans toute notre dernière campagne. L'armée a fait plusieurs marches en des lieux éloignés; mais quelques partis seulement ont été assez heureux pour livrer bataille. Depuis que

[1] Les formules de politesse sont ici tellement chargées de mots qu'il est difficile de les reproduire exactement par la traduction.

l'armée est arrivée en Saxe, nous n'avons plus d'affaires que celles qui concernent une armée au repos, c'est-à-dire beaucoup d'écrivasseries. Je remercie ma sœur pour ses souhaits de bonheur. Je suis heureux que cette occasion de paix ait fait plaisir à mon cœur. Le roi Auguste réside à Leipzig à un mille d'Altranstadt; j'ai quelquefois été le visiter. Il est gai et d'humeur aimable; il n'est pas grand de taille, mais ramassé, un peu corpulent, et ne porte pas de perruque. Ses cheveux sont très-bruns. Je tâcherai d'exécuter l'ordre de mon cœur concernant Ebba Sparre. Je regrette la bonne Marguerite Wrangel. Si elle avait pu vivre encore un peu, cela eût été bien; elle était douce et toujours contente. Depuis que le comte Thor et elle sont morts, il y a sans aucun doute beaucoup de gaieté de moins au monde. Mon cœur m'a recommandé l'échange du prince de Molitor; je le ferais bien volontiers, mais il y aura des obstacles, et cela n'ira pas de soi-même. Les frères de Catherine Ebba Horn ont été délivrés par le roi Auguste avec leur régiment, et ils commencent sans doute à le remettre en ordre et à le compléter. Ma sœur m'écrit qu'elle a entendu parler de mon prochain mariage; mais je dois avouer que je suis marié à mon armée, dans les bons comme dans les mauvais jours, à la vie et à la mort. D'ailleurs nous cherchons tous, tant que nous sommes, à éviter le mariage; il a été défendu dans l'armée de songer à se marier, soit en Pologne, soit en Saxe où nous sommes, et personne dans l'armée ne peut agir contre ce qui a été une fois ordonné pour le bien de tous. Mon cœur m'a écrit concernant Patkull, et pour savoir s'il obtiendra son pardon. Je souhaite de pouvoir exécuter en cela les ordres de mon cœur; mais l'affaire est fort grave, et, pour qu'il soit fait un exemple, cette grâce-là ne pourra pas être accordée. Je prie donc mon cœur de ne pas le prendre en mauvaise part; Patkull ne sera sans doute pas acquitté. Je finis en me recommandant à l'amitié constante de mon cœur, et serai jusqu'à la mort,

de la sœur de mon cœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

P. S. Mes amitiés au petit C. F. et à toutes les dames.

XI.

Durchleychtigste princesse aldranådigste kiärste syster,

Jagh kan intet underlåta wedh dhenne lägenhet såsom Påsen nu reser härifrån at medh några rader i största hast giöra min underdånigste upwaktningh hos min hiärtans allrakiäresta syster och beder mon cœur wille altstedse bibehålla sin dyrbara gunst för migh och intet tröttas at öfwersee medh min långwariga försummelse at jagh så åffta och så länge nödgas at uhtblifwa medh min skyldiga upwaktningh, giönom dhet jagh af åhtskilliga hinder åffta blifwer förstörd ifrån skrifwandet, och sedan såsom een mycket slätt skrifware så kommer jagh mycket swårt fort medh skrifwningen, om jagh så åffta kunde blifwa färdigh medh mina underdåniga brefw som jagh medh mina tankar giör steds min upwaktningh så skulle min hiärtans syster dageligen wara öfwerhopad medh mina ödmjuka skrifwelser, jagh beer och underdånigst om förlåtelse at jagh intet än besvarar dhet som mon cœur skrifvit migh om i sina nådiga brefw ty jagh måste skynda mitt brefw till slut och håppas medh påsten giöra åhter min underdåniga upwaktningh hwilket jagh tror lärer komma snarare fram, ty jagh tror intet öfwerståthållaren lärer resa så fort; gudi ware lofw som så nådigt åhter hulpit droningen till rätta ifrån sådan fasligt anstöt och hungnat oss igen effter så bedröfweliga tidningar. Dhen aldrahögste uppehålle henne ännu beständigt och ouphőrligen warpå jagh mig fullkombligh förlitar och at dhen högsta lärer altidh bibehålla mina hjärtans aldrakiäresta systrar som äro min endeste hungnad wedh all oföränderligh wälmåga hvilken förutan jagh alsingen förnöijelse mera kunde hafwa, jagh får nu intet uppehålla mon cœur längre medh mitt skrifwande utan allenast sluteligen beder at min hiärtans systers nådh måtte bibehållas för dhen som till sin dödh är mon cher cœurs

aldraunderdånigste broder och tiäner,

CAROLUS.

Altranstat, d. 29 april 1707.

Jagh beer mon cœur om förlåtelse at jagh i hast skrifwit så illa i största hast, jagh är rädder mon cœur har intet kunna läst jagh beer min recomd. till lilla Carl Fredric.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Posse[1] partant d'ici pour la Suède, je ne puis m'empêcher de lui donner quelques lignes écrites à la hâte pour ma chère sœur. Je la prie de me conserver sa bonne amitié sans faire attention aux longs retards de mes lettres respectueuses; bien des obstacles viennent m'empêcher souvent d'écrire, et je suis un mauvais écrivain. Si je pouvais être aussi souvent prêt à écrire mes humbles lettres que je le suis à vous adresser mes pensées, vous seriez accablée chaque jour de mes lettres dévouées. Excusez-moi de ne pas répondre à ce que vous m'écriviez, car je suis obligé de terminer vite ma lettre, et la poste va partir. Que Dieu soit loué d'avoir, par sa grâce toute puissante, sauvé la reine d'une attaque si dangereuse, et de nous avoir réjoui de nouveau après de si tristes nouvelles! Que le Très-Haut nous la conserve encore longtemps! J'ai confiance qu'il conservera de même à mes très-chères sœurs une santé inaltérable, sans quoi je n'aurais aucune joie sur la terre. Je ne retiens pas plus longtemps ma sœur, et suis jusqu'à la mort,

de mon cher cœur,

le très-dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Altranstadt, 29 avril 1707.

P. S. Je prie mon cœur d'excuser ma mauvaise écriture; j'étais fort pressé. Je crains que mon cœur n'ait pas pu lire. J'envoie mes amitiés au petit Charles-Frédéric.

[1] Arvid Posse, né à Stockholm le 23 novembre 1689, s'engagea comme volontaire en 1705, assista au couronnement du roi Stanislas à Varsovie, et fut nommé lieutenant après qu'il eut pris part aux journées de Holofzin et de Smolensk. Prisonnier des Russes à Pultava, il fut délivré en 1711, et suivit Charles XII en Norvége. Il mourut le 30 janvier 1754.

XII.

Mohilev, d. 4 augusti 1708.

Durchleychtigste princesse aldranådigste kiäraste syster,

Min hiärtans aldrakiäraste syster jagh är helt ängslig och weet migh ingen rådh som åhter nu så länge försummat at giöra min underdånskylldigsta upwaktningh, jagh weet intet huru jagh skall betee migh eller understå migh at framkomma ty min försummelse och förseelser äro så stora at jagh seer migh alsingen utwäg utan mitt endaste håpp är at jagh flyr till min aldrakiäraste systers outseyeliga nådh som är min fasta tillit och giör migh försäkradh at ehuru stora och mina förgripelser äro så blir än dock min hiärtans systers nådh ouphörligh och tröttnar intet at öfwersee medh migh owärdigan, som så olyckeligh och alt för länge och åffta blifwer hindradh från min skylldigste upwaktningh, jagh har åffta begynt men altidh af mellankommande tillfällen så blifvit förstördh ifrån mitt skrifwande, så at jagh aldrigh kommit till slut medh mina underdåniga skrifwelser, om jagh så åffta hade kunnat blifva färdigh medh mina brefw som jagh det önskat och medh mina tankar warit hos min hiärtans syster, så skulle jagh åffta infunnit migh medh min underdånigste upwaktningh och skyldigste tackseyelse för dhen otroliga nådh och hungnadh jagh betees giönom mon coeurs aldrakiäraste brefw som äro min största frögd så länge jagh måste wara frånwarande: härifrån har jagh intet serdeles af wärde at beretta, wisst at fienden har altstadigt dragit sigh undan både förleden wintras som och dhenne sommar, marchen har hele dhenne som har warit temmeligh beswärligh både utaf wäderlek och elaka wägar, fienden har under tiden mycket sällan låtit see sigh, utan alenast iblandh medh partier wedh strömmarna. Wedh Beresina strömmen lät sigh första gången ett litet partie af fiendens Tartare och Cossaker see. Första daghen när dhe främsta regementer ankommo men om natten drogo dhe sigh straxt undan, wedh dhenne strömmen hände sigh at printzen af Wirtenberg som är här; han blefw blesserad twert igiönom wänstra sidan af ett skått från andra sidan, man fruktade i förstone at dhet skulle wara dödeligit men fants sedan at dhet alenast gått giönom och blefw han altså helt snart frisk sedan dhenna strömmen har fien-

den åhter altstadigt dragit sigh undan, dher strömmar har warit har han kastat åpp bröstwärner och batterier, men altidh förlåtit dhem innan man kommit dhit, till dhess dhe Svänska kommo till Holowzin, dher hade några regementer af fienden satt sigh bakom en liten bäck som hede mortzigh strandh, när dhe svänska regementer första dagen dhit ankommo, så hade fienden en liten wakt på dhenna sidan bäcken, men dhen drogh sigh straxt undan och förderfwade effter sigh broen och dammen som gick öfwer dhen lilla bäcken. Swänska regementerna satte sitt läger på dhen sidan om bäcken dhe kommo ifrån och blefw så dhe och fienden några dagar camperandes mot hwarandra, när regementerna hade stått i dhetta lägret några dagar stilla så blefw funnit ett bekwämligt ställe emellan fiendens högra flygel och wänstra flygel att komma öfwer dhen lilla bäcken till fienden dherpå blefw dhe swänska styckorna om nattetidh förda till dhet stället som öfwergången skulle blifwa och satte och planterade mot fiendens stycken ett bröstvärn några swänska battallioner infanterie marcherade och om natten och stälte sigh utmedh dhen ort dhit styckorna woro förda, så snart dager lyste up begynte fiendens och våra stycken at spela mot hvarandra man begynte och straxt på at willa giöra bro öfver den lilla bäcken, men som dhet fants at bäcken intet war diup längre än widh pass till midian så blefw intet bron färdighgjord utan såldaterna marcherade gienast giönom watnet och ställde sigh på andra sidan dherpå begynte straxt fiendens fotfolk at willa draga sigh undan och drogo sigh åht skogen men swänska fotfålket hann upp dhem så at dhe fingo träffa medh dhem, och förföljde dhem ett litet stycke in i skogen, emedlertidh kommo fiendens dragoner och marcherandes dhit dher som fiendens fotfolk hade stått, då kom svänska cavalleriet som och wadade öfwer dhen lilla bäcken och gingo gienast på dhessa löst, dhe swänska squadronerna gingo entselt wedh een eller två squadroner, altsom dhe kommo öfwer bäcken gienast på hela hopen af fiendens squadroner löst, och rakade lustigt ihop medh hvarandra och fienden måste wika undan, men satte sigh åffta och träffade åhtskilliga gånger men förlorade altidh platsen till dhess han blefw drifwen som dhet räknas öfwer een mihl bårt fienden har förlorat några små stycken, par standarer och pukor, sedan har altsintet förefallit utan fienden har dragit sigh undan på hiin sidan Nieper strömmen och dhe swänska regementer campera här wedh Mohilow een dhel hwedh staden och en dhel på några mil dher-

omkringh regementerna hafwa stått här nu några weckor stilla och hwilt sigh men jagh hoppas at snart åhter förbyta lägret. Jagh har förnummit af min hiärtans systers brefw at min kiära syster har warit något opassligh men gudi ware ewinnerligh lofw at min aldrakiäresta syster hafwer alldeles öfwervunnit dhensamma, wår herre beware mon cher coeur hereffter för alla widare anstöt och bibehålla min hiärtans syster wedh ouphörligh hälsa och wälmåga hwarpå all dhens håpp och förnöjelse beror som in i sin dödh är min,

hiärtans aldrakiäresta systers,

allerunderdånigste trognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Min hiärtans kiära syster har skrifwit migh till om een ofwerst-lieutnant Leyonhufwud som söker at giffta sigh medh sitt syskonbarn jagh önskade jagh kunde effterkomma mon cœurs behagh det är fuller intet förbudit efter guds lagh men som saligh kongen har uti kiörkårdningen för godh årdningh skull förbudit samma grad och man intet giärna kan ändra een förårdning som een gång är gjordh och faststält så fruktar jagh dhet gjorde illakt exempel och en stor irringh och anledhningh at flera skulle sökia dhet samma, om dhe sågo at dhet een gångh toge lagh at een förordningh blifver rubbader, dhessutom tror jagh at dhet är lyckligare för honom som är een soldat om han slipper till at hafwa hustru, eij heller lärer een hustru wara stort betient medh en man.... : jagh är gladh at..... är lyckeligh och wil framkomma till Stockholm han..... altidh lustigh och roligh jagh håppas han lärer hålla..... wedh makt.

TRADUCTION.

Mohilew, 4 août 1708.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je sens combien je suis coupable d'avoir tardé si longtemps à écrire à ma chère sœur, et je ne sais maintenant comment me faire pardonner mes fautes. Je n'ai d'autre refuge que dans votre inexpri-

mable bonté qui m'assure que, malgré les reproches que je mérite, je conserverai cependant vos bonnes grâces. Bien des obstacles viennent m'empêcher de vous rendre mes devoirs; plus d'une fois j'ai commencé une lettre qu'une circonstance inattendue venait m'empêcher de finir. Si je m'étais trouvé aussi souvent préparé à vous écrire que je l'étais à penser à la sœur de mon cœur, j'aurais adressé à ma sœur mille et mille remercîments pour ses chères lettres, qui m'apportent tant de joie dans mon absence[1]. D'ici rien de particulier. L'ennemi s'est toujours retiré, soit pendant l'hiver passé, soit pendant cet été; la marche a été durant toute la saison assez difficile, à cause de la pluie et des mauvais chemins. L'ennemi s'est pendant ce temps rarement montré, seulement quelquefois en petits partis, sur le bord des fleuves. Un parti composé de Tartares et de Cosaques s'est fait voir sur les bords de la Bérézina. Les premiers régiments que nous avions aperçus se retirèrent dès le premier jour à la nuit tombante. C'est là cependant que le prince deWurtemberg, qui est maintenant ici, fut blessé de part en part au côté gauche par un coup de feu de l'ennemi; on eut peur au commencement que le coup ne fût mortel, mais on trouva que la balle n'avait fait que traverser le corps et il fut bientôt guéri. Après cette affaire, l'ennemi a continué à se retirer; là où se rencontraient des cours d'eau, il construisait des parapets et des batteries, mais les abandonnait toujours avant qu'on y arrivât. Les Suédois arrivèrent enfin à Holowzin[2]; là quelques régiments s'étaient mis derrière un petit ruisseau aux rives marécageuses. Quand les Suédois parurent, l'ennemi avait mis un poste en deçà du ruisseau, mais le poste se retira promptement et détruisit le pont derrière lui, ainsi que la digue qui coupait le petit ruisseau. Les Suédois vinrent s'établir sur le côté du ruisseau par lequel ils arrivaient et restèrent ainsi quelques jours campés devant l'ennemi. Mais ayant trouvé un endroit commode entre l'aile

[1] Encore ici la même abondance un peu monotone de formules de politesse vagues et difficiles à conserver tout entières dans une traduction française.

[2] La bataille d'Holowzin avait été livrée un mois auparavant, le 4 juillet 1708. Les Suédois, pour aller vaincre les Russes, avaient passé à gué la Bérézina, ayant de l'eau jusqu'aux bras. Le lieutenant général Wrangel succomba dans cette bataille. Charles XII ne dit pas dans son récit que Gyllenstierna, qu'il aimait beaucoup, s'étant trouvé blessé à ses côtés, il lui donna son cheval, et combattit lui-même à pied.

gauche et l'aile droite de l'ennemi pour traverser le ruisseau en sa présence, ils y amenèrent pendant la nuit leurs canons et les dressèrent contre le parapet sur l'autre rive. Plusieurs bataillons suédois vinrent pendant la nuit se poster en ce même endroit. Aussitôt que le jour parut, les canons de l'ennemi et les nôtres commencèrent à jouer les uns contre les autres; on commença de notre côté à vouloir construire un pont sur le petit ruisseau, mais comme on trouva qu'il n'était point profond et qu'on n'aurait de l'eau que jusqu'à la ceinture, on ne s'occupa plus du pont; les soldats se précipitèrent dans l'eau et coururent se poster sur l'autre rivage. Alors l'infanterie ennemie commença à se retirer en arrière et se replia vers le bois; mais l'infanterie suédoise l'atteignit, en vint aux mains, la tailla en pièces et la poursuivit quelque temps dans le bois. Cependant les dragons ennemis accouraient vers le même point où l'infanterie russe avait été placée; notre cavalerie passa donc aussi à gué le ruisseau, et, à mesure qu'ils sortaient de l'eau, nos escadrons tombaient, un ou deux à la fois, sur la multitude des escadrons ennemis. Tous ensemble assaillirent enfin l'ennemi, qui dut s'enfuir, se rallia plusieurs fois, mais perdit toujours du terrain jusqu'à la distance d'un mille, autant du moins que nous avons pu le calculer. Nous avons enlevé plusieurs petits canons, une paire d'étendards et de timbales. L'ennemi s'est après cela retiré au delà du Nieper. Les régiments suédois sont à présent campés à Mohilew, une partie près de la ville, une partie à quelques milles autour. Les régiments sont ici tranquilles depuis quelques semaines; ils se sont bien reposés; mais j'espère que nous allons changer de campement. J'ai appris par la lettre de ma chère sœur que la sœur de mon cœur a été un peu indisposée. Que Dieu soit loué d'avoir permis que ma chère sœur ait tout à fait surmonté la maladie! que le Seigneur daigne préserver mon cher cœur de tout mal et conserver la sœur de mon cœur en joie et bonne santé! Dans cet espoir, je suis et reste jusqu'à la mort,

de la sœur chérie de mon cœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Ma chère sœur m'a écrit au sujet du lieutenant-colonel Leyonhufwud, qui désire épouser sa cousine germaine. Je voudrais

bien accéder au désir de mon cœur, et le mariage à ce degré n'est pas, il est vrai, défendu par les lois de l'Église; mais le feu roi, en réglant la loi ecclésiastique, l'a interdit dans l'intérêt du bon ordre, et la violation d'une pareille ordonnance une fois faite et confirmée serait certainement un dangereux exemple dont beaucoup d'autres personnes s'autoriseraient. D'ailleurs je crois qu'il sera plus heureux pour cet officier, en sa qualité de militaire, de ne pas songer au mariage; une femme ne doit pas être bien satisfaite d'un homme qui (*ce qui suit est effacé de la même encre dont la lettre est écrite et certainement de la main du roi*). Je suis heureux que (*un fragment de la lettre est ici déchiré*) a réussi et arrivera à Stockholm (*le reste, déchiré en partie, n'offre pas de sens*).

XIII.

Bender, d. 9 augusti 1709.

Durchleychtigste princesse aldranådigsta kiäre söster,

Min hiärtans aldrakiäresta syster som lägenhet nu afgår till at giöra min underdåniga upwaktningh så infinner jagh migh med dessa få rader önskandes af innersta hiärta at dhetta brefw måtte finna mine hiärtans systrar wedh een fulkomligh hälsa och wälmåga och at jagh snart må wara så lyckeligh få hungneliga tiender dherom sedan jagh så länge måst wara i ängslan och utan all kunskap men så har jagh stadigt hop till wår herre som lärer uppehålla och altstadigt widh makt hålla begge mina hiärtans systrar och wår fru farmor medh stadigh warande godh hälsa, jagh har dhen säkra förtröstan at mitt hopp intet lärer slå felt fast jagh nu på een långh tidh eij haft några tiender så har rykte medbrakt at min hiärtans kiäresta syster Gudi lofw mådde wäl sampt H. M. dråtningen angående begges wåras käraste syster så har ett altför elakt oförhoppat rykte snart alldeles försoffat migh : dhet att dhet har sports här at giönom stor meslingar vij skola blifwit altför olyckliga så at bådhe jagh och min hjärtans syster förlorat all wår förnöijelse på jorden men som jagh funnit och eftertänkt at dhetta elaka ryktet är alldeles ogrundadt så repar jagh modet och har dhen fulla försäkran at snart blifwa upfriskad medh wissa och fullkomliga hungneliga tiender om ett full

kommeligit wälståndh, wår herre beware begge mina hiärtans systrar och låte dhem begge altstadigt niuta dhen hungnadh och frögd öfwer hwarsannars stadigwarande wälmåga dhetta är dhens högsta önskan som in till sin dödh förblifwer

min hiärtans systers

underdånigste trogne broder och tienere,

CAROLUS.

Jagh måste sluta mit brefw i hast elliest skulle jagh längre giöra min upwaktningh och berätta hvadh som här passerar hwilket bättre lärer kunna ske muntligen här har alt gått wäl, alenast på slutet i och alenast utafeen serdeles händelse har händt een olycka at armeen hafwer haft förlust hwilket jagh håppas innom kårt blifwa förbättradh jagh har och bekommit ett faveur i foten några dagar för slaget som hindrat migh på een tidh at rida men nu innan kårt håppas jagh hämta in dhen skadan at jagh en tidh måst försumma migh ridningen.

TRADUCTION.

Bender, 9 août 1709.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Une occasion partant d'ici pour Stockholm, j'envoie à ma chère sœur mes hommages dévoués par cette lettre qui trouvera, j'espère, mes sœurs en contentement et bonne santé. Je souhaite recevoir bientôt d'elles des nouvelles rassurantes après avoir été si longtemps inquiet et mal informé; mais j'espère toujours que Notre-Seigneur conservera en bonne santé les sœurs de mon cœur et madame notre aïeule; j'ai confiance que cet espoir ne sera pas trompé, bien que je n'aie pas eu de nouvelles pendant un long temps. Toutefois j'ai entendu dire que ma chère sœur allait bien, grâce à Dieu, ainsi que S. M. la reine. Un bruit inattendu concernant ma sœur aînée m'avait beaucoup attristé : on disait que, par suite d'une violente rougeole, nous étions devenus assez malheureux, ma chère sœur et moi, pour avoir perdu toute notre joie sur la terre; mais j'ai su ensuite que ce bruit n'était pas fondé; j'ai

donc recouvré le courage, et j'ai la ferme espérance que je serai bientôt rassuré par des nouvelles certaines et heureuses[1]. C'est le plus grand désir de celui qui reste,

de sa chère sœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Si je n'étais obligé de finir cette lettre à la hâte, j'aurais présenté plus longuement mes hommages à ma sœur et je lui aurais raconté ce qui s'est passé ici; cela se fera mieux du reste oralement. Tout s'est bien passé. A la fin seulement et par un hasard singulier, il est arrivé un malheur; l'armée a essuyé un échec qui, je l'espère, sera bientôt réparé[2]. Moi-même j'ai été blessé au pied quelques jours avant la bataille, ce qui m'a empêché pendant un temps de monter à cheval; j'espère que j'y remonterai bientôt.

XIV.

Durchleychtigste princesse, aldranådigst kiäre syster,

Min hiärtans aldrakiäresta syster som nu en lägenhet afgår härifrån så kan jagh intet underlåta at giöra min underdånigste upwaktningh medh dessa få rader af hiärtat önskandes at dhetta måtte finna min hiärtans syster medh stadighwarande hälsa hwarpå jagh all förtröstan sätter och håppas aldrigh spörria andra tidningar så länge jagh lär lefwa än min kiäre syster ju befinner sigh wedh fulkomligh wälmåga. Jagh har och för några weckor sedan upwaktat min hiärtans syster medh min underdånige skrifwelse jagh håppas dhen lärer framkomma härifrån har jagh än in-

[1] Cet espoir ne fut pas exaucé. Hedvige-Sophie était morte le 11 décembre 1708, et Charles XII n'en apprit la nouvelle que vers la fin de 1710. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse, et il commençait alors lui-même à devenir malheureux.

[2] Voilà une singulière façon d'annoncer à la princesse Ulrique-Éléonore le désastre de Pultava, survenu le 8 juillet 1709, un mois seulement avant la présente lettre; mais Charles XII comptait lancer les armées de la Turquie centrale et ressaisir promptement la victoire. Il avait déjà oublié sa défaite.

tet stort at berätta utan härtils har åhtskilligt förefallit som har uppehållit mig at blifwa här hela tiden men så ernar jagh innan kårt att bryta upp härifrån, och önskar allenast at alltidh kunna hafwa tidningen at mon cœur mår wäl som är all min tröst och recommenderar dhen i mon cœur nådh som är till sin dödh

min hiärtans systers

underdånigsta trognesta broder och tiänere,

CAROLUS.

Bender, d. 30 juli 1710.

Jagh ber min hörsamsta recommendation till lilla härtigen. För några dagar sedan skickade jagh uht et parti Volocher på gräntzen som piskade upp en rysk postering Cosaker och togo några fångar och hämptade en fana.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Une occasion partant d'ici pour Stockholm, je ne puis m'empêcher de vous envoyer mes dévoués hommages par ces quelques lignes, espérant qu'elles vous trouveront en bonne santé. J'ai, il y a quelques semaines, écrit une lettre à ma chère sœur; je pense que celle-ci aussi lui arrivera. Rien d'important à raconter d'ici. Les circonstances m'y ont quelque temps arrêté, mais je vais bientôt en partir. En comptant recevoir prochainement de bonnes nouvelles de ma chère sœur, je me recommande à elle et suis jusqu'à la mort,

de la sœur de mon cœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Bender, 30 juillet 1710.

J'envoie mes amitiés au petit duc. J'ai lancé il y a quelques jours sur la frontière un parti de Valaques. Ils ont houspillé un poste de Cosaques, fait quelques prisonniers et enlevé un drapeau.

XV.

Durchleychtigste princess, aldranådigste kiäre syster,

Mitt endaste håpp är at min hiärtans syster lärer befinna sigh wedh een stadigwarande wälmåga, wår herre uppehålle dhetsamma altframgient och giöre migh een gångh så lyckeligh igen at få see min kiäre syster dhen förtröstan jagh derom har giör at jagh än har någon åstundan till lefwa sedan jagh utstått dhen bedröfwelse som jagh aldrig förmodat öfwerlefwa, ty jagh hade medh förnögdt modh welat utstå all tingh om jagh kunnat ernå dhet nöije och warit dhen förste af oss tree som fullbordat sitt förelagda måhl, men så håppas jagh ändå intet wara så olyckeligh at blifwa dhen sidste af oss, utan förmodar när dhertill skall komma at wår herre lärer gifwa migh dhen förmån at wara dhen nästfölliande, dhet tillkommer migh af naturen som äldre hwilket min hiärtans syster intet får eller bör missunna migh jagh beder alenast ödmjukeligen mon cœur tagh sin hälsa på alt möjeligit sätt i akt så framt mon cœur will unna migh något nöije och at jagh skall kunna uthärda jagh önskar allenast så länge lefwa nu tilldhess alla saker komma i fulkommeligit got ståndh hwilket jagh är försäkradh innan kårt lärer skie at fienderna skola krypa til krysses liksom förr och wår herre lärer bistå Swerrigiet ännu såm tillförene så at dhen skada som på een tidh är skieddh lärer lända allenast till Sweriges så mycket större förkåfwringh och ära jagh beder min hiärtans syster wille altidh wara wedh godt modh ty alt lärer gå wäl och ju swårare det synes iblandh ju bättre plägar utgången wara; jagh beder mon cœur underdånigst intet onådigt anse min stora försummelse som jag altstadigt begår uti min skyldigaste upwaktninghs giörande, mine förseelser är altstadigt dheruti så stora så at jagh dhem intet förmår tillfyllest ursäkta utan förlitar migh alenast på min hiärtans systers stora nådh som migh owärdigan bewisas at dhen intet lärer ansee ehuru stora mina felaktigheter äro, min högsta åstundan är altidh at efflerkomma min skyldigsta plikt men jagh förmår intet fullgiöra dhen såsom jagh giärna wille och är helt oförmögen at tillfyllest kunna betyga min underdåniga erkientsel och tackseijelse för så stor nådh mon cœur mig städse bewisar och altjämt hungnar migh owärdigan medh sina aldranådigste brefw som jagh giönom min försummelse länge

bort blifwit förlustigh men jagh är säker at mon cœur intet tröttas wedh mina förseelser, dhen swårighet jagh har at komma till rätta medh skrifvning hindrar migh som oftast at giöra min skyldiga upwaktningh om jagh så åffta kunde blifwa färdigh medh mina skrifwelser som jagh medh mina tankar är hos mon cœur så hade min hiärtans syster dageligen mina ringa skrifwelser och om lägenhet så åffta ginge; ty fast jagh är långt frånskilder så är jagh medh mitt sinne ändå hos min kiäre syster mer än hos mig sielfw jagh har för een tidh sedan upwaktat min kiäre syster medh min skrifwelse jagh håppas dhen lärer redan wara framkommen, här har nu på några månader intet gått lägenhet til skrifwa, jagh har sedan min sidsta skrifwelse bekommit twenne min hiärtans systers nådigsta skrifwelser; hwad mon cœur befaller angående princen af Molitor at han måtte få antingen på een tidh hemlåfw eller at blifwa utwexlader så har jagh skrifwit till senaten at som min åstundan och skyldighet är at effterkomma altidh hwad så wäl Hennes Maj. Dråtningen som och min hiärtans syster befaller, så skola dhe effterkomma dheruti hwad som antingen mon cœur eller Dråtningen täckes befalla men alenast dherhos påminna at dhet helt säkert intet är till troendes at dhenna prins af Molitor lärer hwarken inställa sigh parol eij eller lärer han skaffa någon för sigh i ställe om han först får låfw at resa bårt, ty Zaren lärer hwarken tillåta honom at hålla sin parol eij eller lärer han skicka någon tillbakars för honom sedan dhenne är förstkommen till Rysslandh, ty Zaren brukar intet at hålla ordh och aftal åfftare än han finner för sigh lägeligit och särdeles acorder och fångutwexlingar håller han nästan aldrigh och serdeles lärer intet aftal hållas medh dhenne af Molitor ty han är af de förnäma fångar och tagen wedh Narwa iblandh dhe fångar som ryssarne falskeligen förgifwa wara tagna mot acord och altså at dhe intet äro skyldiga dhem at utwäxla hwilket huru orimeligit dhet och är så bruka dhe dhet altidh till pretext at bryta dheras acord, ryssarna åstunda för wissa ordsaker skull mycket at bekomma dhenne prins af Molitor lös och om dhe först finge lös några af dhem som dhe mäst åstunda så lärer dhe wara tröga at sedan utwexla dhe öfwriga fångar dhetta hemställes alt till mon cœurs gotfinnande senaten lärer effterkomma hwadh dess willia är, min hiärtans syster har skrifwit så wäl som H. M. Dråtningen angående kammarherre Bonde som förslås till minister. Jagh skulle och giärna effterkomma dhet straxt

men för wissa ordsaker tyckes wara nödigt at medh caracteriserade ministrars besättiande wedh främmande håfwen än något anstår; dhessutom kan intet wäl en envoyé mera skickas till Berlin för cermonialets skull som dhet aldheles hindrar at han intet kan bekomma någon audiens mon cœurs befalningh angående Salström är underdånigst efſterkommen, och härifrån skickat fulmakten på landshöfvdingetiensten här äro och elliest een hel hop fulmakter nu skrifwne dhels för dhem som här äro och dhels för dhem som i Swärige äro och skulle jagh giärna nämna dhem alla för mon cœur men dhet blefwe här alt för widlöfftigt dhe många avancementer äro komne dheraf at åhtskilliga platzer länge warit lediga som och at rådet skrifwit hijt och begiärt at änteligen senaten måtte förstärkias emedan dhe för fåå wore och gambla såm och wärkligen så är, men det har hela tiden warit svårt at finna rätt tiäneliga dhertill, men nu är skickadh fulmakter för dhem man trodt skickeligast wara som är Spenzen Stenbocken Velling och Cronhielm. Gyllenstierna är transporterat från Bremen till krigskollegium och förnämnde Vellingh till Bremen här är elliest och een ändringh skiet medh Lagercrona som jagh giärna sökt undwika men blifwit twungen till, giönom hans stadigt underliga förhållande mot alla menniskor så at han lefwat altjämt i twist snart medh dhen ene och snart medh dhen andra i onödigt wis, så försedt sigh, at jagh åffta hulpit honom utur saker som kunnat förordsaka hans förderfw ty jagh har tänkt han skulle ändra sigh ty i wissa mål är han mycket arbetsam och drifwande men han utfor änteligh medh sådan ordh mot en officerar utan all ordsak uti allas närwaru; så at man war twungen at skillia honom från all tienst och caracter, på dhet dhen andre skulle fåsin tillbörliga satisfaction och all widlyftig och skamlig process blefw undwikt som han elliest så månge här i armen har utfördt medh föga heder, jagh beder mon cœur underdånigst om förlåtelse at jagh härmedh så länge uppehåller mon cœur, dhet har blifwit widlyfftigare än jagh försat migh; härifrån har jagh alenast at berätta mon cœur at Turkarna förklarat åffentlig krig mot Ryssarna dhet har redan länge bordt wara men dhet är altidh blifwit hindret giönom åhtskilliga af dhe förnäma som warit bestuckna och till een dhel nu redan afsatte från dheras tienster. Tartar chan har warit i Constantinopel och reste åhter härförby hem till Crim han war mycket gladh at kriget begynnes och wille intet försumma sigh på sin sida, här äro nu een hel

hop janisarer komna för några dagar sedan från Constantinopel och bygt sigh hyttor här utanför Bender dher jagh står jagh måste ännu nödwändigt för många ordsaker i winter här förblifwa men i sommar håppas jagh komma något närmare och håppas at ersättia något af dhet jagh härtills här altstadigt hela tiden legat stilla på een ohrt min hiärtans syster måste jagh underdånigst berätta at som mon cœur tilförende befalt migh om kammarherren Baner at han måtte blifwa landshöfwdinge, men dhå war dhet en gräntsort dhit man giärna sökte at hafwa een soldat men som nu landshöfwdingedömen warit lösa, så har jagh på mon cœurs befalningh öfwerskickat landshöfwdinge fulmakt för honom min hiärtans aldrakiäresta syster törs jagh nu intet längre uppehålla utan anbefaller i dhen högstas beskydd önskandes tusenfalt lycka och välsingelse till dhet tillstundande nyååhret är jagh till min sidsta andedräkt min hiärtans systers

allerunderdånigste trognaste broder och tiänere,

CAROLUS.

Bender, d. 19 decemb. 1710.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Mon unique espérance est que cette lettre trouvera ma sœur en bonne santé, que Notre-Seigneur la conservera et qu'il m'accordera le bonheur de revoir encore une fois ma chère sœur. L'assurance que j'en ai me donne seule quelque désir de vivre encore, après le malheur que j'ai subi, et auquel je n'eusse jamais cru que je pourrais survivre. J'aurais accepté d'une âme satisfaite mille douleurs pour avoir du moins la joie de mourir le premier de nous trois; j'espère toutefois que je ne serai pas assez malheureux pour être le dernier, et que le Seigneur, quand le temps sera venu, m'accordera de suivre immédiatement celle que nous pleurons. C'est un privilége qui me revient par droit d'aînesse, et que ma chère sœur ne m'enviera sans doute pas. Je prie seulement mon cœur de prendre le plus grand soin de sa santé, si elle veut me faire quelque plaisir, et afin que je puisse endurer toutes ces douleurs. Je ne souhaite que vivre assez pour voir toutes les affaires de la Suède

se rétablir complétement, ce qui, j'en suis assuré, doit arriver avant peu; les ennemis de la Suède lui demanderont bientôt grâce, Notre-Seigneur l'assistera comme naguère, et le dommage qu'elle a pu souffrir aboutira seulement à son plus grand accroissement et à son plus grand honneur. Je prie ma chère sœur de conserver bon courage, car tout ira bien, et plus l'entreprise paraît difficile, d'autant meilleure en est souvent l'issue. Je prie ma sœur de ne pas se fâcher des retards que je mets à lui écrire; mes torts en cela, je l'avoue, sont si grands que je n'ose m'en excuser; je me recommande seulement à la grande indulgence de la sœur de mon cœur. Malgré mes bonnes intentions, beaucoup d'obstacles viennent m'empêcher de terminer mes lettres. Si j'étais aussi souvent prêt à envoyer une lettre que je le suis à en commencer une et à penser à ma chère sœur, elle recevrait tous les jours mes dévoués hommages. Mais depuis quelques mois je n'ai pas eu ici d'occasion pour écrire. J'ai, depuis ma dernière, reçu deux lettres de mon cœur. Pour ce qui concerne le prince de Molitor, en faveur duquel ma sœur demande ou congé ou échange, j'en ai écrit au sénat, afin que, comme mon devoir et mon désir sont d'accomplir toujours ce que demandent ma sœur et S. M. la reine[1], le sénat exécute ce qui leur plaira. Seulement il ne faut pas croire que ce prince de Molitor comparaîtra sur parole ni qu'il mettra quelqu'un en son lieu et place; car une fois qu'il sera de retour en Russie, le czar ne lui permettra probablement pas de se rendre à sa parole et n'enverra personne en échange. Le czar n'a pas l'habitude de tenir ses conventions ni ses promesses plus longtemps qu'il ne trouve à sa convenance; surtout il ne tient presque jamais les accords ou échanges concernant les prisonniers. Ce Molitor est d'ailleurs un des principaux; il est du nombre de ceux de Narva, au sujet desquels les Russes feignent avec mauvaise foi d'oublier qu'ils les ont gardés sauf accord, et qu'ils sont tenus de les échanger. Quelque absurde qu'elle soit, cette feinte leur sert toujours de prétexte pour rompre leurs engagements. Ils désirent, pour plusieurs motifs, obtenir que ce prince de Molitor soit remis en liberté; et s'ils obtiennent ainsi d'abord quelques-uns des prisonniers auxquels ils tiennent le plus, vous les verrez ensuite fort paresseux à échanger le reste. Mais, d'ailleurs, tout cela est remis au jugement de la sœur de mon cœur;

[1] La veuve du roi Charles X.

le sénat devra se conformer à sa volonté. Mon cœur et S. M. la reine m'ont écrit au sujet du chambellan Bonde, qui est présenté pour le poste de ministre. Je voudrais aussi exécuter complétement ce désir; mais, pour plusieurs causes, il semble nécessaire de différer un peu la nomination des ministres en titre auprès des cours étrangères. En outre, un ministre ne peut pas être envoyé dans ce moment à Berlin à cause du cérémonial qui l'empêcherait absolument d'avoir une audience. L'ordre de mon cœur concernant Salström a été exécuté respectueusement, et j'ai expédié la lettre patente qui lui donne l'office de gouverneur de province. J'ai ici un amas de lettres patentes pour les nominations prochaines; j'en donnerais volontiers la liste à mon cœur si ce n'était trop long. La multitude des avancements vient de ce que plusieurs places sont restées longtemps vacantes et de la demande que m'a faite le sénat pour que le nombre des sénateurs fût augmenté; il a été difficile de trouver des sujets convenables; mais enfin des lettres patentes sont maintenant expédiées pour ceux qu'on a jugés les plus habiles, Spens[1], Stenbock, Velingk et Cronhjelm. Gyldenstjerna passe de Brême, où il était gouverneur, au collége de la guerre; Velingk vient à Brême. Lagerkrona[2] a dû subir un changement que j'aurais voulu éviter, mais que son étrange conduite a rendu inévitable; il n'a pas cessé d'être en dispute tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, sans aucune nécessité. Il a fait des fautes telles que j'ai dû l'aider plus d'une fois à sortir de certaines affaires qui eussent causé sa perte; je croyais qu'il changerait de conduite. En certaines occasions, je le reconnais, il s'est montré fort assidu et très-actif; mais il a fini par injurier un jour un officier sans aucune raison, publiquement, et il a fallu lui enlever toute fonction afin de donner satisfaction à

[1] Jacques Spens, général de cavalerie, s'était fort distingué dans la campagne de 1701 et à la bataille de Klissow en 1702. Il devint comte en 1712 et mourut en 1721.

[2] André Lagercrona était un des principaux généraux et passait pour un des favoris de Charles XII, qui l'avait fait baron en 1705. Quoiqu'il eût commis la faute énorme de se laisser prévenir par les Russes pour l'occupation d'une place importante en 1708, au commencement de l'expédition de Pultava, et bien qu'il eût compromis par là presque toute la campagne, Charles XII lui avait cependant conservé ses bonnes grâces. Mais pendant le séjour de Charles XII à Bender, en 1710, il s'emporta contre le nouveau favori Grothusen, et irrita tellement Charles XII, qu'il reçut l'ordre de ne plus paraître devant les yeux du roi. Il demanda son congé, rentra en Suède et mourut ignoré en 1739.

l'officier et d'éviter les longueurs et le scandale d'un procès. Il a eu plus d'une fois de pareilles affaires dans l'armée et il n'en est pas sorti à son grand honneur. Je prie ma sœur d'excuser tous ces détails; j'ai été plus long que je ne voulais. D'ici rien de nouveau, si ce n'est que les Turcs ont déclaré ouvertement la guerre aux Russes; cela devrait être fait depuis longtemps, mais plusieurs des grands de cet empire s'y étaient opposés; ils étaient gagnés par le czar; les voici maintenant presque tous renversés de leurs hautes dignités. Le khan des Tartares a été à Constantinople et il est revenu par ici pour retourner en Crimée. Il est bien aise que la guerre soit commencée et, pour sa part, il n'y épargnera rien. Il est venu il y a quelques jours de Constantinople toute une troupe de janissaires qui ont construit ici des cabanes autour de Bender, où je demeure. Il faut que je reste encore ici pendant cet hiver; mais l'été prochain j'espère bien me rapprocher un peu de la Suède et réparer en activité ce que j'ai dû perdre de temps ici. Encore quelques mots à ma chère sœur concernant le chambellan Baner, pour lequel elle a demandé un gouvernement de province; il s'agissait dans sa demande d'une frontière, où l'on eût préféré un soldat; plusieurs gouvernements étant devenus vacants, j'ai, d'après les ordres de mon cœur, expédié des lettres patentes qui nomment ce Baner gouverneur. Je ne veux pas retenir plus longtemps ma sœur, mais je la recommande à la protection du Très-Haut et, lui souhaitant pour l'année qui va commencer mille bonheurs et mille bénédictions, je suis jusqu'à mon dernier soupir,

de la sœur de mon cœur,

le très-fidèle et dévoué serviteur et frère,

CHARLES.

Bender, 19 décembre 1710.

XVI.

Durchleychtigste princess aldranådigste kiäraste syster,

Jag önskar af innersta hiärta at dhetta måtte finna min aldrakiäresta syster wedh högst önskeligh wälmåga wår herre beware min hiärtans syster altframgient och låta migh aldrig förnimma

andra tidningar än min hiärtans syster är wedh fulkomligh hälsa och wälståndh, jagh förnimber sjukdomben har warit så stor i Stokholm så at min kiäre syster och dråtningen begifwit sigh til Salberg jagh will håppas dhen ohrten lärer blifwa sundh effter som seijes dher som troligt är at dhit intet siukdomen kommer, men jagh beder at man söker på alt möjeligt sät taga sigh till wara och intet wäntar sjukdomen i nejden om hon skulle komma närmare utan begifwa sigh dit såm hålles mäst fritt för sjukdomarne min kiäre syster beder jagh för alltingh söka conservera sin hälsa om migh skall unnas något nöje sedan mitt sidsta som jagh för några veckor opwaktade mon cœur medh så har jagh fått trenne min kiäresta systers nådiga brefw ett medh Meyerfelt och twenne senare, jagh tackar mon coeur underdånigst som altidh hungnar migh medh sina nådiga skrifwelser och serdeles tröstar migh dhet mon cœur utlåfwar i sin skrifwelse at altidh willia wara wedh godt modh ty intet kan ängsla mig mera än när jagh wet min kiära syster bekymrad jagh tackar också at min kiära syster sökt sättia modh i andra mon cœur beder jagh ännu altidh at wara wedh godt modh ehwad som påkommer så lärer ändå alt innan slutet gå wäl och effter önskan jagh beder och mon cœur sökia altidh hålla dråtningen uti godt modh så at hon intet må wara bekymbrat, jagh håppas at dhe som äro i rådet lärer nu intet längre förblifwa så mycket modhfälte och rådlöse som dhe härtils låtit förspörja sigh wara utan medh större ifwer gripa an sakerna som jagh och dhem förmanat dhet behöfwes mycket wäl at dhe wisa sigh manligare än dhe i många saker härtils gjort. Härifrån har jagh nu intet annat at berätta mon cœur än dhet samma som förra gången at kriget på dhenna sidan är förklarat af Turkarna mot Ryssarna och dheras anhangh och giöres all anstalt at gripa fienden an Tartar Chan ifrån Crim lärer redan wara i marsch på twå wägar at giöra ströfwande in i Rysslandh effter dhet brefw som han skrifwit migh till, een af hans söner går på dhen ena wägen och han sielfw på dhen andra wägen een annan af hans söner har commando öfwer de Tartare, som boo här i landet dhe giöra sigh och nu färdiga at om några dagar gå mot fienden på dhenna här sidan tillika medh feltherren Potocski och dhess Pålacker och medh feltherren af Cosakerna Orlik; medh dhe Saporowska Cosaker, jagh menar altså innan kort at man lärer få något åhter at fördrifwa tiden medh jagh törs intet längre uppehålla nu medh min ringa

skrifwande utan recommenderar dhen i min hiärtans systers nådh som in till sin dödh

är min kiära systers

underdånigste trognaste broder och tiäner,

CAROLUS.

Bender, d. 17 jan. 1711.

Som min hiärtans systers födelsedagh nu om några dagar tillstundar och jagh kanskie intet då lärer hafva lägenhet at giöra min upwaktningh så understår jagh migh härmed giöra min hiärteliga lyckönskan dhertill och önskar ouphörligh lycka och wälgångh till dhen och många följande.

Jagh beer och min recommendation på dhet bästa till lilla härtigen C. F. och ursäkt at jagh intet sielf skrifwit jagh skrifwer så illa at jagh tror han lärer eij kunna läsa min handh : jagh har bekommit et kopparstycke som skall wara honom likt som fängnar migh mycket men jagh kan dhet dock intet wäl utan bedröfwelse anse på mon cœurs befalningh angående grefwinnan Gyllenstolpe så är skrifwit till Svärgiet at dhe skola låta henne bekomma pension.

I förtroende dristar jagh något nu at bee min kiära syster om som altidh besvärat migh men jagh har intet wist huru jagh skulle komma dhermed fram, ty jagh måste besvära migh öfwer mon cœur som intet kallar migh bror utan altidh giör andra complimenter medh dhen som intet annat är än min kärsta systers eendesta broder och trognaste tiänare,

CAROLUS.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je souhaite de tout mon cœur que cette lettre trouve ma chère sœur bien portante. Puisse le Seigneur conserver ma chère sœur et permettre que je ne reçoive d'elle que de bonnes nouvelles concernant sa santé! J'apprends que la maladie a été assez forte à Stockholm pour que ma chère sœur et la reine se soient retirées à Salberg; j'espère, d'après ce qu'on en dit, que cet endroit est bien sain; mais je vous prie bien de prendre tous les moyens pour fuir

la maladie. N'attendez pas qu'elle arrive dans votre voisinage. Je vous supplie, ma chère sœur, de bien vous préserver, pour l'amour de moi. Depuis ma dernière lettre, j'en ai reçu trois de ma chère sœur, une par Meyerfelt, deux ensuite. Je remercie ma sœur de ses fréquentes lettres; je la prie d'avoir toujours bon courage, car rien ne m'afflige tant que de savoir à ma sœur quelque chagrin. Je remercie aussi ma sœur de chercher à donner du courage aux autres. Qu'elle ne désespère pas. Quoi qu'il arrive, finalement tout ira bien et selon nos souhaits. Je prie mon cœur de chercher à relever l'esprit de la reine. J'espère que les membres du sénat ne sont plus autant découragés qu'ils l'ont laissé voir dernièrement, mais qu'avec plus de zèle ils sauront prendre les choses comme je les ai avertis qu'il les fallait prendre. Il est tout à fait nécessaire qu'ils se montrent plus hommes qu'ils n'ont fait jusqu'à présent en plus d'une occasion. D'ici rien de nouveau si ce n'est, comme je l'ai déjà dit, que la guerre a été déclarée par les Turcs contre les Russes et leurs alliés, et que tous les préparatifs se font pour attaquer l'ennemi. Le khan des Tartares doit être parti de la Crimée pour faire quelques incursions jusqu'en Russie, s'il faut en croire la lettre qu'il m'a écrite. Un de ses fils va d'un côté, lui de l'autre. Un autre de ses fils commande les Tartares qui sont ici. Ils se tiennent prêts à attaquer dans quelques jours de ce côté, en même temps que le général Potocski attaquera avec ses Polonais, et le général des Cosaques Orlik avec les Zaporoves. Je crois donc qu'avant peu nous aurons par ici de quoi nous désennuyer. Je ne veux pas retenir plus longtemps ma chère sœur; je me recommande à sa bonne amitié, et suis jusqu'à la mort,

de ma chère sœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Bender, 17 janvier 1711.

Comme le jour anniversaire de la naissance de ma chère sœur[1] approche et que je n'aurai peut-être pas alors le temps de lui écrire, je lui souhaite beaucoup de bonheur pour cette année et un grand nombre d'années après celle-ci. Mes amitiés au petit duc, et pardon de ce que je ne lui ai pas écrit moi-même; j'écris si mal que je

[1] Le 23 janvier.

crois qu'il ne pourrait pas me lire. J'ai reçu un portrait de lui, qui doit, sans aucun doute, lui ressembler; cela me fait grand plaisir; et cependant je ne puis le regarder sans tristesse. Suivant l'ordre de mon cœur concernant la comtesse Gyllenstolpe[1], j'ai fait écrire en Suède pour qu'une pension lui fût accordée. Oserai-je, en confidence, dire à ma chère sœur ce que je n'ai pas encore su lui exprimer, et m'affliger de ce que ma sœur ne m'appelle pas son frère, et adresse d'autres formules de compliments à celui qui n'est rien autre que,

de ma chère sœur,

le fidèle frère et serviteur,

CHARLES.

XVII.

Durchleychtigste princess aldranådigsta kiärsta syster,

Söm lägenhet nu afgår så kan jagh intet underlåta medh dhessa rader at giöra min upwaktningh, härifrån är nu intet stort at berätta utan alenast at inbråttet på pålska och ryska sidan är nu i werket stelt effter dhet aftahl som dherom warit giort Tartar chan sedan han war gången utur Perecop som ligger på gräntzen af Crimska Tartariet så har han giort några dagar halt wedh Nieperströmmen och samblat dher i hop sitt folk och dhe Cosaker som föllia honom, sedan har han fortsatt sin march inåht Ryska gräntzarna hwadh dher sedan förfallit wäntas nu snart tidningar om, hans förrättningh dherpå ohrten lärer wäl mäst blifwa at hämpta fångar och bränna åpp byar : feltherrn Potoski har och för 14 dagar gått härifrån medh dhe Pålska truppar tillika medh Hans sultan Mehemet som commenderar dhe Tartarer som äro på dhenna sidan och feltherrn Orlich medh Cosakerna har ochså följt samma wägen dhessa alla hafwa gått in uti dhet Braslovska voivodskapet som ligger i wägen åht Ukrainen och lärer sökia föllia effter fienden som dragit sigh undan här ifrån gräntzarna som synes dhen wägen åht Kiefv, feltherrn Potoski han lärer

[1] Probablement la veuve du vertueux chancelier de l'université de Lund, Nils Gyldenstolpe, mort le 4 mai 1709, et fils lui-même du savant Michel-Vexionius Gyldenstolpe.

giöra sin flit medh dhe Pålacker, Cosaker och tartarer som han har medh sigh at oroa fienden så mycket som tilfället medgifwer nu så länge fråsten påstår, sedan mot dhet gräset kommer fram så lärer Turkarna laga sigh tillreds at komma i fält medh dheras armé, och lärer stora viziren nu innan kårt begifwa sigh på åpbråttet hijt åht gräntzarna Mejerfelt har för några weckor rest härifrån dhen wägen öfwer Constantinopel och lärer nu redan fortsatt sin resa dherifrån widare han har skrifwit migh dherifrån till at han lärer skynda sin resa till pommern och skyndsamt fortskaffa dhe brefw han har medh sigh jag har ochså med honom i underdånighet upwaktat min hiärtans syster medh min ringa skrifwelse dristar altså intet nu längre uppehålla mon coeur medh min skrifwningh utan skrifwer allenast i största hast medh dhenna lägenhet som nu går at jagh önskar at min aldrakiäresta syster må altstadigt befinna sigh i fulkomblig välmåga worpå alt mitt nöije beror och jagh recommenderar migh i mon coeurs stadiga nådh som till min dödh är ouphörligen min hiärtans systers

underdånigste trognesta broder och tiänare,

CAROLUS.

Bender. d. 16 feb. 1711.

Jagh ber min recommendation till lilla Carl Fredric på dhet bästa och rättnu får jagh brefw från feltherren Kiovski at han warit kommen till staden Brachen medh förtråpperna och at samma stadh som är en liten skants bebodd utaf Cosakiska inwånare har straxt gifwit sigh åht fältherrn, fienden skall hafwa dragit sigh långt undan på wägen åht Kiov, så snart dhe öfwriga af feltherrns trupper som följande dagen skulle komma effter honom lärer komma fram så wille han widare fortsättia marchen. Staden Nimisov som också är befästat på Cosakiskt maner dhet är och Feltherr Potoskis enskijlta gods dhet har ochså gifwit sigh åht feltherrn så snart dhe förnummit at han war medh men för Tartarerna hafwa dhe warit rädda och welat wärria sigh i förstonne.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Une occasion partant d'ici, je ne puis m'empêcher de vous en-

voyer ces lignes pour vous présenter mes hommages. Rien de nouveau de ce côté, si ce n'est que l'invasion du pays polonais et russe est maintenant à l'œuvre, par suite de la convention qui a été faite. Le khan des Tartares étant sorti de Pérécop, ville située sur la frontière de la Tartarie de Crimée, a fait d'abord quelques jours de halte sur le Nieper où il a opéré la jonction de ses troupes avec les Cosaques qui sont pour lui. Ensuite il a continué sa marche dans l'intérieur de la Russie. J'attends de promptes nouvelles de ce qui est arrivé depuis de ce côté-là. Il s'occupera principalement à faire des prisonniers et à brûler des villages. Le général Potoski est également parti d'ici il y a quinze jours avec les troupes polonaises, et en même temps que S. M. le sultan Méhémet, avec les Tartares, et le général Orlich avec les Cosaques; ils ont tous suivi le même chemin. Tous ces corps sont entrés dans la waivodie de Braslow, sur la route d'Ukraine, et ils cherchent sans doute maintenant à poursuivre l'ennemi, qui s'est retiré d'ici, à ce qu'il paraît, par le chemin de Kiev. Le général Potoski, avec les Polonais, les Cosaques et les Tartares qui l'acompagnent, doit mettre ses soins à inquiéter l'ennemi autant que l'occasion le permettra. Il l'inquiétera ainsi pendant tout le temps que durera l'hiver; mais les Turcs se tiendront prêts à entrer en campagne quand sera venu le temps où l'herbe commence à percer à travers la gelée. Sans doute aussi le grand vizir arrivera bientôt sur la frontière pour faire opérer le décampement. Meyerfelt est, depuis quelques semaines, parti pour Constantinople, et il a probablement continué encore plus en avant. Il m'écrit de Constantinople qu'il a l'intention de hâter son voyage en Poméranie et qu'il fera parvenir promptement les lettres dont il s'est chargé. J'ai aussi profité de son départ pour le charger de mille honnêtetés pour la sœur de mon cœur. Je ne veux pas d'ailleurs retenir plus longtemps ma sœur pour aujourd'hui. J'écris en toute hâte, par cette occasion, et je souhaite seulement que ma sœur se trouve en parfaite santé; tout mon bonheur en dépend, et je recommande aux bonnes grâces de ma chère sœur celui qui est jusqu'à la mort,

son très-fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Bender 16 février 1711.

Mes meilleures amitiés au petit Charles-Frédéric. Je viens de

recevoir une lettre du général en chef Kiovski; il m'apprend qu'il est arrivé dans la ville de Brachen avec l'avant-garde; cette ville, qui est un petit fort avec quelques maisons habitées par des Cosaques, s'est bientôt rendue. L'ennemi doit s'être porté loin de là, sur la route de Kiev. Dès que le général aura reçu le reste de ses troupes, et elles devaient arriver le lendemain, il continuera sa marche. Nimisov, qui est aussi fortifiée à la manière des Cosaques et qui dépend du domaine privé du général Potoski, s'est également rendue. Pour les Tartares, ils ont eu peur et ont seulement fait mine de se défendre au commencement.

XVIII.

Durchleychtigste princess aldranådigste käraste syster,

Som lägenhet nu afgår så kan jagh intet underlåta at giöra min underdånigaste upwaktningh hos min kiära syster medh dhessa rader min dagliga önskan är at min hiärtans syster måtte befinna sigh wedh beständigh wälmåga hwarpå alt mit håpp beror och at jagh altstadigt må kunna hafwa hungneliga tidningar dherom, härifrån har jagh ingentingh at berätta utan här wäntas nu snart tidningar när Tartar chan har kommit hem ifrån sitt winterparti som han giort åht ryska gräntzorna och hoadh han dher uhträttat, fältherren Potoski medh dhess pållackar sampt Tartarne och Cosakerne som äro medh honom dhe ha brutit up ifrån Nimisov och marcherat längre fram dhen wägen åht Ukrainen hoadh widare förefallit hos dhem lärer jagh om några dagar få kundskap om, elliest lärer och stora viziren i dhessa dagar bryta up ifrån Constantinopel och begifwa sigh på marchen hitåht och lärer trupparna altså komma i march at formera armen wedh gräntzorna så at Ryssarne också få något at giära på dhenna här sidan, jagh dristar migh nu intet längre at uppehålla min hiärtans syster medh min ringa skrifwelse utan önskar wår herre wille altstadigt uppehålla min hiärtans syster till tröst för dhen som intill sin dödh är min aldrakiärsta systers

allerunderdånigste trognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Bender, d. 14 mars 1711.

Mon coeur är så nådigh och giör min recommendation till lilla härtigen.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Une occasion partant d'ici, je ne puis m'empêcher d'adresser cette lettre à ma chère sœur pour lui présenter mes hommages. Mon souhait de chaque jour est que la sœur de mon cœur se trouve en bonne santé. D'ici rien de nouveau. Nous espérons savoir bientôt si le khan tartare est revenu de son expédition d'hiver au delà des frontières russes et ce qu'il y a fait. Le général Potoski, avec ses Polonais, ses Tartares et ses Cosaques, a décampé de Nimisov et s'est avancé vers l'Ukraine. Ce qui lui est ensuite arrivé me sera sans doute connu dans quelques jours. D'ailleurs le grand vizir doit aussi partir prochainement de Constantinople pour se rapprocher de nous, et les troupes doivent venir se rassembler sur la frontière la plus voisine, afin que les Russes aient aussi quelque chose à faire de ce côté. Je n'ose pas retenir plus longtemps par la lecture de cette lettre la sœur de mon cœur, mais je souhaite que Notre-Seigneur la conserve toujours en bonne disposition pour celui qui est jusqu'à la mort,

de ma chère sœur,

le très-fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Bender, 14 mars 1711.

Que mon cœur veuille être assez bon pour faire mes amitiés au petit duc.

XIX.

Durchleychtigste princess aldranådigste kiäresta syster,

Medh dhenna lägenhet som nu afgår så kan jagh intet underlåta at underdånigst upwakta min hiärtans syster, och berätta at Turkiska armen wäntas nu snart hit och håppas jagh fälttåget lärer om några weckor begynnas, winter för rättningarna som Tartarne, Pålackarne och Cosakerna hafwa giordt dhe hafwa allestädes hafft tämligh godh framgång, dhe Cirkaska Tartarer hafwa warit på

dhenna sidan åht Asof giort ett ströfwande in uti fiendens landh och bårttagit några tusende menniskor oansedt dhe snart gingo hem tillbakars för djup snö skull som hindrat dhem at gå längre; tartar chan har på dhen sidan han warit också bekommit ännu flere fångar och brändt upp åhtskilliga städer och byar ahtskilliga städer hafwa gifwit sigh godhwilligt åht honom och några har han intagit medh stårm, snön hindrade honom ochså at gå så långt som han åstundat altså wände han hem tillbakars och lagar sigh nu till sommar campagnen at sökia på nytt giöra fienden afbräck. Chans son sultan Mahomet tillika medh pålska och cosakiska feltherren dhe hafwa ochså hafft en godh förrättningh i winter så at mäst hela Ukrainen som ligger på dhenna sidan Nieper strömmen dhen har godwilligit måttagit dhem utan at giöra motwärn, dhessutom hafwa dhe och hittat på några fienteliga pålska och Cosakiska partier som ochså blifwit slagna af dhem, staden Bialezerkiof och Bischof hafwa dhe medh stårm intagit och fålket dhels nederhuggit och dhels tillfånga tagit slåttet wedh Bialezerkiov hafwa dhe intet intagit effter dhet ligger på een högdh som intet kan bestårmas, sultan Mehemet medh begge fältherrarne hafwa ärnat at blifwa ännu längre i Ukrain till at så mycket mera oroa fienden, men som Tartarna sedan dhe bekommit byte och fångar gingo mäst hem tillbakars utan låfw at föra hem sitt byte så måste begge fältherrarna och sultan Mehemet (effter dhe blefwo för swaga af manskap at något widare uträtta) begifwa sigh het tillbakars igen och nu laga dhe sigh tillreds till åhter begynna ett nytt fälttågh i sommaren emedlertidh är nu åter et starkt partie uth commenderat af Tartare härifrån at hämta fångar af fienden tartar chan har och låtit weta at han nu har skickat uth ett parti af femton tusende Tartare på dhen sidan måht fiendens gräntz till at sökia åpp fiendens partier jagh dristar migh nu intet längre att uppehålla min hiärtans syster medh mitt ringa skrifwande och berättelse om alt hvadh som är förefallen utan önskar alenast af innersta hiärta at min kiära syster måtte befinna sigh wedh stadigwarande högstönskelig wälmåga hwarpå all min tröst beror, jagh beer min hiärtans syster ännu underdånigst altidh willia wara wedh ett godt modh ehuru dhet kan understundom synas litet swårt, så lärer ändå alt gå effter önskan, jagh är försäkrat at alla saker snart lärer komma i fulkommeligit gått ståndh, min högsta längtan är at snart blifwa förwissad om mon cœurs wäll

ståndh. Här har nu på een långh tidh inga tidningar warrit, jagh håppas wår herre altidh lärer wedh makt hålla min hiärtans syster och jagh beder mon cœur altidh sielfwe sökia conserwera sin hälsa som är högst angelägit, och wedh hvadh som helst kunde påkomma altidh blifwa wedh lika modh ty wår herre lärer altingh wända till dhet bästa allenast at man blifwer altstadigt wedh lika fritt modh om någon olycka påkommer så kan sådant ändå snart blifwa botat och om så skiedde at oförmodligh migh något påkomme så beder jagh min hiärtans syster underdånigst alltid blifwa ståndaktig och wisa sig altjämnt frimodigh så lärer alla saker likafullt lukomma fullkomligh framgångh, alenast at alt angripes dristigt och med fult eftertryck utan at gifwa effter i någontingh, ty då är dhet högst nödigt at Svärigies fiender gienast måtte befinna wedh sådan händelse at dhe eij dhet ringesta framstegh dherigenom hafwa at förwänta, utan at Swärigies wäsende blifwer i lika gångh och låter sigh eij rubbas af hvadh tillfällen som och kommer, jagh beder min hiärtans syster ödmjukligast wille intet illa uptaga at jagh i förtroende skrifwer så som migh i sinnet faller och jagh tänker kunna wara nyttigt at gifwa wid handen jagh beer ännu om ursäkt at jagh så länge uppehåller mon cœur medh mit skrifwande och at jagh i hast altidh skrifwer så illa at dhet är möda till at kunna läsat, men jagh förlitar migh på min kiära systers wanliga nådh som öfwerser medh alt och jagh beer underdånigst at giöra min recommendation hos hertigen C. F. på dhet bästa jagh skulle giärna sielfw skrifwa honom till, men jagh weet at han aldeles intet lärer kunna läsa min handh som jagh fruktar min hiärtans syster lärer hafwa sielfw möda at läsa jagh förblifwer altidh in uti min dödh min hiärtans systers

allerunderdånigste trognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Bender 12 maij 1711.

P. S. Mon cœur berättar jagh at som grefw Vrede hafwer warit sysselsatt medh så åhtskilliga beställningar som een man eij wäl hinner tillika at bestrida så är han blifwen frikallat från kammar-collegium och statscontoret och behåller presidentskapet i commercio-collegium Nils Strombergh blir president i cammarcollegio och statscontoret effter grefw Carl Gyllenstierna som och

härtills warrit i cammar-collegium och så hafwer många beställningar så hafwer intet kunnat påläggas honom presidentskapet i kammaren, jagh berättar mon cœur också at för några dagar sedan reste cap. ltn. Carl Hårn härifrån till at bese belägringen som Turkarna skola begynna wedh Azof, min kiäre systers befallningh angående cammarherrarnes Baners och Bondes avancemant har jagh bekommit sedan dhe senaste avancementer woro skiedda och jagh har i mitt förre brefw berättat at Baneren blifwit landshöfdingh till föllie af mon cœurs befalningh som jagh tillförene bekommit i dhet andra lärer och sökia effterkomma wedh lagenhet.

Jagh betackar mycket för alla helsningar jagh fått i mon cœurs brefw och beer min recommendation till dhem alla igen.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Avec cette occasion qui part pour Stockholm, je veux envoyer à la sœur de mon cœur, dans cette lettre, mes bien dévoués hommages. L'armée turque est attendue ici prochainement, et j'espère que la campagne sera commencée dans quelques semaines. Les expéditions d'hiver faites par les Tartares, les Polonais et les Cosaques ont eu partout une assez bonne issue. Les Tartares circassiens ont été du côté d'Azof faire une course dans le pays ennemi. Ils ont enlevé quelques milliers d'hommes, bien qu'ils soient promptement revenus chez eux à cause de la neige abondante qui les empêchait d'avancer. Le khan tartare a, de son côté, fait de nombreux prisonniers et brûlé divers villages et villes. Plusieurs villes se sont volontairement données à lui et il en a pris quelques-unes d'assaut; mais la neige l'a aussi empêché d'aller aussi loin qu'il voulait; il est donc revenu en arrière et se prépare à faire de nouveau, pour sa campagne d'été, quelque dommage à l'ennemi. Le fils du khan, le sultan Mahomet, avec les généraux polonais et cosaques, ont fait pareillement une bonne expédition d'hiver; toute l'Ukraine située de ce côté du Nieper les a reçus volontiers sans faire de résistance; ils ont rencontré et battu quelques partis de Polonais et de Cosaques; ils ont enlevé d'assaut les villes de Bialezerkiov et de Bischof et en ont pris ou massacré

les habitants. Ils ne sont pas restés maîtres du château voisin de Bialezerkiov parce qu'il est sur une hauteur et qu'il ne peut être emporté d'assaut. Le sultan Méhémet, avec les deux généraux, se proposait de rester encore plus longtemps en Ukraine, pour continuer à inquiéter l'ennemi; mais comme les Tartares, après avoir reçu le butin et les prisonniers, sont retournés presque tous chez eux sans permission, les deux généraux et le sultan Méhémet, devenus trop faibles pour entreprendre rien de nouveau, ont été obligés de revenir en toute hâte et se préparent maintenant à recommencer une nouvelle campagne cet été. Cependant un fort parti de Tartares est commandé de nouveau pour aller d'ici faire quelques prisonniers à l'ennemi. Le khan tartare a aussi fait savoir qu'il a poussé un parti de quinze mille Tartares vers la frontière pour tâcher de rencontrer les partis ennemis. Je n'ose pas retenir plus longtemps ma chère sœur; je souhaite seulement du fond de mon cœur que ma chère sœur se trouve toujours en bonne santé; c'est ma plus vive espérance. Je prie ma sœur de continuer à avoir bon courage. Bien que les choses semblent parfois être en mauvais état, tout ira cependant à souhait et je suis persuadé que nos affaires seront bientôt rétablies. J'espère que je recevrai bientôt de bonnes nouvelles de mon cœur; je n'en ai pas eu depuis longtemps; je prie le Seigneur de conserver ma chère sœur, et ma sœur de veiller elle-même soigneusement à sa santé. Qu'elle ne s'inquiète pas, quoi qu'il arrive, car Notre-Seigneur tournera tout en bien; c'est à nous seulement à garder bon courage. *Si quelque malheur survenait, il serait bientôt réparé et, s'il m'arrivait à moi-même quelque chose d'imprévu* [1], je prie cependant la sœur de mon cœur de ne pas perdre courage, mais de se montrer au contraire ferme et résolue. De la sorte, toutes nos affaires auront leur plein succès; il faut seulement qu'elles soient entreprises hardiment et fortement, sans que nous cédions en aucun point. Les ennemis de la Suède comprendront alors qu'ils n'ont aucun succès à attendre de pareils accidents, et que la Suède restera ferme dans son bon état, *sans se laisser ébranler par quelque hasard que ce soit* [2]. Je prie ma chère sœur de m'excuser si je lui écris en confidence ce qui me vient à l'esprit et ce que je crois utile de ne pas lui cacher. Je lui demande

[1] Ces mots sont soulignés dans le texte.
[2] Souligné dans le texte.

encore pardon de l'avoir retenue si longtemps et aussi de ce que j'écris si mal qu'on a de la peine à me lire; je me recommande à son indulgence ordinaire et la prie de faire mes meilleures amitiés au petit duc. Je lui aurais écrit bien volontiers, mais certainement il ne pourrait pas lire mon écriture, puisque ma sœur elle-même, je le crains bien, a de la peine à la lire. Je reste jusqu'à la mort,

de la sœur de mon cœur,

le très-fidèle et dévoué serviteur,

CHARLES.

Bender, 12 mai 1711.

P. S. Mon cœur, je veux vous dire que, comme le comte Vrede a plus de fonctions qu'un seul homme en réalité n'en peut bien remplir, j'ai jugé à propos de lui ôter le collége de la chambre et le comptoir d'État et de lui laisser la présidence du collége de commerce. Nicolas Stromberg devient président du collége de la chambre et du comptoir d'État en remplacement du comte Charles Gyllenstierna, qui jusqu'à présent faisait également partie du collége de la chambre; comme il a beaucoup de fonctions, il m'a été impossible de lui réserver la présidence de la chambre. Je veux aussi annoncer à mon cœur que le capitaine-lieutenant Charles Horn est parti d'ici il y a quelques jours pour inspecter les opérations du siége d'Azof que les Turcs vont commencer. Je n'ai reçu les ordres de ma chère sœur pour l'avancement des chambellans Baner et Bonde qu'après que les derniers mouvements étaient faits. J'ai marqué d'ailleurs dans ma précédente lettre que Baner a été nommé gouverneur de province en conséquence des ordres de mon cœur. Quant à Bonde, je tâcherai de réussir à l'occasion. Je remercie beaucoup ma chère sœur de toutes les amabilités que contenait sa dernière lettre et me recommande encore à elle.

XX.

Durchleychtigste princess aldranâdigst kiäraste syster,

Alt mitt håpp är at jagh giör migh försakrat at min hiärtans

syster städse befinner sigh uti önskeligh hälsa och walmåga, wår herre wedhmakthålle dhensamma altidh, och låte migh altidh blifwa dherom försäkradh som är all min tröst, iagh kan intet stort af wärde berätta dhenna gånghen, utan jagh håppas fältåget lärer snart begynnas på dhenna sidan, så at fast dhet drögt något länge på såmmaren innan alla truppar kunnat blifwa samblade, så lärer man ändå nu få så mycket bättre tidfördrifw, och lärer åhter kunna rätt begynna smågnabbas medh fienden, som än håller sigh temmeligit stilla wedh Niester strömmen på pålska gräntzen dock har han skickat partier Niester strömmen inuti Moldauen till at låcka inwånarna som äro af gresk religion på sin sida, som och till at bekomma tillförsel utur samma landh Turkarna har i dhessa dagar bekommit några ryska dragoner tillfånga af dhet partiet som warit in uti Moldauen och dhessa fångar berätta at dragonerne hafft tämligh brist på brödh och wara altså något swultna, partiet seijes och draga sigh närmare tillbakars åht pålska gräntzen dhet seijes och at hospodaren af Moldauen och några dhe förnämsta af landet blifwit otrogna och begifwit sigh till fienden af dhessa personers rymmande kan åht fienden intet synnerlingen gagn förordjakas utan dhe blifwa honom alenast en last ty Moldauen är ett helt yppet landh hwarest fienden ingen fast foht kan fästa dhessutom äro landets inwånare hwarken förmögna eller manstarka nogh så at dhe förmå eij giöra något upror fast dhe hade lust at bjuda till. På Circaska sidan har dhe fienteliga Calmuckerna warit olyckeliga så at många af dhem blifwit nederhugna och många till fånga tagna, Calmuckernas förnämsta anförar har ochså blifwit ihiälslagen, dhen turska armen som är skickadh medh flåttan at belägra Asof dhen har giort möte wedh Crimska Tartariet uti Jenicale och nu berättas at dhe äro i begrep at widare fortfara och fortsättia medh landstigningen på Asofska sidan, dhen armen som stora viziren har medh sigh dhen samblas mera åht Donauströmmen mot staden Saw som ligger 40 timmars wägh härifrån stor dhel af armen är redan öfwer strömmen på dhenna sidan och om några dagar lärer alt begifwa sigh på marschen dherifrån Tartarska chan är rester mot turska armen wedh Donau och menar jagh chan lärer om några dagar ochså komma hijt, Galga sultan som är hans sön är ochså i marsch medh Tartrarne från Crim hijtåht, för några dagar sedan blefw ett parti af Saporovska Cosaker härifrån utskickat som kom förleden fredags afften

tillbakars medh 6 ryska fångar af Prebosinski regementet som dhe i tisdags fasttagit intet långt från Sorocko, och dhessutan hade dhe borttagit en par hundrade hästar utaf fiendens förspann, samme dagh dhetta skiedde skall zaren ankommit medh samma regemente af hwilka fångarna tagna äro som och medh Siemanofski regemente till Niester strömmen zaren seijes och nyligen hafwa warit siuk af dhe wanliga raptus han esomoftast altför starkt bekommer, men nu har han åhter blifwit bättre; jagh understår migh nu intet längre at beswära mon cœur med mit ringa skrifwande utan sluter korteligen och ber mon cœur wille altidh behålla sin nådh för migh jagh ber mon cœur är och så nådigh och giör min recommendation hos C. F. på dhet bästa jagh förblifwer till min dödh

min hiärtans systers

underdånigste trognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Bender, d. 19 junii 1711.

TRADUCTION.

Serénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Tout mon espoir est d'être assuré que la sœur de mon cœur est en parfaite santé; que le Seigneur lui accorde sa protection et me permette de savoir que mon souhait a été accompli. Je n'ai rien d'important à écrire cette fois, sinon que j'espère que la campagne va bientôt s'ouvrir de ce côté-ci. Bien qu'il ait fallu pendant l'été dernier un peu de temps pour réunir les troupes, cependant il n'y en aura ici que plus d'ouvrage et l'on pourra prochainement, si je ne me trompe, recommencer à se chamailler avec l'ennemi, qui se tient pour le moment assez tranquille sur le Niester près de la frontière polonaise. L'ennemi a pourtant envoyé quelques partis vers le Niester en Moldavie, afin d'attirer à lui les habitants, qui sont de la religion grecque, et d'enlever des vivres dans ce pays. Les Turcs ont ces jours-ci reçu quelques dragons russes faits prisonniers en Moldavie. Ces prisonniers racontent que leur parti est épuisé par la famine; on dit même que ce parti se retire vers la frontière polonaise. On dit encore que le hospodar de Moldavie et quelques-

uns des principaux du pays ont trahi et se sont donnés à l'ennemi; mais leur désertion ne pourra lui être d'aucun avantage; elle ne lui apportera qu'un fardeau, parce que la Moldavie est un pays très-ouvert, où l'on ne peut pas se fortifier promptement. D'ailleurs les habitants sont pauvres, peu nombreux, et ne peuvent préparer aucun soulèvement, malgré tout leur désir. Du côté de la Circassie, les Calmoucks ennemis ont été malheureux. On leur a tué ou pris beaucoup de monde, et leurs principaux chefs ont été mis à mort. L'armée turque envoyée pour assiéger Azof s'est réunie avec les troupes de mer près des frontières de la Tartarie de Crimée, à Jenikalé, et l'on dit qu'on va commencer la descente sur la côte d'Azof. L'armée commandée par le grand visir est assemblée vers le Danube, tout près de la ville de Saw, qui est située à quarante heures d'ici. Une grande partie de l'armée est déjà au delà du fleuve et, dans quelques jours sans doute, elle sera au complet et se mettra en marche. Le khan des Tartares est parti vers l'armée turque, qui est sur le Danube, et je crois qu'il va venir ici. Le sultan Galga, son fils, est aussi en marche pour venir ici avec les Tartares de Crimée. Il y a quelques jours, un parti de Cosaques Zaporoves qu'on avait envoyé d'ici est revenu, c'était vendredi soir, avec six prisonniers russes du régiment de Prebosinski; ils les avaient enlevés le mardi précédent non loin de Sorocko; ils ont pris aussi deux ou trois centaines de chevaux d'artillerie. Le même jour précisément, le czar a dû arriver vers le Niester avec les régiments dont ces prisonniers faisaient partie et avec les régiments de Siemanofski. On dit qu'il a eu récemment un accès de cette fièvre dont il souffre souvent; mais il va mieux à présent. Je ne veux pas retenir ma chère sœur plus longtemps par la lecture de cette lettre; je me hâte de la finir et prie mon cœur de me conserver sa bonne amitié. Je prie mon cœur de ne pas m'oublier auprès du petit Charles-Frédéric. Je reste jusqu'à la mort,

de la sœur de mon cœur,

le très-fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Bender, 19 juin 1711.

XXI.

Durchleychtigste princess aldranådigsta kiära syster,

Jagh beder min hiärtans aldrakiäresta syster intet onådigt uptager at jagh nu åhter på en lång tidh intet har kunnat upwakta medh min ringa skrifwelse, ty lägenheterna at fortskaffa brefwen härifrån äro intet altidh så säkra at man är förwissadh om at dhe wisst framkomma eller eij, dhertill måste jagh tillstå at sedan alt mitt håpp försvunnit i dhet måhl som jagh giort migh förtröstan om at aldrigh blifwa så olyckeligh at öfwerlefwa dhet som jagh nu måste giöra så har jagh warit så bestörtt at jagh har hafft swårt at kunna komma till skrifwa eller nämpna om dhen bedröfwelsen som intet lärer helt uphöra hos migh för än dhet kommer tillsammans som blifwit skildt åht men jagh önskar endast at wår herre uppehålle hugsvale och beware min hiärtans syster warpå alt mitt håpp hänger och låte migh aldrigh uhtstå dhen olyckan at förnimma annat än om min hiärtans systers oföränderliga wälmåga jagh förblifwer till min dödh

min aldrakiäraste systers

ödmjukttrognaste broder och tiäner,

CAROLUS.

Bender, d. 12 junii 1713.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je prie la chère sœur de mon cœur de ne pas être mécontente de mon long silence; les occasions qui partent d'ici ne sont pas toujours sûres, et puis, je dois l'ajouter, après avoir perdu cet espoir que j'avais conçu de ne pas être assez malheureux pour voir l'une de vous deux mourir avant moi, je suis en vérité si abattu que j'ai difficulté à écrire et à parler même de cette douleur; elle ne cessera pas pour moi, si ce n'est quand aura été rejoint ce qui a été séparé. Mon seul souhait à présent est que Notre-Seigneur conserve la sœur de mon cœur; j'ai mis là désormais

toutes mes espérances. Puissé-je n'apprendre jamais d'autres nouvelles que celles du bonheur constant de ma sœur! Je reste jusqu'à la mort,

de ma chère sœur,

le très-humble et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Bender, 12 juin 1713.

XXII.

Durchleychtisgte princess aldranådigsta kiära syster,

Min hiärtans aldrakiäresta syster kan jagh intet tillfyllest tacka som aldrigh tröttas wedh mitt alt för långa uteblifwande af min skyldigsta upwaktningh utan altiämpt hungnar migh medh sina nådigsta skrifwelser som äro all min fängnadh så länge jagh än måste wara frånwarande, men dherhos är jagh i ängslan hwargångh jagh dhem bekommer, ty jagh seer at jagh alt mer och mer råkar i skuldh hos min hiärtans syster och försummar at beswara så mycket som jagh borde och giärna åstundade straxt at beswara men då händer at jagh eij kommer till rätta at straxt blifwa färdigh dhermedh på papperet och iblandh har jagh färdigh skrifwit och då fattas lägenhet så at dhet måste sedan skrifwas om och då glömmes åhter een dhel, så at jagh borde intet annat wänta än wälförtiänta bannor uti mon cœurs brefw men min hiärtans syster är så nådigh och öfwerseer altstadigt medh migh men jagh är otåligh öfwer migh siälfw at jagh intet kan komma till fulborda dhet som jagh åstundar jagh kan intet tilfyllest tacka min hiärtans syster som åhter hungnat migh medh sitt conterfey dhetta här senare dhet kan jagh finna at dhet är helt likt jagh har dhet nu alla dagar för mina ögon och nöijer migh dher medh tilldhess jagh åhter får se min kiära syster siälfw, målaren har fuller giort mon cœurs ansikte litet för trumpen men så är dhet ändå wäl träffat och håppas jagh at min hiärtans syster altidh lärer wara af lika lustigt sinne lika huru stora swårigheterna och äro min kiära syster betackar jagh högeligast för at jagh fått drotningens contrefeit migh tyckes dhet är och mycket likt

fast dhet giör dråtningen något åldrigare än tillförende så ser dhet ändå helt friskt och wäl ut, härifrån är förnämbligast dhet alenast at berätta at Brandburgarne begynner ochså at wara barska och sökia händel medh oss han har redan giort åhtskilliga fienteligheter innan dhe ännu förklarat krigh skrifteligen han har skickat dhen Swänska ministren plötsligh ifrån sigh hijt han har kiört Pommerska regeringen utur Stetin och tagit G. maj. Stuart som warit dher uti arest som krigsfånge så wäl som och Holstenerna som legat uti Stetin och man wäntar dageligen wad han widare will giöra som tänker till at winna effter tillfället synes honom gått och han lärer giöra oss beswär nogh men jagh håppas han skall på slutet finna sigh bedragen i sin räkningh när jagh märkte hans skadeliga förehafwande och at han förstärkte sitt manskap som lågh i quarter på ön Ysedom hwarifrån han kunde giöra wårt fålk skada i dheras quarter så lät jagh wårt fålk taga possession på Ysedom i största hast och flytta hans några hundrade man som lågh på ön utur wägen och skicka dhem till dheras fôlk igen wårt fålk äro ännu dhär, men man lärer snart draga regementerna närmare tillsamman då lära wij kanske åhter lämna öön till Brandburgarnas behagh, i siön har wåra 3 skiep och 3 fregatter nödgats at slås medh dhe danskas 8 skiep och 3 fregatter och dhe Danska hafwa hafft winden till fördel så at wåra skiep änteligh råkat på stranden och gått förlora men dhe Danska skola och hafwa lidit mycken skada som dhet seijes, dhet är fuller een temmeligh skada för oss men så är ännu tämeligh många skiep uti wår flåtta och lärer skadan i åhr wäl blifwa ersatt hälst dhe danskas flåtta eij eller i åhr är uti alt för gått stândh min aldrakiäraste syster har skrifwit mig angående underskriften utaf brefwen så önskade jagh giärna om min hiärtans syster täcktes dhermed än fortfara dock så wida när dhet kan skie utan mon cœurs altförmyckna beswär som och at min kiära syster täcktes bevista rådslagen så åffta dhet kan wara min hiärtans syster lägligt och mon cœur dhet sielfw nödigt finner så lärer dhet upmuntra rådet så mycket mera at gripa wärket an, jagh har i föllie af dhet project till statswärket som rådet skickat hijt formerat staten för i åhr på sådant sätt som migh tycktes bäst torde låta giöra sigh och uti somt ändrat dhetsamma särdeles har jagh anslagit flåttan i åhr större summor effter dhet är högst nödigt at dhen på alt sätt förskaffas i ståndh at giöra tienst en stor dhel är anslagit på upnegotieringar wilket wäl

torde taga lagh om wederbörande dhet angriper som sigh bör hälst om contributions ränteriet sigh dherwedh rätt anställer, dhessutom är åhtskilliga andra medel införda i statswärket till at någorlunda komma uht till dess man kan finna widare utwägar at komma i bättre ståndh som medh sedlars som och myntteckens utgifwande, dhessutom blir kåpparplåtarna förhögde en halfwpart högre än dhe warit för; hwilket lärer hindra at inga plåtar mot förbudh kan utföras ty mäst alla lärer fuller hålla före at så stor förhögningh på plåtarna är för mycket men jagh tycker at dhen är högst nödigh ty dhen kåpparen som är myntadh bör wara så ringa af wärde at hon aldrigh som kåppar bör kunna försällias, wedh styckornas förmyntningh till plåtar är så stora swårigheter och så stor lägenhet gifwes dherwedh till underslefw at dherwedh eij kan afsees någon nytta, och dhet som är en gångh giutit till metall dhet kan man intet weta något wisst wärde på såsom på kåpparen ty metallen är en sak som är en sammanblandad matterie och altså dhen ena metallen annorledes blandadh än som dhen andra och på dhet sättet blefwe dhet myntet som dheraf giordes hwar annan helt olikt och altså skulle dhet snart komma i werk angående små tullarne som äro anslagna kongen i pålen så kan man fuller intet förrycka dhem effter dhet är kongen så starkt dherom försäkradt men statscommissarien har wist här utwägh at utaf samma medel kan äfwenwäl till dhe andra förnödenheter tillräckia jagh törs nu intet längre uppehålla min hiärtans syster medh mitt långa skrifwande utan allenast försäkrar at iagh intill min dödh är och förblifwer

min hiärtans kiäraste systers

underdånigst trognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Stralsund, d. 2 maij, nya stylen, 1715.

Jagh ber mon cœur wille afläggia min skyldiga tacksäjelse hos härtigen för dhess åhtskilliga kiäre brefw jagh bekommit jagh skulle sielfwer swara derpå om jagh kunde komma till rätta medh skrifwningen men som jagh skrifwer så otydligen så will jagh intet giärna beswära honom dhermedh fast jagh dristar migh dhermedh framkomma hos mon cœur så wäl som dråtningen som redan länge hafwa sigh dhet beswäret på at läsa så otydeliga brefw jagh

åstundar intet högre än at hafwa lägenhet till brefw uhti hwadh som kan lända till härtigens interesses befrämiande, hwartill jagh och är högst förbunden och jagh håppas tillfället lärer wäl gifwas at dhet åstadkomma fast swårigheterna ännu är tämmeligh stora, så at någon tidh ännu dhertill lärer erfodras innan Dannemark[1] kan bringas till restitution af härtigens länder hwilket ändå Danmark[2] eij kan undslippa jagh fängnar migh mycket och öfwer dhet at härtigen såwäl som mon cœur har bifallit min meningh angående majorenniteten i dhet tiden eij synes ännu wara till at dhermed för mycket skynda ty fast majoreniteten i sigh sielfw altidh är bättre till ett lands regeringh än som förmyndraskapet så kunde dhen lätt nu för tiden eij wara till någon nytta utan snarare skadeligh, så länge fienden har possession uti landet, och sådan förändringh skulle allenast förordsaka stora confusioner om dhen skiedde nn innan landet är restituerat, och utan deröfwer fattat aftal och bewilliande af administratoren hälst som uti furtsliga holstenska huset skall warit bruk såsom elliest och är brukligit uti Tysklandh at majoreniteten antages först när man är 18 åhr gammal men administratoren har här förklarat at han är helt willigh och beredd till at afseija sigh förmynderskapet så snart dhet åstundas och om dhet kan wisas at härtigens intresse dherigiönom något kunde befrämias eller dherigiönom restitutionen af länderna dhermedh åstadkommas men som dherigiönom sådant intet kan erhållas så kunde dhet eij annat tiäna än till at wisa missnöije mot administratoren om man wille uphäfwa administrationen för än dhen wanliga tiden komme eller utan förut tagit aftal medh honom sielfw dherom, härtigen har ochså skrifwit migh till at han intet giärna såge at dhe som äro wedh administrationen sökia till at förpanta hans gods; dherofwer utlåter administratoren sigh så at huru nödigt han sådant skulle giöra har han måst sökia på sådant sätt få medel effter elliest inga utwägar wore, så länge landet wore i fiendens hand, till at anskaffa dhet som behöfwdes till härtigens egen förnödenhet men jagh tror dhessa förpantningar hafwa intet hafft någon framgångh, men härtigen har haft utaf Swärigiet ett gods, Nykloster benämndt en pantsättning dhet samma har administratoren nu sögt taga åp penningar på och på

[1] Nous conservons scrupuleusement l'orthographe du texte.
[2] *Idem.*

härtigens vängnar öfwerlåta panträttigheeten till en som heter Pless, hwarpå administratoren effter contractet som dherom är emellan Sverigiet och Holsten sökt bewilningh af migh hwilket jagh och gifwit efter contractets innehåld men jagh wet intet helt wisst ännu huru wida dhen handel medh Pless lärer komma till riktigheet eller eij jagh beder min hiärtans syster ännu engångh om förlåtelse at jagh uppehåller så länge medh mitt confusa skrifwande och törs nu intet längre uphålla och jagh recommenderar migh i min kiära systers beständiga åtanka.

Jagh ber mon cœur afläggia min recommendation till lilla härtigen sampt lyckönskan till dhet nya åhret, och ursäkt at jagh intet sielfw skrifwit honom till jagh har giärna welat skrifwa och tacka för dhet brefw han skrifwit migh men jagh har så swårt at komma till rätta medh skrifwningen och skrifwer jagh så otydeligit at jagh iblandh sielfw har swårt at läsa dherför fruktar jagh at han sielfw eij lärer kunna läsa min skrift beder mon cœur och intet illa uptagar at jagh så illa plutrar mina brefw ty elliest blefw jagh aldrigh färdigh medh dhem, han har och skrifwit migh till om Salström hans willia är och fullgiordh dheruti så at han blifwit landshöfdingh sedan jagh skrifwit mitt brefw så är idagh Mejerfelt hijtkommen och brakt mon cœurs nådigsta hälsningh.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Je ne puis assez remercier la chère sœur de mon cœur de ce qu'elle ne me reproche pas les longs retards de mes lettres respectueuses et de ce qu'elle m'envoie toujours les siennes, qui me feront toujours un si grand plaisir pendant tout le temps de mon absence. Toutefois c'est pour moi un sujet de vive inquiétude de voir que je suis toujours de plus en plus en faute à ce sujet; mais je ne suis jamais prêt, et puis, quand j'ai mon papier et que je vais commencer, l'occasion passe, et alors j'oublie ce que je voulais écrire. Tout cela fait que je ne devrais attendre des lettres de ma sœur que des réprimandes fort méritées, mais la sœur de mon cœur est si bonne et si indulgente pour moi qu'elle me pardonne sans cesse. Je ne puis non plus remercier suffisamment ma sœur de ce qu'elle m'a envoyé de nouveau son portrait. Je trouve que

le dernier est tout à fait ressemblant; je l'ai tous les jours devant les yeux et ce sera pour moi un grand plaisir jusqu'à ce que je puisse revoir ma sœur elle-même. Le peintre a fait le visage de ma sœur un peu trop sombre, à mon gré, quoique le portrait soit bon. J'espère bien que ma sœur conserve sa gaieté ordinaire, quelles que soient les difficultés qui nous entourent. Je remercie aussi ma sœur de m'avoir envoyé le portrait de la reine; quoiqu'il la représente un peu plus âgée qu'elle n'est réellement, le peintre a montré, il faut le reconnaître, de la facilité et du talent. Voici mes principales nouvelles : les Brandebourgeois commencent, eux aussi, à montrer les dents et à rechercher quelque affaire avec nous. Avant de déclarer la guerre par écrit, ils ont déjà fait quelques hostilités. Ils ont renvoyé ici brusquement le ministre suédois, ils ont chassé de Stettin le gouverneur de Poméranie et enlevé le général-major Stuart, qui était là enfermé comme prisonnier de guerre, aussi bien que les Holsteinois, logés dans Stettin. On attend de jour en jour ce qu'ils feront encore pendant que l'occasion leur semble favorable. Ils nous causeront, il est vrai, assez d'embarras; mais j'espère qu'ils se trouveront finalement trompés et dupés dans leurs calculs. Aussitôt que j'ai compris leur dessein et que j'ai vu qu'ils s'étaient renforcés des troupes laissées en quartier dans l'île d'Ysedom (d'où ils pouvaient nuire à nos troupes dans leurs quartiers), j'ai fait prendre possession de l'île en toute hâte par nos soldats et renvoyer à leur armée ces quelques centaines d'hommes qui étaient dans l'île. Nos hommes y sont à présent; mais il faut que nous rapprochions les différents régiments. Nous devrons peut-être en conséquence abandonner l'île aux Brandebourgeois. En mer nos trois vaisseaux et nos trois frégates ont été forcés de se battre avec les huit vaisseaux et les trois frégates des Danois. Les Danois ont eu l'avantage du vent, si bien que nos vaisseaux ont finalement été se perdre sur le rivage. Mais les Danois ont aussi beaucoup souffert, à ce qu'on dit. Quant à nous, nous avons encore un bon nombre de vaisseaux; et notre perte sera sans doute réparée dès cette même année, car la flotte danoise n'est pas non plus en très-bon état. Ma chère sœur m'a écrit pour ce qui regarde la signature. Je désirerais que ma sœur voulût bien continuer à contresigner, pourvu que cela ne lui cause aucune peine. J'aimerais bien aussi que ma sœur assistât au conseil aussi souvent qu'il peut être

opportun et aussi souvent que mon cœur le trouvera nécessaire : cette présence encouragerait et exciterait les travaux du sénat. D'après le projet qui m'a été envoyé, j'ai dressé pour cette année un budget que je crois le plus satisfaisant possible; j'ai fait au projet des modifications notables. J'ai augmenté les chiffres pour ce qui concerne la flotte, car il est très-nécessaire qu'elle soit cette année sur un bon pied. J'ai réservé une grande place pour les emprunts; c'est une affaire qui peut aller bien si les personnes que cela regarde la conduisent comme il faut, surtout si la trésorerie s'y comporte habilement. En outre, le plan comporte plusieurs autres ressources pécuniaires qui y sont inscrites; tout cela nous permettra de sortir d'affaire passablement jusqu'à ce que nous ayons trouvé les moyens de faire mieux encore, soit en émettant du papier, soit en fabriquant une monnaie de convention. En outre, la grosse monnaie de cuivre va être augmentée de moitié, ce qui l'empêchera de sortir du royaume. On pensera peut-être qu'une pareille augmentation de la grosse monnaie de cuivre est exagérée; mais je pense, quant à moi, qu'elle est tout à fait nécessaire; car il faut nécessairement que le cuivre monnayé soit assez faible de valeur afin qu'il ne puisse pas être vendu comme métal. Quant au bronze des canons, il n'y aurait aucun profit à en faire de la monnaie, à cause des grandes difficultés qu'offrirait l'opération et des occasions de fraude. Ce bronze, une fois fondu, serait en effet d'une valeur très-variable, puisque c'est un mélange et que les monnaies qui en seraient faites se trouveraient de valeurs fort inégales. Pour ce qui concerne les petites douanes concédées au roi de Pologne, il est vrai qu'on ne peut pas l'en priver parce qu'elles lui ont été très-expressément confirmées; mais j'espère que le commissaire d'État trouvera bien moyen de faire suffire les ressources que je viens d'indiquer aux nécessités qui se présenteraient. Je ne veux pas retenir plus longtemps ma chère sœur par cette lettre, déjà beaucoup trop longue. Je veux seulement l'assurer que je suis et reste jusqu'à la mort,

de ma chère sœur,

le fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Stralsund, 2 mai, nouveau style, 1715.

Je prie mon cœur de vouloir bien remercier le duc des bonnes

lettres que j'ai reçues de lui. Si j'écrivais mieux, je lui répondrais moi-même; mais c'est bien assez que j'ose écrire à ma chère sœur et à S. M. la reine, qui, depuis longtemps, se sont habituées à ma mauvaise écriture. Je ne désire rien tant que d'avoir l'occasion d'écrire des lettres pour tout ce qui pourra servir les intérêts du duc: c'est d'ailleurs un de mes premiers devoirs, et j'espère qu'une occasion se présentera de lui rendre quelques services; pour le moment, il est vrai, les difficultés sont assez grandes et il faut encore attendre un peu avant que nous puissions forcer le Danemark à rendre ses pays au duc, ce qui du reste ne peut manquer d'arriver, le Danemark peut en être certain à l'avance. Je me réjouis fort de ce que ma sœur et le duc ont agréé mon avis concernant la question de la majorité. Il ne semble pas qu'il faille trop se presser; car, quoique la majorité en soi-même soit un parti, j'en suis assuré, préférable pour le pays à celui d'une régence, cependant cette majorité ne serait probablement pas utile, au moins actuellement; elle serait même plutôt nuisible, aussi longtemps que l'ennemi serait maître du Holstein, et un pareil changement ne ferait que causer un trouble profond dans l'état, s'il arrivait avant que le pays n'eût été restitué au duc, et sans qu'aucune convention eût encore été faite avec l'administrateur. D'ailleurs il doit sans aucun doute être d'usage dans la maison holsteinoise comme il l'est depuis longtemps en Allemagne que la majorité ne commence qu'à partir de l'âge de dix-huit ans. L'administrateur a bien déclaré, il est vrai, qu'il était prêt à abdiquer ses pouvoirs dès qu'on le désirerait et dès qu'on démontrerait que cela peut servir les intérêts du duc ou hâter la restitution de ses biens; mais comme on n'en ferait certainement rien, cela ne servirait, en effet, qu'à trahir de la méfiance contre l'administrateur. Le duc m'a écrit aussi qu'il ne verrait pas avec plaisir ceux qui sont chargés de l'administration chercher à hypothéquer ses biens. L'administrateur, de son côté, a déclaré que, bien malgré lui, il a été contraint de recourir à de pareilles ressources, n'en ayant pas absolument d'autres, tant que le pays sera aux mains de l'ennemi, pour subvenir même aux propres dépenses de son maître. Je crois que ces essais d'hypothèques n'ont eu finalement aucun succès; le duc a eu déjà une hypothèque sur un domaine suédois qui se nomme Nykloster; l'administrateur a voulu avoir de l'argent sur la même terre et, au nom du duc, il a demandé

à transmettre le droit d'hypothèque à un nommé Pless, ainsi qu'à faire confirmer ces opérations d'après le contrat qui existe à ce sujet entre la Suède et le Holstein; je lui ai accordé sa demande, conformément au texte du contrat, mais je ne sais pas bien encore si l'affaire pourra se réaliser ou non. Je prie encore une fois ma sœur d'excuser toutes ces longueurs et je me recommande à son bon souvenir.

Je prie mon cœur de faire mes amitiés au petit duc et de lui transmettre mes souhaits de bonheur pour la nouvelle année. Qu'il me pardonne de ne lui pas écrire; je l'aurais volontiers fait pour le remercier de la lettre qu'il m'a fait l'amitié de m'envoyer; mais j'ai tant de peine à écrire bien, et j'écris en réalité si mal, que moi-même j'ai parfois de la peine à me lire. Je craindrais donc d'être pour lui tout à fait illisible. Je prie ma sœur de m'excuser si je griffonne ainsi mes lettres; je n'aurais pas le temps de les écrire mieux. Le duc m'a écrit aussi au sujet de Salström; son désir est déjà accompli; Salström vient d'être nommé gouverneur. Depuis que j'ai fini ma lettre, Meyerfelt est arrivé; il m'a apporté le salut de mon cœur.

XXIII.

Durchleychtigste princesse aldranådigsta kiära syster

Som lägenhet nu afgår så kan jagh intet underlåta medh dhessa rader at upwakta min hiärtans syster önskandes af alt hiärta at mon cœur måtte befinna sigh wedh stadigwarande wälmåga iagh håppas mina brefw som jagh senast skrifwit lära wara framkomna jagh har dheruti swarat på åhtskilligt som mon cœur tillförene skrifwit migh om och förmodar at jagh lärer mäst beswarat alt, men om jagh har glömt något ber jagh min hiärtans syster wille öfwerse medh migh ty jagh kan sällan hålla tankarna tillsamman när jagh skrifwer så länge at jagh icke glömmer innan jagh lyktar mitt brefw hwadh jagh ärnade skrifwa när jagh dhet begynner dhessutom äro mina skrifter i sådan oordningh at jagh intet altidh kan finna dhem till at dherutur påminna migh hwad jag eij har beswarat jagh litar allenast på mon cœurs gunst som lärer öfwersee medh mina felaktigheter jagh ber min kiära syster wille och hielpa giöra min ursäkt hos dråtningen så framt jagh förglömt at beswara något af hwadh dråtningen migh skrifwit och dhet i fall

hennes Majt. något dherom skulle kåmma i hågh och nämna jagh kan nu intet särdeles berätta mon cœur något härifrån utan allenast at biskopen af Eutin har rest för några dagar sedan härifrån till Volfclowbyttel. Här är ochså dhen franska anbasadeuren för några dagar sedan hitkommen här är elliest alt stilla och fienderna äro ännu intet komna närmare än dhe warit men dhe skryta mycket at willia afläggia sin visite snart här men dhe lära wäl måtta gå samma wägh tillbaka när hösten kommer dher dhe komma ifrån och kanskie i wärre tillståndh än dhe kommo an uti; ty all liknelse håppas jagh fienderna skola intet stort uträtta i åhr fast wij ochså intet äro i tillståndh at giöra dhem bra skada jagh will nu intet längre uphålla min aldrakiärsta syster medh mitt elaka skrifwande beder mon cœur wille giöra min recommendation hos härtigen och ursäkta på dhet bästa at jagh än intet sielfw skrifwit till honom för min swårighet till skrifwa som och om jagh glömt at swara på dhet som han skrifwit migh om, jagh förblifwer intill min dödh min aldrakiäraste systers

underdånigst trognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Stralsund, d. $\frac{27 \text{ maj}}{7 \text{ juni}}$ 1715.

P. S. Jagh har dhenna gången ochså ärnadt skrifwa min swåger siälfw till men som jagh nu intet hinner uht dhermedh så litar jagh på at mon cœur giör min ursäkt hos honom.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

Une occasion partant d'ici, je ne puis m'empêcher d'envoyer par ces lignes mes hommages à ma chère sœur. J'espère que cette lettre la trouvera en parfaite santé. Ma dernière lettre est sans doute arrivée à ma sœur? J'y répondais à plusieurs questions que ma sœur m'avait adressées précédemment; je pense que j'ai répondu à toutes; mais, si j'en ai oublié quelqu'une, je prie la sœur de mon cœur de vouloir bien m'excuser, car je puis rarement, quand j'écris, suivre mes idées assez longtemps pour ne pas en oublier quelqu'une avant la fin de mon épître. De plus les lettres que je reçois sont dans un tel désordre que je ne retrouve

pas facilement, à un moment donné, celle qui me serait nécessaire pour voir si j'ai répondu sur tous les points. Je me fie d'ailleurs à la bonté de mon cœur, qui veut bien si souvent me pardonner mes défauts. Je prie ma chère sœur de faire agréer aussi mes excuses à la reine, si j'ai oublié de répondre à quelqu'une de ses questions, et de m'en informer. L'évêque d'Eutin est parti d'ici il y a quelques jours pour Wolfenbyttel. L'ambassadeur français est depuis peu avec nous. Tout d'ailleurs est tranquille; les ennemis ne se sont pas encore approchés; ils se vantent cependant beaucoup de nous faire bientôt une bonne visite, mais ils reprendront probablement très-vite, une fois l'automne arrivé, le chemin par où ils sont venus, et ils partiront moins contents qu'ils ne sont aujourd'hui; car, selon toute vraisemblance, ils ne feront rien cette année, bien que nous ne soyons pas nous-mêmes en état de leur faire grand mal.

CHARLES.

Stralsund, $\frac{27 \text{ mai}}{7 \text{ juin}}$ 1715.

P. S. Je m'étais aussi proposé cette fois d'écrire moi-même à mon beau-frère, mais je ne le puis pas, et je finis en priant mon cœur de lui faire mes excuses.

XXIV.

Durchleychtigste princesse aldrakiäresta syster,

Som lägenhet nu härifrån afgår medh gr. Mejerfelt så kan jagh intet förbigå medh dhessa rader i största hast at skrifwa beder min hiärtans syster intet wille taga illa åp at jagh än intet swarat på åtskilliga brefw, ty många hinder har här hela tiden förfallit och hindrar migh ännu at jagh uti dhetta brefw eij eller hinner swara helst som jagh och just nu är på Rygen och lämnat alla brefw i Stralsund, här förfaller elliest intet serdeles af wärde utan fienden förnöter allenast härtills sin tidh medh åskådandet af Stralsund dhe gå uhti alt sitt wäsende mycket långsampt till wärke och lära förmodeligen medh mycket slätt förrättade saker tråppa tillbaka, dhe hafva hela sommaren intet annat uträttat än at dhe intagit ön Ysedom och Penemunde skants och medh dheras skiep lagt sigh inom djupet : för Penemynde skants har fienden mist mera folk än en sådan skants är wärdh och kan medh mindre

möda fås igen jagh får dhenna gången intet längre skrifwa utan måste sluta, och dherhos försäkra at jagh altidh in till min dödh är

min hiärtans systers

underdåntrognaste broder och tiänare,

CAROLUS.

Mynkgut på Rygen, d. $\frac{\text{29 septbr.}}{\text{10 octbr.}}$ 1715.

Jagh ber min recommendation til härtigen och ursäkt at jagh än intet hinner sielfw skrifwa.

TRADUCTION.

Sérénissime princesse, chère et très-honorée sœur,

J'écris en toute hâte ces lignes à ma sœur par l'occasion du comte Meyerfelt, qui part. Je prie la sœur de mon cœur de ne pas trouver mauvais que j'aie laissé plusieurs de ses lettres sans réponse; beaucoup d'empêchements sont venus me déranger, et, aujourd'hui encore, il m'est impossible de donner les réponses que ma sœur demande. Je suis maintenant dans l'île de Rugen et j'ai laissé toutes mes lettres à Stralsund. Il ne se passe ici rien de bien digne de remarque, si ce n'est que l'ennemi ne fait jusqu'à présent que perdre son temps à regarder Stralsund. Dans tout ce qu'il fait, il va fort lentement à l'ouvrage et il se retirera sans aucun doute après une très-mauvaise campagne. Il n'a rien fait autre chose pendant tout l'été que d'occuper Ysedom et les forts de Penemunde et de se placer avec ses vaisseaux en pleine mer. Devant Penemunde il a perdu plus de monde que ce petit fort ne le mérite, et on le lui reprendra certainement sans autant de peine. Je ne puis pour cette fois en écrire davantage; je suis toujours jusqu'à la mort,

de la sœur de mon cœur,

le très-fidèle et dévoué frère et serviteur,

CHARLES.

Mynkgut (Rugen), $\frac{\text{29 septembre}}{\text{10 octobre}}$ 1715.

J'adresse mes amitiés au duc; qu'il veuille m'excuser de ce que je ne lui écris pas moi-même.

LETTRE DE CHARLES XII A LOUIS XIV.

Monsieur mon Frère

Je n'ai pas hesité de me rendre dans mes Etats du moment que j'ai appris que Vostre Majeste avoit glorieusement termine ses longues guerres. Mon envoye extraordinaire aura l'honneur de rendre compte à Votre Majeste de mon arrivee en Pommeranie, et de la confiance avec laquelle je compte sur l'amitie de Vostre Majeste, Elle m'en a deja donne des marques convaincantes, j'espere qu'Elle voudra à l'heure qu'il est, juger par ses propres interets des miens, et aggreer que nos intentions soyent concertees. J'ai serieusemt celle de convaincre Vostre Majeste que je suis veritablemt

Monsieur mon Frere

Vostre bon frere

CAROLUS.

Stralsundt le 13 nov. 1714.

Mémoire sur le Pélion et l'Ossa, par M. Mézières, membre de l'École française d'Athènes.

L'Ossa et le Pélion, quoique se rattachant au grand système de montagnes qui entoure la plaine de Thessalie, forment une région à part et tout à fait distincte, par sa position même, des chaînes environnantes. Resserrés dans un espace étroit que bornent au nord le Pénée, à l'est la mer, au sud le golfe Pagasétique, à l'ouest les champs et les marais de la Thessalie, ils ne se relient qu'en un seul point, entre Bœbé et Iolcos, aux lointaines ramifications du Pinde et de l'Othrys. Cette région, qui commence à la vallée de Tempé et se prolonge, par une longue pointe, jusqu'au cap Sépias, en face de l'Eubée, c'est la Magnésie des anciens[1].

Si l'on en connaît les limites, il est moins facile d'en indiquer les divisions. Le peuple qui l'habitait portait le nom général de

[1] Strab. IX, p. 429.

Magnètes[1]. Il occupait plusieurs villes, tant sur la côte intérieure que sur le golfe Pagasétique, et au milieu même des montagnes. Nous ne savons rien de plus. Ces Magnètes se partageaient-ils en tribus, comme c'était l'usage en Grèce, où les divisions se multipliaient à l'infini? Chaque ville, avec son district, formait-elle un petit État indépendant, ou plusieurs villes se trouvaient-elles réunies dans une même confédération et sous un seul chef? C'est ce que ne nous apprennent ni les historiens, ni les géographes.

Homère distingue les États d'Eumèle et ceux de Philoctète. Mais, de son temps, la Magnésie n'avait pas les limites qu'elle eut depuis; car il n'y comprend ni Méthone, ni Thaumaci, ni Mélibée, et il donne le nom particulier de Magnètes à un peuple dont il n'indique qu'imparfaitement la position. Strabon, tout en faisant remarquer qu'Homère semble avoir mal connu la géographie de la Thessalie, ne donne lui-même aucun renseignement précis sur la Magnésie.

Ce silence des écrivains grecs rend l'exploration du pays plus difficile. Il ne suffit pas de courir de lieu en lieu pour reconnaître et décrire les emplacements anciens; on éprouve le besoin de suivre un plan et de ne point marcher au hasard. En l'absence de toute notion sur les anciennes divisions de la Magnésie, j'ai pensé qu'il fallait se contenter de celles mêmes que la nature indique. J'ai exploré successivement les deux versants du Pélion, en allant du sud au nord et en partant du golfe Pagasétique; puis, traversant une chaîne intermédiaire, qui relie le Pélion à l'Ossa, je me suis occupé de l'Ossa lui-même et ne me suis arrêté qu'au pied de l'Olympe.

CHAINE DU PÉLION. — VERSANT MÉRIDIONAL.

VÓLOS. — DÉMÉTRIAS. — IOLCOS.

Le versant méridional du Pélion borde au nord le golfe Pagasétique, s'abaisse lentement de l'ouest à l'est, en suivant une ligne oblique, et ne s'arrête qu'à la haute mer, séparée du golfe par une étroite presqu'île. Cette presqu'île elle-même se rattache à la montagne près du village actuel de *Neókhori,* se dirige vers le sud, tourne à l'ouest en face de Sciathos, forme un isthme très-étroit qui re-

[1] Scylax; Skymnos de Chio, V, 605; Diod. Sic. XII, 51; XVI, 29.

garde d'une part l'Eubée et de l'autre le Pélion, et se termine enfin par les âpres rochers de *Trikéri*, à l'entrée même du golfe. Ainsi, la chaîne principale du Pélion et les hauteurs qui en dépendent embrassent, dans une enceinte demi-circulaire, la plus grande partie du golfe Pagasétique, qu'elles bornent de trois côtés, au nord, à l'est et au sud.

Le point le plus occidental de cette longue côte en est aussi le plus important : c'est le bourg actuel de *Vólos*, placé en face de l'étroite entrée du golfe Pagasétique, auquel il a donné son nom moderne. Au-dessus de Vólos s'élèvent encore les hautes cimes du Pélion, qui, à cet endroit même, s'écartent de la mer et fuient vers le nord pour aller rejoindre la chaîne de l'Ossa. Au Pélion succèdent des groupes de collines sans forme et sans nom : c'est le seul point où la barrière de montagnes qui ferme la Thessalie s'abaisse un instant et laisse communiquer la plaine avec la mer. L'importance d'une position si remarquable s'accroît encore par le voisinage d'un port vaste et sûr que forment, en tournant au sud, les dernières collines détachées du Pélion. Avant d'avoir vu des ruines dans un tel lieu, on devine qu'il a été remarqué et choisi par les anciens. C'était là l'entrepôt naturel du commerce de la Thessalie avec la Grèce et l'Orient; c'était en même temps une position militaire de premier ordre, commandant à la fois et le golfe Pagasétique et la route que devaient suivre les armées du nord pour pénétrer en Grèce.

La ville actuelle de Vólos n'est guère qu'une forteresse turque occupée par huit cents hommes de garnison : elle n'est point bâtie sur une hauteur, quoiqu'il y en ait beaucoup aux environs, mais sur le bord même de la mer et dans une plaine unie qui s'étend entre le pied du Pélion et le golfe Pagasétique. Un mur d'enceinte, fort élevé suivant l'usage oriental et contre toutes les règles de la tactique moderne, enferme les casernes et les maisons des Turcs. Par une précaution que justifie la haine méritée qu'on leur porte, les conquérants de la Grèce habitent seuls les lieux fortifiés et laissent en dehors les maisons des *rayas* (sujets) juifs ou grecs. Cette prudence n'est pas inutile ici : Vólos est le chef-lieu des vingt-quatre villages du Pélion, où il y a cinquante mille Grecs et pas un seul Turc. Le *kaïmakam* (gouverneur civil dépendant du pacha) y demeure, entouré d'Albanais et de soldats réguliers.

En dehors de la forteresse ou ville turque, dont les portes se ferment chaque soir, près de la mer, s'étend un petit quartier grec, composé de rues tortueuses et sales, où il y a des cafés et de misérables boutiques. C'était là autrefois toute la ville ou *cástro* (château), comme l'appellent les Grecs; mais, depuis quelques années, on a bâti, à l'est du cástro, des maisons de belle apparence, des magasins et de vastes entrepôts, qui forment une longue rue sur le bord de la mer : ce nouveau quartier s'appelle *Magásia* (les magasins).

Il n'y a aucune antiquité à Vólos même, excepté un fragment de tombeau apporté des environs, et qui n'a rien de curieux; mais, en s'avançant vers l'est, sur les hauteurs escarpées de *Góritza,* qui forment le rivage, on trouve les restes d'une ville ancienne. L'enceinte des murs, dont on peut approximativement évaluer l'étendue à trois milles, suit, à l'ouest et au nord, des pentes abruptes, et embrasse un terrain fort irrégulier, au milieu duquel s'étend une petite plaine creusée naturellement entre deux hauteurs.

Les fondations des murs se retrouvent presque partout, mais ils ne s'élèvent nulle part à plus de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. On voit, de distance en distance, les restes des tours carrées qui, suivant l'usage des Grecs, flanquaient l'enceinte extérieure. Ces murailles sont construites en pierres taillées, de dimension moyenne, petites même, si on les compare à celles qu'emploient dans leurs constructions les Grecs du Midi. Aucun bloc n'étonne par sa grandeur; mais cette petitesse des matériaux n'ôte rien à la solidité des murs, qui peuvent rivaliser de largeur avec les plus épais des acropoles grecques. Les blocs dont ils se composent, quoique taillés, ne sont disposés ni à angles droits ni par assises régulières. Ils ne forment cependant pas un appareil polygonal; ils sont en général taillés de quatre côtés et se placent obliquement les uns à côté des autres. Quelques-uns, plus irréguliers, ont un plus grand nombre de faces, et l'on trouve même dans quelques parties, surtout à l'extérieur, des pierres tout à fait brutes. L'appareil de la construction est, en somme, irrégulier, mais de cette irrégularité qui annonce plutôt l'absence de soins et la rapidité du travail que la barbarie d'une époque très-ancienne.

Comme dans toutes les villes grecques, les murailles suivent les mouvements du terrain, descendent et montent avec lui. Une partie élevée, qui forme l'angle nord-ouest de l'enceinte, devait être la ci-

tadelle ou acropole, également entourée de murailles, dont les fondements se voient encore en beaucoup d'endroits. Cette acropole se divisait elle-même en deux parties : l'une, plus basse, est une plate-forme singulièrement propre à recevoir des temples et des édifices; l'autre, plus haute et plus escarpée, ne pouvait servir qu'à la défense.

Au milieu de la première se trouve une grande citerne carrée, creusée dans le roc, où l'on remarque une enceinte circulaire grossièrement construite en pierres cimentées. Là se fait, chaque année, un miracle célèbre dans le pays. Au milieu de l'été, quand les citernes sont vides, la foule, à un jour fixé, monte sur l'acropole, et les prêtres grecs lui font voir l'enceinte circulaire remplie d'eau, par une grâce spéciale du Seigneur. Le miracle dure vingt-quatre heures, pendant lesquelles les fidèles se succèdent sur la montagne. Au bout de ce temps, l'eau disparaît. Le secret des prêtres n'est pas difficile à pénétrer. A quelques pas de la grande citerne carrée, on en voit deux autres, dont l'entrée est étroite et circulaire, mais qui vont en s'élargissant; elles communiquent sans doute avec la première par des conduits souterrains. Leur forme, qui les protége contre les rayons du soleil, leur permet de conserver de l'eau pendant les chaleurs de l'été, sans que la foule puisse l'apercevoir à cause de la petitesse de l'ouverture et de l'obscurité qui en résulte. Ces citernes, bien pourvues, alimentent facilement leur voisine, qui paraît se remplir par miracle. Une chapelle grecque, protégée par deux chênes verts, s'élève près de l'enceinte circulaire, pour attester la sainteté du lieu; mais la dévotion des fidèles a sans doute diminué, car elle tombe en ruines.

Le miracle de l'eau semble être une des traditions de l'Église grecque; on le retrouve dans plusieurs parties de la Grèce, et notamment dans les îles de l'Archipel, où des prêtres le firent voir à Tournefort. Près de la grande citerne carrée et de la chapelle se voit la trace des soubassements d'une construction carrée, sans doute d'un édifice religieux, de petite dimension. Dodwell[1] l'a mesuré et lui donne quarante-huit pieds huit pouces anglais de longueur, sur trente-trois pieds cinq pouces de largeur. C'est dans cette enceinte même que se trouvent les deux citernes circulaires qui servent à faire le miracle.

[1] Dodwell, *A Tour trough Greece*, II, p. 91.

La partie supérieure de l'acropole a une forme singulière; assez large vers le nord, au point où elle s'élève au-dessus de la plate-forme inférieure, elle se dirige vers la mer en se rétrécissant, et se termine presque en pointe. J'y ai remarqué deux autres citernes rondes. Toutes les précautions avaient été prises pour que la citadelle ne manquât point d'eau. L'une d'elles est protégée par une enceinte demi-circulaire, creusée dans le roc, où se voit encore la trace d'un conduit. A l'endroit où finit l'acropole, la ligne de rochers escarpés qui la défend à l'ouest se continue, dans la direction de la mer, jusqu'au mur méridional de la ville. Là il n'y a plus de fortifications; les rochers eux-mêmes en tiennent lieu. Ils s'élèvent comme une muraille à pic entre la campagne et la ville, si escarpés des deux parts qu'il eût été aussi difficile à l'ennemi d'en descendre que d'y monter. Ces rochers portent des traces nombreuses de travail. Comme il semble impossible qu'ils aient jamais été habités, j'ai pensé qu'ils avaient servi de carrières, et qu'on en avait extrait les pierres dont se composent les murs de la ville.

Au bas de l'acropole s'étend la plaine dont j'ai parlé, et qui est comprise tout entière dans l'enceinte. C'est là que s'élevaient sans doute les principaux quartiers de la ville. Une porte principale y conduisait du côté du nord, près de l'extrémité orientale de l'acropole; on en voit encore la forme, et l'on trouve même sur plusieurs pierres des marques de scellement. De nombreuses traces de constructions, des blocs taillés, des soubassements à fleur de terre couvrent tout l'espace qui s'étend entre cette porte et la mer; on peut même reconnaître deux rues dans la direction du nord au sud. Rien n'est malheureusement assez bien conservé pour qu'on puisse distinguer les édifices publics des maisons. M. Leake [1] observe que l'espace entre une rue et sa parallèle était d'environ quinze pieds anglais, ce qui donnerait peu de profondeur aux constructions. Je n'ai trouvé nulle part des traces de rues assez rapprochées pour vérifier l'exactitude de cette remarque. La largeur de la voie est la même qu'à Pompéi, mais il n'y a pas de trottoirs.

A peu près au centre de la ville, en descendant dans une cavité naturelle, on trouve, creusé dans le rocher même, un conduit rectangulaire d'environ deux pieds de largeur sur sept de profon-

[1] Leake, *Northern Greece*, IV, p. 376.

deur; il est couvert en pierres plates. La trace du passage des eaux qui se remarque à l'intérieur fait croire que c'était un aqueduc. Il reste à Pharsale une construction analogue. M. Leake compare l'une et l'autre au grand aqueduc grec de Syracuse, et remarque avec beaucoup de raison que les Grecs n'ont jamais construit leurs aqueducs comme les Romains [1]. Au lieu d'élever ces hautes et magnifiques arcades, qui restent encore debout dans la campagne romaine, les Grecs se contentaient d'un simple conduit creusé dans le roc, et remplacé par une construction rectangulaire quand le roc cessait. Leurs aqueducs suivaient ainsi les mouvements du terrain, avec une pente ménagée pour l'écoulement des eaux. On comprend qu'un système si simple ne leur permettait pas d'amener l'eau de très-grandes distances; mais leurs travaux exigeaient moins de réparations et avaient peut-être plus de chances de durée.

Une tradition populaire fait communiquer l'aqueduc de Góritza avec une caverne naturelle située au-dessous du mur méridional de la ville et sur la mer même. La caverne est sacrée; on y laisse une image de la Vierge, et les barques des pêcheurs s'y retirent quelquefois; mais on n'y voit aucune trace de conduit, et rien ne justifie cette croyance.

Une tour carrée, turque ou vénitienne, s'élève du côté de la ville qui regarde la mer, près du mur d'enceinte, et annonce de loin les ruines au voyageur. Elle a dû être construite à une époque où le mur était déjà ruiné; car on n'y voit que peu de pierres helléniques. Les fondations d'une autre tour également moderne, mais ronde et très-petite, existent encore à l'extrémité méridionale de l'acropole. Il y avait là sans doute des postes militaires pour la garde des côtes. Nous en retrouverons d'autres sur tous les rivages du golfe de Vólos.

Les ruines que je viens de décrire n'ont de remarquable que leur étendue et leur position. Il n'y reste aucun monument, ni temple, ni théâtre, ni tombeaux, ni sculptures; les murailles elles-mêmes n'ont point ce caractère de beauté et de grandeur qui se retrouve si souvent dans les œuvres grecques. Ce ne sont là ni les fortifications élégantes de Messène, ni les tours serrées d'Éleu-

[1] Hérodote parle avec admiration d'un aqueduc qui traversait une montagne à Samos. (Hérod. III, 60.)

thères, ni les remparts imposants de Phigalie. Il leur manque la couleur et la végétation, ces deux ornements des ruines sous le ciel de la Grèce. La terre est sèche et aride; c'est un sol de pierre qui ne porte que des broussailles. Les pierres elles-mêmes restent grises comme la poussière et ne se colorent pas aux rayons du soleil. Mais, quoique privée de bien des beautés communes aux ruines grecques, cette ville détruite, dont les plus hauts débris s'élèvent à peine à quelques pieds de terre, n'en offre pas moins un grand et remarquable spectacle. On ne peut voir, sans en être frappé, cette enceinte hardie qui part du pied de la montagne, se continue par des rochers abruptes et ne s'arrête qu'à la mer, qu'elle domine. Les cimes sauvages du Pélion forment un fond de tableau imposant et donnent au paysage un caractère de sévérité adouci par la pureté du ciel et par les teintes bleues du golfe de Vólos. Peu de villes sont ainsi placées; adossée d'une part à une montagne de mille cinq cents mètres, elle est défendue de l'autre par la mer et par les rochers. C'est une position militaire de premier ordre; c'est là que devait être Démétrias, la capitale de la Magnésie, la ville de guerre des rois de Macédoine, l'une des entraves de la Grèce, comme disait Philippe[1].

Dodwell[2] croit reconnaître à Góritza les ruines d'Iolcos; mais son opinion n'a aucune vraisemblance. Retrouverait-on si complétement l'enceinte d'une ville déjà détruite, et depuis longtemps, à l'époque où écrivait Strabon[3], et surtout y reconnaîtrait-on des traces de rues? Iolcos est une cité homérique, contemporaine de Tirynthe et de Mycènes; Homère[4] l'appelle « la bien bâtie » parmi toutes les villes de la Thessalie : elle avait sans doute de belles et puissantes murailles construites en blocs cyclopéens ou polygonaux, tandis qu'à Góritza les murs sont remarquables par la petitesse des pierres. Les villes primitives, d'ailleurs, n'avaient pas cette étendue; c'étaient de simples forteresses où se réfugiait, pendant la guerre, une population peu nombreuse. Sénèque appelle Iolcos « la petite[5] », et Strabon[6] « une bourgade. » Il est vrai

[1] Polybe, XVII, 2.
[2] Dodwell, *A Tour trough Greece*, II, p. 91.
[3] Strab. IX, p. 436.
[4] Hom. *Il.* II, v. 712.
[5] *Parva.* (Sénèque, *Med.* III, v. 457.)
[6] Strab. IX, p. 436, *πολίχνη*.

qu'Homère[1] la nomme εὐρύχορος, populeuse; mais c'est une épithète qu'il donne souvent à des villes peu considérables; peut-être même s'applique-t-elle ici à la plaine entière plutôt qu'à la ville. De plus, une enceinte pouvait paraître grande, au temps d'Homère, sans l'être réellement. La riche, l'opulente Mycènes n'a pas un mille de tour, tandis que l'enceinte de Góritza contiendrait plusieurs acropoles comme celles d'Athènes et d'Argos. Il faut remarquer encore que cette distinction d'une ville fortifiée, défendue par un mur et des tours, et d'une acropole séparée ayant aussi ses murailles, ne remonte pas à une époque très-reculée : les peuples primitifs ne prennent pas tant de précautions et n'entendent pas si bien l'art de la guerre. Enfin Strabon[2] place Iolcos à sept stades au-dessus de Démétrias, située sur le bord de la mer : Iolcos n'était donc pas sur le rivage. On ne placerait pas davantage à Góritza *Pagasæ,* dont la situation est indiquée par quelques ruines, en face de Vólos[3], encore moins l'une des petites cités de la Magnésie. Pline[4] se trompe évidemment en disant que Pagasæ s'appela ensuite Démétrias : ce qui explique cette erreur, c'est que celle-ci fut peuplée par les habitants des villes voisines et entre autres par ceux de Pagasæ[5]. En résumé, Démétrias est la seule ville dont l'importance historique réponde à l'étendue et à la position des ruines de Góritza. Sans même tenir compte de tant d'arguments décisifs, la capitale de la Magnésie ne peut être ailleurs par une raison bien simple, c'est que Góritza est la position la plus forte du golfe de Vólos et que si l'on veut y retrouver une des cités secondaires de la Magnésie, soit Iolcos, soit toute autre, celle-ci devient la clef de la Thessalie et enlève à Démétrias son importance.

L'emplacement où se trouvent les ruines convenait admirablement à une place forte et à une capitale. Comme Vólos, Góritza domine le golfe et le port; elle ferme les passages de la Thessalie, elle menace la Grèce du nord; enfin, défendue par une montagne, des rochers et la mer, elle peut tenir en échec une flotte et une armée. C'est bien la ville « forte et prête à tout, favorable à toute

[1] Hom. *Odyss.* II, v. 245.
[2] Strab. IX, p. 436.
[3] Leake, *Northern Greece,* IV, p. 370.
[4] Plin. IV, 8.
[5] Strab. IX, p. 436.

espèce d'entreprise, » dont parle Tite-Live[1]. Démétrius Poliorcète, le preneur de villes, aurait-il négligé une position si importante, si bien indiquée d'avance par la nature? Sur une côte généralement escarpée, où la montagne ne laisse pas de place au rivage et touche à la mer, Góritza seule commande à la fois deux plaines fertiles, celle de Vólos et celle de *Lekhónia*. Une ville ainsi placée n'a pas besoin d'approvisionnements étrangers et peut se passer, en temps de guerre, de communications avec les pays voisins. Assiégée par les Romains, elle se suffit à elle-même et protége ses champs contre la dévastation[2].

Comme capitale, Góritza n'est pas moins bien située: différentes routes y aboutissent des points extrêmes du Pélion. Voisine par mer de l'extrémité méridionale de la Magnésie, elle communique facilement par terre avec les villes placées sur le versant opposé de la montagne. Les seuls chemins qui traversent les plus hauts sommets partent du pied de ses murailles. Aussi Vólos, voisine immédiate de Góritza est-elle devenue, dans les temps modernes, le chef-lieu de la province et comme la capitale de la Magnésie.

Tant de considérations n'ont pas dû échapper au génie militaire et politique du fondateur de Démétrias. Seulement, peut-être se trompa-t-il en croyant qu'il suffisait d'une position heureusement choisie pour faire vivre une ville à une époque de décadence, et dans un pays continuellement ravagé. Imitateur d'Épaminondas, il semble qu'il ait voulu, comme celui-ci l'avait fait à Messène et à Mégalopolis, réunir tout un peuple dans l'enceinte d'une place forte. Il peupla Démétrias en y faisant venir les habitants des petites cités voisines : de Nélia, de Pagasæ, de Rhizus, de Sépias, d'Olizon, de Bœbé et même d'Iolcos[3]. La Magnésie devait tenir tout entière dans une ville; mais, comme Messène et Mégalopolis, celle-ci n'eut qu'un instant d'éclat. Cette entrave de la Grèce, comme l'appelaient orgueilleusement les rois de Macédoine[4], fut occupée par les Romains et subit le sort commun du pays qu'elle devait dominer. Strabon en parle comme d'une place bien déchue de son temps[5].

[1] « Validam et ad omnia opportunam. ». (Liv. XXXIX, 23.)
[2] Liv. XLIV, 13.
[3] Strab. IX, p. 436.
[4] Polyb. XVIII, 28.
[5] Strab. IX, p. 436.

Aujourd'hui on ne devine l'importance de Démétrias que par la beauté de sa position et par l'étendue de ses murailles. Moins heureuse que les deux villes fondées par Épaminondas, elle n'a point laissé de ruines dignes d'elle. Tandis qu'on admire à Messène un stade, des monuments et des murs qui sont le chef-d'œuvre de l'architecture militaire en Grèce, à Mégalopolis un théâtre et plusieurs édifices, on ne retrouve à Démétrias que des murailles grossières et des débris sans intérêt. Le temps a-t-il tout détruit? ou n'est-ce pas plutôt la faute du pays et de l'époque où fut fondée la ville de Démétrius? La Thessalie n'avait pas le culte des arts; il n'y reste pas une colonne debout, et l'on y trouve peu de belles ruines. Dans le nord de la Grèce, tous les pays situés au delà des Thermopyles restèrent presque étrangers à la civilisation brillante du midi. Athènes, Corinthe, Olympie, Delphes, tous les lieux décorés par le génie grec sont en deçà de cette ligne. Plus loin, on trouve des traditions, d'immortels souvenirs, mais pas de monuments. Le Nord est le pays des fables; le Midi, celui des arts. Pour les Athéniens, les Thessaliens étaient des barbares. Le Pélion rappelle les combats des géants, le navire Argo, les centaures, Achille, les âges héroïques; mais il ne produit pas un artiste, et il ne s'y élève pas un temple célèbre. Démétrias fut fondée, d'ailleurs, dans des circonstances peu favorables au développement des arts : bâtie par un homme de guerre, dans un but politique et immédiat, elle s'éleva sans doute à la hâte, comme une ville qui doit jouer son rôle sur-le-champ et qui n'a pas le loisir de s'orner. Son fondateur songea plus à la fortifier qu'à l'embellir; la plus grande part y fut assurément donnée à l'utile.

Si la position de Démétrias n'est pas douteuse, il devient plus difficile de déterminer celle d'Iolcos, mal indiquée par les auteurs anciens. Strabon[1] la place au-dessus de Démétrias, c'est-à-dire plus près de la montagne, « au pied du Pélion[2]. » Ce texte prouve qu'elle était à quelque distance de la mer. Tite-Live[3], de son côté, y fait aborder la flotte des Romains et d'Eumène. Peut-être n'y a-t-il qu'une contradiction apparente entre ces deux témoignages. Strabon parle évidemment de la cité homérique d'Iolcos, presque détruite de son temps. Il semble, au contraire, que, dans Tite-

[1] Strab. IX, p. 436.

[2] Παλίου δὲ πὰρ ποδὶ λατρείαν Ἰαωλκόν. (Pind. *Ném.* IV, v. 88.)

[3] Liv. XLIV, 12-13.

Live, il ne soit pas question d'une ville, mais d'un port ou d'un rivage. Les Romains, qui viennent en ennemis, abordent à Iolcos sans résistance, y restent et menacent de là Démétrias, tandis qu'ils n'ont pas osé attaquer cette place, garnie de défenseurs. S'il y avait eu une ville au point où ils descendent, sur le bord de la mer, n'eût-elle pas été occupée par les Macédoniens, n'eût-elle pas essayé de se défendre, et enfin Tite-Live, qui nomme quatre ou cinq fois Iolcos, ne l'eût-il jamais appelée *Urbs*, tandis qu'il joint à chaque instant ce nom à celui de Démétrias? Une phrase, entre autres, semble indiquer la différence qu'il fait entre les deux lieux: Persée envoie deux mille hommes de secours à la Magnésie, en recommandant à l'officier qui les commande d'entrer à Démétrias avant que les Romains aient quitté Iolcos pour attaquer la ville: « Demetriadem prius occulto itinere intrant, quam ab Iolco ad *Urbem* moverent Romani. » La ville, la seule ville dont il soit question dans ce passage, c'est évidemment Démétrias. S'il y en avait eu une autre à Iolcos, à l'endroit où se tenait la flotte romaine, l'historien ne l'eût-il pas indiquée pour qu'on ne pût faire confusion? Les autres expressions de Tite-Live, *classis Iolci stat, ad Iolcon classem appulerunt,* s'appliquent plutôt à un rivage qu'à une ville. Il est probable qu'Iolcos « la célèbre[1] » et « la bien bâtie[2], » la cité homérique chantée par les poëtes, avait donné son nom au rivage et au port même d'où étaient partis les Argonautes. Strabon[3] semble le dire lui-même dans un passage mutilé: Καλεῖται δὲ... αλὸς Ἰωλκός. Tous les commentateurs lisent: Καλεῖται δὲ καὶ συνεχὴς αἰγιαλὸς Ἰωλκός.

Outre l'autorité de ce texte, une raison décisive empêche de placer Iolcos sur le bord de la mer, dans l'espace qui s'étend à l'ouest de Démétrias. Le terrain est plat, et nulle part on ne voit de hauteur qui ait pu servir d'acropole, à moins de faire le tour de la baie de Vólos et d'arriver à l'emplacement de Pagasæ, qu'on ne peut pas confondre avec celui d'Iolcos. Il serait étrange qu'une cité homérique ait été construite dans une plaine, comme le *Cástro* moderne. Les anciens recherchaient les hauteurs et s'éloignaient ordinairement de la mer, laissant entre le port et l'acropole un espace considérable, comme on le voit à Athènes, à

[1] Κλειτή. (Hésiod. *Boucl. d'Ach.* v. 380.)

[2] Ἐϋκτιμένη. (Hom. *Il.* II, v. 712.)

[3] Strab. IX, p. 436.

Mégare, à Argos et à Corinthe. Mais, lors même que, par exception, ils bâtissaient près du rivage, ce n'était jamais que sur des collines et dans une position forte. L'art de la guerre consistait surtout alors à choisir un lieu naturellement défendu.

Tout porte donc à croire que la plaine actuelle de Vólos, qui s'étend à l'O. de Démétrias, avait pris de la ville ancienne le nom d'Iolcos, mais que la ville ne s'y trouvait pas. Près de là, le seul point qui ait pu porter une acropole est la hauteur d'*Epíscopi* dominant la plaine, à une lieue de la mer, entre les maisons les plus méridionales de Vólos et *Vlákho-Mákhala :* c'est là que le colonel Leake propose de placer Iolcos[1]. On ne trouve, il est vrai, à Epíscopi, qu'une chapelle moderne et les ruines d'un petit monastère; mais les savants du pays ont dit à M. Leake que plusieurs fragments de marbre avaient été découverts au pied de la hauteur et transportés ailleurs par mer.

D'ailleurs, il ne serait pas étonnant qu'une ville depuis longtemps détruite, au temps de Strabon, n'eût laissé aucune trace. Le géographe lui-même, au lieu de citer simplement Iolcos, dit quelque part : ὁ *τόπος τῆς Ἰωλκοῦ*, le lieu où était Iolcos[2], comme si elle n'existait plus. On ne trouve pas une seule pierre antique à l'emplacement présumé de Troie. J'aurai à remarquer plus tard que les acropoles de la côte occidentale de la Magnésie ont complétement disparu; Iolcos a pu subir le même sort. Enfin, comme on ne connaît aux environs d'autres ruines que celles de Démétrias et de Pagasæ, qu'il faut absolument placer Iolcos quelque part, et qu'aucune des collines voisines n'a pu porter d'acropole, rien n'est plus vraisemblable que la conjecture de M. Leake. Si la cité des Argonautes n'était pas là, où faut-il la chercher? Epíscopi, par sa position, répond parfaitement d'ailleurs au texte de Strabon, qui place Iolcos à sept stades au-dessus de Démétrias; elle est éloignée d'un mille de Góritza et plus près qu'elle du pied du Pélion. Un autre passage de Strabon sur lequel j'aurai occasion de revenir plus tard, en parlant d'Orménium, confirme encore l'hypothèse de M. Leake : il y est dit que pour aller d'Orménium, cité voisine du lac Bœbéis, à Démétrias, on passe par Iolcos, qui n'est qu'à sept stades de cette dernière ville[3].

[1] Leake, *Northern Greece,* IV, p. 380.
[2] Strab. IX, p. 438.
[3] *Id. ibid.* p. 438.

Or, Epíscopi se trouve précisément entre Góritza et le lac Bœbéis. La route ancienne devait passer au pied de la hauteur, pour s'élever ensuite sur les pentes inférieures du Pélion. Quand les textes sont si rares, n'est-ce pas beaucoup que de n'en contredire aucun et d'être parfaitement d'accord avec un des plus importants?

VERSANT MÉRIDIONAL DU PÉLION.

BORDS DU GOLFE PAGASÉTIQUE. — VILLES ANCIENNES. — VILLAGES MODERNES.

Après avoir reconnu l'emplacement de Démétrias, je songeai à explorer la côte occidentale de la Magnésie qui en dépendait immédiatement : là se trouvaient quelques-unes des petites cités que dépeupla Démétrius en fondant une nouvelle ville. La partie du golfe Pagasétique qui appartient à la Magnésie forme un demi-cercle dont Vólos est une des extrémités; j'allai par mer à l'extrémité opposée, à Trikéri, pour revenir, en suivant le rivage, à mon point de départ.

La presqu'île de Trikéri, à peine unie au continent de la Thessalie par une langue de terre très-resserrée, ne renferme aucune ruine et ne paraît même pas avoir été habitée dans l'antiquité. C'est un pays désolé, qui n'offre à l'œil que des rochers sans verdure tombant à pic dans la mer. La côte qui regarde l'Eubée a surtout un caractère effrayant d'aridité; du côté opposé, quelques anses peu profondes, mais bien découpées, adoucissent les contours et dissimulent aux regards les aspérités du rivage.

Le village de Trikéri, qui donne son nom à la presqu'île, en occupe l'extrémité occidentale et domine, par sa position, l'étroite entrée du golfe de Vólos. Les habitants n'ont pas de terre labourable; ils vivent de la pêche, et surtout de la piraterie. Séparés du gouvernement de Vólos, dont ils dépendent, par une longue chaîne de hauteurs escarpées et inhabitables; voisins de la Grèce, dont les rivages découpés offrent des ports sûrs à leurs barques, ils passent impunément d'une terre à l'autre et croisent la nuit dans le détroit pour y surprendre les petits bâtiments. Poursuivis par les Grecs, ils se réfugient en Turquie; la Grèce, à son tour, leur donne asile contre les Turcs : quelques coups de rames les rendent inviolables.

La presqu'île de Trikéri formait sans doute le promontoire de

Tisée, Τισαίην δολιχὴν ἄκρην, comme dit Apollonius de Rhodes[1]. C'est cette longue terre que suivirent les Argonautes en sortant du golfe Pagasétique. Elle faisait partie de la Magnésie, à laquelle elle se rattache par un isthme étroit.

Olizon.

Là, à l'endroit même où les rivages de la presqu'île se resserrent, s'élève une hauteur qui domine à la fois le golfe Pagasétique et le détroit de l'Eubée. Les habitants du pays l'appellent *Palæó-Cástro* (vieux château), nom général des ruines en Grèce. J'y montai, dans l'espoir d'y trouver l'emplacement d'une ville ancienne. On voit en effet sur le sommet, et du côté qui regarde le nord, quelques traces d'habitations; le sol est jonché de briques, de terres cuites et de monceaux de pierres. Mais j'y cherchai inutilement des ruines helléniques ou romaines. Non-seulement il est impossible de reconnaître l'enceinte de la ville, s'il y en avait une, mais on ne retrouve même pas un pan de muraille debout. Après de longues recherches, je découvris à grand'peine une pierre taillée avec deux marques qui ressemblent à celles des gonds d'une porte et un tambour de colonne non cannelée : ce sont là les seuls débris qui aient pu appartenir à l'antiquité. Toute la hauteur porte, d'ailleurs, la trace de travaux récents; elle est couverte d'oliviers disposés en étages, que les paysans de la Magnésie soutiennent avec des murs, pour prévenir l'éboulement des terres dans la saison des pluies. Ces murs sont grossièrement faits de blocs irréguliers posés sans ordre les uns au-dessus des autres; ils ressemblent à tous ceux qu'on élève aujourd'hui dans le pays et ne peuvent en aucune façon se confondre avec des constructions antiques. Il y a plus; en y regardant de près, on n'y trouve aucune de ces pierres helléniques si communes partout où il y avait une ville ancienne et que les modernes ont souvent employées sans respect. Mais il n'en est pas moins certain, comme le témoigne la tradition même du pays, confirmée par l'abondance de briques et de terres cuites éparses sur le sol, que la hauteur du Palæó-Cástro a été jadis habitée.

Faut-il y retrouver une cité grecque? Si l'on ne consultait que l'état des lieux, il ne serait guère permis de le supposer. Ce

[1] Apoll. *Argon.* I, v. 568.

n'est pas sur la foi de quelques briques, d'une pierre taillée et d'un tambour de colonne peut-être byzantine, peut-être même plus moderne, qu'on peut reconnaître un emplacement : les villes helléniques laissent ordinairement plus de traces et de plus nobles ruines. Mais si les preuves matérielles manquent, il y a d'autres raisons de croire que cette hauteur a été occupée par les Grecs. Il paraît difficile qu'ils n'aient pas songé à profiter d'une position si avantageuse. La colline du Palæó-Cástro, qu'on nomme aussi *Víglais* (lieu d'où se découvre une belle vue), est admirablement placée pour recevoir une acropole : au midi, elle descend par une pente escarpée, au bas de laquelle s'étend une petite plaine, jusqu'au détroit de l'Eubée, qu'elle domine. De ce côté, le rivage se creuse légèrement et forme une anse peu sûre, à cause de l'escarpement des rochers, mais suffisante pour abriter quelques barques contre les vents du nord, si terribles dans ces contrées. Du côté opposé, la pente de la montagne est plus douce ; une étroite plate-forme au sommet a pu servir d'acropole, et plus bas ont pu s'étager les maisons, sur l'emplacement que couvrent aujourd'hui les murs modernes.

Mais ce qui rend plus remarquable encore cette position déjà si belle par le voisinage de deux mers, c'est le port naturel que forme, dans ses mille détours, le golfe Pagasétique au pied même du Palæó-Cástro. Le rivage s'arrondit, une courbe insensible rapproche la presqu'île de Trikéri de la côte de Magnésie, et, à l'endroit même où la baie se resserre, s'étend une petite île qui la ferme. On ne pénètre dans ce port, si bien situé et si bien défendu, que par deux étroits passages, à chaque extrémité de l'île[1]. Il n'y a pas de lieu plus sûr dans tout le golfe : c'est là que se réfugient les barques surprises par l'orage. L'eau y est partout calme et profonde ; les gros bateaux peuvent même sans danger s'approcher du rivage, et les bâtiments de guerre qui font la chasse aux pirates y mouillent chaque année.

[1] L'île qui ferme l'entrée du port ne paraît pas avoir eu de nom dans l'antiquité. Les modernes la nomment *Halátas* (île salée), sans doute à cause de quelques salines qui se trouvent dans le voisinage de la côte occidentale du continent. (Sel se dit en grec moderne *ἁλάτι*, abréviation d'*ἁλάτιον*, diminutif d'*ἅλας*. Le diminutif remplace souvent, chez les modernes, le mot ancien.) L'île est divisée en deux parties par un isthme étroit, sur lequel s'élève un monastère dévasté pendant la guerre de l'indépendance.

Sur cette terre d'où sont partis les Argonautes, les premiers navigateurs du monde, dans ce golfe si souvent visité par les vaisseaux des Grecs, a-t-on pu négliger une position si importante, le seul port sûr et bien fermé de l'extrémité de la Magnésie? La vue des lieux autorise les conjectures sans satisfaire la curiosité qu'elle éveille. Je les quittai à regret. Il paraît si naturel de placer là une ville ancienne, qu'on renonce difficilement à l'espoir d'y trouver des ruines. Ce qui augmentait encore mes incertitudes, c'est la croyance populaire qui fait du Palæó-Cástro une forteresse grecque. On m'assura même que des fouilles avaient été faites sur la hauteur, qu'on y avait découvert des bas-reliefs brisés depuis, et que les pierres amoncelées en certains endroits provenaient de la destruction de murs et de tombeaux anciens. Les savants du pays vont plus loin encore : ils prétendent retrouver au pied de la colline, sur le bord de la mer, dans un lieu nommé *Mávri-Pétrais* (pierres noires), les traces d'un port et de quelques habitations. Je n'y vis, pour ma part, que des pierres informes, exactement semblables à toutes celles des murs et des maisons modernes. Une église abandonnée, dans laquelle je pénétrai, ne renfermait absolument aucun débris ancien; mais j'appris qu'on y avait vu, quelques années auparavant, un bas-relief fort abîmé représentant six ou huit personnages, les uns debout, les autres couchés à la manière antique. Des renseignements si vagues, donnés par des paysans à demi barbares, dont les témoignages se contredisaient, ne pouvaient m'éclairer. Tout ce qui datait de cinquante ans était pour eux une antiquité, et ils ne faisaient aucune différence entre les Grecs des temps homériques et ceux du siècle dernier.

La tradition populaire aurait ici peu d'importance, si elle ne s'accordait avec l'hypothèse que suggère la vue des lieux, et surtout si elle ne confirmait un passage d'un auteur ancien qui indique l'existence d'une ville sur cette côte. Plutarque[1] dit, en parlant d'Olizon, soumise à Philoctète, que, de toutes les villes du héros, c'est celle qui regarde le plus le rivage d'Artémisium en Eubée : il place en même temps Artémisium au nord d'Histiée, juste en face de la presqu'île de Trikéri. C'est donc dans la presqu'île qu'il faut chercher aujourd'hui la cité homérique d'Olizon.

[1] Plut. *Themist.* VIII.

Mais sur ces rochers escarpés il eût été impossible de placer une acropole. Deux points seulement, tout en méritant l'épithète d'Homère[1], ont pu convenir à une ville : l'emplacement actuel du village de Trikéri, à l'extrémité occidentale de la presqu'île, et, à l'extrémité opposée, la hauteur de l'isthme ou Palæó-Cástro, qui la relie à la Magnésie.

Mais il n'a jamais été question de ruines à Trikéri, et, comme le village est bâti sur le rocher, il serait étonnant qu'une ville ancienne placée au même lieu n'y eût pas laissé des traces ineffaçables. De plus, la position magnifique de l'isthme dominant deux mers, avec un port sur chacune d'elles, dans le voisinage immédiat de terres fertiles et de riches vallées, a dû être préférée à cet aride rocher de Trikéri, séparé de la Magnésie par une région désolée, sans verdure, sans terres labourables et de tout temps inhabitée. Et puis, quelque peu de croyance que mérite le témoignage des habitants du pays, en l'absence de toute autre preuve, il n'est pas permis de le dédaigner. Les Grecs modernes ont pu se tromper sur la valeur, sur la beauté, sur l'âge des bas-reliefs et des tombeaux trouvés au Palæó-Cástro; mais assurément il y a eu là quelques découvertes, et peut-être, dans le nombre, se rencontrait-il quelque pièce antique dont l'existence seule eût été une preuve décisive. Cette preuve, nous ne l'avons pas; mais peut-être existait-elle il y a quelques années; peut-être même la découvrirait-on encore dans quelque coin inexploré ou dans le sein de la terre. A Trikéri, rien de semblable : la tradition n'y place aucune ruine et il n'y a aucun espoir d'en trouver.

Quoiqu'il soit permis de conserver quelques doutes, c'est donc au Palæó-Cástro de l'isthme qu'il paraît naturel de placer la cité homérique d'Olizon. M. Leake a fait la même conjecture, sans avoir vu les lieux, en s'autorisant du texte de Plutarque[2].

Il reste maintenant à se demander comment une ville ancienne a pu disparaître si complétement, qu'il soit impossible aujourd'hui d'en trouver un seul vestige. C'est une question qui se reproduira sur toute la côte occidentale de la Magnésie. Il y avait là certainement des cités grecques : Scylax en nomme plusieurs; et cependant j'en cherchai inutilement les restes. On n'y découvre main-

[1] Τρηχεῖα « escarpée. » (Hom. *Il.* II, v. 717.)

[2] Leake, *Northern Greece*, IV, p. 384.

tenant aucune de ces constructions qui annoncent d'ordinaire en Grèce l'existence d'une ville ancienne, ni blocs cyclopéens, ni murs polygonaux, ni hellénique régulier. Les seuls murs qui se voient sur les hauteurs voisines de la mer, désignées par les Grecs modernes sous le nom de Palæó-Cástro, sont des enceintes de pierres grossières élevées pour soutenir les terres et séparer les champs d'oliviers.

On serait tenté de croire, en ne voyant dans le pays aucune ruine d'un caractère antique, que les anciens habitants de cette pointe extrême de la Magnésie, étrangers à la civilisation du continent, dont une haute montagne et la mer les séparaient, ne construisaient, comme le font aujourd'hui leurs descendants, que des murailles sans art, renversées depuis par le temps ou entraînées par les pluies dans le lit des torrents. Il faut remarquer que, depuis Iolcos et le cap Sépias, il n'y avait dans l'antiquité aucune ville importante. Ce fut sans doute de tout temps un pays sauvage, couvert de bois et habité par des barbares. Autrement, il serait singulier que, dans un espace de plus de vingt-cinq milles, on ne pût trouver ni une seule enceinte, ni quelques traces de monuments, ni même le moindre fragment d'une œuvre d'art.

Il y a en Grèce des acropoles dont les murailles, quoique grossièrement bâties, ont survécu cependant par la seule puissance des blocs qui les composaient. Il est probable que les villes de l'extrémité de la Magnésie n'ont même pas eu cette chance de durée. Dans plusieurs provinces du nord de la Grèce, les pierres employées pour la construction des murs sont beaucoup plus petites que celles qu'on trouve dans le Péloponnèse, et en général dans les ruines grecques. J'ai remarqué particulièrement cette différence près d'*Iánina*, à *Gardikáki*, à l'emplacement présumé de Dodone et sur toutes les acropoles voisines. Parmi les nombreuses ruines de la Thessalie, plusieurs offrent aussi le même caractère, et enfin, dans la Magnésie même, près du lac Bœbéis, on est étonné de la petitesse des matériaux qui composent les murs d'enceinte. Comme cette dernière région touche à la presqu'île qui nous occupe et qu'elle était habitée par la même race d'hommes, on avait sans doute adopté dans l'une et dans l'autre le même procédé de construction.

Peut-être la nature des rochers de la côte ne permettait-elle pas

d'en extraire des blocs considérables, ou peut-être simplement était-il plus commode, pour un peuple pauvre et barbare, de transporter et de disposer des matériaux de petite dimension. On s'explique alors sans peine comment des murailles si peu solides, élevées dans un pays très-boisé, ont pu disparaître complétement sous la double action du temps et de la végétation.

Il semble, d'ailleurs, que toutes les villes grecques de la presqu'île aient été dépeuplées[1], et même détruites[2], à la fondation de Démétrias. Les murailles de ces places abandonnées n'ont dû être ni relevées ni réparées, aux siècles postérieurs, comme elles le furent en beaucoup d'autres lieux. Enfin, il faut ajouter à tant de causes de ruine l'ignorance des Grecs modernes, qui n'ont pas conservé des restes dont ils ignoraient la valeur, les ravages de la guerre, et surtout l'innombrable quantité de murs, de chapelles et de maisons modernes répandues le long de la côte.

L'emplacement présumé d'Olizon est un peu plus au sud que le cap Sépias; il en est séparé par une région montagneuse et sèche qui forme la pointe méridionale de la Magnésie et ne présente, du côté de la mer, que des rochers escarpés. Quoiqu'il n'y ait entre ces deux points qu'une distance de quelques milles, le cap Sépias appartient à la côte orientale de la Magnésie, et, pour ne pas interrompre l'exploration de la côte opposée, je n'en parle point ici.

En face de la petite île d'*Halátas,* qui ferme l'entrée du port d'Olizon, s'étendent sur le continent des collines couvertes d'arbres. Toute cette partie de la presqu'île qui regarde le golfe de Vólos est bien cultivée : elle forme un contraste frappant avec la côte orientale, hérissée de rochers. Sur les hauteurs s'élèvent par étages les oliviers, richesse du pays; dans les vallées que creusent les torrents et que laissent entre elles les collines, se déploie une végétation puissante.

Le premier point qu'on rencontre sur le rivage, en remontant vers le nord, est le petit port de *Mílina,* dépendant de *Láfkos,* dernier village de la presqu'île. Quelques barques qu'on tire sur le sable quand la mer devient orageuse, quelques magasins de peu d'importance et un poste d'Albanais, voilà ce qui constitue une

[1] Strab. IX, p. 436.
[2] Steph. Byzant. *De urb. Demetrias.*

échelle dans la Magnésie. Les bords de la mer sont peu habités : l'humidité qu'entretiennent les arbres les rend malsains; les habitants préfèrent les hauteurs. A Mílina même aboutit une des plus riches vallées de la côte. On la traverse pour arriver à Láfkos, situé sur la montagne. Le chemin serpente sous les plus beaux ombrages. Les arbres sont si serrés et les branches tombent si bas, qu'on peut à peine se frayer un passage sous cette voûte de verdure. On trouve là, réunis dans un étroit espace, des chênes énormes, des platanes entourés de vignes pendantes, des figuiers, des noyers et une forêt d'orangers, qui embaument l'air. En quelques endroits, les plantes sauvages grimpent le long des arbres, vont de l'un à l'autre et forment, en s'entrelaçant, d'impénétrables fourrés. A mesure qu'on s'élève, la végétation diminue; sur la hauteur, l'olivier reste presque seul.

Le village de Láfkos, à trois milles de Mílina, regarde le golfe de Vólos; on aperçoit de la mer ses hautes maisons isolées et pittoresquement encadrées de peupliers. Il renferme environ quatre cents maisons; les habitants sont tous Grecs : marins pendant l'été, pendant l'hiver ils cultivent les jardins répandus sur les hauteurs voisines. On a quelquefois récolté plus de deux millions d'oranges dans la seule vallée de Mílina; mais elles se vendent à bas prix, 60 piastres turques, environ 13 francs, le mille. Les vignes magnifiques que possède le village n'enrichissent pas non plus ses habitants : le vin se paye moins de 3 centimes le litre. Comme les villages voisins abondent en productions de toute espèce et que Láfkos n'a pas d'assez grands bâtiments pour faire un commerce lointain, la fertilité de la terre ne préserve pas le pays de la misère. Les étrangers pénètrent rarement dans ces régions écartées; les vieillards de Láfkos n'en ont vu que deux en soixante ans; aussi notre arrivée fit-elle sensation dans le village, où elle causa même un peu d'effroi. On nous prit d'abord pour des agents du fisc turc, en quête de l'impôt.

Spalathra.

A un demi-mille environ de Mílina, vers le nord, sur le bord de la mer, une hauteur qu'on appelle aujourd'hui *Khórto-Cástro* doit avoir été l'emplacement d'une ville. Elle est maintenant couverte d'oliviers disposés en terrasses et soutenus par des murs, comme ceux d'Olizon; notre guide nous assurait que la plupart de ces

constructions modernes avaient été faites avec des débris de murailles antiques; mais il ne pouvait nous en montrer, et nous ne pûmes, de notre côté, en découvrir que de bien faibles restes. Un fragment de mur en pierres cimentées et un chœur d'église byzantine furent nos principales découvertes. Cependant, près de cette dernière, il reste deux ou trois pierres rectangulaires, qui ont sans doute appartenu à un mur hellénique; mais que conclure de ce pan de muraille isolé? Y avait-il là une enceinte de ville ou simplement un autel, comme on en élevait tant dans l'antiquité sur les hauteurs? Des fouilles éclairciraient peut-être la question. Il y a quelques années, nous dit-on, on a trouvé, à cet endroit même, un buste d'homme avec ces mots : *Νικόλαος σΤρατιώτης*. Il a été brisé depuis. Dès que les paysans découvrent une pierre taillée, un bas-relief, un fragment antique, ils le détruisent pour ne pas éveiller l'avidité des Turcs, qui croient toujours que ces débris indiquent la place d'un trésor enfoui dans la terre. C'est sans doute une des causes qui ont contribué à faire disparaître les ruines de la côte occidentale de la Magnésie.

Beaucoup plus bas, dans un autre endroit qui porte la trace de récentes excavations, les paysans assurent qu'on a trouvé des soubassements de murs qu'ils appellent *κολόνναις*. Je crus d'abord qu'il s'agissait de véritables colonnes; mais j'eus occasion de remarquer dans la suite que les paysans de la Magnésie désignaient par ce mot, un peu prétentieux, de simples pierres de grande dimension. Effectivement, je vis près de là deux ou trois plaques de marbre enterrées à une certaine profondeur. Sur toute la hauteur, les paysans trouvent sans cesse des médailles, en remuant la terre; on m'en apporta une de Constantin le Grand. Le témoignage des gens du pays et la présence de quelques pierres antiques, dans deux endroits différents, quoique n'étant pas des indices très-sûrs, ont cependant de l'importance, dans un pays où l'on trouve si peu de ruines. Il y avait là, sans doute, quelque bourgade antique, une de ces petites villes (*πολίχναις*), comme les appelle Strabon, qui ont servi à peupler Démétrias. Les murs de pierres cimentées, la ruine byzantine et la médaille de Constantin sembleraient attester qu'elle a duré au moins jusqu'au Bas-Empire. La hauteur de Khórto-Cástro, sans être un plateau, a pu porter une acropole, qui aurait été bâtie sur une pente douce regardant la mer. Le voisinage de la riche vallée et de la baie

de Mílina rendait d'ailleurs la position avantageuse. Une autre vallée et une autre baie, qui la bornent au nord, en augmentaient encore l'importance.

S'il n'y a là aucune raison décisive, j'y vois cependant de quoi confirmer la tradition qui place en ce lieu une cité grecque. Malheureusement il n'est guère possible de lui donner un nom. Les écrivains anciens ont peu parlé de cette partie de la Magnésie. Les villes ou bourgades en étaient peu importantes, et quand elles sont énumérées par les géographes, on ne sait pas si elles le sont dans l'ordre qu'elles occupaient. Strabon [1] cite évidemment au hasard celles qui ont peuplé Démétrias : dans son énumération, Bœbé se trouve placée entre Olizon et Iolcos. Scylax et Pline seuls donnent une indication moins vague. L'un et l'autre commencent leur énumération par Iolcos et s'arrêtent à Olizon. Dans l'intervalle, ils placent tous deux trois villes; mais ils ne s'accordent pas sur les noms. Scylax [2] cite Méthone, Córacai et Spalathra; Pline [3], Horménium, Pyrrha et Méthone. Le seul nom commun est celui de Mothone ou Méthone, cité homérique soumise à Philoctète [4]. Quoique Pline ait écrit à une époque où la géographie devait être mieux connue, son témoignage ne paraît pas le meilleur, à moins qu'il n'ait suivi aucun ordre en énumérant les villes de la Thessalie. Pyrrha, qu'il semble placer dans la presqu'île de Magnésie, entre Iolcos et Olizon, était, suivant Strabon, sur la frontière de la Phthiotide, au-dessus de Thèbes Pagasétique, c'est-à-dire à l'ouest de la Magnésie, du côté d'Armyrós. Deux petites îles indiquent encore aujourd'hui cet emplacement. Sur la position d'Horménium, Strabon et Pline sont également en désaccord. Si, comme le dit Strabon, Horménium se trouvait dans la direction du lac Bœbéis, il faut la chercher non pas entre Iolcos et Olizon, comme l'indique l'ordre adopté par Pline, mais entre Iolcos et Bœbé. Il semble donc évident, ou que Pline a énuméré les villes au hasard, ou que, s'il a voulu indiquer leurs positions respectives, il a commis plus d'une erreur. Scylax, au contraire, ne contredit personne que Pline lui-même, à propos de Spalathra, que celui-ci semble pla-

[1] Strab. IX.
[2] Scylax, p. 25.
[3] Pline, IV, 16 (9).
[4] Hom. *Il.* II, v. 716.

cer sur la côte orientale de la Magnésie, près de Casthanæa; mais l'autorité de l'écrivain romain est singulièrement affaiblie par ce qui précède. Quant à Córacai, Scylax est le seul écrivain de l'antiquité qui la nomme, et, comme ce nom subsiste encore aujourd'hui, il n'a pas dû se tromper. Sans donner une valeur exagérée à son témoignage et sans le prendre pour un guide infaillible, j'avoue que, dans cette occasion, je le préfère à Pline.

Autant qu'il est permis d'avoir une opinion dans une question si difficile, quand on ne trouve ni médailles, ni inscriptions sur les lieux, ni renseignements précis dans les auteurs anciens, j'incline à croire, sur la foi de Scylax, que la cité la plus rapprochée d'Olizon était celle de Σπαλαίθρα[1], Σπαλέθρα[2] ou Σπαλάθρα[3], fort inconnue, du reste, et probablement fort digne de l'être. Elle occupait sans doute l'emplacement actuel de Khórto-Cástro.

M. Leake[4] propose de placer en ce lieu la ville des Magnètes (Μάγνησσα πόλις), dont parle le scoliaste d'Apollonius de Rhodes[5]; mais il me paraît douteux qu'elle ait jamais existé. Comment croire qu'une cité qui portait le nom du pays, et que cette circonstance même devait désigner à l'attention, ait été oubliée à la fois par Scylax, par Strabon et par Pline, écrivant dans des temps et avec des renseignements si divers? Il faut se défier de la géographie des Alexandrins, et plus encore de celle de leurs scoliastes.

Le seul passage où Apollonius de Rhodes fasse une énumération géographique fourmille d'erreurs; il raconte la première navigation des Argonautes :

Les héros, après avoir longé le long promontoire de Tisée, virent disparaître devant eux « la terre noire et fertile en blé des Pélasges[6]. Le cap Sépias, dit-il, s'enfonçait à l'horizon, et Sciathos apparaissait au milieu de la mer; de loin paraissaient aussi Peirasie et Magnessa, rivage calme du continent. »

[1] Σπαλαίθρα. (Scylax, p. 25.)
[2] Σπαλέθρα. (Steph. Byzant. *De Urbibus*, p. 615.)
[3] Spalathra. (Plin. IV, 16 (9).)
[4] Leake, *North. Greece*, IV, p. 372.
[5] Apollon. *Argon.* I, v. 573.
[6] Πολυλήϊος αἶα Πελασγῶν.
Apoll. *Argon.* I, v. 580.

Ἔδυνε δὲ Σηπιὰς ἄκρη,
Φαίνετο δ' εἰναλίη Σκίαθος, φαίνοντο δ' ἄπωθεν
Πειρεσιαὶ, Μάγνησσά θ' ὑπεύδιος ἠπείροιο
Ἀκτή[1] . . . . .

Il paraît difficile qu'on puisse voir à la fois s'enfoncer le cap Sépias et apparaître Sciathos, qui sont en face l'un de l'autre. Valérius Flaccus, qui raconte aussi le voyage des Argonautes, ne commet pas la même faute[2]; il fait disparaître en même temps Sciathos et le cap Sépias :

Jam Sciathos subsedit aquis, jam longa recessit
Sepias.

Mais ce qui est bien plus étrange encore dans le récit d'Apollonius, c'est que les Argonautes, sortis depuis longtemps du golfe Pagasétique, et côtoyant les rochers escarpés du Pélion, à l'orient de la Magnésie, aperçoivent, par-dessus les sommets de la montagne, Peirasie, l'une des cités voisines d'Iolcos et de Thèbes Pagasétique. Il n'y a pas l'ombre de vérité dans ce tableau ; c'est une géographie de convention, aussi fausse que le ton général du poëme. Si un écrivain si peu exact citait une ville du nom de *Magnessa*, il serait permis de ne pas le croire. Mais il ne parle même pas d'une ville; il ne nomme que le rivage calme de la Magnésie[3], ce que Valérius Flaccus[4] appelle de son côté *Magnes Campus*, et non pas *urbs Magnesia*[5]. C'est le scoliaste qui ajoute, sous sa propre responsabilité, et en paraphrasant le texte d'Apollonius : « Il y avait, dans la Magnésie, une ville du même nom, située sur le rivage calme de la mer, c'est-à-dire non escarpée[6]. Là, continue-t-il, était mort Dolops, fils de Mercure, et son tombeau

[1] Apollon. *Argon.* v. 582.
[2] Val. Flacc. II, v. 6.
[3] Ὑπεύδιος ἠπείροιο ἀκτή.
[4] Val. Flacc. *Argon.* II, v. 10.
[5] Valérius Flaccus, dans ce passage, n'est pas plus exact que le poëte alexandrin. Il suppose, lui aussi, qu'on peut apercevoir les campagnes fertiles de la Magnésie en longeant la côte orientale du Pélion, si haute et si escarpée.

. . . . . Attollit tondentes pabula Magnes
Campus equos.

Argon. II, 10.

[6] Μάγνεσσα δὲ χώρα καὶ πόλις ὁμώνυμος παράλιος καὶ εὔδιος, ἤγουν οὐ τραχεῖα (Scol. Apoll. *Argon.* I, 573.)

se trouvait sur le bord de la mer[1]. » La ville a l'air d'avoir été inventée pour le besoin du souvenir mythologique. Quelle confiance inspire d'ailleurs un scoliaste qui n'a pas relevé, dans les vers précédents, les grossières erreurs d'Apollonius?

Un texte plus sérieux que celui du scoliaste est un passage de la première Olynthienne, où Démosthènes[2] dit que les Thessaliens ont empêché Philippe de fortifier Magnésie ou la Magnésie (*Μαγνησίαν τειχίζειν*). *Τειχίζειν* s'emploierait-il s'il s'agissait d'un province? C'est là une objection grave. Cependant, quoique dans l'acception ordinaire *τειχίζειν* veuille dire : « entourer d'un mur, » ne peut-il pas être pris dans un sens plus étendu et s'appliquer à tous les moyens de défense employés pour garder une province? Je remarque qu'en parlant de cette prétendue ville, Démosthènes emploie le mot consacré pour désigner la province (*Μαγνησία*), le mot d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Strabon, le mot que lui-même emploie quand il parle de la Magnésie[3]? De plus, quoiqu'il cite *Μαγνησία* dans plusieurs occasions, il ne fait jamais suivre ce nom de celui de *πόλις*, tandis qu'il le fait à chaque instant, en parlant des villes voisines, telles que Phères et Thèbes Pagasétique. Ce texte n'est donc pas un argument décisif, surtout quand on songe au silence des historiens et des géographes anciens qui ont parlé de la Magnésie. D'ailleurs, en général, les cités antiques portaient le nom de leur fondateur; quel eût été celui de la ville de Magnésie? Magnès, le seul qui eût pu lui donner son nom, et qui était du pays, puisque le tombeau de son père se trouvait sur le rivage même de cette prétendue cité, n'a fondé qu'une ville, qu'il appela Mélibée, du nom de sa femme[4].

Mais, en admettant même qu'il y ait jamais eu une Magnésie, on n'aurait aucune raison de la placer, soit à Khórto-Cástro, soit aux environs. Le rivage occidental de la Magnésie, quoique moins escarpé que la côte extérieure, l'est cependant encore assez pour qu'on ne puisse l'appeler ni *εὔδιος*, ni *οὐ τραχεῖα*, comme le fait le scoliaste d'Apollonius. Pour trouver un lieu qui justifie ces épithètes, il faudrait remonter jusqu'aux plaines de Lekhónia et de

[1] *Ὁ δὲ Δόλοψ υἱὸς ἦν Ἑρμοῦ ὅς ἐν Μαγνήσσῃ τῇ πόλει τεθνήκει, καὶ τάφος ἐσἸὶν αὐτοῦ παρὰ τῷ αἰγιαλῷ.* (Scol. Apoll. *Argon.* I, 573.)

[2] Démosth. *Olynth.* I, 13.

[3] *Id. Contr. Neair* 107.

[4] Eustath. Hom. *Il.* II, v. 717.

Vólos. Ainsi, d'après le témoignage même du seul auteur qui en parle positivement, s'il existait une ville de Magnésie, elle se trouvait, non pas à l'extrémité de la péninsule, mais à l'endroit même où celle-ci se rattache au continent. Si d'ailleurs on croit que la Magnésie de Démosthènes est une ville, on ne peut la placer que dans une position remarquable, près des passages qui conduisent dans la Thessalie et la Macédoine. Car cette Magnésie, ville ou province, est un point militaire de haute importance vivement disputé entre Philippe et les Thessaliens. Khórto-Cástro n'a jamais joué un si grand rôle. Placée à l'extrémité de la péninsule, et dans une position beaucoup moins belle qu'Olizon, elle n'a jamais pu ni servir, ni contrarier les projets des rois de Macédoine.

Un Grec moderne de la Magnésie[1], l'archimandrite Anthimos Gazis, éditeur de Mélétius, qui a fait une carte et même un court traité de géographie sur son pays, admet, sans discussion, l'existence de la ville de Magnésie; mais persuadé, sans doute, à cause de son nom même et du texte de Démosthènes, qu'elle occupait une position importante, il la place à l'isthme qui sépare la presqu'île de Trikéri de la Magnésie. J'ai prouvé, je crois, que c'était là l'emplacement d'Olizon, suffisamment désigné par les textes de Plutarque, de Scylax et de Pline. Pour faire place à Magnésie, Anthimos Gazis recule Olizon, Spalathra et Córacai. Ainsi Khórto-Cástro devient Olizon et la ruine suivante Spalathra. Néanmoins, je persiste à croire que, s'il y avait une ville grecque à Khórto-Cástro, ce qui est probable, mais non pas certain, ce n'était ni Olizon, ni la cité problématique de Magnésie, mais Spalathra, nommée par Scylax, par Pline et par Étienne de Byzance.

PRINCIPAUX VILLAGES.

ARGÁLASTI. — MILIÈS. — LEKHÓNIA (MOTHONE). — MAKRÍNITZA.

La hauteur de Khórto-Cástro s'élève entre deux vallées; celle de Mílina, au sud, dépend de Láfkos; celle du nord, moins riche, mais couverte aussi de grands arbres et surtout de peupliers, ap-

[1] Sur sa carte et dans son traité, Anthimos Gazis donne un nom ancien aux lieux modernes où se trouvent des ruines, mais sans appuyer son opinion d'aucune preuve. De tels ouvrages, complétement dépourvus de critique, ne peuvent avoir aucune importance. Il serait injuste cependant de ne point parler de cet honorable effort tenté par un Grec de nos jours pour éclaircir l'histoire de son pays.

partenait autrefois au couvent de Saint-Nicolas, bâti sur une hauteur escarpée, en face de Khórto-Cástro. Mais la guerre de l'indépendance a ruiné les moines; un petit village, qui s'élève au fond de la vallée et la domine, a recueilli leur héritage; enclavé jadis dans les riches possessions de Saint-Nicolas, il portait et porte encore le nom de *Metókhi* (ferme de monastère); mais la ruine des anciens propriétaires l'a rendu de fait indépendant. La plupart des paysans cultivent maintenant pour leur compte les terres des *caloyers* (moines). Presque tous les monastères de la Magnésie ont subi le même sort. Leur ruine a amené en même temps leur abandon. L'amour du bien-être faisait plus de moines que la piété. On entrait au couvent pour être dispensé du travail et à l'abri du besoin. Mais, quand les richesses ont disparu, le vide s'est fait tout d'un coup; on n'a plus voulu être moine et pauvre. Un grand nombre de monastères, autrefois florissants, sont aujourd'hui abandonnés ou le seront bientôt. Il n'y reste plus que des vieillards qui n'auront pas de successeurs. J'ai pu m'assurer, du reste, que ni la science, ni l'art n'ont à perdre à cet abandon. Ces couvents ne sont pas anciens; la plupart n'ont pas de bibliothèque; les églises en sont grossièrement décorées, et ils ne renferment ni manuscrits, ni documents d'aucun genre.

Au-dessous du monastère de Saint-Nicolas (Ἅγιος Νικόλαος), sur une hauteur que les gens du pays nomment *Págo*[1], on a trouvé, dit-on, des tombeaux et des vases. Mais il faut s'en rapporter cette fois encore au témoignage populaire; il ne reste rien de ces découvertes. Toute cette côte est d'ailleurs si cultivée et si habitée, que les ruines ont dû disparaître sous les travaux modernes. C'est au bord de la mer, sur les hauteurs et dans les vallées, que se trouvent les champs, les plantations et les jardins des villages de la presqu'île. Comme le village est souvent loin de la côte, chaque paysan se construit, sur son terrain, une cabane de pierres ou *kalývi*, qui lui permet de terminer sur les lieux tous les travaux de la culture. C'est là qu'il renferme ses outils, là qu'il dépose les olives cueillies, là qu'il les presse pour en extraire l'huile, là encore qu'il abrite ses bestiaux et qu'il couche lui-même à l'époque des travaux. Ces maisons grossières, mais de forme élégante, éparpillées sur les collines, dans les vallées, au

[1] De πάγος (colline).

milieu d'arbres touffus qui les encadrent, ressemblent de loin à des villas italiennes, et donnent à toute la côte le plus riant aspect.

Au delà le paysage change. Dès qu'on pénètre dans l'intérieur de la presqu'île et qu'on s'écarte de la mer, on ne rencontre plus qu'une région sèche et montagneuse qui s'étend jusqu'au golfe Thermaïque. La nature a réservé toutes ses richesses pour les rivages du golfe de Vólos. La végétation est rare sur les plateaux du centre; les vignes succèdent aux oliviers. Quelques haies d'arbousiers, quelques peupliers dans les fonds, le long des torrents, donnent seuls un peu d'ombrage à cette terre aride. Toute la route de Láfkos à Argálasti, village voisin de Saint-Nicolas, a le même caractère de sécheresse et de stérilité.

Argálasti, situé sur un plateau, à deux milles de la mer, au nord-est de Saint-Nicolas, se compose d'environ quatre cent soixante et dix maisons. C'était autrefois le chef-lieu de quatorze villages; la guerre de l'indépendance l'a ruiné. Pendant que la plupart des montagnards du Pélion faisaient leur soumission, Argálasti seul a tenu trois ans contre les Turcs. Les habitants du village ont encore l'air belliqueux, et j'en vis plusieurs armés, quoique la loi turque défende aux *rayas* de porter des armes.

A quelque distance, au nord d'Argálasti, dans un lieu nommé, je ne sais pourquoi, *Vrómo-vrýsi*, Βρώμο βρύσι « la source puante, » on a trouvé, dit-on, quelques tombeaux. Mais je n'en vis aucun; peut-être étaient-ils modernes. On ne peut raisonnablement hasarder aucune conjecture sur la foi de paysans grossiers, et quand les ruines manquent. Je ne me crois pas autorisé à placer à Vrómo-vrýsi, non plus qu'à Págos, une ville ancienne.

Au delà de Vrómo-vrýsi, après avoir traversé quelques ravins boisés, la route qui conduit à Vólos descend vers le bord de la mer. Là reparaît une végétation plus riche. Près d'une église et d'une fontaine ombragée de grands arbres, un paysan me montra avec orgueil une ruine fort célèbre dans le pays, sous le nom de *Lefó-Cástro*. C'est une enceinte irrégulière qui occupe un petit promontoire. Les murailles, construites en pierres cimentées, s'écroulent de toutes parts; les racines des oliviers et les plantes grimpantes achèvent une destruction que le temps et la guerre avaient commencée. On voit encore aux angles quelques restes de tours rondes.

C'est là que les habitants d'Argálasti, mal défendus par des

remparts ruinés, ont tenu tête aux Turcs qui les assiégeaient par mer. Près de là, une petite tour ronde placée, comme une sentinelle, sur une pointe de rocher qui s'avance dans la mer, porte le nom de *Córacai-Pýrgos*[1] (tour des Corbeaux). Toutes ces constructions sont byzantines; on n'y trouve aucune trace de murailles antiques. Cependant le nom de Córacai, conservé dans ce lieu même par un hasard singulier, indique que la ville dont parle Scylax se trouvait à Lefó-Cástro ou aux environs. La forteresse byzantine a pu être construite sur l'emplacement de la cité grecque, dont il ne reste absolument aucune trace.

Aux environs de Lefó-Cástro, se voient de nombreuses chapelles éparpillées sur les collines; on m'en montra jusqu'à quinze dans un petit espace. L'une d'elles renferme un chapiteau ionique barbare et des colonnettes byzantines. Quoique ces églises ne paraissent pas anciennes, comme les Grecs modernes ont un grand respect pour les traditions religieuses et relèvent souvent les autels que le temps détruit, elles ont peut-être été fondées aux premiers siècles du christianisme. On sait qu'à une certaine époque les chrétiens de Constantinople se sont réfugiés, pour échapper aux persécutions, sur les côtes de la Macédoine. C'est ainsi que s'est peuplée la sainte Montagne (*τὸ Ἅγιον Ὄρος*) le mont Athos. Peut-être une de ces émigrations religieuses a-t-elle cherché un refuge sur les versants escarpés et couverts de bois du Pélion. Plus tard les fugitifs ont pu vivre en paix, dans le lieu qu'ils avaient choisi, sous la protection des empereurs chrétiens, et les églises qu'ils avaient fondées ont pu être conservées par leurs descendants comme un souvenir de leur exil et comme un témoignage de leur foi.

Quoi qu'il en soit, la domination byzantine a laissé de nombreuses traces dans la Magnésie. Les chapelles, les murailles, sans doute aussi une partie des tombeaux découverts, datent du Bas-Empire. Les médailles qu'on m'apporta, dans plusieurs villages, étaient toutes de Constantin ou de ses successeurs. Il semble que, sous les empereurs grecs, une grande partie de la province ait été plus florissante que dans l'antiquité. Du moins les constructions byzantines se sont complétement substituées aux ruines anciennes.

[1] Les corbeaux, très-nombreux en Thessalie, ont une prédilection particulière pour les ruines.

Au delà de Lefó-Cástro, la côte se découpe en baies nombreuses et peu profondes, où je remarquai quelques barques faites d'un seul tronc d'arbre creusé[1]. Les oliviers, comme sur toute la côte, vont en s'élevant des bords de la mer jusqu'au sommet des collines. Une presqu'île très-étroite, qui forme une pointe assez remarquable au milieu de ces baies arrondies, porte le nom d'Ἅγια Εὐτιμία (Sainte-Euphémie). C'est là que M. F. Ansart, probablement sur la foi d'Anthimos Gazis, place Spalathra[2]. Mais il n'y reste aucune ruine, et la presqu'île même est trop étroite pour avoir jamais été l'emplacement d'une ville.

Avant d'arriver au point où le golfe de Vólos tourne, au-dessous du village de *Miliès,* en suivant la courbe du Pélion, on aperçoit sur une hauteur le hameau de *Niaó* et plus haut *Neókhori* (le village neuf), situé sur l'arête même de la montagne qui s'abaisse dans la direction du golfe Thermaïque. Vue de là et de toute la route d'Argálasti, la forme du Pélion se dessine nettement : c'est une longue ligne qui a son plus haut point au-dessus de Vólos et qui arrive jusqu'à la mer, en diminuant progressivement de hauteur. Quoique cette forme soit douce et molle, quoiqu'elle n'ait rien de la fermeté sévère qui caractérise souvent les montagnes en Grèce, on la saisit d'un coup d'œil sans efforts et dans son ensemble; il n'y a nulle part confusion de lignes. L'arête continue des hauts sommets se détache seule sur le ciel et ferme l'horizon; aucune cime indécise ne fait hésiter le regard et ne rompt l'harmonie générale. Même à côté de montagnes plus hardies, ces contours doux, mais nets, ont aussi leur beauté. A mesure qu'on s'approche du Pélion, on s'aperçoit d'ailleurs que, s'il paraît de loin plus harmonieux que grandiose, rien n'est plus sauvage ni plus pittoresque que les détails qu'il renferme.

C'est sur le versant méridional de la montagne que se groupent, à une grande hauteur, les principaux villages du canton de Vólos, célèbres dans toute la Grèce par la beauté de leur position et par la richesse de leur territoire. Le plus oriental est Neókhori, situé sur le versant méridional, mais dont les terres sont en grande partie de l'autre côté. A l'ouest de Neókhori, au-dessus du point où commence la presqu'île de Magnésie, le premier village qu'on

[1] Les Grecs les appellent μονόξυλα (faites d'un seul morceau de bois).

[2] Plin. IV, 16. Notes de M. F. Ansart, édit. Lemaire.

rencontre est celui de Miliès, patrie d'Anthimos Gazis, dont j'ai déjà parlé, et de deux autres écrivains, Daniel et Grégoire, qui ont fait une géographie générale en grec moderne.

Le sentier qui conduit des bords de la mer à Miliès est rude et difficile. On gravit d'abord une première hauteur couverte de riches plantations d'oliviers; arrivé au sommet, il faut descendre dans un ravin large et profond, pour remonter ensuite jusqu'aux premières maisons du village. La beauté du lieu dédommage de la fatigue de la route. Tout le ravin, où coule avec fracas un torrent qui tombe du haut de la montagne, est bordé de gigantesques platanes et de rochers escarpés. Les pierres, les plantes grimpantes, les buissons et les arbres se mêlent avec un désordre qui rappelle les sites les plus pittoresques du Taygète; mais dans le nord la végétation est en général plus puissante et surtout plus variée. Le sentier de Miliès s'élève en tournant sous une voûte de verdure et au milieu de fourrés épais. Les maisons du village, toutes construites à la turque, très-hautes, peintes en rouge, ornées d'un étage supérieur presqu'à jour qui s'avance au-dessus du mur principal, isolées les unes des autres par des massifs de peupliers, de noyers, de figuiers, de cerisiers et d'arbres sauvages, s'éparpillent sur un immense espace. Ce qui frappe dans cet ensemble, c'est à la fois la grandeur du paysage, la vigueur de la végétation, et le caractère d'élégance et de richesse que l'industrie des Grecs ajoute à ces beautés naturelles. Le Péloponnèse renferme d'aussi beaux sites; mais on n'y voit pas de si beaux villages.

Quoique Miliès n'ait que trois cent quarante maisons, c'est un des bourgs les plus riches et les plus renommés du Pélion. C'est de là que sont sortis les trois seuls hommes qui aient jeté quelque gloire sur le pays. Il possède, grâce à eux, la meilleure école des environs. Enfin, le plus opulent propriétaire des vingt-quatre villages de la montagne y réside. C'est chez lui que nous reçûmes l'hospitalité. Je profitai de sa bienveillance pour recueillir quelques renseignements sur l'état du pays.

Miliès doit sa richesse aux plantations de mûriers qui couvrent les collines environnantes. Le village seul produit chaque année 900,000 oques[1] de soie. Un tiers est travaillé sur les lieux et le reste exporté. On y récolte aussi de l'huile; mais en petite quan-

[1] L'oque, mesure générale en Orient, vaut 1 kilogramme 250 grammes.

tité. Les habitants vivent tous de la terre; il n'y a parmi eux qu'un petit nombre d'artisans et de marins; les femmes filent la soie et en font des ceintures, des voiles, des tapis aux riches couleurs, mais grossièrement tissus. C'est une industrie toute locale et restreinte aux besoins de chaque ménage. Je ne pus même me procurer aucun de ces objets.

M. Dimos (Δῆμος), mon hôte, me fit voir l'école et la bibliothèque fondées par Grégoire, mort à Syra en 1828, et par Gazis, mort en 1844 à Miliès même, où il donna des leçons jusqu'à la fin de sa vie. On a conservé pieusement la mémoire de cet homme vénérable, qui, après avoir parcouru l'Europe, était revenu dans son pays, pour faire partager à ses compatriotes la science qu'il avait acquise, avec le but secret de préparer leur affranchissement. On montre encore la terrasse voisine de l'école, sur laquelle il se promenait, en instruisant ses élèves, et un platane séculaire, le plus gros de la contrée, au pied duquel il aimait à s'asseoir. Mais, comme le remarquait tristement mon guide, « le platane jadis si beau a été frappé par la foudre et Gazis est mort. » Une simple pierre, en face de l'école, indique le lieu de sa sépulture.

Le bâtiment de l'école, admirablement placé sur une plateforme d'où l'on domine tout le golfe de Vólos, ne renferme que deux salles d'étude, rarement remplies. Les élèves sont peu nombreux; les enfants des villages voisins ne peuvent venir à Miliès, à cause de la longueur et de la difficulté des chemins, souvent interceptés par la neige pendant l'hiver. Il y a deux maîtres et deux degrés d'enseignement; mais on ne s'élève pas au-dessus des éléments de la grammaire, de l'arithmétique, de l'histoire et de la géographie.

La bibliothèque a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. Les Turcs, qui se défient des livres venus d'Europe, persuadés qu'ils apportent aux Grecs des idées de liberté et des encouragements à la révolte, en ont brûlé une partie. « Des Grecs eux-mêmes, me disait avec indignation M. Dimos, ont pris part au pillage de la bibliothèque, pour plaire à leurs vainqueurs. » Du reste les habitants de Miliès n'eurent pas le même courage que leurs voisins d'Argálasti; on leur reproche d'avoir fait une prompte soumission, pour sauver leurs arbres et leurs maisons. Un millier de volumes environ, échappés aux Turcs et aux Grecs, sont réunis, presque sans ordre, dans une chambre de l'école, ornée du por-

trait de Gazis. Beaucoup d'ouvrages sont dépareillés. J'y trouvai quelques bonnes éditions allemandes des classiques grecs. M. Dimos a lui-même une bibliothèque bien composée.

On ne voit ni à Miliès, ni aux environs, aucune antiquité. Les habitants croient, du reste, que tous les villages du Pélion sont de fondation récente; ils ne les font pas remonter à plus de trois cents ans. Ils disent qu'auparavant les bords de la mer étaient seuls habités, et que la montagne était couverte de bois. Ils en donnent une preuve très-forte : c'est qu'on a trouvé quelquefois des ruines sur le rivage, mais que jamais il n'a été découvert ni une pierre antique, ni une médaille, ni une inscription, sur les hauteurs. La tradition populaire fait venir de l'Eubée les premiers fondateurs des vingt-quatre villages de Vólos, qui se seraient réfugiés dans les bois et sur les pentes escarpées du Pélion pour échapper à la tyrannie d'un duc vénitien. Quelques analogies de nom confirment ce souvenir : ainsi, il y a en Eubée un village de Miliès. D'autres émigrés, dit encore la tradition, vinrent en grand nombre de l'Othrys et des environs de Lamia.

Ces premiers établissements dans un pays sauvage, sur des hauteurs défendues par des bois et de profonds ravins, attirèrent bientôt tous ceux des habitants de la plaine qui voulaient échapper à l'oppression des Turcs. Ainsi se forma peu à peu une population complétement grecque, forcée par son isolement de devenir industrieuse et de se suffire à elle-même. Les Turcs, qui n'aiment pas la guerre de montagnes, où leur cavalerie devient inutile, ne poursuivirent ni ne chassèrent les fugitifs, et se contentèrent de leur imposer un tribut. Les villages du Pélion ne furent donc jamais indépendants : ils subirent le sort commun de la Thessalie auquel ils ne pouvaient échapper, tant que les musulmans tenaient la plaine et la mer; mais ils eurent au moins l'avantage de ne point voir leurs vainqueurs parmi eux, de n'être point exposés aux fréquentes humiliations qu'entraînait et qu'entraîne encore pour les Grecs le voisinage des Turcs, et surtout de ne jamais recevoir de garnisons albanaises. Plus d'une fois même les montagnards du Pélion donnèrent asile à de nombreux exilés que le gouvernement turc n'osa pas toujours poursuivre parmi eux. Du temps d'Ali-pacha, la population des vingt-quatre villages s'accrut d'un tiers par des émigrations venues de l'Épire et de la haute Thessalie. Aujourd'hui encore, les habitants de cette région mon-

tagneuse, sans être plus braves que leurs compatriotes de la plaine, ont une haine plus vive contre les Turcs et un plus grand amour de l'indépendance. Tandis qu'à Larissa, capitale de la province et résidence du pacha, les riches commerçants grecs vivent en bonne harmonie et presque sur un pied d'égalité avec les *beys* et les *aghas,* jamais les chefs des vingt-quatre villages ne se sont mêlés à la race conquérante et n'ont consenti à descendre de leurs montagnes pour habiter la plaine. Aussi inspirent-ils de continuelles inquiétudes aux gouverneurs de la Thessalie, qui les croient prêts à prendre les armes au premier signal.

Anthimos Gazis, par amour pour sa patrie, a voulu retrouver aux environs de Miliès la grotte de Chiron et le temple de Jupiter Actæus, mentionnés par Dicæarque [1]; mais l'écrivain grec le place sur le plus haut sommet du Pélion, fort au-dessus de Miliès. Sur la route de Miliès à Neókhori, à un quart d'heure au-dessus de ce dernier village, on trouve fréquemment des monceaux d'ossements humains : le lieu en a pris le nom de *Κόκκαλα* (les os). Les savants du pays disent qu'il s'est livré là une grande bataille à une époque fort ancienne.

Le large torrent qui descend des hauteurs de la montagne et passe près de Miliès ne peut pas être, comme le pense M. Leake [2], l'un des deux fleuves nommés par Dicæarque [3]; il n'arrose pas, comme l'un, les champs cultivés qui sont au pied du Pélion, et il ne sort pas, comme l'autre, d'une forêt pour se jeter dans la mer. Leake l'appelle à tort *Zervókhia;* on ne donne ce nom qu'à une petite plaine qu'il traverse pour arriver à la mer. Les habitants le nomment simplement *Ῥεῦμα* (le torrent).

Au-dessus de Miliès, à l'est, se trouve le petit village de *Výzitza*, de cent quarante maisons, et plus loin celui de *Pinákates*, à peu près de même grandeur. Ils n'ont aucune importance.

De Miliès je redescendis vers la mer, en traversant le ravin sur un pont turc très-élevé et tapissé de verdure. La végétation est la même sur les deux rives. Nous avions peine quelquefois à nous frayer un passage dans d'étroits sentiers bordés de haies touffues

[1] Dic. *Πήλιον ὄρος.*

[2] Leake, *North. Greece.*

[3] *Ὁ μὲν ὑπὸ ταῖς τοῦ Πηλίου γεωργουμένους ἀρδεύων ἀγρούς· ὁ δὲ παραῤῥέων μὲν τὸ τῆς πηλαίας δάσος, ἐκβάλλων δὲ εἰς θάλασσαν.* (Dic. *Πήλιον ὄρος.*)

et d'arbres serrés qui entrelaçaient leurs branches au-dessus de nos têtes. La petite échelle de Miliès se nomme Καλὰ νερά (eaux bonnes), par antiphrase[1], car l'eau y est mauvaise et malsaine. Là, dans l'enceinte d'une église ruinée, on a trouvé jadis deux bustes d'hommes un peu moins grands que nature. Anthimos Gazis, pour frapper l'imagination de ses compatriotes et graver dans leur mémoire deux des noms les plus illustres de l'histoire grecque, les avait appelés Socrate et Platon. Ils ont été emportés plus tard et vendus à Smyrne. Une médaille d'or a été trouvée au même lieu. On y voit encore aujourd'hui beaucoup de briques.

C'est là que Gazis place Horménium. J'ai déjà dit que cette cité, suivant Strabon, devait être entre Démétrias et le lac Bœbéis. D'ailleurs, il ne paraît pas possible que la position de *Calanerá* ait été celle d'une ville dans l'antiquité. Peut-être y avait-il là un temple, des monuments, un port. Mais Calanerá occupe une petite plaine sur le bord de la mer, tandis qu'une ville grecque, et surtout une ville homérique, est toujours une acropole. La découverte de deux bustes dans une église, même au milieu de fragments de briques, n'est pas un argument plus fort que celle de l'inscription relative à un temple trouvée, une demi-lieue plus bas, dans une autre église[2]; tous ces fragments peuvent appartenir à des monuments isolés, ou même avoir été apportés des lieux voisins pour orner des chapelles modernes. Pour croire à l'existence d'une ville, il faut d'abord en trouver l'emplacement; mais aucune des collines environnantes n'a la forme d'une acropole. Le point le plus rapproché qui ait pu être une ville ancienne est le château byzantin ruiné de *Gennítzaro-Cástro,* situé au delà de Zervókhia, sur une hauteur, entre Lefó-Castró et Miliès. C'est là que je placerais la cité homérique de Mothone ou Méthone, qui se trouvait, suivant Pline et Scylax[3], sur la côte du golfe Pagasétique, entre Iolcos et Olizon, s'il ne paraissait plus naturel, malgré un texte de Strabon, sur lequel je reviendrai, de la placer dans une position plus belle, à l'acropole de Lekhónia, près de Vólos.

Un peu au delà de Calanerá, sur la route de Vólos, on rencontre

[1] L'usage de l'antiphrase s'est conservé chez les modernes.

[2] Voyez Inscription 1, à la fin du mémoire.

[3] Plin. IV, 16; Scylax, p. 25.

des sources d'eaux sulfureuses qui ont une grande renommée dans toute la Thessalie. Chaque année, au 15 août, les habitants de la plaine et des vingt-quatre villages viennent en boire processionnellement. On leur attribue des vertus médicinales. Dans un pays où il y a peu de médecins, et où il n'y en a pas de bons, les remèdes naturels sont la seule ressource des malades. Aussi les sources chaudes ou froides qui ont quelques propriétés particulières sont-elles en grand honneur dans toute la Grèce. Beaucoup de monastères[1] doivent leur réputation de sainteté et leur richesse au voisinage d'une source qui y attire chaque année de nombreux pèlerins.

La route de Vólos continue à suivre le bord de la mer, au milieu de plantations d'oliviers qui remontent sur les hauteurs, jusqu'aux villages de Pinákates et de Saint-Georges. Là, comme sur tout le rivage, apparaissent de distance en distance, à travers les intervalles des arbres, des *kalývia* ou cabanes qui animent le paysage et montrent que pas un coin de cette terre fertile n'est resté inculte.

A une grande hauteur, au-dessus de rochers effrayants et derrière des précipices que cachent les pentes inférieures de la montagne, on distingue de loin les maisons blanches et rouges des villages suspendus sur les abîmes. La montagne est si escarpée, les plis de terrain si multipliés, toute cette nature si sauvage, qu'on se demande involontairement quels chemins peuvent conduire à ces demeures aériennes. On y arrive cependant, mais non sans efforts, et par des sentiers de chèvres.

Près de Saint-Georges, s'avance sur un promontoire que forment les rochers, au-dessus d'un grand ravin, le riche monastère d'Ἄγιος Σωτῆρις (Saint-Sauveur), entouré de peupliers. Il est de fondation récente et ne renferme rien de curieux.

Plus loin, sur le bord de la mer, commence la plaine de Lekhónia : c'est la seule qu'on rencontre depuis l'extrémité de la presqu'île. Sur toute la côte, la plage est très-resserrée; la montagne arrive jusqu'à la mer, et l'on ne peut donner le nom de plaine aux vallées peu profondes que creusent les lits des torrents.

[1] Je citerai, entre autres, ceux de *Kaisariáni* dans l'Hymette, de la *Panhagía* à Tinos, de la *Panhagía* dans l'île de Poros et d'*Hágios Sotíris* (Saint-Sauveur) à Corfou.

Lekhónia est le seul des vingt-quatre villages qui renferme des Turcs; placé près de Vólos, dans une position heureuse, il devait tenter les conquérants de la Thessalie. Depuis la guerre de l'indépendance, beaucoup d'entre eux sont retournés à Vólos; il ne reste plus à Lekhónia qu'une cinquantaine de musulmans. Mais c'est assez pour donner au village l'apparence de la misère. Tout dépérit entre les mains des Turcs. Les maisons s'écroulent, les plantes parasites croissent dans les jardins et étouffent la culture; le minaret lui-même est lézardé, comme si la religion participait à cette ruine générale. On rencontre dans les rues des esclaves noires, couvertes de haillons, qui s'enveloppent de leur voile déchiré et glissent le long des murs pour éviter le contact de l'étranger, tandis que les femmes grecques filent, tranquillement assises à leur porte, au milieu de leur nombreuse famille. S'il n'y avait pas de Grecs à Lekhónia, cette plaine d'une admirable fertilité, couverte de vignes, de mûriers, de figuiers, serait depuis longtemps inculte et marécageuse, comme une grande partie de la Thessalie.

C'est de Lekhónia que parle Dicæarque[1], quand il dit que « la partie la plus grande et la mieux boisée qui s'étende au pied du Pélion est à cinq stades par mer et à dix par terre de la ville (Démétrias). » Lekhónia est précisément à la même distance de Góritza.

Au-dessus du village, au nord, s'élève une hauteur défendue au nord, à l'est et à l'ouest par de grands rochers qui descendent à pic dans un ravin profond. Quoiqu'il n'y ait qu'un très-petit plateau au sommet, et que le terrain, même au sud, soit fort escarpé, toute la partie supérieure de la hauteur porte des traces nombreuses d'habitations. Des pans de murailles, des soubassements, des briques amoncelées, indiquent qu'il y avait là une ville de quelque importance. La plupart de ces ruines sont du Bas-Empire, quelques-unes peuvent être romaines; aucune assurément n'est hellénique. Malgré le rempart naturel que forment de trois côtés des rochers abruptes, dans les intervalles qui ont paru moins bien défendus, on a élevé des murs en briques et en pierres cimentées. Du côté du nord, un pan de murailles bien conservé me frappa par la régularité de la construction : il se compose d'as-

[1] Ἡ *μεγίστη καὶ λασιωτάτη ῥίζα.* (Dic. Πήλιον ὄρος.)

sises alternatives de briques et de pierres liées ensemble par un épais ciment. Je crus y reconnaître un travail romain. Toutes les fortifications du nord semblent appartenir à la même époque ; mais, on ne trouve au sud que des murailles grossièrement construites, d'apparence byzantine.

A l'angle nord-ouest du plateau qui couronne la hauteur, je remarquai les ruines d'une chapelle byzantine dont il reste encore le chœur. Elle était grossièrement ornée, si l'on en juge par des colonnettes de marbre gris et par quelques pierres chargées de sculptures barbares qui se retrouvent au milieu des débris. Tout autour s'élevaient des maisons dont des monceaux de briques marquent encore la place. Du côté qui regarde la mer, le seul qui soit accessible, quoique fort escarpé, l'acropole est défendue par un double mur qui s'étend en ligne droite des rochers de l'est à ceux de l'ouest. De ces deux murs, celui du nord ferme l'enceinte habitable de la ville, celui du sud n'est qu'un rempart élevé par un surcroît de précautions. Entre les deux, s'étend un terrain très-escarpé qui n'a jamais pu être habité et qui servait uniquement à la défense. Ils sont flanqués l'un et l'autre de tours carrées grossièrement construites et probablement de la même époque du Bas-Empire. Les Byzantins ont occupé et fortifié avec soin toute cette partie de la Magnésie. Il importait aux empereurs grecs d'avoir les clefs de la riche province de Thessalie.

Quoiqu'il n'y ait aucune ruine grecque à Lekhónia, il est permis de croire qu'un emplacement si favorable n'a pas été négligé dans l'antiquité : la position était naturellement forte, la plaine fertile, la mer à peu de distance. On sait d'ailleurs que les Romains n'ont guère fondé de villes nouvelles en Grèce ; ils se contentaient d'occuper les emplacements anciens et de relever les murailles détruites. S'il y a des ruines romaines à Lekhónia, n'est-ce pas un autre motif de placer au même lieu une cité grecque ? En admettant cette hypothèse, que tout autorise, Lekhónia peut être l'emplacement de Méthone ou Mothone, cité homérique[1], la seule des villes placées par Pline[2] et par Scylax[3] entre Iolcos et Olizon que nous n'ayons pas retrouvée sur la côte occidentale de la Magnésie.

[1] Hom. *Il.* II, v. 716.
[2] Plin. IV, 16.
[3] Scylax, p. 25.

Une seule difficulté s'élève à ce sujet: c'est que Strabon[1] place Démétrias entre Pagasæ et Nélia, qui n'est citée par aucun autre écrivain, et que Lekhónia se trouve précisément à la même distance de Góritza que l'emplacement présumé de Pagasæ[2]. Si Méthone est à Lekhónia, où chercher Nélia? Il ne reste aucune ruine dans l'espace de quatre milles qui sépare ce point de Góritza, et c'est cependant de ce côté que devait être la ville dont parle Strabon, puisqu'elle était dans une direction opposée à la ville de Pagasæ. Comme le géographe grec ne nomme pas Méthone parmi les voisines d'Iolcos, et qu'aucun écrivain ne cite Nélia, peut-être ces deux noms n'ont-ils désigné, à une époque différente, qu'une seule et même ville, ou bien, s'il faut admettre l'existence de deux cités séparées, on peut placer Nélia à Lekhónia et reculer Méthone jusqu'à Gennítzaro-Cástro quoique cette dernière hauteur convienne bien moins à une place de guerre, à une cité homérique, que la forte position de Lekhónia.

Au-dessus de Lekhónia, on aperçoit sur la montagne les villages de Saint-Laurent et de *Drákhia* que dominent les plus hauts sommets du Pélion. Un torrent rapide, ombragé de beaux platanes, qui coule au pied de l'acropole, doit être ce fleuve Crausindon, cité par Dicæarque[3], « qui arrose les champs cultivés au pied du Pélion. » La riche plaine de Lekhónia répond bien mieux à cette indication que l'étroite vallée de Zervókhia. Je traversai le torrent, pour rejoindre la route de Vólos, en laissant à droite des champs d'oliviers, et je rentrai dans la ville turque par une voie pavée qui passe au pied de Démétrias.

Un autre cours d'eau que je rencontrai, entre Démétrias et les premières maisons de Vólos, doit être l'Anaurus, « voisin de Démétrias[4], » ainsi nommé, dit Lucain[5], parce qu'il ne se couvrait jamais de vapeurs :

> Quique nec humentes nebulas, nec rore madentem
> Aera, nec tenues ventos suspirat Anaurus.

C'est sur ses bords que se passa un des premiers épisodes de la vie de Jason.

[1] Strab. IX, p. 436.
[2] Leake, *North. Greece*, IV, 370.
[3] *Γεωργουμένους ἀρδεύων ἀγρούς.* (Dic. *Πήλιον ὄρος.*)
[4] Strab. IX, p. 436.
[5] Luc. VI, v. 370.

« Toute la hauteur et la longue cime de la montagne étaient couvertes de neige et les torrents en descendaient avec fracas[1]. » Junon, qui s'était déguisée en vieille femme, ne pouvait franchir le fleuve grossi par la fonte des neiges. Jason vint à son secours et la porta sur ses épaules à l'autre bord; mais le héros charitable perdit une de ses sandales, que les eaux emportèrent.

Avec Miliès et Argálasti, les deux principaux villages du versant méridional du Pélion, sont *Makrínitza* et *Portariá,* situés à une grande hauteur dans la montagne, au-dessus d'Epíscopi, l'emplacement présumé d'Iolcos. On y arrive en traversant ce riche territoire d'Iolcos que Théocrite[2] appelle πολύϐοτρυς (fertile en raisins). Aujourd'hui encore il est couvert de vignes; mais ce n'est là qu'une partie de sa richesse. De vastes jardins, arrosés par des sources répandues en mille canaux, s'étendent entre la mer et le pied de la montagne ; on y retrouve, grâce au voisinage des hauts sommets du Pélion et à la chaleur du ciel de Grèce, les arbres du Nord au milieu de la riche végétation du Midi : les noyers, les pommiers, les poiriers y poussent à côté des orangers et des grenadiers indigènes.

Sous les murs même du Cástro commence la campagne, qui ne s'arrête qu'aux rochers du Pélion. Les Turcs appellent περιϐόλια « jardins » l'endroit le plus rapproché de la ville : c'est là que quelques *aghas* ont des maisons d'été d'un joli aspect, mais très-délabrées. Au delà de *Perivólia* s'étend le véritable village de Vólos, sur une ligne de plusieurs milles, au-dessous des premières pentes du Pélion. Les maisons du village se détachent naturellement avec des couleurs vives sur le fond des arbres qui les entourent; quoique bâties sans art, elles ont en général cette forme élégante qui se retrouve dans toutes les constructions turques, et qui donnent aux villes orientales un aspect si pittoresque. La coutume qu'ont les habitants de ne point rapprocher leurs demeures et de les construire au milieu des jardins ajoute un charme de plus au paysage. Ces maisons sont très-hautes; la partie inférieure fort simple et percée, comme un mur de forteresse, de petites ou-

[1] Νιφετῷ δ' ἐπαλύνετο πάντα
Οὔρεα καὶ σκοπιαὶ περιμήκεες, οἱ δέ κατ' αὐτῶν
Χείμαρροι καναχηδὰ κυλινδόμενοι φορέοντο.
Apollon. *Argon.* III, 69.

[2] Théocr. 25-11.

vertures, disparaît tout à fait derrière l'épais massif que forment les vergers voisins; l'étage supérieur presque à jour, à peine fermé par des treillis de bois, s'avance de plusieurs pieds en dehors du mur principal et semble suspendu, comme une cabane aérienne, sur la cime des arbres; des cyprès, des peupliers élancés s'élèvent seuls au-dessus des toits et tracent des lignes noires sur les façades blanches et rouges. Le contraste de ces couleurs différentes, dont la lumière pure du ciel adoucit les tons, ce mélange sans ordre, et cependant harmonieux, de verdure et de maisons, forment un de ces paysages simples et originaux, qui révèlent à la fois la beauté de la nature et la singulière aptitude qu'ont les peuples de l'Orient à l'embellir encore.

Sur cette terre fertile, les villages succèdent aux villages sans intervalle. Après Vólos, s'étend à l'est Vlákho-Mákhala, un peu au-dessus de l'emplacement de Démétrias, et plus haut, les deux bourgs de Makrínitza et de Portariá, séparés l'un de l'autre par un profond ravin; leurs maisons dispersées occupent un immense espace et ressortent, avec la verdure qui les entoure, sur le fond gris du Pélion. Grâce à leur position et à la transparence de l'air, si remarquable dans toute la Grèce, on les aperçoit de loin : je les vis très-distinctement d'Oréos, en Eubée, par l'ouverture du golfe de Vólos. Quand on suit les bords de la mer en venant d'*Armyrós,* ou qu'on navigue dans le golfe, rien n'est plus pittoresque que l'aspect de ces villages groupés sur la montagne et qui semblent ne former qu'une seule ville depuis Vólos jusqu'aux plus hautes maisons de Makrínitza.

Ce dernier, le plus grand de toute la contrée, mérite le nom de long village que lui ont donné les Grecs[1]; il ne se compose guère que d'une seule rue, très-escarpée, qui s'élève en tournant sur le bord d'un ravin profond; il faut plus d'une heure et demie pour le traverser dans toute sa longueur. Vers le haut de Makrínitza, sur un petit plateau, une fontaine en marbre chargée d'arabesques et ombragée d'énormes platanes, indique la place principale; l'eau et l'ombre sont les deux ornements des villages turcs. C'est là que les vieillards passent une partie du jour, occupés gravement à égrener le chapelet, qui ne les quitte jamais, et à fumer le *chibouki.* De cette place on domine la gorge profonde qui

[1] Makrinitza, de μακρός, long.

sépare Makrínitza de Portariá. Au fond coule un torrent encaissé entre des rochers nus de la forme et de la couleur la plus belle, et des pentes escarpées couvertes d'une abondante végétation. Tout ce paysage est d'un très-grand caractère : au premier plan, dans le ravin, des arbres touffus, des blocs énormes tombés des hauteurs ou suspendus au-dessus de l'abîme, tout le désordre d'une nature sauvage, et plus loin la plaine unie de Vólos et la mer calme, qui ne s'arrête qu'aux montagnes de l'Eubée.

A Makrínitza, j'étais arrivé au terme de mes explorations sur le versant du Pélion qui regarde le golfe Pagasétique; j'aurais pu gravir sur-le-champ le sommet principal et passer sur le versant opposé; mais je voulais connaître auparavant les pentes inférieures de la montagne, voisines de Vólos, qui dominent la plaine de Thessalie.

PENTES OCCIDENTALES DU PÉLION.

HORMÉNIUM. — LAC BŒBÉIS. — BŒBÉ.

Je partis de Vólos pour aller visiter le lac Bœbéis, en suivant le pied du Pélion. A mesure qu'on s'éloigne du golfe Pagasétique, la végétation disparaît et les rochers perdent leur couleur; il ne reste plus sur toutes les hauteurs qu'une teinte blanchâtre et uniforme; les lignes elles-mêmes de la montagne n'ont plus la même pureté ni la même élégance; une foule de collines sans forme se détachent sans ordre de la chaîne principale. J'en traversai quelques-unes en sortant de la plaine de Vólos : les arbres y sont rares; on n'y voit guère que des broussailles et des buissons de lentisques. Je remarquai cependant une petite vallée où s'élèvent quelques *kalývia* (cabanes) entourées de maigres oliviers : toute cette route me rappelait les collines informes qui s'étendent entre Pharsale et Thèbes Pagasétique.

Après deux heures de marche, j'arrivai au village de *Káprena,* situé au pied d'une hauteur : il se compose de quelques cabanes dont une moitié appartient au sultan [1] et l'autre à un bey de Larisse; quelques champs plantés de vignes sont la seule richesse du village. La population est grecque, et les hauteurs voisines ne sont

[1] Beaucoup de villages de Thessalie appartiennent au sultan, qui a été l'héritier naturel d'Ali-pacha et de ses fils.

plus occupées par les Valaques, comme elles l'étaient quand Leake y passa[1].

Au-dessus de Káprena, sur un plateau escarpé et aride, on trouve l'enceinte d'une petite acropole. Les murs ne s'élèvent nulle part à plus de six pieds au-dessus du sol; ils sont très-grossiers et se composent de petites pierres à peine taillées et entassées sans art. On ne peut douter qu'ils ne soient grecs : il n'y a nulle part trace de ciment; mais c'est l'œuvre d'une race barbare. J'ai déjà eu occasion de remarquer combien les ruines de la Magnésie, et en général du nord de la Grèce, étaient inférieures à celles du midi. Le génie des arts n'est point le partage des laboureurs ni des montagnards de la Thessalie : les uns cultivent leurs plaines fertiles et nourrissent une forte race de chevaux; les autres coupent des bois sur le Pélion et lancent à la mer le premier vaisseau. Mais ils ne laissent aucun monument qui soit digne de passer à la postérité.

Si les acropoles de la presqu'île de Magnésie ressemblaient toutes à celle de Káprena, on s'étonne moins de n'en plus trouver aucune trace. Des murailles si grossières et composées de si fragiles matériaux n'ont pu être sauvées que dans des lieux écartés, où il ne s'est élevé aucune habitation moderne. Il est, d'ailleurs, très-facile de confondre ces constructions avec celles de nos jours. Les Magnètes actuels ne sont pas plus barbares que leurs ancêtres : les murailles qu'ils élèvent pour soutenir les terres et entourer leurs jardins peuvent se comparer à l'enceinte de l'acropole de Káprena. Au milieu de cette acropole, on trouve une chapelle grecque qui indique peut-être l'emplacement d'un temple ancien; mais il n'en reste aucun débris. M. Leake crut reconnaître, comme à Démétrias, quelques traces de rues[2]; je les cherchai inutilement. En dehors de l'enceinte, dans un pli de terrain au sud-ouest, des paysans me montrèrent une statue en pierre grise, semblable à celle qui a servi à la construction des murs : elle est brisée par le milieu en deux morceaux qui sont restés l'un à côté de l'autre; la tête et les pieds

[1] Les Valaques, population de pasteurs qu'on croit descendue des anciennes colonies romaines de l'Épire et dont la langue a beaucoup de rapport avec l'italien, n'ont de véritables villages en Thessalie que sur les hauteurs du Pinde. Dans la plaine, ils campent sous des tentes et ne construisent pas de maisons. (Leake, *North. Greece*, IV, 430.)

[2] Leake, *North. Greece*, IV, 432.

manquent. C'est un homme vêtu d'une robe longue et d'une tunique qu'on aperçoit sur la poitrine par l'ouverture de la robe; le bras droit retient le vêtement sur la poitrine et le bras gauche en relève les plis sur le côté. Malheureusement cette statue est si fruste, qu'on ne peut reconnaître si elle est grecque ou romaine.

Le colonel Leake[1] propose de placer à Káprena Glaphyræ[2], cité homérique voisine de Bœbé; mais une autre acropole plus voisine encore du lac Bœbéis peut avoir été celle de Glaphyræ, tandis que l'emplacement de Kaprena est le seul qui conviennent à la cité homérique d'Horménium[3]. Strabon[4] place cette dernière au bas du Pélion, vers le golfe Pagasétique; il ajoute qu'elle ne devait pas être éloignée du lac Bœbéis, et dans deux autres passages[5] il dit positivement qu'elle en était voisine[6]. Quoique Káprena ne soit pas sur le golfe même, elle est cependant située dans la partie méridionale du Pélion qui regarde la mer. Cette position s'accorde parfaitement avec le texte du géographe grec.

De plus, Strabon dit que la route d'Horménium à Démétrias passait par Iolcos: effectivement la hauteur d'Epíscopi ou toute autre colline sur laquelle on voudra placer Iolcos se trouve entre Káprena et Góritza; il faut nécessairement y passer pour aller en ligne droite de l'une à l'autre. Seulement Strabon[7] ne compte que vingt-sept stades entre Horménium et Démétrias, tandis qu'il y en a une quarantaine. Mais comme, d'un autre côté, par une contradiction qui prouve l'incertitude de ses renseignements, il éloigne Horménium de Démétrias, en la plaçant entre Phères et Larisse[8], on peut prendre un moyen terme entre ces deux témoignages. Káprena est précisément le seul point qui permette de les concilier: située au nord-est de *Veléstino* (Phères), et, à la rigueur, entre la plaine de Phères et celle de Larisse, si l'on veut étendre l'une et

[1] Leake, *North. Greece*, IV, 430.

[2] Hom. *Il.* II, 712.

[3] *Id. Ibid.* II, 734.

[4] Ἔστι δὲ ὑπὸ τῷ Πηλίῳ κώμη κατὰ τὸν παγασητικὸν κόλπον· ἀνάγκη δὲ καὶ τὴν Βοιβηΐδα λίμνην εἶναι πλησίον. (Strab. IX, p. 438.)

[5] Περὶ τὴν Βοιβηΐδα λίμνην. (*Id. ibid.* p. 503.)

[6] Ἐπὶ τῇ Βοίβῃ. (*Id. Ibid.* p. 53.)

[7] Τὸ δὲ Ὁρμένιον ἀπέχει τῆς Δημητρίαδος πέζῃ σταδίους ἑπτὰ καὶ εἴκοσι. Ὁ δὲ τῆς Ἰωλκοῦ τόπος, ἐν ὁδῷ τῆς μὴν Δημητρίαδος ἑπτὰ σταδίους διέστηκε, καὶ τοῦ Ὁρμενίου τοῦς λοιποὺς σταδίους εἴκοσι. (*Id. ibid.* p. 438.)

[8] Μεταξὺ Φερῶν καὶ Λαρίσσης. (*Id. ibid.* p. 503, 530.)

l'autre jusqu'au pied du Pélion, elle n'est pas en même temps assez éloignée de Démétrias pour contredire le texte qui la place à vingt-sept stades de celle-ci. Une erreur de quelques stades n'a rien d'étonnant dans un passage mutilé et chez un géographe qui n'avait sans doute pas visité les lieux.

M. Leake [1], en plaçant Glaphyræ à Káprena, place Horménium sur l'éminence de *Mágula,* près de *Gherli,* au pied du mont Karadágh, entre Phères et Larisse. Mais cet emplacement est beaucoup trop éloigné et de Démétrias et du lac Bœbéis, dont Horménium était voisine; s'il a l'avantage de s'accorder avec un des passages de Strabon, il a l'inconvénient de contredire tous les autres. Pour aller de Mágula à Góritza (Démétrias), il faut passer par Phères et non par Iolcos; Strabon n'eût pas manqué de le remarquer. Et puis Mágula n'est pas au pied du Pélion, comme l'était Horménium, mais au pied du mont *Karadágh,* qui se rattache aux montagnes de Cynoscéphales et de Pharsale. L'hypothèse de M. Leake est d'ailleurs toute gratuite; car il avoue lui-même qu'il ne reste aucune ruine sur la hauteur de Mágula.

La position d'Horménium est remarquable : placée sur un plateau escarpé, au centre d'un groupe de collines, elle s'élève au-dessus de toutes les hauteurs qui la séparent du lac Bœbéis, de la plaine de Phères et de la chaîne principale du Pélion; sans dominer aucun de ces points, elle les surveille tous. La vue qu'on découvre de l'acropole a beaucoup de grandeur : on voit s'étendre, au delà du lac Bœbéis, la plaine immense de Thessalie jusqu'à l'Ossa et jusqu'à l'Olympe.

Sur le versant du Pélion qui regarde Káprena, à une grande hauteur, se trouve le monastère fort ancien de Saint-Gérasime (Ἅγιος Γεράσιμος), maintenant presque abandonné. Il ne renferme ni livres, ni peintures curieuses, ni monument d'aucun genre; mais les moines disent qu'ils ont possédé autrefois un manuscrit précieux qui leur a été volé dans la guerre de l'indépendance. Le lieu où est situé le monastère se nomme Κερασιά (cerisiers); il n'y a cependant aux environs aucun arbre de cette espèce. Les Grecs, je ne sais par quelle tradition, donnent volontiers ce nom à certaines hauteurs. On appelle aussi *Kerasiá* la vallée très-élevée de la fontaine Hippocrène, quoiqu'il n'y croisse que des sapins.

[1] Leake, *North. Greece,* IV, 451.

Un sentier fort escarpé conduit de Káprena au lac de Karlá. Dans plusieurs endroits, se voient sur les rochers les traces d'une route antique. Les bords du lac au sud-est sont cultivés et couverts de plantations récentes : de ce côté s'ouvre une petite plaine qui s'enfonce entre la chaîne principale du Pélion et les hauteurs voisines de Káprena; à l'est, au contraire, le lac n'a qu'un rivage étroit, resserré par la montagne, qui se creuse en demi-cercle pour le recevoir. Dans ce golfe formé par le Pélion, on aperçoit le village de *Kanália,* entouré de quelques arbres, au milieu de rochers nus et gris. Avant d'y arriver, on suit pendant longtemps le rivage méridional du lac. Une petite église de Saint-Nicolas, qui se trouve sur le chemin, dans l'enceinte d'un jardin, renferme quelques restes antiques. La pierre carrée de l'autel est soutenue par une base cannelée, comme on en voit beaucoup aux tables de Pompéi. Des pierres helléniques de belle dimension sont engagées dans les murs, et M. Normand, architecte pensionnaire de Rome, mon compagnon de voyage, me fit remarquer, parmi les matériaux qui ont servi à la construction de l'église, un chapiteau d'antes bien conservé. Ces fragments, et surtout deux tambours de colonnes doriques cannelées, qui sont cachées sous les herbes derrière le chœur, font penser qu'il y avait là un temple ancien, probablement de l'époque grecque; malheureusement, il n'y reste aucune inscription qui puisse nous apprendre à qui il était consacré. Sa position est curieuse, parce qu'elle marque la limite que n'ont pas dû franchir les eaux depuis l'antiquité : placé dans une plaine, presque sur le rivage, il eût été infailliblement entraîné, si le lac était sorti de son lit pour inonder les campagnes voisines.

Quoique Lucain[1], dans une énumération plus poétique qu'exacte, appelle le lac Bœbéis *Ossœa,* nous savons, par un texte positif de Strabon[2], qu'il était près de Phères et contigu au Pélion. Le lac de Karlá occupe précisément la position qu'indique le géographe; on ne peut douter que ce ne soit là le lac Bœbéis. Bœbé, qui lui lui donne son nom, et dont les ruines se retrouvent sur la hauteur de Kanália, était voisine de Démétrias, puisque ses habitants allèrent peupler la nouvelle ville[3]. Il est, d'ailleurs, moins grand et

[1] « Ire per Ossæam rapidus Bœbeida sanguis. » (Luc. VII, 176.)
[2] Strab. IX, p. 436.
[3] *Id. Ibid.*

et plus voisin de la côte de la Magnésie que le lac ou marais Nessonis, avec lequel les anciens semblent quelquefois l'avoir confondu [1].

Les premiers poëtes, Homère, Hésiode, Pindare, ne citent qu'un lac en Thessalie, celui de Bœbé; Hérodote lui-même ne dit pas un mot du marais Nessonis. Peut-être, de leur temps, toute la partie orientale de la plaine était-elle couverte de marais qui portaient le même nom. Si, comme le croyaient les anciens, la Thessalie, entourée de toutes parts de hautes montagnes aussi découpées que les côtes d'un golfe, ne fut pendant longtemps qu'une vaste mer [2], les eaux ne se retirèrent peut-être pas tout d'un coup au moment où l'Ossa fut séparé de l'Olympe, et où elles purent se frayer un chemin par la vallée de Tempé; peut-être alors l'étroit espace compris entre le lac Bœbéis et le marais Nessonis resta-t-il longtemps submergé, sans qu'on pût distinguer les deux lacs. Strabon [3] remarque qu'Homère commet beaucoup d'erreurs en parlant de la Thessalie, sans doute parce qu'elle était peu peuplée et encore inondée de son temps.

Le lac de Bœbé, tel qu'on le voit aujourd'hui, est d'ailleurs plus curieux, plus beau, plus poétique que les vastes marais de la plaine de Larisse; il a des rivages, des habitants, des pêcheries, une eau pure et profonde [4], tandis que le marais Nessonis, couvert de troupeaux, se confond de loin avec les pâturages qui l'entourent et n'offre nulle part la surface transparente d'un lac. L'eau n'y est qu'une vase infecte, qui ne brille même pas sous les herbes. On ne sait ni où il finit ni où il commence; on ne l'aperçoit qu'au moment de le traverser. Strabon établit entre eux cette différence que l'un, le lac Bœbéis, a toujours existé dans l'état où on le voit aujourd'hui, et que l'autre, à ce que l'on peut croire, a été tantôt plein, tantôt sec [5].

La formation de ces lacs serait un curieux problème pour la géologie. La différence de niveau qui se remarque entre eux s'expliquerait sans doute par leur position. Le lac de Bœbé, beaucoup plus profond que le marais Nessonis, est aussi le mieux entouré

[1] Strabon, IX, p. 430.

[2] Hérod. VII, 129; Strab. IX, p. 430.

[3] Strab. IX, p. 441.

[4] Λίμνην βαθεῖαν λεγομένην Βοιϐηΐδα. (Skymn. de Chio.)

[5] Strab. IX, p. 441.

par les montagnes et le plus éloigné de la vallée de Tempé, seule issue des inondations de la plaine. Les eaux que n'entraîne pas le Pénée dans son cours rapide y sont portées par la pente même du terrain, et y restent comme dans un réservoir naturel formé par la courbe du Pélion.

C'est sur les bords du lac Bœbéis qu'il faut chercher la petite ville de Bœbé, qui lui a donné son nom. Les habitants du pays m'indiquèrent au sud de Kanália trois acropoles (Τρία κάστρα) très-voisines les unes des autres, et séparées seulement par d'étroites vallées qui aboutissent au lac. La première est une hauteur fort escarpée, qu'on rencontre en sortant du village. Je n'y trouvai qu'un très-petit château du moyen âge, construit sans doute pour dominer le lac. Les murs se composent de pierres cimentées solidement, mais sans aucun art. L'enceinte, qui suit la forme irrégulière du plateau, n'a pas plus de cent cinquante pieds de tour et n'a jamais pu être celle d'une cité grecque. Au-dessous de cette hauteur, au sud-est, une source abondante, que la sécheresse extraordinaire de l'année 1851 n'avait pu tarir, sort d'une profonde caverne creusée dans le rocher. M. Leake[1] suppose que le château a été construit pour protéger la source, mais sa forte position permet de croire qu'il a pu servir à des projets plus importants. Il fait partie de cette grande ligne de forteresses que les empereurs grecs ou les souverains de la Thessalie au moyen âge ont élevées autour du Pélion, pour dominer à la fois la plaine, les bords du golfe Pagasétique et les rivages de la mer Égée. Près de la source s'élèvent des massifs de grands arbres, qui descendent jusqu'à une ferme de monastère (*metókhi*) située au milieu d'une plaine cultivée.

Au delà de cette plaine, au sud, se trouvent les ruines d'une véritable acropole, sur une hauteur qui descend en pente douce vers le lac, et se termine, à quelques pas du rivage, par une pente abrupte. C'est bien là la position que Strabon[2] donne à Bœbé, petite cité qui domine le lac. Les murailles ruinées, mais dont l'enceinte subsiste encore, ressemblent aux grossières constructions de *Káprena*, et doivent être de la même époque. Les pierres sont petites, à peine taillées, et entassées les unes au-dessus des autres,

[1] Leake, *North. Greece*, IV, 429.
[2] Strab. IX, p. 436.

sans aucune régularité. M. Leake[1] parle de quelques parties de murailles construites avec des briques et des pierres cimentées. Je n'en vis aucune; mais, s'il en existe, elles prouvent que la ville a été occupée depuis l'antiquité, sans doute à l'époque où fut construit le château voisin.

Le plateau qui porte l'acropole est escarpé de toutes parts, excepté du côté qui regarde le lac. La ville ne doit pas s'être étendue au delà de ce plateau. Le vaste espace compris entre l'acropole et l'extrémité occidentale de la hauteur était certainement en dehors des murailles. M. Leake veut que l'enceinte de la ville ait fait le tour de la colline, et il lui donne deux milles de circonférence. Cette opinion est contredite par le texte de Strabon, qui appelle Bœbé « une petite ville[2]. » D'ailleurs on ne voit aucun reste de murs d'enceinte en dehors de l'acropole. Quelques débris de constructions et de tombeaux qu'on trouve à l'église de Saint-Athanase, à l'extrémité de la pente qui descend vers le lac, ne prouvent pas, comme le croit M. Leake, que la ville allât jusque-là. Il serait fort étonnant qu'on ne vît, entre ce point et l'acropole, aucun reste de murailles. Les ruines de Saint-Athanase indiquent sans doute l'emplacement d'un temple et d'une enceinte sacrée situés en dehors de la cité, comme l'*adyton* dont on trouve les débris à l'église de Saint-Nicolas, sur les bords du lac, et comme un autre édifice dont je parlerai tout à l'heure.

Bœbé est séparée, au sud, de quelques hauteurs détachées du Pélion, par une vallée couverte de vignes et de jeunes mûriers. Au fond de cette vallée, immédiatement au-dessous des sommets du Pélion, sur une hauteur non moins escarpée, mais plus rapprochée de la montagne et plus élevée que celle de Bœbé, s'élève une seconde acropole, que les gens du pays appellent également Palæó-Cástro, et que ne vit pas M. Leake. L'enceinte des murailles n'est ni plus étendue ni mieux construite qu'à Bœbé. C'est une ville de la même époque et de la même importance, sans doute la cité homérique de Glaphyræ[3], voisine de Bœbé, et sur laquelle nous n'avons aucun renseignement.

A quelques centaines de pas au-dessous de cette acropole, sur la pente d'une hauteur rocheuse, se trouve un curieux édifice, qui a

[1] Leake, *North. Greece,* IV, 428.

[2] Πολίχνη. (Strab. IX, p. 436.)

[3] Hom. *Il.* II, v. 712; Steph. Byzant. p. 210.

déjà été décrit par M. Leake[1]. C'est une construction carrée, de petite dimension, en blocs très-gros et taillés. Les murailles, sans être d'un style régulier, se rapprochent beaucoup plus de l'hellénique rectangulaire que du polygonal; seulement les pierres sont posées obliquement les unes à côté des autres, au lieu de se rencontrer à angles droits. Une particularité remarquable distingue cet appareil de beaucoup d'autres du même genre. Chacune des pierres énormes qui le composent se prolonge, à l'un de ses angles, par un appendice, une sorte de tenon qu'on a laissé avec intention en la taillant, et qui pénètre dans la voisine. Ce qui se rencontre quelquefois dans les murailles helléniques, comme une des variétés du système irrégulier, se retrouve ici comme un procédé général de construction.

On entre dans ce monument du côté de l'occident, et par une porte droite qui a partout la même dimension et ne va pas en s'élargissant vers le bas comme la plupart des portes doriques. Le toit n'existe plus; seulement les pierres supérieures de la muraille du sud dépassent le mur à l'intérieur et semblent former le commencement d'une couverture qui devait exister quand M. Leake visita Bœbé[2]; car l'appareil dont il donne le dessin ne se retrouve plus et ne pouvait être qu'à la partie supérieure de l'édifice. Si cette disposition des pierres indique réellement le point où commence le toit, le monument était peu élevé; car la hauteur des murailles encore debout n'est pas de plus de six pieds[3].

On se demande quelle a été la destination de cet édifice isolé, construit au pied d'une hauteur, sur une pente, dans une position peu remarquable. Était-ce un de ces temples ou plutôt de ces autels que les populations primitives de la Grèce élevaient au génie du lieu ou à quelque divinité dont elles apportaient le culte avec elles? Mais les dieux des premiers âges préféraient les hauteurs et habitaient plus volontiers les acropoles ou le sommet des montagnes d'où ils veillaient sur la cité. N'était-ce pas plutôt le tombeau d'un guerrier, d'un chef illustre, d'un héros? Il a la même forme et la même dimension que le tombeau de Léonidas

[1] Leake, *North. Greece,* IV, 430.

[2] *Id. ibid.*

[3] Ce monument a beaucoup de rapport avec ceux que M. Girard a trouvés en Eubée dans une des ramifications de l'Ocha. (Voy. Mémoire sur l'Eubée, *Archives des Missions scientifiques,* novembre et décembre 1851. p. 713.)

à Sparte. N'est-ce pas là qu'avaient été ensevelis Bœbé et Glaphyrus [1], ces fondateurs des deux cités voisines ? On voudrait attacher un nom, un souvenir à ce monument solitaire.

Quoi qu'il en soit, il a un remarquable caractère d'antiquité : il rappelle les constructions puissantes des âges homériques ; il est, comme celles-ci, l'œuvre d'une race barbare encore qui déploie dans ses travaux plus de force que d'art, mais qui a déjà l'instinct de la grandeur, en attendant qu'elle ait celui de la vraie beauté. On a peine à croire qu'il ait été bâti par les mêmes mains que les chétives acropoles de Bœbé, de Glaphyræ et d'Horménium. Peut-être indique-t-il le passage d'une tribu de la plaine plus civilisée que les Magnètes. Dans toute cette partie de la Magnésie, en exceptant Démétrias, ville moderne, c'est la seule construction qui soit digne des Grecs.

Il n'y a qu'un village sur le lac de Bœbé : c'est celui de Kanália. L'ancien bourg de Karlá, qui a donné au lac son nom moderne, était situé, au pied de l'acropole de Bœbé, dans la plaine du Metókhi. Il est aujourd'hui complétement détruit. Kanália renferme environ cent soixante et douze familles, qui vivent en grande partie de la pêche et n'est guère habité que par les femmes. Les hommes, les pêcheurs, vivent sur le lac même, dans des huttes de bois construites sur un plancher que des pieux enfoncés en terre soutiennent au-dessus de l'eau. Ces cabanes suspendues rappellent les maisons aériennes où couchent, pendant l'été, les bergers des marais Pontins, pour échapper aux exhalaisons pestilentielles de la terre. Les pêcheurs de Kanália ont choisi pour séjour le côté du lac qui touche à la plaine de Thessalie, le plus éloigné du village et le plus favorable à la pêche ; c'est là qu'ils passent des semaines entières occupés à jeter leurs filets ou à enfermer le poisson dans des enceintes de roseaux habilement tressés qu'on appelle *μανδράκια* [2]. Ils ne reviennent au village que le samedi soir, sur leurs barques épaisses creusées dans un tronc d'arbre et dirigées par deux longues rames. Le lac de Bœbé, alimenté peut-être par des sources souterraines [3] venues de la montagne, n'a point les propriétés malfaisantes des eaux marécageuses de la Thessalie. Pen-

[1] Steph. Byzant. *De Urb.;* Eustath. in Hom. *Il.* II, 712.

[2] *Μάνδρα*, parc à bestiaux ; *μανδράκιον*, petit parc.

[3] Hérodote (VII, 129) parle de l'eau courante du lac Bœbéis comme de celle d'un fleuve.

dant que dans toute la plaine la population dépérit, les pêcheurs du lac, qui passent l'été sur l'eau, échappent à la fièvre et vivent souvent jusqu'à un âge avancé.

On ne trouve dans le lac que trois espèces de poissons, des anguilles (*χέλια*[1]), des carpes (*πλατύζαις*[2]) et une autre espèce qu'on nomme *σαζάνι*, dont je n'ai pu trouver l'équivalent en français. On pourrait, à la rigueur, en compter une quatrième, celle des *γλίνια*, qui ressemblent beaucoup aux ablettes; mais elle est si petite, qu'elle ne se mange pas. Pendant l'hiver, dès que le poisson est pêché, on le charge sur des mulets qui le transportent à *Lárisse*, à *Trikhala* et jusqu'à *Métzovo*, dans les montagnes du Pinde, sur la route d'Iánina. Quand la Grèce appartenait à la Turquie, on en transportait dans la basse Thessalie, jusqu'à Lamia. Pendant les longs carêmes des Grecs, le poisson du lac Bœbéis est une grande ressource pour les lieux éloignés de la mer.

Les habitants de Kanália disent avoir entendu sortir des profondeurs du lac d'effroyables mugissements, qu'ils attribuent à un animal invisible. Ce bruit se répétait à des intervalles réguliers, et quand les plus hardis pêcheurs s'approchaient en tremblant pour en connaître la cause, il cessait tout à coup pour se faire entendre plus loin. Les Grecs n'ajoutent à cette légende aucun ornement poétique; ils racontent le fait, cherchent à l'expliquer et s'en tiennent là. Ce peuple positif n'a pas de penchant pour le merveilleux; son imagination ne crée pas de fantômes. En Écosse, on eût fait des ballades sur un si beau sujet : l'animal invisible dont la voix mugit sous les eaux serait le génie malfaisant du lieu qu'on verrait courir sur le lac, le soir, par un temps sombre.

Dans l'opinion des habitants du pays, c'est à Kanália que finit la véritable chaîne du Pélion; au delà commence le *Mavróvouni* (montagne noire), qui le relie à l'Ossa. Strabon[3], en parlant des

[1] *Χέλιον* (anguille), abréviation du mot ancien *ἔγχελος*. Les Grecs modernes mettent beaucoup de noms anciens au neutre.

[2] *Πλατύζα* (carpe). Ce mot qui vient de *πλατύς* (large) s'applique parfaitement à la forme de la carpe. Je ne serais pas étonné qu'elle eût été ainsi appelée dans l'antiquité et non pas *κυπρῖνος*, comme on l'a supposé. On trouve dans Athénée (VII) un nom de poisson analogue qui n'était pas la carpe, mais une espèce de saumure pêchée dans le Pont-Euxin, *πλατίσταχος*. On peut tout aussi bien avoir fait, de *πλατύς*, *πλατύζα*. Le mot me paraît trop heureux pour être moderne.

[3] *Μεταξὺ δὲ ὁ κόλπος σταδίων πλειόνων ἢ διακοσίων, ἐν ᾧ ἡ Μελίβοια.* (Strab. IX, p. 443.)

bords du golfe Thermaïque, semble dire en effet qu'il y avait un grand intervalle entre le Pélion et l'Ossa; car il ne donne à chacune de ces deux montagnes que quatre-vingts stades de côtes, tandis que le golfe de Mélibée, qui les sépare, en avait deux cents. Mais, comme il ne désigne par aucun nom particulier cette chaîne intermédiaire, et que d'un autre côté Hérodote [1] dit que l'Ossa et le Pélion « mêlent leurs racines, » nous devons conserver le nom général de Pélion à la chaîne non interrompue qui s'étend depuis le golfe Pagasétique jusqu'à la plaine d'*Aghiá*.

Au point où commence le Mavróvouni, disent les Grecs, régnait autrefois un prince nommé Βᾶτος ou Βῆτος, qui a donné son nom à l'une des sources les plus élevées du Pélion. Faut-il voir dans ce mot une corruption de Bœbus, fondateur de Bœbé? L'histoire du pays est si inconnue, qu'elle n'offre aucun moyen d'expliquer cette tradition locale.

On ne peut déterminer les limites précises du lac Bœbéis au nord; il se termine par des marais cachés sous les herbes, qu'il serait dangereux d'explorer. Toute cette partie de la plaine a l'aspect d'une riche prairie : on y voit, de distance en distance, comme dans les marais Pontins, des troupeaux de buffles couchés au milieu des roseaux; mais les bergers seuls peuvent s'aventurer sans danger sur ce terrain perfide. Nous avions essayé de le traverser à notre premier voyage en Thessalie, MM. Bertrand, Beulé, Joseph Guigniaut [2] et moi, et nous avions failli y rester engloutis. Nos chevaux s'enfonçaient déjà jusqu'au poitrail dans une vase épaisse, et, à mesure que nous avancions, le sol devenait moins solide; comme il n'y a aucune route tracée, il était presque aussi dangereux de rebrousser chemin que de marcher en avant, et nous désespérions de sortir de ce mauvais pas, quand nous en fûmes tirés par un gardeur de buffles, qui nous indiqua un passage praticable. Ces marais sont formés par l'*Asmáki*, canal naturel agrandi de main d'homme, qui reçoit le trop plein des eaux du marais Nessonis, venues elles-mêmes du Pénée, et les porte au lac Bœbéis. Ainsi, le Pénée est la cause première des inondations de la Thessalie, et l'on comprend que, si autrefois le fleuve n'avait pas

[1] Hérod. VII, 129.

[2] M. Joseph Guigniaut, neveu du savant académicien, enlevé par la fièvre à Athènes au moment où il préparait la relation d'un voyage que nous avions fait ensemble dans le nord de la Grèce.

d'issue, il ait pu couvrir la plaine et former cette mer intérieure dont parlent les anciens. Les traditions grecques s'expliquent presque toujours par des phénomènes naturels. Quand on a vu les marais de la Thessalie, si bien fermée, et le lac Copaïs, entouré par les montagnes de la Béotie et de la Phocide, on croit sans peine aux déluges de Deucalion et d'Ogygès.

La partie marécageuse du lac Bœbéis ne s'étend pas jusqu'au Pélion; elle laisse entre elle et la montagne un espace de près de deux milles, dans lequel se trouvent les deux villages d'*Abúfaklar* et de *Kukúrava*, entourés de champs fertiles, mais peu cultivés. A *Castrí,* le troisième village qu'on rencontre en suivant le pied du Pélion, le marais se rapproche des hauteurs et touche presque aux maisons. Les pentes de la montagne qui dominent la plaine de ce côté sont très-sèches et très-escarpées. Tout ce versant, depuis Káprena (Horménium) jusqu'à la plaine d'Aghiá, ne présente que des rochers nus, d'une teinte grise et sale, qui ne se colorent jamais de ces tons rouges, si communs dans les montagnes de Grèce. C'est avec ces pierres sans couleur que sont bâtis les murs d'Horménium et de Bœbé.

Jusqu'à Castrí, on ne voit sur le Pélion aucun emplacement qui ait pu convenir à une acropole; mais à Castrí même, au-dessus du village, on trouve les ruines d'une ville considérable. Je n'en parle point ici. La description de ces ruines trouvera mieux sa place à côté de celle des extrémités septentrionales du Pélion et de la plaine d'Aghiá.

De Castrí je revins à Vólos. Avant de continuer ma route vers le nord, je devais explorer le versant oriental du Pélion, et je résolus de traverser la montagne au point le plus élevé, au-dessus de Makrínitza.

CIMES DU PÉLION.

Le Pélion est célèbre dans l'histoire des âges héroïques. Les géants veulent l'arracher de sa base et le transporter sur l'Ossa, pour escalader l'Olympe, séjour des dieux [1]. Les poëtes le chantent comme la demeure des centaures [2]. C'est dans ses vallées cou-

[1] . . . . . Ter sunt conati imponere Pelion Ossæ.
Virg. *Georg.* I, 281.

[2] Hom. *Il.* III, 4, 52.

vertes d'arbres[1], au fond du grand ravin de Makrínitza ou sur les pentes de Miliès, que Chiron guide Achille, son jeune élève. C'est « sur la longue crête de la montagne[2] » et autour de la cime du *Plessídhi*[3] que les dieux assistent aux noces de Thétis et de Pélée. Le bois du vaisseau Argo est coupé dans le Pélion[4]; on le construit sur le rivage, au pied des hauteurs[5], et c'est d'Iolcos que s'élancent les Argonautes à la recherche de la toison d'or.

Toutes ces traditions se présentèrent vivement à mon esprit, quand j'arrivai sur le sommet de la montagne, d'où se découvrent à la fois les majestueuses cimes de l'Olympe, la plaine de Thessalie, la vaste mer qui invite aux lointaines expéditions, « le sommet glacé[6] » de l'Athos, qui indique la route de la Colchide, la chaîne escarpée du Pinde, et, par delà l'Othrys, le Parnasse, patrie des Muses, séjour d'Apollon et des poëtes du Midi, qui chanteront les exploits des dieux et des héros du Nord.

La mythologie s'est inspirée des lieux. Les efforts des géants qui veulent déraciner une montagne ne rappellent-ils pas à l'imagination frappée des peuples cette grande convulsion du continent, qui a séparé l'Ossa de l'Olympe et ouvert un passage aux eaux du Pénée? Les centaures, qu'on s'étonne de voir placés[7] sur une montagne escarpée de toutes parts, entrecoupée de ravins et inaccessible aux chevaux, ne sont-ils pas des habitants de la plaine, chassés par une inondation, par un débordement des fleuves ou du lac Bœbéis, et forcés de chercher un refuge dans la montagne? Ne sont-ce pas les ancêtres de ces cavaliers thessaliens si renommés dans la Grèce, l'une des gloires de l'armée d'Alexandre? L'histoire, sans doute allégorique, des amours de Pélée et de « la déesse marine[8] » Thétis, fille de Nérée, n'indique-t-elle pas la première victoire de l'homme sur la mer? La déesse résiste et se change tour à tour en eau, en feu, en lion, en dragon, pour

[1] *Πηλίου ἐν βήσσησι.*
Pind. *Pyth.* III, 5.

[2] *Μακρὴν ἀνὰ Πηλίου ἄκρην.* (Quint. Posth. V, 76.)

[3] *Πηλίου ἀμφι κάρηνα.*
Pind. *Pyth.* III, 133.

[4] Enn. *Med.* I.

[5] *Ὑπὸ τῷ Πηλίῳ.* (Hérod. IV, 179.)

[6] « Glacialis Athos. » (Claud. *Gigant.* 66.)

[7] Hom. *Il.* II, 743; Plin. VII, 56.

[8] *Ποντία Θέτις.* (Pind. *Nem.* III, 34.)

échapper à la poursuite du héros[1]. N'est-ce pas une image des mille formes de la tempête? Pélée triomphe, mais « non sans poussière[2], » dit Pindare, comme ces marins courageux que n'effraye pas la mer soulevée, et qui, poursuivant leur course malgré l'orage, arrivent au port vainqueurs, mais non sans laisser aux flots quelques débris du navire. Le lieu même de la victoire est significatif. C'est au cap Sépias, fameux par tant de naufrages, près de la côte la plus escarpée du Pélion[3], que Thétis cède enfin et se laisse enlever par le héros[4]. Pélée n'est-il pas le premier qui ait franchi ce difficile passage et montré aux Grecs la route du Pont-Euxin? C'est le centaure Chiron, le plus sage, le plus instruit et le plus vertueux des mortels de son temps, qui préside à l'hymen des deux époux, emblème de la sagesse et de la science, qui triomphent des difficultés où la force seule échouerait. Les dieux eux-mêmes veulent honorer le courage de Pélée, et célèbrent ses noces sur la cime de la montagne d'où se découvre la mer Égée, nouveau champ ouvert aux navigateurs.

C'est en ce lieu même, au-dessus de Makrínitza et de Zágora, que je me figure les Argonautes interrogeant du regard l'horizon et rêvant, au delà des côtes lointaines de la Chalcidique, le pays merveilleux de la toison d'or. L'expédition de Jason, ses voyages fabuleux, son entreprise périlleuse, mais couronnée de succès, ne rappelaient-ils pas aux Grecs les incertitudes, les dangers et aussi l'heureuse fortune des premiers navigateurs? La toison d'or ne représente-t-elle pas la richesse qui paye le marin de ses fatigues? Chez un peuple qui vivait de la mer, c'était là une tradition nationale, un souvenir sacré. Dans le récit des épreuves que subissent les Argonautes, je crois retrouver l'impression d'effroi qu'a dû produire sur les marins des âges héroïques la découverte du Pont-Euxin, cette mer nouvelle aux vagues énormes, si différente de la Méditerranée, si souvent battue par d'effroyables tempêtes.

Le Pélion appartient tout entier à la mythologie; ses traditions s'arrêtent à la guerre de Troie. Achille est son dernier héros. Élevé sur des cimes sauvages, au milieu des forêts, où il poursuit les cerfs et les sangliers, le fils de Pélée a toute la rudesse du guerrier et du chasseur; mais, né d'une déesse, il a aussi la grâce et la beauté du vi-

[1] Scol. Pind. *Nem.* III, 35; IV, 62.
[2] Ἐγκονητί. (Pind. *Nem.* III, 35.)
[3] Hérod. VII, 188.
[4] *Id. ibid.*

sage. Le vainqueur d'Hector restera caché parmi les jeunes filles à la cour de Lycomède. Si l'on voulait poursuivre les allégories, au risque d'ôter à la poésie son plus grand charme, ne verrait-on pas dans la naissance d'Achille, dans l'éducation à la fois savante et guerrière que lui donne Chiron, le souvenir d'une époque où s'adoucirent les mœurs des montagnards du Pélion, où ils connurent les arts, sans rien perdre de leur courage?

Mais les souvenirs mythologiques ne m'occupaient pas seuls au moment où je traversais la montagne. Le paysage que j'avais sous les yeux était trop saisissant pour ne pas attirer mon attention, et j'essayais d'y appliquer quelques traits descriptifs épars dans les auteurs anciens. Les bois du Pélion « aux arbres agités par les vents [1] » étaient renommés dans toute la Grèce; Hésiode [2] l'appelle *ὑλῆεν*, et Dicæarque [3] *ὑλῶδες*. Les arbres les plus variés y croissaient en abondance; on y trouve surtout, dit Dicæarque, des hêtres et des sapins [4]. Aujourd'hui encore le sommet de la montagne est couvert de hêtres qui couronnent de verdure toutes les crêtes. Ceux qu'on aperçoit du rivage, au-dessus de Makrínitza et de Miliès, sont petits, peu touffus et couvrent à peine de leur ombre les rochers gris. Mais, sur les dernières cimes, à l'endroit où se découvrent les deux mers, on se trouve tout à coup dans une forêt de hêtres à la tige élancée, aux branches énormes, qui descend sur les pentes abruptes du versant oriental jusqu'aux premiers jardins de Zágora. C'est dans ces bois immenses, au milieu des ravins, sous la voûte des arbres, que le jeune Achille, « léger comme les vents, » frappait de ses javelots les lions féroces et les sangliers [5]; c'est là que Minerve et Diane l'admiraient quand, plus rapide à la course que les cerfs, il les immolait sans chiens et sans rêts [6]. Les sangliers et les cerfs courent encore sur les sommets de

[1] *Εἰνοσίφυλλον.* (Hom. *Il.* II, 757.)

[2] Hés. Scol. Pind. III, 92.

[3] Dic. *Πήλιον ὄρος.*

[4] *Πλείστην δ' ὀξύην ἔχει καὶ ἐλάτην.* (*Ibid.*)

[5] *Μάχα λεόντεσσιν ἀγροτέροις*
Ἔπρασσεν φόνον·
Κάπρους ἔναιρε.
Pind. *Nem.* III, 46.

[6] *Κτείνοντ' ἐλάφους ἄνευ*
Κυνῶν δολίων θ' ἑρκέων·
Ποσσὶ γὰρ κράτεσκε·
Pind. *Nem.* III, 51.

la montagne; mais on y chercherait inutilement des lions; peut-être même n'y en a-t-il jamais eu en Grèce, malgré les vers de Pindare, la tradition du lion de Némée et les sculptures de la porte de Mycènes.

Les sapins dont parle Dicæarque, ces arbres si communs sur les hautes montagnes de Grèce, qui poussent au milieu des neiges et couvrent les sommets du Taygète, du Cyllène et du Parnasse ont disparu de la cime du Pélion. Il n'y en a pas un seul dans la montagne. Le vaisseau *Argo* n'eût pu être construit de nos jours. Ovide [1], sans aucun souci de la couleur locale, couvre de pins les hauts sommets et le reste de chênes. Il est impossible d'être plus mal inspiré; ce sont les deux arbres qu'on y trouve le moins. Les vrais poëtes ne se trompent pas ainsi sur les traits principaux du paysage. Ovide place des pins sur le Pélion, comme il en placerait sur l'Olympe, sur le Pinde, sur les montagnes de l'Italie. Il songe à l'élégance, à l'harmonie et non à la vérité de la description. Homère, Hésiode, Virgile, ne donnent aux lieux que l'épithète qui leur convient et qui les caractérise.

Dicæarque [2] dit qu'outre les hêtres et les sapins on trouve dans le Pélion des érables, des ζύγια, des cyprès et des cèdres. Le ζύγια est parfaitement inconnu; les érables et les cèdres sont rares; le cyprès, l'arbre des Turcs, croît en abondance près des villages qu'il couvre d'un rideau de verdure. Le géographe grec oublie le frêne et la lance de Pélée, présent de Chiron, si lourde qu'Achille seul, dans le camp des Grecs, pouvait la porter :

> Πηλίαδα μελίην, τὴν πατρὶ φίλῳ πόρε Χείρων
> Πηλίου ἐκ κορυφῆς, φόνον ἔμμεναι ἡρώεσσιν.
> Hom. *Il.* XVI, 142.

Néoptolème, lui aussi porte une lance de frêne cueillie sur les plus hauts sommets du Pélion [3], où l'on en trouve encore. Les ornes de Valérius Flaccus n'existent pas plus que les pins et les chênes d'Ovide. Cette crête de la montagne, dont les Argonautes n'aper-

[1] Summa virent pinu; cætera quercus habet.
Ov. *Fast.* V, 381.

[2] Dic. Πήλιον ὄρος.

[3] Quint. Posth. VIII, 161.

çoivent plus que les ornes gigantesques qui semblent de loin plonger dans les flots[1], ne porte que des hêtres.

Les arbres fruitiers de toute espèce, dit Dicæarque[2], croissent en aussi grand nombre sur le Pélion que dans les pays où on les cultive. Aujourd'hui encore on en voit qui poussent naturellement; mais c'est surtout auprès des villages et dans les jardins qu'ils abondent. Sur les bords du golfe Pagasétique, dans les vallées, à Mílina, à Lekhónia, à Perivólia, on rencontre de préférence les arbres du Midi, l'oranger, le citronnier, le figuier; plus haut, à Makrínitza, à Miliès et sur le versant glacé de Zágora, les arbres du Nord ou d'un climat plus froid, le pommier, le cerisier, le châtaignier. Je ne parle pas de l'olivier, qui pousse partout.

Les fables populaires ont leur part dans la description de Dicæarque. Je n'ai pas essayé de retrouver cette aubépine, semblable aux myrtes blancs, qui avait la vertu de rendre le corps insensible au froid de l'hiver et aux rayons ardents du soleil. L'écrivain grec prévient d'ailleurs qu'elle est rare, cachée dans des creux de rochers ou sur des pentes escarpées, difficile à trouver, plus difficile encore à cueillir. Je n'ai pas non plus découvert cette racine d'arbre qui guérissait de la morsure des serpents. Mais un vieillard de Miliès semble avoir retrouvé la plante merveilleuse que Dicæarque recommande comme un remède souverain contre la goutte et contre les ophthalmies: seulement elle a perdu avec le temps une de ses propriétés, et ne sert plus qu'à guérir les goutteux. Ce vieillard, qui rappelle aux Grecs lettrés de Miliès le souvenir de Chiron, a découvert dans la montagne une plante connue de lui seul, et dont il n'a jamais voulu révéler le secret. Il en compose un breuvage très-fort qui produit, pendant quelques jours, une espèce de folie. Après cette crise violente dont le malade ne garde aucun souvenir, la goutte est guérie. Le moderne Chiron est en grand honneur dans la montagne, et on vient le consulter de toutes les parties de la Thessalie.

Sur le sommet le plus haut du Pélion se trouvaient, dit Dicæarque, l'antre de Chiron et un temple de Jupiter *Acræus*. La montagne a deux sommets principaux rapprochés l'un de l'autre et qui forment un col au-dessus de Makrínitza. Le plus élevé est

[1] Jamque fretis summas æquatum Pelion ornos.
V. Flacc. II, 6.

[2] Dic. Πήλιον ὄρος.

celui qui domine le village de Drakiá ; c'est un mamelon sec et escarpé; pas un arbre n'y pousse et pas une source n'en découle. Les hêtres s'arrêtent à son pied. Dans les flancs de ce pic isolé, du côté qui regarde le golfe Pagasétique, s'ouvre en effet une caverne fermée par un bloc énorme qui a roulé du sommet de la montagne. On ne peut y pénétrer, et l'on n'aperçoit, par une étroite ouverture, qu'une descente rapide qui se perd dans l'obscurité. C'était une triste demeure; on y cherche en vain les beautés dont parle Quintus de Smyrne[1]. Mais, si la tradition locale confinait sur ce rocher sans verdure et sans eau le maître d'Achille, les poëtes, plus libéraux, lui donnent pour séjour la montagne entière. « Il règne dans les vallées ombragées du Pélion[2]. » Il avait dans son domaine d'autres grottes plus belles, mieux situées, plus accessibles. La plus remarquable se trouve sur le versant oriental, à une heure et demie au-dessus de Zágora.

Quant au temple de Jupiter *Acræus*, il n'en reste pas une seule pierre; il était sans doute au sommet du mamelon du *Plessídhi*, comme cet autel consacré à Apollon sur le plus haut pic du Taygète. Chaque année, les plus illustres citoyens de Démétrias et les hommes à la fleur de l'âge choisis par le prêtre y montaient au plus fort de l'été, pendant la canicule, « enveloppés de fourrures nouvelles, tant était vif le froid qui régnait sur ces hauteurs[3]. » J'ai pu me convaincre que cette précaution n'était pas exagérée. Je traversai le Pélion par une chaude journée d'automne, avant que les premières neiges fussent tombées, et la température s'abaissa tellement, quand nous fûmes arrivés sur les dernières cimes, que ce brusque changement me donna la fièvre. Les Albanais qui nous accompagnaient, plus prudents que nous, portaient, comme les anciens Grecs, le vêtement de circonstance, la peau de mouton jetée sur les épaules. L'air le plus vif règne une partie de l'année sur le versant oriental du Pélion, sans cesse balayé par le vent du nord qui arrive, du fond du golfe de

[1] *Ἄντρα Χείρωνος περικαλλέα.* (Quint. Posth. IV, 153.)

[2] Βάσσαισι τ'ἄρχειν
Παλίου.

Pind. *Pyth.* III, 5.

Πηλίου ἐν βήσσησι. (Quint. Posth. IV, 52.)

[3] *Ἐνεζωσμένοι κώδια τρίκοτα καινὰ, τοιοῦτον συμβαίνει ἐπὶ τοῦ ὄρους τὸ ψύχος εἶναι.* (Dic. *Πήλιον ὄρος.*)

Salonique, tout chargé encore des neiges de la Macédoine. Un Allemand qui traversait le canton de Zágora, pendant l'hiver, y retrouvait le climat de sa patrie. La différence de température des deux versants est bien marquée par la différence des arbres qu'ils produisent : du côté de Vólos, c'est l'olivier toujours vert; au-dessus de Zágora, c'est le châtaignier du Nord qui domine.

VERSANT ORIENTAL DU PÉLION.

BORDS DU GOLFE THERMAÏQUE. — CAP SÉPIAS. — CANTON DE ZÁGORA. — CASTHANÆA. — MÉLIBÉE.

Cap Sépias.

« Rien de plus âpre, dit Strabon, que toute la côte de la Magnésie, au-dessus de laquelle règne le Pélion, dans l'espace d'environ quatre-vingts stades[1]. » Les pentes abruptes descendent en effet depuis le sommet de la montagne jusqu'au bord de la mer, où elles se terminent par des rochers à pic. Autant le versant qui regarde le golfe Pagasétique est fertile et riant, autant le versant opposé est escarpé et sauvage.

C'est au cap Sépias que commence cette côte hérissée de rochers, redoutée des navigateurs, qui rejoint les pentes non moins abruptes de l'Ossa et ne se termine qu'à l'embouchure du Pénée. Comme je l'ai dit en parlant d'Olizon « l'escarpée[2], » une région montagneuse et sèche sépare l'isthme et la presqu'île de Trikéri du rivage oriental de la Magnésie qui regarde Sciathos et la haute mer. Au point où la côte tourne du sud au nord et s'éloigne du détroit de l'Eubée, un promontoire long et bas dirigé vers l'est forme la pointe de la Magnésie et l'extrémité du golfe Thermaïque. C'est là le cap Sépias, « théâtre jadis de plus d'un événement tragique et célébré depuis par des chants de victoire, parce que la flotte des Perses y fut dissipée[3] par la tempête. On le nomme aujourd'hui *Ἄγιος Γεώργιος* (Saint-Georges). Il ne peut y avoir incertitude sur sa position. Pline[4], faisant le tour de la Magnésie, le

[1] *Τραχὺς δ' ἐσΊὶν ὁ παράπλους πᾶς ὁ τοῦ Πηλίου..... σΊαδίων ὀγδοήκοντα.* (Strab. IX, p. 443.)

[2] *Ὀλιζῶνα τρηχεῖαν.* (Hom. *Il.* II, 717.)

[3] Strab. IX, p. 443.

[4] Plin. IV, 16.

place près d'Olizon, et Strabon[1] dit qu'il séparait le golfe Pagasétique du golfe Thermaïque. C'est d'ailleurs aujourd'hui encore le passage redouté, la pointe difficile à franchir pour les bâtiments qui se dirigent vers le nord. Point de port sur la côte; partout des écueils : si le vent Apéliote[2], si fatal aux Perses, s'élève tout à coup, le naufrage est certain.

On voit, entre la Magnésie et Sciathos, le rocher de Myrmex, où les dix vaisseaux envoyés en éclaireurs par la flotte des Perses élevèrent une colonne de pierre[3]. Le cap Sépias avait donné son nom au rivage voisin, qui n'est réellement qu'une continuité de rochers[4]. Il y avait même une petite ville de Sépias sur la côte; Strabon la nomme parmi les bourgades qui ont servi à peupler Démétrias[5]. Elle devait se trouver sur un promontoire élevé qui s'avance dans la mer au nord du cap Saint-Georges, et qui porte le nom de Palæó-Cástro. Là se voient encore les ruines d'une forteresse byzantine élevée sans doute sur l'emplacement ancien de Sépias, pour commander le détroit de Sciathos. Il n'y reste aucune trace de constructions helléniques; les murailles, grossièrement bâties, sont en briques et en pierres cimentées. Quelques grottes que la mer a creusées dans les rochers, entre le cap et la ville, rappellent ce vers d'Euripide où Thétis dit à Pélée de l'attendre : « dans les cavités profondes du vieux rocher de Sépias[6]. »

A deux heures du Palæó-Cástro se trouve, dans l'intérieur de la presqu'île, le village de *Brómiri* caché au fond d'un ravin, derrière un rideau de peupliers. J'y allai dans l'espérance d'y trouver quelques médailles; mais mon arrivée et surtout mes questions mirent en fuite tous les habitants. Retirés à l'extrémité de la Magnésie, dans une région où jamais étranger n'a pénétré, habitués à ne recevoir d'autres visites que celles des agents du fisc turc, ils crurent que je venais lever un nouvel impôt et que je demandais,

[1] Strab. VII, p. 330.
[2] Hérod. VII, 188.
[3] *Id. ibid.*
[4] Strab. IX, p. 443.
[5] *Id. ibid.* p. 436.
[6] Ἐλθὼν παλαιᾶς χοιράδος
Κοῖλον μυχὸν
Σηπιάδος.

Euripid. *Andr.* 1266.

non pas des médailles, mais de l'argent. L'autorité du *kodja-bachi* (maire) que j'invoquai, parvint seule à les rassurer. Ce magistrat, resté à son poste, dans cette circonstance périlleuse, réussit, au bout de quelque temps, à faire comprendre à ses compatriotes qu'au lieu de prendre leurs *paras,* j'étais tout disposé à acheter les monnaies anciennes qu'ils avaient dû trouver au Palæó-Cástro. Bientôt la défiance fit place à la curiosité et le cercle se forma autour de moi. Les paysans possédaient en effet quelques médailles, mais aucune de l'époque grecque : toutes étaient des empereurs, et surtout de Maximin et de Constantin. La ville de Sépias, abandonnée sans doute après la fondation de Démétrias, fut donc repeuplée sous la domination romaine, et l'enceinte du Palæó-Cástro date peut-être de cette époque.

Le village de Brómiri, quoique voisin de la mer, ne renferme pas un seul marin et ne possède pas une barque, tant la côte orientale de la Magnésie est escarpée et dangereuse. Les deux cents familles qui l'habitent vivent de la culture des vignes suspendues sur les hauteurs voisines. Brómiri n'est séparé de Láfkos que par quelques ravins. Toute cette pointe de la presqu'île de Magnésie n'a pas plus de dix milles de large.

Quoiqu'on ne puisse dire avec certitude où finissait la côte Sépias, elle allait certainement jusqu'à la ville et probablement jusqu'au cap le plus saillant de ce rivage, celui d'Ἅγιος Δημήτριος (Saint-Dimitri), où finit la chaîne principale du Pélion. L'examen attentif du texte d'Hérodote en donne la preuve. C'est entre la ville de Casthanæa et la côte Sépias que se tenaient les vaisseaux des Perses[1], avant la bataille d'Artémisium. Les premiers arrivés se placèrent tout près du rivage; mais, comme le dit Hérodote avec une parfaite connaissance des lieux, ce rivage était trop resserré[2] pour que tous les bâtiments pussent s'en approcher, et ceux qui vinrent ensuite se rangèrent en avant des premiers, sur sept rangs, le front tourné vers la haute mer. On ne trouve en effet sur cette côte escarpée que des grèves étroites dans les intervalles des rochers, et ces grèves elles-mêmes sont rarement accessibles, à cause des écueils à fleur d'eau qui bordent le rivage.

Quand s'éleva tout à coup la tempête, les pilotes les plus avisés

[1] Μεταξὺ Κασθαναίης τε πόλιος καὶ Σηπιάδος ἀκτῆς. (Hérod. VII, 188.)

[2] Τοῦ αἰγιαλοῦ ἰόντος οὐ μεγάλου. (*Ibid.*)

et les plus voisins de la terre tirèrent leurs bâtiments sur le sable[1]. Cette manœuvre indique d'une manière presque certaine la position de la flotte des Perses, car il n'y a que deux endroits où elle soit possible dans ces parages : l'un est le port de *Tamúkhari,* au-dessous du village de *Múresi,* au nord du cap Saint-Dimítri, et l'autre *Khoreftó,* l'échelle de Zágora. Là le rivage se creuse et forme une petite baie que les rochers protégent contre les vents du nord et du midi; mais, quand souffle l'apéliote, ce vent redouté qui vient de la mer Noire après avoir traversé l'Hellespont, aucune barque ne peut tenir la mer, et, au premier signal de la tempête, les marins grecs tirent leurs caïques sur le sable. Les plages de Tamúkhari et de Khoreftó ont peu de longueur; dix ou quinze bâtiments au plus peuvent jeter l'ancre, l'un à côté de l'autre, le long du rivage. Les autres grèves que forment les replis de la côte sont trop petites ou trop entourées d'écueils pour avoir servi de refuge à la flotte des Perses; il eût été d'ailleurs impossible d'y tirer les vaisseaux à terre. Comme ces deux points se trouvent l'un et l'autre au nord du cap Saint-Dimítri et que la flotte perse se tenait au nord de la côte Sépias, on peut en conclure que celle-ci s'étendait au moins jusqu'à ce cap.

Les bâtiments, battus par la tempête, furent jetés, les uns sur les rochers d'Ipnus, dans le Pélion, les autres sur le rivage même où se tenait la flotte, ou bien au cap Sépias et jusqu'aux villes de Mélibée et de Casthanæa[2]. De Sépias à Mélibée, c'est-à-dire sur toute la côte du Pélion, Hérodote n'indique qu'une ville, Casthanæa; car Ipni ou Ipnus[3], que Strabon appelle un lieu escarpé, n'était sans doute qu'un promontoire hérissé de rochers. Il paraît cependant naturel de placer au village de Múresi la ville de Myræ[4], citée par Scylax, et qui se trouvait en dehors du golfe Pagasétique. Il y a effectivement quelques ruines au petit port de Tamúkhari, au-dessous de Múresi. La fièvre, qui m'avait atteint en traversant le Pélion, ne me permit pas de les visiter, non plus qu'un Palæó-Cástro qui se trouve au nord du cap Saint-Dimítri, entre Neókhori, le dernier des villages du versant méridional de la mon-

[1] Hérod. VII, 188.

[2] *Ibid.*; Strab. IX, 443.

[3] *Ἰπνοὺς καλουμένους τοὺς ἐν Πηλίῳ.* (Hérod. VII, 188.) *Ἰπνοῦν τόπον τραχύν.* (Strab. IX, 443.)

[4] Scylax, p. 25.

tagne, et *Propandós*, le premier du versant opposé. Cette ruine, toute byzantine, dont les murailles sont en briques et en mortier, si je m'en rapporte aux témoignages des gens du pays, porte le nom d'*Ebraío-Cástro* (château des Juifs) : je ne crois pas qu'il y ait lieu d'y placer une ville ancienne; aucun texte n'y autorise. Casthanæa, dont j'indiquerai ailleurs la position, n'était pas dans la montagne, mais sur le rivage même. Rhizus et Eurymènes, que Scylax place avec Myræ en dehors du golfe Pagasétique, devaient être, comme j'essayerai de le prouver plus tard, sur l'Ossa et non sur le Pélion. Le château des Juifs appartient sans doute à cette ligne de forteresses dont j'ai suivi la trace tout autour du Pélion, et qui date de l'empire de Constantinople : ce point et celui de Tamúkhari sont les seuls que j'aie regretté de ne pouvoir visiter dans tout le cours de mon voyage.

Canton de Zágora.

Arrivé à Zágora je retrouvai assez de forces pour continuer mes explorations. Zágora, le plus important des bourgs situés sur le versant oriental du Pélion, dépend néanmoins de Vólos, où réside le *kaïmakam,* gouverneur de la province : il renferme environ sept cents maisons, divisées en quatre *mákhalas* ou quartiers, qui forment presque des villages séparés; ces maisons, isolées et entourées de grands arbres, s'étagent, à une heure de la mer, sur les flancs du Pélion. Tout près de Zágora commence une forêt de châtaigniers qui couvre le bas de la montagne, s'enfonce dans les ravins, remonte le long des pentes les plus escarpées et s'étend jusqu'aux régions supérieures, où elle rencontre les hêtres : les châtaignes s'exportent à Salonique, à Constantinople et à Smyrne, et forment un des revenus du village.

Le climat froid de Zágora convient aux arbres du Nord, aux pommiers, aux cerisiers, aux noyers; des eaux fraîches et abondantes, qui descendent des hauts sommets, arrosent les jardins du village et y entretiennent la plus riche végétation; mais le climat du Midi ne disparaît pas encore : des figuiers, des oliviers, de gigantesques platanes, annoncent que le soleil de Grèce échauffe, pendant six mois, cette terre fertile.

On récolte par an, à Zágora, 2,000 oques de soie et 5,000 oques d'huile pour l'exportation. Tout le commerce se fait par la montagne et par Vólos. La petite échelle de Khoreftó, au pied de

Zágora, n'est ni assez sûre ni assez grande pour les bâtiments : je n'y vis qu'un caïque et quelques barques à rames.

La principale industrie des habitants de Zágora est celle d'un pays du Nord : les femmes y passent leur vie à faire des manteaux de laine ou *capes*, à poils demi-longs, très-renommés dans toute la Grèce comme des vêtements chauds et légers. L'étoffe qu'elles travaillent se nomme *skuti* : pour la préparer, elles la placent pendant quelques jours au-dessous d'un torrent d'eau qui tombe perpendiculairement; c'est ainsi que les Valaques préparent la laine dans les montagnes du Pinde. Les hommes cultivent la terre; les plus entreprenants, mais en petit nombre, se livrent au commerce; quelques-uns ont été jusqu'en Allemagne. Avant la guerre de l'indépendance, beaucoup d'entre eux ont fait fortune en s'attachant aux hospodars de Valachie et de Moldavie; mais, depuis lors, disent-ils, les beaux jours de Zágora sont passés; l'argent est rare, le Turc impitoyable et le commerce anéanti.

Un Grec de Zágora, John Prinko, enrichi par l'industrie à la la fin du siècle dernier, a fondé dans son pays une école et une bibliothèque. Anthimos Gazis, de son côté, avait réuni dans toute l'Europe une foule de livres qui devaient compléter cette fondation : les Turcs les ont malheureusement dispersés. Aujourd'hui, il y a deux bibliothèques; l'ancienne, celle de John Prinko, est renfermée dans un vieux bâtiment qui tombe en ruines; les livres y sont rongés des vers. J'y trouvai beaucoup d'ouvrages allemands et hollandais, parfaitement incompris à Zágora : elle n'existe plus que pour mémoire; personne ne s'en sert ni ne s'en occupe.

Les débris de la bibliothèque de Gazis ont été plus heureux : recueillis et mis en ordre, ils sont conservés dans le bâtiment de la nouvelle école, construit récemment par une famille de Zágora établie à l'étranger. J'y remarquai une belle édition des commentaires d'Eustathe sur l'Iliade et sur l'Odyssée, qui porte la date de 1521, une édition également ancienne de Nicéphore, l'historien byzantin, et un magnifique Euclide.

Zágora est la patrie d'Aïdimos Callinicos, qui fut patriarche de Constantinople à la fin du dernier siècle : c'était un homme d'un esprit cultivé, que le fanatisme des Grecs ne laissa pas longtemps sur son siége; après un sermon où il avait eu le malheur de faire des citations latines, il fut chassé ignominieusement de l'église et frappé à coups de bâtons. On reconnaît là le même peuple qui,

pendant que Mahomet assiégeait Constantinople, criait dans les rues : « Plutôt les Turcs que les Latins! » Callinicos revint mourir à Zágora, en 1793, après six mois de patriarcat. Il avait laissé des manuscrits, que les Turcs pillèrent pendant la guerre de l'indépendance; on n'a conservé de lui qu'une série de sermons et un commentaire historique et géographique de saint Grégoire de Nazianze; on me montra aussi, dans la bibliothèque de l'école, un poëme religieux, la *Bosphoromachie* (Βοσπορομαχία), copié de sa main et composé par le moine Eugénius.

Je visitai les églises de Zágora sans y rencontrer aucune trace de constructions helléniques, ni même aucun vestige remarquable de l'art byzantin. La seule qui mérite une mention particulière est celle d'Ἅγιος Σωτῆρις (Saint-Sauveur) ou de la Transfiguration, construite en 1160 : on la regarde comme la plus ancienne du village. Elle a la forme de toutes les églises byzantines : c'est une croix grecque avec une coupole ornée du buste du Christ en mosaïque; tous les murs sont couverts de peintures que l'obscurité de l'édifice empêche de distinguer; celles qu'on voit le mieux, sur les parois des bas côtés, paraissent assez belles : suivant la tradition byzantine, elles représentent des saints dont la tête est entourée d'une auréole sculptée et dorée; cet ornement, ajouté à la peinture, se retrouve dans quelques églises d'Italie inspirées de l'art grec. Les boiseries qui forment la clôture du chœur sont richement travaillées, mais chargées de dorures de mauvais goût. Les artistes byzantins multiplient les ornements sans mesure et sans choix, et les varient à l'infini. M. Normand me faisait remarquer que pas une des quatre colonnes qui supportent la coupole n'a le même chapiteau; le plus curieux est cunéiforme et décoré de petits arcs soutenus par des colonnettes; dans les tympans des arcs on a sculpté des têtes de béliers, et, dans les arcs, sont peintes des figures de saints; le pavé de l'église est formé de pierres sépulcrales : l'une d'elles indique la tombe de Callinicos.

Il n'y a aucune ruine ancienne à Zágora; tout porte à croire que cet emplacement, presque inaccessible, n'a pas été occupé par les Grecs et qu'il est resté longtemps couvert de bois. Les habitants du pays eux-mêmes ne font pas remonter à une haute antiquité la fondation de leur village; ils la croient postérieure à celle de l'église de la Transfiguration : suivant eux, l'église fut fondée d'abord, puis

elle devint un lieu de pèlerinage célèbre autour duquel se groupèrent les premières maisons du bourg.

Le nom de Zágora[1], d'origine bulgare, se retrouve dans plusieurs parties de la Grèce, entre autres à Zagóri, près d'Iánina, en Épire, et à Zágara, au pied de l'Hélicon, au-dessous de la fontaine Hippocrène. Il est composé de deux mots qui signifient « derrière la montagne[2]. » Et en effet chacun de ces villages est situé au pied d'une haute chaîne. Ont-ils été peuplés par quelqu'une de ces émigrations qui semblent porter sans cesse vers le Midi les races du Nord, ou simplement par des colonies albanaises, transplantées violemment en Grèce? Les nations depuis longtemps asservies n'ont pas d'histoire; elles détournent leurs regards du passé pour les reporter vers l'avenir. Les souvenirs qui datent d'un siècle sont de vieux souvenirs pour les Grecs modernes.

Les villages du versant oriental du Pélion s'appellent villages de Zágora, comme ceux du versant opposé s'appellent villages de Vólos. Ils ont pris le nom du chef-lieu. Ceux de Zágora commencent au delà de Neókhori, après Propandós, *makhala* de Miliès, situé déjà sur la côte orientale. Ce sont Tzangarádhies, Múresi, Kissós, *Makriaráchi* et *Anílio*, dans la partie que je n'ai pu explorer. On y fabrique le *skuti*, comme à Zágora.

Au nord de Zágora les bois continuent et descendent du sommet de la montagne jusqu'aux rochers élevés qui bordent la mer. Quelques villages se succèdent encore sur les hauteurs, séparés les uns des autres par d'immenses ravins qui rendent la route de terre presque impraticable. Le plus voisin de Zágora se nomme Póri; c'est le dernier où se fabrique le *skuti*. Il a donné son nom à un cap qui semble former l'extrémité méridionale de ce golfe de Mélibée, que Strabon[3] place entre le Pélion et l'Ossa, dans un espace de deux cents stadés.

Le village le plus voisin de Póri, *Mintzéles*, a été complétement détruit dans la guerre de l'indépendance; ses habitants, chassés de leurs demeures, ont cherché un refuge sur une terre libre, et fondé dans la partie grecque du golfe de Vólos la cité nouvelle d'*Amaliópolis*. Au-dessous de Mintzéles, sur un petit plateau escarpé qui

[1] La Zagora est une partie de la Bulgarie. (Cyprien Robert, *Revue des Deux-Mondes*, 1842.)

[2] *Za*, derrière, et *gor*, montagne.

[3] Strab. IX, p. 443.

domine la mer, s'élève une chapelle de Saint-Jean, entourée de chênes et de cyprès. C'est là qu'Anthimos Gazis et M. F. Ansart[1], sans doute d'après lui, veulent retrouver, je ne sais pourquoi, la ville de Mélibée. Cette hypothèse, toute gratuite, est formellement contredite par un texte de Tite-Live, qui place Mélibée au pied de l'Ossa[2]. D'ailleurs le plateau de Saint-Jean, à peine suffisant pour une église et quelques arbres, n'a jamais pu porter une acropole. Les habitants du pays l'appellent eux-mêmes *Castelli* (le petit château). Il n'y a jamais eu là qu'une de ces forteresses byzantines qui défendaient la côte. Aujourd'hui il est habité par une religieuse, gardienne solitaire de la chapelle.

Après Mintzéles, on rencontre sur les hauteurs et toujours à une lieue de la mer le village de *Venetó*[3], sans importance. Plus loin, se trouve *Keramídhi,* voisin d'une acropole antique. De ce côté, les grands bois de châtaigniers s'interrompent; la végétation est moins riche; les buissons remplacent les arbres. Un chemin escarpé conduit jusqu'au village, au milieu de vignes et de figuiers. Dans chaque champ est disposé un appareil en bois qui sert à faire sécher les figues. On étend des poutres sur la terre et sur ces poutres deux couches de paille entre lesquelles on place les figues; d'autres planches et d'autres claies disposées semblablement forment des étages supérieurs et l'appareil se termine par une dernière assise de poutres semblables à celles du bas. Les figues, ainsi pressées et protégées par la paille contre le frottement du bois, se sèchent et s'étendent sans s'altérer. C'est le principal revenu du village.

A Keramídhi, je trouvai dans une maison, sur une pierre tumulaire, l'inscription suivante, en lettres très-grossières :

ΔΑΜΟΚΡΙΤΑ
ΑΙΝΕΙΟΥ
ΠΟΛΥΑΙΝΩ
ΑΙΝΕΙΟΥ

On m'assura que des tombeaux avaient été souvent découverts dans des champs de vignes au bas du village, et que les paysans

[1] Notes de Pline, édition Lemaire, IV, 16.
[2] Liv. XLIV, 13.
[3] Ce nom semble un souvenir des Vénitiens, qui ont laissé tant de traces dans le Levant.

les avaient brisés pour réparer leurs murs. J'en vis encore deux d'une construction très-simple et semblables à ceux qu'on trouve sur beaucoup de points de la Grèce. Ce sont des rectangles longs en pierres, sans ornements, de la grandeur du corps. Quelques médailles ont été recueillies dans les tombeaux de Keramídhi; on m'en montra une de Nerva, en argent, deux ou trois de Constantin, en cuivre, et deux de Thessalie, également en cuivre.

Les paysans me conduisirent à quelques centaines de pas, au-dessous du village, à l'ancienne église du Saint-Sauveur ou de la Transfiguration, où ils voulaient, disaient-ils, me montrer un bas-relief. C'était simplement une pierre tumulaire engagée dans le mur extérieur, et représentant un de ces sujets si communs sur les tombeaux antiques, un homme assis entouré de sa famille et de ses amis. Le travail m'en parut barbare; les sculptures étaient d'ailleurs si abîmées qu'on distinguait à peine les personnages. Je crus reconnaître dans un coin un génie ailé. La partie supérieure de la pierre, où se trouvait peut-être une inscription, avait été cassée. Ces fragments, sans aucun intérêt au point de vue de l'art, m'apprenaient du moins que le pays avait été habité par les anciens. J'en eus bientôt une preuve plus décisive encore.

Casthanæa.

Un peu au nord de Keramídhi, sur le bord de la mer, près d'une chapelle consacrée à saint Jean, je trouvai l'enceinte entière d'une ville hellénique construite en blocs irréguliers. C'était la première fois, depuis le commencement de mon voyage, que je rencontrais des murailles dignes des Grecs. Là au-moins les pierres étaient énormes, les matériaux choisis et l'ensemble imposant; on reconnaissait l'œuvre de cette race énergique qui a couvert d'acropoles le Péloponnèse et la Grèce du centre. L'art était peu avancé encore, la force jouait le principal rôle. Mais cette force, qui se révèle par la dimension des blocs et par la solidité de la construction, donne aux murailles comme aux monuments un singulier caractère de grandeur qui ne se retrouve pas dans les chétives acropoles de Bœbé et d'Horménium. Les murs de Démétrias eux-mêmes, quoiqu'à demi réguliers et construits pour une ville de guerre, à une époque de civilisation, sont moins solides et moins hardis que ceux de Keramídhi.

L'enceinte que j'avais sous les yeux, appartient à cette époque

indéterminée qui marque, dans l'architecture grecque, la transition de l'appareil polygonal à l'appareil régulier; elle est du même âge que les acropoles de Phigalie, de Samicum et de Pharsale. Les pierres des murs sont en général irrégulières, sans être polygonales, brutes à l'extérieur, mais taillées avec grand soin aux angles et sur les faces latérales; elles sont jointes les unes aux autres avec un art et une perfection qui approchent de la régularité sans l'atteindre. L'enceinte de la ville part de la mer, qu'elle domine immédiatement, et s'élève sur les flancs d'une colline escarpée, en suivant les plis du terrain. Les murailles de l'est, posées sur des rochers que les flots ont minés, s'écroulent sans cesse avec eux; au nord et au sud, au contraire, les murs sont restés debout et l'on peut compter encore les tours carrées dont ils étaient flanqués. J'y remarquai les traces de deux portes droites, moins anciennes assurément que les portes obliques de Mycènes.

La ville n'avait pas plus d'un mille de tour; elle se termine, en s'élevant à l'ouest, par une enceinte presque circulaire qui devait être l'acropole : un mur sépare cette partie élevée du reste de la ville; il est flanqué à chaque extrémité d'une tour circulaire et percé au nord d'un porte droite dont l'énorme linteau gît à terre. A l'ouest, l'acropole s'arrête à un ravin, limite et défense naturelle de la place; de ce côté la muraille est trop abîmée pour qu'on puisse y reconnaître l'emplacement des tours.

Ce qui frappe le plus dans cette ville grecque, c'est sa position. On s'étonne qu'elle ait été construite au bord de la mer. On ne trouverait pas dans le Péloponnèse une acropole ainsi placée. Les Grecs s'éloignaient en général du rivage; Athènes, Argos, Corinthe, Mégare sont sur des hauteurs à quelque distance de la mer. Mais ce n'était là sans doute qu'une mesure de prudence et non une tradition. Une ville placée sur le rivage, près d'un port qui attire l'ennemi, dans une plaine ouverte, sans aucune défense naturelle, eût été exposée à d'incessantes attaques. Ici tout était différent. La cité hellénique de Keramídhi, située sur une côte inabordable, entourée de rochers escarpés, devait à sa position même une force de plus. La mer, au lieu d'être un chemin pour l'ennemi, devenait pour elle le meilleur des remparts[1].

[1] Je ne puis comparer la position de cette acropole qu'à celle de Cérinthe en Eubée, qui domine aussi la mer. (Voyez M. Girard : Mémoire sur l'Eubée, *Archives des Missions scientifiques*, 1851, p. 694.)

Seulement les Grecs du Midi n'eussent point choisi, pour y bâtir une ville, ces pentes abruptes et ces rochers déchirés; l'aspect du pays les eût à jamais écartés de ce rivage inhospitalier. Pas un port pour le commerce, pas une plaine pour la culture; partout des collines escarpées où il eût fallu disputer aux pierres et aux bois quelques coins de terre labourable. Il n'y avait rien là qui pût tenter ni le génie agricole des Doriens ni le génie commerçant de la race ionienne. On se demande quel est le peuple qui a choisi pour patrie ce plateau aride, entre une mer orageuse, des forêts et une haute montagne. Descendait-il des sommets du Pélion? Tout porte à croire que, si les montagnards ont émigré, c'est surtout vers les riches plaines de la Thessalie. D'ailleurs, on ne peut attribuer à la même race les constructions de Káprena et de Kanália et celles de Keramídhi. Il n'y a entre elles aucune ressemblance; les barbares Magnètes ont pu construire les unes, mais non les autres.

Il semble plutôt qu'un peuple étranger parti du Nord, chassé peut-être par des vainqueurs d'une terre plus heureuse, soit venu se réfugier sur un rivage qui lui offrait du moins un asile sûr et un rempart contre l'ennemi. Les nouveaux venus s'arrêtèrent sans doute sur les bords de la mer, et, pressés par le temps, ne cherchèrent pas à s'établir sur les hauteurs voisines : on n'y voit, d'ailleurs, aucun emplacement qui ait pu recevoir une acropole. Plus tard ils s'étendirent aux environs et cultivèrent, pour vivre, ces pentes escarpées. Les tombeaux trouvés dans les vignes, au-dessous de Keramídhi, semblent indiquer la position de leur nécropole.

On en est réduit, du reste, aux plus vagues conjectures sur l'origine, l'histoire et les destinées de cette ville, fondée certainement avant le siècle de Périclès, et qui a vécu jusque sous les empereurs d'Orient, puisqu'on y trouve des médailles de Constantin. Il est probable qu'elle eut peu d'importance; sa position ne lui en donnait aucune. Par terre, on n'y arrivait qu'en franchissant des hauteurs entrecoupées de profonds ravins et par des chemins affreux; par mer, elle était presque inabordable : il n'y a pas de port sur la côte. De petits bâtiments pouvaient seuls arriver jusqu'à la plage étroite de Keramídhi, et il eût fallu les tirer sur le sable au moindre vent.

On aimerait à se représenter sur ce coin de terre sauvage, mais

pittoresque, une population exilée après de longs malheurs, d'autres Troyens venus aussi des côtes de l'Asie, fidèles au culte des souvenirs, se mêlant peu à la race thessalienne, dont une montagne les séparait, et tournant sans cesse leurs regards vers la haute mer, qui baignait les côtes de leur ancienne patrie.

Les ruines de Keramídhi, que je ne trouve indiquées sur aucune carte, et dont aucun voyageur moderne n'a parlé, n'avaient sans doute pas échappé aux géographes anciens. Elles doivent appartenir à l'une des villes placées par ceux-ci sur la côte orientale de la Magnésie, et qui sont Casthanæa, Spalathra, Mélibée, Rhizus et Eurymènes, suivant Pline[1]; Scylax y ajoute Myræ[2]. J'écarte tout d'abord le nom de Mélibée, place de guerre importante, l'une des clefs de la Thessalie : l'obscure acropole de Keramídhi n'a jamais joué un si grand rôle. Rhizus et Eurymènes, comme j'aurai occasion de le prouver plus tard, étaient au pied de l'Ossa et au delà de Mélibée. Restent Myræ, Spalathra et Casthanæa, entre lesquelles il faut choisir. J'ai cru retrouver au village de Múresi la Myræ de Scylax. Quant à Spalathra, indiquée par Pline entre Mélibée et le cap Sépias, l'autorité de Scylax m'a décidé à la placer sur le golfe Pagasétique. Il semble donc que Casthanæa ait pu seule occuper la position de Keramídhi. Tous les textes la placent entre le cap Sépias et Mélibée, tandis que Spalathra n'a pour elle qu'une autorité, celle de Pline, contredite formellement par un passage de Scylax. Hérodote et Strabon[3] font même penser que Casthanæa était la seule ville de la côte orientale entre Sépias et Mélibée; du moins ils n'en nomment pas d'autres, quoiqu'ils parlent à plusieurs reprises de ces dangereux parages. Avant la bataille d'Artémisium, la flotte des Perses se range le long du rivage, entre Sépias et Casthanæa; quand souffle la tempête qui les disperse, les vaisseaux sont jetés sur les écueils de Casthanæa et de Mélibée. Ce sont là évidemment les deux noms importants, sinon les seuls de cette région. Si Myræ existe, si ce n'est pas la même ville que Casthanæa, désignée par Scylax sous un autre nom, elle n'a aucune importance et ne se compte même pas.

Puisque Casthanæa est la seule cité qui ait un nom historique entre Sépias et Mélibée, il paraît naturel de la placer au seul point

[1] Plin. IV, 16.
[2] Scyl. p. 25.
[3] Hérod. VII, 183-188; Strab. IX, 438-443.

de la côte où se retrouvent les ruines d'une cité grecque. Elle était donc à Keramídhi et non point à Tzangarádhes, comme le veut M. Ansart [1], sur l'autorité suspecte d'Anthimos Gazis. Mélétius [2], avec son ignorance habituelle, prétend que le nom de Casthanæa s'est encore conservé dans le pays. J'ai assez exploré le Pélion et interrogé assez de Grecs pour être sûr qu'il n'en est rien. Suivant quelques écrivains, c'est de Casthanæa que les châtaignes tirent leur nom [3]. Il y a en effet sur toute cette côte d'immenses forêts de châtaigniers; mais si elles confirment la tradition, elles ne peuvent aider à découvrir l'emplacement de la ville, car on les retrouve également partout, et sur l'Ossa aussi bien que sur le Pélion.

Au-dessus de Keramídhi, les hautes cimes de la montagne s'abaissent : le prolongement du Pélion, que les Grecs appellent Mavróvouni (le mont noir), a déjà commencé; mais le paysage ne change point : ce sont toujours des pentes escarpées, couvertes de bois, qui descendent jusqu'aux rochers du rivage. De larges trouées ont déjà été faites dans ces vastes forêts; les plages accessibles sont couvertes de planches amoncelées que des barques grecques transportent à Constantinople et sur les côtes d'Asie.

Près de l'échelle du village de *Polýdendri,* qu'on rencontre au nord de Keramídhi, un petit promontoire, qui masque les premiers rivages de l'Ossa et semble terminer ceux du Pélion, doit être le cap Ceantium, que Pline [4] cite après Casthanæa et avant Mélibée. A ce point, je quittai la côte pour pénétrer dans la montagne et pour explorer l'extrémité septentrionale du Pélion. Le village de Polýdendri [5] (aux arbres nombreux) se compose de quelques misérables cabanes. Il a jadis appartenu à Véli-pacha, fils du terrible Ali, pacha de Ianina. Les habitants regrettent ce temps : c'est, du reste, un sentiment général en Épire et en Thessalie. Le nom d'Ali, que nous croyons odieux à tous les Grecs, leur inspire plus de respect que de haine; il n'est détesté que des chefs, qu'il avait frappés dans leurs familles et dans leurs biens. Les paysans se rappellent qu'il ne les accablait point d'impôts : « De

[1] F. Ansart. Notes de Pline, IV, 16, édit. Lemaire.

[2] Mélét. 386, col. 1.

[3] Hésych.; Tzetz. *ad Lycoph.* 907; Scol. *Nicand. Alexiph.* v. 271.

[4] Plin. IV, 16.

[5] De *πολύς* et de *δένδρον*.

son temps, disent-ils, le commerce était libre et l'agriculture prospère. » Le gouvernement turc est parvenu à faire regretter Ali-pacha : c'est sa plus sanglante condamnation et la meilleure réponse à ceux qui croient ce gouvernement encore en progrès.

Le village de Polýdendri mérite son nom ; il est entouré d'une ceinture magnifique de platanes et de châtaigniers. Une route très-pittoresque, au milieu de bois et de clairières, conduit de là au village de *Skíti* situé sur une hauteur.

A Skíti finit réellement le Pélion ; au delà commence la plaine d'Aghiá, qui s'ouvre dans la grande plaine de Thessalie et qui sépare le Pélion de l'Ossa ; mais ces deux hautes montagnes, ainsi séparées à l'ouest, se rattachent l'une à l'autre à l'est, sur les bords de la mer, par une chaîne basse qui fait le fond du golfe de Mélibée : aussi Hérodote dit-il qu'elles confondent leurs racines [1].

Mélibée.

Au point même où cette chaîne intermédiaire se relie aux dernières ramifications du Pélion, à un mille du village de Skíti, on trouve sur une hauteur les murs d'enceinte d'une ville considérable : ce sont des constructions en briques et en mortier, probablement byzantines ; mais on remarque en plusieurs endroits des pierres polygonales cimentées, qui ont dû appartenir à une cité antique. Comme il arrive souvent sur les acropoles successivement occupées par des peuples différents, des pans de murailles semblent avoir été refaits avec des matériaux trouvés sur place et rajustés. C'est surtout au bas des murs que se voient les pierres anciennes ; tout le reste est évidemment moderne et d'un travail grossier.

L'enceinte ne faisait pas le tour entier du plateau occupé par la ville : à l'est et au nord, des rochers escarpés et de profonds précipices avaient paru une défense suffisante. Il arrivait quelquefois aux Grecs de ne fortifier que les lieux qui avaient besoin d'être défendus et d'interrompre la ligne des murs aux points où l'acropole était inaccessible ; mais au sud-ouest, et surtout au sud, on arrive par une pente douce au plateau qu'occupait la ville. Là un rempart était nécessaire, et toute cette partie de la hauteur

[1] *Συμμίσγοντα τὰς ὑπωρέας ἀλλήλοισι.* (Hérod. VII, 129.)

est couronnée de murs flanqués de tours carrées. L'une de ces tours subsiste encore, ruinée et dégradée, comme toutes les constructions du Bas-Empire, mais debout : on voit à l'intérieur les traces des poutres qui devaient supporter un second étage, et, sur un des côtés, au-dessus de ces trous, une niche, qui pourrait bien avoir appartenu à une cheminée turque.

M. Leake[1] croit, néanmoins, que les murs de Skíti sont l'œuvre des Grecs, et il attribue aux Thessaliens un procédé de construction particulier. C'est une opinion que j'espère réfuter à propos des ruines de Kastrí, plus importantes et mieux conservées. L'erreur du savant colonel est d'autant plus étrange ici, que dans l'acropole même de Skíti, on trouve encore des traces de murs grecs, et qu'on peut les comparer sur place aux constructions modernes. Il n'y a d'hellénique dans ces ruines que les pierres polygonales engagées dans quelques parties de l'enceinte, et un soubassement de muraille également polygonal qui se trouve au sud-est, à l'intérieur même de l'acropole. Une citerne que je remarquai au sud-ouest de l'enceinte, près des murs les mieux conservés, est toute romaine; on y voit encore des traces de stuc.

Il y avait à Skíti, sans aucun doute, une cité importante, plus vaste et mieux située que les villes secondaires de la Magnésie. Cette position doit être celle de Mélibée, quoique le colonel Leake[2] veuille y placer Thaumaci[3], l'une des cités homériques soumises à Philoctète. Sur cette dernière, nous n'avons aucun détail qui nous permette de la retrouver; Homère, Strabon et Pline se contentent de la nommer[4]. Mélibée est plus connue : elle a joué un instant un rôle important, comme place de guerre. Tite-Live détermine assez clairement sa position : « Elle était située, dit-il, à la base du mont Ossa, du côté où il regarde la Thessalie, et heureusement située pour dominer Démétrias[5]. » Aucun emplacement ne répond mieux à ce texte que l'acropole de Skíti. La chaîne basse dont elle fait partie se rattache au Pélion et à l'Ossa;

[1] Leake, *North. Greece*, IV, p. 412.
[2] *Id. ibid.* p. 414.
[3] Hom. *Il.* II, 716.
[4] Strab. IX, 436; Steph. Byzant. p. 301; Plin. IV, 16.
[5] « Sita est in radicibus Ossæ montis, qua parte in Thessaliam vergit, opportune imminens super Demetriadem. » (Liv. XLIV, 13.)

c'est le point où les deux montagnes confondent leurs racines, pour employer la pittoresque expression de Tite-Live, traduite de celle d'Hérodote[1]. Elle regarde la Thessalie, et, du plateau où était la ville, se découvre toute la plaine par la vallée d'Aghiá.

Quant à son importance militaire, il suffit d'examiner les lieux pour s'en convaincre. La vallée de Tempé fermait l'entrée de la Thessalie aux armées de la Macédoine. Un des avantages de Démétrias était d'être couverte par ce formidable avant-poste; mais un général hardi pouvait éviter le défilé: en passant le Pénée sur un pont improvisé près de son embouchure, ou en débarquant sur la rive droite du fleuve, au port actuel de *Fterí*, il arrivait sans obstacles au pied de l'Ossa. Le passage étroit de Tempé commence fort loin de la mer; entre son extrémité et le rivage s'étend une vaste plaine, couverte de bois, favorable aux ruses de guerre : une armée nombreuse peut s'y développer en sûreté et échapper aux recherches de l'ennemi. De là, jusqu'à la plaine d'Aghiá, la route est difficile, mais praticable; elle suit les pentes maritimes de l'Ossa : c'est un chemin de montagne, comme celui que prirent les Perses pour tourner les Thermopyles. Si l'ennemi connaissait ce passage, s'il avait l'audace de s'y engager à travers les forêts profondes qui couvrent toute la côte, il pénétrait, en quelques heures, au cœur de la Thessalie. La route est courte et facile d'Aghiá au golfe Pagasétique. Démétrias, attaquée à l'improviste, était compromise et la province tout entière menacée; mais l'acropole de Skíti surveillait les chemins de l'Ossa : c'était la clef du passage; elle était assez forte pour arrêter une armée et défendre l'entrée de la plaine. L'ennemi n'évitait Tempé que pour tomber dans un nouveau péril; fatigué d'une marche longue et difficile, empêché par les aspérités du terrain de se ranger en bataille, il courait risque d'être taillé en pièces avant d'atteindre la vallée d'Aghiá.

On comprend tout le prix que devaient attacher à cette place les conquérants du pays. Avec Tempé et Démétrias, elle gardait la province; ainsi s'explique le texte de Tite-Live[2]. Le parti qui possédait Démétrias sans avoir Skíti, c'est-à-dire Mélibée, était sans cesse menacé. Par cette porte ouverte, l'ennemi pouvait pas-

[1] « Radices. » (Liv. XLIV, 13); Ὑπωρέας. (Hérod. VII, 129.)
[2] « Opportune imminens super Demetriadem. » (Liv. XLIV, 13.)

ser, et s'il préférait aux sentiers difficiles de l'Ossa la route de mer, quoiqu'il n'y eût aucun port près de Mélibée, le rivage n'était ni assez escarpé ni assez dangereux pour ne pas permettre un débarquement par un temps calme. Aussi, dès que les Romains attaquent la Thessalie, ils songent à s'assurer de cette position pour en faire le centre de leurs opérations. Pendant que leur flotte est mouillée à Iolcos, ils envoient M. Popilius avec cinq mille hommes pour s'emparer de Mélibée[1]; mais Persée a pris ses mesures : ses troupes paraissent sur les hauteurs, sans doute sur les pentes de l'Ossa, et la position paraît trop forte aux Romains pour qu'ils osent l'attaquer en face d'une armée de secours. Plus tard, la ville subit le sort de toute la province; elle fut prise et ruinée par Cn. Octavius[2]. C'est ce qui explique sans doute pourquoi il en reste si peu de débris.

Malgré la concordance évidente du texte de Tite-Live avec la position de Skíti, le colonel Leake[3] hésite à y placer Mélibée, par des raisons peu concluantes. Il trouve la ville trop peu importante pour avoir été la capitale de Philoctète. Mais qu'était-ce qu'une capitale aux temps homériques? L'acropole de Skíti, qui a près de deux milles de tour, devait être une grande cité, en comparaison de Casthanæa, de Bœbé, d'Horménium et des autres petites villes de la Magnésie; elle a plus d'étendue que Mycènes et que Thèbes aux sept portes.

Mais ce qui fait surtout hésiter M. Leake, c'est qu'il croit trouver dans les auteurs anciens la preuve que Mélibée était une cité maritime. Hérodote dit, en effet, que les vaisseaux des Perses, dans la grande tempête qui détruisit la flotte de Xerxès, furent poussés, les uns vers Mélibée, les autres vers Casthanæa[4]; mais il a pu nommer Mélibée pour indiquer le point du rivage où se brisèrent quelques bâtiments, sans qu'il faille en conclure que la ville même était sur le bord de la mer. Scylax et Apollonius, dont le colonel Leake invoque l'autorité, sont moins explicites encore. Scylax[5] dit tout simplement que Mélibée est en dehors du golfe Pagasétique, et Apollonius que les Argonautes, en longeant la côte orientale de la

[1] Liv. XLIV, 13.

[2] « Capitur et diripitur. » (Liv. XLIV, 46.)

[3] Leake, *North. Greece*, IV, p. 414.

[4] *Αἱ δὲ ἐς Μελίβοιαν πόλιν ἐξεβράσσοντο.* (Hérod. VII, 188.)

[5] *Ἔξω τοῦ κόλπου* Παγασητικοῦ. (Scyl. p. 25.)

Magnésie, dépassent Mélibée[1]. Quant à Strabon, il confirme le texte de Tite-Live : « Il y a, dit-il, un golfe de deux cents stades entre le Pélion et l'Ossa, et c'est dans ce golfe que se trouve Mélibée[2]. » Skíti appartient précisément à la chaîne qui relie les deux montagnes, et, quoiqu'elle ne soit pas sur le bord de la mer, elle est située entre le cap Kíssovo, dans l'Ossa, et le cap Póri, voisin de Zágora, qui semblent former les deux extrémités du golfe de Mélibée. On ne conclura pas du texte de Strabon que Mélibée était une cité maritime; une ville peut être dans un golfe, comme Athènes, Corinthe, Argos, sans être sur le rivage. Il était même fort rare, comme je l'ai déjà remarqué, que les acropoles fussent élevées au bord de la mer; les premiers habitants de la Grèce préféraient les hauteurs voisines, plus sûres et plus faciles à défendre.

En résumé, aucun texte ne contredit le passage si clair et si positif de Tite-Live. Si Mélibée était sur les pentes de l'Ossa qui regardent la Thessalie[3], elle ne pouvait être du côté opposé, sur la côte du golfe Thermaïque. D'ailleurs il n'y a aucun emplacement d'acropole sur les rochers escarpés qui bordent la mer à l'est de Skíti. Ce dernier point est le seul qui ne soulève aucune objection sérieuse. Il y avait là une cité antique; cette ville est au pied de l'Ossa, elle regarde la Thessalie, elle menace Démétrias[4], elle se trouve dans le golfe de Mélibée[5] : elle ne peut donc être que Mélibée elle-même.

La position de Kastrí dans l'Ossa, que M. Leake[6] préfère à celle de Skíti, a l'inconvénient de regarder le golfe Thermaïque, et non la Thessalie; d'être sur l'Ossa même, et non pas à sa racine, et de n'avoir aucune importance militaire, puisqu'elle ne garde ni les passages de la montagne, ni la plaine d'Aghiá, ce qui contredit formellement le texte de Tite-Live. Il semble même que le savant voyageur ne soit pas d'accord avec lui-même en la choisissant, car elle n'est pas sur le bord de la mer, où il voudrait placer Mélibée, mais sur une hauteur entre *Thánatu* et le village ruiné de

[1] *Ἔνθεν δὲ προτέρωσε παρεξέθεον Μελίβοιαν.* (Apoll. I, 592.)

[2] *Ἐν ᾧ ἡ Μελίβοια.* (Strab. IX, p. 443.)

[3] « Quâ parte in Thessaliam vergit. » (Liv. XLIV, 33.)

[4] *Ibid.*

[5] Strab. IX, p. 443.

[6] Leake, *North. Greece*, IV, 414.

Dhémata. Enfin il la cite sans l'avoir visitée, et ce n'est que sur la foi de son nom[1] qu'il y suppose des ruines. Pour ma part, je n'y trouvai que des murs modernes, à moitié ensevelis sous la plus épaisse végétation, et rien n'annonce qu'il y ait eu là une cité ancienne. Il me fut, du reste, impossible de faire aucune recherche aux environs; toute cette partie de la côte est depuis longtemps abandonnée et couverte d'impénétrables fourrés. Aucun chemin tracé n'y conduit; il faut se frayer une route avec la hache, et deviner plutôt que voir les ruines sous les lianes et les buissons qui les cachent.

J'ai parlé de l'acropole de Skíti en explorant les extrémités septentrionales du Pélion, quoiqu'elle soit située sur la chaîne intermédiaire qui sépare cette montagne de l'Ossa; mais le village dont elle dépend est encore sur le Mavróvouni. Elle me paraît d'ailleurs se rattacher à un système de forteresses qui entourait le Pélion, dont on ne trouve aucune trace dans l'Ossa, et que je veux suivre jusqu'à l'acropole de Castrí, où il finit.

EXTRÉMITÉS SEPTENTRIONALES DU PÉLION.

PLAINE D'AGHIÁ. — RUINES DE CASTRÍ. — DOTIUM. — AMYROS.

Le versant septentrional du Pélion, qui fait face à l'Ossa, est escarpé et couvert de chênes et de châtaigniers. Aucun village ne s'élève au milieu de ces bois, aucune route ne traverse la montagne. C'est une région inhabitée et presque inaccessible. J'en fis le tour en descendant dans la plaine d'Aghiá, pour reprendre mes explorations au point où je les avais laissées, du côté qui regarde la plaine de Thessalie. Les Turcs et les Grecs se partagent presque également cette riche vallée, qui s'ouvre entre le Pélion et l'Ossa. Les villages des Turcs se reconnaissent aux cyprès et aux platanes qui les entourent, ceux des Grecs à la beauté des plantations et à la culture mieux entendue des terres. On voit que les uns ne songent qu'au bien-être; ils plantent des arbres pour avoir de l'ombre, et non pour en tirer profit, tandis que les autres n'estiment que l'utile, et préfèrent un mûrier modeste, mais productif, à un magnifique platane, qui ne rapporte rien. Le génie opposé des deux peuples se révèle à première vue. Les Turcs ne vivent que pour jouir, et trouvent que le plaisir est trop acheté par une fa-

[1] *Castri* de *Castro* (château).

tigue; les Grecs tiennent beaucoup plus à l'argent qu'au repos, et ne reculent devant aucun travail pour augmenter leur patrimoine. De ces deux races, on devine quelle est dès maintenant la plus riche et quelle sera bientôt la seule maîtresse du pays.

La plaine d'Aghiá est coupée en deux par une petite chaîne isolée, au milieu de laquelle se remarque un plateau qui a pu porter une acropole. La position était importante et tout à fait dans le goût des Grecs. Mais ce n'est là qu'une simple conjecture, car il n'y reste aucune ruine. On trouve seulement au village de *Dhésiani,* situé entre cette chaîne et le Pélion, quelques pierres helléniques et une inscription tumulaire qui porte un nom de femme :

ΕΡΜΙΟΝΗ... ΑΙΩΝΟΣ

Ces ruines prouvent qu'il y a eu dans le voisinage une cité grecque; mais on ne saurait en préciser l'emplacement, car presque tous les villages de la plaine renferment des débris antiques. Je trouvai un tambour de colonne dorique cannelée à *Dúgan,* un autre de même dimension et paraissant appartenir au même édifice à *Aï-Déni* près d'Aghiá, un fragment d'architrave qui sert de fontaine à *Karalár* et plusieurs inscriptions à Aghiá même.

Au delà de Dhésiani, au point où la plaine d'Aghiá débouche dans celle de Thessalie, se trouve le village turc de Dúgan, ombragé de platanes séculaires; près de là, une autre éminence, détachée du Pélion, peut aussi avoir été une acropole. Il ne serait pas étonnant que cette plaine riche, fertile, voisine de Phères et de Larisse, située presque au centre de la Thessalie, eût été dans l'antiquité aussi peuplée que maintenant. A l'extrémité de la plaine et au pied du Pélion, s'étendent les marais que forme l'Asmáki en portant au lac Bœbéis les eaux du Pénée. Quoiqu'ils soient très-rapprochés de la montagne, ils laissent entre eux et les premières pentes un étroit espace où se trouvent les deux villages de *Plessiá* et de Castrí. Plessiá n'est déjà plus dans la plaine d'Aghiá; il occupe précisément l'angle nord-ouest du Mavróvouni. Castrí est plus au sud encore, du côté du lac Bœbéis. C'est à ce dernier village que je me suis arrêté, en décrivant le versant du Pélion qui regarde la Thessalie. Il y avait là une ville ancienne dont les ruines et la position méritent une étude attentive.

Les murs suivent la forme et font tout le tour d'une hauteur qui descend en pente brusque vers la plaine et se termine par un

talus peu élevé. De ce côté, qui est le plus accessible, l'enceinte est double. Du côté opposé, sur un plateau qui forme la partie la plus haute de la ville, s'élèvent encore les murs flanqués de tours d'une acropole. Dans tout ce vaste espace il ne reste aucun vestige d'édifices; on n'y voit qu'une vieille église ruinée et sans intérêt. L'enceinte de l'acropole et la partie des murs de la ville qui regarde le village de Castrí sont bien conservées; des tours demi-circulaires sont encore debout de distance en distance. Au sud, au contraire, il ne reste que des pans de murailles en ruines et la base d'une tour également circulaire.

Au pied de la hauteur, une source très-abondante sort des rochers et va se perdre ensuite dans les marais. Comme elle servait sans doute à approvisionner la ville, qui ne renferme pas de citernes, elle est défendue par une tour carrée. Je remarquai dans cette tour, aussi bien que dans toutes les murailles voisines, des trous carrés et circulaires dont la disposition régulière avait frappé M. Leake; M. Normand m'assura qu'ils avaient dû servir simplement à supporter des échafaudages.

L'enceinte de la ville, l'acropole, la tour située au bas de la montagne, tout est construit en briques et en pierres cimentées. Ces ruines grossières ne peuvent dater que du Bas-Empire; elles ressemblent aux constructions byzantines de la plus mauvaise époque. On remarque seulement dans les murs, au milieu des briques et des pierres de petite dimension dont ils se composent, quelques blocs réguliers qui ont dû appartenir à une enceinte hellénique.

Entre la source et le village de Castrí quelques pierres alignées et profondément enfoncées en terre indiquent peut-être la direction d'un mur ancien. Au delà de la tour, en suivant au sud le pied de la montagne, on trouve un autre mur, beaucoup mieux conservé, qui se perd, au bout de quelque temps, au milieu des broussailles et des vignes. Il a été élevé pour protéger la route contre les irruptions du marais et pour empêcher l'eau fétide de la plaine de se mêler à celle de la source. M. Leake[1] le croit hel-

[1]
ΕΛΛΑΝΟΚΡΑΤΗ
ΞΞΕΙΤΩΤΑΜΙΕΥ
ΞΑΞΟΔΩ ΕΚΑΤ |
ΟΜΠΕΔΩ ΤΕΡΜΟ
ΝΑ

Leake, *Northern Greece*, IV, p. 406, inscript. 204.

lénique et il en donne pour preuve une inscription trouvée aux environs où il est question d'une route de cent pieds de long. Mais l'inscription elle-même, que du reste je n'ai pas retrouvée, me paraît d'une antiquité douteuse, et quant au mur, il est certainement moderne, quoique solidement construit. Il y en a un semblable au village voisin de Plessiá, élevé également comme une barrière entre la route et le marais.

Cette hypothèse de M. Leake est probablement la suite du système qu'il adopte à propos de quelques ruines de la Thessalie. Par une erreur incroyable chez un homme qui avait visité si complétement la Grèce et vu tant de murs antiques, il suppose que l'acropole de Castrí, telle qu'elle subsiste aujourd'hui, est l'œuvre des Grecs. D'autres ruines du même genre trouvées en Magnésie, entre autres celles de Skíti, dont j'ai parlé, lui font penser que les Thessaliens avaient un procédé de construction particulier et que, contrairement à l'usage des anciens Grecs, ils employaient dans leurs murailles la brique et le mortier : une opinion si étrange ne peut même pas se défendre. Les murs helléniques sont précisément reconnaissables, parce qu'on n'y trouve aucune trace de ciment. Ils se composent toujours et sans exception de pierres posées les unes au-dessus des autres et maintenues en équilibre par leur disposition et par leur propre poids. Il n'y a aucun exemple de l'emploi du mortier et de la brique dans des monuments grecs. Il est impossible d'attribuer à une race hellénique, quelque étrangère à la civilisation qu'on la suppose, les constructions de Castrí. Peut-on croire que, dans un coin de la Thessalie qui renferme tant d'acropoles, à quelques milles de Phères et de Pharsale, le petit peuple des Magnètes, seul entre tous les Grecs, ait eu un art à lui et en ait si bien gardé le secret qu'on n'en retrouve aucune trace chez ses voisins ?. On sait d'ailleurs comment il bâtissait; les murs d'Horménium et de Bœbé sont encore debout. Ses œuvres étaient bien grossières; mais du moins il se conformait à la tradition. Dans ces murailles informes on ne retrouve aucune trace de ciment.

On ne comprendrait l'hypothèse de M. Leake que dans un de ces cas extrêmes où l'archéologue désespéré ne peut échapper à une difficulté que par un paradoxe. Mais le savant voyageur n'en était pas réduit à cette alternative. Les ruines de Castrí ne devaient ni le surprendre, ni l'embarrasser; il n'est pas nécessaire qu'elles

soient grecques : elles ressemblent à toutes les murailles construites par les Byzantins sur l'emplacement et avec les débris d'antiques acropoles. M. Leake s'en aperçoit lui-même; néanmoins il est arrêté par une objection qu'il grossit à plaisir. Il lui paraît impossible que, sous les empereurs grecs, la Thessalie ait été assez populeuse et assez riche pour qu'on y ait élevé de telles forteresses. Mais d'abord nous connaissons peu l'histoire de cette province au moyen âge; pourquoi n'aurait-elle pas eu, à cette époque, des cités de deux milles de tour aussi bien qu'aux temps homériques? En outre, les ruines de Castrí n'indiquent pas une grande prospérité publique: on n'y trouve aucun monument, aucune œuvre d'art, aucune trace de grands édifices, rien de ce qui annonce chez un peuple le luxe et la richesse. Elles n'ont de remarquable que leur étendue; mais cette étendue elle-même s'explique par leur position. L'enceinte des murailles suit les mouvements du terrain et se développe dans des limites tracées d'avance par la nature. Elle ne peut pas être plus petite que le plateau sur lequel est construite la ville, sans en compromettre la sûreté, et sans exposer les points les plus importants aux surprises de l'ennemi? D'ailleurs ne laisse-t-on pas des espaces vides dans l'intérieur des murailles, et une enceinte de deux milles de tour suppose-t-elle une énorme population?

Quant aux fortifications qui paraissent si étonnantes à M. Leake, elles n'ont exigé de ceux qui les ont élevées ni beaucoup d'art, ni de grandes ressources. On en imagine difficilement de plus barbares, de plus simples et de moins coûteuses. Elles se composent partout de quelques pierres liées ensemble avec des briques et du mortier.

M. Leake emploie, pour soutenir son opinion, un dernier argument qui lui paraît décisif. La forte position de l'acropole de Castrí, défendue par des ravins et par un torrent, placée près de la seule source qui soit connue dans la plaine, dominant de riches campagnes qui devaient suffire à ses habitants, la forme même du plateau, qui semble préparé par la nature pour recevoir une ville, et enfin la découverte de quelques médailles et de deux inscriptions, lui font croire que la hauteur a été jadis occupée par les Grecs. Sur ce point, je me garderai de le contredire : il est trop évident que l'emplacement de Castrí est celui d'une ville hellénique. Mais que de lieux habités par les Grecs l'ont été plus tard par les Romains, par les Byzantins, par les Vénitiens et par les

Turcs! Souvent le passage de ces conquérants a si bien détruit les ruines antiques qu'il n'en reste plus que quelques pierres. M. Leake savait mieux que personne que beaucoup d'enceintes helléniques ont été refaites ou réparées à différentes époques.

Castrí n'est qu'un misérable hameau composé à peine de dix maisons; l'envahissement progressif du marais a fait fuir les habitants. J'y cherchai inutilement l'inscription citée par M. Leake et une autre qu'il ne put lire, mais qui avait été trouvée dans le mur d'enceinte de la ville. Je ne pus tirer aucun renseignement des paysans; ils ne m'apportèrent ni médailles, ni fragments antiques. Je trouvai cependant, au milieu de la cour d'une église, une stèle dans le goût des Grecs, dont la partie supérieure est taillée en forme de conque. Quoique les ornements en soient grossiers, elle peut dater de la décadence de l'art hellénique. J'y lus à grand'peine les lettres suivantes: ΕΚΟΛΛΕΚ qui ne sont pas d'une belle époque. Une autre stèle, que je vis également dans la même cour, est beaucoup plus barbare; elle représente un cavalier dont les formes sont à peine indiquées. L'écriture est aussi grossière que le dessin. J'y lus en lettres très-mal formées :

ΑΝΘΕΜΙCΤ
ΟΝΙΔΙΝΑΝ
ΔΡΑCΙΤΥΚΙ
ΔΗΝΜΝΗ
. . . ΝΗΡ

Cette stèle ne peut être que du Bas-Empire et d'une très-mauvaise époque. J'en vis deux exactement semblables à Aghiá, et l'une d'elles portait la date du XIe siècle.

En somme, les Grecs n'ont laissé à Castrí d'autres ruines qu'une inscription et quelques pierres engagées dans les murs. Il n'en est pas moins certain qu'il y avait là une ville ancienne; mais j'éprouve un grand embarras à lui donner un nom. Avant de l'essayer, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le pays.

Comme nous ne savons pas quelles étaient dans l'antiquité les limites du lac Bœbéis, nous ne pouvons reconnaître avec certitude les emplacements voisins. Un des lieux les plus célèbres de cette partie de la Thessalie était la plaine de Dotium, patrie de Coronis, fille de Phlégyas[1]. « Cette vierge pure, dit Hésiode, qui du som-

[1] Apollod. III, 10.

met sacré des collines jumelles, descendant aux champs de Dotium, en face d'Amyros, si fertile en raisins, baignait ses pieds dans les eaux du lac Bœbéis. »

> Ἤ οἵη Διδύμους ἱεροὺς ναίουσα κολώνους
> Δοτίῳ ἐν πεδίῳ, πολυβότρυος ἀντ' Ἀμύροιο,
> Νίψατο Βοιβιάδος λίμνης πόδα πάρθενος ἀδμής[1].

Apollon l'avait séduite sur les collines jumelles qu'elle habitait, et l'avait rendue mère d'Esculape[2]. Mais les amours du dieu ne furent pas de longue durée; un corbeau lui annonça bientôt que la jeune Coronis s'était unie à Ischys, fils d'Élatée[3]. Les dieux n'étaient pas patients; Apollon se vengea. « Dès qu'il eut appris ce nouvel hymen et la trahison impie d'Ichys, fils d'Élatée, il envoya sa sœur enflammée d'un indomptable courroux à Lacérée; car la jeune fille demeurait près des rivages escarpés du lac Bœbéis[4]. »

Tous ces textes prouvent qu'il y avait près du lac Bœbéis une plaine de Dotium[5], et dans cette plaine des collines jumelles[6] et une ville de Lacérée[7]. A l'ouest du lac, sur des hauteurs rocheuses qui s'élèvent dans la plaine entre le Pélion et le mont Karádagh (montagnes de Cynoscéphales), on distingue deux sommets qui, par leur position et par leur forme, rappellent les collines jumelles d'Hésiode. M. Leake[8], qui a visité cette chaîne, a trouvé, au-dessus du village de Pétra, des ruines polygonales et y place Lacérée ou Dotium (car il y avait une ville de ce nom, suivant Étienne de Byzance[9]). Il s'ensuit naturellement que la plaine de Dotium

[1] Hésiod. apud Strab. IX, p. 442; XIV, p. 647.
[2] Apollod. III, 10.
[3] Scol. Pind. *Pyth.* III, 14; *ap. Guttl.* 90.
[4] Καὶ τότε γνοὺς Ἴσχυος Εἰλατίδα
Ξεινίαν κοιτὰν ἀθέμιν τε δόλον,
Πέμψεν κασιγνήταν μένει
Θύοισαν ἀμαιμακέτῳ
Ἐς Λακερείαν· ἐπεὶ
Παρὰ Βοιβιάδος
Κρημνοῖσιν ᾤκει παρθένος.
Pind. *Pyth.* III, 55.
[5] Hésiod. apud Strab. IX, 442.
[6] *Ibid.*
[7] Pind. *Pyth.* III, 55.
[8] Leake, *North. Greece*, IV, p. 446.
[9] Steph. Byzant. in Δώτιον.

devait être derrière les hauteurs de Pétra, au pied du mont Karádagh. Mais Strabon[1] dit qu'elle était voisine à la fois de l'Ossa et du lac Bœbéis, située au milieu de la Thessalie et enfermée dans une enceinte particulière de montagnes. Ces détails ne conviennent guère à la position que choisit M. Leake, et le savant voyageur le sent si bien qu'il omet ce texte important. En effet, la plaine de Pétra, que j'ai traversée, à mon premier voyage en Thessalie, est ouverte dans toute sa largeur au nord et au sud, et beaucoup plus près du Pélion que de l'Ossa.

Mais il est plus facile de trouver des objections contre un emplacement déjà choisi que d'en indiquer un meilleur. Si l'on connaissait la position d'Amyros qui, suivant Hésiode[2], était en face de la plaine de Dotium, ce serait un premier indice. Elle est indiquée plutôt que fixée par les deux seuls auteurs qui puissent jeter quelque lumière sur la question, Apollonius de Rhodes et V. Flaccus. Encore Apollonius nous est-il suspect à plus d'un titre comme alexandrin et comme poëte de la décadence. V. Flaccus est plus digne de foi, et son témoignage donne de la force à celui d'Apollonius. Il faut remarquer d'ailleurs qu'ils ne contredisent ni Strabon, qui place la plaine de Dotium, près de l'Ossa, ni Hésiode, qui la place en face d'Amyros; car ils font couler l'un et l'autre le fleuve Amyros, qui avait donné sans doute son nom à la ville entre Mélibée et Eurymène, c'est-à-dire dans la plaine d'Aghiá, située au pied de l'Ossa[3].

Sans prétendre à aucune certitude, on peut raisonnablement conclure de cet accord entre quatre écrivains, dont deux au moins

[1] *Τοῦτο δέ ἐστι πλησίον τῆς ἄρτι λεχθείσης Περῤαιβίας καὶ τῆς Ὄσσης καὶ ἔτι τῆς Βοιβηΐδος λίμνης, ἐν μέσῃ μέν πως τῇ Θετταλίᾳ, λόφοις δὲ ἰδίοις περικλειόμενον.* (Strab. IX, 442.)

[2] Hésiod. ap. Strab. IX, p. 442.

[3] *Ἔνθεν δὲ προτέρωσε παρεξέθεον Μελίβοιαν*
. . . . οὐδ' ἔτι δηρὸν
Μέλλον ὑπὲκ ποταμοῖο βαλεῖν Ἀμύροιο ῥέεθρα,
Κεῖθεν δ' Εὐρυμένας. . . . . . .

Apoll. *Argon.* I, 592.

. . . . Vidisse putant Dolopeia busta
Intrantemque Amyron curvas quæsita per oras
Æquora, flumineo cujus redeuntia vento
Vela legunt; remis insurgitur; inde salutant
Eurymenas.

V. Flaccus, *Argon.* I, 11.

ont une grande autorité, que la plaine de Dotium ou faisait partie de celle d'Aghiá ou en était voisine. Car elle devait être à la fois près du lac Bœbéis, auquel aboutit cette dernière, et près de la ville d'Amyros, assurément voisine du fleuve de ce nom, qui se jette dans la mer, non loin de Mélibée. La grande difficulté qui empêche de retrouver cette plaine fameuse, c'est que Strabon la place dans une enceinte de montagnes particulières. La seule vallée de Thessalie qui réponde à cette description est celle de *Kíserli,* au pied de l'Ossa; mais, si elle semble indiquée par le texte de Strabon, elle a le défaut d'être un peu éloignée du lac Bœbéis. On n'y voit pas non plus les deux collines jumelles dont parle Hésiode. Néanmoins, comme cette forme de montagne ne se retrouve que sur la petite chaîne de Pétra, et qu'il y a de bonnes raisons pour ne pas placer de ce côté la plaine de Dotium, cette dernière objection n'est que secondaire. La première a plus de gravité, sans être décisive, car nous ne savons pas jusqu'où s'étendait autrefois le lac Bœbéis; aujourd'hui, les marais qui en dépendent vont jusqu'au village de Karálar, et une grande partie de l'espace compris entre ce point et les hauteurs qui ferment au sud la plaine de Kíserli, paraît avoir été marécageuse. J'y remarquai notamment un petit bois de platanes où les plantes aquatiques, les joncs et les roseaux se mêlent aux arbres et s'élèvent à une grande hauteur. Si c'était là la limite extrême du lac, il touchait presque au pied des premières montagnes de Kíserli, dont les pentes abruptes rappellent ces bords escarpés du lac Bœbéis près desquels Pindare[1] place la jeune Coronis. On peut donc, avec quelque raison, donner à la plaine de Kíserli le nom de Dotium.

Dans ce cas, Amyros, « fertile en raisins[2] » se placerait à Castrí, qui est en face, quoiqu'à une assez grande distance des hauteurs de Kíserli. Les environs du village sont en effet couverts de vignes, et toute cette partie de la plaine est admirablement propre à cette riche culture. Le fleuve Amyros serait alors ce torrent qui prend sa source dans la plaine d'Aghiá et vient se mêler, près de Plessiá, aux eaux du marais. En acceptant cette hypothèse, il faudrait admettre qu'Apollonius et V. Flaccus se sont trompés, non point sur la vallée où coule l'Amyros, mais sur la direction de son

[1] *Παρὰ Βοιβιάδος κρημνοῖσιν.* (Pind. *Pyth.* III, 60.)

[2] *Πολυβότρυς.* (Hésiod. ap. Strab. IX, p. 442.)

cours; car ils le font aboutir à la mer, près de Mélibée. Si Amyros est à Castrí, la plaine Amyrique dont parle Polybe[1] s'étend au nord du village, entre l'avancement que forme la hauteur de l'acropole et l'ouverture de la plaine d'Aghiá. On comprend tout ce qu'il y a d'incertain dans ces hypothèses; je ne les propose que sous toutes réserves. M. Leake[2] suppose, lui aussi, que l'emplacement de Castrí est celui d'Amyros, quoiqu'il place Dotium à Pétra. En effet, Castrí est à la fois en face des hauteurs de Kíserli au nord et en face de Pétra au sud, et à peu près à une distance égale des deux points.

En admettant qu'Amyros fût à Castrí, on pourrait placer sur une des hauteurs qui ont dû être occupées par les Grecs dans la plaine d'Aghiá, soit au-dessus de Dhésiani, soit près de Dúgan, Thaumaci, l'une des cités qui appartenaient à Philoctète, voisine sans doute de Mélibée, sa capitale. Mais nous en sommes réduits, par l'insuffisance des textes anciens et par le manque absolu d'inscriptions et de ruines, aux plus vagues conjectures sur tous ces emplacements. Il paraît impossible, à moins de nouvelles découvertes, de déterminer la position exacte de villes et de lieux si peu connus[3].

Avant de commencer l'exploration de l'Ossa, il me reste à dire un mot de cette ligne de forteresses byzantines dont j'ai suivi la trace tout autour du Pélion et qui indique l'importance que les empereurs d'Orient ont attachée à cette partie de la Thessalie. Les hauteurs de Lekhónia, de Gennitzaro-Cástro, de Lefó-Cástro, sur le golfe Pagasétique, de Sépias, d'Ebraío-Cástro et de Skíti, sur le golfe Thermaïque, enfin de Castrí et de Bœbé, ont été occupées et fortifiées au Bas-Empire, comme si les souverains du pays eussent voulu défendre de toutes parts l'accès de la montagne et s'y renfermer aussi sûrement que dans un camp retranché. Ce petit coin de la Thessalie a-t-il été le théâtre d'une lutte désespérée entre les Thessaliens et les barbares qui ont assailli à diverses reprises les provinces de l'empire? S'est-il livré sur les pentes du Pélion quelques-

[1] Polyb. V, 99.

[2] Leake, *North. Greece,* IV.

[3] Étienne de Byzance dit qu'il y avait une ville du nom de Pélion; mais, comme elle n'est indiquée par aucun autre écrivain, elle n'a peut-être jamais existé, non plus que la ville d'Ossa citée par le même auteur. Πήλιον *πόλις Θεσσαλίας λέγεται καὶ* Πηλία. (Steph. Byzant. *De Urb.* p. 639.)

uns de ces combats où les Grecs du Nord, race de guerriers, retrouvaient leur courage pour défendre leur patrie contre les invasions, combats glorieux peut-être, et qui eussent mérité d'être racontés par l'histoire?

Les écrivains byzantins, tout occupés d'intrigues de cour et de révolutions de palais, ne nous donnent aucun détail sur les malheurs qui frappaient les provinces. La Grèce surtout est oubliée : elle ne tient qu'une place insignifiante dans les annales du Bas-Empire. Cependant, le souvenir d'une grande bataille s'est conservé dans le pays. Si l'on en croit la tradition locale, près de Neókhori, dans un lieu dont j'ai déjà parlé, et où se trouvent encore des monceaux d'ossements humains qui lui ont fait donner le nom de Κόκκαλα (os), les Grecs et les barbares se sont rencontrés, et la victoire est restée aux premiers. Les traditions sont toujours flatteuses : elles ne conservent pas le souvenir des défaites et ne rappellent que les succès.

Quels étaient ces barbares? Venaient-ils du Nord ou de l'Asie? Cette invasion date-t-elle du bouleversement de l'Empire romain ou de l'apparition de l'islamisme? C'est ce que ne nous apprend aucun des historiens byzantins; mais, à défaut de l'histoire, les croyances populaires nous viennent en aide. La plupart des Turcs qui possèdent et habitent la plaine de Larisse sont originaires d'Iconium en Bithynie, et portent encore aujourd'hui le nom de Khoniárides (Turcs d'Iconium). Chassés sans doute de leur patrie par les croisés, maîtres de l'Asie Mineure, ils traversèrent la mer et vinrent s'établir dans la riche province de Thessalie, longtemps avant la prise de Constantinople. Mais cet établissement ne se fit pas sans luttes; les Grecs, possesseurs du pays, durent résister à une invasion qui menaçait leur foi et leur indépendance. C'est sans doute à cette époque que se livra la grande bataille dont les habitants de Neókhori ont gardé le souvenir. Il est permis de croire, malgré la tradition, que les Grecs, vaincus, furent obligés de quitter la plaine et de chercher un refuge dans la montagne. Peut-être, à ce moment critique, songèrent-ils à rendre inviolable leur dernier asile, en l'entourant d'une ceinture de forteresses qui dominaient à la fois les deux golfes et la Thessalie. Cette hypothèse confirme la tradition des habitants des vingt-quatre villages, qui se croient une race d'exilés venus de différents points de la Grèce pour échapper les uns au pouvoir

tyrannique d'un duc de l'Archipel, les autres aux exactions des Turcs; elle explique, en même temps, comment le Pélion tout entier est habité par la race grecque, qui s'y est réunie et fortifiée au temps de la conquête turque. En Grèce, comme dans la plupart des pays conquis, les montagnes ont servi de refuge aux vaincus.

En résumé, l'enceinte des forteresses qui entoure le Pélion a été certainement élevée par les Grecs du Bas-Empire, et, quels que soient les ennemis contre lesquels ils aient eu à lutter, il semble que les chefs du pays, ou les gouverneurs de la province dépendants de Constantinople, aient essayé d'opposer à l'invasion la plus vigoureuse résistance, en se renfermant dans la montagne comme dans un fort.

CHAINE DE L'OSSA.

AGHIÁ. — RHIZUS. — EURYMÈNES. — COUVENT DE SAINT-DIMITRI. — VALLÉE DE KÍSERLI.

On ne trouve sur l'Ossa aucune ruine importante; les noms mêmes des villes anciennes bâties sur la montagne sont parfaitement obscurs. Elle est loin du reste d'avoir la même étendue que le Pélion : on peut facilement en faire le tour en deux jours de marche. Comme je l'ai explorée à deux reprises différentes et que je n'y ai fait aucune découverte, je me bornerai à indiquer les points qui m'ont paru remarquables, sans entrer dans tous les détails d'un itinéraire.

L'Ossa a une forme particulière qui le distingue des montagnes voisines : de quelque côté et à quelque distance qu'on l'aperçoive, on ne peut le confondre avec aucune autre. Large et puissant à sa base, il se termine par un sommet très-étroit qui ne s'élève pas en droite ligne comme les pics ordinaires, mais qui s'incline légèrement du côté de la plaine et semble s'affaisser sur lui-même. Cette disproportion si remarquable entre le haut et le bas de la montagne nuit à l'harmonie générale du paysage. A côté des cimes majestueuses de l'Olympe et de la chaîne peu élevée, mais élégante, du Pélion, le pic grêle et contourné de l'Ossa manque à la fois de grâce et de grandeur : c'est une tache dans un admirable tableau. Mais si la forme du sommet n'est pas irréprochable, des accidents de terrain, des bois épais, des cascades tombant des rochers, don-

nent un aspect très-pittoresque aux pentes inférieures de la montagne. Vue de la plaine d'Aghiá, elle se montre dans toute sa beauté: la cime disparaît; on ne voit de toutes parts que des pentes abruptes, couvertes d'arbres et entrecoupées de ravins, qui dominent les maisons et les jardins du bourg. Le contraste de cette nature agreste et de la riche culture de la plaine forme un de ces paysages frappants qui se renouvellent souvent en Grèce, mais toujours avec des couleurs et des traits différents.

Aghiá est le village le plus riche et le plus important de l'Ossa; les maisons n'y sont point entourées de grands arbres comme celles de Miliès et de Vólos. La végétation est moins puissante que sur les bords du golfe Pagasétique, mais chaque habitant n'en a pas moins son jardin, où les arbres utiles, surtout les mûriers, ont leur place. Seulement, au lieu d'être groupés en épais massifs autour des maisons et de s'élever au-dessus des toits, ils disparaissent derrière les hautes façades et n'ornent point le village de leur verdure. Le quartier turc fait exception, comme toujours; on le reconnaît au voisinage d'immenses platanes qui forment une grande place autour d'une fontaine. Les Grecs préfèrent le mûrier, et les jeunes plantations qui avoisinent le village prouvent que chaque année ils donnent des soins nouveaux à la culture. La terre semble, du reste, d'une admirable fertilité; arrosée par les cours d'eau qui viennent de la montagne, et dont le principal traverse Aghiá, elle produit du blé et de l'orge jusque dans les jardins et à l'ombre des arbres.

Il y avait autrefois à Aghiá un grand commerce de soie avec l'Allemagne : Leake dit que de son temps il avait été déjà ruiné par les guerres de la Porte et de la Russie; il ne s'est jamais relevé depuis. Aujourd'hui les habitants du bourg sont tous cultivateurs et vivent de la terre. Les femmes fabriquent encore des étoffes de soie (*fitília*), et des étoffes de soie et coton (*aladjá*), mais ce n'est point pour le pays une source de richesses; en général elles ne sortent point du village et servent simplement aux usages de chaque maison. La plus grande partie de la soie est portée à Salonique par des chevaux ou par des barques qui viennent aborder au monastère de Saint-Jean Theólogos; de là elle est envoyée sur les marchés d'Europe.

Quoique l'emplacement d'Aghiá n'ait pu être celui d'une ville ancienne, on y trouve quelques fragments grecs et byzantins ap-

portés sans doute de Mélibée ou d'une des acropoles de la plaine, peut-être même d'une hauteur qui domine le village et qu'on appelle aujourd'hui Palæó-Cástro, mais où il ne reste absolument aucune ruine. Les débris de sculpture et les tombeaux que je vis, en parcourant Aghiá et en visitant les églises, sont presque tous du Bas-Empire; je n'y trouvai de véritablement hellénique que quelques pierres enlevées sans doute à un monument et une inscription tumulaire en lettres d'une bonne époque (ΕΡΑΤΙΣ ΚΕΡΚΙΩΝΟϹ) conservée dans l'église Saint-Antoine. Dans celle de la Panághia, sur le seuil de la porte, je pus lire l'inscription suivante, dont les caractères grossiers sont évidemment byzantins : ΩΚΑΙΑΨΙΟΛΕΙϹΖΩΙΥΡΟΥ et dont il me paraît impossible de tirer aucun sens. Une pierre tumulaire trouvée dans les vignes qui avoisinent le bourg, et déposée dans une maison d'Aghiá, représente un cavalier grossièrement sculpté, semblable à celui que j'avais vu à Castrí Ce cavalier, qui était peut-être l'emblème de la profession militaire ou de la richesse du mort, est souvent reproduit sur les tombeaux byzantins. Je le retrouvai pour la troisième fois à l'église de la Panághia à Rézina, village dépendant d'Aghiá. Là seulement le sujet est plus complet : un homme et une femme à pied précèdent le cavalier, et le tout est suivi de ces mots :

ΔΙΩ.........
ΠΟΛΛΩΝϹΙΟΝ
ΗϹΑΝΔΡΑ
ΗΩΝΚΡΗΤΟ

Les environs d'Aghiá n'ont rien de remarquable. La plaine est partout fertile : cultivée là où sont les Grecs, presque inculte quand elle appartient aux Turcs. Au village d'Aï-Déni, près de Rézina, on me montra un monastère musulman dont les derviches sont en grande vénération dans le pays. Il est fermé aux étrangers, comme toutes les maisons turques; je ne pus en voir que la cour, entourée d'une galerie extérieure soutenue par des piliers de bois.

D'Aghiá, deux chemins mènent au Pénée par les deux versants opposés de l'Ossa : l'un, celui de l'ouest, serpente sur la montagne, au-dessus de la vallée de Kíserli, qui, comme je l'ai dit, doit être la plaine de Dotium; l'autre, celui de l'est, suit les pentes escarpées qui dominent le golfe Thermaïque; c'est ce sentier dif-

ficile dont j'ai parlé, en expliquant toute l'importance de la position de Mélibée, et qui pouvait conduire en quelques heures une armée de l'embouchure du Pénée à la plaine d'Aghiá.

Je m'occuperai d'abord du versant oriental : de ce côté, l'Ossa, comme le Pélion, est couvert d'épaisses forêts qui descendent jusqu'à la mer; les arbres y sont magnifiques et entourés de lianes, de lierres, de plantes grimpantes de toute espèce, qui se suspendent de branche en branche, et forment de toutes parts des fourrés impénétrables. Les châtaigniers, les tilleuls, les platanes se pressent au fond des ravins, sur les hauteurs escarpées, et envahissent quelquefois le seul sentier qui traverse la montagne. Nous avions souvent peine à nous frayer un chemin sous les rameaux pendants et au milieu des buissons touffus. Cette puissance de végétation ne se remarque que dans la Grèce du nord; au midi, les arbres sont presque toujours à une assez grande distance les uns des autres, et, quelque nombreux qu'ils soient, ils forment rarement une véritable forêt. Les pentes maritimes de l'Ossa et du Pélion ont rappelé à des officiers de marine qui les traversaient, la riche verdure des tropiques.

Ces grands bois s'étendent sans interruption depuis Thanátu, joli village entouré de mûriers, jusqu'au petit port de Fterí ou de Chaiázi, voisin de l'embouchure du Pénée. Dans tout cet espace, s'il y a des ruines, il est absolument impossible de les découvrir à cause de l'incroyable difficulté des chemins, de l'ignorance des gens du pays et du danger qu'il y aurait à s'aventurer sans guide dans ces solitudes. M. Leake[1] parle d'un lieu appelé *Tersána,* situé entre Thanátu et Káritza, où se trouvent quelques pierres quadrangulaires et des restes de bains; mais il ne l'avait pas lui-même visité, et je ne pus obtenir des paysans aucun renseignement sur cette ruine.

C'est cependant sur la côte orientale de l'Ossa que devaient se trouver les deux villes de Rhizus et d'Eurymènes, qui faisaient partie de la Magnésie. Strabon en indique clairement la position : « Il faut entendre, dit-il, par les Magnètes, dernier peuple dont parle Homère dans le dénombrement des Thessaliens, ceux qui, habitant en deçà de Tempé, depuis les bords du Pénée et le mont Ossa jusqu'au Pélion, confinaient avec les Macédoniens de la

[1] Leake, *North. Greece,* IV, p. 415.

Piérie, possesseurs de l'autre bord[1]. Si l'on doit étendre leurs possessions, ajoute-t-il, jusqu'au rivage le plus voisin du Pélion, il est naturel de leur attribuer Rhizus ainsi qu'Eurymènes, ville située sur la côte dans les parties soumises à Eumèle et à Philoctète[2]. » Ainsi, les limites du pays des Magnètes, suivant Homère, interprété par Strabon, étaient d'une part le Pénée, et de l'autre le Pélion, et c'est dans cet espace, sur le rivage le plus voisin du Pélion, que sont situées Rhizus et Eurymènes. Scylax dit, de son côté, que ces deux villes se trouvent en dehors du golfe Pagasétique[3]; et Pline, qui semble énumérer par ordre les cités maritimes des Magnètes, place Rhizus et Eurymènes entre Mélibée et l'embouchure du Pénée[4].

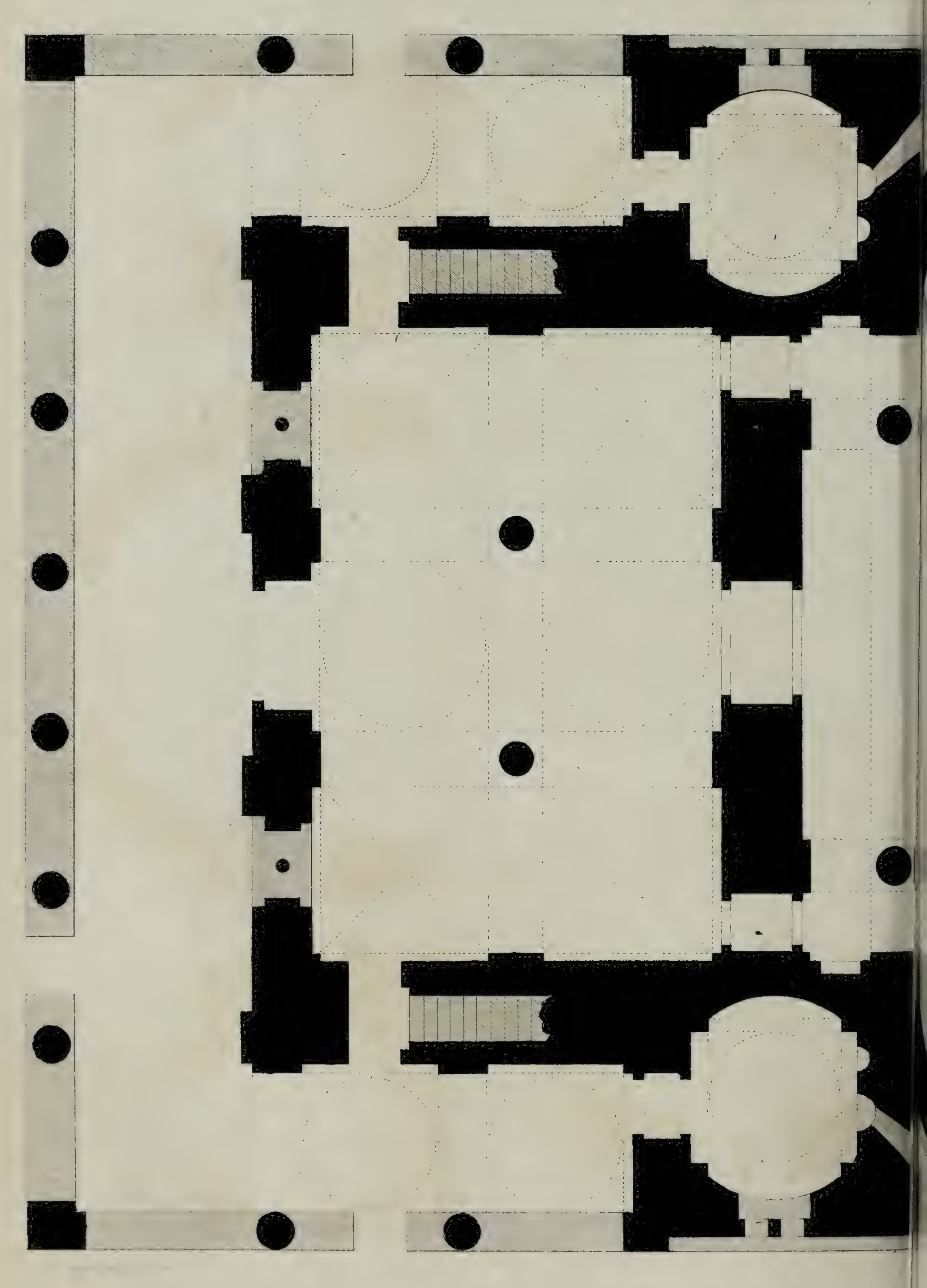
D'après cet ordre, Rhizus devait être la plus voisine de Mélibée. Elle avait peu d'importance; Strabon la compte parmi les petites villes qui ont servi à peupler Démétrias[5]; aussi ne serait-il pas étonnant qu'on ne pût en retrouver les ruines dans ce pays boisé, où les arbres et les plantes grimpantes recouvrent et détruisent en quelques années les murailles abandonnées. Elle a peut-être occupé l'un des deux points désignés par M. Leake[6] comme des emplacements antiques, soit Castrí, près de Thanátu, où je n'ai vu que des ruines modernes, soit Tersána, que je n'ai pu découvrir.

Eurymènes était plus importante que Rhizus; elle est citée plus souvent; P. Méla[7] ne nomme qu'elle ou Gyrtona, entre le Pénée et Mélibée. Apollonius et V. Flaccus semblent également oublier Rhizus en énumérant les lieux que virent les Argonautes sur la côte orientale de l'Ossa. D'après Tite-Live[8], Eurymènes était une ville de guerre vivement disputée entre les Thessaliens et les Étoliens, à qui Philippe l'avait prise. Il n'est pas non plus facile d'en déterminer l'emplacement. Sur toute la côte, je ne vois qu'un point qui ait pu convenir à une ville de quelque importance : c'est le monastère de Saint-Dimitri, situé dans la montagne, au

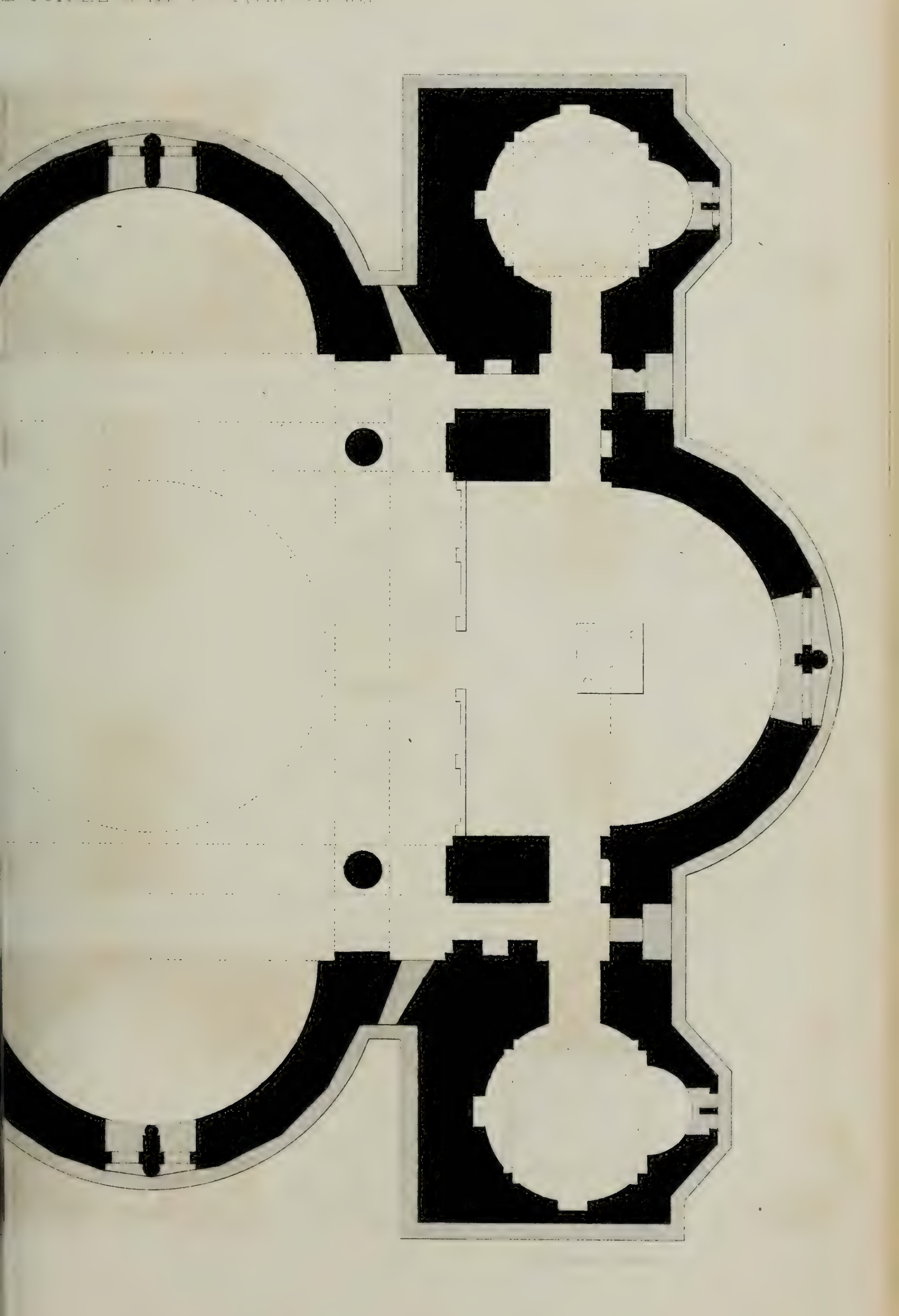
[1] Strab. IX, p. 442.
[2] *Id. ibid.* p. 443.
[3] Scylax, p. 25.
[4] Plin. *Hist. nat.* IV, 16.
[5] Strab. IX, p. 436.
[6] Leake, *North. Greece*, IV, p. 414-415.
[7] Tzucke ad Melam, 3.
[8] Liv. XXXIX, 25.

PLAN DE L'ÉGLISE DU MONASTÈRE D'ΑΓΙΟΣ ΔΗΜΗΤ

(Échelle de 0m,0 pour m



Σ SUR LE MONT




BRITISH MUSEUM
NATURAL HISTORY

nord de Káritza, au-dessus du petit port de Fterí. Là subsiste encore une église byzantine dont la fondation remonte aux premiers temps de l'empire d'Orient, et qui avait sans doute été élevée sur un emplacement antique; mais, comme il ne reste en ce lieu aucune trace de murs, et que rien n'y atteste l'existence d'une ville hellénique, on ne peut y placer Eurymènes que sous toutes réserves.

M. Leake[1], qui ne l'avait pas visité, y place Homolion; mais la position de Saint-Dimitri ne convient guère à cette dernière ville. Suivant Strabon[2], Homolion était placé près de l'Ossa, à l'endroit où le Pénée entre dans la vallée de Tempé. Le couvent de Saint-Dimitri, quoique voisin de l'embouchure du Pénée, est à plus de dix milles de la vallée de Tempé et non point près de l'Ossa, mais sur l'Ossa même; il ne se trouve pas non plus, comme Homolion, sur la route qui conduisait de la Thessalie en Macédoine, à l'endroit où l'on traversait le Pénée[3]. Il occupe une position écartée dominant la mer et les pentes escarpées de la montagne, tandis qu'Homolion, tourné vers le nord, dominait le fleuve et la plaine « aimée de Pan[4] » qui s'étend entre l'Ossa et l'Olympe.

Le couvent de Saint-Dimitri renferme de curieux restes de l'art byzantin. L'église est très-remarquable et rappelle la description faite par M. Papety, peintre, pensionnaire de Rome, des couvents du mont Athos[5]. M. Normand en a levé un plan, que j'ajoute à mon travail; quelques mots empruntés à ses notes serviront à l'expliquer.

Une porte basse, bien fermée et défendue par un mâchicoulis, donne entrée à une sorte de vestibule qui communique, par une seconde porte, à un cloître carré entouré de galeries en bois à moitié ruinées. Les cellules des moines sont au premier étage autour de ces galeries. Au centre du cloître est l'église, ornée sur la façade principale d'une galerie qui se prolonge sur une partie des faces latérales. Chacune des galeries latérales conduit à une petite chapelle à murs curvilignes, éclairée par des fenêtres étroites et

[1] Leake, *North. Greece*, IV, 415.

[2] Strab. IX, p. 443.

[3] « Ad Peneium flumen, qua transitus ab Homolio Dium esset. » (Liv. XII, 36.)

[4] *Πάν Ὁμόλω ἐράτον πέδον ὅσ7ε λέλογχας.*
Théoc. VII, 102.

[5] Couvents du mont Athos (Papety). (*Revue des Deux-Mondes*, 1845.)

décorée de peintures. Ce portique se compose de deux arcs supportés par des colonnes pour chacune des faces latérales; quant à celles de la face principale, elles ont disparu et sont remplacées par des poteaux; il paraît y en avoir eu six. Ces colonnes sont de marbre et grossières de forme; une d'elles est de vert antique; deux des chapiteaux sont d'un style composite, deux autres cubiques, et l'un d'eux est orné de feuilles sculptées. Les voûtes des galeries latérales sont en coupole à pendentifs.

Sur la façade et derrière la galerie, un vestibule peu éclairé est divisé en six voûtes par deux colonnes; quatre de ces voûtes sont des voûtes d'arête, les deux autres sont en coupole. Une porte principale et deux latérales donnent entrée dans ce vestibule, sous lequel trois autres portes, dont une grande, s'ouvrent dans l'intérieur de l'église : toutes ces portes sont en marqueterie ruinée. Les deux colonnes du vestibule sont en marbre, et, quoique d'un style grossier, elles paraissent avoir appartenu à quelque monument ancien. Les chapiteaux sont byzantins; deux autres chapiteaux, également byzantins et renversés, en forment les bases. A l'intérieur de l'église se trouvent quatre colonnes de granit gris provenant sans doute de quelque temple païen, et reliées entre elles par des arcs qui supportent une coupoel avec pendentifs. Trois culs-de-four se groupent sur les faces de ce carré, dont les deux angles laissés entre les culs-de-four et opposés au vestibule sont occupés par des chapelles semblables à celles du portique extérieur. Les chapiteaux des colonnes sont byzantins, de forme cubique, et décorés d'ornements sculptés : tous quatre sont différents.

L'intérieur de l'église est tout entier décoré de peintures d'un style assez grossier. Cependant, dans les deux culs-de-four qui se trouvent à droite et à gauche de la porte d'entrée, on remarque une série de figures qui paraissent d'une grande finesse : ce sont évidemment les plus anciennes; les autres semblent toutes avoir été refaites à une époque postérieure. Parmi les figures, les moines montrent celles de Constantin et de sa mère Hélène. Le centre de la coupole, comme dans toutes les églises byzantines, est occupé par un buste du Christ sur ciel étoilé; au-dessous, règne un cercle d'anges sur fond d'or. Dix fenêtres étroites éclairent cette coupole, et sont séparées l'une de l'autre par des figures de saints. Au-dessous des fenêtres, deux autres figures représentant

le Père et le Fils, au milieu desquels on voit le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, occupent une place principale, au milieu d'une suite de portraits. Quant à la construction, ainsi que dans la majeure partie des églises grecques, elle se compose d'assises alternatives de petites pierres et de briques. Toutes les portes sont cintrées et tous les arcs en plein cintre et énormément surhaussés.

Quelques morceaux de marbre engagés dans les murs du cloître, des fragments de sculpture et des colonnettes qui ornent une fontaine dans la cour, appartiennent sans doute, ainsi que les colonnes de l'intérieur, à l'église primitive, qui a dû précéder l'église actuelle. M. Normand pense que l'édifice, tel qu'il est conservé, peut remonter au quatrième siècle de l'ère chrétienne, car on y retrouve le style byzantin le plus pur; mais il a été certainement élevé sur l'emplacement d'une chapelle plus ancienne, et peut-être d'un temple. Il est malheureusement impossible d'avoir la date précise de sa fondation. Le couvent, autrefois riche et puissant, a été dévasté par les Turcs et abandonné pendant de longues années. Les archives ont disparu. La tradition même de son histoire s'est perdue; il ne reste aujourd'hui, pour la conserver, qu'un vieux moine de soixante et dix ans, qui ne l'a peut-être jamais connue entièrement, et dont l'âge et les malheurs ont altéré la mémoire. Ce vieillard a entendu dire, dans sa jeunesse, que le monastère avait été fondé par Justinien, croyance qui n'a rien d'invraisemblable. La construction et la décoration architecturale de l'église, quoique les peintures aient été souvent retouchées, peuvent très-bien remonter à cette époque.

Mais ce qui serait plus intéressant encore à connaître, c'est l'histoire de l'église primitive, certainement antérieure à Justinien, et du temple qui l'avait sans doute précédée. Je ne pus tirer du vieux moine aucun renseignement sur cette obscure origine de son couvent. Fatigué de mes questions, il me conduisit à la grande porte en marqueterie de l'église, et me montra, sur un des battants, la date de 777, qui indique sans doute l'année où la porte fut posée. Ce n'était là qu'un renseignement de peu d'importance; il confirma seulement les conjectures de M. Normand sur l'antiquité des ornements en bois de l'église. Une croix sculptée, d'un curieux travail, que nous vîmes dans le chœur, et qui représente différentes scènes de la Passion, doit dater de la même époque.

Le couvent de Saint-Dimitri a gardé longtemps, comme celui de Pathmos, les chartes byzantines que lui envoyaient, à leur avénement, les empereurs de Constantinople, pour confirmer ses titres de possession et ses priviléges; mais cette précieuse collection, conservée jusqu'à la guerre de l'indépendance, a été dispersée ou anéantie par les Turcs : il me fut impossible d'en trouver le moindre vestige. Quelques manuscrits ont été plus heureux, malgré la négligence de leur possesseur, qui les a laissés pourrir dans le vestibule et sous les arcades de l'église. J'achetai ceux qui n'étaient pas complétement rongés par les vers, et j'essayai de déchiffrer les plus abîmés, dont les pages tombaient en poussière au contact de l'air; je pus m'assurer qu'ils étaient tous religieux, et qu'aucune œuvre de l'antiquité grecque ne s'y trouvait mêlée. Le moine de Saint-Dimitri les avait tous lus et les lisait encore devant moi; son assistance abrégea mes recherches et m'empêcha de rien laisser échapper. Outre ceux que je rapporte en France, et dont j'ai fait hommage à la Bibliothèque impériale, j'ai laissé les fragments mutilés des manuscrits suivants :

1° Manuscrit peu ancien, sur papier.

Ὑπόμνημα διαλάμβανον μερικῶς τοὺς ἀγῶνας καὶ ἄλλα καὶ ἀποδημίαν καὶ τελείωσιν τῶν ἁγίων καὶ κορυφαίων ἀποστόλων Πέτρου καὶ Πάυλου.

2° Manuscrit également sur papier, plus moderne encore.

Περὶ Θεοδώρου ναυκλήρου καὶ Ἀβραμίου τοῦ Ἑβράιου.

3° Actes des apôtres, *Πράξεις τῶν ἀποστόλων*, sur papier.

4° Sur papier, vies de saint Théodose, du moine Neilon de Constantinople et de saint Antoine, avec la formule consacrée :

Ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἀντωνίου.

5° Recueil de vies des saints et de martyrs (sur papier).

Βίος τῶν ἁγίων καὶ ἐνδόξων τοῦ Χριστοῦ μαρτύρων Ταράχου, Πρόβου καὶ Ἀνδρονικοῦ.

Βίος τῶν ἁγίων ἱερομαρτύρων Κάρπου καὶ Παμπύλου.

Βίος τῶν ἁγίων Ναζαρίου, Προτασίου καὶ Κελσίου.

Βίος τοῦ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Λουκιανοῦ.

Βίος τοῦ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Λογγίνου.

Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον ἀπόστολον καὶ εὐαγγελιστὴν Λούκαν.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου ὁσιομάρτυρος Ἀνδρέου ἐν τῇ Κρίσει.

Μαρτύριον τοῦ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Ἀρτεμίου.

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου Ἱλαρίωνος.

Βίος καὶ πολιτεία Ἀβερκίου ἐπισκόπου Ἱεραπόλεως.

Ὑπόμνημα εἰς τὸν ἅγιον Ἰάκωβον ἀπόστολον καὶ ἀδελφόθεον.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Ἀρέθα καὶ τῶν σὺν αὐτῷ καὶ ἱστορία τῶν κατὰ χώρας πραχθέντων.

Μαρτύριον τῶν ἁγίων μαρτύρων Μαρκιανοῦ καὶ μαρτύριον τῶν νοταρίων.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου καὶ ἐνδόξου μεγαλομάρτυρος Δημητρίου.

Βίος καὶ πολιτεία καὶ μαρτύριον τοῦ ἁγίου ὁσιομάρτυρος Ἀναστασίου.

Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου Ἀβραμίου.

Μαρτύριον τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Ζηνοβίου καὶ Ζηνοβίας τῆς ἀδελφῆς αὐτοῦ.

6° Manuscrit également moderne et sur papier.

Περὶ τοῦ δεῖν πάνδοτε τῶν οἰκειῶν ἁμαρτιῶν τὴν ἐξομολόγησιν ποιεῖσθαι· καὶ διὰ παντὸς πρὸ ὀφθαλμῶν ἔχειν τὸν τοῦ Θεοῦ φόβον.

Περὶ φθόνου καὶ μισαδελφίας.

Περὶ ὑπομονῆς καὶ προσευχῆς.

Ἔτι περὶ ὑπομονῆς καὶ τῶν ἀχράντων καὶ θείων τοῦ Χριστοῦ πάθων καὶ κατὰ Ἰουδαίων.

7° Manuscrit sur papier, également moderne; langue déjà barbare.

Βίος ἐν ἐπιτομῇ τοῦ Ἰωαννοῦ τοῦ ἡγουμένου τοῦ ἁγίου ὄρους Σινᾶ· συγγραφαὶ παρὰ Δανίηλ μοναχοῦ Βαιθίνου.

Περὶ μετανοίας μεμεριμνημένης καὶ ἐναργοὺς λόγος καὶ περὶ ἀνεκφράστων λογισμῶν τῆς βλασφημίας.

Περὶ ὕπνου καὶ προσευχῆς καὶ τῆς ἐν συνοδίᾳ ψαλμοδίας.

Περὶ ἀναισθησίας καὶ τῆς νεκρώσεως ψυχῆς καὶ θανάτου νοὸς πρὸ θανάτου σώματος.

Περὶ διακρίσεως ἐνδιακρίτου.

Περὶ τοῦ συνδέσμου τῆς ἐναιρετοῦ τριάδος ἐν ἀρεταῖς.

8° Vieux manuscrit en parchemin dont il ne reste plus que quelques feuillets.

Περὶ πλεονεξίας.

9° Manuscrit moins ancien, également en parchemin.

Γεωργίου μητροπολίτου Νικωμηδίας καὶ ῥήτορος λόγος τῇ ἁγίᾳ καὶ μεγάλῃ παρασκευῇ εἰς τὸ· εἰστήκησαν παρὰ τῷ σταυρῷ τοῦ Ἰήσου, ἡ μήτηρ αὐτοῦ, καὶ ἡ ἀδελφὴ τῆς μητρός.

On voit que ces manuscrits, tous religieux, renferment en gé-

néral des vies de saints ou des commentaires sur quelques phrases du Nouveau et de l'Ancien Testament. Ce sont les bréviaires des moines grecs : chaque jour, ils doivent lire une vie de saint différente; un manuscrit complet en contient trente, autant qu'il y a de jours dans un mois, et porte le nom du mois auquel il est affecté. Mais les traditions ont un peu varié dans l'Église grecque, et quelques-uns de ces livres ne sont plus ceux dont on se sert aujourd'hui; de nouveaux saints ont remplacé les anciens.

Je fus obligé de laisser entre les mains du moine le manuscrit le plus beau et le plus curieux de la collection, pour lequel il témoignait un attachement tout particulier : ce sont les quatre Évangiles écrits sur parchemin, en lettres d'or et avec une admirable finesse, ornés de miniatures représentant les quatre évangélistes, et enrichis de notes marginales que la tradition attribue à saint Achillios, évêque de Larisse, l'une des lumières du concile de Nicée. La date probable, l'état de conservation du manuscrit, et surtout la tradition relative à ces notes, lui donnent une valeur que le moine sait apprécier, car il ne veut pas s'en défaire à moins de 4,000 piastres turques (1,000 francs).

Le versant occidental de l'Ossa, qui domine la vallée de Kíserli, forme un contraste frappant avec le versant opposé. Sur le bord de la mer, la végétation est magnifique; du côté de la plaine, on n'aperçoit que quelques arbres rabougris sur les hauteurs, et les rochers gris de la montagne n'offrent à l'œil que des teintes sèches et tristes. J'avais fait la même remarque à propos du Pélion, qui est aussi très-nu et très-aride au-dessus du lac Bœbéis. Les deux montagnes appartiennent au même système et ont suivi la même loi. Sur l'une et l'autre, toute la végétation s'est portée du côté de la mer.

En suivant les pentes inférieures de l'Ossa, au sortir de la plaine d'Aghiá, on rencontre, avant d'entrer dans la vallée de Kíserli, le village de *Marmariáni,* ainsi nommé parce qu'on y a trouvé beaucoup de marbres, dispersés maintenant dans les villages des environs. Il y avait là sans doute une ville ou une forteresse ancienne, peut-être Thaumaci, peut-être cette Amyros dont je n'ai pu préciser l'emplacement. La vallée de Kíserli, qui répond exactement à la description de Strabon[1], doit être la plaine de Dotium

[1] Strab. IX, p. 442.

comprise entre le mont Mopsium, qui la sépare de celle de Larisse, l'Ossa et une chaîne intermédiaire qui relie les deux montagnes au nord de Marmariàni. Elle ne renferme aucun emplacement ancien, et l'on n'y remarque aucune ruine, non plus que sur les pentes sèches et escarpées de l'Ossa. Elle est tout entière habitée par les Turcs, dont les grands villages, entourés de jardins, s'étendent au pied des montagnes. Toute cette campagne semble frappée de mort; il y règne un silence désolant: on voit qu'elle appartient à un peuple sans énergie et sans activité. Une grande partie des champs restent en friche; les Turcs ne cultivent que quelques enclos auprès des maisons.

Le village de Kíserli, qui donne son nom à la plaine, est le plus considérable de tous; il s'étend sur une longue ligne dans un enfoncement de l'Ossa. J'y vis un marché ou bazar où se vendaient des fruits, des bestiaux et de grossières marchandises d'Europe venues sans doute de Salonique. Ce petit commerce n'était même pas entre les mains des Turcs : presque tous les marchands portaient le costume grec. Une hauteur détachée de l'Ossa, et qui domine le village, pourrait bien avoir été une acropole, quoiqu'il n'y reste absolument aucune ruine : c'est peut-être là qu'il faut chercher cette Larissa du mont Ossa dont parle Strabon[1]. Quant à la ville d'Ossa, citée par Étienne de Byzance[2], elle n'a sans doute jamais existé; du moins, aucun autre écrivain n'en parle. Le géographe byzantin suppose volontiers que sur chaque montagne célèbre se trouvait une ville du même nom, et son témoignage mérite peu de confiance, quand il est isolé.

La plaine de Kíserli aboutit au Pénée; à mesure qu'on s'approche du fleuve, le paysage, jusque-là triste et désolé, change de caractère. La verdure commence à paraître sur les flancs de l'Ossa : on rencontre à chaque pas des bouquets de grands arbres, et on voit de loin, au pied de l'Olympe, la ligne noire que tracent les platanes sur les bords du Pénée. Un large sentier, bordé de haies et d'arbustes, conduit avec de gracieux détours au village turc de Baba, situé au pied de l'Ossa, en face de la vallée de *Deréli,* qui s'ouvre dans l'Olympe. Au-dessus de Baba, on aperçoit sur la montagne le bourg grec d'*Ambelákia*, qui faisait autrefois

[1] Strab. IX, p. 440.
[2] Steph. Byzant. *Ossa.*

un grand commerce de soie. La guerre des Russes et des Turcs, et plus tard celle de l'indépendance, l'ont complétement ruiné. Il n'y reste plus maintenant aucune trace de son ancienne prospérité, quoique une partie des habitants aient conservé des relations avec l'Allemagne. Un *khâni,* bâti par un Grec d'Ambelákia sur les bords du Pénée, indique le commencement de la vallée de Tempé.

Vallée de Tempé.

Je n'essayerai pas de décrire cette vallée célèbre; il n'appartient qu'aux peintres d'en rendre toutes les beautés. Leake[1] et Dodwell[2] en ont donné la topographie exacte; mais, ce qu'aucun d'eux n'a pu faire comprendre, c'est le grand caractère du lieu et l'impression profonde qu'il produit. Qu'on se figure, non pas, comme l'imagination le suppose volontiers au nom seul de la vallée de Tempé, un de ces frais paysages qui n'éveillent que des idées gracieuses, mais le spectacle le plus imposant qu'il soit donné à l'homme de contempler! Sans doute, il y a là aussi des ombrages, des arbres sur le bord d'un fleuve, des prairies, des eaux jaillissantes, tout ce qu'on a rêvé sur la foi des poëtes; mais qu'on n'oublie pas le principal trait du tableau, ce qui en fait l'incomparable beauté! Cette vallée si riante est un étroit défilé entre deux montagnes gigantesques, l'Ossa et l'Olympe, séparées par un tremblement de terre.

Tout y porte la trace d'un ancien bouleversement du globe: les rochers sont brisés, déchirés; aucune des hauteurs n'offre ces formes achevées et arrondies qui indiquent que l'œuvre première de la nature est restée complète. En plus d'un endroit la montagne semble avoir été fendue dans toute sa hauteur[3]; et sur les murailles à pic, qui s'élèvent de chaque côté du fleuve, se voit l'empreinte ineffaçable de la main de Neptune « qui ébranle la terre[4]. » Des parois tout entières se correspondent et s'adapte-

[1] Leake, *North. Greece,* III, 391.

[2] Dodwell, *a Tour trough Greece,* II, p. 107.

[3] Scissam unius magnitudinem montis in duas partes. (Sén. *Nat. Quæst.* III, 25.) *Αὐτοὶ μέν νυν Θεσσαλοί φασι Ποσειδέωνα ποιῆσαι τὸν αὐλῶνα δι' οὗ ῥέει ὁ Πηνειός.* (Hérod. VII, 129.)

[4] *Ἐνοσίχθων.*

raient encore d'une rive à l'autre, si l'on pouvait supprimer la distance qui les sépare. C'est bien là l'œuvre d'un dieu, ou tout au moins l'un des travaux d'Hercule, comme le disent les poëtes [1]; l'effet d'une grande convulsion du globe, comme le croient les historiens qui expliquent et qui commentent la tradition poétique [2]. Par ce passage brusquement ouvert s'est précipité le Pénée, grossi des eaux de la plaine, qu'il porte au golfe Thermaïque.

A la vue des roches brisées de l'Ossa et de l'Olympe, au pied de ces sommets mutilés, on se rappelle et on comprend cette fable du combat des dieux et des géants, qui consacre évidemment le souvenir d'un grand cataclysme. La poésie grecque n'invente pas : elle traduit fidèlement, dans un langage figuré, les impressions des peuples primitifs; sous un voile allégorique, elle cache des traditions vraies. Ces dieux qui lancent la foudre du haut de l'Olympe, ces centimanes qui écrasent les géants sous des quartiers de roches, ces fils de la terre qui essayent d'escalader le ciel et qui entassent Pélion sur Ossa, n'ont-ils pas personnifié la lutte des éléments, lutte terrible, accompagnée de secousses et de bruits souterrains? Il faut lire dans Hésiode la description du combat.

« La mer autour d'eux mugissait avec un fracas horrible, la terre grondait profondément, et le ciel ébranlé retentissait au loin d'un bruit lamentable; l'Olympe chancelait, déraciné en ses fondements; la secousse se fit sentir jusque dans les abîmes du Tartare, ébranlé sous les pieds des combattants et par la chute des rochers [3]. » D'un bout à l'autre de la Grèce, sur ce continent de formation volcanique, s'est conservé le souvenir de la dernière révolution du globe, que les géologues ont désignée sous le nom de soulèvement du Ténare. Le Taygète en a été fendu dans toute sa largeur, comme le témoigne encore la grande *langada* de Ca-

[1] ..... Trifida Neptunus cuspide montes
Impulit adversos; tum forti saucius ictu
Dissiluit gelido vertex Ossæus Olympo.
Claud. *Rap. Proserp.* II, 179.
..... Posquam discessit Olympo
Herculea gravis Ossa manu.
Lucan. *Phars.* II, 179.

[2] *Ἐστι γὰρ σεισμοῦ ἔργον ἡ διάστασις τῶν οὐρέων.* (Hérod. VII, 129.) Voyez Strab. IX, p. 430.

[3] Hésiod. *Théog.* V, 643.

lamata; des îles nouvelles, Milo, Cimoli, l'Argentière, Thermia, Délos, Santorin, ont apparu au milieu de la mer Égée[1].

C'est sans doute à la même époque que l'Olympe, « déraciné en ses fondements, » se sépare de l'Ossa. La tentative même des géants qui veulent entasser le Pélion sur l'Ossa n'indique-t-elle pas qu'une nouvelle montagne est sortie alors du sein de la terre, au milieu des convulsions du globe, et qu'on a pu croire un instant qu'elle s'élèverait plus haut que l'Olympe?

Mais, si l'aspect de la vallée de Tempé rappelle, dans ce qu'ils ont de plus imposant, les souvenirs mythologiques; si l'on ne peut lever les yeux sur les cimes de l'Olympe et de l'Ossa, sans y placer Jupiter et les Titans, le cours tranquille du Pénée et la riche végétation qui l'entoure adoucissent la sévérité du paysage et mêlent à l'impression forte que produisent les grands spectacles, le plaisir plus calme que donne la vue des plus délicates beautés de la nature : c'est là le vrai et remarquable caractère de la vallée de Tempé. Elle offre le contraste de ce qu'il y a de plus sauvage et de plus riant dans la création : d'une part, des sommets à pic, des rochers déchirés et comme sillonnés par la foudre; de l'autre, un fleuve majestueux qui coule lentement vers la mer, ombragé d'arbres puissants et bordé de tapis de verdure. De ces éléments si divers, et qui semblent se repousser, résulte au contraire, par la délicatesse des nuances et par l'accord parfait des couleurs, une merveilleuse harmonie que je n'ai retrouvée nulle part au même degré. On voit ailleurs des montagnes aussi sauvages. Les *langadas* du Taygète, les côtes voisines d'Amalfi et les roches de Taormine n'ont pas moins de caractère que les ravins de l'Olympe et de l'Ossa; mais là manquent le fleuve et la riche végétation qui l'entoure : la nature ne s'est révélée que sous une de ses formes. L'Alphée et le Sperchius ont aussi leurs beautés; mais ils ne sont point encadrés par ces gigantesques murailles de rochers rouges qui dominent le Pénée sans le resserrer, sans le réduire aux proportions d'un torrent et sans lui rien ôter ni de sa majesté, ni de sa grâce.

Il est curieux de voir l'impression qu'avait produite sur les anciens ce lieu célèbre, et de comparer entre elles les diverses descriptions qu'ils en ont faites.

[1] M. Benoît : Santorin. *Archives des Missions scientifiques*, 1850, p. 630.

Ovide[1], qui a trop décrit pour bien décrire, et qui se sert partout des mêmes formes poétiques, n'a saisi aucun trait du paysage et ne dit pas un mot qui puisse caractériser avec justesse la vallée de Tempé. Ce Pénée, qui roule dans ses vers des ondes écumeuses, dont les vapeurs humides rejaillissent sur les forêts voisines et dont la voix retentissante fatigue les échos éloignés, est le plus calme des fleuves. Au lieu de tout ce bruit, c'est à peine si l'on entend, quand on traverse la vallée, le murmure de l'eau qui coule lentement vers la mer.

L'imagination poétique de Catulle[2] le sert bien mieux que toute la rhétorique d'Ovide. Quoiqu'il fasse, lui aussi, une description de fantaisie en énumérant les arbres qui bordent le Pénée, quoique les hêtres et les cyprès ne se trouvent guère sur les bords du fleuve, il a cependant rendu dans un vers plein de vérité l'une des beautés du lieu que n'avait pas soupçonnée le versificateur élégant :

Tempe, quæ silvæ cingunt superimpendentes.

Ces platanes qui s'inclinent et ces bois suspendus au-dessus de la verte Tempé sont pris dans la nature, et cependant Catulle n'avait pas vu la vallée, car il n'eût pas oublié les buissons de jasmins, de térébinthes, de lentisques, d'agnus-castus et de lauriers-roses qui couvrent les bords du fleuve. Tous ces noms étaient assez poétiques pour trouver place dans ses vers.

Théophraste[3] remarque que l'Ossa et l'Olympe sont remplis de peupliers, de platanes et de frênes. Les chênes verts et vallonées,

[1] Est nemus Hemoniæ prærupta quod undique claudit
Sylva; vocant Tempe. Per quæ Peneius ab imo
Effusus Pindo spumosis volvitur undis:
Dejectuque gravi tenues agitantia fumos
Nubila conducit, summasque aspergine sylvas
Impluit; et sonitu plus quam vicina fatigat.
Ov. *Métam.* I, 568.

[2] Confestim Peneius adest, viridantia Tempe,
Tempe, quæ silvæ cingunt superimpendentes,
Nereidum linquens claris celebranda choreis
Non vacuus; namque ille tulit radicitus altas
Fagos ac recto proceras stipite laurus,
Non sine nutanti platano, lentaque sorore
Flammati Phaetontis et aeria cupressu.
Catull. *Épithal. Thét. et Pél.* v. 285.

[3] Theoph. *Hist. Plant.* IV, 6.

les pins et les oliviers sauvages y dominent aujourd'hui; on les voit suspendus à une grande hauteur sur toutes les pentes du défilé, au milieu des rochers.

Tite-Live[1], qui rend souvent l'histoire poétique, n'est frappé que de l'aspect sauvage du défilé, et en exagère l'effet : « Les rochers, dit-il, sont si escarpés de toutes parts, qu'on peut à peine les regarder d'en haut, sans que les yeux et l'esprit soient saisis de vertige; on est effrayé et par le bruit des eaux et par la profondeur à laquelle on aperçoit le Pénée, qui coule au milieu de la vallée. »

Cette courte description donnerait une idée très-fausse de la vallée; on croirait que le chemin qui la traverse serpente sur les flancs de la montagne et gravit les rochers à pic qui dominent le Pénée. C'est ce qui arrive seulement à la sortie du défilé, et non point l'espace de cinq milles, comme le dit Tite-Live. On suit, au contraire, pendant longtemps un sentier uni sur la rive et tout près du fleuve. La route ne commence à s'élever qu'au point où le lit du Pénée se resserre et où les contre-forts de l'Olympe et de l'Ossa plongent de chaque côté leurs pieds dans l'eau. C'est là l'endroit qu'a voulu décrire Tite-Live, mais là encore il se trompe sur l'effet produit. Quand on arrive à cette dernière partie du défilé, les yeux ne se baissent pas vers le fleuve; ils sont invinciblement attirés vers les hauteurs par la forme et par la couleur des rochers. Un grand ravin s'ouvre dans l'Ossa. La montagne a été fendue de la base au sommet par la même convulsion qui a creusé la vallée de Tempé. C'est une *langada* plus petite qui vient se jeter, comme un affluent, dans le grand défilé. La confusion des lignes, l'entassement des blocs détachés qui ont roulé jusqu'au fond du ravin ou qui se sont arrêtés dans leur course et restent suspendus entre le ciel et la terre, la végétation vigoureuse qui s'est fait jour à travers le marbre et qui marque de taches noires le fond rouge de la montagne, tout cet ensemble forme un des tableaux les plus grandioses et les plus saisissants que puisse rêver l'imagination.

Au milieu de ce désordre se détache surtout un immense rocher qui s'élève à droite du ravin, et qui semble placé là comme un fort pour garder le défilé. On le croirait taillé de main d'homme,

[1] ..... Rupes undique ita abscissæ sunt, ut despici vix sine vertigine quadam simul oculorum animique possit; terret et sonitus et altitudo per mediam vallem fluentis Penæi amnis. (Liv. XLIV, 6.)

tant ses parois sont lisses et verticales. C'est un mur naturel sur lequel le temps et le soleil ont imprimé les teintes rouges qui donnent tant d'éclat aux rochers de la Grèce. De l'autre côté du ravin, un mamelon isolé se dresse comme une tour carrée. On trouve quelquefois dans les œuvres de la nature une vague ressemblance avec celles des hommes. Est-ce un jeu de l'imagination, qui aime à tout comparer et qui donne une forme même aux nuages, ou y a-t-il réellement un rapport intime et mystérieux entre les lignes des montagnes et les lois qu'ont adoptées les artistes primitifs?

Il faut citer en entier la description de Pline le Naturaliste, qui, en parlant d'une des merveilles de la nature, devait se piquer d'exactitude[1] :

« Le Pénée, dit-il, le plus remarquable des fleuves de Thessalie par sa limpidité, prend sa source près de Gomphi et se jette à la mer, après avoir traversé une vallée boisée entre l'Ossa et l'Olympe. Dans cet espace, on donne le nom de Tempé à un passage de cinq mille pas de longueur et d'environ un arpent et demi de largeur, entouré à droite et à gauche de montagnes doucement inclinées, qui s'élèvent à perte de vue. Dans la vallée, à l'ombre d'une forêt verdoyante, coule doucement le Pénée, sur un lit de cailloux verts; ses rives sont bordées d'un gazon délicieux et résonnent harmonieusement du chant des oiseaux. Il reçoit le fleuve Orcus (le Titarèse) sans se confondre avec lui, mais il le laisse surnager comme de l'huile, pour emprunter l'expression d'Homère, et, après l'avoir porté pendant quelque temps à la surface, il le rejette, ne voulant pas mêler ses flots d'argent à cette onde effroyable, sortie des enfers. »

Dodwell[2] et Leake[3] ont contesté avec raison au Pénée cette

[1] « Ante cunctos claritate Peneus, ortus juxta Gomphos, interque Ossam et Olympum nemorosa valle defluens quingentis stadiis, dimidio ejus spatio navigabilis. In eo cursu Tempe vocantur quinque millia passuum longitudine et ferme sesquijugeri latitudine, ultra visum hominis attollentibus se dextra lævaque leniter convexis jugis. Intus sub luco viridante allabitur Peneus, viridis calculo, amœnus circa ripas gramine, canorus avium concentu. Accipit amnem Orcum nec recipit, sed olei modo supernatantem, ut dictum est Homero, brevi spatio portatum abdicat, pœnales aquas dirisque genitas argenteis suis misceri recusans. » (Plin. IV, 8.)

[2] Dodwell, *a Tour trough Greece*, II, 110.

[3] Leake, *North. Greece*, III, 396.

limpidité merveilleuse que lui attribue Pline. Je l'ai vu à deux époques différentes, au printemps et à l'automne, et je l'ai trouvé moins transparent que la plupart de nos rivières. Comment pourrait-il rester pur après avoir traversé le sol argileux de la Thessalie? Pline et Strabon, qui parle aussi de la transparence du Pénée[1], semblent n'avoir pas compris ce texte d'Homère :

« Le Titarèse verse dans le Pénée ses belles eaux, mais il ne se mêle pas aux flots argentés du Pénée, et il reste à la surface du fleuve, comme de l'huile[2]. »

C'est le Titarèse et non point le Pénée qui a une eau limpide (*καλλίρροον ὕδωρ*). Celui-ci, au contraire, comme l'indique Homère par une de ces épithètes caractéristiques qui lui sont familières, a la couleur blanche et mate de l'argent. Si quelquefois il paraît plus limpide, si l'on aperçoit au fond de l'eau ces cailloux tapissés de verdure dont parle Pline, c'est qu'une source souterraine vient alimenter le fleuve et lui donner une transparence passagère. Ces sources sont abondantes dans les montagnes qui forment la vallée. La principale sort d'un rocher où est gravée une inscription latine dont je parlerai, et dédaigne, dit Dodwell, de mêler son eau bleue aux flots argentés et bourbeux du Pénée[3]. *Bourbeux* est beaucoup trop fort, et ne s'accorde guère d'ailleurs avec *argenté*. Je soupçonne Dodwell d'avoir vu le Pénée comme je le vis moi-même pour la première fois, après des pluies abondantes qui avaient sali et troublé son cours. Mais il ne conserve pas pendant l'été la teinte jaunâtre que les débordements et les crues subites donnent aux

[1] *Τὸ μὲν οὖν Πηνειοῦ καθαρόν ἐστιν ὕδωρ, τὸ δὲ τοῦ Τιταρησίου λιπαρὸν ἔκ τινος ὕλης.* (Strab. IX, 441.)

[2] *Ὅς ῥ' ἐς Πηνειὸν προΐει καλλίρροον ὕδωρ.*
Οὐδ' ὅγε Πηνειῷ συμμίσγεται ἀργυροδίνῃ.
Ἀλλά τέ μεν καθύπερθεν ἐπιρρέει ἠΰτ' ἔλαιον.
Hom. *Il.* II, 751.

C'est ce que Lucain traduit ainsi :

Solus in alterius nomen quum venerit unda,
Defendit Titaresus aquas lapsusque supernè
Gurgite Pænei pro siccis utitur arvis.
Hunc fama est Stygiis manare paludibus amnem
Et capitis memorem, fluvii contagia vilis
Nolle pati.
Luc. VI, 375.

[3] « Disdains to mingle its blue stream with the silvery and muddy waters of Peneios. »

fleuves; après une longue sécheresse, sa couleur terne et un peu blanche rappelle l'épithète d'Homère (ἀργυροδίνης) et le mot d'Élien (ἐλαίου δίκην).

Cette erreur n'est pas la seule qu'on puisse reprocher à Pline. On a peine à retrouver dans les pentes escarpées de l'Olympe et de l'Ossa les hauteurs doucement inclinées[1] dont il borde la vallée. D'autres traits sont plus heureux. Il rend bien l'effet que produisent ces mêmes montagnes, qui s'élèvent à perte de vue et dont l'œil ne peut mesurer la hauteur[2]; mais ce qu'il décrit surtout avec beaucoup de grâce et de vérité, c'est le cours tranquille du Pénée sous un bois verdoyant et entre deux rives tapissées de gazon. Les beaux platanes qui bordent le fleuve le couvrent presque en entier de leurs rameaux, et forment, au-dessus des eaux, des arcades de verdure. Quoique l'Orient soit le pays des platanes et qu'ils y atteignent une grande hauteur, je n'en ai trouvé nulle part d'aussi remarquables que ceux de la vallée de Tempé. Leur beauté tient moins encore peut-être à l'immense développement de leurs branches qu'à l'exquise élégance et à la variété de leurs formes. Chaque arbre offrirait à un paysagiste un nouveau sujet d'études.

La description d'Élien[3] est remarquable par la vérité de quelques détails, auxquels il sacrifie malheureusement trop l'effet de l'ensemble.

« De chaque côté du fleuve, dit-il, il y a des lieux où l'on aime à s'arrêter et à se reposer; mais au milieu même de la vallée s'avance avec calme et lenteur le Pénée, dont la surface est polie comme de l'huile. Sur ses bords, les branches des arbres suspendues au-dessus de l'eau projettent une ombre épaisse qui, pendant une grande partie du jour, amortit les rayons eux-mêmes du soleil à mesure qu'ils s'élèvent, et permet aux navigateurs de naviguer au frais. »

On croit voir, en lisant cette description, les platanes penchés

[1] « Leniter convexis jugis. » (Plin. IV, 8.)

[2] « Ultra visum hominis attollentibus se. » (*Id. ibid.*)

[3] Διατριβὰς δ' ἔχει ποικίλας καὶ παντοδαπὰς ὁ τόπος οὗτος, οὐκ ἀνθρωπίνης χειρὸς ἔργα, ἀλλὰ Φύσεως αὐτόματα, ὅτε ἐλάμβανε γένεσιν ὁ τόπος. . . . . Παρ' ἑκάτερα δὲ τοῦ ποταμοῦ αἱ διατριβαί εἰσιν αἱ προειρημέναι καὶ ἀνάπαυλαι· διὰ μέσων δὲ τῶν Τεμπῶν ὁ Πηνειὸς ποταμὸς ἔρχεται σχολῇ καὶ πρᾴως προϊὼν ἐλαίου δίκην. Πολλὴ δὲ κατ' αὐτοῦ ἡ σκιὰ ἐκ τῶν παραπεφυκότων δένδρων καὶ τῶν ἐξηρτημένων κλάδων τίκτεται ὡς ἐπὶ πλεῖστον τῆς ἡμέρας αὐτὴν προήκουσαν ἀποστέγειν τὴν ἀκτῖνα καὶ παρέχειν τοῖς πλέουσι πλεῖν κατὰ ψύχος. (Ælian. *Var. Hist.* III, c. 1.)

sur le fleuve et les vignes sauvages qui entrelacent leurs guirlandes, en courant d'un arbre à l'autre. A chaque pas aussi, en traversant Tempé, on trouve un de ces lieux dont parle Élien, qui invitent au repos, qu'on ne quitte qu'à regret et qu'on regarde longtemps encore après les avoir quittés.

Une partie des détails que donne l'écrivain grec s'appliquent plutôt à la plaine que traverse le Pénée, en sortant de la vallée pour se jeter dans la mer, qu'à la vallée elle-même. A ce moment, les montagnes s'abaissent et s'écartent; la scène change ; on découvre un nouveau paysage, d'un moins grand caractère, mais qui renferme aussi de magnifiques beautés. Depuis *Derven-Baba,* poste d'Albanais situé à la sortie de Tempé jusqu'à l'embouchure du Pénée s'étendent de grands bois entrecoupés de clairières. La végétation y est plus vigoureuse encore, plus désordonnée, mais moins choisie et d'un ton moins fin que dans le défilé. On rencontre à chaque instant des massifs si touffus, si bien entourés de lianes et de plantes grimpantes que l'œil ne peut percer ces impénétrables fourrés et que les tiges élancées des arbres se cachent sous un rideau de verdure; mais les platanes aux formes majestueuses ont disparu; des saules un peu vulgaires les remplacent sur les bords du fleuve.

C'est là qu'on rencontre ces lierres qui grimpent le long des chênes les plus élevés, « comme de nobles vignes, » et tapissent chaque branche jusqu'au sommet. Là aussi des plantes basses (*σμίλαξ*) s'attachent aux rochers, les couvrent tout entiers, « et les yeux charmés, comme dit l'écrivain grec, ne voient de toutes parts que des massifs de verdure[1]. »

Pour les Grecs, Tempé était un lieu sacré, réservé aux plus poétiques cérémonies de la religion. Dans cette vallée si belle, que sur la terre de Grèce, belle entre toutes, il n'est pas un site qu'on puisse lui comparer, ils rendaient un culte à Apollon, le dieu de la grâce et de la beauté. C'était un souvenir de la purification du fils de Latone, quand, après son exil, il se dirigea vers Delphes, une branche de laurier à la main. En mémoire de cette tradition,

[1] *Κιττὸς μὲν πολὺς καὶ εὖ μάλα λάσιος ἐνακμάζει καὶ τέθηλε καὶ δίκην τῶν εὐγενῶν ἀμπέλων κατὰ τῶν ὑψηλῶν δένδρων ἀνέρπει καὶ συμπέφυκεν αὐτοῖς· πολλὴ δὲ σμίλαξ, ἣ μὲν πρὸς αὐτὸν τὸν πάγον ἀνατρέπει καὶ ἐπισκιάζει τὴν πέτραν· καὶ ἐκείνη μὲν ὑπολανθάνει· ὁρᾶται δὲ τὸ χλόαζον πᾶν καί ἐστιν ὀφθαλμῶν πανήγυρις.* (Ælian. *Var. Hist.* III, c. 1.)

les vainqueurs aux jeux pythiques étaient couronnés avec des lauriers de Tempé, et, tous les neuf ans, les Delphiens envoyaient une théorie qui les cueillait en chantant des hymnes [1]. L'arbre sacré d'Apollon ne croît pas en abondance dans la vallée; il faut se rappeler la coutume antique et le chercher pieusement pour le découvrir. Pendant près d'une heure, je n'en aperçus que deux ou trois, au-dessus de ma tête, au milieu des buissons de chênes verts qui couvrent l'Ossa; ils deviennent plus nombreux quand la route s'élève, à l'extrémité du défilé, sur les pentes qui dominent le fleuve; mais ce sont partout des arbustes et non point des arbres « élevés, au tronc droit, » comme dit Catulle[2].

On chercherait en vain l'emplacement du temple d'Apollon Tempêtes; il n'en reste aucune trace aujourd'hui. Peut-être se trouvait-il à Baba où l'on a découvert, sous Veli-Pacha, des tombeaux, quelques pierres anciennes et un Hercule de bronze doré. La religion chrétienne a aussi consacré la vallée. Des cavernes qu'on aperçoit dans l'Olympe, à une grande hauteur, ont été occupées et peut-être creusées par des anachorètes; il y reste des traces de peintures, et l'une d'elles est encore consacrée à la Vierge (Panághia.)

Pour les Romains, la vallée de Tempé etait surtout un poste militaire. Elle eut une grande importance dans leurs luttes avec les rois de Macédoine et dans les guerres civiles. Tite-Live parle des quatre forteresses qui la défendaient. La première, dit-il, était à l'entrée même, mais en dehors du défilé, à Gonnus, à 20 milles de Larissa[3]. C'est la position exacte de Baba; mais nous savons, par un texte d'Hérodote, que Gonnus se trouvait sur la rive gauche du fleuve; Xercès y arrive, par le chemin des hauteurs, en traversant le pays des Macédoniens qui habitent au-dessus de la Thessalie[4]. Strabon, d'ailleurs, la place positivement au pied de l'Olympe[5]. Elle occupait sans doute l'éminence qui s'élève au milieu de la plaine de *Deréli,* à l'endroit où fut depuis Lycostomo, petite ville byzantine

[1] Plut. *De Music.*; Ælian. *Var. Hist.* III, c. 1.

[2] . . . . . Et recto proceras stipite laurus.
Catul. *Epithal. Thet. et Pel.* v. 289.

[3] « Unum in primo aditu ad Gonnum erat. » (Liv. XLIV, 6.) « Viginti millibus ab Larissa. » (*Id.* XXXVI, 10.) « In faucibus quæ Tempe adeunt. » (*Id.* XLII, 54.) « Ante ipsa Tempe. » (*Ibid.* XLII, 67.)

[4] *Τὴν ἄνω ὁδὸν ἔμελλε ἐλᾶν διὰ Μακεδόνων τῶν καθύπερθε οἰκημένων ἐς Περῥαιβοὺς παρὰ Γόννον πόλιν.* (Hérod. VII, 128.)

[5] Strab. IX. 440.

(*Λυκοστόμιον*[1] *πολύχνιον*) qui prit le nom que les historiens byzantins avaient donné, par métaphore, à la vallée. La seconde forteresse, point inexpugnable, dit Tite-Live[2], devait être aussi sur la rive gauche, près de Gonnus; car l'historien romain, dans un autre passage réunit ces deux mots en un et semble n'en faire qu'une seule ville, à qui Philippe avait donné le nom d'Olympias, sans doute, parce qu'elle était dans l'Olympe[3]. La troisième, qui portait le nom de Charax, était également du même côté, puisque Tite-Live[4] la place aux environs de Lapathus, cité de l'Olympe, située au-dessus du lac Ascuris[5].

Il n'y avait donc en réalité que la quatrième forteresse qui fût dans le défilé même et sur la rive droite du fleuve. C'est la seule dont la position ne soit point douteuse; Tite-Live l'a clairement indiquée. D'abord elle se trouvait sur la route qui traverse la vallée[6], et cette route ne pouvait être qu'au pied de l'Ossa; du côté de l'Olympe, le Pénée serre de si près la montagne qu'il n'a jamais été possible de tracer un chemin entre les rochers et le lit du fleuve. En quelques endroits, c'est à peine si un homme peut se frayer un passage, sur la rive gauche. D'ailleurs il reste, sur la rive droite, des traces évidentes de la voie antique; à l'entrée de la vallée, au delà du *Kháni* d'*Ambelákia,* on voit encore la double ornière qu'avaient creusée sur le rocher les roues des chars. Plus loin, à un endroit où le Pénée forme une île assez grande, le bras de droite est resserré par un mur hellénique, en pierres énormes, qui a servi évidemment à soutenir la voie ancienne et à la préserver des inondations du fleuve : on peut suivre les traces de cette même route jusqu'à l'extrémité de la vallée. Mais Tite-Live ne se contente pas de faire comprendre que la quatrième forteresse se trouvait du côté de l'Ossa; il indique encore le point précis où il faut la chercher. « Elle était, dit-il, au milieu de la vallée, à l'endroit où elle est le plus étroite[7]. » Ce texte si clair ne laisse aucun doute. On

[1] Gueule de loup.

[2] « Alterum Condylon castello inexpugnabili. » (Liv. XLIV. 6.)

[3] « Gonnocondylum quod Philippus Olympiadem. » (*Id.* XXXIX, 25.)

[4] « Tertiam circa Lapathuntem quem Characa appellant. (*Id.* XLIV, 6.)

[5] « Lapathus super Ascuridem paludem. » (*Id. ibid.* 2.)

[6] « Viæ ipsi. » (*Id. ibid.* 6.)

[7] « Quartum viæ ipsi, qua media et angustissima vallis est impositum. » (*Id. ibid.* 6.)

trouve encore les ruines d'une forteresse antique à l'entrée du grand ravin de l'Ossa, et au pied du rocher à pic qui le domine. C'est là précisément le milieu de la vallée et le point où elle est le plus étroite. Les montagnes se rapprochent; le lit du fleuve n'a pas plus de 100 pieds de largeur et il baigne de chaque côté les rochers. Les restes du Château de la Belle (*Castro tis Horaias*[1]) qu'on aperçoit au sommet du pic sont du moyen âge, ainsi qu'une tour située à mi-côte de l'Ossa; mais l'enceinte de la forteresse inférieure remonte à une plus haute antiquité. On y remarque des constructions de différents âges; le mur du nord, qui regarde le Pénée est de l'époque romaine et se compose d'assises alternatives de briques et de pierres. A l'est, au contraire, des murailles, grossièrement faites et sans doute byzantines, reposent sur des fondations sans ciment qui, quoique peu élégantes, paraissent grecques. Un peu au delà de la forteresse, au moment où le sentier s'élève sur les flancs de l'Ossa, le rocher a été taillé à droite de la route et porte l'inscription suivante :

L. CASSIVS LONGINVS PRO. COS.
TEMPE MVNIVIT.

Ce L. Cassius était un lieutenant de César, envoyé par son chef pour s'assurer de la Thessalie et de la Macédoine. C'est sans doute lui qui répara la forteresse dont les ruines subsistent encore.

Je ne vis sur l'Ossa aucune autre ruine qui pût servir à compléter la géographie de la Magnésie.

A Tempé s'arrêtaient mes recherches; là finit la Thessalie et commence un pays nouveau, la Macédoine, que je n'avais pas mission d'explorer.

[1] *Κάστρο τῆς ὡραίας*, nom commun en Grèce et qui indique généralement le souvenir de la domination d'une femme.

INSCRIPTIONS.

N° 1.

INSCRIPTION TROUVÉE DANS L'ÉGLISE DE LA PANÁGHIA, À MAKRÍNITZA, SUR LE PÉLION.

ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΩΣΜΑΡΚΟΥΣΤΑΤΙΟΥ

ΟΙΥΠΟΣΤΟΛΟΙΕΙΠΑΝΕΠΕΙΔΗ
ΤΩΝΟΣΚΑΤΑΣΤΑΘΕΙΣΥΠΟΤΗ
ΕΡΕΥΣΤΟΥΣΑΡΑΠΙΔΟΣΕΝΤΕ
ΟΥΣΘΕΟΥΣΑΝΕΣΤΡΑΠΤΑΙΑΞΙΩΣΜΕ
ΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑΣΑΞΙΩΣΔΕΚΑΙΤΗΣΤΕ
ΗΣΚΑΙΦΙΛΟΤΙΜΙΑΣΟΥΔΕΝΕΛΛΕΙΠΟΝΤ
ΕΡΑΠΕΥΤΑΣΜΕΓΑΛΟΜΕΤΡΩΣΚΑΙΕΚΤΕΝ
ΑΤΕΤΕΛΕΚΕΝΒΟΥΛΟΜΕΝΟΣΤΕΤΗΝΕΑΥ
ΣΙΝΑΑΙΜΝΗΣΤΟΝΚΑΙΤΟΙΣΜΕΤΑΤΑΥΤΑΚΑΤ
ΕΔΩΚΕΝΕΙΣΤΕΤΩΝΘΕΩΝΤΙΜΗΝ
ΟΝΤΩΝΥΠΟΣΤΟΛΩΝΕΚΤΟΥΙΔΙΟΥΒΙΟΥΑΡ
ΝΑΣΧΙΛΙΑΣΧΑΡΙΝΤΟΥΓΙΝΟΜΕΝΗΣΚΑΤΕΝΙΑ
ΥΠΟΣΤΟΛΩΝΣΥΝΟΔΟΥΚΑΙΤΩΝΤΟΚΩΝΑ
ΤΑΣΤΕΤΩΝΘΕΩΝΤΙΜΑΣΕΠΙΠΛΕΙΟΝΑΥ
ΟΥΣΥΠΟΣΤΟΛΟΥΣΑΕΙΤΗΣΚΑΘΗΚΟΥΣ
ΙΝΦΙΛΑΝΘΡΩΠΙΑΣΔΙΟΚΑΙΔΕΔΟΧΘΑΙΤΟΙ
ΟΙΣΣΤΕΦΑΝΩΣΑΙΚΡΙΤΩΝΑΚΡΙΤΩΝΟΣ
ΑΝΩΙΚΑΙΕΙΚΟΝΙΓΡΑΠΤΗΙΜΕΤΕΧΕΙΝΤ
ΟΥΠΑΝΤΩΝΤΟΙΣΥΠΟΣΤΟΛΟΙΣΔΙΔΟΜΕ
ΡΟΠΩΝΤΙΝΕΣΘΑΙΔΕΔΙΑΠΑΝΤΟΣΤ
ΑΥΤΟΥΕΝΠΑΣΑΙΣΤΑΙΣΚΑΤΑΤΟΙΕΡΟΝ
ΠΟΤΩΝΥΠΟΣΤΟΛΩΝΣΥΝΟΔΟΙΣΑ
ΕΤΟΨΗΦΙΣΜΑΤΟΥΤΟΚΑΙΤΟΝΣΤΕΦ
ΠΙΦΑΝΕΣΤΑΤΩΤΟΥΣΑΡΑΠΙΕΙΟΥΤ
ΑΙΤΗΝΕΙΚΟΝΑΤΕΘΗΝΑΙΕΦΑΚΑΙΕ
ΙΥΠΟΣΤΟΛΟΙΚΡΙΤΩΝΑΚΡΙΤΩΝΟΣΤΟΝ
ΑΠΙΔΟΣΑΡΕΤΗΣΕΝΕΚΕΝΚΑΙΕΥ

N° 2.

INSCRIPTION TROUVÉE DANS L'ÉGLISE DE LA PANÁGHIA, À MAKRÍNITZA.

. . . .
ΚΑΙΑΝΑΓΡΑΦΗΝΑΙΤΟΔΕΤΟΨΗΦΙΣΜΑΕΙΝΑΙΔΕΑΩΙΚΥΤΑΙΠΡΟΕ
ΔΡΙΑΝΕΝΠΑΣΑΙΣΤΑΙΣΚΑΤΑΜΑΓΝΗΣΙΑΝΠΟΛΕΣΙΝΠΡΟΝΟΗ
ΘΗΝΑΙΔΕΟΠΩΣΣΥΝΤΕΛΕΣΘΗΤΑΕΨΗΦΙΣΜΕΝΑΤΟΥΣΚΟΙΝΟΥΣ
ΑΡΧΟΝΤΑΣΤΟΔΕΕΣΟΜΕΝΟΝΕΙΣΤΑΥΤΑΑΝΗΛΩΜΑΔΟΥΝΑΙ
ΤΟΥΣΤΑΜΙΑΣΓΡΑΨΑΙΔΕΚΑΙΠΡΟΣΤΑΣΠΟΛΕΙΣΤΟΑΝΤΙΓΡΑΦΟΝ
ΤΟΥΨΗΦΙΣΜΑΤΟΣΣΙΜΟΝΤΟΝΓΡΑΜΜΑΤΕΑΕΔΟΞΕΝΤΟΙΣ
. . . . . ΔΡΟΙΣΕΔΟΞΕΝΚΑΙΤΗΙΕΚΚΛΗΣΙΑ

N° 3.

INSCRIPTION TROUVÉE DANS LE MUR EXTÉRIEUR DU CHOEUR DE L'ÉGLISE DE LA PANÁGHIA, À MAKRÍNITZA.

. . . . . . ΤΗΓΗΣΑΝΤΑΣ
ΔΗΜΗΤΡΙΟΝΝΙΚΟΛΑΟΥΑΣΚΛΕΠΙΟΔΩΡΟΝ
. . . .
ΣΙΑΣΕΠΙΤΕΛΟΥΣΟΙΕΡΕΥΣΤΟΥΔΙΟΣΤΟΥΑΚΡΑΙΟΥΚ
ΦΙΛΟΔΗΜΟΥΟΚΟΙΝΟΣΣΤΡΑΤΗΓΟΣΚΑΙΗΣΥΝΑΡΧΙΑΘΕ
ΣΤΕΝΟΥΓΗΡΟΣΤΡΑΤΟΣΙΣΤΙΑΙΟΥΦΙΛΟΣΤΡΑΤΟΣΙΣΤΙΑΙΟΥΑΡ
ΟΣΑΡΙΣΤΟΚΡΑΤΟΥΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣΠΑΥΣΑΥΝΙΟΥΔΗΜΗΤΡΙΟΣΑ
ΩΝΟΣΕΠΙΜΕΝΗΣΝΙΚΑΝΩΡΟΣΕΙΠΑΝΕΠΕΙΑΒΡΥΛΛΟΣΑΘΗ
ΔΑΣΞΕΝΟΚΡΑΤΟΥΔΑΜΟΞΕΝΟΣΦΙΛΙΠΠΟΥΟΙΣΤΡΑΤΗ
ΟΦΥΛΑΚΕΣΑΡΧΕΔΗΜΟΣΚΡΑΤΗΝΟΥΔΗΜΗΤΡΙΟΣΝΙΚΟΛΑΟΥ
ΓΕΝΙΠΠΟΥΠΑΡΑΛΑΒΟΝΤΕΣΤΗΝΑΡΧΗΝΑΞΙΟΥΣΑΥΤΟΥ
ΛΚΑΝΤΗΣΤΕΙΔΙΑΣΚΑΛΟΚΑΓΑΘΙΑΣΚΑΙΤΗΣΤΟΝΠΡΟ
ΣΤΩΝΤΕΤΗΣΠΟΛΕΩΣΑΓΑΘΟΙΠΡΟΣΤΑΤΑΙΓΕΓΟΝ
ΛΙΤΕΥΟΜΕΝΟΙΕΝΠΑΣΙΝΕΝΤΕΤΟΙΣΑΛΛΟΙΣ

N° 4.

INSCRIPTION TROUVÉE DANS UNE ÉGLISE SUR LE BORD DU GOLFE PAGASÉTIQUE, PRÈS CALANERÁ, POSSÉDÉE ACTUELLEMENT PAR M. DIMOS DE MILIÈS.

......................ΤΑΛΕΥΚΑΟΛΟΚΛΗΡΑ
............ΕΣΘΑΙΤΩΙΘΕΩΙΚΑΙΤΑΑΛΛΑΤΑΕΘΙΖΟΜΕΝΑΚΑΘΩΣ
..ΓΙΝΕΤΟΤΑΣΔΕΤΟΥΤΩΝΔΟΡΑΣΠΩΛΕΙΣΘΑΙΑΠΟΤΟΥ
....ΤΕΝΙΑΥΤΟΝΥΠΟΚΗΡΥΚΑΤΗΙΕΚΤΗΙΕΠΙΔΕΚΑΤΟΥΑΡΤΕΜΙΣΙ
ΝΟΣΠΡΟΤΗΣΕΚΚΛΗΣΙΑΣΓΙΝΟΜΕΝΗΣΕΝΝΟΜΟΥΑΠΟΤΟΥ
ΡΙΟΥΥΠΟΤΩΝΠΡΟΓΕΓΡΑΜΜΕΝΩΝΑΡΧΟΝΤΩΝΣΥΜΠΑΡΟΝΤΩΝΚΑΙΤ
ΩΣΤΟΥΔΙΟΣΤΟΥΑΚΡΑΙΟΥΚΑΙΤΩΝΕ.......ΑΣΤΩΝΚΑΙΤΟΕΚΤΟΥΤΩΝ
ΓΕΝΟΜΕΝΟΝ.........................ΤΟΥΔΙΟΣΤΟΥΑΚΡΑΙΟΥ
ΝΟΥΤΑΣΑΓΟΡΑΣ..............ΑΜΑΤΩΙΘΕΩΙΣΥΝΑΧΘΕΙΣΗ
....
....

Il est question dans cette inscription, ainsi que dans la précédente, d'un temple de Jupiter Acræus, *τοῦ Διὸς τοῦ Ἀκραίου*. C'est le temple dont parle Dicæarque, et qui se trouvait sur le sommet du Pélion. Seulement, d'après les manuscrits, il était consacré à Jupiter Actæus et non pas *Acræus*. On lit, dans toutes les éditions de Dicæarque : *Διὸς Ἀκταίου ἱερόν*. Il y a là une faute d'orthographe évidente, que rectifient les deux inscriptions 3 et 4. Comme *ἀκτή* veut dire rivage, et que le temple était sur le sommet (*ἀκρή*) de la montagne, on ne peut hésiter entre ces deux épithètes. *Ἀκταῖος* paraissait bizarre appliqué à un temple si haut placé; il fallait, pour l'expliquer, en détourner un peu le sens et se rappeler que le Pélion est sur le bord de la mer : « Jupiter *Ἀκταῖος* « cujus templum in vertice montis Pelii exstabat; *Ἀκτή* enim est promi- « nentia montis. » (Ap. Dicæarch. *Descr. græc.* p. 31, Buttm.) *Ἀκραῖος*, au contraire, est parfaitement naturel; c'est la seule épithète qui convienne à la position du temple.

MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES.

Ve CAHIER.

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance publique du 12 novembre 1852, au nom de la commission[1] chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'École française d'Athènes, par M. Guigniaut.

Messieurs,

Nous venons, pour la seconde fois, vous rendre compte publiquement des travaux envoyés par les membres de l'École française d'Athènes, et que vous nous avez chargés d'examiner, pour satisfaire au vœu de l'article 5 du décret du 7 août 1850. Les prescriptions de ce décret ont porté les plus heureux fruits dans le cours de l'année qui s'est écoulée depuis notre premier rapport. Vos suffrages, vos éloges, tempérés par la paternelle sévérité de vos critiques et de vos conseils, ont animé d'un nouveau zèle les jeunes membres de l'École, tout en leur retraçant la route qu'ils doivent tenir pour réaliser complétement les espérances que le Gouvernement et l'Académie fondent sur eux. Dès aujourd'hui

[1] La commission était composée de MM. Raoul-Rochette, Hase, Guigniaut, Ph. le Bas et Lenormant.

rien ne manquerait au succès de cet établissement plein d'avenir par lui-même, si le nombre des mémoires qui nous sont parvenus répondait à leur mérite, et si une perte douloureuse n'était venue restreindre ce nombre, en diminuant le personnel de l'École, renfermé déjà dans des limites trop étroites.

Celui, en effet, sur qui reposait l'espoir de la seconde année d'études, celui qu'il me serait doublement cruel de nommer, puisqu'il me touchait de si près, a été ravi à l'École, à la science peut-être, le 19 décembre dernier[1]. Il ne reste plus de lui, sur cette terre, qu'un monument élevé sur sa cendre, aux bords de l'Ilissus, par la piété de son chef et par celle de ses camarades. Je rappelais il y a un an, qu'à peine arrivé à Athènes, au commencement de 1851, il avait voulu suivre ses anciens et mettre sur-le-champ à profit leur expérience en allant avec eux explorer la Béotie et la Phocide, en passant les Thermopyles et s'avançant dans la Thessalie jusqu'à la vallée de Tempé et jusqu'au pied de l'Olympe. Il avait gardé de ce premier voyage et de ces grands spectacles des impressions qui semblaient devoir être fécondes; il se proposait de les mûrir par la réflexion et par l'étude, de revoir la Phocide, de s'y établir quelque temps, d'en entreprendre pour son travail de seconde année une description générale, et de réserver pour la troisième Delphes et son oracle, sujet capital, qui est loin encore d'être épuisé, si l'Académie en faisait l'objet d'une de ses questions. La question était proposée peu de mois après; mais celui qui l'avait pressentie, qui s'y préparait d'avance, ne la traitera pas. C'est à l'un des deux membres nouveaux, qui sont venus remplir le vide qu'il a laissé à l'École, de recueillir sa pensée et de faire de ce noble sujet d'étude un dernier hommage à sa mémoire.

Plus heureux que son camarade si digne de regret, M. Mézières, qui lui avait montré le chemin du nord de la Grèce, et qui, avec M. Beulé, lui a fermé les yeux après des soins au-dessus de tout éloge, a pu, lui du moins, grâce à une autre de vos questions, Messieurs, tirer de cette exploration du nord la matière d'un vrai mémoire de troisième année. Vous aviez demandé à l'un des membres de l'École d'explorer, si l'état actuel du pays le permettait, les chaînes et les environs de l'Ossa et du Pélion, les cantons

[1] M. J. D. Guigniaut, neveu du rapporteur, enlevé par une fièvre typhoïde, à l'âge de vingt-sept ans.

d'Agia et de Zagora en Thessalie, depuis Ambélakia, la vallée de Tempé et le Pénée, jusqu'à Volo, Iolcos et le cap Sépias; de marquer l'emplacement des villes anciennes; de recueillir les incriptions; de décrire ou de copier les manuscrits, les chartes byzantines et les documents historiques de tout genre, conservés peut-être dans les monastères de cette contrée peu connue. C'était une description complète, et à toutes les époques, de la Magnésie des anciens dans sa plus grande étendue, c'est-à-dire d'un pays qui, pour les anciens eux-mêmes et par sa nature, fut toujours d'un difficile accès. M. Mézières s'est dévoué avec un rare courage aux recherches qu'exigeait un pareil sujet; et d'abord il a voulu étudier en détail sur les lieux dans un second voyage, ce qu'il n'avait pu que parcourir et qu'entrevoir au passage dans le premier. De ses observations locales très-attentives, comparées aux descriptions et aux récits de l'antiquité et du moyen âge aussi bien qu'aux relations modernes, il est résulté un travail que votre commission a jugé fort remarquable, et où se trouvent remplies, au delà même de ses espérances, les principales conditions du programme. Nous ne craignons pas de dire que la relation de M. Mézières peut tenir lieu de toutes les autres, qu'elle les contrôle et les rectifie sur un grand nombre de points, qu'elle est plus complète, et qu'elle se distingue par une heureuse alliance des souvenirs classiques les plus présents, avec les discussions d'une critique presque toujours aussi judicieuse au fond que ferme et sobre dans la forme. Préférant les divisions naturelles du pays qu'il a si bien étudié aux divisions politiques, vagues, arbitraires, indécises, ici plus qu'ailleurs, il commence sa description, comme il avait fait son voyage, par le versant sud du Pélion et par le canton de Volos, aux frontières de la Turquie et de la Grèce actuelle, sur les bords de l'ancien golfe Pagasétique, d'où partirent les fabuleux Argonautes. Volos est le chef-lieu des vingt-quatre villages du Pélion, contenant une population entièrement grecque de cinquante mille âmes. Dès l'abord, M. Mézières signale à l'est, sur les hauts escarpements de Goritza, les restes d'une ville ancienne, qui devait être une place de premier ordre, à en juger par la grandeur de ses murailles, de construction médiocre, au reste. Il y reconnaît Démétrias, capitale du pays sous les rois de Macédoine, dont son énergique fondateur voulut faire, suivant son expression, l'une des entraves de la Grèce, et pour laquelle il dépeupla toutes les villes environnantes.

M. Mézières prouve très-bien que ce ne peut être ni Iolcos, comme l'avait cru Dodwel, cette vieille cité homérique, déjà ruinée au temps de Strabon, et dont il retrouve l'acropole sur la hauteur d'Épiscopi, à une lieue de la mer; ni Pagases, que Pline a confondue mal à propos avec Démétrias. Celle-ci seule a eu assez d'importance dans des temps relativement modernes; elle commandait assez fortement et le golfe et la double plaine pour rendre compte des ruines de Goritza, de leur étendue, de leur mode de construction, de leur conservation.

De Volos, M. Mézières se rend par mer à Trikéri, extrémité opposée du demi-cercle formé par le golfe Pagasétique en Magnésie, afin d'en explorer complétement les bords, depuis le fond de la presqu'île qui s'allonge au sud-ouest, en revenant par terre à son point de départ. Il conjecture avec vraisemblance qu'au col même de la presqu'île de Trikéri, sur la hauteur qualifiée, comme tant d'autres en Grèce, de Palæo-Castro, et qui domine à la fois le golfe et la mer d'Eubée, devait se trouver Olizon, une des villes du petit royaume de Philoctète. Le colonel Leake, sans avoir vu les lieux, mais guidé par un passage de Plutarque, avait déjà mis en avant cette idée, que confirment les observations de son successeur. On est frappé, du reste, de l'absence presque entière de ruines antiques sur toute cette côte occidentale de la Magnésie, soit barbarie des habitants perdus dans ce coin de la Grèce du nord, soit faiblesse des constructions formées de pierres beaucoup plus petites que dans celles du sud, soit conséquence du dépeuplement causé par la fondation de Démétrias. Cette côte cependant est fertile et bien cultivée; elle fait un contraste frappant avec la côte orientale, hérissée de rochers. Sur les hauteurs s'élèvent par étages les oliviers, richesse du pays, et dans les vallées se déploie une végétation puissante qu'on ne retrouve guère, aujourd'hui du moins, dans les parties plus méridionales de la Grèce. Les orangers, les vignes abondent dans les villages, et pourtant la misère habite avec ces richesses naturelles, faute de commerce et de communications au dehors, faute surtout d'un gouvernement intelligent et actif.

M. Mézières fait remarquer le désaccord des géographes anciens sur les noms et les positions des villes de ce côté de la Magnésie, peu connu même de leur temps. Il signale, ici encore, les erreurs de Pline, et préfère justement à son témoignage celui de Scylax,

qu'il confond du reste, mal à propos, avec le Scylax contemporain du premier Darius. D'après l'auteur du *Périple,* il incline à voir dans Spalæthra la cité la plus rapprochée d'Olizon, et il la place à Khorto-Castro, une demi-lieue au nord du village actuel de Milina, sur des indices assez frappants. Quant à la *ville des Magnètes,* que croit devoir mettre en ce lieu M. Leake, d'après l'unique témoignage d'Apollonius de Rhodes, ou plutôt la glose de son scoliaste, et d'après un ou deux passages de Démosthène où il est question de fortifier *Magnésie* ou *la Magnésie*, M. Mézières révoque fortement en doute l'existence de cette ville, profondément inconnue d'ailleurs, mais sans songer à discuter la question de savoir si certaines médailles des Magnètes que nous avons appartiennent ou non aux Magnètes de la Thessalie. Nulle difficulté, au contraire, pour *Coracæ,* dont le nom ancien se retrouve identiquement dans celui de *Coracai Pyrgos,* ou la Tour des Corbeaux, construction byzantine placée sur une pointe de rocher s'avançant dans la mer, non loin d'une enceinte fortifiée, byzantine aussi, mais sans doute élevée sur les ruines de l'enceinte antique, au lieu nommé Lefo-Castro, où, trois ans durant, les habitants du village voisin d'Argalasti, assiégés par terre et par mer dans la guerre de l'indépendance, firent contre les Turcs une défense héroïque.

La forme du Pélion commence à se dessiner nettement, de la route d'Argalasti, avant même qu'on ait tourné le golfe de Volos, et l'on voit en face Néo-Khori, le village neuf, situé sur l'arête même de la montagne qui va s'abaissant dans la direction du golfe Thermaïque. Cette forme est molle et douce, et n'a rien, dit M. Mézières, de la fermeté sévère qui caractérise souvent les montagnes en Grèce; mais les contours onduleux, qui n'en forment pas moins une crête bien marquée par la continuité des hautes cimes se détachant sur le ciel et, fermant l'horizon, ont aussi leur genre de beauté. A mesure qu'on s'approche du Pélion, on s'aperçoit d'ailleurs que, s'il paraît de loin plus harmonieux que grandiose, rien n'est plus sauvage ni plus pittoresque que l'intérieur de cette montagne célèbre. Sur son versant méridional se groupent, à une grande hauteur, les principaux villages du canton de Volos, renommés dans toute la Grèce pour la beauté de leur position et pour la richesse de leur territoire. A l'ouest de Néo-Khori, au-dessus du point où commence la presqu'île de

Magnésie, le premier qu'on rencontre est celui de Miliès, patrie de l'archimandrite Anthimos Gazis, éditeur de la *Géographie de la Grèce,* par Mélétius, et de deux autres écrivains, Grecs comme lui, Daniel et Grégoire, qui ont composé une *Géographie générale.* Ce sont les trois seuls hommes qui aient répandu quelque gloire sur ce pays, dont ils ont été les bienfaiteurs, où Grégoire et Gazis ont fondé une école et une bibliothèque à Miliès même. Gazis lui-même y donna des leçons jusqu'à la fin de sa vie, en 1844. On a conservé pieusement, dit M. Mézières, la mémoire de cet homme vénérable, qui, après avoir parcouru l'Europe, était revenu dans son pays pour faire partager à ses compatriotes la science qu'il avait acquise, avec le but secret de préparer leur affranchissement. On montre encore la terrasse, voisine de l'école, sur laquelle il se promenait en instruisant ses élèves, et un platane séculaire, le plus beau de la contrée, sous lequel il aimait à s'asseoir. Mais, comme le remarquait tristement mon guide, « le platane, jadis si beau, a été frappé par la foudre, et Gazis est mort. » Une simple pierre, en face de l'école où il enseignait, marque le lieu de sa sépulture.

M. Mézières donne sur cette école, déjà bien déchue, sur cette bibliothèque brûlée à demi par les Turcs, dans leur défiance des livres venus d'Europe, des détails pleins d'intérêt, qu'il doit en partie à M. Dimos, le plus grand propriétaire de Miliès et des vingt-quatre villages de la montagne, hôte aussi bienveillant qu'éclairé lui-même de nos jeunes compatriotes. Du reste, il n'y a rien là d'antique, pas plus en ruines qu'en livres. Les Grecs avouent que les villages actuels ne remontent pas à plus de trois cents ans; ils disent qu'auparavant, comme dans l'antiquité même, selon toute apparence, les bords de la mer étaient seuls habités et la montagne couverte de bois. La preuve la plus forte, c'est qu'on a trouvé quelquefois des ruines sur le rivage; mais que jamais il n'a été découvert ni une pierre antique, ni une médaille, ni une inscription sur les hauteurs. Il ne faut chercher d'ailleurs, aux environs de Miliès, avec Anthimos Gazis, abusé par son patriotisme, ni la grotte du centaure Chiron, le précepteur d'Achille, ni le temple de Jupiter Actæus, mentionné également par Dicéarque, meilleur géographe que l'archimandrite. Ce temple de Jupiter Actæus, ou plutôt *Acræus,* était situé loin de là, sur le plus haut sommet du Pélion. Il ne faut pas cher-

cher non plus, avec M. Leake, dans le large torrent qui descend des hauteurs de la montagne et passe près de Miliès, l'un des deux fleuves cités par le disciple d'Aristote, dans sa description parvenue jusqu'à nous du Pélion. Ce torrent, *Rhevma,* comme l'appellent simplement les habitants grecs, n'arrose pas, comme l'un des fleuves de Dicéarque, les champs cultivés au pied de la montagne, et ne sort pas, comme l'autre, d'une forêt pour se jeter dans la mer.

Peut-être en avons-nous dit assez, Messieurs, pour justifier les éloges que nous avons donnés au travail de M. Mézières, pour caractériser, par des exemples et par des citations, son excellente méthode de description, comme de recherche, sa manière simple, sévère, pleine de sagacité sans subtilité, animée quand il le faut, jamais déclamatoire. Arrivé à la plaine de Lékhonia, la première depuis l'extrémité de la presqu'île, et le premier point aussi où l'on rencontre le spectacle de la dévastation avec la présence des Turcs, notre jeune voyageur, après avoir essayé de déterminer beaucoup d'autres emplacements de localités antiques, en décrivant toujours avec soin les localités modernes, s'élève jusqu'à Macrinitza et Portaria, presque au plus haut du versant du Pélion qui regarde le golfe Pagasétique, et, avant de gravir le sommet principal, pour passer sur le versant opposé, il explore les pentes inférieures de la montagne, voisines de Volos, qui dominent la plaine de Thessalie, où il trouve Horménium, connu d'Homère, le lac Bœbéis, et le monastère fort ancien de Saint-Gérasimos, maintenant presque abandonné, et qui ne renferme ni livres, ni monuments. Non loin du lac, à l'est, la petite église de Saint-Nicolas montre, par les fragments encastrés dans ses murs, ou gisant au dehors, que là fut jadis, comme il arrive si souvent, un temple hellénique, qui marquait la limite que n'ont pas dû franchir les eaux. Le lac Bœbéis paraît avoir été autrefois beaucoup plus grand qu'il ne le fut depuis, et avoir embrassé le lac Nessonis et les vastes marais de la plaine de Larissa, alors que le bassin de la Thessalie était encore en grande partie submergé, et que les eaux n'avaient point achevé de prendre leur issue par la vallée de Tempé. Non loin des bords du Bœbéis et des acropoles antiques de Bœbé, qui lui donna son nom, et de Glaphyræ, se rencontre un monument curieux, déjà décrit par M. Leake, et dont l'appareil, intermédiaire entre le polygonal et l'hellénique

rectangulaire, se distingue par des particularités de construction très-remarquables. Est-ce un temple, un autel ou un tombeau? M. Mézières doute; mais il reconnaît à ce monument, qui rappelle les constructions puissantes des âges homériques, un singulier caractère d'antiquité; et dans toute cette partie de la Magnésie, dit-il, en exceptant les murs de Démétrias, relativement modernes, c'est le seul édifice qui soit digne des Grecs.

Nous quittons à regret cette intéressante relation, dont nous ne pouvons suivre l'auteur, ni sur les cimes du Pélion, qu'il gravit et traverse, non sans avoir analysé les traditions à la fois mythologiques et géologiques qui se rapportent à cette poétique montagne, bouleversée jadis par la guerre des Titans contre les dieux, et dont Pélée et Achille furent les derniers héros; ni, à plus forte raison, sur le versant oriental de cette chaîne prolongée, qui unit, comme le dit si bien Hérodote, ses racines à celles de l'Ossa. Il nous faut, toutefois, avant de finir, jeter un coup d'œil sur ce dernier mont, exploré par M. Mézières avec le même soin que le Pélion et dans le même esprit. Nous passons donc et sur Zagora, patrie d'Aïdimos Callinicos, patriarche de Constantinople à la fin du dernier siècle, et sur son église byzantine, médiocrement remarquable, et sur Kéramidhi, où le voyageur a découvert, avec une inscription et des médailles impériales, quelques restes d'antiquités grecques; mais, ce qui vaut mieux, l'enceinte entière d'une ville hellénique, située, circonstance rare, au bord de la mer, construite pourtant en blocs irréguliers, et qu'il compare aux acropoles de Pharsale, de Samicum et de Phigalie, qu'il a vues. M. Mézières conjecture, avec une certaine probabilité, que cette ville dut être Casthanæa, la plus importante de la côte orientale de Magnésie, entre le Sépias et Mélibée, quoi qu'en puissent dire Mélétius et Anthimos Gazis. Plus loin, au nord, vers Skiti, il reconnaît les vestiges de Mélibée elle-même, dans les pierres polygonales qui sont entrées dans la construction des murailles d'une forteresse byzantine qui lui succéda, distinction architectonique et en même temps attribution géographique soutenues, avec une grande force, contre l'opinion du colonel Leake. Mélibée, dit positivement Tite-Live, était située à la base du mont Ossa, du côté où il regarde la Thessalie, et heureusement placée pour dominer Démétrias. C'est précisément la position de l'acropole de Skiti et un point militaire d'une haute importance, comme fut

Mélibée. Là, entre l'Ossa et le Pélion, s'ouvre la riche plaine d'Hagia, qui débouche sur celle de Thessalie, et dont celle de Dotium était tout au moins voisine. Non loin durent être Amyros et Thaumaci, dont les positions, faute de documents suffisants, n'ont pu être déterminées d'une manière certaine. Cette partie de la contrée, depuis le Pélion, à sa rencontre avec l'Ossa, jusqu'au lac Bœbéis, devra être étudiée de nouveau, dans quelque exploration ultérieure.

La chaîne de l'Ossa n'a ni la même étendue, ni la même importance que celle du Pélion, au point de vue, soit géographique, soit archéologique. On peut facilement en faire le tour en deux jours de marche, et M. Mézières déclare que, l'ayant explorée par deux fois, il n'y a trouvé matière à aucune découverte sérieuse. On conçoit que Virgile, si exact dans ses descriptions, fasse mettre l'Ossa sur le Pélion par les Titans combattant les dieux; on ne concevrait pas le contraire. L'Ossa n'en a pas moins, physiquement, ses caractères particuliers, que le voyageur met fort bien en relief; et cette montagne regagne, par ses détails et les heureux accidents de sa structure, ce qu'on est obligé de refuser à l'ensemble de sa physionomie, surtout à la forme de son sommet, grêle et contourné, qui dépare quelque peu l'harmonie générale du paysage, dans une contrée aussi pittoresque que ce côté de la Thessalie.

Hagia est le village le plus riche et le plus important de l'Ossa; il s'y faisait jadis un grand commerce de soie avec l'Allemagne, car les mûriers abondent dans toute la contrée; mais ce commerce était déjà ruiné, au temps de Leake, par les guerres de la Russie et de la Porte; il ne s'est pas relevé depuis. On trouve ici quelques fragments grecs ou byzantins, apportés sans doute des environs, et M. Mézières a relevé quelques inscriptions, qui ne sont pas toutes chrétiennes, quoi qu'il en dise. Une végétation aussi puissante que celle du Pélion, de grands bois composés d'arbres divers, couvrent le flanc oriental de l'Ossa, vers la mer, où devaient pourtant se trouver les deux villes de Rhizus et d'Eurymènes, mentionnées parmi celles de la Magnésie. Ni l'une ni l'autre ne sont encore déterminées d'une manière complétement satisfaisante. Le seul point, selon M. Mézières, qui ait pu convenir à Eurymènes, la plus importante des deux, c'est le monastère de Saint-Dimitri, situé dans la montagne au nord de Karitza,

au-dessus du petit fort de Ftéri. Là subsiste encore une église byzantine, dont la fondation remonte aux premiers temps de l'empire d'Orient, et qui, sans doute, avait été élevée sur un emplacement antique. Cette position, purement conjecturale du reste, conviendrait mieux à Eurymènes qu'à Homolium, qu'y met le colonel Leake. Le couvent de Saint-Dimitri renferme de curieux restes de l'art byzantin. L'église est très-remarquable, et rappelle la description faite par feu Papety, qui promettait un peintre de talent, des couvents du mont Athos. M. Normand, autre pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et le fidèle compagnon de M. Mézières dans tout le cours de son voyage, en a levé un plan joint au mémoire de ce dernier, et tracé avec cette supériorité dont il a donné récemment une si magnifique preuve dans sa restauration des monuments du Forum romain. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici le savant commentaire qu'ont donné de ce plan les deux amis.

Le couvent de Saint-Dimitri a gardé longtemps, comme celui de Patmos, les chartes byzantines que lui envoyaient, à leur avénement, les empereurs de Constantinople; mais, ici, cette précieuse collection, conservée jusqu'à la guerre de l'indépendance, a été dispersée ou anéantie par les Turcs. Quelques manuscrits ont été plus heureux, quoique singulièrement gâtés par la négligence de leur possesseur. M. Mézières en a rapporté plusieurs des moins altérés; ils sont invariablement de sujets religieux, comme ceux qu'il a laissés, mais dont il a eu la louable précaution de dresser la liste. Il a été forcé d'abandonner le manuscrit le plus beau et le plus curieux de la collection, pour lequel le moine de Saint-Dimitri, qui les connaissait tous, témoignait une prédilection particulière. Ce sont les quatre Évangiles, écrits sur parchemin, en lettres d'or et avec une admirable finesse, ornés de miniatures représentant les quatre évangélistes, et enrichis de notes marginales, que la tradition attribue à saint Achillios, évêque de Larisse, l'une des lumières du concile de Nicée. La date probable, l'admirable état de conservation du manuscrit, et surtout cette tradition relative aux notes, lui donnent une assez grande valeur, et peut-être est-il à regretter que M. Mézières se soit trouvé dans l'impossibilité d'en faire l'acquisition pour la France.

Le versant occidental de l'Ossa, qui domine la vallée de Kiserli, forme avec le versant opposé un contraste frappant par son aridité.

Tout ce canton n'est pas moins stérile en ruines antiques, quoique dût au moins s'y trouver cette Larissa du mont Ossa dont parle Strabon, peut-être sur une hauteur détachée de la montagne et qui domine le village de Kiserli, le plus considérable de la contrée. La plaine du même nom se termine au Pénée, et, à mesure qu'on s'approche du grand fleuve thessalien, le paysage, jusque-là triste et désolé, change de caractère. On arrive ainsi à la vallée de Déréli, qui s'ouvre dans l'Olympe, non loin d'Ambélakia, où commence cette autre vallée si fameuse de Tempé. M. Mézières, qui y termine sa longue mais si complète exploration, la décrit après tant d'autres, tout en se refusant à la décrire, et la vivacité, la fraîcheur de ses souvenirs classiques, depuis Hésiode et Hérodote jusqu'à Lucain, Sénèque et Pline, répandent encore sur le tableau qu'il en fait un charme imposant, quoique trompeur parfois. Le vrai, le remarquable caractère de la vallée de Tempé est dans une grande opposition de la nature, produite par ces catastrophes épouvantables qui retentissent encore dans les traditions et les légendes mythologiques. « Elle offre, dit M. Mézières, à qui nous voulons laisser la parole en le quittant pour aujourd'hui, le contraste de ce qu'il y a de plus sauvage et de plus riant dans la création : d'une part, des sommets à pic, des rochers déchirés et comme sillonnés par la foudre; de l'autre, un fleuve majestueux qui coule lentement vers la mer, ombragé d'arbres puissants et bordé de tapis de verdure. De ces éléments si divers et qui semblent se repousser résulte, au contraire, par la délicatesse des nuances, par l'accord parfait des couleurs, une merveilleuse harmonie que je n'ai retrouvée nulle part au même degré. On voit ailleurs des montagnes aussi sauvages : les Langadas du Taygète, les côtes voisines d'Amalfi et les rochers de Taormine n'ont pas moins de caractère que les ravins de l'Olympe et de l'Ossa; mais là manquent le fleuve et la riche végétation qui l'entoure; la nature ne s'est révélée que sous une de ses formes. L'Alphée, d'un autre côté, et le Sperchius ont aussi leurs beautés; mais ils ne sont point encadrés par ces gigantesques murailles de rochers rouges qui dominent le Pénée sans le resserrer, sans le réduire aux proportions d'un torrent, sans lui rien ôter de sa majesté ni de sa grâce. »

Après avoir peint en poëte, en artiste, M. Mézières n'oublie pas, ici même, de décrire en géographe, de raconter en historien. Il essaye de fixer, d'après Tite-Live, la position des quatre forteresses

qui défendaient le défilé quand se présentèrent les Romains, longtemps après les Perses, et il s'arrête, où nous nous arrêtons nous-mêmes, devant cette simple inscription, gravée à droite de la route, sur les flancs rocheux de l'Ossa, par un lieutenant de César :

L. CASSIVS LONGINVS PRO. COS.
TEMPE MVNIVIT.

(L. Cassius Longinus, proconsul, a fortifié Tempé.) « Là finit la Thessalie, dit M. Mézières, inspiré par cette simplicité toute romaine, et commence un pays nouveau, la Macédoine, que je n'avais pas mission d'explorer. » Un commentaire sur quatre inscriptions étendues, dont trois ont été trouvées dans l'église de la Panaghia, à Makrinitza, sur le Pélion, la quatrième dans une autre église sur le bord du golfe Pagasétique, près de Calanéra, et possédée actuellement par M. Dimos de Miliès, forme un digne appendice à son savant mémoire.

M. Beulé, comme M. Mézières, avait obtenu, l'an dernier, de M. le ministre de l'instruction publique, par l'intervention de l'Académie, la faveur de passer une troisième année à l'école française d'Athènes, et il ne l'a pas moins justifiée. Si l'exploration de la Laconie et de la Messénie nous avait fait pressentir dans le second une vocation sérieuse de géographe et d'historien, celle de l'Arcadie, de l'Élide, de l'Achaïe, de la Corinthie nous avait révélé dans le premier, aussi bien que son mémoire, aujourd'hui publié, sur trois inscriptions d'Olympie, un véritable talent pour l'archéologie éclairée par la philologie, un vif sentiment des beautés de l'art ainsi que de celles de la nature. Il a osé aborder l'immense question proposée deux années de suite par l'Académie, et qu'il avait sans doute méditée bien des fois, avant de se décider à la traiter, en présence de l'Acropole d'Athènes. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, aux termes de notre programme, que de faire de cette Acropole, berceau de la religion, de l'art, de la nation elle-même des Athéniens, on peut ajouter de la civilisation du monde classique, une étude et une description complète et approfondie, d'après l'état actuel et les travaux récents comparés aux données des auteurs anciens. On sent combien de questions particulières étaient comprises dans cette question si générale, et quels riches développements en pouvaient sortir si elle était embrassée dans sa péril-

leuse étendue. Eh bien, non-seulement M. Beulé l'a embrassée ainsi, avec un courage égal à son talent; non-seulement il nous a donné cette description de l'Acropole que nous demandions, complète et approfondie autant qu'il se pouvait, en moins d'une année de travail; mais il l'a agrandie et renouvelée à la fois par une découverte imprévue et qui n'appartient qu'à lui seul. Telle est la puissance, telle est la vertu de cette méditation solitaire, devant le spectacle ou bien dans l'étude des plus sublimes monuments de l'antiquité, dont il est réservé aux membres de l'école d'Athènes de savourer les austères douceurs durant des années entières. Ce spectacle, cette étude, et le commerce intime de cette nature qui se marie si bien avec les monuments de l'art hellénique, exercent encore aujourd'hui un charme fécond autant que magique, et suscitent naturellement des efforts qui participent en quelque sorte de leur grandeur calme et harmonieuse. C'est ce qui fait comprendre que M. Beulé ait pu en si peu de temps étudier, rédiger un mémoire qui est ou qui deviendra un ouvrage, qui ne compte pas moins de quatre cent cinquante pages in-quarto, écrites avec une simplicité d'ordinaire correcte, souvent pleine d'élévation, et, chemin faisant, mener à fin une fouille inspirée par le plan même de son travail, et dont les résultats, s'ils sont loin d'en être le seul ou même le principal mérite, en sont au moins une brillante décoration. Ce mémoire, qui se compose de vingt-quatre chapitres, dont le dernier est un appendice concernant les inscriptions et les fragments de sculptures découverts successivement dans le cours même de la fouille, et auxquels sont jointes sept planches dessinées par MM. Garnier et de Curzon, l'un architecte, l'autre peintre de l'académie de France à Rome, et représentant tout ce que cette fouille a fait connaître de nouveau; ce mémoire, disons-nous sans aucune espérance de pouvoir l'analyser ici comme il le mériterait, car cette analyse serait elle-même un volume, débute par une introduction formée de trois chapitres, et présentant, après un coup d'œil sur l'histoire primitive de l'Attique et sur les légendes divines ou héroïques consacrées par le prestige de la croyance, avant de l'être par la main de l'art, sur le rocher de l'Acropole, l'histoire même de cette mystérieuse et poétique citadelle, divisée en trois époques : avant sa dévastation par les Perses de Xerxès; au siècle de Périclès, dans sa glorieuse restauration, et dans son abandon ou sa dégradation au moyen âge et aux temps modernes,

jusqu'aux destructions violentes ou systématiques du XVIIe siècle et aussi du nôtre. Le XIXe siècle pourtant, après avoir été témoin d'une mutilation impie, qui sera la dernière, il faut l'espérer, a commencé de voir une restauration nouvelle de l'Acropole, non pas, certes, dans sa gloire antique, mais dans une série d'efforts plus ou moins intelligents pour relever ses ruines et pour les préserver. Puisse cette œuvre, nationale pour la Grèce, patriotique pour l'Europe entière, ne pas se ralentir!

Dans son quatrième et son cinquième chapitre, M. Beulé aborde, à proprement parler, la description de l'Acropole, et s'occupe avant tout de l'extérieur, par conséquent de l'enceinte et de l'entrée de la place. C'est là, pour ainsi dire, le terrain de sa découverte; car ayant posé le problème, demeuré jusqu'ici insoluble, il a entrepris de le résoudre, et il a eu l'honneur d'y réussir, grâce à une heureuse inspiration. Il voyait la citadelle accessible seulement par la pente occidentale du rocher, escarpé partout ailleurs; il remarquait le mur pélasgique et la vieille forteresse de l'Ennéapyle, d'après les récits de l'histoire et les débris qui subsistent encore, formant une courbe derrière les Propylées, qui s'élevèrent depuis, pour défendre ce côté vulnérable. Il avait suivi, dans tout leur développement, les restes des fortifications nouvelles, des murs bâtis par Thémistocle et par Cimon, après la retraite des Perses, au nord, à l'est, au sud. Tous les indices se réunissaient pour annoncer le prolongement nécessaires de ces fortifications à l'ouest, et l'existence d'une muraille pareille aux autres, mais ensevelie et ignorée jusqu'à présent. Cette muraille, M. Beulé l'a retrouvée sous je ne sais combien de constructions postérieures, ruinées les unes après les autres, et l'a retrouvée dans toute sa hauteur. Sa base repose à 29 pieds au-dessous du sol actuel, à 110 pieds en avant de la grande façade des Propylées. Sa hauteur est de $6^m,74$ et se divise en deux parties bien distinctes : la partie supérieure, disposée avec art, composée de fragments de la plus grande beauté, et la partie inférieure, plus grossièrement construite, avec des matériaux d'une époque plus récente. La partie supérieure, qu'on peut appeler l'entablement du mur, a $2^m,57$ de haut. Ce sont, en effet, des entablements d'anciens temples doriques, disposés de la même manière que les débris probables du vieux Parthénon sur le mur bien connu de Thémistocle, avec une architrave, une frise, une corniche, un larmier, le tout surmonté d'un attique formé

d'une autre architrave semblable à la première, et d'une corniche qui appartenait à l'intérieur d'un temple et terminait quelque mur de *cella*. Ces restes, légèrement mutilés, ont été replacés avec un certain goût et une certaine étude. Il paraît impossible, dit M. Beulé, que le siècle qui le dernier y a mis la main fût déjà un siècle barbare. Quant à la partie inférieure du mur, elle est formée de morceaux de marbre qui sont la plupart d'époque romaine. Un piédestal, qui y est engagé, garde même encore une inscription, bien que retournée, et dont les caractères se rapporteraient, selon lui, tout au plus au premier siècle avant Jésus-Christ. Si l'appareil est assez confus à l'intérieur, c'est que tout a été sacrifié à l'extérieur. Les faces qui s'adaptaient exactement ont été tournées vers le dehors; le reste s'est arrangé en conséquence, et sans autre condition que la solidité.

La porte qui s'ouvre dans le mur est située en face de la porte centrale des Propylées, environ à 50 pieds plus bas. Elle a 3^{m},87 de hauteur; sa largeur est de 1^{m},89 à la base, de 1^{m},73 au sommet; car c'est une porte dorique, et chacun de ses côtés s'écarte de la perpendiculaire de 8 centimètres. Le linteau est d'un seul morceau de marbre, de mêmes que les deux chambranles. Le chambranle de gauche, le seul qui soit complétement découvert, a été brisé puis replacé. Le revêtement qui les décorait l'un et l'autre a complétement disparu; mais les traces de scellement et les surfaces en retraite en démontrent l'existence. Le seuil de la porte, le dallage sur lequel il repose existent positivement, et l'on voit la grande ouverture carrée où reposait le gond, et le trou rond que son jeu prolongé a creusé en usant le marbre.

Si chaque fragment, ajoute judicieusement M. Beulé, porte écrites en lui-même son origine et son époque, il en est tout autrement du mur entier, et l'on ne peut déterminer, fût-ce à un siècle près, quand il a été reconstruit pour la dernière fois, après une suite probable de remaniements antérieurs. L'inscription citée et certains fragments déclarent qu'il ne peut remonter au delà de l'ère chrétienne; la méthode et le goût qui ont présidé à la disposition des matériaux, la solidité de leur assemblage, empêchent de descendre plus bas que les premiers empereurs de Constantinople. Si l'on va même jusqu'à Justinien, c'est uniquement à cause du témoignage de Procope, qui raconte que cet empereur, au moment des incursions des Vandales, fit réparer les murs d'Athènes.

Peut-être est-il plus sage encore de s'en tenir, jusqu'à nouvel ordre, soit pour le mur, soit pour la porte, au temps de Valérien, sous qui nous savons que les Athéniens, menacés par les Goths, relevèrent, pour la première fois, leurs murailles renversées par Sylla.

Les deux questions vraiment importantes ici sont les suivantes : le mur est-il encore à la même place? a-t-il été reconstruit sur le modèle du mur ancien?

M. Beulé, dans l'état des fouilles, évite avec raison de se prononcer sur ces deux points d'une manière absolue. De l'ensemble des faits connus, de la position d'une partie du mur pélasgique trouvée par lui, 60 pieds en avant des Propylées, mais surtout de la découverte qu'il a faite également des marches inférieures du grand escalier dont nous allons parler, il est amené à cette alternative, d'une circonspection louable, ou que le mur primitif était à la place du mur actuel, ou qu'il était plus bas vers la plaine. L'avenir et un avenir prochain, nous l'espérons, décidera entre ces deux hypothèses. Du reste, la disposition des matériaux lui paraît évidemment imitée d'une disposition plus antique, non-seulement à cause de la beauté de ce couronnement que nous avons décrit, mais parce que nous voyons les Athéniens couronner ainsi leurs murs avec des débris de temples, dès le temps de Thémistocle.

Quoi qu'il en soit, on a pu dire justement que l'entrée de l'acropole est aujourd'hui trouvée, car elle ne saurait exister que dans cette direction, et c'est vainement, quoi qu'on ait avancé à cet égard, qu'elle a été cherchée ailleurs. Le plan des Propylées, la forme des terrains et des rochers, le caractère même du génie grec, visant à l'harmonie dans ses créations, indiquaient à l'avance que le grand escalier devait descendre à l'occident vers la plaine, et non pas s'arrêter au pied du temple de la Victoire sans ailes, sur le rocher du midi. Ce n'est toutefois qu'après avoir rouvert la tranchée pratiquée autrefois de ce côté par feu Titeux, et s'être assuré qu'il avait fait fausse route, aussi bien que son successeur, que M. Beulé a entrepris sa première fouille, précisément dans l'axe de la porte principale des Propylées, espérant trouver ainsi du même coup le mur d'enceinte, la porte d'entrée, le grand escalier et la continuation, s'il se continuait, du chemin creux qui le sépare en deux moitiés. Après avoir défoncé le bastion moderne sur sa longueur, qui est de 68 pieds; après s'être avancé dans les

profondeurs du sol, exhaussé de près de 30 pieds, et, à travers les constructions diverses des âges successifs, jusqu'aux murailles byzantines, il a enfin découvert la partie inférieure de l'escalier, à 41 pieds en avant du temple de la Victoire. Les trois dernières marches et le palier, qui restent seuls, n'ont pu être mis au jour que sur une largeur de 18 pieds; mais on les aperçoit se continuant sous les terrains, à droite et à gauche. Cette partie inférieure correspond exactement à la partie supérieure rétablie il y a quelques années sur le plan de M. Desbuisson, alors architecte pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et qui est auteur d'une restauration des Propylées distinguée par l'Académie des beaux-arts de l'Institut. Toute la différence entre les deux parties, entre l'ouvrage ancien retrouvé intact et l'ouvrage de réparation moderne, c'est qu'il n'y a plus là de chemin creux, circonstance que M. Beulé explique à merveille par une exposition raisonnée du plan général de l'escalier, divisé en deux systèmes bien distincts, quoique liés l'un à l'autre.

Il faut donc, bon gré mal gré, renoncer à cette hypothèse gratuite qui, terminant l'escalier un peu en avant du temple de la Victoire, cherchait la porte d'entrée de la citadelle sur son flanc droit, et en faisait une espèce de porte dérobée complétement indigne de la majesté des Propylées, complétement en désaccord avec leur plan et leur orientation. Mais ici, comme pour le mur d'enceinte, il s'élève une question de date, celle de l'époque à laquelle dut être refait l'escalier tel que nous le connaissons aujourd'hui; car personne ne doute qu'il ne fût de beaucoup postérieur aux Propylées, comme l'accuse manifestement le caractère du travail. M. Beulé croit, avec une assez grande probabilité, qu'on ne peut guère le faire descendre au-dessous du siècle d'Hadrien et d'Hérodès Atticus. Il faudrait le reporter plus d'un siècle au delà, sous Auguste, ou, au contraire, l'abaisser jusqu'au temps des Antonins, d'après une inscription athénienne, si l'époque ambiguë de l'archontat d'un Rhœmétalcès est bien réellement celle où fut exécuté « l'ouvrage de la montée, » c'est-à-dire l'escalier qui montait à la citadelle. Un problème encore plus important, et qui n'en est pas plus un pour nous que pour l'auteur du mémoire, c'est de savoir si, dans le plan primitif, il y avait un grand escalier conduisant du bas de l'Acropole aux Propylées, et si celui qui le remplaça fut rétabli sur le même plan. Ici l'on peut être plus hardi

que pour le mur. Les raisons générales et particulières développées par M. Beulé en faveur de l'affirmative nous ont paru concluantes. L'escalier dont il s'agit était le complément nécessaire, inévitable en quelque sorte, de l'œuvre de Mnésiclès. « Nous ne connaîtrons véritablement, dit à ce sujet le jeune et ingénieux archéologue, l'effet que doivent produire les ruines des Propylées, que le jour où sera restauré le grand escalier de marbre, où, du bas de la rampe, l'œil montera de marche en marche jusqu'au sommet, et verra les Propylées, exhaussés sur un soubassement de cent degrés, dominer tout ce qui les entoure et détacher sur le ciel même leurs colonnes baignées de lumière et le trapèze grandiose de leurs portes. » Les traces de l'escalier, d'ailleurs, sont écrites clairement sur les substructions qui portent les deux ailes du monument, et aussi bien sur celles de main d'homme que sur le rocher entaillé. La partie du mur pélasgique récemment découverte est une preuve plus décisive encore, s'il est possible; car ce mur fut adapté lui-même au soutenement des marches de l'escalier; il remplaça le rocher, qui manquait, et sa position même montre que l'escalier primitif descendait au moins aussi bas que l'escalier actuel. Si la médaille d'Athènes, dont le revers offre le dessin de l'Acropole vue du nord, a voulu, comme le pense un des membres de la commission, représenter le grand escalier des Propylées, et non pas le petit escalier de la grotte de Pan, cette médaille fournirait un argument de plus en faveur de l'antiquité de ce premier escalier.

La commission, après avoir examiné et discuté, avec l'attention la plus sévère, les deux chapitres dans lesquels M. Beulé a lui-même exposé et développé, avec autant de modestie que de réserve, sa belle découverte; après l'avoir soigneusement vérifiée sur les plans détaillés qui en accompagnent le récit, la déclare, à l'unanimité, aussi réelle qu'importante, et en félicite publiquement l'auteur au nom de l'Académie. Elle sait que ce suffrage tout scientifique ne sera pas moins flatteur à ses yeux que les témoignages élevés, augustes même [1], qu'il a déjà recueillis à Athènes et à Paris. Elle le suivra avec intérêt, avec sollicitude, dans la

[1] Le roi et la reine de Grèce, au mois de juillet dernier, accompagnés de M. le ministre de France, ont visité les fouilles de M. Beulé, et la croix de l'ordre du Sauveur lui a été conférée par S. M. Hellénique en témoignage d'une haute satisfaction.

carrière nouvelle que vient d'ouvrir à ses travaux, mais aussi à ses fatigues, la bienveillance éclairée de M. le ministre de l'instruction publique, soutenue du concours généreux de M. le ministre de l'intérieur. Que ce soit là sa récompense pour le grand et signalé service qu'il vient de rendre à l'archéologie, à l'histoire de l'art, et que l'issue dernière d'une controverse grave, la seule qu'il nous convienne de mentionner ici, ne fera, nous en avons l'intime confiance, que constater encore mieux. Nous aimerions, si le temps nous le permettait, à donner ici une analyse complète de cet immense travail de description et de recherches sur l'Acropole entière, dont sa découverte n'est, pour ainsi dire, qu'une préface éclatante. Il est le commentaire presque toujours aussi judicieux qu'étendu de la périégèse ici trop rapide et souvent confuse de Pausanias, et le résumé aussi consciencieux qu'intelligent et animé de ce que les modernes ont pensé et écrit de mieux sur un sujet à la fois si difficile et si magnifique. M. Beulé y dépeint partout, avec exactitude, l'état actuel des ruines, en même temps qu'il raconte l'histoire des monuments, qu'il met en présence les opinions diverses qu'ont fait naître ces chefs-d'œuvre immortels, quoique si mutilés, de l'architecture et de la sculpture, qu'on appelle les Propylées, le temple de la Victoire, le Parthénon, le temple d'Érechthée. Aucun coin de l'Acropole ne lui échappe dans sa marche des Propylées au Parthénon, et dans son retour de l'Érechthéion aux Propylées par deux routes différentes. Il ne s'arrête ni ne se presse, et il enregistre les découvertes des autres; il les met en lumière avec autant de soin qu'il a fait pour les siennes. Si quelques traces de précipitation ou de fatigue se remarquent de loin en loin dans un si grand ouvrage, exécuté en si peu de mois et à travers une exploration si laborieuse; si quelques idées hasardées se glissent çà et là parmi un grand nombre d'idées justes; si quelques négligences, quelques caprices de style tranchent sur la majesté sévère et correcte des sujets, ces taches légères disparaîtront facilement dans une révision qui ne changera ni les proportions, ni le ton général d'une œuvre où se révèlent, avec un profond sentiment de l'art, avec une critique déjà exercée des monuments et des textes, des habitudes d'écrivain puisées à la bonne école.

En présence de tels résultats, d'un travail archéologique aussi distingué, d'un travail géographique vraiment remarquable, la

commission n'hésite pas, Messieurs, à vous proposer, comme elle l'a fait, l'année dernière, pour la description de l'île d'Eubée par M. Girard, et pour la dissertation de M. Beulé sur les trois inscriptions d'Olympie, aujourd'hui publiées l'une et l'autre, d'exprimer le vœu que le mémoire de M. Mézières sur le Pélion et l'Ossa soit également publié aux frais du Gouvernement, et qu'il en soit de même, dès à présent, pour la partie du mémoire de M. Beulé sur l'Acropole d'Athènes où est exposée sa découverte, en attendant la révision définitive et les compléments plus que probables, qui doivent achever de faire de ce grand travail autre chose qu'un simple mémoire.

Nous n'aurions pas nous-même achevé notre tâche, si nous ne donnions, en finissant, un souvenir aux anciens membres de l'École d'Athènes qui ont trouvé de si dignes successeurs, et qui poursuivent avec persévérance, et produisent peu à peu les résultats de travaux commencés ou conçus à l'École. M. Émile Burnouf, dont le nom nous est sacré, a envoyé à l'Académie un plan d'Athènes dressé avec infiniment de soin, sur une échelle plus considérable qu'aucun autre, et où il a relevé, d'après des recherches faites par lui en 1849, toutes les ruines que renferme la partie de la ville située à l'occident de l'Acropole, sur les collines ou entre elles, et dans laquelle se développait le faubourg compris entre les Longs-Murs. Il y marque la trace d'environ huit cents maisons, de plusieurs rues, de cinquante-huit citernes, de cent onze tombeaux et de beaucoup d'antiquités de diverse nature. Une notice explicative, très-bien faite, accompagne le plan, et elle est elle-même accompagnée de dessins exécutés avec une rare habileté. M. Émile Burnouf exhorte ses camarades à poursuivre successivement, sur les lieux, ce travail de restauration de la ville antique, auquel des fouilles intelligentes, inspirées de l'esprit qui a dirigé celles de M. Beulé, ajouteraient peu à peu ce qui est caché sous terre et dans les maisons de la ville moderne. Son plan semble disposé tout exprès pour recevoir et fixer, comme sur le terrain, les acquisitions futures de la science. En attendant, il est juste de reconnaître que ce travail a fait faire un pas important à la topographie d'Athènes.

Cette même topographie, M. Hanriot s'en occupe depuis longtemps avec ardeur, ainsi que de celle de l'Attique entière. Il nous a communiqué plusieurs parties de ses travaux, entre autres un

mémoire sur l'Agora et sur l'emplacement du Tholus, qui sera bientôt mis sous les yeux de l'Académie. Il prépare un autre mémoire sur les dèmes, sujet difficile, dont beaucoup de points restent encore à éclaircir. De leur côté, MM. Benoît et Lacroix n'ont pas cessé de poursuivre leurs études sur les îles de la mer Égée, et ce dernier est sur le point de publier, dans un travail d'ensemble, les résultats de quelques recherches personnelles. M. Lévêque enfin, esprit philosophique tourné vers les contemplations de l'art, et dont quelques rares écrits ont été distingués par les connaisseurs, soumet, en ce moment même, à la Faculté des lettres de Paris, une thèse latine sur cette question curieuse autant que délicate : *Quid Phidiæ Plato debuerit,* c'est-à-dire: *Sur les emprunts que Platon peut avoir faits à Phidias,* deux génies dignes l'un de l'autre dans deux sphères diverses, mais connexes, de l'esprit humain.

Vous voyez, Messieurs, quel mouvement, quelle tradition de fortes études a déjà enfantés cette École française d'Athènes, qui date d'hier, qui a traversé heureusement, grâce à son obscurité peut-être, les vicissitudes d'une révolution; mais qui, si elle demeure petite encore par le nombre de ses membres et par ses ressources matérielles, est grande déjà par ses travaux et surtout par son esprit. Désormais, l'attention du Gouvernement, celle du public est fixée sur elle, comme sur la jeune, mais digne sœur de l'École française de Rome. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a adoptée, sur l'initiative du Chef de l'État, parce qu'elle l'a reconnue sienne; elle voit en elle une pépinière nouvelle de jeunes archéologues et de jeunes érudits, dont elle aime à suivre les travaux, à protéger les débuts. Tout nous fait espérer que cette utile institution trouvera bientôt, dans la haute prévoyance manifestée naguère par l'appui donné aux travaux de M. Beulé, par cette distinction spéciale qui lui permet d'aller continuer ses fouilles sur une plus grande échelle, et vivifier, une quatrième année, l'École par ses exemples, les règles fixes dont elle a besoin pour compter sur l'avenir, et les encouragements permanents qu'elle a mérités, parce qu'elle n'en a pas eu besoin pour faire son devoir, au prix de toutes les fatigues et de tous les sacrifices.

Il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à faire connaître les sujets d'explorations et de recherches que l'Académie doit indiquer pour 1853, et qu'elle indique dès à présent, même pour l'année sui-

vante, aux membres de l'École française d'Athènes qui vont former, à partir de ce mois de novembre, la deuxième année d'études, le grand malheur qu'il nous est impossible de ne pas déplorer encore, en nous arrêtant ici, ayant d'avance supprimé la troisième. Les deux membres de seconde année, MM. Ernest About et Victor Guérin, que rejoindront bientôt de jeunes camarades de première année, auxquels ils auront à montrer la bonne route, peuvent choisir parmi les questions suivantes.

D'abord deux des questions proposées l'an dernier, que nous reproduisons, à raison de leur importance historique, archéologique et littéraire, et que nous maintenons, en quelque sorte, à l'étude :

1° Visiter l'île de Patmos, principalement pour faire des recherches dans la bibliothèque du monastère, et pour y dresser le catalogue, avec la description exacte et complète, accompagnée d'extraits, des manuscrits qui s'y trouvent.

2° Étudier la topographie de Delphes, du Parnasse et des environs; décrire la contrée et les monuments dont elle recèle les ruines, et faire l'histoire de la ville, du temple et de l'oracle d'Apollon, tant par les relations des auteurs et les documents de toute sorte qui ont été publiés, surtout les inscriptions, que par des recherches nouvelles entreprises sur place.

Nous y ajoutons, cette année, trois questions nouvelles :

3° Étudier, sur le terrain, la topographie de l'île d'Égine; consulter l'ouvrage de K. O. Müller (*Ægineticorum liber,* Berolini, 1817), et les recherches de M. Ph. le Bas sur l'histoire de cette île, recherches publiées dans les *Annales de l'Institut archéologique;* enfin, essayer de déterminer la position exacte des établissements anciens, comme celle des temples mentionnés par Pausanias (II, 29 et 30).

4° Déterminer l'emplacement, l'étendue et les enceintes des villes et localités de l'île de Lesbos, surtout de celles dont la position est encore incertaine. De ce nombre sont Ægirus, Agamède, Hiéra, Métaon, Napé et Tiaræ.

Quant à l'état ancien de l'île, on pourra consulter les travaux de MM. Plehn et Zander, comparés avec les relations modernes de Tournefort, Pococke, Richter et M. de Prokesch.

5° Explorer la contrée comprise entre le Pénée, le golfe Thermaïque, l'Haliacmon et les chaînes qui séparent l'Épire de la

Grèce orientale; chercher à pénétrer dans les hautes vallées du mont Olympe, et décrire, surtout dans la partie de la Thessalie et de la Macédoine qu'on vient d'indiquer, les localités que M. le colonel Leake (*Travels in northern Greece*) n'a pu visiter.

L'Académie désire que ce travail, ayant pour objet la géographie comparée, l'épigraphie et l'archéologie, soit, autant que possible, la continuation de celui que M. Mézières vient de terminer sur la Magnésie, le Pélion et l'Ossa.

1er Rapport, adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes par M. Ernest Beulé, sur l'Acropole d'Athènes.

Athènes, le 17 janvier 1853.

Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de vous présenter un rapport sur les fouilles que vous m'avez chargé de continuer dans l'Acropole d'Athènes, et sur les résultats nouveaux qu'elles ont produits jusqu'à ce jour. J'eusse souhaité pouvoir remplir plus tôt ce devoir, mais la lenteur des travaux préparatoires, les difficultés d'un tout autre genre qui m'ont arrêté plusieurs fois, ne me l'ont pas permis.

Avant de commencer les fouilles, il m'a fallu enlever une quantité considérable d'énormes pierres qui couvraient toute la surface des terrains. Au lieu de les jeter en bas de l'Acropole, ce qui eût été le plus expéditif, je les ai mises en réserve dans l'intérêt des monuments et des restaurations qu'ils exigeront prochainement. Une partie a été transportée au-dessous de la Pinacothèque : ce seront des matériaux tout prêts pour réparer le soubassement ruiné par les boulets et qui menace d'entraîner dans sa chute cette aile des Propylées. Le reste a été déposé au-dessous du temple de la Victoire, et servira à reconstruire le mur de Cimon, démoli pour faire place à l'entrée moderne.

Le sol ainsi dégagé, mon premier soin fut de découvrir tout le sommet du mur en marbre, dont une partie seulement avait été mise au jour l'été dernier. J'eus la satisfaction de le trouver intact sur une largeur de 25 pieds, avec la même frise, les mêmes cor-

niches qui se prolongent régulièrement. La porte est au milieu de cette façade. Je n'attendais qu'une telle certitude pour mettre à exécution un plan bien naturel : ouvrir une large brèche dans la muraille moderne, démasquer ainsi la muraille plus ancienne, faire reparaître l'entrée véritable de l'Acropole qui regarde le Pnyx, l'Aréopage, c'est-à-dire le centre de la vieille Athènes, et qui correspond à la porte principal des Propylées.

Ce plan souleva cependant une vive opposition, dont il ne m'appartient pas d'indiquer les auteurs, ni les motifs. En vain LL. MM. le roi et la reine de Grèce voulurent bien se rendre elles-mêmes sur les lieux et approuver, après un mûr examen, le projet qui leur était soumis; en vain des commissions nommées par MM. les ministres de l'instruction publique et de la guerre étudiaient la question sous différents points de vue et rédigeaient à plusieurs reprises les rapports les plus favorables. L'intrigue ne se tenait pas pour battue et recourait à de nouveaux prétextes, à des arguments que je n'oserais même vous répéter, Monsieur le Ministre, tant ils sont peu sérieux. Toute cabale n'attire l'attention qu'autant qu'elle crée des obstacles : les obstacles renversés, les hommes qui la composent et les moyens qu'elle emploie ne méritent que le plus parfait oubli. Grâce aux démarches de M. le directeur de l'École d'Athènes, grâce surtout à l'intervention quotidienne de M. le Ministre de France, qui s'est intéressé avec une passion d'artiste au succès de mon entreprise et à qui je ne pourrai jamais témoigner toute l'étendue de ma reconnaissance, j'ai pu réaliser librement une idée que je crois conforme aux exigences de l'art comme aux vœux de l'archéologie.

Aux retards causés par ces négociations succédèrent bientôt des difficultés nouvelles : le mur qu'il s'agissait de démolir offrit une résistance imprévue. Élevé vers la fin du xv[e] siècle, lorsque le canon commençait à servir dans les siéges, il fut construit avec une solidité incroyable. Telle est la ténacité du mortier, que les pierres se brisent sous l'effort plutôt que de se détacher. M. Landerer, professeur de chimie à l'université, que j'ai prié de l'analyser, a reconnu que dans sa composition entraient deux tiers de chaux et un tiers de plâtre mélangés, et, comme éléments de cohésion une multitude de fragments polygonaux de silex. Le silex en se combinant avec la chaux produit un sel particulier, le silicate de chaux, qui se vitrifie par l'influence de l'humidité et contribue

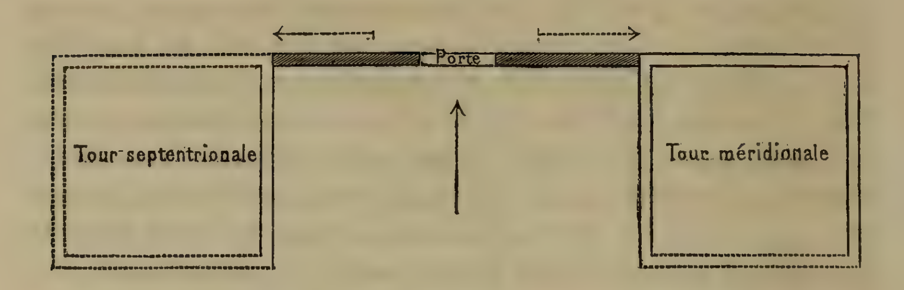
à la solidité de l'ensemble. En effet, les pics, les leviers, les coins et les masses de fer entamaient à peine une muraille qui a près de 40 pieds de hauteur sur 10 d'épaisseur moyenne. Comme la brèche devait présenter au moins 25 pieds d'ouverture, c'étaient donc *dix mille* pieds cubes qu'il fallait, je ne dirai pas démolir, mais tailler comme un immense bloc. Une armée aurait peut-être suffi à cette entreprise; mais les forces et la santé de mes meilleurs ouvriers n'y suffirent pas. Au bout de deux semaines, j'ai dû renoncer à un travail qui devenait pour eux un supplice. Afin d'épargner le temps et les hommes, j'eus recours à la poudre.

Vous pouvez croire, Monsieur le Ministre, que je n'emploie qu'avec une extrême circonspection un pareil auxiliaire, à quelques pas seulement des plus beaux monuments du monde. Je sens quelle triste célébrité s'attacherait à mon nom, si un malheur arrivait à des chefs-d'œuvre sur lesquels tant d'yeux sont fixés. Aussi n'est-ce que par un nombre infini de petites mines que j'entame lentement, graduellement la muraille. Depuis six semaines, elle est à peine réduite à la moitié de sa hauteur, et 150 livres de poudre sont dépensées, qui d'un seul coup eussent fait sauter le bastion tout entier. M. l'amiral Romain-Desfossés, sur la demande de M. le directeur de l'école d'Athènes, a eu l'obligeance de mettre à ma disposition une certaine quantité de poudre.

Quoique la démolition soit si peu avancée, déjà cependant, Monsieur le Ministre, elle m'a conduit à une découverte très-importante.

Lorsque j'expliquai mes plans à la commission nommée par M. le Ministre de la guerre, je m'engageai à faire construire un mur sur les côtés de la façade qui allait reparaître, afin que l'entrée de la citadelle fût mieux défendue. Précisément à la place désignée, je viens de trouver ensevelies sous terre les fortifications que la disposition des lieux demandait si naturellement. Ce sont *deux tours carrées* qui flanquent la porte à droite et à gauche. L'une d'elle est conservée tout entière; l'autre n'a perdu que trois rangs d'assises, emportées par l'explosion d'une mine pendant la guerre de l'indépendance. Dans ce temps-là, elle supportait elle-même une tour moderne que les Grecs firent sauter, sans savoir que les tours anciennes posaient leur base à 36 pieds au dessous du sol.

Voici le plan de la façade fortifiée :



A quelle époque furent construites les deux tours? Bien que quelques pieds à peine en aient reparu, il est impossible de douter qu'elles ne soient au moins aussi anciennes que le mur en marbre avec lequel elles s'unissent. Remontent-elles à une plus haute antiquité? C'est une question qui sera éclaircie sous peu de jours. En tout cas, elles sont construites en belles et larges assises; le temps a revêtu la pierre d'une couleur dorée: ce ne sera pas une des moindres décorations de l'entrée, qui bientôt sera rétablie.

Pendant que les travaux extérieurs rencontraient tant d'obstacles, je ne cessais pas de pousser activement les fouilles dans l'intérieur du bastion. Les couches supérieures des terrains ont été enlevées, les murs grossiers, les constructions de toute sorte qui les couvraient ont été démolies; le sol antique paraît déjà et les découvertes recommencent.

Le mémoire que j'ai eu l'honneur de soumettre, l'année dernière, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, annonçait l'existence d'un *palier* qui devait séparer les deux moitiés bien distinctes du grand escalier des Propylées. Un dessin de M. Garnier, de l'Académie de Rome, en démontrait la nécessité. Notre hypothèse vient d'être justifiée par les faits. *Plusieurs dalles du palier* ont été retrouvées; quelques-unes sont encore à leur place.

Le même mémoire supposait aussi que *le mur pélasgique* n'avait été conservé que pour supporter la pente de l'escalier primitif; la suite de ce mur a été mise au jour; il s'élève par degrés, et son sommet soutient précisément le palier.

Enfin, au-dessous du piédestal d'Agrippa, se montrent en ce moment les premières pierres d'un mur antique qui sera, je crois, la continuation du mur d'enceinte, masqué par les fortifications modernes.

Parmi les fragments qui ont été recueillis pendant le cours des

nouvelles fouilles, les plus remarquables sont assurément *des tambours de colonnes ioniques et doriques* et *des morceaux de larmier* qui ont appartenu aux Propylées. Ils se trouvaient dans une muraille turque entièrement construite en marbre; malheureusement tous les autres matériaux ne sont que des débris méconnaissables.

Dix-neuf inscriptions se sont ajoutées à ma collection de l'année dernière. Je citerai un long décret en l'honneur de Phormion, petit-fils du général contemporain de Périclès, et la dédicace d'un grand monument chorégique qui fut élevé par la tribu Cécropide la même année que le monument de Thrasyllus (316 av. J. C.). Cette dédicace est gravée sur les architraves d'ordre dorique qui ont servi à couronner le mur de marbre.

Les sculptures aussi sont peu nombreuses; mais permettez-moi de vous faire remarquer, Monsieur le Ministre, que jusqu'ici je me suis tenu dans les terrains de récente formation : ce n'est qu'en se rapprochant du sol antique qu'on peut espérer une plus riche moisson. Cependant j'ai trouvé *la suite du piédestal* qui avait excité l'année dernière un assez vif intérêt. Ce second bas-relief ne représente plus une danse *pyrrhique*, mais un chœur *cyclique*, autre solennité des Panathénées. Les huit personnages sont enveloppés de leur manteau, sous lequel les mains elles-mêmes sont cachées; le chorége seul tient un rouleau de musique; leur pose, leur ajustement sont uniformes et réglés évidemment par une loi. Ils s'avancent d'un pas lent et cadencé, en chantant, selon l'usage, les poésies d'Homère. Ce bas-relief a moins de grâce, mais autant d'originalité que celui des danseurs. L'exécution en est aussi négligée, mais le style est encore d'une bonne époque; on reconnaît ce sentiment qui anime les esquisses les plus rapides de l'art grec.

Deux nouveaux fragments de Victoires ailées se sont également retrouvés; elles ont été rejoindre dans le temple de la Victoire les débris mutilés de cette troupe charmante qui attend qu'un artiste la restaure et lui redonne la vie.

Je passe sous silence divers fragments d'un intérêt secondaire.

Enfin, parmi les constructions modernes qui m'ont paru mériter d'être respectées, j'indiquerai *une petite chambre*, détruite en partie, malheureusement, pour faire place à une batterie. Placée au-dessus de la tour septentrionale, elle était revêtue de marbres précieux et décorée avec un grand soin. La fenêtre regarde le golfe, Salamine et les montagnes du Péloponnèse. C'était le réduit favori

où quelque duc d'Athènes venait contempler une vue enchanteresse et respirer la brise de mer.

Tels sont, Monsieur le Ministre, les principaux résultats que les fouilles ont produits jusqu'à ce jour. Désormais, j'espère ne plus rencontrer d'obstacles sérieux, et j'attends avec impatience que la porte soit démasquée pour faire écouler par ce passage naturel toutes les terres, tous les débris qui remplissent le bastion.

Le crédit qui m'a été accordé et par vous, Monsieur le Ministre, et par M. le Ministre de l'intérieur, me suffira pour conduire les travaux à leur fin. Je pourrai même pourvoir à la sécurité et à la décoration de la nouvelle entrée avant d'en remettre les clefs à la Grèce.

Mais une question se présentera dans quelques semaines, et, pour prévenir les retards qui naissent de la distance, j'ai l'honneur de vous la soumettre dès aujourd'hui, Monsieur le Ministre.

Entre le bas de l'escalier découvert l'été dernier, et la partie restaurée sur les plans de M. Desbuisson, il existe une interruption assez considérable. Les marches ont été détruites ou dispersées; de sorte qu'une fois le seuil de la porte et les premiers degrés franchis, les visiteurs seront arrêtés ou devront gravir péniblement le rocher qui monte jusqu'aux Propylées. Il sera donc nécessaire de rétablir les communications et de rendre l'ascension de l'Acropole aussi facile qu'elle est magnifique.

Restaurer l'escalier entier est une entreprise digne d'un grand pays, mais coûteuse. Il ne s'agit de rien moins que de couvrir de marbre une pente de 8,000 pieds carrés. Mon projet est beaucoup moins ambitieux: ce serait de *reconstruire simplement avec les degrés antiques l'escalier sur une petite largeur.* J'en ai déjà recueilli quelques-uns; d'autres se retrouveront dans la suite des fouilles. Un crédit de *mille francs* fournirait largement à cette dépense.

Au mois de février, un architecte de l'Académie de Rome viendra faire momentanément partie de l'École d'Athènes. Je le prierais de se charger d'un travail qui demande des connaissances toutes spéciales, mais je ne pourrais l'en prier qu'autant que vous m'y auriez autorisé, Monsieur le Ministre, en m'accordant les moyens d'exécuter ce projet.

Agréez, etc.

E. BEULÉ.

2e Rapport, adressé à M. le Directeur de l'École française d'Athènes par M. Ernest Beulé.

Athènes, le 20 mars 1853.

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport sur les fouilles de l'Acropole, en vous priant de vouloir bien le transmettre à M. le ministre de l'instruction publique.

Autant les travaux ont été lents pendant les mois de novembre, de décembre et de janvier, entravés qu'ils étaient par des obstacles et des intrigues de toute sorte, autant ils ont avancé rapidement pendant ces deux derniers mois. La beauté de l'hiver les a favorisés, et surtout la liberté que m'ont conquise enfin l'intervention et l'inépuisable sollicitude de M. le ministre de France. En ce moment, les fouilles touchent à leur fin; elles seraient terminées, si je ne cherchais à mettre en lumière quelques détails qui ne sont pas sans importance pour la discussion scientifique. Mais les résultats sont assez complets pour que je n'hésite pas plus à les annoncer que je n'ai hésité l'année dernière à les prédire. Ils justifient, et c'est là ce qui m'est le plus sensible, la confiance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et des ministres auxquels je dois ma mission; ils réalisent toutes les idées auxquelles la commission de l'École d'Athènes, dans son rapport du 12 novembre, a bien voulu donner un assentiment unanime.

La véritable entrée de l'Acropole n'est pas seulement retrouvée : elle a reparu tout entière, dégagée de l'immense quantité de terres, de ruines, de constructions sous lesquelles elle était ensevelie. Il n'a pas fallu moins de trois mois d'efforts et 250 livres de poudre pour renverser la partie du bastion moderne qui la masquait. Mais, dès que la brèche a été terminée, dès que la porte a pu être rouverte, les terrains et les débris ont été emportés par cette voie si naturelle, et les découvertes se sont succédé coup sur coup.

La façade extérieure de l'Acropole est parallèle à la grande façade des Propylées, et à peine un peu plus large; sa largeur est de soixante et douze pieds environ. Cet espace a été divisé en trois parties égales : au milieu, un mur tout en marbre, percé d'une

porte dorique exactement dans l'axe de la porte centrale des Propylées; à droite et à gauche, des tours carrées en pierre qui s'avancent pour défendre l'entrée de la citadelle. Ce système de fortifications est trop familler à l'antiquité pour qu'il soit nécessaire de l'expliquer plus longuement. La porte de Messène en est un des beaux exemples; les tours étrusques de Pérouse en sont un des plus curieux.

Le mur du milieu est conservé dans toute sa hauteur, qui est de vingt et un pieds. Il est composé de marbres pris à différents monuments, mais disposés cependant avec une certaine régularité, et un goût qui paraît inspiré par un modèle antique. La frise surtout, qui couronne le mur de ses triglyphes, est trop en harmonie avec les triglyphes qui décorent les murs des Propylées, pour ne pas être une réminiscence du plan primitif. La même remarque s'appliquerait à un bandeau de marbre noir d'Éleusis, qui se retrouve aussi dans les Propylées, notamment dans la Pinacothèque. Ce fut sous le règne de Valérien que les Athéniens reconstruisirent cette muraille, détruite trois siècles auparavant par Sylla[1]. La paix profonde dont ils avaient joui sous la domination romaine avait laissé oublier des fortifications que les premières invasions des barbares firent relever précipitamment.

Les tours avaient été rasées par les soldats romains à dix pieds au-dessus du sol. Elles ne suffisaient donc plus à la défense de l'Acropole : au lieu d'y ajouter de nouvelles assises, on préféra enlever la terre qui cachait leurs fondations, et les fondations furent remaniées jusqu'au rocher sur lequel elles reposent; chaque tour grandit ainsi du double, non parce qu'on l'élevait au-dessus du sol, mais parce que le sol descendait au-dessous d'elle. De sorte que nous avons aujourd'hui l'œuvre de deux époques bien différentes. La partie inférieure a été reprise au temps de Valérien; la partie supérieure est restée intacte et remonte aux beaux siècles de l'art.

Avant de signaler un fait aussi décisif, j'ai dû réfléchir mûrement et fortifier mon témoignage par l'autorité d'hommes spéciaux. Deux architectes de l'Académie de Rome, MM. Lebouteux

[1] Zonaras, l. XII, ch. XXIII. — L'étude du monument confirme le témoignage de l'histoire. Dans les murs se trouvent engagés sept piédestaux avec des inscriptions. Il n'en est pas une qui ne soit antérieure au deuxième siècle après J.-C. Valérien, comme on le sait, est du troisième siècle.

et Louvet, récemment arrivés à Athènes, ont eu l'obligeance de se joindre à moi pour étudier cette question. Nous avons longuement et à différentes reprises examiné chaque pierre, chaque joint, chaque scellement. Une mine, pratiquée en 1822 par les Grecs, a ébranlé et déchiré toute cette partie de l'Acropole; mais, ce qui a gâté la beauté de l'architecture nous a permis d'en pénétrer le secret : une pierre brisée, un joint écarté laissent découvrir dans l'intérieur des murs les scellements de fer en forme de double T, le plomb qui les lie, le trou précis et profond où ils ont été glissés. Tel est le caractère de perfection que les Grecs ont su donner aux plus petits détails, qu'il est aussi facile de distinguer l'époque d'un scellement que celle d'un monument. Tous les scellements que la main ou le regard saisissent dans les parties que la poudre a entr'ouvertes ne le cèdent en rien à ceux du Parthénon et des Propylées. Les faces intérieures des assises sont préparées avec le même soin, ravalées de manière à ne laisser en saillie qu'un léger encadrement. La pression ne pouvant par conséquent s'exercer que sur les bords, on obtenait des joints d'une exactitude remarquable. Je ne dis rien de la beauté du travail extérieur, qui frappe l'observateur le moins attentif. L'agencement des pierres d'angle est conforme aux règles les plus sévères de l'art. Enfin, les murs ont, comme les *cellas* des temples anciens et les tours de Messène, leur socle, leur soubassement, dont la hauteur est le double de la hauteur des assises; puis commencent les rangs, tous égaux, des assises; sur le premier seulement court une bande en creux qui le distingue du soubassement.

Tous ces traits si caractéristiques ne nous ont plus permis de douter que les tours ne fussent un travail grec et l'œuvre d'une belle époque. L'histoire pourra ensuite hésiter sur la date précise : entre Périclès et Sylla, on ne trouve cependant d'autre destructeur que Lysandre, d'autre restaurateur que Conon. Mais le problème n'en sera pas moins résolu, et l'entrée de l'Acropole ne peut plus être l'invention d'un architecte de la décadence, comme le soutiennent certains savants étrangers. C'est tout au moins le plan de Mnésiclès.

On comprend pourquoi l'ennemi se contentait de raser les tours à une petite distance du sol : c'est qu'elles n'étaient plus qu'un débris inutile, surtout quand la façade qu'elles flanquaient avait été complétement renversée; là se portait le principal effort; là on

chercherait en vain un reste des constructions primitives : le travail même entrepris sous Valérien acheva de les faire disparaître; car, lorsqu'on eut enlevé les terres et abaissé la pente pour grandir les tours, il fallut naturellement placer au-dessous du niveau antique la base du mur en marbre et le seuil de la porte; autrement il devenait impossible d'arriver jusqu'à l'entrée. Si quelques blocs restèrent, on les renversa pour reprendre la construction à une plus grande profondeur. Néanmoins, la façade grecque était exactement à la même place que la façade romaine; sa position est clairement déterminée par les tours; seulement, sa base se trouvait à un niveau plus élevé : la différence est de cinq pieds.

Au moyen âge, ces fortifications ne parurent plus une protection suffisante contre l'artillerie. Quelques balles, dont le marbre garde encore la trace, montrent qu'elles avaient servi jusqu'à l'invention de la poudre. Ce fut Mahomet II, lorsqu'il visita Athènes, récemment conquise, qui fit entourer toute la partie occidentale de l'Acropole par une épaisse et haute muraille, liée avec ce puissant mortier que les Grecs tenaient des Romains. On descendit jusqu'au rocher pour en établir les fondations : les terres furent encore enlevées et, cette fois, transportées dans l'Acropole, afin de combler tout l'intérieur du bastion à mesure qu'on le construisait. La muraille moderne avait quarante pieds de haut; les murs antiques furent donc ensevelis sous quarante pieds de terre, et, au sommet de cette terrasse, on établit des batteries pour répondre au feu de l'ennemi lorsqu'il s'établirait sur les collines du Pnyx, de l'Aréopage et de Musée.

Ces travaux expliquent parfaitement pourquoi le sol actuel, en dehors de l'Acropole, se trouve au-dessous du sol ancien. Aussi, pour arriver à l'entrée, ai-je dû construire une route assez élevée. On m'a reproché de cacher sous des monceaux de terre une foule d'antiquités qu'on espérait découvrir; c'est une erreur : ce n'est qu'après avoir trouvé le rocher brut en cinq endroits différents et avoir constaté, de concert avec M. le conservateur des antiquités d'Athènes, le néant de toutes ces belles espérances, que j'ai rapporté les terres qu'avaient fait enlever les Romains d'abord, puis les Turcs.

On remarque dans les tours quelques pierres qui ont appartenu à des monuments antérieurs. Elles ont été retaillées, et, à

côté des beaux scellements, on voit les trous inutiles et dépareillés de scellements plus anciens; mais on sait quelle immense quantité de matériaux la dévastation des Perses avait entassés dans Athènes. Il était naturel d'en tirer parti : c'est ce qu'on fit depuis Thémistocle jusqu'à Périclès; l'enceinte entière de l'Acropole, les soubassements des Propylées et du Parthénon en sont la preuve. Si les tours sont du temps de Conon, ce sont le ruines de Lysandre qui furent remises en œuvre.

Un dernier fait qu'il est important d'indiquer, c'est que deux côtés seulement de la tour septentrionale, trois côtés de la tour méridionale sont d'une construction hellénique. Le quatrième côté, celui qui regarde l'intérieur de la citadelle et s'unit avec le mur de la façade, est d'une époque bien postérieure. Pourquoi avait-on détruit précisément le côté qu'il importait le moins de détruire? N'avait-il jamais été construit? Je ne puis rendre compte encore de cette anomalie. Peut-être quelques derniers coups de pioche et une tranchée sous le dallage de la tour méridionale me permettront-ils d'en donner l'explication. Quant au mur septentrional de l'autre tour, il a été démoli et reconstruit plus loin avec les mêmes matériaux quand on a bâti dans l'intérieur de la tour des salles voûtées. C'est pour cela que les pierres sont assez mal replacées, et que cette tour est aujourd'hui plus large que l'autre. On avait en effet voulu l'agrandir.

Du moment que les questions relatives à l'entrée de l'Acropole sont ainsi éclairées, on comprend combien la question de l'escalier devient plus facile à résoudre. Sur ce point du reste, comme sur l'autre, des découvertes nombreuses ont été faites. Les derniers degrés de l'escalier en marbre et le palier qui le précédait ont été retrouvés sur une largeur de soixante et dix pieds, c'est-à-dire sur toute la largeur des Propylées. Rien n'est plus propre à donner une idée exacte de cette avenue grandiose et magnifique qui montait jusqu'au sommet du rocher. Au milieu, huit marches sont encore en place; sur la droite, on en compte douze qui se suivent; quelques autres ont été mises au jour près du piédestal d'Agrippa, ainsi qu'un morceau considérable du vaste palier qui séparait en deux parties l'escalier, et sur lequel débouchaient, je crois, deux petites portes latérales. Au nord, on arrivait par l'escalier de Pan, aujourd'hui souterrain, mais qu'on voyait à ciel ouvert il y a trente et un ans. Du côté du midi, on passait sous le

temple de la Victoire : c'était le seul chemin par où pussent monter les victimes.

C'est pour cela que, dans toute la partie de l'escalier qui s'étend au-dessous du palier, les degrés sont continus, et, par conséquent, inaccessibles aux animaux. Dans la partie supérieure, au contraire, ils s'interrompent en face du passage central des Propylées et font place à des degrés très-doux dont la pente rachète le peu de saillie. Pour que le marbre ne fût pas trop glissant, les dalles ont été profondément striées. Je dois dire cependant que mes recherches pour découvrir les traces de l'entrée méridionale ont été vaines : tout a été ruiné dans cet endroit lorsqu'on voulut, au moyen âge, y bâtir des fortifications et une porte nouvelle, dans le temps où l'entrée occidentale fut condamnée et ensevelie. Mais, en détruisant le pavage turc qui couvrait le rocher, le palier, et montait obliquement vers les Propylées, j'ai retrouvé un petit sentier taillé dans le roc, au milieu duquel on aperçoit de distance en distance un trou rond, profond, tel que le pied des animaux le creuse, à force de se poser à la même place pendant des siècles. Ce sentier suit les inégalités du rocher, plonge avec lui sous le palier, reparaît au-dessus du piédestal d'Agrippa, et va se perdre sous les fondations des Propylées en se dirigeant vers le mur pélasgique auquel ils sont adossés au sud-est, et vers la porte primitive dont les Propylées n'ont laissé subsister qu'un pilier. C'est la route qui montait à l'ancienne Acropole, du temps où quelques familles y vivaient autour des cabanes de Cécrops et d'Érecthée, la route qui serpentait plus tard à travers les détours des fortifications pélasgiques et de l'Ennéapyle, la route qui servit peut-être encore à transporter une partie des matériaux destinés à la construction du Parthénon, mais qui fut aussitôt supprimée; car on commença à bâtir les Propylées, et le rocher disparut sous leurs épaisses fondations et sous les massifs destinés à supporter la pente de l'escalier. Ce n'est pas là seulement une curiosité archéologique : c'est une preuve qu'il y avait un passage naturel du côté du sud, et que les architectes de Périclès durent le respecter tout en n'en faisant qu'une entrée secondaire.

Sur ce sentier, qui, à certains endroits, n'a pas trois pieds de large, on ne trouve ni traces de roues ni place pour un char : la forme et les soubresauts du rocher l'eussent rendu impraticable. Du reste, pour que des mulets pussent traîner en haut de l'Acro-

pole, comme le dit Plutarque, les immenses blocs de marbre dont se compose le Parthénon, il a fallu des plans inclinés, des terrassements, des moyens dont nous pouvons difficilement aujourd'hui nous faire une idée. Je me prepose de traiter ce point dans un mémoire spécial, et d'examiner tout ce qui se rattache à la fameuse question des chars panathénaïques.

Si le plan général de l'escalier est ainsi devenu clair et précis, l'époque à laquelle il a été reconstruit ne l'est pas moins. Tout le monde s'accordait à le croire d'époque romaine, quand on n'en connaissait qu'une partie où quelques marches seulement étaient à leur place. Aujourd'hui qu'une étendue considérable s'offre aux observations, cette opinion, à laquelle je m'étais aussi rangé avant de commencer les fouilles, est pleinement confirmée. Le travail du marbre, les procédés de construction, la forme des scellements en fer, tout révèle un siècle qui sait faire encore de grandes choses, mais qui ne peut les exécuter avec le soin et la perfection des âges précédents. Le rocher taillé perpendiculairement, la base du piédestal d'Agrippa et les murs qui formaient les côtés, ou pour mieux dire l'encadrement de l'escalier, avaient été revêtus de marbre pentélique. Des fragments du revêtement existent encore au-dessus des marches de droite, et des saillies régulières avaient été taillées dans le roc pour lui servir de support. Partout où la surface du rocher pouvait soutenir l'escalier, on remarque des entailles destinées à recevoir les degrés; ces entailles ne sont point horizontales, mais inclinées, parce que les degrés eux-mêmes sont taillés en biseau, afin de mieux s'adapter à la pente. Du côté gauche, le rocher plonge sous terre : là, on remarque deux endroits où l'escalier a fléchi et où les marbres ont été brisés. La chute de quelque muraille dans l'antiquité, ou le poids énorme des constructions modernes qu'on entassa plus tard dans toute cette partie de l'Acropole, paraissent l'explication la plus naturelle.

Il faut signaler surtout sept petites marches inégales, d'un travail bien postérieur, qui raccordent le seuil de la porte avec le grand escalier. Déjà les fouilles de l'année dernière en avaient découvert la moitié; mais il m'était alors difficile de deviner la cause d'une irrégularité aussi choquante. Aujourd'hui rien n'est plus aisé à comprendre. En abaissant le sol extérieur de l'Acropole pour élever les tours, en descendant à un niveau plus bas le seuil de la porte, on exhaussait le premier palier de l'escalier et on en rendait

l'abord impossible, car il venait butter contre la nouvelle porte à cinq pieds au-dessus du seuil. Comme on ne pouvait déranger l'économie entière de l'escalier, on se contenta de tailler dans le palier une brèche de la largeur de la porte, et l'on entassa sept marches roides et étroites. Elles commencent même si près de l'entrée, qu'il a fallu pratiquer dans la marche du bas deux échancrures demi-circulaires pour que les deux battants pussent se développer librement. Ces échancrures dont j'ai profité, mais qu'il serait injuste de m'attribuer, remontent donc au temps de Valérien. J'ai même placé les gonds de la grille nouvelle dans les mêmes trous qui avaient reçu les gonds anciens.

Après ces questions de détail se présente le problème bien autrement grave dont la solution se laissait pressentir il y a un an.

L'escalier qui existe aujourd'hui a-t-il été construit pour la première fois du temps des Romains, ou bien a-t-il été restauré sur un modèle plus ancien? Est-ce l'invention d'un artiste de la décadence ou l'idée de Mnésiclès? La réponse n'est pas douteuse. Sans m'arrêter aux considérations d'art, d'histoire, d'exigences locales que j'ai indiquées dans un précédent mémoire, voici les nouvelles preuves *matérielles* que les fouilles m'ont fournies :

1° L'entrée de l'Acropole.—Du moment qu'elle est exactement à la place antique et qu'on y reconnaît, non-seulement le plan, mais en partie le travail du beau siècle, l'escalier en est une conséquence nécessaire.

2° Le mur pélasgique. — Je l'ai mis en vue par une tranchée souterraine, mais sur une longueur de vingt-quatre pieds seulement, parce qu'il s'enfonce sous le palier central. Un sondage me l'a fait reconnaître trois mètres plus haut au delà du palier. Sa plus grande hauteur est de quatorze pieds; dégradé de manière à suivre la pente de l'escalier, il n'a été conservé par Mnésiclès que pour le supporter dans un endroit où manque le rocher.

3° La nature des terrains, qui ont été rapportés partout où le rocher n'existe pas.—Le sol primitif est indiqué par la base du mur pélasgique. Jusqu'à Périclès, ce mur, avec son parement, était à ciel ouvert, et servait de fortification. Lorsqu'on voulut l'enterrer pour supporter l'escalier, il fallut des remblais considérables, où la tranchée laisse distinguer parfaitement trois couches de terrains différentes. La plus basse est formée par les débris du rocher de l'Acropole taillé pour établir l'assiette des Propylées; la seconde,

par des parcelles de tuf que les ouvriers entassaient en préparant les soubassements; la troisième, par les éclats de marbre que le ciseau faisait voler en travaillant au Propylées eux-mêmes. On retrouve les mêmes remblais en creusant autour du Parthénon. Quant aux couches supérieures, elles ont été bouleversées dans les temps modernes. C'est là qu'ont été enterrés pendant plusieurs siècles les Turcs qui vivaient dans l'Acropole. Ce que j'ai remué d'ossements est incalculable.

4° Le rocher taillé qui encadre l'escalier du côté gauche et dont les rangs d'assises sont disposés sur un plan incliné, parallèle à la pente générale. — C'est là un procédé de construction bien remarquable, qui se continue même sous terre dans les soubassements. Les pierres de tuf, rongées par l'humidité, ne présentent plus de caractère distinctif, et les joints sont trop serrés pour découvrir leurs scellements. Mais pourquoi eût-on employé ce mode de construction à l'époque romaine, alors que le mur était caché sous un revêtement de marbre? Si au contraire la pente des couches d'assises se reproduit à l'extérieur et était destinée à annoncer de loin l'escalier qu'enfermaient les fortifications, ne serait-ce pas une application aussi curieuse que nouvelle de l'architecture figurée des Grecs? On remarque sous terre des saillies irrégulières et deux ou trois pierres qui ont appartenu à de vieux monuments. Mais les soubassements des Propylées, de l'Érechthéon et du Parthénon lui-même, nous apprennent comment les artistes de Périclès tiraient parti des ruines laissées par Xerxès. Ils ne songeaient qu'à la solidité et ne s'inquiétaient point de l'élégance dans des parties qui devaient être enterrées.

6° La position du piédestal d'Agrippa, qui interrompt grossièrement l'alignement de la rampe gauche. — Elle tend à rejoindre le portique oriental des Propylées à travers ce massif gigantesque qui ne fait que nuire de toute manière à l'œuvre de Mnésiclès. Nous savons à quelle époque fut élevée la statue d'Agrippa. Si le plan de l'escalier eût été tracé pour la première fois du temps des Romains, on eût tenu compte évidemment du piédestal et on eût amené l'encadrement de l'escalier dans son prolongement.

7° Certains degrés de l'escalier qui sont d'un plus beau travail que le reste. — On remarquera même que beaucoup de marches du bas ont été repiquées et qu'on a enlevé une surface assez épaisse pour faire affleurer le fond de vieux scellements. Ainsi, dans le

travail de restauration, on aurait employé des matériaux de l'ancien escalier et retaillé les marbres les moins usés.

Quand je parle de l'ancien escalier, de l'escalier primitif, je ne voudrais point que ma pensée parût équivoque ou exagérée. J'entends que dans le plan de Mnésiclès il devait y avoir un escalier, que tout avait été disposé pour le recevoir, que c'était un complément aussi nécessaire que magnifique de ses Propylées, qu'on en découvre encore les preuves malgré les remaniements et les ruines de tant de siècles. Mais qui pourrait affirmer que ce plan avait été réalisé et que l'escalier avait été exécuté dans toute son étendue, lorsque les Propylées eux-mêmes sont restés inachevés? Il est impossible qu'une partie des marches n'eussent pas dès lors été mises en place; autrement les Propylées devenaient inaccessibles.

La route pélasgique, qui serpente sur le rocher, ne pouvait même plus servir. J'ai déblayé les soubassements des Propylées au-dessous du passage central. Ils s'élèvent perpendiculairement de cinq pieds au-dessus du rocher. Comment franchir sans escalier un pareil obstacle auquel s'ajoute l'épaisseur d'une dalle indiquée à droite et à gauche par les trous de ses crampons? Que le travail de Mnésiclès ait été achevé ou non, sa pensée n'en est pas moins clairement écrite sur toute cette partie de l'Acropole : complétée peut-être à une époque qui nous est inconnue, reprise fidèlement du temps des Romains quand les marbres eurent été usés par les pieds de quinze générations, elle reparaît aujourd'hui à la lumière, et prête aux Propylées une grandeur et une beauté nouvelles.

Ainsi s'explique un fait qui, jusqu'ici, n'avait guère rencontré que des incrédules. Les auteurs nous apprennent que les Propylées coûtèrent deux mille douze talents. Cette somme n'aura plus rien d'excessif si, aux Propylées, on ajoute leur escalier, les rampes intérieures et extérieures, les fortifications, les tours, ornées peut-être d'une frise comme les murs lisses des Propylées, la façade en marbre, dont la richesse et la décoration étaient en harmonie avec le monument qui les dominait.

Dans mon dernier rapport, avant que les fouilles eussent atteint le sol antique, j'exprimais la crainte que l'escalier ne fût ruiné, et la nouvelle entrée impraticable. Vous vous souvenez, Monsieur le Directeur, que, dans cette prévision, j'avais demandé à M. le Ministre de l'instruction publique, un crédit conditionnel de *mille*

francs, afin de restaurer, s'il en avait été besoin, une petite étendue de l'escalier. J'ai retrouvé, au contraire une partie des constructions antiques assez complète pour servir dès le premier jour. Une restauration devient donc inutile; il y a plus, elle ôterait aux fouilles leur caractère. J'ai remarqué souvent déjà l'étonnement qu'inspire la vue d'une trouvaille aussi heureuse : le premier mouvement est toujours de demander si je n'ai pas replacé les matériaux et reconstruit à plaisir l'escalier. Que serait-ce, si je le reconstruisais en effet? Combien impitoyable ne serait pas la défiance des observateurs malveillants ou superficiels? Et même, si les travaux que je termine en ce moment me donnent le droit d'exprimer un désir, c'est que les Grecs n'ajoutent pas à l'escalier les marches que j'ai trouvées hors de place, et groupées çà et là sur les terrains; c'est qu'après mon départ d'Athènes, mon ouvrage reste dans l'état où je l'aurai laissé moi-même. Veuillez donc, Monsieur le Directeur, transmettre mes remercîments à M. le Ministre de l'instruction publique, pour le crédit qu'il est peut-être disposé à m'accorder, et ma prière de reprendre des fonds que je ne saurais plus employer.

En dehors des deux problèmes dont je viens d'annoncer la solution, une foule de découvertes de détails ont eu lieu, dont je ne puis donner ici qu'un rapide résumé. Les inscriptions ou fragments d'inscriptions sont au nombre de soixante-sept. D'un intérêt inégal, elles sont toutes cependant de nature à compléter l'histoire de l'Acropole et à étendre le catalogue de ses richesses. Les sculptures malheureusement n'ont été retrouvées que par débris, excepté quelques statuettes mutilées et des bas-reliefs, que leur peu de saillie a protégés. J'ai retiré d'un mur moderne jusqu'à trente morceaux d'une statue de femme, de grandeur naturelle.

Les fragments d'architecture ne sont pas moins nombreux. Je citerai trois tambours des colonnes du grand portique des Propylées, un chapiteau brisé du petit ordre, un tambour de colonne appartenant au vestibule ionique, un morceau du larmier des Propylées, une dizaine de triglyphes en pierre, dont quelques-uns pourraient avoir couronné les tours, un beau chapiteau ionique d'époque romaine, un triglyphe couvert tout entier d'un bleu magnifique, une assise angulaire, revêtue d'un stuc rouge, qui ne le cède en rien aux stucs de Pompéi pour la dureté de l'enduit et la vivacité de la couleur.

J'avais déjà découvert l'année dernière les salles voutées qui remplissent la tour septentrionale. Seulement, j'étais descendu par un trou fait à la voûte. Maintenant, on entre par une petite porte qui regarde l'intérieur de l'Acropole. Près de cette porte est un puits de quarante-huit pieds de profondeur. Excepté la partie supérieure formée de petites pierres, il est taillé dans le roc vif. Je l'ai fait déblayer, car il était entièrement comblé; il fournit aujourd'hui une eau douce et abondante. Si ce puits eût été connu, peut-être le général Fabvier et ses braves Philhellènes n'eussent-ils pas été forcés de rendre l'Acropole aux Turcs.

Les limites d'un rapport et l'absence de dessins ne me permettent point de m'expliquer avec plus de détails ni plus de clarté. Je ne puis qu'indiquer les résultats généraux. Mais, dès mon retour en France, j'aurai l'honneur de soumettre à M. le Ministre de l'instruction publique et à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un mémoire où toutes ces questions seront traitées avec plus de développement, et des planches dessinées par un architecte de l'Académie de Rome, M. Lebouteux, dont l'obligeance égale le talent.

L'Acropole est un lieu unique au monde, qui intéresse l'art au moins autant que la science. Jusqu'ici, je n'ai parlé des travaux récents qu'au point de vue scientifique. Les artistes, à leur tour, ont le droit de les soumettre à un examen sévère et de me demander si, en touchant à l'Acropole, je l'ai gâtée ou embellie. Ce n'est pas à moi qu'appartient la réponse, mais aux visiteurs d'élite qui se succèdent à Athènes. J'en appelle surtout à ceux qui ont vu jadis l'Acropole, et qui en la revoyant, pourront comparer le présent au passé. Qu'ai-je détruit après tout? Un pan de mur grossier bâti par les Turcs, quelques casemates, quelques constructions barbares que l'on ne connaissait même pas, puisqu'elles étaient enterrées dans l'intérieur du bastion.

Au contraire, dès que le mur, qui masquait comme un épais rideau la partie occidentale de l'Acropole, est tombé, les Propylées ont reparu et l'on n'a plus besoin, pour les voir dominer la pente, de se promener au loin sur les collines de Musée et du Pnyx. De la route nouvelle, qui conduit à la nouvelle entrée, on aperçoit leurs blanches colonnes et le trapèze grandiose de leurs portes, qui se détachent sur le ciel. Une terrasse a été construite sur la droite de la route, moins pour servir de dégagement aux

voitures, que pour ménager un point de vue charmant du petit portique des Propylées et des murs dorés de la Pinacothèque. S'avance-t-on vers l'entrée, on rencontre une façade en marbre, décorée de frises et de corniches, qui, malgré son époque et ses blessures, serait admirée tout autre part qu'à Athènes. De chaque côté, des tours aux belles et régulières assises, que le temps a colorées d'une teinte harmonieuse, forment un vestibule naturel. A travers l'encadrement de la porte, qu'une grille aussi légère et aussi transparente que possible semble fermer, on voit l'escalier et la grande porte centrale des Propylées qui s'élèvent sur la hauteur et dont la perspective prolonge indéfiniment l'entrée. Seulement, on reconnaît ici la petite porte d'une citadelle, là haut la porte gigantesque qui donne accès au Parthénon; ici, la guerre et ses prudentes exigences; là, toutes les magnificences inutiles de l'art. Mais c'est quand le seuil est franchi qu'on comprend véritablement tout l'ensemble de Propylées. Jadis, on y arrivait de biais, sans préparation, sans développement pour le regard; les colonnes cachaient les portes, les soubassements prenaient une importance exagérée. Maintenant, on aborde de face le monument, on est aussitôt saisi par sa disposition si simple et si imposante. Il se présente à la distance et à la hauteur que l'architecte avait choisies lui-même pour que les proportions générales apparussent dans leur plus grande beauté. L'escalier, en montrant çà et là ses nombreuses marches, et les premières surtout, sur une largeur de soixante et dix pieds, porte naturellement l'imagination à se figurer toute l'étendue de cette rampe immense qui grandissait encore l'édifice en l'exhaussant sur un soubassement de soixante degrés. L'art ne saurait condamner le résultat des fouilles, quand elles n'auraient fait que rendre aux Propylées l'espace, la lumière et tout leur effet.

Agréez, etc.

E. BEULÉ.

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa séance du 27 mai 1853, par M. Guigniaut, au nom de la commission de l'École française d'Athènes, sur les résultats définitifs des fouilles entreprises par M. Beulé à l'Acropole.

Messieurs,

M. le Ministre de l'instruction publique vous a transmis, le 27 avril dernier, un second rapport de M. Beulé sur les fouilles de l'Acropole, reprises avec les justes espérances d'un complet succès à la fin d'octobre 1852, et dont un rapport précédent, dont nous avons eu l'honneur de vous rendre compte, il y a deux mois, faisait connaître les premiers résultats pendant cette nouvelle campagne. Ces résultats sont aujourd'hui singulièrement agrandis par la suite des travaux de M. Beulé, conduits avec une intelligence et une énergie qui n'ont d'égales que son bonheur. Chacun de vous peut en apprécier dès à présent l'étendue et la valeur, puisque M. le Ministre, anticipant votre jugement, qu'il prévoyait sans doute, en a rendu public l'exposé au moment même où vous chargiez votre commission de l'examiner. Cette publicité, au reste, ne pouvait qu'abréger notre tâche devant vous, sans nous dispenser de la remplir; elle a été pour nous une raison d'y mettre encore plus de soin et de maturité. Le temps que nous y avons consacré, avec une liberté exempte de toute préoccupation, n'a pas été perdu; il nous a permis de revoir M. Beulé lui-même, d'entendre ses explications, de les vérifier avec lui sur les dessins nouveaux, plan, coupe, élévation, qu'il a rapportés, et qui ont été exécutés sous ses yeux, à Athènes, par M. Lebouteux, élève-architecte de l'Académie de France à Rome, grâce à cet heureux lien formé dès l'origine entre cette grande institution, vieille de gloire, et la jeune école qui, dans une carrière différente, mais parallèle, marche déjà si dignement sur ses traces.

Vous savez, Messieurs, où en étaient restées les fouilles de l'Acropole lorsque vous donnâtes votre sanction à une découverte qui, pour être tout à fait imprévue, pour avoir été contestée par cela même, surtout quand elle demeurait incomplète, ne nous en parut pas moins certaine et pleine d'avenir. M. Beulé avait, par une de ces inspirations qui ne trompent guère ceux qui en sont

capables, retrouvé au pied même de l'Acropole, dans l'axe de la porte centrale des Propylées, ce que tout annonçait devoir être l'entrée antique, plus ou moins restaurée sous les Romains, dans les premiers siècles de notre ère; il avait découvert, sur une faible étendue, mais avec un ensemble et une disposition remarquables, le mur d'enceinte, couronné, à la manière du mur de Thémistocle, d'entablements de temples anciens, dans lequel s'ouvrait la porte dorique de la citadelle; enfin, il avait signalé, au delà, cinq marches encore en place au pied du grand escalier, qui montait directement aux Propylées, et dont on avait, il y a quelques années, rétabli partiellement la moitié supérieure, jusqu'au soubassement du temple de la Victoire sans ailes, sans se douter de ce qu'elle promettait, et en cherchant la suite de l'escalier partout où elle n'était pas et ne pouvait être. Il s'agissait désormais de faire reparaître tout entière la véritable entrée, en la dégageant de l'immense quantité de terres, de ruines, de constructions, dans lesquelles elle était ensevelie, en ouvrant, par tous les moyens que ne condamnerait pas la prudence, une large brèche dans l'énorme bastion moderne qui la masquait.

C'est, vous le savez encore, ce que trois mois d'efforts continus, traversés par des obstacles de toute sorte, et deux cent cinquante livres de poudre employées avec les plus grandes précautions avaient commencé à réaliser avant la fin de février dernier. Ainsi fut découvert tout le sommet du mur en marbre, dont une partie seulement avait été mise au jour par la première fouille, et qui, retrouvé intact sur une largeur de vingt-cinq pieds avec la même frise et les mêmes corniches, se prolongeait régulièrement et formait une façade, dont la porte occupe le milieu. Sur les côtés de cette façade, à droite et à gauche de la porte, c'est-à-dire au nord et au sud, la porte étant à l'occident, se présentèrent deux tours carrées, construites en belles et larges assises, dont l'une seulement avait perdu trois rangs, et qui achevaient de donner à l'ouvrage entier le caractère d'une entrée fortifiée, sur le plan d'autres citadelles helléniques bien connues. En même temps, l'intérieur du bastion étant déblayé, reparaissait, au dedans comme au dehors, le sol antique, et se poursuivait l'exhumation de la partie inférieure du grand escalier, dont les marches, plus ou moins dérangées, apparaissaient successivement jusqu'au palier, qui venait, comme à point nommé, vérifier la conjecture

de M. Beulé sur la séparation en deux parties de cet escalier, soutenu en outre par le mur pélasgique, conservé jusqu'à cette hauteur et entaillé dans cette intention. La suite des marches se rencontrait au delà du palier, vers le piédestal d'Agrippa, où venaient affleurer les premières pierres d'une muraille antique, continuation plus que probable du mur d'enceinte, masqué par les fortifications modernes.

Il est inutile, Messieurs, de vous rappeler en détail les découvertes partielles, quelques-unes cependant d'un grand prix, aussi bien pour le moyen âge que pour l'antiquité, dont cette découverte capitale ne pouvait manquer d'être accompagnée. Les inscriptions surtout nous ont frappés, au nombre de soixante-sept, dont plusieurs fort importantes pour l'histoire et les mœurs, ainsi que quelques morceaux de sculpture parfaitement dessinés par M. de Curzon l'année dernière, par M. Lebouteux cette année. Ce qui importe aujourd'hui, c'est de donner acte à M. le Ministre de l'instruction publique et à M. Beulé des grands résultats, des résultats définitifs d'une entreprise archéologique qui fait tant d'honneur au jeune savant qui l'a conçue avec une sagacité supérieure, poursuivie avec une infatigable persévérance, à l'École française d'Athènes, qui en reçoit un durable éclat, au Gouvernement enfin, qui a compris qu'il était de son devoir de soutenir et d'encourager libéralement des travaux qui ne sont pas sans gloire pour la France elle-même. Ici, au reste, je l'ai déjà dit, M. le Ministre a simplifié notre tâche, en portant d'avance à la connaissance du public l'exposé lumineux que M. Beulé a fait lui-même de l'ensemble de sa découverte, dans le dernier rapport qui nous a été communiqué. D'ailleurs, nous y voyons que M. Beulé a le projet de soumettre à M. le Ministre et à l'Académie un mémoire étendu, où seront développées et approfondies les questions historiques ou archéologiques touchées dans ce rapport, mémoire dont les planches, dessinées par M. Lebouteux, seront une des justifications les plus nécessaires. Tout nous commande donc de nous borner, en ce moment, à bien constater un certain nombre de faits, qui nous paraissent hors de toute discussion, et qui peuvent être regardés comme les conclusions aussi positives que neuves et curieuses des fouilles de l'Acropole.

1° Le parallélisme de la façade extérieure nouvellement découverte de l'Acropole et de la grande façade des Propylées, la

première ayant soixante et douze pieds environ de largeur, l'autre un peu moins, et cet espace divisé en trois parties égales; au milieu un mur tout en marbre, percé d'une porte dorique, exactement dans l'axe de la porte centrale des Propylées; à droite et à gauche des tours carrées en pierre, qui s'avancent pour défendre l'entrée de la citadelle. C'est là un plan général d'entrée fortifiée, d'une simplicité et d'une harmonie tout antique et toute grecque, qui semble réunir dans une seule et même conception cette entrée et les Propylées.

2° Le mur du milieu, conservé dans toute sa hauteur, qui est de vingt et un pieds, composé de marbres empruntés à différents monuments, et dans lequel sont engagés sept piédestaux portant des inscriptions, dont il n'en est pas une qui ne soit antérieure au IIe siècle après J. C., prouve, par cela seul, que si sa construction date de l'époque romaine, comme cela n'est pas douteux, elle ne saurait descendre au-dessous du IIIe siècle et de l'empire de Valérien, où des témoignages positifs de Zosime et de Zonaras tendent à la fixer. D'un autre côté, les matériaux dont se compose ce mur ont été disposés avec un certain goût, une certaine régularité, qui semblent inspirés par un modèle antique, et, comme le fait observer M. Beulé, la frise surtout, qui couronne le mur de ses triglyphes, est trop d'accord avec les triglyphes qui décorent les murs des Propylées, pour ne pas être une réminiscence du plan primitif. Il en faut dire autant d'un bandeau de marbre noir d'Éleusis, lequel se retrouve aussi dans les Propylées, notamment à la Pinacothèque.

3° Les tours, et c'est un des points les plus importants des nouvelles découvertes, paraissent avoir été rasées par les soldats romains, à dix pieds au-dessus du sol, lors de la destruction des murs, après la prise d'Athènes par Sylla, ce qui fait qu'elles n'ont pas été rebâties, et qu'elles remontent à une époque bien antérieure à celle du mur et certainement hellénique. On se contenta, pour les grandir sans les relever, de les remanier jusqu'au rocher sur lequel s'appuyaient leurs fondations, ce qui en doubla la hauteur par l'abaissement du sol autour d'elles. De là vient qu'on reconnaît ici l'œuvre de deux époques fort différentes : la partie supérieure, demeurée intacte, et portant en soi tous les caractères d'une construction des beaux siècles, celui de Périclès, ou celui de Conon, après Lysandre; et la partie inférieure, re-

prise probablement au temps de Valérien, quand furent relevées pour la première fois les fortifications détruites par Sylla. Alors aussi il fallut nécessairement placer au-dessous du niveau antique la base du mur en marbre réédifié et le seuil de la porte, pour qu'il fût possible de parvenir à l'entrée. La façade romaine fut donc construite à un niveau de base inférieur à celui de la façade grecque, bien qu'à la même place, comme en témoignent les tours par leur position, qui ne changea pas. La différence des deux sols est de cinq pieds, et l'on en verra bientôt la conséquence pour l'escalier.

4° Cet escalier, dont un si grand nombre de marches ont été retrouvées, que, du premier jour, pour ainsi dire, la communication a pu être établie entre la porte du mur ancien et celle des Propylées, dont un certain nombre de degrés ont reparu sur toute leur largeur, devait être de l'effet le plus imposant, et formait avec tout le reste un ensemble plein d'harmonie et de grandeur. M. Beulé a démontré, par des arguments qui nous semblent péremptoires, que le dessin, la disposition et probablement aussi la construction première, remontent, comme celles des tours, au plan primitif, qui fut sans doute celui de Mnésiclès lui-même. Mais, à la différence des tours, l'escalier paraît avoir été refait dans son entier à l'époque romaine, quoique cette époque soit ici, plus que probablement, antérieure à celle où fut relevé le mur. Ce qui le prouve par-dessus tout, c'est que l'escalier se trouvait, dans sa partie inférieure, au niveau antique dont nous venons de parler, et qu'il fallut le raccorder avec le sol abaissé et l'entrée nouvelle, en taillant dans le palier du bas une brèche de la largeur de la porte, en échancrant la première marche pour faire jouer les battants, en établissant enfin au-dessous ces sept marches roides et étroites qu'on ne peut s'expliquer que par la nécessité de relier ainsi les deux niveaux pour que la rampe qui menait aux Propylées redevînt accessible.

5° L'escalier, dans son ensemble et dans ses détails, a été pour M. Beulé un champ d'observations et même de découvertes particulières du plus grand intérêt. Ainsi, il a signalé à la hauteur du palier central l'existence probable de deux petites portes latérales. Au nord, on arrivait par l'escalier bien connu de Pan, aujourd'hui souterrain, mais qu'on voyait à ciel ouvert il y a trente et un ans. Du côté du midi, on passait sous le temple de la Vic-

toire, et c'est par ce chemin que montaient les victimes. Voilà pourquoi les degrés, continus au-dessous du palier, s'interrompent en face de ce passage qui y conduisait au sud, et font place à des degrés très-doux, dont les dalles ont été profondément striées. Quoique le passage lui-même n'ait pu être retrouvé, M. Beulé a découvert un petit sentier taillé dans le roc, au milieu duquel on aperçoit, de distance en distance, les traces creusées par le pied des animaux. Ce sentier, qui suit en serpentant les inégalités du rocher, peut bien être celui qui monta jadis, à travers les détours de l'Ennéapyle, à la porte primitive, dont les Propylées n'ont laissé subsister qu'un pilier, témoin unique et muet, avec le mur pélasgique lui-même, de cette époque reculée.

Voilà, Messieurs, les principaux résultats consignés dans le dernier rapport de M. Beulé, et qui recommandent si haut ses travaux de deux années, consacrés à l'étude de l'Acropole et de ses monuments avec un zèle qu'on ne saurait trop relever. Il a inauguré, il a clos cette étude, qu'avait demandée l'Académie, par une des plus belles découvertes archéologiques qui aient été faites de notre temps, si fertile en ce genre. Nous vous proposons, Messieurs, avec confiance, de renouveler et de fortifier le jugement préalable que vous avez porté, l'an dernier, sur cette découverte, et d'en recommander plus vivement que jamais le jeune auteur à l'attention de M. le Ministre et à l'intérêt du Gouvernement. Il le mérite, non-seulement par le signalé service qu'il vient de rendre à l'archéologie, par les espérances qu'il lui donne, mais aussi par la maturité précoce de jugement et par la solidité de caractère dont il a fait preuve. Nous ne saurions nous dispenser, en finissant, de rappeler un fait honorable pour lui sous ce double rapport. Dans la crainte de ne pas trouver en place un assez grand nombre de marches pour que le grand escalier qu'il venait de découvrir pût offrir une communication facile avec les Propylées, il avait eu d'abord la pensée de le restaurer sur une petite largeur avec les débris antiques. Mais ses craintes ayant été heureusement trompées à cet égard, il a renoncé à son premier dessein, dans le sentiment très-juste qu'en fait de ruines comme celles dont il s'agit ici, quand une restauration n'est pas indispensable, elle est funeste, parce qu'elle altère toujours plus ou moins le caractère des monuments et viole en quelque sorte le sceau que le temps leur a imprimé. M. Beulé a donc résigné spontané-

ment entre les mains de M. le Ministre de l'instruction publique le supplément de crédit qui lui avait été accordé, de l'avis de l'Académie, pour ce dernier travail, devenu, à son estime, inutile.

Fait au chef-lieu de l'Institut, le 27 mai 1853.

Signé à la minute: RAOUL-ROCHETTE, HASE, Ph. LE BAS, WALLON, et GUIGNIAUT, *rapporteur*.

L'Académie adopte la teneur et les conclusions de ce rapport.

Certifié conforme :

Le Secrétaire perpétuel,

NAUDET.

MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES.

VI^E CAHIER.

PREMIER RAPPORT, adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes par M. Léon Renier, bibliothécaire à la Sorbonne, chargé d'une mission en Algérie pour y rechercher les monuments épigraphiques.

Tébessa (ancienne *Theveste*), le 17 décembre 1852.

Monsieur le Ministre,

Parti de Paris le 14 août, je suis arrivé à Alger le 27 du même mois. Quoique, suivant l'itinéraire que j'avais eu l'honneur de vous soumettre, je dusse commencer mon exploration par la province de Constantine, j'avais cru devoir passer par la capitale de nos possessions d'Afrique, afin d'obtenir de M. le gouverneur général les ordres nécessaires au succès de ma mission.

Quelques jours après mon arrivée, je fus informé qu'en creusant les fondations d'une smala de Spahis, à *Bérouaghia*, à huit lieues au sud de Médéah, à moitié chemin entre cette ville et Boghar, on avait fait une importante découverte d'antiquités.

M. le gouverneur général, en me donnant cet avis, m'invitait à aller visiter ces antiquités, avant que la continuation des travaux de la smala les eût rendues méconnaissables. Je n'hésitai pas à me rendre à cette invitation, et, dès le 5 septembre, j'étais arrivé à Bérouaghia.

Évidemment une ville assez considérable a existé en ce lieu : sur un espace de plus de deux kilomètres en tout sens, le sol est parsemé de débris de poterie, de fragments de briques et de tuiles romaines. Mais, si c'était une ville assez étendue, ce n'était ni une ville riche, ni une belle ville. On n'y remarque, en effet, qu'en un seul endroit une certaine quantité de pierres de taille, et cet endroit est le petit plateau sur lequel s'élèvent aujourd'hui les bâtiments de la smala. C'est là qu'on avait découvert les monuments dont m'avait parlé M. le gouverneur général.

Les plus importants de ces monuments sont six inscriptions appartenant aux règnes de Commode, Septime-Sévère, Hélagabal et Gordien le Jeune. L'une d'elles m'a donné le nom antique de la localité, TANARAMVSA CASTRA, et cette indication s'est trouvée confirmée par trois autres monuments, qui prouvent que cette ville était le lieu de garnison d'un corps de cavalerie auxiliaire, ALA, portant le numéro III, mais dont le nom, malheureusement, est trop complétement effacé par le temps pour que j'aie pu le déchiffrer.

Les magistrats qui ont érigé ces monuments prennent tous le titre de *princeps*, et ils les ont érigés en reconnaissance de leur élévation à cette dignité, OB HONOREM PRINCIPATVS. La population de Tanaramusa n'était donc pas alors formée de citoyens romains, le principat n'étant point une des dignités dont se compose la série, aujourd'hui parfaitement connue, des magistratures municipales[1]. C'est là un fait très-important pour l'histoire de la domination romaine en Afrique; il prouve qu'à une époque où

[1] Le style et l'orthographe de ces inscriptions viendraient au besoin à l'appui de cette conclusion; on lit dans l'une d'elles : « I. O. M. ceterisque dîs deabus « QVAE, pro salute adque incolumitate VICTORIASQVE domini n. sanctis- « simi imp. M. Antoni Gordiani, pii, felicis, invicti, Aug. et Sabiniae Tran- « quillinae Aug., conjugis Augusti nostri, TOTAQVAE domo divina eorum. » Sur aucune d'ailleurs on ne trouve la mention du *décret des décurions*, qui, dans une ville municipale, eût été nécessaire pour autoriser l'érection de semblables monuments.

le droit de cité avait été donné à tous les habitants de l'empire, on n'avait pas cru pouvoir l'accorder aux habitants de la grande Kabylie, aux limites de laquelle sont situées les ruines de Tanaramusa, et il explique pourquoi ce pays contient, comparativement avec le reste de l'ancienne Maurétanie Césarienne, si peu de ruines romaines.

Tanaramusa est mentionnée sous cette forme, TARANAMVSA, dans *l'Itinéraire d'Antonin*[1] : c'est une des stations de la voie qui conduisait de *Calama* de Maurétanie à *Rusucurrum;* on l'avait jusqu'à présent cherchée dans la Métidja. Ma découverte a donc, au point de vue de la géographie aussi, une certaine importance, puisque, outre qu'elle restitue à cette ville son véritable nom, elle prouve qu'elle était située au sud de l'Atlas, et donne la direction de la grande voie militaire dont elle était un des points intermédiaires.

A deux kilomètres à l'est des ruines de Tanaramusa se trouve une source thermale légèrement sulfureuse, qui avait été utilisée par les Romains, ainsi que le prouvent les traces de constructions dont elle est entourée. Fort souffrant encore d'une chute de cheval que j'avais faite en sortant de Médéah, je n'ai pu la visiter; mais elle l'avait été plusieurs fois par M. le capitaine Bréauté, sous la direction duquel s'élevaient les bâtiments de la smala, et cet officier m'a affirmé n'y avoir vu que des ruines insignifiantes et pas une seule pierre de taille.

Je me proposais de partir pour Bougie par le bateau du 10 septembre, et de séjourner dans cette ville jusqu'au passage du bateau suivant. J'espérais, pendant ces dix jours, pouvoir explorer les ruines de Ziama (l'ancienne *Choba*), découvertes en 1851 par l'armée de Kabylie. Mon excursion à Bérouaghia m'empêcha de réaliser ce projet; quelque diligence que je fisse, je ne pus être de retour à Alger que le 10, après le départ du bateau. C'étaient dix jours de perdus pour mon exploration de la province de Constantine; je crus devoir les regagner en ne m'arrêtant pas à Bougie. J'avais peu d'espoir de trouver dans cette ville des inscriptions qui eussent échappé aux recherches de mon savant compagnon de voyage et ami, M. le commandant Delamare, et les renseignements que j'avais recueillis à Alger m'a-

[1] Page 38, éd. Wesseling.

vaient donné la triste certitude qu'il me serait impossible d'explorer les ruines de Choba, situées encore en pays ennemi, et trop loin de Bougie pour qu'on pût y aller avec une simple escorte.

Je partis d'Alger le 20 septembre; dès le 22, à quatre heures du matin, je prenais terre au rivage de Philippeville, que je devais quitter, le lendemain seulement, pour me rendre à Constantine. Des fouilles considérables, entreprises pour la construction d'un théâtre, sur l'emplacement du forum de l'antique *Rusicade,* venaient de mettre au jour les substructions d'une magnifique basilique. Outre un nombre assez considérable de débris d'architecture d'une grande richesse, on y avait découvert l'inscription suivante, qui contient une date consulaire et offre d'ailleurs un certain intérêt. Elle est gravée, en très-beaux caractères, sur les deux faces opposées d'un piédestal en marbre blanc. On lit sur la face principale :

M. FABIVS ❦ FRONTO
AVGVR P I D CVM LV
DIS SCAENICIS DE
DIT PRAETER DENA
RIOS MILLE AD
OPVS THEATRI N̄
FILI SVI SENECIO
NIS

Sur la face opposée,

POLLICITVS
FVSCO ĪĪ ET DEX
TRO COS
III NON IAN
DEDICAVIT
ISDEM COS
PR. KAL. APRIL

Cette inscription doit se lire ainsi :

M*arcus* Fabius Fronto || augur, p*raefectus* j*uri* d*icundo,* cum lu || dis scaenicis de || dit, praeter dena || rios mille ad || opus theatri, n*omine* || filii sui Senecio || nis.

Pollicitus || Fusco ĪĪ et Dex || tro co*nsulibus,* ter*tio* non*as* jan*uarias,* ||dedicavit || iisdem co*nsulibus,* pr*idie* Kal*endas* april*es.*

Dans certaines provinces de l'empire romain, en Bithynie notamment, ainsi qu'on le voit par une lettre de Pline le Jeune à l'empereur Trajan[1], et dans les trois provinces d'Afrique, ainsi que me l'ont appris un grand nombre d'inscriptions, les citoyens élevés aux magistratures municipales payaient cet honneur en versant dans la caisse de la ville une certaine somme appelée *honorarium*[2], *honoraria summa*[3] ou *summa legitima.* Quand on se contentait de s'acquitter de cette obligation, tout était dit, et il n'en était plus question; mais souvent il arrivait que, lors des élections, un candidat, pour l'emporter sur ses compétiteurs, promettait, outre la somme honoraire, un monument, une représentation théâtrale, un repas public, ou même une distribution d'argent; et alors, s'il était élu, on lui permettait de faire graver, sur le monument qu'il avait promis de faire élever à ses frais, une inscription destinée à perpétuer le souvenir de sa libéralité. C'est à cet usage que nous devons la plupart des inscriptions municipales que j'ai recueillies dans l'ancienne Numidie; il explique le grand nombre de monuments que l'on rencontre dans les ruines des villes, même les moins considérables de cette province, et peut servir à déterminer, avec une certaine approximation, la richesse relative de ces différentes villes, car il est naturel de supposer que l'on avait eu égard à cet élément pour fixer la somme honoraire, dont l'importance varie avec les localités.

Il règne une grande incertitude sur les noms des deux consuls qui sont mentionnés sur notre monument; mais on est d'accord sur la date de leur consulat, qui répond à l'année 225 de notre ère, ou à la quatrième du règne d'Alexandre Sévère. Ainsi *Marcus Fabius Fronto* s'était engagé, le 3 janvier 225, à élever ce monument, et il le dédia le 31 mars suivant, c'est-à-dire moins de trois mois après son élection. On s'explique pourquoi il a indiqué ces deux dates dans son inscription; c'est qu'il arrivait souvent que les magistrats, une fois élus grâce aux brillantes promesses qu'ils avaient faites aux décurions, se montraient ensuite fort peu empressés de s'acquitter des engagements qu'ils avaient ainsi con-

[1] *Epist.* X, 114.

[2] Plin. *Epist.* X, 114. C'est un fait digne d'être remarqué, que ce mot, qui signifia d'abord la somme que l'on payait pour remplir une charge, finit par prendre une acception toute contraire, et par devenir synonyme de *salarium.*

[3] Tertull. *Apologet.* c. 39.

tractés. Deux inscriptions que j'ai copiées à *Thamugas* et à *Verecunda*, lors de mon premier voyage en Afrique, m'ont fait voir deux personnages qui étaient morts sans avoir tenu des promesses qu'ils avaient faites dans de semblables circonstances, promesses que leurs héritiers avaient été obligés de tenir pour eux. On conçoit que si une pareille négligence devait vivement mécontenter les habitants des villes qui en souffraient[1], l'empressement dont l'auteur de notre monument avait fait preuve dut être, au contraire, fort agréable aux habitants de Rusicade, et l'on ne s'étonnera pas qu'on l'ait autorisé à en perpétuer le souvenir, en même temps que celui de ses libéralités.

Cet empressement, du reste, n'était pas sans exemple dans cette ville; sur un fragment de piédestal que j'y ai vu en 1850, et qui fait encore partie de la petite, mais intéressante collection de monuments formée dans l'enceinte de son théâtre antique[2], on lit, d'un côté :

POLLIC. III. NON. IANVARIAS
SABINIANO ET SELEVCO COS

Du côté opposé :

DEDIC. III. NON. MART
ISDEM. COS

Pollic*itus* tertio non*as* januarias || Sabiniano et Seleuco co*nsulibus*, || dedic*avit* tertio non*as* mart*ias*, || iisdem co*nsulibus*.

Le consulat de Sabinianus et de Seleucus répond à l'année 221 de notre ère. On voit que le magistrat qui a fait élever le monument auquel a appartenu ce fragment avait montré plus d'empressement encore que *Marcus Fabius Fronto* à s'acquitter de ses engagements, puisque deux mois seulement séparent la date de sa promesse de celle de la dédicace de ce monument.

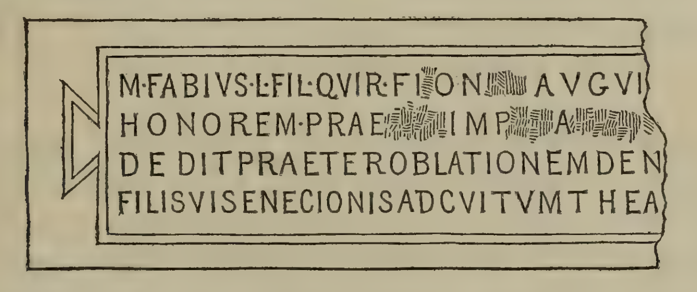
Considérées d'un autre point de vue, ces deux inscriptions ont une très-grande importance historique; car elles sont la démonstration la plus évidente d'un fait que l'on n'avait jusqu'ici conclu

[1] Il est question, dans la lettre de Pline le Jeune que j'ai citée plus haut, des moyens de coercition que les villes employaient contre les magistrats qui tardaient trop à payer la somme honoraire.

[2] Ce fragment a été dessiné, en 1850, par M. Delamare, qui l'a fait graver dans son *Archéologie de l'Algérie*, pl. 168, nos 1, 2, 3.

que par induction, à savoir que le renouvellement des magistrats annuels avait lieu, dans les colonies, comme à Rome, le 3 des nones de janvier.

Marcus Fabius Fronto ayant rempli à Rusicade les doubles fonctions d'augure et de juge, on peut se demander pour laquelle de ces deux fonctions il avait fait élever le monument dont il s'agit, et quel était ce monument. L'inscription suivante, qui a été gravée par les ordres du même personnage, à l'occasion du même événement, et qui était inexplicable avant la découverte de celle qui a donné lieu à cette digression, me permettra de répondre à ces deux questions[1] :



La troisième ligne de cette inscription, qui peut maintenant être rétablie avec certitude, me donne sa longueur primitive et me fournit ainsi un moyen de la restituer. Voici ce qu'on devait y lire lorsqu'elle était entière.

M.FABIVS.L.FIL.QVIR.F[R]ON[TO].AVGVR.[PRAEF.I.D.LVDOS.SCAENICOS.OB
HONOREM.PRAE[F.ET.]IMP.[CAES.M.]A[VR.SEVERI.ALEXANDRI.AVG.STATVAM
DEDIT.PRAETER.OBLATIONEM.DEN[ARIORVM.MILLE.NOMINE
FILI.SVI.SENECIONIS.AD.CVLTVM.THEA[TRI.DECRETO.DECVRIONVM.

Marcus Fabius, *Lucii filius, Quirina tribu,* Fronto, *praefectus jure dicundo,* ludos scaenicos ob || honorem *praefecturae,* et *imperatoris* Caesaris Marci *Aurelii* Severi Alexandri *Augusti* statuam || dedit, praeter oblationem denariorum mille, nomine || filii sui Senecionis, ad cultum theatri, decreto decurionum.

On voit que *Marcus Fabius Fronto*, dont cette inscription nous fait connaître, d'ailleurs, la filiation et la tribu, avait fait élever

[1] Cette inscription, qui fait aujourd'hui partie de la galerie africaine du musée du Louvre, a été découverte par M. Delamare dans les ruines du théâtre de Rusicade. Ce savant officier l'a fait graver dans son *Archéologie de l'Algérie*, pl. 29, n° 7.

le monument dont il s'agit, à l'occasion de sa nomination aux fonctions de juge à Rusicade, et que ce monument était une statue de l'empereur Alexandre Sévère, dont le nom a été effacé ici, comme dans beaucoup d'inscriptions de l'ancienne Numidie, probablement par les ordres de Capellien, lieutenant de l'empereur Maximin dans cette province. Le piédestal, en marbre blanc, sur lequel j'ai copié la première inscription devait supporter cette statue, qui ornait probablement le forum de la colonie. C'est, en effet, sur l'emplacement du forum qu'il a été trouvé. Quant à l'inscription que je viens de restituer, destinée à rappeler les jeux scéniques donnés par *M. Fabius Fronto,* et surtout l'offrande de mille deniers qu'il avait faite, au nom de son fils, pour l'ornement du théâtre, elle devait être encastrée dans les murs de cet édifice, et c'est là aussi qu'elle a été découverte.

A mon arrivée à Constantine, le 23 septembre, j'appris que M. le général Mac-Mahon, pour lequel j'avais une lettre de M. le gouverneur général, venait de partir pour Alger, et que son absence devait durer trois semaines. Je résolus d'aller attendre son retour à Lambèse, où j'espérais que les travaux du pénitencier auraient fait faire quelques découvertes nouvelles depuis ma mission de 1850 et 1851.

Je ne m'étais pas trompé, Monsieur le Ministre; plusieurs fouilles que nous avions commencées, M. Delamare et moi, au printemps de 1851, avaient été continuées, avec beaucoup de zèle et d'intelligence, par un certain nombre de transportés de juin, sous la direction de M. Toussaint, capitaine du génie, chargé de la construction du pénitencier, et elles avaient produit d'importantes découvertes. La longue cour du temple d'Esculape n'était pas, ainsi que je l'avais cru, bordée, au sud comme au nord, d'une série de petites chapelles consacrées à des divinités parèdres de la divinité principale du lieu. Les nouvelles fouilles pratiquées de ce côté ont mis au jour des fourneaux, un hypocauste, des piscines, des salles de dimensions diverses, toute autre chose enfin que ce que j'avais supposé. Le même fait s'est présenté à l'est de la cour; là aussi on a découvert de vastes salles et des piscines pavées de belles mosaïques. Évidemment, les malades venaient demander dans ce temple autre chose que des oracles, ils venaient y chercher les secours de la médecine, et tout était disposé pour qu'ils

pussen ty suivre le traitement prescrit, par les prêtres, au nom de la divinité qui présidait à l'art de guérir.

A deux cents mètres environ au nord-est de cet édifice, on a découvert une grande et belle fontaine, désignée, dans une inscription, sous le nom de *Septizonium;* dans une autre, sous celui de *Nymphaeum.* Cette fontaine était ornée de statues de Nymphes, dont deux subsistent encore et sont assez bien conservées; malheureusement, l'exécution en est fort médiocre. L'inscription suivante, qui n'est pas faite non plus pour donner une haute idée du génie poétique des magistrats de Lambèse, semble prouver que ce monument a été construit sous le règne d'Alexandre Sévère.

NVMINI AQVAE
ALEXANDRIANAE
HANC.ARAM.NYMPHIS EXTRVXI
NOMINE. LAETVS
CVM.GEREREM.FASCES.PATRIAE
RVMORE·SECVNDO
PLVS.TAMEN.EST.MIHI.GRATVS
HONOS.QVOD.FASCIBVS.ANNVS
IS.NOSTRI.DATVS.EST.QVOD.SANC
TO.NOMINE.DIVES
LAMBAESEM.LARGO.PERFV
DIT.FLVMINE.NYMPHA.

Le mot ALEXANDRIANAE est gravé dans un creux d'environ cinq millimètres de profondeur; j'ai expliqué cette particularité, qui se présente sur plusieurs autres monuments de Lambèse, dans un rapport adressé à l'un de vos prédécesseurs, sur ma première mission, et inséré par ses ordres dans les *Archives des missions scientifiques* [1].

A la neuvième ligne, NOSTRI et QVOD sont des fautes du lapidicide, pour NOSTRIS et QVO. Ces erreurs corrigées, cette inscription doit se lire ainsi :

Numini aquae Alexandrianae.
Hanc aram Nymphis extruxi nomine Laetus,
Cum gererem fasces, patriae rumore secundo;

[1] T. II, p. 177.

Plus tamen est mihi gratus honos quod fascibus annus
Is nostris datus est, quo sancto nomine dives
Lambaesem largo perfudit flumine Nympha.

Dans le camp même de la légion III[e] Augusta, à une centaine de mètres au sud-ouest du *praetorium*, on a découvert une magnifique mosaïque représentant, dans cinq médaillons, les quatre Saisons, figurées sous les traits de quatre jeunes femmes, mais parfaitement reconnaissables à leurs attributs; et le dieu Bacchus, reconnaissable lui aussi à la peau de panthère qui couvre ses épaules et à sa couronne de pampres. Cette mosaïque forme le pavé d'une petite salle carrée, dont l'inscription suivante, gravée sur un petit autel, qu'on y a trouvé encore en place, pourra peut-être faire connaître la destination :

DOMVI
DIVINAE
AVGG
L·CAECILI
VSVRBA
NVSOPT
VALCVRO
PERIARM
POSVIT

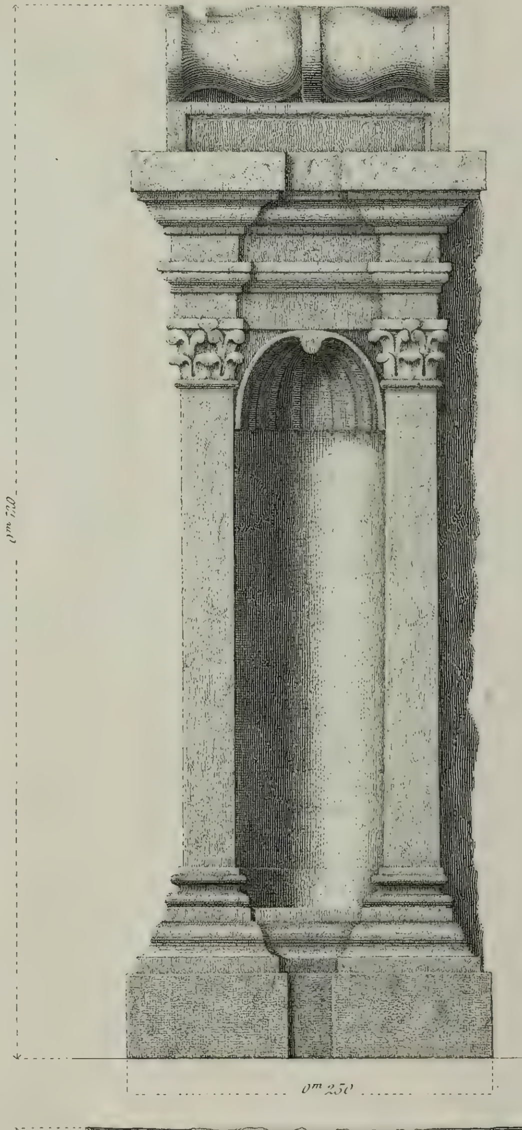
On remarque à la troisième ligne, après le mot AVGG, la trace d'une lettre, qui a été effacée avec intention et au ciseau. Cette circonstance nous fait connaître l'âge du monument. La lettre effacée ne pouvait être, en effet, qu'un troisième G, représentant Géta, dans le sigle AVGGG, qui doit se lire *Augustorum trium*. Ce monument a donc été élevé pendant le règne simultané de Septime-Sévère, Caracalla et Géta; c'est-à-dire entre les années 209 et 211 de notre ère.

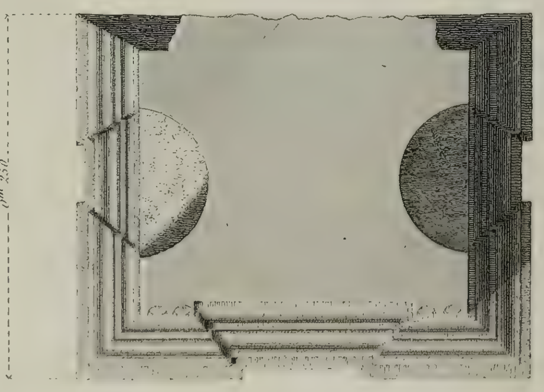
Les lettres ARM, qui terminent la huitième ligne, peuvent s'expliquer de deux manières différentes; on peut y voir l'abréviation du mot ARM*amentarii*, ou bien celle d'ARM*arii* ou d'ARM*ariorum*.

La première explication ne me paraît pas admissible pour trois raisons : c'est que la salle dont il s'agit, ayant à peine quatre mètres de côté, n'est pas assez vaste pour avoir servi de magasin d'armes, ARM*amentarium*, à une légion; c'est que la beauté de la

AUTEL

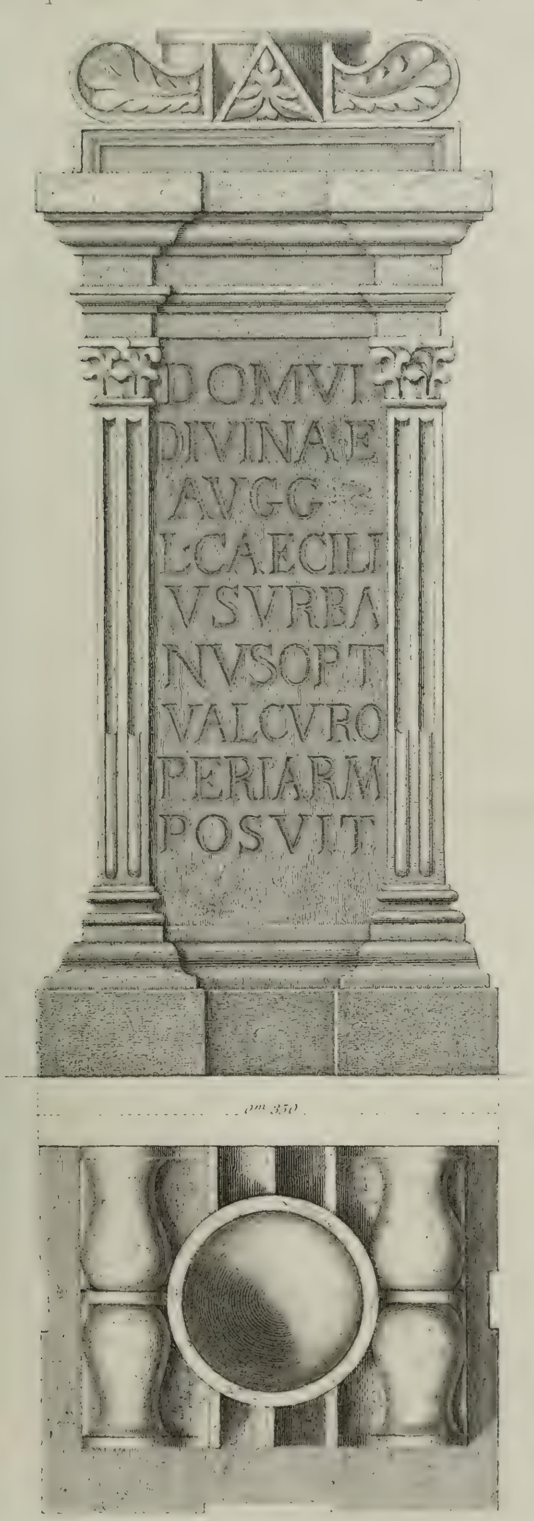
Apporté de Lambèse par M. Léon Renier, et donné à la Bibliothèqu





OMAIN

npériale par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.




BRITISH MUSEUM

mosaïque dont cette salle est pavée est en contradiction avec une semblable destination; c'est enfin que l'on ne concevrait pas pourquoi le chef du service de santé de la légion OPT*io* VAL*etudinarius* eût été chargé de surveiller la construction d'un magasin d'armes; ce qui devait être tout à fait étranger à ses fonctions.

Je me décide donc pour la seconde explication, et j'interprète ainsi cette inscription :

Domui || divinae || Aug*ustorum* trium, || L*ucius* Caecili || us Urba || nus, opt*io* || val*etudinarius*, cur*ator* o || peris[1] arm*arii* (ou arm*ariorum*), || posuit.

Les *armoires* dont il est ici question pouvaient être pratiquées dans les murs de la salle, et la qualité de la personne à laquelle on avait confié le soin d'en surveiller l'exécution me ferait supposer qu'elles étaient destinées à contenir des médicaments, des instruments de chirurgie, des objets de pansement; en un mot, que ce monument était la pharmacie ou le dispensaire de la légion.

Les empereurs et leur famille étaient les principales divinités des légions; c'étaient leurs images qui décoraient les enseignes, c'était à eux que les soldats sacrifiaient, c'était par eux qu'ils juraient, c'était à eux enfin qu'étaient consacrés tous les établissements dont se composaient les camps. Les historiens sont remplis de preuves de ce fait, dont on pourrait au besoin trouver la confirmation sur presque toutes les pierres de Lambèse. Notre petit autel était en quelque sorte la consécration du monument dans lequel il a été trouvé, et sa dédicace en avait suivi de près l'achèvement.

La mosaïque dont je viens d'avoir l'honneur de vous entretenir mériterait certainement d'être transportée à Paris; dans tous les cas, il faudrait prendre des mesures pour la préserver de la destruction prochaine dont elle est menacée, si elle reste exposée à l'air sous le climat rigoureux de Lambèse. Quant au petit autel,

[1] OPERI pour OPERIS est une abréviation singulière, mais qui peut se justifier par des exemples analogues. Voyez notamment CVRA. AGENTE pour *curam agente*, à la fin de l'inscription transcrite et expliquée plus loin. On lit de même PHOEBV. LIBERTV pour *Phoebus libertus*, dans une inscription du musée de Narbonne. (Orelli, n° 1833; Tournal, *Catalogue*, n° 227.) Au surplus, il faut nécessairement admettre cette abréviation, ou expliquer la fin de l'inscription par une locution plus extraordinaire encore, *curam operi ponere*, dans le sens de « mettre ses soins à un ouvrage. »

qui est d'un transport plus facile [1], j'ai cru devoir prendre sur moi de vous l'adresser. Vous pourrez, par le dessin dont ce rapport est accompagné, juger de l'élégance de ce petit monument et de son admirable état de conservation.

Outre les inscriptions que je viens de citer, j'ai pu, pendant mon séjour à Lambèse, augmenter de près de deux cents numéros mon recueil des monuments épigraphiques du quartier général de la légion IIIe Augusta; et quelques-uns de ces monuments ont une véritable importance, notamment le suivant, qui a été trouvé près du temple d'Esculape, et qui rappelle probablement une offrande faite à ce dieu par un certain nombre de sous-officiers de cette légion.

QVI.IMAGINES SA
CRAS AVREAS FECERVNT
CORNICVLARI
L.CONSIDIVS PAVLVS RVSI
C.CALVENTIVS IANVAR CAS
COMMENT
AVFIDIVS RVFVS.LAMB·
L.ORBIVS FELIX TRIB. LEG
SPECVLATORES
L.PVBLICIVS FLORENTIN.LAMB
Q.CAECILIVS.FELIX BISICA
C.IVLIVS DEXTER THEVES
FADIVS DVBITATVS HADR
BENEFICIARI.COS.
Q.IVLIVS FRVCTVOSVS KART
L.AGRIVS FELIX VTICA
C.IVLIVS CATVLVS LAMB Q̃
M.CAESIVS HONORATVS THAM
L.VALERIVS IVLIANVS THAM
C.AELIVS IVLIANVS SARMIZ
M.VALER AQVILEIENSIS THEV
T.AELIVS VICTORINVS SISCIA
Q.FVLVIVS NATVLVS KART
CAELIVS VICTOR HADR
M.IVLIVS PROCVLVS LAMB
M.AVREL. NICOSTRATVS THARS
P. CORNELIVS VICTOR CVICVL

[1] Il n'a pas plus de 0^{m},72 de hauteur, sur 0^{m},32 de largeur et 0^{m},25 d'épaisseur.

L. FONTEIVS DEMETRIAN. MASC
M. ATTIVS PACATIANVS CIRTA
VETVRIVS VITALIS LAMB
D. IVNIVS FELIX VTICA
L. ATILIVS BARBARVS MIL
SEX. MARCIVS FELIX ASSVR
FIRMIVS FELIX CAST
Q. DVRONIVS PRIMVS VAGA
P. CLAVDIVS VALENTIN. HAD
CORNELIVS CLAVDIAN. LAMB
T. FLAVIVS FORTVNATVS HADR
P. EGNATIVS FELIX KARTH
L. VALERIANVS NIGER THAMOG
C. ANNIVS IVLIANVS CASTR
M. SEPTIMIVS TVTIANVS KART
M. HELVIVS CONDVCTOR CAST
C. IVLIVS VERVS AMMEDER
QVAESTIONARI
C. IVLIVS DONATVS CASTR
L. MARCIVS GEMELLVS
T. AEMILIVS VICTOR KART
Q. SALONIVS REPENTINVS THA
P. AELIVS TAVRISCVS SVFET
BB. SEXM
FVRFANIVS FELIX
C. IVLIVS FELIX THAM
VALERIVS DAPHNVS
L. CLODIVS CONCESSVS KART
Q. IVLIVS VICTOR THEL
HARVSP
✻ IVLIVS FELIX THEV

Cette inscription était gravée sur la face latérale gauche d'une longue pierre qui semblait avoir servi de jambage de porte. Au bas de la face principale, on lisait les trois lignes suivantes :

CVRA. AGENTE
C. MEMMIO. VIC
TORE.ↄ.LEG.III.AVG

Ce n'est pas autre chose qu'une liste de sous-officiers; mais ces sous-officiers y sont nommés suivant l'ordre de leur grades; et

à la suite des noms de chacun d'eux se trouve l'indication du lieu de sa naissance, deux circonstances qui font de cette inscription un monument des plus intéressants sous le double point de vue de l'histoire militaire des Romains et de la géographie ancienne de l'Afrique. Elle doit se lire ainsi :

Qui imagines sa-
cras aureas fecerunt:
Cornicularii [1],
Lucius Considius Paulus, Rusi*cade*,
Caius Calventius Ianuarius, Cas*tris* [2];
Comment*arienses* [3],
Aufidius Rufus, Lamb*aese* leg*ionis*,
Lucius Orbius Felix, trib*uni* [4];
Speculatores,

[1] On a prétendu qu'il n'y avait, dans chaque légion, qu'un seul sous-officier de ce grade; cette inscription prouverait à elle seule qu'il y en avait au moins deux; j'en ai trouvé une autre qui en mentionne *trente-six* pour la seule légion IIIe Augusta.

[2] Le mot *Castris* est écrit presque en toutes lettres, CASTR, à la 41e ligne. Un grand nombre d'inscriptions de Lambèse, contemporaines de celle-ci, c'est-à-dire du temps des princes de la famille de Septime-Sévère, m'ont prouvé que beaucoup de soldats étaient mariés. *Calventius* pouvait donc avoir été ce que nous appelons un *enfant de troupe*. Il n'en était pas ainsi du premier des *commentarienses*, *Aufidius Rufus*, qui, bien que né à Lambèse, n'était probablement pas le fils d'un soldat.

[3] Le savant auteur du *Traité sur les Vigiles*, Kellermann, pensait que le grade de *commentariensis* était inférieur à celui de *beneficiarius praefecti*, et même à celui de *quaestionarius*. Notre monument prouve que c'était une erreur, et que ce grade venait immédiatement après celui de corniculaire.

[4] Les derniers mots, TRIB·LEG, de la 8e ligne peuvent embarrasser au premier abord; je crois cependant en avoir trouvé l'explication. Les corniculaires qui sont mentionnés dans les lignes 4 et 5 étant de grade égal, on avait pu se contenter d'écrire leurs noms sans les faire suivre d'aucune désignation spéciale. Il n'en était pas de même des deux *commentarienses*, dont l'un était attaché au préfet de la légion, l'autre à l'un des tribuns; on devait donc procéder autrement à leur égard. Mais les noms et l'indication de la patrie du premier remplissant la 7e ligne, qui occupe toute la largeur de la pierre, on ne pouvait graver à la suite la syllabe LEG, nécessaire pour déterminer son grade; on a donc adopté un expédient souvent employé par les lapidicides en pareil cas : on a écrit cette syllabe au-dessous du dernier mot de la ligne dont il s'agit, à la fin de la ligne suivante. La syllabe LEG, abréviation du mot *legionis*, n'appartient donc pas à cette dernière ligne, et il faut, pour l'expliquer, la reporter, comme je l'ai fait, à la fin de la précédente.

Le sous-officier qui est ici désigné sous le nom de *commentariensis legionis*

Lucius Publicius Florentin*us* Lamb*aese*,
Quintus Caecilius Felix, Bisica[1],
Caius Iulius Dexter, Theves*te*
Fadius Dubitatus, Hadr*umeto*[2];
Beneficiarii co*nsularis*,
Quintus Iulius Fructuosus, Kart*hagine*
Lucius Agrius Felix, Vtica,
Caius Iulius Catulus, Lamb*aese*, *quaestor*[3],
M*arcus* Caesius Honoratus, Thamo*gade*[4],
Lucius Valerius Iulianus, Thamo*gade*,
Caius Aelius Iulianus, Sarmiz*egetusa*,
M*arcus* Valer*ius* Aquileiensis, Thev*este*,
T*itus* Aelius Victorinus, Siscia,
Q*uintus* Fulvius Natulus, Kart*hagine*,
Caelius Victor, Hadr*umeto*,
M*arcus* Iulius Proculus Lamb*aese*,

est désigné de la même manière dans une inscription de *Carnuntum*, datée de la seizième année du règne de Caracalla (213 de notre ère), et publiée pour la première fois par M. Labus, *Ara ant. scop. in Hainburgo*, p. 63. On lui donne plus ordinairement les noms de *commentariensis* ou *a commentariis praefecti* (Voy. Kellermann, *Vigil. Rom.* p. 15), et ceux d'*actarius* ou *ab actis praefecti* (Voy. Lange, *Hist. mutation. rei milit. Rom.* p. 55). Il est appelé *Actarius legionis* dans l'inscription de la *Schola* des *Optiones* de la légion III[e] Augusta. (Voy. mon rapport sur ce monument, dans les *Archives des Missions*, t. II, p. 221).

Notre inscription est le premier monument où se trouve mentionné un *commentariensis tribuni.*

[1] Cette ville, dont l'existence a été révoquée en doute par Mannert (*Géogr. anc. des États Barbaresques*, p. 385 de la trad. franç.), n'était jusqu'ici connue que par une inscription copiée, avec peu d'exactitude, par Peyssonnel et par le P. Ximenez, à Testour, sur la Medjerda, dans la régence de Tunis. Elle prend, dans cette inscription, qui est de l'époque de Licinius, le titre de colonie. C'est probablement la même que celle dont l'évêque est désigné, dans l'*Africa christiana* de Morcelli, sous le nom d'*episcopus Visicensis.*

[2] On sait que la ville moderne de Soussa occupe l'emplacement de l'ancien *Hadrumetum.* Les auteurs varient sur l'orthographe de ce nom; notre monument, d'accord sur ce point avec l'Itinéraire d'Antonin, les médailles et une inscription publiée dans le recueil de Gruter, p. 362, confirme l'opinion de ceux qui veulent l'écrire par une H.

[3] Le sigle Q̃ ne peut être ici l'abréviation de *quaestionarius*, puisque *C. Julius Catulus* est rangé parmi les *beneficiarii consularis*, et que nous avons d'ailleurs plus loin une liste de *quaestionarii;* c'est, comme dans l'inscription de la *Schola* des *Optiones*, où son interprétation ne saurait être douteuse, l'abréviation du mot *quaestor: C. Iulius Catulus* était le trésorier de l'association (*quaestor collegii*, Orelli, n° 4133), dont ce monument nous fait connaître l'objet et la composition.

[4] Ce nom se lit ainsi, THAMOG, à la fin de la ligne 40; il se lit de même dans l'inscription de l'arc de Commode à Lambèse; sur tous les autres monuments il est écrit par un V.

Marcus Aurelius Nicostratus, Thars*o*[1],
Publius Cornelius Victor, Cuicul*o*[2],
Lucius Fonteius Demetrian*us*, Mascul*a*[3],
Marcus Attius Pacatianus, Cirta,
Veturius Vitalis, Lamb*aese*,
Decimus Iunius Felix, Vtica,
Lucius Atilius Barbarus, Mil*evo*[4],
Sextus Marcius Felix, Assur*is*,
Firmius Felix, Castr*is*,
Quintus Duronius Primus, Vaga,
Publius Claudius Valentin*us*, Had*rumeto*,
Cornelius Claudian*us*, Lamb*aese*,
Titus Flavius Fortunatus, Hadr*umeto*,
Publius Egnatius Felix, Karth*agine*
Lucius Valerius Niger, Thamog*ade*,
Caius Annius Iulianius, Castr*is*,
Marcus Septimius Tutianus, Kart*hagine*,
Marcus Helvius Conductor, Castr*is*,
Caius Iulius Verus, Ammeder*a*[5];
Quaestionarii,
Caius Iulius Donatus, Castr*is*
Lucius Marcius Gemellus,
Titus Aemilius Victor, Kart*hagine*,
Quintus Salonius Repentinus, Tha*mogade*,
Publius Aelius Tauriscus, Sufet*ula*[6];
Beneficiarii (tribuni) sem*estris*[7],
Furfanius Felix,
Caius Iulius Felix, Tham*ogade*,
Valerius Daphnus,

[1] Les noms de ce sous-officier, *Marcus Aurelius Nicostratus*, indiquent le règne de Marc-Aurèle comme la limite supérieure du temps où cette inscription a pu être gravée.

[2] *Cuiculum*, aujourd'hui *Djémilah*.

[3] *Mascula*, aujourd'hui *Grenchelah*.

[4] *Milevum* ou plutôt *Milev;* c'est ainsi que ce nom est écrit dans la carte Théodosienne et dans deux inscriptions dont je parlerai plus loin.

[5] Il règne une grande incertitude sur la véritable orthographe du nom d'*Ammedera*. Ce nom est écrit AMMAEDERA dans une inscription de Guelma, qui m'a été communiquée par M. Aubin, lieutenant au troisième régiment de chasseurs d'Afrique.

[6] *Sufetula*, dont il reste des ruines fort considérables, à deux fortes journées de marche au sud-est de Tébessa, s'appelle aujourd'hui *Sbaitlah*.

[7] L'explication que je donne du sigle qui commence cette ligne est forcée; quant aux lettres SEXM, il me semble qu'on ne peut y voir autre chose que ce que j'y ai vu, l'abréviation du mot *semestris*. Si cette explication est admise, notre monument sera le premier qui fasse mention de bénéficiaires d'un tribun semestriel.

Lucius Clodius Concessus, Kart*hagine*,
Quintus Iulius Victor, Thel*epte*[1];
Haruspe*x*[2],
S*extus* Iulius Felix, Theve*ste*[3].

Cura*m* agente
Caio Memmio Vic-
tore, centurione leg*ionis* tertiae Aug*ustae*.

A l'exception de trois de ces sous-officiers, qui étaient nés à *Sarmizegetusa* en Dacie, à *Siscia* en Pannonie et à *Tharsus* en Cilicie, tous ceux dont la patrie est indiquée dans cette liste étaient originaires de colonies ou de municipes africains. La légion IIIe Augusta se recrutait donc presque entièrement en Afrique, et l'on aura lieu de s'étonner de ce fait, dont j'ai d'ailleurs recueilli d'autres preuves, si l'on songe que ce corps fut, pendant plus de trois siècles, la seule force armée chargée de défendre et de maintenir dans la soumission les provinces africaines, séparées par la mer et par des déserts infranchissables des autres parties de l'empire. Il fallait certes qu'il y eût dans le monde romain une bien grande force de cohésion, pour que, dans de telles circonstances, tant de temps se soit écoulé sans amener entre ces provinces et la métropole une violente scission.

Je ne sais, Monsieur le Ministre, si je ne m'exagère pas l'importance de ce monument; elle m'a paru assez grande pour justifier son transport à Paris. Ne prenant donc conseil que de mon zèle, j'ai fait scier, sur une épaisseur de 5 centimètres, les deux faces dont je viens de transcrire les inscriptions; je les ai fait emballer avec soin et transporter à Philippeville, d'où, à mon retour de Tébessa, j'aurai l'honneur de vous les expédier.

Dès le 15 octobre, j'étais de retour à Constantine, où j'apprenais qu'un détachement devait partir, le 2 novembre, pour aller

[1] On s'accordait généralement à placer à *Férianah* la colonie de *Thelepte;* M. le capitaine Sainte-Marie, dans sa carte de la régence de Tunis (1840), la place, probablement d'après des inscriptions, à *Haouch-el-Khima,* localité située à sept ou huit lieues au nord-est de Férianah.

[2] D'autres inscriptions trouvées à Lambèse m'avaient déjà donné des *haruspices* de la légion.

[3] Le sigle qui commence cette ligne est d'un emploi fort rare; on peut cependant en citer des exemples. (Voy. Gruter, p. 554, 9; p. 559, 5, et Marini, *Frat. Arv.* p. 268 et 336 b.)

relever la garnison de Tébessa. C'était pour moi une trop bonne occasion pour que je ne cherchasse pas à en profiter. En attendant, j'allai, avec M. le colonel de Creully, directeur des fortifications de la province, explorer les ruines du *Kraneg*, sur le Roumel, à quatre lieues au nord de Constantine.

Ces ruines sont dans une situation tellement analogue à celle de Constantine, que les Arabes les appellent *Ksentina el Kdima*, l'ancienne Constantine. J'avais eu communication d'une inscription qui y avait été copiée, et dans laquelle j'avais reconnu le *cursus honorum* de *Quintus Lollius Urbicus*, l'un des plus grands personnages de l'empire sous le règne d'Antonin le Pieux. Mais cette inscription avait été transcrite si rapidement et avec tant d'inexactitude, qu'il était impossible d'en rien tirer. Je l'ai retrouvée et en ai pris une copie complète et exacte. Lollius Urbicus, ainsi que plusieurs autres grands personnages de cette époque, était né en Afrique; j'ai reconnu, à environ cinq kilomètres au nord du Kraneg, dans un monument connu sous le nom d'*El-Héri*, le tombeau de sa famille[1]. A quelques centaines de mètres de la voie romaine sur le bord de laquelle s'élève ce monument, on voit les ruines d'une grande villa, dans une admirable position. La vue embrasse de là toute la vallée du Roumel, et s'étend sans obstacle jusqu'aux montagnes de la Kabylie, qui bornent au loin l'horizon. Il eût été intéressant d'y faire quelques fouilles; mais je n'en avais pas les moyens, et le colonel était pressé de retourner à Constantine, où le rappelaient ses fonctions. J'ai cependant exploré avec soin ces ruines, malgré les grandes orties et les arbustes épineux qui y croissent en abondance. Je n'y ai rien trouvé, et toutefois, j'avoue que j'avais peine à m'arracher de ces lieux, aujourd'hui si déserts, mais où je me figurais que s'était passée l'enfance d'un ami de Marc-Aurèle.

Les ruines du Kraneg sont situées près du sommet d'une montagne, qui forme, comme celle sur laquelle est assise Constantine, une sorte de promontoire escarpé et élevé de plus de 200 mètres au-dessus du Roumel. Elles ne sont accessibles que d'un seul côté, et l'on y arrive par une rampe construite de main d'homme. On y distingue la trace de quelques rues, une porte assez bien conser-

[1] Ce monument a été publié par M. Delamare, pl. XLIX, fig. 5, 6, 7, 8 et 9 de l'*Archéologie de l'Algérie*, mais d'après des renseignements inexacts.

vée, mais qui n'est remarquable que par la grandeur et la solidité des matériaux dont elle est formée, et surtout un très-grand nombre de citernes taillées dans le rocher. Ces citernes n'ont pas perdu la faculté de conserver les eaux, qui s'y amassent dans la saison des pluies et y restent sans se corrompre pendant tout l'été; malgré la saison avancée, j'ai pu encore m'y désaltérer.

Outre le *cursus honorum* de Lollius Urbicus, j'ai copié dans ces ruines une inscription en caractères libyques, et seize autres monuments épigraphiques, de l'importance desquels vous pourrez juger, Monsieur le Ministre, quand je vous aurai dit que l'un m'a donné le nom de la ville, TIDDIS, qui n'a été mentionné par aucun auteur ancien, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans celui de la ville dont l'évêque est désigné sous le nom d'*Episcopus Tididitanus*, dans la liste des prélats qui répondirent en 484 à la convocation d'Hunéric; que deux m'ont donné le véritable nom antique de *Milah* : COLONIA SARN MILEV, et celui de *Collo* : COLONIA MINERVIA CHVLLV; enfin, que trois ont confirmé un fait que deux inscriptions de Constantine et une de Philippeville m'avaient déjà fait soupçonner, à savoir que les villes de *Cirta, Milev, Chullu* et *Rusicade*, bien qu'ayant chacune le titre de colonie, n'avaient cependant qu'un seul corps de magistrature, et représentaient, par la réunion de leurs territoires, celui qui avait été donné par César à Sittius et à ses partisans. Quand à *Tiddis*, ce n'était probablement qu'un *vicus* dépendant de *Cirta*.

Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut, je suis venu à Tébessa avec le détachement chargé d'en relever la garnison. Partis de Constantine le 2 novembre, à sept heures du matin, nous allâmes, le même jour, camper à 8 kilomètres au nord-ouest des ruines de *Sigus*, où nous fîmes le lendemain une courte halte. J'ai pu y copier l'inscription suivante, dans laquelle se lit le nom de cette ville, et qui m'avait échappé au printemps de 1851. Il est vrai que j'avais été alors singulièrement contrarié dans mes recherches par le mauvais temps.

VICTORIAE AVGVSTAE
SACRVM
CVLTORES ❦ QVI ❦
SIGVS CONSISTVNT

L'interprétation de ce monument, intéressant à plusieurs égards, ne peut donner lieu à aucune difficulté.

Je possède maintenant cinquante-deux inscriptions de *Sigus*, et, pour le dire en passant, de leur ensemble, je crois pouvoir conclure que cette ville n'était, ainsi que *Tiddis*, et probablement aussi *Uzelis* (aujourd'hui *Ouedjel*), qu'un simple vicus appartenant aux Cirtésiens.

Après avoir quitté ces ruines, nous traversâmes, de l'ouest à l'est, l'immense plaine des *Ségnia*, et allâmes camper au pied du Djebel-Chefka, à *Aïn-bou-Zenzen*. J'ai remarqué là les ruines d'une église chrétienne, parfaitement reconnaissables au monogramme du Christ, qui se voit sur plusieurs fragments d'architecture, dont le style rappelle l'époque Bysantine. Ces ruines sont situées au milieu d'un cimetière arabe, coïncidence qui peut sembler extraordinaire au premier abord, mais dont je connaissais déjà plusieurs exemples [1], et qui s'explique d'ailleurs facilement. A quelque distance vers le nord, on remarque les traces, peu apparentes, d'une ville ou d'un bourg romain. Je n'y ai trouvé aucun monument épigraphique.

En traversant la plaine des Ségnia, nous avions rencontré plusieurs amas de ruines, qui presque tous m'avaient fourni des inscriptions, mais seulement des inscriptions funéraires.

Notre troisième journée de marche nous conduisit à *Oum-el-Bouaghi*, au pied du Djebel-Sidi-Rgheïs. Là, au milieu du plus vaste cimetière arabe que j'aie jamais vu, s'élève une sorte de tumulus, qui semble avoir été construit de main d'homme, et dont le sommet est couronné d'un édifice carré, construit en énormes pierres de taille, et ayant encore, à l'ouest et au sud, sept à huit mètres de hauteur. Sur une des pierres les plus élevées de la face méridionale, j'ai copié l'inscription suivante, qui s'y trouve placée sens dessus dessous :

Q PETICIVS Q FILIVS PAPI
RIA VICTOR EQ MEM
VIR VIXIT ANNIS L

Cette inscription avait déjà été vue par Shaw, qui l'a publiée, mais en omettant ce qui en fait tout l'intérêt, les lettres EQ de

[1] J'aurai occasion tout à l'heure d'en signaler un autre.

la seconde ligne [1]. Ces lettres sont cependant très-bien conservées et très-nettes, ainsi que toute l'inscription, dont la lecture ne présente aucune autre difficulté que celle qui résulte de la position renversée de la pierre, à près de sept mètres au-dessus du sol; encore peut-on s'en approcher beaucoup en montant, comme je l'ai fait, sur le mur dont elle forme une des assises supérieures. Les lettres ont plus de dix centimètres de hauteur.

Cette inscription est une de celles dont la découverte m'a fait le plus de plaisir, et, en effet, c'est aussi, au point de vue de la science épigraphique, une des plus intéressantes que j'aie recueillies.

Le savant Marini a publié, dans son ouvrage sur les frères arvales [2], un monument découvert en 1763, dans les thermes de Caracalla, et qui n'est autre chose que le piédestal d'une statue élevée à un personnage consulaire, *C. Sabucius Major Caecilianus,* par son petit-fils, *C. Sabucius... Faustinus.* A la suite des noms de ce personnage se lisent les sigles CONS. M. V, dans lesquels ce savant avait vu l'abréviation des mots *consul magnificus vir.* Mais il y avait dans l'adoption de cette explication de graves difficultés. Deux autres monuments, un acte des frères arvales, publié par Marini lui-même [3], et une inscription découverte depuis et publiée par M. Roulez, professeur à l'université de Gand [4], prouvent que *Sabucius* a été consul *suffectus,* sous le règne de l'empereur Commode, tandis qu'il est démontré et généralement admis que le titre de *magnificus vir* n'a commencé à être employé que sous le règne de Dioclétien. M. le comte Borghési a donné la solution de ces difficultés, en prouvant que les sigles en question avaient été mal expliqués par Marini et qu'on ne doit y voir autre chose que l'abréviation de *consularis memoriae vir,* expression analogue à celle de *clarissimae memoriae vir,* qui se rencontre sur les tombeaux des sénateurs à partir de l'époque des Antonins [5].

Notre monument forme, en quelque sorte, la contre-partie de celui de *Sabucius,* et les sigles EQ. MEM. VIR doivent s'y lire *equestris memoriae vir,* expression analogue à celle de *egregiae me-*

[1] *Voyages,* t. I, p. 156 de la traduction française. Il a omis, en outre, le chiffre L, qui termine la troisième ligne.

[2] T. II, p. 428.

[3] *Fratr. arval.* tav. XXXIII.

[4] *Bulletins de l'Académie royale de Belgique,* t. XVIII, n. 11 et 12.

[5] *Annales de l'Institut archéologique de Rome,* 1849, p. 227 et suiv.

moriae vir, qui se rencontre sur les tombeaux des chevaliers, comme celle de *clarissimae memoriae vir* sur les tombeaux des sénateurs. Cette inscription doit donc se lire ainsi :

Q*uintus* Peticius, Q*uinti* filius, Papi || ria (tribu), Victor, eq*uestris* mem*oriae* || vir, vixit annis quinquaginta.

Shaw avait lu, sur l'archivolte de la porte du même édifice, l'inscription suivante, qui ne laisse aucun doute sur la destination et sur l'époque de la construction de cet édifice :

DOMINE.PROTEGE.NOMEN.GLORIOSVM

Cette porte, qui se trouvait sur la face orientale, est aujourd'hui renversée; peut-être, en faisant quelques fouilles, aurait-il été possible de retrouver des fragments de l'inscription qu'on y lisait; mais il aurait fallu remuer d'énormes pierres; il était tard, et les zouaves qui m'accompagnaient étaient fatigués d'une longue marche : je ne crus pas pouvoir leur demander de se livrer à ce travail pénible.

Nous partîmes le lendemain avant le jour ; au lever du soleil, nous nous trouvions au milieu de la plaine des *Haracta*, près d'un monument qui m'a singulièrement étonné ; c'est un véritable dolmen, mais un dolmen produit d'un art et d'une civilisation avancés. La table, qui peut avoir trois mètres de longueur sur deux de largeur, et trente centimètres d'épaisseur, est parfaitement dressée et équarrie; elle est soutenue, à deux mètres au-dessus du sol, par quatre piliers quadrangulaires, dont les arêtes sont ornées de moulures simples, mais qui ne manquent pas d'élégance.

Nous arrivâmes de bonne heure à *Aïn-Béïda,* où nous fîmes séjour le 7. J'en profitai pour aller visiter, à six kilomètres au sud-est des établissements français, des ruines connues sous le nom d'*Oulmen.* Ces ruines occupent un espace fort considérable et sont situées dans une magnifique position. Là évidemment a existé une grande ville, peut-être celle qui est désignée dans les itinéraires et dans les notices de l'église d'Afrique sous le nom de *Macomades.* J'y ai vu beaucoup de colonnes, entières ou brisées, des chapiteaux corinthiens, des fragments de frise d'une grande richesse, mais d'une époque un peu basse; et, malgré d'actives recherches, je n'ai pu y découvrir aucun monument épigraphique.

On y en avait trouvé cependant; mais ces ruines ont été largement exploitées pour la construction des forts d'Aïn-Béïda, et les blocs portant des inscriptions sont toujours les premiers que choisissent les maçons et les tailleurs de pierre.

Nos bivouacs du 8 et du 9, à *Aïn-Sedjera* et à la *Meskiana,* ne m'ont rien offert de remarquable; mais celui du 10, au *Hammam d'Occous,* m'a fait voir les ruines les plus considérables et les plus intéressantes que nous eussions rencontrées depuis notre départ de Constantine. Ces ruines sont certainement celles des *Aquae Caesaris,* indiquées dans la Table Théodosienne comme se trouvant à sept milles à l'ouest de *Theveste,* indication fausse évidemment, puisque, entre ces ruines et Tébessa, il y a pour plus de six heures de marche, mais qui ne peut induire en erreur, car il n'y a pas d'autre source thermale ou minérale dans les environs; celle-ci est d'ailleurs extrêmement abondante; elle est légèrement sulfureuse, et sa température est d'environ 40° centigrades. Elle sort, par un canal en pierres de taille, des décombres d'un très-grand édifice, qui paraît avoir été l'établissement des bains.

Le Hammam d'Occous aurait mérité une longue exploration. Malheureusement, le détachement y était arrivé à la nuit; il le quitta le lendemain à neuf heures, et il n'y avait pas possibilité de rester en arrière, ce point étant un des plus dangereux de la route, fort peu sûre en général, d'Aïn-Béïda à Tébessa. Je n'ai donc pu disposer que de quelques heures pour visiter ces ruines; mais je compte y retourner si les circonstances me le permettent.

Depuis le Hammam jusqu'à Tébessa, où nous arrivâmes à trois heures après midi, on suit constamment la voie romaine, sur les bords de laquelle on rencontre, de distance en distance, des amas de décombres. *Aïn-Chabrou,* où Mannert plaçait les *Aquae Caesaris*, ne présente que des traces de constructions insignifiantes et un petit fort de l'époque byzantine.

Tébessa est sans contredit, de toute l'Algérie, la localité qui offre les plus beaux restes d'architecture romaine; aussi ai-je eu soin d'amener de Constantine le dessinateur qui m'avait accompagné dans mon premier voyage. Je vous adresse, Monsieur le Ministre, dans les deux dessins ci-joints[1], les prémisses de son travail. L'un de ces dessins représente une des faces de l'*arc de triomphe;*

[1] Ces dessins seront publiés avec le deuxième rapport de M. Renier.

l'autre, une vue de côté du petit temple ou *maison carrée.* Par ce spécimen, vous pourrez juger de la richesse du portefeuille que j'emporterai de Tébessa. Malheureusement ma moisson épigraphique sera moins abondante ; elle ne se composera guère que d'inscriptions funéraires, presque toutes les inscriptions publiques ou municipales ayant été englouties dans les énormes remparts byzantins dont la ville est encore entourée.

Dans un second rapport, que j'espère pouvoir vous adresser prochainement, j'aurai l'honneur de vous faire connaître le résultat de mes recherches depuis mon arrivée dans ce pays, et j'essayerai d'en décrire les principaux monuments. Ceux que représentent les dessins dont ce rapport est accompagné sont les plus beaux et les mieux conservés; ce ne sont peut-être pas les plus intéressants.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

L. RENIRR.

Les deux monuments dont M. Renier annonce, dans ce rapport, l'envoi à M. le Ministre, sont en effet arrivés à Paris. Ils ont été donnés par Son Excellence à la Bibliothèque impériale, où ils sont aujourd'hui déposés, savoir : le premier, le petit autel représenté sur la planche qui accompagne cette livraison, dans la grande galerie qui conduit au Cabinet des antiques, près de la porte de cet établissement; le second, dans la salle du Zodiaque, à droite de la chaire du professeur d'archéologie.

Premier rapport, adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes, sur la recherche de l'iode dans l'air, les eaux, le sol et les produits alimentaires des Alpes de la France et du Piémont, par M. Ad. Chatin, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

Monsieur le Ministre,

Au moment de partir pour les Alpes, afin d'y continuer des recherches dont je désirais apprécier, au milieu même des populations les plus intéressées au débat, les rapports avec une question importante d'hygiène publique, j'ai eu l'honneur de vous prier de m'accorder des lettres d'introduction auprès des agents français que leur position mettait dans la possibilité de rendre mes recherches moins difficiles ou plus fructueuses.

Vous avez pensé qu'une mission officielle serait la recommandation la plus efficace.

Je m'estimerais heureux, Monsieur le Ministre, que les résultats, inattendus par la netteté de leur ensemble, auxquels je suis arrivé, vous parussent de quelque intérêt. Ce serait la justification de la preuve de confiance que vous n'avez pas hésité à me donner.

Les observations par lesquelles j'ai été conduit à penser que l'iode existait dans l'atmosphère, et, bientôt après, à y constater directement sa présence, ne permettaient pas de s'arrêter à l'hypothèse, sans conséquences prochaines ou éloignées, et partant stérile, suivant laquelle ce corps serait porté dans l'air par l'action dynamique des vents à la surface des eaux salées, ou même, des eaux douces et des continents, desquels il serait enlevé au *prorata* du chlorure de sodium et des autres composés chimiques. L'iode se présentait au contraire comme un élément à ajouter à ceux dont la place a été assignée par les travaux antérieurs dans la composition générale de l'atmosphère. Sous le climat de Paris et des côtes de France, qu'on pouvait, dans la question, considérer comme représentant l'état habituel du globe, j'avais reconnu que l'iode se dégage incessamment de certaines combinaisons pour s'élever dans l'air, d'où il est soustrait par la respiration animale, et surtout partiellement et périodiquement précipité par les pluies et la rosée; de telle sorte que si l'air, continuant à recevoir l'iode de la surface de la terre, cessait de lui en renvoyer, elle finirait par s'en épuiser; et que, si le sol fixait celui de l'atmosphère sans rien lui rendre, il arriverait un moment où celle-ci serait complétement privée de cet élément. En supposant qu'une contrée fût séparée, par une barrière assez élevée, des courants atmosphérique venant des pays voisins, l'air qu'on y respirerait ne saurait contenir que l'iode émis par la surface de la terre, et si le sol, si les eaux du pays qui fait l'objet de ma supposition, ne contiennent pas ce corps en qualité appréciable, on ne saurait en retrouver davantage dans l'air. Voici maintenant les résultats de l'observation.

Lorsqu'on se dirige sur les Alpes par la Bourgogne et Lyon, on constate qu'à partir de cette ville, ou plutôt du bassin du Rhône, l'atmosphère est sensiblement moins chargée d'iode que dans les bassins de la Seine, de la Tamise, de la Somme, de l'Oise, de

l'Yonne, etc. La proportion de cet élément semble peu varier de Lyon à Rives, que sépare un immense plateau relevé de collines formées pour la plupart par la molasse et le diluvium alpin. De Rives on descend dans la partie basse de la vallée de l'Isère, au milieu de la magnifique plaine qu'encaissent les grandes collines diluviennes (600 à 700 mètres) qui couronnent Tullins, et les hauts massifs (2,000 mètres) néocomiens et crétacés de la Grande-Chartreuse sur la rive droite, du Villars-de-Lans sur la rive gauche. Ici la proportion de l'iode, encore inférieure à celle du grand terrain diluvien au milieu duquel s'élève Bourgoin, va en se relevant du côté de la Provence, en s'abaissant toujours dans la direction de la grande chaîne des Alpes. Ce corps, dont je constatais encore la présence, quoique en quantité minime, à Tullins, à Grenoble et à Montmélian, s'est tout à fait soustrait à mes investigations en Tarantaise et en Maurienne, lorsque j'ai remonté le cours de l'Isère et de l'Arc. Les petites vallées encaissées de Vaulnaveys et d'Allevard sont à peine mieux partagées que les précédentes. Il résulte toutefois d'une série d'obervations, qu'à Allevard, et sans doute sur bien d'autres points situés dans des conditions analogues, à la suite de certains coups de vent et de pluies qui précipitent l'iode des nuages au fond des vallées, l'atmosphère se trouve tout à coup chargée de cet élément.

Les vallées placées sur le versant italien des Alpes ne sont pas plus riches en iode que celles qui regardent la France : Aoste est aussi privé de ce corps que Moutiers et Saint-Jean-de-Maurienne.

L'air des hauteurs du Villars-de-Lans, du petit Saint-Bernard et du Mont-Cenis n'a fourni à l'analyse que peu ou point d'iode, principe qui paraît dès lors ne pas être beaucoup moins rare sur les hautes montagnes qu'au fond des vallées. Je noterai ici une circonstance qui n'est pas sans intérêt. L'atmosphère du Villars-de-Lans (1,200 mètres) n'était pas sensiblement iodée aux premiers jours d'août; elle l'était au contraire un peu en avril, ainsi que le pic de la Moucherolle, élevé de 2,300 mètres. Est-ce là aussi un accident, ou bien faut-il y voir l'indice de la généralité du fait observé à Paris, où la proportion de l'iode des pluies diffère notablement suivant les époques de l'année?

Lorsque des Alpes on descend dans les plaines du Piémont, on retrouve à peu près, sur une ligne partant d'Ivrée et allant à Gênes, et passant par Turin, Albe et Acqui, la même atmosphère

que de Lyon à Grenoble. Si l'on descend la vallée du Pô, on constate que la proportion de l'iode s'est déjà un peu augmentée à Alexandrie.

En revenant à Paris par le Forez et l'Auvergne, j'ai pu constater encore que Saint-Étienne, le Puy-en-Velay, Clermont et Aigueperse s'éloignent peu, au point de vue qui m'occupe, de Lyon, de Grenoble, de Chambéry et de Turin. Sous ce rapport, les contrées resserrées entre les Apennins et les Alpes paraissent correspondre à celles comprises entre l'autre versant des Alpes et les montagnes de l'Auvergne.

La densité de la vapeur d'iode et son peu de force élastique auraient pu conduire *a priori* à penser que l'atmosphère de ce corps ne s'élevait dans l'atmosphère générale qu'à une hauteur moyenne donnée, au-dessus de laquelle elle s'étendrait par une élévation de la température, au-dessous de laquelle elle s'abaisserait par le refroidissement de l'air. Cette hypothèse trouve sa confirmation dans la rareté de l'iode sur les hautes montagnes, rareté dont elle donne une explication satisfaisante. L'existence reconnue de vents différents suivant les hauteurs, et celles de courants atmosphériques parallèles, concourent à la même explication, tandis que les barrières formées par les massifs montagneux nous apprennent pourquoi les vents terrestres, dont le siége est au milieu de l'atmosphère *limitée* de la vapeur d'iode, ne peuvent se faire sentir dans les vallées encaissées. Et si l'iode est un peu moins rare, ou pour mieux rendre ma pensée, plus souvent de *passage* aux sommets des Alpes que dans les vallées qu'ils abritent, n'est-ce pas parce qu'il peut être directement porté sur les premiers par un vent ou courant *relevé,* qui ne peut pénétrer dans les secondes qu'en s'y *déversant,* phénomène que l'étroitesse des vallées rend le plus souvent impossible?

Mais l'état de l'atmosphère des Alpes a d'autres causes, plus directes, positives, dans l'appréciation desquelles il n'y a pas de place au doute; je veux parler de la nature des eaux, de celle de la couche perméable de la terre, ainsi que des corps organisés qui s'y décomposent après y avoir vécu.

J'avais été frappé, dans mes recherches sur l'iode contenu dans les eaux douces, des différences considérables qui existent entre celles-ci. En effet, tandis que la Seine, la Tamise, le New-River, l'Elbe, l'Oder, la Néva, la Charente, l'Indre, la Meuse, l'Yonne,

la Vesle, la Loire, la Somme, l'Oise, l'Allier et la plupart des sources placées dans les bassins de celles de ces rivières situées en France donnaient, à l'analyse, une quantité notable et presque semblable d'iodures; le Rhin, le Danube (pris à Vienne), le Rhône, l'Isère, le Guiers, le Drac, la Meurthe, le Doubs, l'Adour, la haute Garonne, les Gaves de Pau et de Cauterets, la Romanche, la Sarre, le Tarn, le Tet, la haute Marne, la haute Saône, le Gers, etc., étaient plus ou moins complétement dépourvus de ces composés. Quelles peuvent être les causes générales de ces différences?

Les rivières pauvres en iodure ont entre elles ce rapport commun de descendre de contrées montagneuses et d'avoir, au moins pendant une partie de leur trajet, un cours impétueux. Que la minime proportion de leur iode se rapportât à la nature même des sources qui les alimentent, qu'elle tînt à une altération des eaux pendant leur parcours, qui n'est longtemps qu'une cascade brisée, c'est dans les lieux mêmes où ces rivières torrentueuses prennent naissance que devait être cherchée la solution de la question.

La Saône est le premier cours d'eau dans lequel j'ai recherché l'iode en me dirigeant sur les Alpes. Prises à Châlon, les eaux de cette rivière ont été trouvées plus iodurées qu'à Gray, où elles n'ont pas encore reçu celles de l'Oignon, plus riches en iode. Les eaux de puits de Châlon sont *dures,* et, ainsi que je l'ai donné comme caractère des eaux de cette classe, elles ne contiennent pas une quantité sensible d'iodures.

Lyon délaisse les eaux de la Saône pour celles du Rhône, qui ne contiennent qu'une quantité infinitésimale d'iode, ainsi que celles fournies par les pompes à eau, d'ailleurs assez légère, creusées dans le sol alluvial de la basse ville. La proportion de l'iode, encore minime dans les fontaines de Vienne (alimentées par la Gère), de Tullins, de Voiron, de Villars-de-Lans, se relève un peu dans celles de Saint-Marcellin, de Bourgoin, de la Terrasse, de Montmélian, de Chambéry, dans les eaux du lac Paladru, dont les infiltrations alimentent les puits d'eau légère de Charavine, et dans les sources des hautes collines de diluvium sur lesquelles s'élèvent les ruines du château de Clermont-Tonnerre. Elle se réduit à d'infimes traces dans la Bourbe et la Morge, qui sortent des molasses d'Écloses et de Voiron, dans les sources qui sourdent de la même formation aux environs de Pont-en-Royan

et de Saint-Marcellin, dans les cascades de Sassenage, la Bourne, le Vernaison, le Furon, le Versoud, la Voroise, qui tombent des montagnes du Villars et du Vercors. Grenoble et Vif sont alimentés par des eaux qui ne renferment aussi qu'une proportion d'iode à peine appréciable.

En remontant le cours de l'Isère, on trouve au-dessus de Grenoble : sur la rive gauche, Gières, Domène, Tancin, Goncelin, etc., qui s'élèvent sur les schistes du lias et consomment des eaux tout à fait privées d'Iode; et, sur la rive droite, la Terrasse, le Touvet, Barrau, Chapareillan, adossés aux formations crétacées et au diluvium, d'où sortent des sources dont l'iode n'est pas aussi complétement exclu. Allevard et la vallée de ce nom, ouverte à travers les schistes; Vaulnaveys, qu'entourent la même formation et des roches talqueuses plus anciennes, sont alimentés par des torrents (Bréda) ou des sources dans lesquels j'ai inutilement recherché la présence de ce corps.

En avançant dans les hautes vallées de l'Isère comprises dans les États sardes, on se trouve pour toujours au milieu des schistes de la Tarentaise et de la Maurienne, recouverts de hameaux, de villages et de gros bourgs, dont les eaux potables sont uniformément privées d'iode. Entre eux, il n'est pas, à cet égard, de différence sensible, et je dois me borner à citer le nom des localités sur les eaux desquelles ont porté mes analyses.

En remontant la Tarentaise jusqu'au petit Saint-Bernard, j'ai successivement constaté que l'iode manque dans les eaux potables de Sainte-Hélène-des-Millières, Notre-Dame-des-Millières, Grignon, Bellecombe, Moutiers, Saint-Marcel, Centron, Villette, Aime, Bellentre, la Chapelle, Bourg-Saint-Maurice, Séez et Saint-Germain, placés dans la vallée principale de l'Isère; dans celles de Salins, Fontana, Brides-les-Bains, la Chavonne, Vignetan, la Perrière, la Clozette, le Grand-Carrat, le Petit-Carrat, la Pichardin, les Tombettes, Bozel et Villars-le-Goîtreux, qui peuplent la vallée à laquelle un grand torrent, le Doron, a donné son nom; ainsi que dans les eaux de Charançon, la Côte-Derrière, le Mas, Villartier et Saint-Laurent-de-la-Côte, situés dans la vallée du Merderat ou de la rivière Saint-Jean.

Quand on descend du Mont-Cenis en Maurienne, on trouve tout d'abord Lans-le-Bourg, qui mérite d'être spécialement cité pour les eaux de ses fontaines, que j'ai trouvées presque aussi

chargées d'iode que nos bonnes eaux de Paris. Ce fait, le seul de ce genre que j'aie observé au milieu des grandes Alpes, et qui explique peut-être l'immunité *relative* dont jouissent les habitants de Lans-le-Bourg quant au goître, doit encourager dans l'exploration des sources placées à portée des populations qui actuellement emploient des eaux privées d'iode. Mais je laisse les appréciations, qui trouveront plus loin leur place, pour revenir à la statistique.

Après Lans-le-Bourg, on retrouve, dans la vallée de l'Arc, et les schistes, et les eaux privées d'iode. Les localités dont j'ai observé les eaux sont : Therminion, Bramand, Modane, Saint-Michel, Saint-Julien, Villars-Clément, où sont les sources à la malfaisance desquelles on a prétendu que les jeunes gens avaient recours pour se soustraire par le goître au service militaire; Saint-Jean-de-Maurienne, Saint-Pancrace, Villars-Gondrand, Jarrier et Villars-Jarrier, Hermillon, Pont-à-Mafrey, la Chambre, Espierre, Aiguebelle et Randan.

Les populations de Maltaverne, de Coise, de Saint-Jean-Pied-Gaultier, de Planaise et de la Chavanne, gros villages placés sur le diluvium au-dessous de le jonction de l'Arc et de l'Isère, possèdent des eaux souvent iodurées dont on ne fait pas assez souvent usage. C'est ainsi qu'à Maltaverne on boit des eaux de puits privées d'iode, tandis qu'on n'utilise que comme lavoir une belle source où ce principe se trouve en quantité appréciable, et que l'on néglige tout à fait une petite source placée au-dessus du lavoir, quoiqu'elle renferme l'iode en proportion notable, ainsi qu'un peu de fer. A Coise il y a une fontaine privée d'iode, et une source iodurée qu'on délaissait encore il y a quelques mois. La Chavanne et Planaise se servent d'eaux de puits séléniteuses, et il n'est pas douteux qu'on ne trouvât dans le voisinage, sortant du terrain diluvien, des sources plus légères et contenant une certaine proportion d'iode.

Il est digne de remarque que les sources d'eau douce sortant du diluvium, celles du moins que nous avons examinées, soit de Lyon à Chambéry, soit avant d'entrer en Tarentaise ou en sortant de la Maurienne, ne sont ni très-riches en iode, ni tout à fait privées de ce corps.

J'ai précédemment signalé que les grands torrents qui descendent des cimes neigeuses des montagnes sont à peu près dépourvus d'iode; j'ai pu, dans le cours de mon voyage, revoir ou

constater le même fait dans le Bréda, le Drac, la haute Isère, l'Arc, l'Arvan, le Merderat, le Doron, la Doire-Baltée, le Buttier, la petite Doire, et dans un nombre considérable de leurs affluents. L'examen des eaux de petits lacs et de sources placés sur le Saint-Bernard et le Mont-Cenis, celui de neiges et de pluies tombées sur ces points élevés, prouvent que les eaux n'y contiennent que peu ou point d'iode, ce qui fournit une explication naturelle de l'absence de ce principe dans les torrents qui ont leur sources près des glaciers.

De l'autre côté de la grande arête des Alpes, et sur le versant italien, est le val d'Aoste, qui n'est en quelque sorte que la reproduction de la Tarentaise sous les rapports de la géologie et de l'hydrographie. Dans chaque vallée, des schistes croisés de gypse métamorphique et des roches talqueuses, un grand torrent, qui est l'Isère ou la Doire-Baltée, et de nombreux affluents, torrents, ruisseaux, sources, à eaux quelquefois remarquablement légères, souvent chargées de sulfate de chaux, toujours privées d'iode ou ne renfermant de ce corps que des traces infimes.

Les localités de la vallée d'Aoste dont j'ai examiné les eaux, sans pouvoir y déceler la présence de l'iode sont, à partir du Saint-Bernard : Pont-Sera, la Thuile, la Barma, Pré-Saint-Didier, Morgex, Livrogne, Villeneuve, Saint-Pierre, Aoste, Roisans, Gignod, Villafranca, Nu, Châtillon, Saint-Vincent, Verrès.

A Burgo-Franco, à Ivrée et à Caluso, qui appartiennent déjà à la grande plaine lombardo-piémontaise, l'iode se trouve dans les eaux courantes en quantité minime, mais déjà appréciable. Caluso, Settimo, Turin, Moncaliéri boivent des eaux de puits séléniteuses et ne contenant pas d'iode en proportion sensible. Il en est encore de même à Turin des sources Valentin et Sainte-Barbe, qui jouissent, surtout la première, d'une réputation qu'elles ne méritent pas plus que la source séléniteuse de Ville-d'Avray et la fontaine de la Vierge à Versailles, autrefois recherchées par la cour de France, comme l'est encore de nos jours par la cour de Sardaigne, dit-on, l'eau limpide et fraîche qui sourd, à Turin, entre le palais Valentin et la berge du Pô. Il est juste d'ajouter qu'à Turin on n'a pas, comme à Paris, à Saint-Cloud ou à Versailles, de bonnes eaux à préférer, celles du Pô et de la petite Doire (de celle-ci principalement) étant chargées de sels calcaires et dépourvues d'iode.

Je dois signaler ici une différence qui existe entre mes résultats et ceux précédemment admis par un très-savant chimiste de Turin, M. le professeur Cantu, dont le gouvernement piémontais a reconnu et récompensé le rare mérite en lui donnant un siége au sénat. M. Cantu, qui longtemps avant moi (je me fais un devoir de le répéter, après l'avoir ignoré avec les chimistes français) a constaté la présence de l'iode dans les eaux douces, indique ce corps comme se trouvant en petite proportion dans les eaux de Sainte-Hélène des Millières, d'Aoste, de Châtillon, de Morgex, etc., où je n'ai pu le découvrir. Les précautions que j'ai prises étant très-grandes (j'ai répété deux fois l'analyse de chacune des eaux dans lesquelles l'iode avait été antérieurement signalé) et l'habileté de M. Cantu ne pouvant être mise en doute, il est présumable, ou qu'à certains moments, peut-être après des pluies particulièrement iodurées, ces eaux sont chargées d'un peu d'iode, ou que les correspondants chargés par la commission sarde de lui adresser, réduits à un petit volume, 20 litres de chacune des eaux dont elle se proposait de faire l'analyse, auront introduit à leur insu quelque cause d'erreur dans les produits.

Les eaux du Tanaro et de la Bormida ne contiennent encore que des traces douteuses d'iode à Alexandrie et à Marengo, et celles des puits d'Alexandrie, qui viennent sans doute de la première de ces rivières, se sont chargées de sulfate de chaux et ont perdu la minime proportion d'iode qui pouvait s'y trouver avant leur parcours souterrain.

Au pied des premiers contre-forts des Apennins est Arquata, qui s'alimente d'eau calcaire et sans iode provenant de puits creusés dans la molasse. San-Cypriano et San-Quirino boivent l'eau de la Policera, dans laquelle j'ai trouvé un peu d'iode. C'est aussi une quantité très-faible de ce corps que renferment les eaux amenées des Apennins à Gênes, où elles se distribuent dans toutes les maisons et sur la plupart des places.

L'eau bue à Rivoli est à peine iodurée. Celle de Saint-Ambroise l'est un peu plus, et Suze délaisse avec raison l'eau très-séléniteuse et privée d'iode de la petite Doire pour des eaux de puits qui, contrairement à ce qui est le caractère ordinaire de cette classe, sont assez légères et non tout à fait privées d'iode.

L'intervalle qui sépare Paris de Chambéry en passant par l'Auvergne se partage en deux zones très-distinctes. La première,

comprise entre cette dernière ville et Aigueperse, est sillonnée d'eaux contenant peu, quelquefois point d'iode; la seconde comprend des contrées presque toutes alimentées par des eaux qui se rapprochent par la proportion de leur iode de celles de la Seine ou du New-River, qu'on peut considérer comme le type des bonnes eaux potables.

Dans la première de ces zones sont compris : Saint-Cassien, Saint-Thibault-de-Coultz, les Échelles, Saint-Laurent-du-Pont, qui appartiennent au massif crétacé de la Grande-Chartreuse, et dont les eaux, peu iodurées, s'éloignent à peine de celles de Chambéry; la Côte-Saint-André, qui s'élève au milieu du diluvium, et possède des sources notablement plus riches en iode; Vienne, moins favorisé; la Gère, qui fournit à ses meilleures fontaines, contenant à peine plus d'iode que le Rhône; Saint-Étienne-en-Forez et le Puy-en-Velay, qui n'ont, comme Vienne, que des eaux médiocrement iodurées; Saint-Germain et Issoire, qui se font au contraire remarquer dans le Puy-de-Dôme par la proportion notable d'iode qui existe dans leurs eaux; Clermont-Ferrand, qui tire des sources à peine iodurées de Royat les eaux de ses fontaines, tandis que le village de ce nom boit les eaux moins iodurées encore qui descendent à travers les basaltes des sources de Fontana, et que Riom, Vaucher et Aigueperse n'ont que des eaux de puits chargées de gypse et dépourvues d'iode.

Dans la seconde zone, que caractérisent des eaux contenant une notable proportion d'iodures, s'élève Moulins, dont les fontaines sont assez riches en iode, mais le cèdent encore sous ce rapport aux eaux de l'Allier. Viennent ensuite, Nevers, Bourges, Orléans, Épinay-sur-Orge, Corbeil, Brunoy, Melun, Paris, ou plutôt, la Loire, la Nièvre, l'Auron, le Loiret (celui-ci sensiblement moins ioduré), l'Orge, l'Yvette, l'Essonne, l'Yère, l'Allamont, l'Ourcq, la Seine enfin, qui contiennent assez d'iode pour que l'on puisse sûrement y constater la présence de ce corps en opérant seulement sur $0^{l},20$ de leurs eaux. J'ai indiqué ailleurs que les eaux de la France sont aussi iodurées qu'à Paris jusqu'à la frontière belge.

En résumé, les contrées du Piémont que nous avons parcourues sont, en général, alimentées par des eaux peu ou point iodurées; le contraire s'observe dans la plus grande partie de la France.

Quant aux rapports qui peuvent exister entre la proportion de l'iode et des sels terreux (calcaires et magnésiens), tenus en dissolution, il résulte de la comparaison des analyses (plus de 300) faites dans notre voyage; qu'au milieu des Alpes l'iode manque également dans les eaux *légères* et dans les eaux *dures*, tandis que cet élément devient de plus en plus abondant dans les premières à mesure qu'on s'éloigne des montagnes, les eaux dures continuant seules à en être privées.

Comme conséquence pratique des faits généraux qui précèdent, on peut supposer, *a priori*, que toute eau légère qui sourd loin des massifs montagneux est bien iodurée, et que les eaux potables séléniteuses ne renferment pas d'iode en quantité sensible, quel que soit le point d'où elles sortent.

Les eaux minérales des Alpes semblaient devoir offrir de l'intérêt au point de vue de ces études; les faits observés dépassent ce qu'on aurait pu en concevoir.

Depuis longtemps le Piémont est justement heureux de ses eaux sulfureuses de Challes et de Saint-Genis, extrêmement riches en iode. Les recherches auxquelles je me suis livré établissent que, sous ce rapport, la nature n'a pas mesuré ses bienfaits aux Alpes du Dauphiné. Non-seulement j'ai trouvé de très-notables quantités d'iode dans des eaux connues où l'on ne soupçonnait pas sa présence; mais j'ai aussi à appeler l'attention sur des sources précieuses, négligées ou ignorées jusqu'à ce jour.

Aux deux points opposés de la base néocomienne des montagnes de Villars-de-Lans, savoir à Choranches, près le Pont-en-Royans, et non loin de Sassenage, à l'Échaillon, sont deux sources identiques, et également remarquables par leur richesse en iode et en principe sulfureux. D'autres sources sulfureuses, qui ne le cèdent en rien aux précédentes par la proportion des iodures qui y sont contenues, se voient encore dans la vallée de l'Isère, à Corens, près Grenoble, à Domène, à la Terrasse.

Les environs de Mens possèdent la source d'eau sulfureuse de Tréminis, analogue aux eaux de l'Échaillon, de Choranches, etc., et l'eau ferro-acidule bien connue d'Oriol, dans laquelle j'ai constaté la présence de plus d'iode que dans aucune des eaux ferrugineuses analysées jusqu'à ce jour. Sans aucun doute, cette circonstance contribuera à expliquer les vertus de cette eau, en

même temps qu'elle devra appeler de nouveau sur elle l'intérêt des médecins.

Satellite du fer, dont il se sépare cependant un peu plus fréquemment que du soufre, l'iode se rencontre encore en quantité notable dans l'eau ferrugineuse du Monestier de Clermont et, quoique en proportion moindre, dans des sources qui se trouvent, dans le département de l'Isère, près le Villars-de-Lans, et dans la basse Maurienne, sous Maltaverne. Il manque au contraire dans les eaux ferrugineuses de la vieille abbaye Saint-Antoine, ainsi que dans celles de Pré-Saint-Didier et de Cormayor.

L'Oisans a une eau sulfureuse très-iodurée à Soulieux, commune de la Garde.

Je passerai sous silence les eaux d'Uriage et de la Motte, dans lesquelles on a signalé des traces d'iodures, pour fixer l'attention sur notre célèbre source minérale d'Allevard. Le savant Dupasquier, qui a fait sur cette eau un travail complet et justement remarqué, n'y signale pas la présence de l'iode; résultat qu'on s'expliquera d'autant moins que Dupasquier était plus habile, et que la source d'Allevard est réellement *des plus iodurées parmi les eaux de la France*, comme il avait établi qu'elle en était la plus sulfureuse. Comme Uriage et l'Échaillon, Allevard se place par l'iode après Heilbrunn, Challes et Saint-Genis.

Coëz, près Montmélian, compte une source alcaline assez iodurée. Brides-les-Bains en Tarentaise, l'Échaillon de Saint-Jean-de-Maurienne ont des eaux salines riches en brome, et non dépourvues d'iode.

A deux kilomètres d'Aix est Marlioz, dont l'eau sulfureuse, froide et notablement iodurée, se rapproche des sources de la Terrasse et de Domène, tandis que les eaux thermo-sulfureuses d'Aix (source sulfureuse proprement dite et source d'alun) contiennent une moindre proportion d'iode que les eaux de la Seine!

Si l'on compare dans leur ensemble les eaux sulfureuses des Alpes avec celles des Pyrénées (j'ai examiné celles-ci dans un autre travail), on trouve que les premières sont beaucoup plus iodurées que les secondes. Toutefois les eaux d'Aix tombent au-dessous de beaucoup d'eaux des Pyrénées, tandis que les Eaux-Bonnes tendent à se rapprocher de celles des Alpes.

Et si l'on cherche les rapports et les différences qui existent

entre toutes ces eaux et les eaux potables contenant une proportion d'iodures que j'appellerai *normale,* en prenant pour type les eaux de Paris, on trouve que les eaux sulfureuses des Pyrénées contiennent à peine plus d'iode que l'eau potable normale, tandis que les eaux sulfureuses des Alpes sont en moyenne cent fois plus iodurées.

Si, maintenant que l'air et les eaux ont été séparément étudiés, nous cherchons les rapports qui existent entre eux, nous sommes conduits à reconnaître :

Que sur les sommets et dans les vallées des Alpes, l'air et les eaux douces, tant les eaux légères que celles où dominent les sels terreux, sont également pauvres en iode;

Qu'à une certaine distance des grands massifs montagneux, l'air et les eaux légères sont l'un et l'autre riches en iode;

Que les eaux dures sont toujours peu ou point iodurées, quel que soit l'état de l'air;

Que, par conséquent, il y a toujours parallélisme entre l'air et les eaux potables légères à l'exclusion des eaux séléniteuses; d'où se déduit encore, comme corollaire, la possibilité de déterminer l'état de l'air par celui des eaux légères, et réciproquement;

Et enfin que les eaux minérales, celles du moins qui paraissent se former au-dessous de la zone de terre perméable aux eaux communes, sont indépendantes et de l'état d'ioduration de ces dernières, et de celui de l'atmosphère.

Il était important de rechercher si le sol arable, dans lequel j'ai signalé, il y a déjà longtemps, la présence de l'iode, en contient partout une proportion semblable. La question est résolue par les faits suivants : tandis qu'il suffit de quelques grammes de terre prise dans les champs de la Brie, de la Beauce, du Bourbonnais ou de la Bourgogne pour y constater avec certitude la présence de l'iode, il faut, pour un résultat semblable, opérer sur un poids double ou quadruple des terres jaunes plus ou moins argileuses qui recouvrent le diluvium aux environs de Lyon, de Grenoble, de Chambéry, d'Ivrée, de Turin, de Montmélian, ou sur la *rive droite* de la vallée du Graisivaudan; et qu'une quantité décuple du sol schisteux ou alluvio-schisteux du val d'Aoste, de la Tarentaise, de la Maurienne, de la *rive gauche* de la vallée du Graisivaudan fournissent à peine un fugace indice de ce corps.

Ainsi donc, l'iode n'est pas dans toutes les terres en proportion

semblable, et les variations qui existent à cet égard se montrent, en général, dans le même sens que celles de l'air et des eaux. On ne comprendrait pas, d'ailleurs, qu'il en fût autrement; car un sol privé d'iode s'en imprégnerait promptement au contact de pluies chargées de ce corps; et une terre qui en eût renfermé même beaucoup au moment où elle se déposa, ne saurait guère en retenir aujourd'hui, si elle a subi les lavages séculaires d'eaux pluviales non iodées.

Quoique l'ioduration du sol arable soit, en somme, comme celle des eaux douces, subordonnée dans un pays donné à l'état de l'atmosphère traduit par les eaux pluviales, il est cependant nécessaire de tenir compte de la nature de la roche sous-jacente et de celle du sol lui-même dans le résultat absolu.

Les parcelles détachées successivement de la surface de la roche se mêlent à la terre, et en s'y décomposant graduellement lui abandonnent plus ou moins d'iode, suivant ce qu'elles en renferment. Ainsi les meulières, dans lesquelles l'iode est abondant; le calcaire d'eau douce et surtout le calcaire grossier du bassin de Paris, où il est en proportion moindre; l'argile plastique, où il s'est accumulé; les oolithes moyenne et supérieure, qui en renferment des quantités notables; les calcaires néocomiens et crétacés de la rive droite de la vallée du Graisivaudan, où il n'est pas encore rare; les roches schisteuses ou talqueuses du lias, qui n'en contiennent que des traces infinitésimales, et forment la base du sol sur le versant nord de la vallée du Graisivaudan, dans la Tarentaise, la Maurienne, les vallées de la Doire et de l'Arve; les calcaires et les dolomites saccharoïdes répandus en beaucoup de contrées, et qui sont absolument privés d'iode; les granites et les roches volcaniques, qui contiennent cet élément en proportions très-diverses, ne sauraient évidemment le fournir au sol en quantité égale.

Toutes choses égales d'ailleurs, les terres colorées en jaune ou en rouge par de l'oxyde de fer sont plus iodurées que les terres blanchâtres ou brunies par des éléments bitumineux; les terres fortes ou argileuses, plus que les terres légères, quartzeuses ou schisteuses. La raison paraît en être que le fer et l'iode sont généralement associés, et que les terres argileuses retiennent opiniâtrément, combiné à leurs alcalis, l'iode des eaux pluviales, que les terres légères et schisteuses laissent perdre.

C'est à la fois par la composition des roches et de la terre que s'explique l'ioduration plus grande du sol arable sur le versant sud de la vallée du Graisivaudan, comparé à celui du versant opposé. C'est à sa propre et seule nature que la terre de Saint-Pierre d'Allevard et de quelques autres points de la vallée du Bréda doit d'être moins dépourvue d'iode que celle de localités voisines.

Les matières alimentaires, végétales ou animales, sont diversement iodurées, suivant les contrées qui les produisent. L'iode existe en proportion beaucoup plus faible dans le maïs d'Aoste et d'Aiguebelle que dans celui de la plaine d'Alexandrie; dans les vins de Saint-Julien-en-Maurienne, de Moutiers et d'Aoste, que dans ceux de Montmélian et d'Asti, et surtout que dans les vins de la Bourgogne, d'Orléans, de la Provence, du Médoc et de Bordeaux; dans les fourrages des vallées de l'Arc, de l'Isère et de la Doire-Baltée, que dans ceux des bassins de la Seine et de la Loire; dans les blés qui croissent sur les terres *jaunes argileuses* de la rive droite de la vallée du Graisivaudan, que dans ceux venus sur le sol *noir schisteux* de certaines localités de la rive gauche; dans le lait et les fromages du Mont-Cenis, les mêmes substances et les œufs de la ferme des Cassines-Saint-Martin, près Aoste, que dans les produits correspondants apportés des campagnes d'alentour au marché de Turin, lequel n'est pas cependant, à beaucoup près, aussi favorisé sous ce rapport que le marché de Paris; dans les viandes de boucherie d'Aiguebelle et d'Aoste, que dans celles de Gênes, et surtout encore de Paris.

En résumé, il y a concordance entre l'ioduration du sol et celle des produits qui se développent à sa surface. La seule différence générale consiste en ce que, sans doute par l'effet d'une concentration qui s'y opère dans une certaine mesure, on reconnaît un peu plus d'iode dans les productions végétales ou animales d'une contrée donnée que dans son atmosphère, ses eaux et son sol; de telle sorte que l'on retrouve dans les produits organiques des traces de ce corps, là où il n'était pas autrement appréciable. Les rapports que j'ai précédemment signalés, à savoir que, dans un milieu et des conditions semblables, le vin est plus ioduré que l'eau, le lait plus que le vin, le lait d'ânesse plus que celui de vache, et un œuf de poule du poids de 50 grammes aussi riche en iode qu'un litre de lait de vache, sont d'ailleurs applicables aux recherches actuelles.

Peut-on maintenant, en ayant égard à la *somme* d'iode répartie, soit dans l'air, soit dans les eaux, soit dans le sol et les productions alimentaires, reconnaître qu'il y a *coïncidence* entre l'abondance de ce principe et l'absence complète du goître et du crétinisme, entre sa diminution progressive et le développement correspondant de ces maladies? Cela nous paraît résulter, non-seulement des observations prises dans leur ensemble, mais encore de quelques faits spéciaux.

Il peut sembler inutile de faire ressortir l'accord général qui existe entre l'endémicité du goître et du crétinisme et l'absence à peu près complète de l'iode dans les vallées de l'Isère, de l'Arc et de la Doire-Baltée; entre l'état médiocrement ioduré des contrées situées autour de Gênes, de Turin, d'Ivrée, de Chambéry, de Grenoble, de Lyon, de Vienne, de Clermont et d'Aigueperse, et l'existence dans les mêmes contrées d'un certain nombre de goîtreux; entre la richesse en iode des aliments, du sol, de l'eau et de l'air de cette grande partie de la France (et sans doute du monde) dont Paris peut être considéré comme le type, et la bonne constitution de ses habitants. Considérée à un point de vue général, cette coïncidence frappe trop les yeux, dès qu'on se reporte à nos analyses et à ce que tout le monde sait des pays où elles ont été faites, pour que nous nous y arrêtions. Ce sont les faits de détail, soit qu'ils se présentent comme confirmatifs, soit qu'ils s'élèvent avec le caractère d'objections, qu'il importe surtout d'examiner. J'en expose quelques-uns.

M. Boussingault nous apprend (*Annales de chimie et de physique*, t. XVLIII) qu'à Carthago, dans la vallée du Cauca, et à Sanson, dans la province d'Antioquia, où l'on faisait usage de sels dans lesquels il a reconnu la présence d'une quantité appréciable d'iode, le goître était inconnu, quoique les conditions générales fussent les mêmes qu'à Mariquita et à Santa-Fé-de-Bogota, où cette maladie est endémique. Cet illustre chimiste ajoute que le goître a reparu à Carthago depuis qu'au sel iodifère des salines de Galindo on a substitué, en partie, le sel non ioduré de Zépaquira; que, bien longtemps avant la découverte de l'iode et de ses propriétés spécifiques, l'eau mère iodée de la saline de Guaca était prônée comme un remède efficace contre le goître; que les personnes atteintes de cette affection se guérissent par le seul sé-

jour dans la province d'Antioquia, où l'on n'emploie que des sels iodurés; et enfin, qu'une famille d'Antioquia, dans laquelle on se mit à purifier le sel pour lui ôter sa saveur amère, perdant ainsi l'iode dans les eaux mères, ne tarda pas à ressentir le goître.

Peu de bouteilles des eaux de Challes et de San-Genisio, quoique ne contenant que quelques milligrammes d'iodures, suffisent aux médecins piémontais pour faire disparaître le goître chez les personnes encore jeunes.

J'ai vu à Vignetan, hameau de la Perrière, en Tarentaise, une femme née à Villard-Nan, qu'elle quitta il y a quelques années, portant un goître, pour se rendre à Arles, puis à Paris, où son infirmité disparut après un séjour de quelques mois. Le même fait se reproduisit chez sa sœur.

A Coise, près Montmélian, sont deux sources, dont l'une donne le goître, que l'autre *fait disparaître*. Je n'ai pas trouvé d'iode dans la première, tandis que la seconde en renferme à peu près $\frac{1}{20}$ de milligramme par litre d'eau.

M. le docteur Domenget me confia, à mon passage par Chambéry, l'analyse de trois eaux, dont l'une ne fournit pas d'iode, dont une autre fut trouvée médiocrement iodurée, tandis que la dernière se rapprochait de l'eau de la Seine (elle contient 1/200 de milligramme d'iode par litre). M. Domenget m'apprit que la première était l'eau de l'Eisse, torrent qui se précipite des Bauges dans une gorge, où il sert aux usages d'une population de goîtreux; que la seconde n'était autre que l'eau des fontaines de Chambéry (venant de Saint-Martin), ville où le bronchocèle n'est pas inconnu; et enfin que la troisième provenait d'une source (placée près de l'habitation du marquis d'Oncieu) qui préserve du goître ceux des habitants de la vallée de l'Eisse qui se donnent la peine d'aller y puiser.

Monseigneur Billiet a raconté l'histoire de cette famille du Puiset, hameau de Planaise, qui en buvant de l'eau de citerne échappa au goître, dont étaient atteintes les dix-huit autres familles du hameau, qui ne consommaient que des eaux de puits. J'ai trouvé l'eau de ces derniers séléniteuse et dure, et la commune de Planaise est, comme Montmélian, placée dans une zone où les eaux pluviales sont encore un peu iodurées.

Cette famille de Socorro, que M. Boussingault nous apprend s'être toujours soustraite au goître en ne consommant que des eaux de pluie, n'a-t-elle pas dû aussi l'immunité dont elle a joui à la petite quantité d'iode qui, dans cette contrée, peut être empruntée à l'atmosphère?

S'inspirant des observations faites par M. Boussingault dans les Cordillières de la Nouvelle-Grenade, M. Grange aurait employé avec succès, dans quelques villages de la Savoie, les sels iodurés pour s'opposer à la production du goître.

Je viens de citer quelques faits où la présence de petites quantités d'iode a suffi pour faire disparaître le goître ou s'opposer à son développement; en voici quelques autres, parmi les moins connus, offerts par des personnes qui ont été prises de l'affection morbide, parce qu'elles ont quitté une contrée plus ou moins riche en iode pour un pays placé relativement dans des conditions différentes, plus rarement parce que, quoique placées sur un sol et dans une atmosphère iodurés, elles ont fait usage d'eaux privées d'iode.

Le savant botaniste Brébisson quitte la zone de Paris pour les Alpes, où il veut herboriser, et après quelques mois de séjour il est atteint du goître.

Un chancelier de l'ambassade de France va se fixer à Berne avec sa jeune femme, et quoique placée dans toutes ces bonnes conditions que donne une grande aisance, celle-ci est prise au bout de quelques années d'une tumeur volumineuse au cou, que M. le docteur Foissac déclare être le goître, et fait disparaître par l'iode. Cette maladie était inconnue dans la famille de la dame ainsi atteinte.

Un de mes amis, M. X. va, aussi comme chancelier, habiter Turin avec sa femme et sa fille, et celle-ci, qui était âgée de seize ans, est prise d'une légère thyroïdite, dont l'iode a bientôt raison.

A Coucy-le-Châtel et dans beaucoup d'autres localités du département de l'Aisne, on se sert d'eau de puits privée d'iode, et le goître s'y observe assez fréquemment.

L'analyse des eaux de Montmorency (la fontaine Renée exceptée) et des villages de Deuil, Enghien, Saint-Gratien, Groslay, Montmagny, compris dans sa vallée, me démontre que leurs sources, qui sortent des marnes de gypse, ne contiennent que peu ou point d'iode. Conjecturant qu'il pourrait bien y avoir là quelque goîtreux,

je me rends au marché de Montmorency, où bientôt j'aperçois cinq ou six bronchocèles, qui méritaient à tous égards d'avoir pris naissance dans les Alpes. Près de Montmorency sont : Eaubonne, Montlignon, Piscop, Soisy, Blémur, qui possèdent des sources iodurées jaillissant des meulières et des sables, et ne comptent aucun goîtreux.

On objectera peut-être que les contrées que j'ai visitées ne forment que la plus petite partie de celles qu'afflige le goître ou le crétinisme, produit des mêmes causes, s'exerçant avec une intensité plus grande, et que rien ne prouve qu'ailleurs les influences soient les mêmes. A quoi je répondrais seulement que l'étude de la nature et l'état de la science médicale ne sont pas favorables à l'opinion qui voudrait attribuer plusieurs causes spéciales à une même maladie spécifique, si je ne possédais en outre quelques éléments obtenus par l'analyse de produits qui m'ont été envoyés de pays divers où le goître et quelquefois le crétinisme sont communs.

C'est ainsi que je dois d'avoir pu constater l'absence complète de l'iode, ou sa présence en proportion minime et insuffisante :

A M. le docteur Gruizard, de Lons-le-Saunier, et à M. Carrignon, pharmacien, dans les eaux et les produits organiques des villages du Cygne, de Chylles, de Savagna, où le goître est endémique sur les marnes irisées ;

A M. le docteur Germain, de Salins, dans la fontaine de cette ville dite des Capucins, dans les fontaines de Grozon, de Mamboz, de Sirod, de Saint-Joseph près Salins, dans le sol et la cendre de plusieurs plantes ;

A M. Desfosse, dans les fontaines de Moulins-en-Gilbert (Nièvre), où il y a quelques cas de goître ;

A MM. Baud et Droulin, dans les eaux de Noseroy ;

A M. Domanget, de Nancy, dans la source si redoutée de Rosières ;

A M. Rol, dans les fontaines de Mirecourt (Vosges) ;

A M. le professeur Filhol, de Toulouse, à M. Pailhasson, pharmacien à Gourdan, et à M. Réveil, dans les eaux et plusieurs plantes de Saint-Mamet et d'autres points des Pyrénées, où le goître et le crétinisme sont endémiques ;

A M. Nicklès, de Benfeld, dans les eaux de Baubensand et de

Rhinau, regardées sur les bords du Rhin comme les contrées classiques du goître;

A M. le docteur Thurler, dans plusieurs sources des environs de Fribourg (Suisse).

Je m'arrête à ces faits précis, quoiqu'il fût aisé et logique de remonter, de l'analyse des eaux du Rhône, du Rhin, etc., dans lesquelles l'iode ne se trouve qu'en proportion infinitésimale, à la constitution générale des lieux, pleins de goîtreux et de crétins, où ces fleuves ont leurs sources.

Si l'on s'étonnait que je ne tienne aucun compte du brome, je ferais remarquer que j'en agis ainsi :

Parce que tout s'explique sans lui;

Parce que la spécificité de ses qualités anti-goîtreuses n'est pas mise hors de doute comme celle de l'iode;

Parce que la stabilité des combinaisons du brome, qui le rapproche beaucoup plus du chlore que de l'iode, ne permet pas de penser qu'il puisse d'ailleurs intervenir puissamment, comme l'iode, par sa présence dans l'atmosphère;

Parce que sa présence dans les eaux douces a été annoncée, mais non démontrée, et que, personnellement moins heureux, j'ai toujours reconnu que ce que j'aurais tout d'abord pris pour le brome n'était autre chose que du chlore ou du chlorure d'iode, ou de l'acide nitreux, ou de l'acide chloro-nitreux ou un persel de fer;

Parce que, s'il était vrai, comme on l'a dit, que les eaux de puits, et en général les eaux très-chargées de sels terreux soient extrêmement bromurées, cela prouverait justement que l'action de ce corps est au moins nulle contre le goître, car il est constant que ces eaux sont en même temps et les moins iodurées et celles dont l'usage détermine le plus souvent le développement excessif de la glande thyroïde.

Si, frappé de la coïncidence remarquable qui existe entre la manifestation du goître (et du crétinisme) et une diminution toujours correspondante de la quantité normale de l'iode de l'air, des eaux et des produits alibiles du sol, et contraint par l'inexorable logique des faits, je ne suis pas libre, malgré la réserve, la défiance même que conseillent l'histoire et les difficultés du sujet, ainsi que les dispositions de l'opinion pour toute tentative nouvelle, de ne pas penser que l'insuffisance de l'iode est la cause

spéciale de la maladie, et j'ajouterai, la seule cause spéciale, ce n'est pas que je ne regarde comme influences générales ou accessoires:

Avec la commission sarde, qui a fait, à l'aide des éléments recueillis par ses membres éminents, un travail d'une grande valeur et marqué au coin d'une sagacité *excessive,* l'*air* humide et stagnant, dont on avait pu s'exagérer l'influence avant les observations de M. Boussingault dans la Nouvelle-Grenade; les *habitations* basses, étroites, fermées, malpropres; l'*exposition* des villages, le défaut de *lumière,* les *vents,* s'ils arrivent humides et privés d'iode; une *alimentation* pauvre en principes réparateurs, des *vêtements* sales qui s'opposent aux fonctions de la peau;

Avec M. Boussingault, l'eau privée d'*oxygène* dissous, en tant qu'altérée dans ses qualités digestives et toniques;

Avec le sentiment de tous : l'influence de l'*âge,* prouvée par la facilité relative avec laquelle les jeunes gens contractent le goître en passant d'un pays salubre dans une contrée où cette maladie est commune; celle des sexes, qui résulte de la fréquence moins grande du goître chez les hommes que chez les femmes, celles-ci le contractant même habituellement seules dans ce qu'on peut appeler les *localités frontières* (Lyon, Grenoble, Chambéry, etc.); celle du *tempérament* des individus établie par la présence dans la même ville, dans le même village, dans une même famille placée tout entière dans les mêmes conditions, d'individus sains, d'individus simplement goîtreux, d'individus crétins; celle des occupations et des *habitudes,* qui paraît résulter surtout de la fréquence plus grande du goître chez les personnes qui portent des fardeaux sur la tête, sur la nuque. C'est encore dans les pays placés dans des conditions d'ioduration médiocre, dans les pays frontières du goître, que cette influence se manifeste avec évidence. Ainsi les quelques femmes de la vallée de Montmorency qui ont le goître sont celles qui viennent habituellement au marché avec des fardeaux sur la tête; ainsi le plus grand nombre des goîtreux qu'on voit à Royat et sur d'autres points des environs de Clermont-Ferrand sont des gens habitués à apporter à la ville des provisions qui déterminent la compression de la glande thyroïde; ainsi encore M. Morin racontait-il un jour à l'Académie des sciences que, lorsqu'il était à Strasbourg (l'analyse des eaux et des pluies de Strasbourg classe cette ville parmi celles dont l'iodura-

tion est médiocre), deux jeunes sous-officiers qui travaillaient avec assiduité au dessin, la tête penchée sur leur col d'uniforme, furent pris, au bout de quelques mois, d'un goître qui disparut par le changement d'occupations, pour revenir lorsqu'ils se furent remis à dessiner.

Et si j'admets l'influence de la *civilisation,* ce n'est pas seulement parce qu'elle perce des routes, dessèche les marais, crée le commerce et donne, avec l'aisance, des logements plus secs, des vêtements plus propres, une nourriture plus substantielle; c'est surtout parce qu'elle fait pénétrer chez des populations perdues dans l'isolement, et jusque-là condamnées à vivre de leur air, de leur eau, des produits peu ou point iodurés de leur sol, les céréales, les vins, les animaux, tous les produits d'une nature plus favorisée, et qu'elle les appelle fréquemment à quitter leur manoir, plus ou moins insalubre, pour aller dans des contrées voisines respirer un air meilleur, prendre une nourriture plus riche en iode. Si les nombreux étrangers qui, chaque année, vont passer plusieurs mois aux établissements de bains situés dans les contrées les plus montagneuses des Alpes, des Pyrénées, etc., où le goître est commun, ne contractent pas cette maladie, n'est-ce pas parce que, en outre des eaux minérales, souvent iodurées (toutes les eaux sulfureuses le sont), ils font usage des vins riches en iode de Bordeaux, de Bourgogne, d'Asti, de Porto, et d'aliments tirés de contrées où le même principe se trouve en de notables proportions? Nulle part les bienfaits de la civilisation ne montrent mieux leur influence réelle, et cependant limitée, qu'à Aiguebelle. Centre d'un commerce important, entourée des mines et des forges de Randan, d'Espierre, d'Argentine; traversée par la belle route du Mont-Cenis, qui y a partout la largeur d'une place, cette ville a vu diminuer le nombre des goîtreux et des crétins, surtout dans la classe aisée. Mais ce qui prouve bien que les *causes locales* n'ont pas cessé d'exister et d'agir, c'est que, sans parler du goître, on trouve des crétins au pied des hauts fourneaux de Randan, et que j'ai aperçu toute une famille (quatre) de ces infortunés se chauffant aux rayons du soleil devant leur maison, placée au midi et au milieu de la spacieuse rue d'Aiguebelle. La commission sarde a fait connaître l'existence, dans la vallée de Gressoney (en Aoste), d'une colonie allemande, industrieuse et riche, qui n'offre aucun cas de goître ou de crétinisme, maladies endémiques chez les ha-

bitants de la vallée de Challant, qui sont placés dans des conditions locales en tout point semblables. Ainsi énoncé, ce fait est très-grave; je l'enregistre, et me réserve de l'apprécier lorsque j'aurai pu l'étudier dans la vallée de Gressoney même.

La *grossesse* et les *efforts de l'accouchement* ont aussi été signalés comme favorisant le développement du goître. Dans l'appréciation de cette influence, qui est réelle et se constate facilement dans la zone de médiocre ioduration, il faut se garder de prendre pour le goître vrai une tumeur formée quelquefois par la stase du sang veineux dans les veines de la région thyroïdienne ou par une affection squirrheuse.

En résumé, j'admets comme causes accessoires du goître certaines actions mécaniques s'exerçant sur la glande thyroïde, et les circonstances qui ont pour résultat de rendre l'économie plus débile ou plus lymphatique. Les agents excitants ou toniques, tels que l'air sec, le vin, le fer, etc., donnant au contraire la faculté de résister, en une certaine mesure, à l'influence morbide qui résulte de l'insuffisance de l'iode.

Au-dessus des causes accessoires que je viens de rappeler, il en est qu'on a voulu, que l'on veut encore élever au rang de causes spéciales : ce sont les *eaux*, en tant qu'elles contiennent des sels de magnésie ou de chaux, et les *terrains* considérés, soit au point de vue de la géologie, soit à celui de leur nature chimique.

L'opinion la plus ancienne et la plus accréditée est celle qui attribue le goître à l'usage des eaux séléniteuses. Parmi beaucoup de faits qui paraissent lui être favorables, je citerai la fontaine des Capucins de Salins, les eaux de Moutiers, de Bozel, de Villars-le-Goîtreux, de Saint-Laurent-de-la-Côte, de Tancin, de Goncelin, d'Allevard, de Centron, d'Aime, de Saint-Pierre (près d'Aoste), de Roisans, de Gignod, de Châtillon-en-Aoste, de Villars-Clément, de Saint-Pancrace, de Jarrier, d'Hermillon, de Villars-Gondrand, localités des vallées de l'Isère, de la Doire-Baltée et de l'Arc, où le goître est commun. J'ajouterai qu'à Avallon, en Bourgogne, un puits à eau séléniteuse a donné le goître à une famille, au rapport de M. Bouchardat; que, dans le département de l'Aisne et aux portes de Paris, ce sont des eaux semblables qui déterminent les rares cas de goître qu'on y observe. Mais loin d'adopter l'opinion que j'expose, je présenterai quatre remarques qui la feront rejeter :

1° Dans beaucoup de contrées (où l'air et le sol sont riches en iode), on ne boit que des eaux dures, et cependant le goître n'y est pas connu; je citerai la Brie, où l'on n'a généralement que des eaux de puits; Vanves, Issy, Nanterre, les parties hautes de Saint-Cloud, de Suresne et d'Argenteuil, etc.

2° Dans la Tarentaise, la Maurienne et le val d'Aoste, le goître et le crétinisme ne sont pas moins communs que dans les pays dont les eaux, remarquablement légères, ont tous les caractères de ce qu'on est dans l'usage de regarder comme des *eaux excellentes.* Telles sont celles qui alimentent les habitants de Sainte-Hélène-des-Millières, de Brides-les-Bains, de la Perrière, de Saint-Bon, de Villète, de Bellentre, de Bourg-Saint-Maurice, de Séez, de Morgex, de Villeneuve, d'Aoste (torrent Buttier), de Saint-Vincent, de Verrès, de Burgo-Franco, de Saint-Jean-de-Maurienne, d'Espierre, d'Aiguebelle et de Randan; telles sont aussi les eaux de Royat.

3° Le sulfate et le carbonate de chaux n'ont jamais, que je sache, donné le goître aux plâtriers, aux carriers, aux tailleurs de pierres, aux maçons, qui vivent dans une atmosphère de ces sels, ce qui devrait arriver s'ils avaient l'action générale qu'on leur a supposée; l'iode, au contraire, guérit le goître.

4° Les eaux étant d'autant moins iodurées qu'elles sont plus chargées de sels calcaires, doit-on attribuer leurs effets à la présence de la chaux ou à l'absence de l'iode?

Chacun sait que M. le docteur Grange a exprimé, dans ces derniers temps, la pensée que le goître et le crétinisme étaient le résultat de la présence de la magnésie dans les eaux.

A cette opinion, développée avec autant de talent que d'ardeur, on peut objecter :

Que la magnésie n'est pas en proportion moindre dans les eaux de beaucoup de localités où le goître est inconnu que dans celles de pays où cette maladie est endémique, et qu'il n'est même pas rare de trouver plus de magnésie dans les eaux des premières localités que dans celles des secondes. Je citerai comme exemple Paris, dont toutes les eaux, celles même de la Seine, contiennent plus de sels magnésiens que celles de Notre-Dame-des-Millières, de la Perrière et d'Aiguebelle, contrées classiques du goître et du crétinisme;

Que, comme la chaux, la magnésie, dont l'usage est si répandu,

n'a jamais donné le goître; et cependant, que de personnes, à commencer par le roi Louis-Philippe, qui pendant plus de vingt ans en a pris une cuillerée par jour, ont fait de cette substance un usage prolongé!

On a aussi attribué le goître aux eaux provenant de la fonte des neiges. Tout en montrant ce que cette opinion avait d'exagéré, M. Boussingault l'a confirmée dans ce qu'elle a de juste, en faisant remarquer qu'on observe en effet cette maladie chez les habitants des lieux où l'on boit de ces eaux, par exemple, à Mariquita, près de la rivière de Guali, qui sort des glaciers de Ruiz; dans les environs d'Ibaguès, sur les bords du torrent de Combayma, qui descend du pic neigeux de Tolima. Le même fait se présente fréquemment dans les Alpes, et il s'explique par l'absence de l'iode, ou du moins par sa proportion minime dans les neiges et les glaciers des hautes régions de l'atmosphère.

Enfin, pour tout dire des eaux, leur nature importe beaucoup; mais cependant on ne saurait expliquer par elles seules le goître et le crétinisme, même en se plaçant au point de vue de l'iode. C'est qu'*elles ne sont que l'un des trois véhicules par lesquels l'économie* reçoit de l'extérieur les principes morbides ou bienfaisants, et qu'il peut se faire qu'elle soit suppléée par la prédominance de ces principes dans l'air ou les matières alimentaires. C'est ainsi que l'habitant de la Brie et celui de Nanterre ou de Ville-d'Avray n'a pas le goître, malgré les eaux dures et privées d'iode qu'il boit, l'air et le sol étant dans ces lieux assez iodurés pour compenser ce qui manque à l'eau.

Il est de croyance, en beaucoup de pays, que c'est une certaine nature de terrain, une sorte particulière de roches, qui est la cause spéciale du goître. M. Boussingault trouva dans la Nouvelle-Grenade cette opinion, qu'il lui fut facile de combattre en montrant que tantôt la maladie existe, que tantôt elle est inconnue sur les formations du gneiss, des granites, du micaschiste passant au schiste talqueux et au schiste argileux, sur la syénite, le grünsteu porphyrique, le schiste de transition et la grauwacke schisteuse, le grès rouge et le grès bigarré.

Cependant la nature géologique du sol, si elle n'est jamais la cause spéciale, a souvent des rapports avec celle-ci, quelquefois même une action évidente sur elle.

M. Boussingault a signalé que, dans la Nouvelle-Grenade, il

n'avait pas vu de formation de muschelkalk ou même de zechsten, sur laquelle le goître ne fût endémique. Les mêmes formations sont communes dans le Jura et plusieurs contrées d'Allemagne où cette maladie est commune.

Monseigneur Rendu, évêque d'Annecy, a signalé l'endémicité du goître dans les vallées où les torrents déposent des détritus schisteux. Monseigneur Billiet, archevêque de Chambéry, auteur de recherches importantes sur la question du goître et du crétinisme, et MM. les docteurs Garbiglietti et Ferraris, dont le dernier a publié divers ouvrages estimés sur les crétins de la vallée de la Varaita et des plaines de Lagnasio, de Scarnafiggi, de Monnasterello et de celles qui s'étendent entre la Varaita et la rive droite du Pô, partagent la même opinion. Monseigneur Billiet a en outre démontré que ce n'est pas seulement sur les sédiments entraînés dans la vallée, mais sur tout le grand terrain schisteux des Alpes, que l'affection morbide est répandue. Mais lorsqu'on dit schistes, et surtout schistes du lias, comme c'est le cas dans les Alpes, quand on dit roches talqueuses, marnes irisées, muschelkalk, grès bigarré, qu'il s'agisse des Alpes, du Jura ou de la Nouvelle-Grenade, c'est comme si l'on disait : *terrains magnésiens.* M. le docteur Grange l'a bien saisi; de là l'opinion qu'il a développée, à savoir que les terrains magnésiens sont le siége unique et par suite la cause du goître. Mais pour admettre comme absolue une circonstance qui n'est que générale, très-générale même, on doit le reconnaître, il fallait et négliger l'important mémoire de M. Boussingault, que j'ai si fréquemment cité, et ne pas tenir compte de ce qui est autour de soi, lorsqu'on étudie la question ailleurs que dans les principales vallées des Alpes. Il est en effet constant que le goître existe sur les terrains volcaniques de Royat et de beaucoup de localités du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, de l'Ardèche et des bords du Rhin; sur les granites des Alpes Noriques, de Vienne, de quelques contrées de la Nièvre et de la haute Bourgogne; sur les calcaires oolithiques, néocomiens et crétacés de l'Isère, des Hautes-Alpes, et surtout des Basses-Alpes; sur le calcaire grossier et le calcaire pisolithique, etc., des environs de Soissons, Laon, Villers-Cotterets; sur la marne du gypse et le diluvium alpin; en un mot, sur tous les terrains, depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes.

Si le terrain a une influence, celle-ci est-elle physique ou chi-

mique? Cette dernière hypothèse se présentait comme plus probable. M. Grange l'a adoptée, ce qui l'a conduit à admettre en définitive : que la présence de la magnésie dans les eaux et les produits alimentaires est la cause immédiate du goître. Je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit de la magnésie, si ce n'est que M. Boussingault, qui a dirigé dans ces derniers temps ses recherches sur elle, l'ayant trouvée partout, les partisans enthousiastes des effets de la magnésie seront très-fondés à ne voir sur la terre que des terrains magnésiens.

Me serait-il permis d'exprimer une pensée qui s'est présentée à mon esprit lorsque, quittant Aoste pour entrer dans le val Pelline, je me trouvai au milieu de la végétation la plus variée et la plus vigoureuse qui se puisse voir, et que, près de noyers et de châtaigniers gigantesques, à l'ombre même desquels croissaient, couverts de beaux fruits dorés, la vigne, le pêcher, le poirier, je vis, là où je cherchais des hommes, des crétins; toute une population de crétins, au corps rabougri, à la démarche lente, à toute l'allure pleine d'abattement, aux lèvres grosses, à l'œil terne, à la physionomie stupide, et poussant de rauques grognements quand on s'attendait à entendre des paroles. Puis, à côté de ces êtres dégénérés, et broutant l'herbe du vallon ou jouant sur les branches des arbres, un bétail alerte, beau et au regard plein d'intelligence; des oiseaux vifs, pétulants, heureux, qui tiraient les sons les plus gais, les plus doux, d'un larynx dont les cordes avaient conservé toute leur harmonie! A l'impression de tristesse que j'avais d'abord ressentie au contraste du tableau que j'avais sous les yeux, succéda bientôt une pensée d'un autre ordre. Si, dis-je, l'homme est si misérable là où la végétation est si belle et les bêtes si pleines de vie, c'est donc que l'homme n'est pas un simple animal, c'est que malgré les rapprochements de la science, il y a une distance immense, un abîme entre la nature humaine et celle de tous les autres corps organisés. A l'homme seul l'élément qui manque dans les vallées des Alpes est nécessaire, et sa dégradation est la preuve même de sa nature supérieure, de sa grandeur.

Quelques-uns, que sais-je, beaucoup peut-être, taxant ma pensée de folie et d'orgueil, préfèrent voir, avec la commission de Sardaigne, dans la santé du bétail et la richesse de la végétation, une preuve que les causes *locales* ne s'opposent pas à

l'amélioration de l'espèce humaine, et ils s'affermiront dans cette croyance par la répugnance qu'ils éprouvent à admettre qu'une fraction de l'espèce humaine soit totalement condamnée à une existence qui est au-dessous de celle de la brute. Je n'ai à répondre que sur le second point, où j'espère donner pleine satisfaction à tous ceux qui pensent que l'habitant des vallées des Alpes n'est pas abandonné de la providence.

MOYENS DE S'OPPOSER AU DÉVELOPPEMENT DU GOÎTRE ET DU CRÉTINISME.

Empêcher le développement du goître et du crétinisme, tel est le sujet qu'on aborde à la suite de toute étude de la question, chacun concluant suivant les causes qu'il a assignées à la maladie. Il est donc superflu que je dise quelle est ma conclusion personnelle, tout ce travail démontrant que l'insuffisance de l'iode coïncide partout avec la présence et l'intensité de ces maladies. Aussi, tout en signalant qu'il ne faut pas perdre de vue les influences générales précédemment rappelées, veux-je moins terminer ce travail en conseillant l'emploi de l'iode qu'en indiquant les moyens de mettre facilement ce principe indispensable à portée des populations.

L'observation faite par M. Boussingault, que des sels non complétement privés d'iodures préservaient du goître les habitants des Cordillières qui en faisaient usage, le conduisit naturellement à recommander l'emploi de sels semblables aux populations chez lesquelles la maladie sévissait. Dans ces derniers temps, M. Grange a vivement insisté sur les avantages des sels iodurés, dont l'emploi serait d'ailleurs facile à régler. Nous pensons, en effet, que les sels naturellement iodurés qu'on retire des varechs, ou les sels des salines et des marais salants préalablement mélangés d'une petite quantité d'iode, atteindraient le but désiré, et que dans beaucoup de localités ils seront le meilleur prophylactique auquel on puisse avoir recours. Mais est-il indispensable que des composés iodurés soient apportés du dehors dans les contrées où le goître est endémique? Je vais montrer que cela n'est pas toujours nécessaire.

On n'a sans doute pas perdu de vue que dans les Alpes, où l'iode manque à la fois dans l'air, les eaux et les produits du sol, j'ai signalé la présence de nombreuses sources minérales qui arrivent à la surface de la terre chargées d'une proportion d'iode

très-considérable. Ce sont ces richesses, mises par la Providence à côté de la misère pour la détruire, et aujourd'hui perdues, que l'intelligence de l'homme doit utiliser.

Quand, pour ne parler que des Pyrénées, des Alpes et de leurs sources minérales sulfureuses, que j'ai trouvées toutes iodurées, on considère que ces sources sortent presque à chaque pas des premières chaînes de montagnes, et que, si elles paraissent être plus rares dans les secondes, elles y sont, comme par compensation, beaucoup plus chargées d'iode, il est difficile de ne pas reconnaître que ces contrées possèdent, dans leur propre sein, le remède au mal dont elles souffrent.

Les eaux sulfureuses, dira-t-on, sont repoussantes; les populations ne les boiront pas; les animaux mêmes, dont il importerait d'iodurer les chairs, le lait, le fromage, les repousseront. C'est vrai; aussi faut-il que ces eaux soient rendues agréables, et rien n'est si facile. La chimie offrirait au besoin ses ressources pour les désulfurer, mais c'est inutile. Il suffira de les laisser exposées à l'air pendant quelque temps pour que, le principe sulfureux étant détruit, elles rentrent dans les conditions générales des eaux potables. Ces eaux seront plus légères dans les Pyrénées, ordinairement plus dures dans les Alpes; mais qu'importe? Le trajet que ces eaux devront souvent parcourir pour se rendre au point où l'on devra les utiliser suffira le plus ordinairement pour amener la complète disparition du principe sulfureux, dont on pourra d'ailleurs hâter la destruction par une agitation de l'eau dans l'air, facile à établir par les plus simples machines. S'il fallait citer quelques faits, je dirais que l'abondante et riche source d'Allevard, qui est à peu près 100 fois plus iodurée que l'eau de la Seine, pourrait être facilement conduite dans toute la vallée du Bréda, où, se mélangeant en proportions convenables avec les eaux des fontaines, elle leur communiquerait jusqu'à Pontcharra une ioduration convenable; que les sources iodo-sulfureuses de Domène et de la Terrasse suffiraient, convenablement aménagées et conduites (celle-ci sur le pont de Tancin), à iodurer les fontaines de Goncelin, Tancin, Theys, où le goître est commun; que celle de Corens ne serait pas perdue pour Grenoble; celle de Challes pour Chambéry, etc. Sans doute, il y aurait en certains endroits des travaux plus ou moins difficiles à exécuter pour faire que ces sources précieuses se rendent aux

fontaines de chaque localité intéressée; mais, dans une question de cette gravité, le Gouvernement n'hésiterait pas, si les circonstances lui en démontraient la nécessité, à venir en aide aux communes et aux départements.

Il est encore une ressource autre que les eaux minérales iodurées, à laquelle on recourrait avec succès dans toute la zone où l'atmosphère, et par suite les pluies, sont encore sensiblement, quelquefois notablement iodurées. Il suffirait peut-être, en effet, d'y recueillir les eaux pluviales dans des citernes, et de les substituer aux eaux dont on fait usage, pour voir le goître disparaître.

Ce moyen, dont j'oserais garantir la complète efficacité à Gênes, à Nice et sur tous les points du littoral, ainsi que dans les environs de Paris et le Soissonnais, donnerait sans doute encore de très-bons résultats à Clermont, Lyon, Vienne, Grenoble, Goncelin, Pontcharra, Montmélian, Chambéry, Ivrée, Turin, etc[1].

Me fondant sur la constitution de l'air des vallées profondes des Alpes, et en particulier sur l'existence, à Moutiers, d'une citerne à l'hôtel de l'Europe, où tout le monde n'est pas exempt du goître, je ne pense pas que dans ces vallées les citernes puissent rendre de grands services.

On le voit à présent, la Providence n'a pas abandonné l'habitant des Alpes : c'est à lui d'utiliser les ressources qu'elle a mises sous sa main.

CONCLUSIONS.

Je ne résumerai ce long travail, dont l'ensemble prouve que l'air, les eaux, le sol et ses produits, à peine iodurés dans les Alpes, varient proportionnellement au goître et au crétinisme, que par quelques propositions essentiellement statistiques. Négligeant les nuances intermédiaires et quelques faits spéciaux, d'ailleurs confirmatifs des observations générales, je diviserai en six zones les pays sur lesquels ont porté mes études.

ZONE PREMIÈRE OU DE PARIS.

Section A.

Le goître et le crétinisme sont inconnus. — On trouve en moyenne

[1] Venise, où l'on boit de l'eau de pluie, n'offre aucun cas de goître; celui-ci est cependant commun à Trieste, Vicence, Padoue, etc.

que, dans cette zone, le volume d'air respiré par un homme en vingt-quatres heures (7,000 à 8,000 litres, suivant M. Dumas) contient au moins 1/200 de milligramme d'iode; le litre d'eau pluviale, 1/150 de milligramme; le litre d'eau de source ou de rivière, 1/300 de milligramme, et 50 grammes de sol arable, aussi 1/300 de milligramme du même corps.

Section B.

Dans la zone de Paris, les eaux potables peuvent ne pas contenir de quantité sensible d'iode (ce qui arrive chez celles d'entre elles qui sont *dures*) sans que le goître se manifeste dans la plupart des cas. Si par hasard on l'observe (vallée de Montmorency), c'est principalement, comme dans les zones deuxième, troisième et quatrième, chez les femmes habituées à porter des fardeaux sur ou derrière la tête, qu'ils obligent à fléchir sur la glande thyroïde, ou à la suite des efforts de l'accouchement.

ZONE DEUXIÈME OU DU SOISSONNAIS.

Le goître est assez rare; le crétinisme inconnu. — Diffère de la première zone par un sol sensiblement moins ioduré, par la fréquence des eaux dures et privées d'iode.

ZONE TROISIÈME OU DE LYON.

Le goître est assez rare; le crétinisme inconnu. — L'air, les eaux, le sol, sont à la fois médiocrement iodurés; la proportion de l'iode dans 8,000 litres d'air, 1 litre d'eau de pluie, 1 litre d'eau potable et 50 grammes de terre arable variant de 1/500 à 1/1000 de milligramme.

ZONE QUATRIÈME OU DE TURIN ET DE CLERMONT.

Le goître n'est pas rare; le crétinisme à peu près inconnu[1]. — Diffère surtout de la zone troisième par l'iode des eaux potables, qui est généralement au-dessous de 1/1000 de milligramme.

ZONE CINQUIÈME OU DES HAUTEURS ALPINES.

Le goître est assez commun; le crétinisme assez rare. — L'air et

[1] J'ai vu un crétin à Royat, localité qui appartient moins, il est vrai, à la quatrième zone qu'aux suivantes.

les eaux pluviales sont parfois et irrégulièrement chargés d'un peu d'iode; le sol et les eaux potables ne contiennent pas 1/1000 de milligramme de ce corps pour 50 grammes du premier et 1 litre des secondes.

ZONE SIXIÈME OU DES VALLÉES PROFONDES DES ALPES.

Le goître et le crétinisme sont communs. — 10,000 litres d'air, 1 litre d'eau pluviale, 1 litre d'eau de source ou de torrent, 50 grammes de terre, ne fournissent pas le plus léger indice d'iode, élément qui ne se trouve dès lors dans ces divers corps qu'à une dose inférieure à 1/2000 de milligramme.

On peut ramener la proportion de l'iode au type normal ou de la section A de Paris :

Dans la section B (Montmorency, Brie, etc.) et dans la zone deuxième, en recueillant les eaux pluviales pour les substituer, dans tous les usages domestiques, aux eaux calcaires;

Dans les zones troisième et quatrième (à Turin notamment), en recueillant aussi l'eau de pluie et en faisant venir les produits alimentaires de contrées riches en iode, telles que la Brie, la Beauce, la Bourgogne, le Bordelais, les basses plaines du Piémont[1];

Dans les zones cinquième et sixième, où l'emploi des eaux pluviales ne serait que d'une médiocre utilité en raison du peu d'ioduration de l'atmosphère, on devra, autant que possible, consommer des produits étrangers au sol, et surtout utiliser, après les avoir rendues potables par l'exposition à l'air, les eaux minérales iodo-sulfureuses qui jaillissent en grand nombre des contrées les plus affligées par le goître et le crétinisme. Les sels iodurés, dont l'emploi a déjà été conseillé par M. Boussingault et par M. Grange, fourniraient l'iode nécessaire aux populations à portée desquelles il n'existerait ou ne serait découverte aucune source minérale iodurée.

Tels sont, Monsieur le Ministre, les résultats principaux de mes recherches. J'ai l'espoir qu'ils serviront les intérêts de l'humanité, au lieu d'être enregistrés comme de simples faits scienti-

[1] Gênes, où le goître se montre parfois chez les habitants pauvres des rues étroites et obscures, se mettrait dans les conditions les meilleures en remplaçant seulement l'eau de ses fontaines par des eaux pluviales.

fiques. Sans doute, il y aurait de la présomption à croire que l'étiologie du goître et du crétinisme, objet de tant et de si importants travaux, est dès à présent résolue; mais du moins pourra-t-on penser que la question a fait un pas de plus vers sa solution.

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer ma reconnaissance aux savants piémontais, et notamment à MM. Cantu, Bonafous, Selmi, Abbene, Borsarelli, de Turin; Domenget, de Chambéry; Mottard, de Saint-Jean-de-Maurienne; Reverdy, de Moutiers, qui m'ont aidé de leur concours ou m'ont fourni des renseignements précieux; aux autorités sardes, qui partout ont facilité mes recherches; et surtout à M. de Reiset, chargé d'affaires de la France à Turin, dont l'empressement à m'être utile m'a vivement touché.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, etc.

Ad. CHATIN.

Deuxième rapport, adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes, sur la recherche des rapports entre l'iode de l'air, des eaux, etc., et le goître ou le crétinisme, par M. Ad. Chatin, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

Monsieur le Ministre,

Je viens vous soumettre, aujourd'hui très-sommairement, les résultats des recherches que vous avez bien voulu encourager par la concession d'une seconde mission. Ces recherches, dont le but premier était la statistique de la *distribution de l'iode* dans les corps naturels, m'a bientôt amené à reconnaître l'existence de rapports généraux entre la proportion de ce corps et le nombre des goîtreux dans une contrée donnée; après les études auxquelles je viens de me livrer, le doute ne me semble plus possible sur la certitude et la généralité de ces rapports : c'est assez dire, si l'on se reporte aux propriétés spécifiques de l'iode, quelle est la cause principale du goître, et par suite du crétinisme, quelle doit être la prophylaxie de ces maladies?

Aux termes de ma demande et de l'arrêté que vous m'avez fait

l'honneur de prendre en ma faveur, je devais étudier cette année la constitution des eaux, de l'air, du sol et des produits alimentaires du Jura, d'une partie de la Suisse, des Vosges et de la Meurthe. Une fois à l'œuvre, j'ai été entraîné, dans l'intérêt de mes recherches, à sortir du cadre dans lequel j'avais cru pouvoir les circonscrire. Après avoir visité le Jura et remonté la vallée du Rhône, j'ai passé le Simplon et parcouru l'Italie septentrionale, de Domo-d'Ossola et de Côme à Venise, complétant ainsi, à travers la presqu'île italienne, la ligne que j'avais suivie l'année précédente par Aoste, Ivrée, Turin, Alexandrie et Gênes. A Venise, j'ai traversé l'Adriatique, afin de comparer, au point de vue qui m'y avait amené, la belle ville de Saint-Marc à Trieste, sa florissante voisine. De Trieste, je me suis avancé dans les montagnes de l'Illyrie et de la Styrie. Une fois arrivé à Gratz, je n'ai plus hésité à traverser toute l'Allemagne jusqu'à Hambourg, d'où je suis revenu par le Hanovre, la Prusse Rhénane et la Belgique.

J'ose espérer, Monsieur le Ministre, que vous approuverez un changement d'itinéraire qui m'a permis de tracer, sur la carte de l'Europe, une de ces grandes lignes de la distribution proportionnelle de l'iode et du goître, qui devront être un jour complétées.

A Auxonne et à Dôle, la proportion de l'iode des eaux commence à s'abaisser au-dessous de celle observée à Dijon, et quelques goîtres se montrent. Dans le Jura, les villages de Chylles, de l'Étoile, de Savagna, placés aux portes de Lons-le-Saunier, ont des eaux presque entièrement privées d'iode et comptent beaucoup de goîtreux. De Lons-le-Saunier à Saint-Claude et à Gex, on traverse des plateaux élevés, sur lesquels la proportion de l'iode se rapproche de la normale, et où la population est très-belle. A Genève, à Thonon, à Évian, à Saint-Gingolph, à Monthey, à Saint-Maurice, très-peu d'iode dans l'atmosphère et dans les eaux, goître fort commun, quelques crétins.

Me voici dans le Valais, où je ne trouve plus d'iode, comme il m'arriva l'an passé dans les vallées encaissées de la Doire-Baltée, de l'Arc et de l'Isère; le nombre des goîtreux, celui des crétins surtout, prend un accroissement qui attriste. Dans les petits villages, tels que Fully, Naters, etc., je trouve à chaque pas ces hommes dégradés au-dessous de la brute, et près de là, dans les villes de Martigny et de Sion, aucun d'eux ne frappe mes regards : cependant la constitution de l'air, de l'eau, du sol et de ses produits

est la même. J'exprime mon étonnement. Les maîtres d'hôtels et les habitants m'assurent que les *innocents* du Valais n'existent plus que dans l'histoire; mais le médecin et le curé me disent tout bas que Martigny soigne ses crétins à domicile, en recommandant bien de ne pas les laisser voir du touriste, que leur aspect pourrait éloigner, et que Sion renferme, autant qu'il le peut, les siens dans un hôpital, à la porte duquel veille un geôlier.

Après avoir franchi les Alpes par la route si grandiose du Simplon, que la pensée de l'Empereur traça, ainsi que celle du Mont-Cenis, du haut des difficiles passages du grand Saint-Bernard, je retrouve dans l'air une petite proportion d'iode, qui manque presque entièrement aux eaux. A Domo-d'Ossola, dans le voisinage et sur les bords mêmes des lacs Majeur et de Côme, les crétins sont rares, mais les goîtreux nombreux. A Milan, je compte le goître chez le tiers ou au moins le quart des femmes[1] *de toute condition,* et dans chaque rue je vois des êtres petits, contrefaits, perclus, rachitiques au dernier point. A Pavie, qui s'avance encore plus au sud dans l'immense plaine Lombarde, le nombre de ces malheureux et le volume des goîtres paraissent encore augmentés. Tout cela n'empêche pas quelques Milanais d'assurer, contre les faits les plus notoires, que les goîtreux de la ville lui sont étrangers et viennent de Bergame. Lodi, Crémone, Mantoue, Brescia, Peschiera, Vérone, diffèrent à peine par l'atmosphère, les eaux, le sol, et par la population, de Pavie et de Milan.

Le goître, encore assez commun à Padoue et à Vicence, disparaît tout à coup à Venise, dont la population vive, sèche, nerveuse, respire au milieu des eaux de l'Adriatique une atmosphère assez riche en iode, et est heureusement contrainte de s'abreuver d'eaux pluviales, plus iodées que celles que des barques vont chercher en terre ferme, du côté de Mestre. Trieste, placé sur la mer en face de Venise, mais au pied de montagnes qui lui fournissent de belles eaux à peu près complétement privées d'iode, et desquelles souffle fréquemment ce vent d'Illyrie qui cause des tem-

[1] J'établis en voyage mes approximations de statistique sur les femmes : 1° parce qu'elles sont plus sujettes au goître que les hommes; 2° parce que leur cou est généralement plus facile à voir. Cependant, de Trieste à Hambourg, les femmes du peuple le cachent avec des fichus passés sur la tête à la mode vénitienne, puis noués sous le menton; et les dames, à l'aide des larges rubans du chapéau, d'une collerette montante et d'une mince cravate.

pêtes jusque dans la rade, Trieste offre de nouveau, sur un dixième de sa population, le goître, que je ne devais plus quitter qu'à Berlin.

A Goritz, à Adelsberg, à Laybach, la proportion de l'iode s'abaisse encore, en même temps que le goître se développe en raison contraire. A Laybach, par exemple, on constate, comme à Milan, que le quart des femmes ont le goître. Mais c'est à Gratz, la grande et riche capitale de la Styrie, que paraît être le quartier général des goîtreux de l'Allemagne. J'ai compté une fois à Gratz, sur la place du marché, une *série de trente-trois* femmes munies de goîtres, qui, chez quelques-unes atteignaient aux volumes les plus gros. A Bruck, l'iode est toujours rare, et le goître commun.

Élevée au milieu des immenses plaines à peine ondulées du Danube, aérée plus qu'aucune autre grande ville par les vastes places qui entourent la vieille enceinte et par les spacieuses rues de ses faubourgs, Vienne aussi vient ramener à ce qu'elles ont de vrai certaines théories du goître, en offrant cette maladie sur environ $\frac{12}{100}$ à $\frac{15}{100}$ de sa population (femmes), la plus vive cependant et la plus enjouée de l'Allemagne.

Brunn, Austerlitz et Prague ont, comme Vienne, une atmosphère peu iodurée, des eaux presque entièrement privées d'iode et des goîtreux en nombre assez considérable. Les conditions sont un peu meilleures à Leitmeritz et à Dresde. La superbe capitale de la Prusse, Berlin, ne compte plus qu'un nombre moindre (environ $\frac{6}{100}$ à $\frac{8}{100}$ des femmes) de thyroïdites, encore celles-ci, le plus souvent petites, forment-elles comme le passage aux cous gras et engorgés.

A Hambourg, point extrême de mon exploration, la proportion de l'iode s'est un peu élevée dans l'air et dans les eaux; les poissons de mer fournissent, comme à Venise, une alimentation riche en iodures; à Hambourg comme à Venise, on peut dire qu'il n'y a plus de goîtreux.

Très-souvent faible dans les eaux calcaires des puits qui alimentent la population des grandes plaines de l'Allemagne, la proportion de l'iode va en s'élevant dans l'atmosphère à Hanovre, Minden, Munster, Dusseldorf, Cologne, Aix-la-Chapelle, Bruxelles, Arras, Amiens, où le développement anormal de la glande thyroïde est très-rare ou même inconnu. Me voilà à peu près rentré dans la zone de Paris ou *zone normale de l'iode.*

Dans tous les pays à goîtreux que j'ai visités, les grands cours d'eau et les lacs, qu'on peut regarder comme donnant une moyenne de l'ioduration des sources et des pluies ou des eaux potables en général, sont presque entièrement privés d'iode. Je citerai le Doubs, le lac de Genève, l'Arve, la Drance du Chablais, la Drance du grand Saint-Bernard, le Rhône, le Pô, le Tessin, l'Adda, l'Adige, les lacs Majeur, de Côme, de Garda; la Save, la Drave, la Mur, le Danube, la Moldau, l'Elbe, la Sprée, le Weser et le Rhin.

La généralité des observations que j'ai faites cette année confirme pleinement les rapports que j'ai précédemment signalés entre le goître et la proportion de l'iode de l'air, des eaux et du sol arable. Je n'ai jamais rencontré de goîtreux dans les contrées normalement iodurées; je n'ai pas vu de pays où l'iode se trouvât réduit à des quantités assez faibles pour échapper à l'analyse sans que l'hypertrophie de la thyroïde se montrât chez un certain nombre d'individus. Presque toujours il y a correspondance, parallélisme, entre la disparition ou la diminution de l'iode et le développement du goître.

Toutefois, en deux circonstances, que je dois à la vérité de signaler, quoique quelques-unes au moins des observations faites à ce sujet soient encore à l'état d'aperçus, les rapports entre l'iode et le goître se trouveraient altérés dans une certaine mesure. J'avais déjà fait la remarque qu'à ioduration égale la thyroïdite est plus rare sur les montagnes que dans les vallées; j'ai cru reconnaître, en me rapprochant de Hambourg, que le changement de latitude exerce une action de même ordre; de telle sorte qu'à altitude et à ioduration pareilles, il y aurait moins de goîtreux dans le nord qu'au midi. Avant de rien avancer sur les causes de ce double fait, qui, à un autre point de vue, a son analogue dans les rapports reconnus entre les flores alpines et boréales, il importe de le bien constater et d'en apprécier les limites. Ce serait le but principal d'un voyage dans lequel je m'avancerais, d'un côté, plus au nord, de l'autre côté, plus au sud, que je ne l'ai fait jusqu'à ce jour.

Comme le signale déjà le rapport que j'ai eu l'honneur d'adresser l'année dernière à Monsieur le Ministre, la Providence ayant spécialement prodigué les eaux minérales iodurées aux contrées d'où l'iode est le plus exclu des éléments ordinaires de la vie, j'ai

déterminé l'état d'ioduration de celles de ces eaux connues et renommées à des titres divers, et j'ai recherché avec soin, pour les applications qui en seront faites à un jour que chacune de mes études semble rapprocher, les sources minérales abandonnées ou connues seulement de quelques habitants.

La contrée la plus affligée du goître parmi celles que je viens d'explorer, le Valais, est aussi le pays où la Providence fait jaillir le plus de ces sources précieuses. Les eaux de Lavey près Saint-Maurice, celles de la Bourigne et de Buvignier aux portes de Martigny, la source de Fournoutz dans l'Entremont, celle du val Ferret, les eaux de Bagnes, de Saxon, de Saillon, de Leuck, de Brieg-Bad (que la famille Stockalper voudra tirer de leurs ruines), de Munster, pourront rendre d'utiles services, si on les approprie aux besoins ordinaires des populations. Entre toutes ces eaux, les sources sulfureuses de Lavey tiennent le premier rang par leur richesse en iode, élément dont la présence explique très-bien leurs vertus contre le goître et d'autres maladies.

Tels sont, Monsieur le Ministre, les résultats de mon dernier voyage; je serai satisfait si vous pensez que, du moins par mes efforts à réunir des matériaux pour la solution d'une question d'hygiène importante entre toutes, j'ai dignement répondu à la confiance que vous m'avez témoignée.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, etc.

Ad. CHATIN.

Rapport supplémentaire, adressé à M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes par M. Ad. Chatin, professeur titulaire à l'École de pharmacie de Paris.

Monsieur le Ministre,

Les analyses que je viens de terminer d'eaux arrivées tardivement du Valais, d'où je les avais dirigées sur Paris, dans le double but de rendre mon voyage plus rapide et de les examiner avec tout le soin qu'elles m'avaient paru réclamer, viennent de me révéler un fait d'une telle importance, que j'ai cru devoir en faire l'objet d'un court supplément au rapport que j'ai eu l'honneur

de vous adresser au mois de novembre, sur les résultats de mon dernier voyage.

Voici le fait sur lequel j'appelle spécialement l'attention de Monsieur le Ministre, comme très-propre à fixer son jugement, et, par suite, à hâter le moment où le gouvernement croira devoir prendre les premières mesures pour faire disparaître le goître et le crétinisme, non-seulement de la France, mais, par son exemple et son initiative, du reste du monde.

On dit dans tout le Valais, et j'appris à Martigny, que deux gros villages voisins de cette ville, *Fully* et *Saillon*, quoique placés à *côté l'un de l'autre* dans les beaux vignobles qui recouvrent les pieds de la grande chaîne étendue sur la rive droite du Rhône, offraient, malgré toutes les conditions en apparence communes, le plus frappant contraste par la santé de leurs habitants. A Fully, le goître et le crétinisme sont plus communs que dans tout le reste du Valais; à Saillon, au contraire, ces maladies sont inconnues. Quelle peut être la cause de ce contraste? Rien ne le fait prévoir, et l'on ne manque pas de le signaler comme un problème insoluble.

Je me rends à Fully et à Saillon; je questionne, et M. le président Moulin, de Saillon, m'apprend que le goître, qui autrefois était à peu près inconnu dans son pays, *s'y développe de plus en plus* fréquemment depuis cinq ou six ans (ce qui l'inquiète pour sa jeune famille), et qu'il a remarqué que l'invasion de la maladie *coïncidait* avec un changement apporté dans le régime des eaux. Saillon, me dit-il, est alimenté par la Salente, grand torrent qui descend des glaciers, et sur lequel la prise d'eau pour le village existait de tout temps *en aval* de l'affluent formé par une grosse source thermale (28° cent. environ), tandis que depuis cinq ou six ans, c'est-à-dire depuis l'apparition fréquente du goître, cette prise d'eau a été remontée *au-dessus* de la source, près des cascades du torrent; ce changement fut effectué à grands frais en raison des conduits à placer profondément dans le rocher, et malgré les conseils d'un homme prudent, M. Barmand, frère du résident suisse près le gouvernement français.

Grâce au caractère dont m'avait revêtu la mission que vous aviez daigné me confier, Monsieur le Ministre, M. le président de Saillon ne me donna pas seulement des renseignements, il m'accompagna, ou me fit conduire dans toutes les localités du voisi-

nage qui pouvaient m'offrir de l'intérêt, et je lui dus de faire ample provision des eaux, qui ont fourni les résultats suivants à l'analyse :

Pas d'iode dans les eaux potables de Fully et des hameaux de Brançon, de Sacet, de Mazimbre, où le goître et le crétinisme sont extrêmement communs;

Pas d'iode dans les eaux de la Salente *prises au-dessus* de la source thermale, et bues, à Saillon, depuis que le goître s'y montre. Dans la Salente, *au-dessous* de la source thermale, là où était la prise d'eau quand le goître était inconnu à Saillon, un peu *plus d'iode que dans les eaux de la Seine;*

Dans les eaux de la grande source thermale (le débit m'a paru être de 50 pouces environ) prises à leur sortie du rocher, à peu près *cinquante fois plus d'iode que dans les eaux de Paris et de Londres!*

Les faits qui précèdent, même non rapprochés de l'ensemble de mes observations, n'établissent-ils pas ces deux points, base et but de mes études?

Le goître et le crétinisme ont pour cause *spéciale* et prépondérante l'insuffisance de la proportion d'iode.

L'introduction (après appropriation si cela est nécessaire), dans le régime ordinaire, des eaux minérales iodurées, qui jaillissent dans la plupart des contrées où les eaux potables ordinaires manquent d'iode, peut être le moyen le plus commode et le plus économique de donner à l'homme (et aux animaux, considérés comme producteurs de viande, lait, etc.) la quantité d'iode nécessaire pour empêcher le développement du goître et du crétinisme, ainsi que celui des affections qui en sont le cortége ordinaire.

Lorsque vous penserez, Monsieur le Ministre, que la question est assez éclairée pour qu'il soit tenté en France *quelques premières expériences,* je m'empresserai de vous signaler les points sur lesquels celles-ci pourront être instituées avec le plus de facilités, sans autres ressources que celles déposées par la nature dans les localités mêmes.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, etc.

Ad. CHATIN.

P. S. Suivant la demande qu'il m'en a faite, je vais écrire à M. le président Moulin, de Saillon, pour lui faire connaître les

résultats de mes analyses, si importants pour sa commune, et j'ajouterai, pour tout le Valais, qui ne possède aucune autre source comparable à celle de Saillon pour le volume des eaux et la richesse en iode. Dans le cas où Monsieur le Ministre consentirait à faire de ma communication à M. le président de Saillon l'objet d'un envoi par son département, j'aurais l'honneur de la lui remettre [1].

[1] D'après le désir exprimé par M. Chatin, cette lettre a été adressée à M. le président de Saillon le 14 avril 1853.

MINISTÈRE

DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

VII[E] ET VIII[E] CAHIER.

Fragments d'un voyage dans le Péloponnèse, exécuté, en 1850, par MM. Bertrand, Mézières et Beulé, membres de l'École française d'Athènes[1].

DESCRIPTION DE LA LACONIE, PAR M. MÉZIÈRES.

Entrée de la Laconie. — Sellasie.

« Après les Hermès, dit Pausanias, commence au couchant la Laconie. Tout ce pays est couvert de chênes, et on le nomme *Scotitas,* non pas que les arbres y fassent beaucoup d'ombre, mais Jupiter porte ce surnom de Scotitas, et il y a, à environ dix stades de la route, à gauche, un temple qui lui est consacré[2]. »

Où retrouver aujourd'hui cette forêt Scotitas, qui, de l'aveu même de Pausanias, ne donnait pas beaucoup d'ombre? On rencontre sur la route d'*Arakhova* quelques chênes épars qui ont dû

[1] Voyez, sur l'ensemble de ce voyage, l'analyse qui en a été donnée par M. Guigniaut, dans le Rapport lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en séance publique, le 22 août 1851, au nom de la Commission chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'École française d'Athènes. (*Archives des missions*, t. I, p. 457.)

[2] Paus. III, 10.

être plus nombreux autrefois. Des troncs calcinés font croire qu'un incendie a dévasté le pays. Il n'est pas rare en Grèce de voir des forêts détruites. Les bergers allument un arbre pour se chauffer pendant l'hiver; le feu se propage, s'étend aux branches voisines, et personne ne songe à l'éteindre. Il brûle tant qu'il trouve un aliment. C'est ainsi que les montagnes se déboisent, que les sources se dessèchent, et qu'un sol fertile ne porte plus que des pierres et de maigres buissons. La forêt Scotitas a-t-elle eu le sort de tant d'autres qui ont disparu, et que les Grecs actuels ne remplaceront jamais? ou faut-il la chercher plus loin sur la route de Sparte?

Elle couvrait un grand espace de terrain, ce qui laisse un champ libre aux conjectures; mais nous savons qu'elle était entre Lacédémone et Tégée. Arakhova s'écarte de cette direction, et peut-être serait-il plus vraisemblable de la placer à quelque distance du village, sur les bords de l'Œnus.

L'Œnus est ce torrent qu'on traverse cinquante-trois fois après Arakhova, et que les Grecs ont nommé *Σάραντα πόταμο* (les quarante fleuves). Il coule dans une vallée étroite, au milieu de platanes séculaires, dont la force et la hauteur étonnent. Les grands arbres de nos forêts ne sont ni plus élevés ni plus touffus. Cette gorge si pittoresque se prolonge pendant plusieurs milles, et se resserre entre de petites collines couvertes de chênes.

Je croirais volontiers que tout ce pays faisait partie du canton et de la forêt Scotitas. Les écrivains anciens ne donnent à ce sujet aucun renseignement précis. Tite-Live dit seulement que Philopémen, venant de Tégée et marchant contre Nabis, se cacha dans la forêt[1]. Quelques mercenaires du tyran, qui l'avaient poursuivi, furent facilement taillés en pièces, grâce à la disposition des lieux.

Nous laissâmes à droite la route de Tégée à Sparte : c'est aux environs que devait se trouver Caryes, qui donnait son nom au canton de la Caryatide. Pausanias dit que les jeunes filles de Sparte venaient y danser, chaque année, dans le temple de Diane[2]. On sait, par un passage de Tite-Live, que la ville se trouvait sur la route de Tégée à Sparte. Flamininus, marchant contre les Spar-

[1] Tit. Liv. XXXIV, 26.
[2] Paus. *Laconica*, III, 10.

tiates, traversa le mont Parthénius, passa à Tégée, et, le troisième jour, campa à Caryes. Trois ans après, Philopémen attaquait Nabis par la même route [1]. Le témoignage de Tite-Live s'accorde du reste avec l'itinéraire de Pausanias, qui, venant d'Argos, laisse Caryes à sa droite, comme nous le faisions nous-mêmes.

Nous approchions de Sellasie, dont l'emplacement est contesté par M. Leake. J'ai déjà dit que le voyageur anglais ne suivit pas la route directe qui conduit d'Argos à Sparte; il voulut néanmoins, ne se doutant pas de son erreur, retrouver les lieux que Pausanias a décrits; et quand, plus tard, les travaux de la commission de Morée parurent, il ne put se décider à sacrifier entièrement des opinions qu'une étude sérieuse et une longue illusion lui avaient rendues chères [2].

Arrivant à Sparte par le sud de la Cynurie, il rencontra sur son chemin des ruines anciennes et deux torrents qui se réunissaient près du monastère des *Quarante saints*. Comme, dans le récit de Polybe, l'emplacement de la bataille est indiqué par deux rivières, Leake crut l'avoir trouvé. Mais il ne connaissait pas le cours de l'Œnus supérieur; il ne savait pas qu'un autre affluent s'y jetait près du *Khani de Kravata*, et qu'il y avait à choisir entre deux emplacements.

La question s'éclaircira par une description rapide des lieux. Il n'est pas indifférent d'avoir quelques détails exacts sur un champ de bataille où combattit Philopémen et où fut vaincu le dernier des Spartiates.

Antigone venait attaquer Sparte; Cléomène, prévenu de l'arrivée des Macédoniens, voulut leur disputer les passages de la Laconie. Il était donc naturel et même nécessaire qu'il établît son camp au point de jonction des différentes routes qui conduisent à Lacédémone. Pour une défense de ce genre, aucun emplacement n'était plus favorable que le défilé du Khani de Kravata.

Antigone venait d'Argos, et c'est là qu'aboutit la route d'Argos à Sparte. Il devait infailliblement la suivre; aucune autre ne le conduisait directement en Laconie. Mais à ce point même où se trouve aujourd'hui le Khani de Kravata, deux chemins s'offraient à lui, l'un suivant le cours de l'Œnus, l'autre tournant à droite.

[1] Tit. Liv. XXXIV, 26.

[2] Leake, *Travels in the Morea*, II, 522; *Peloponesiaca*, p. 341.

Ne point les garder l'un et l'autre, c'était livrer Sparte. Il est impossible que l'avantage de cette position et la nécessité même de la défendre aient échappé à Cléomène. Si Sellasie était la clef de Sparte, elle ne peut être ailleurs. Des ruines attestent, en outre, l'existence d'une ville ancienne au même endroit.

L'emplacement qu'a choisi M. Leake et qu'il persiste à regarder comme le meilleur, malgré l'avis contraire de la commission de Morée, a le double inconvénient d'être trop rapproché de Sparte et de ne garder qu'une des deux routes de la Laconie. Si on l'acceptait, on ne saurait où placer les monts Thornax et Barbosthènes, qui se trouvaient entre Sparte et Sellasie [1].

M. Leake essaye en vain de défendre sa position, en disant qu'elle était la clef des passages de la Cynurie. Mais ces passages n'avaient pas besoin d'être gardés; ils ne conduisaient à Sparte que par un long détour; et si M. Leake s'y égara, Antigone n'y aurait pas imprudemment engagé une armée de trente mille hommes. Il ne reste plus, pour établir avec certitude l'emplacement de Sellasie, qu'à comparer les lieux avec la description de Polybe.

Cléomène, dit l'historien grec, fit occuper par des postes et fermer avec des troncs d'arbres les autres passages de la Laconie [2]. Il s'agit sans doute ici de quelque sentier détourné dont il serait difficile de retrouver la trace dans ce pays de montagnes. Mais un grand chemin ne se défend pas ainsi; il ne suffit pas d'y jeter quelques soldats et quelques troncs d'arbres pour arrêter une armée. Aussi Cléomène vint-il se poster à Sellasie, à l'endroit même où se séparent les deux routes de Sparte. Il avait, dit Polybe, de fortes raisons de croire que l'ennemi attaquerait par là [3].

Deux montagnes, l'Éva et l'Olympe, formaient le défilé de Sellasie; dans le défilé même coulait l'Œnus. Les Spartiates occupèrent les hauteurs; sur le mont Éva se tenait Euclidas, frère de Cléomène, avec les auxiliaires; le roi lui-même gardait l'Olympe avec les Spartiates et les mercenaires. Chaque montagne était défendue par un fossé et par un retranchement. Dans la vallée, sur les rives du fleuve, campait la cavalerie.

Les lieux s'accordent avec la description si exacte de Polybe.

[1] Tit. Liv. XXXV, 27; Paus. III, 10.

[2] Polyb. *Hist.* II, 65, 68.

[3] *Id. ibid.*

On reconnaît encore aujourd'hui les deux montagnes entrecoupées de ravins profonds qui servaient de forteresses aux Lacédémoniens. En présence de cette formidable position, on conçoit l'hésitation d'Antigone, qui n'osa pas d'abord attaquer Cléomène. La phalange macédonienne ne pouvait s'aventurer sans péril sur un terrain qui brisait son ordre de bataille. Antigone, dit Polybe, trouva les Spartiates si bien retranchés, qu'il suspendit l'attaque pendant plusieurs jours; il se contenta de camper derrière le fleuve Gorgylus, tout près des ennemis. On retrouve facilement ce cours d'eau dans un torrent qui se réunit à l'Œnus, au pied des montagnes. Bordé d'arbres épais et coulant dans une vallée étroite qui s'élargit à son embouchure, il a pu servir de retranchement à quelques milliers d'hommes.

A la fin, le roi de Macédoine, voyant que les ennemis ne sortaient pas de leurs lignes, et qu'il serait difficile de les surprendre, se décida à risquer la bataille.

Il opposa à Euclidas les Illyriens et les Achéens; à la cavalerie ennemie, ses cavaliers soutenus par l'infanterie de Mégalopolis; et lui-même, à la tête de la phalange, marcha contre Cléomène, campé sur l'Olympe.

L'attaque commença par l'Éva, d'où Euclidas dominait le Gorgylus et l'une des deux routes de Sparte qui suit pendant quelque temps les bords du fleuve. Les Illyriens, dit Polybe, avaient été placés de nuit dans le lit du Gorgylus et au pied même de la colline occupée par l'ennemi. Le torrent passe en effet si près de l'Éva, qu'on peut en quelques pas atteindre les premières pentes de la montagne.

Au signal donné, les soldats d'Antigone s'élancent et attaquent vigoureusement l'ennemi, qui les attend sur la hauteur. Mais l'infanterie légère, que Cléomène avait mêlée à la cavalerie sur les bords de l'Œnus, gravit à son tour la montagne, et se jette sur les derrières des assaillants. Déjà le désordre se met dans les rangs des Illyriens, déjà Euclidas, à la tête des siens, les suit de près, quand tout à coup un jeune homme de Mégalopolis, qui d'en bas voit le danger, court avertir les chefs et demander des ordres. On ne lui répond pas; on méprise sa jeunesse et son obscurité. Alors, ne consultant que l'instinct militaire qui lui révèle l'imminence du péril, il retourne vers les siens, les entraîne par son exemple, et se jette avec eux sur la cavalerie de Cléomène.

Au bruit de ce nouveau combat, l'infanterie légère se retourne, aperçoit les cavaliers en déroute, et quitte précipitamment la montagne pour leur porter secours. Ce jeune homme, qui, par son audace, vient de sauver peut-être l'armée macédonienne, c'est Philopémen de Mégalopolis, le dernier des Grecs.

Délivrés par cette heureuse diversion, les Illyriens continuent à gravir l'Éva, au milieu des ravins et des précipices qui coupent la montagne; au lieu de s'élancer sur eux et de les disperser avant qu'ils aient pu atteindre le sommet, Euclidas les attend dans ses retranchements, leur laisse le temps de reprendre haleine, et se prive ainsi de tout l'avantage que lui donnait sa position. Bientôt même son corps d'armée, resserré dans un étroit espace par la foule des assaillants, recule et se débande sur les flancs de l'Éva.

Pendant ce temps, Cléomène soutenait avec succès l'attaque d'Antigone; mais quand il vit la déroute de son frère, il s'écria, dit Plutarque[1] : « Tu es perdu, ô mon frère, tu es perdu! mais tu meurs au moins en homme de cœur; ta mort sera le plus bel exemple à proposer à nos jeunes gens et le plus digne sujet des chants des femmes de Sparte. » Puis, sortant de ses retranchements, il courut au-devant de l'ennemi, pour n'être pas enveloppé par les vainqueurs d'Euclidas.

Alors commença une lutte terrible qu'animait la présence des deux rois. Les Lacédémoniens furent braves, comme toujours; mais le temps n'était plus où la bravoure seule décidait du succès des batailles. La phalange macédonienne, qui, depuis Chéronée, avait remporté tant de victoires, écrasa cette fois encore les plus vaillants des Grecs. Le génie ancien de la Grèce, le courage lacédémonien, qui avait été l'honneur des vieilles guerres, était vaincu par le génie et par la tactique modernes.

Cléomène méritait mieux de la destinée; il avait pris toutes les mesures d'un général habile, et un hasard, une imprudence, une faute de son frère lui arrachaient la victoire. On s'intéresse d'ailleurs à ce jeune roi de Sparte, qui, le dernier, sut jeter un peu de gloire sur sa patrie, et lui donner le courageux exemple des vertus qu'elle oubliait. Il ne lui manqua, pour être grand, que des concitoyens moins ingrats et une fortune plus fidèle. Mais,

[1] Plut. *Vie de Cléomène*, 28.

quels que soient ses malheurs, l'histoire respecte son nom; elle ne le confond pas avec ces rois sans gloire qui se disputèrent les débris de la Grèce, et lui marque une place à part parmi ceux que, dans un temps de décadence, honorent un grand courage et de mâles vertus.

Après Sellasie, sur la route qui suit les bords de l'Œnus, Pausanias place ce mont Thornax, où se trouvait la statue d'Apollon Pythien [1]. Épaminondas y passa, en marchant contre Sparte [2].

Dans la description d'un engagement entre Philopémen et Nabis, Tite-Live parle d'une autre montagne, le Barbosthènes, située également sur la route de Tégée, à dix milles de Sparte [3]. Il serait difficile de la retrouver aujourd'hui au milieu des nombreuses éminences qui se détachent du Parnon et dominent de ce côté la Laconie. Elle n'était pas sans doute sur le chemin de Pausanias, qui en aurait parlé. Il serait plus naturel de la placer sur cette autre route de Sparte qui ne suit pas le cours de l'Œnus, peut-être au Khani de Vourlia, d'où la vue embrasse toute la plaine.

C'est par là que nous arrivâmes à Sparte. Nous descendîmes longtemps de plateaux en plateaux, cherchant inutilement sur un chemin turc les traces de la voie antique. La plaine s'étendait devant nous couverte de verdure et de végétation; vers la gauche, nos guides nous montrèrent, au pied de quelques collines, un amas de maisons neuves : c'était la Sparte moderne, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne.

En face de nous, le Taygète semblait écraser de sa hauteur cette étroite vallée, *κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν*, comme dit Homère [4]. Les plus hauts sommets sont au-dessus de Sparte; puis la chaîne s'abaisse brusquement vers le sud, et va se perdre à l'extrémité du Magne; au nord, elle conserve plus longtemps une égale hauteur, et se prolonge majestueusement jusqu'à l'Arcadie.

Le paysage est sévère. Cette haute montagne, couronnée de cimes aiguës et entrecoupée de ravins profonds, donne l'idée d'une grandeur sauvage, bien digne de Lacédémone.

[1] Paus. *Laconica*, III, 10.
[2] Xénoph. *Helléniques*, VI, 5-27.
[3] Tit. Liv. XXXV, 27.
[4] Hom. *Odyss.* IV, 1.

Après une pénible descente, on se trouve tout à coup dans une gorge très-pittoresque et sur les bords de l'Eurotas. De grands lauriers-roses se penchent sur le fleuve, au milieu de roseaux qui justifient la tradition poétique. On comprend qu'Euripide l'ait appelé *καλλίδοναξ*[1]. Il eût pu parler aussi des peupliers et des saules aux troncs inclinés qui couvrent chaque rive d'un épais feuillage. Du haut d'un pont turc fort élevé, on peut suivre de l'œil le cours du fleuve; on le voit dans le lointain longer les collines de Sparte; mais ce n'est plus l'Eurotas aux beaux roseaux; il n'y a plus ni arbres ni verdure sur ses bords; il roule sur un lit de cailloux blancs, qu'il n'occupe pas tout entier, et qui trace dans la plaine un large sillon.

Après avoir suivi quelque temps la rive droite de l'Eurotas, le chemin se rapproche des premières branches du Taygète, traverse des champs plantés de mûriers, et pénètre enfin dans la Sparte antique, en passant près du théâtre, au pied de l'acropole. Une ville nouvelle s'est élevée à côté des ruines; les Grecs, qui ont reconstruit Athènes, ont voulu relever aussi sa rivale. C'est un bienfait pour les voyageurs, qui, grâce au voisinage des maisons, peuvent étudier les ruines à loisir.

Sparte.

L'emplacement de Sparte a été souvent décrit; mais sur des ruines le dernier mot n'est jamais dit, et je ne crains pas d'en parler encore, même après tant d'autorités. Le texte confus de Pausanias ne permet pas de refaire avec certitude le plan de la ville; il l'a parcourue au hasard, comme il le dit lui-même, s'arrêtant aux monuments qui le frappent, et ne s'inquiétant pas de les décrire avec ordre.

Il ne faut pas non plus compter sur l'étude des lieux : les ruines sont mal conservées et presque toutes de l'époque romaine ou byzantine. On comprendra sans peine qu'avec si peu de moyens de connaître la vérité, les archéologues en soient souvent réduits à de vagues conjectures, dont la liste n'est pas encore épuisée.

« Sparte, vue d'ensemble, a une forme circulaire, dit Polybe, elle est située dans une plaine; mais elle renferme dans son sein

[1] Eurip. *Hélène*, v. 493.

quelques éminences. Elle est baignée à l'Orient par le fleuve Eurotas[1]. »

Un texte si clair ne permet aucun doute. Les collines couvertes de ruines qui s'élèvent dans la plaine sur la rive droite de l'Eurotas appartiennent certainement à la Sparte antique. A leur pied s'étendait une autre partie de la ville dont la place est marquée par de nombreux débris.

Parmi ces éminences, il en est une qui frappe tout d'abord; plus étendue et plus élevée que les autres, elle se termine au nord-ouest par un vaste théâtre. Ce n'est pas là ce qu'on cherche à Lacédémone; mais, par un singulier hasard, la ruine la mieux conservée dans cette austère cité est celle qui donne le moins l'idée de son génie. Il est vrai qu'un théâtre ne se détruit guère. Celui-ci cependant était fait en grande partie de main d'homme et, du temps de M. Leake, les paysans de Mistra l'avaient converti en carrière. Ils y trouvaient de nombreux matériaux pour la construction de leurs maisons[2].

Le centre de l'édifice est creusé dans la colline; mais les ailes de la *cavea* sont entièrement artificielles. Elles se composent de pierres quadrangulaires non cimentées, plus petites que celles dont se servaient les Grecs en général. Cette partie de l'édifice fut sans doute ajoutée ou reconstruite par les Romains; mais, quels que soient les changements qu'il ait subis, l'antiquité du théâtre n'est pas douteuse. Quoique les lois de Lycurgue eussent proscrit la tragédie et la comédie, on sait qu'il y avait à Sparte un théâtre destiné aux exercices du corps et même aux assemblées publiques[3].

L'emplacement avait été choisi avec ce soin que mettaient les anciens à doubler le plaisir du spectacle par le charme des lieux. Du haut des gradins, les spectateurs, entourés de grands souvenirs, dominaient cette ville, qui faisait leur orgueil; ils pouvaient voir et les temples de leurs dieux et les tombeaux de leurs ancêtres. Tout réveillait en eux l'amour de la patrie. S'ils portaient leurs regards au delà de la cité, c'étaient de riches campagnes cultivées pour eux par de nombreux esclaves, et plus loin, au fond du tableau, l'infranchissable chaîne du Taygète, placée là comme pour fermer aux ennemis le chemin de Sparte.

[1] Polyb. *Bell. soc. Achæ.* V, 22.

[2] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 155.

[3] Plut. *Instit. Lac.* Id. *Agis.*

M. Leake donne à ce théâtre quatre cent cinquante pieds de diamètre, et le croit aussi grand que celui de Mégalopolis, le plus vaste de la Grèce, suivant Pausanias [1]. Il restait encore de son temps quelques gradins brisés; mais je n'ai plus trouvé que des fragments de marbre informes. La culture a bouleversé ce terrain; Châteaubriand ne se plaindrait plus aujourd'hui de la sécheresse des lieux [2]. L'orge, entremêlée de fleurs des champs et d'herbes touffues, pousse au milieu des pierres anciennes et les cache souvent aux regards.

Une construction en briques romaines, restée debout entre les deux ailes de la *cavea,* semble avoir appartenu à la scène. Les anciens Spartiates, qui ne faisaient jouer devant eux ni tragédie ni comédie, ne devaient avoir rien de semblable. Leur théâtre se composait sans doute de gradins circulaires et d'un espace vide où luttaient les jeunes gens. Tout le reste date de la conquête romaine et peut-être de l'empire.

Si, du sommet de l'amphithéâtre, on jette les yeux autour de soi, on découvre sur la même éminence un large plateau qui se prolonge vers le sud, et se termine par une grande construction romaine. On aperçoit avec découragement quelques pans de murailles à demi écroulés, épars dans cette vaste enceinte. Mais on ne peut s'y tromper : ce ne sont point là des ruines grecques; elles portent tous les caractères de la décadence et souvent même de l'architecture byzantine. Je reconnus là plusieurs églises du moyen âge, dont les niches, demi-circulaires, subsistaient encore comme pour donner un nom à la ruine. Dans un mur en briques, je retrouvai des matériaux enlevés sans aucun doute à quelque monument grec, et même des tambours de colonnes sans cannelures.

De temps en temps mon pied rencontrait sous les herbes des pierres quadrangulaires de l'époque grecque; mais aucune ne paraissait à sa place, et je ne vis pas un seul fondement d'édifice. En me dirigeant vers la ruine principale, à l'extrémité méridionale de la colline, je remarquai deux portes helléniques dont parle M. Leake [3]. L'élévation successive du sol les a si bien enterrées, qu'elles sortent à peine de terre. Elles se composent chacune de deux pierres qui en supportent une troisième, et sur un des côtés

[1] Leake, *Travels in the Morea,* I, p. 155.
[2] Châteaubr. *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* I, p. 214.
[3] Leake, *Travels in the Morea,* I, p. 156.

il semble qu'il y ait eu un siége taillé dans la porte même. Peut-être appartenaient-elles à quelque édifice public.

J'arrivai enfin à la grande ruine romaine, qui mérite à peine d'être signalée. C'est un cirque de forme rectangulaire, construit probablement sous les derniers empereurs; il me rappela celui de Romulus à Rome. Les murailles, bien conservées dans la longueur, sont tombées aux deux extrémités. On voit encore une partie de ces loges appelées *carceres,* d'où s'élançaient les chars.

Mais il ne suffisait pas de parcourir la colline dans tous les sens: l'important était de savoir quelle place elle occupait dans le plan de la Sparte ancienne. Des pans de murs, des monceaux de briques, des pierres éparses de tous côtés, annonçaient qu'elle avait été couverte autrefois de maisons et d'édifices. Était-ce l'acropole? Châteaubriand n'en avait pas douté, et il en donne une raison excellente, c'est que le théâtre était adossé à la citadelle[1]. Malheureusement, il ne cite pas son autorité, et je n'ai trouvé dans les auteurs anciens aucune indication de ce genre. Pausanias fait même supposer le contraire: il passe devant le théâtre en sortant de l'*agora;* puis, longtemps après, arrivant à la citadelle, il en décrit tous les monuments, sans dire un seul mot de celui que Châteaubriand y place[2].

Quoiqu'il ne faille pas prendre pour guide absolu le géographe ancien, ni surtout lui demander des renseignements précis, ce silence fait réfléchir. Il semble, suivant lui, que le théâtre et l'acropole n'aient rien de commun et que ce soient des lieux complétement séparés. D'un autre côté, il dit que l'acropole était sur la colline la plus élevée de la ville[3], et l'éminence du théâtre répond parfaitement à cette indication, à moins qu'on ne veuille comprendre dans l'enceinte de Sparte une hauteur isolée et d'un accès assez difficile, située au nord de la première, dont elle est séparée par un profond ravin et par la route d'Argos. Mais il n'y reste aucune trace de constructions, et le sommet en est si escarpé, qu'il n'y aurait même pas place pour un temple.

J'aime mieux croire que cette vaste éminence, dans les flancs de laquelle est creusé le théâtre, n'avait pas pour les anciens la forme d'un seul et unique plateau. Très-étendue, comme le témoigne le

[1] Châteaubr. *Itinéraire,* I, p. 209.
[2] Paus. III, 14, 17.
[3] *Id. ibid.* 17.

calcul approximatif de Châteaubriand, qui lui donne sept cent quatre-vingts pas géométriques[1], elle renferme, grâce à de nombreux accidents de terrain, beaucoup de petites collines qui devaient être plus visibles encore, quand elles portaient des maisons et des temples. La plus élevée d'entre elles ne pouvait-elle pas être appelée l'acropole? Pausanias a bien soin de remarquer que cette acropole ne s'élève pas comme celle de Thèbes ou d'Argos[2]. On a donc le droit de la placer sur une simple éminence.

Dans l'état actuel, le côté du théâtre paraît le point culminant; mais à l'angle nord-est une plate-forme, moins élevée peut-être de quelques pieds, a pu paraître plus haute, quand elle était couronnée de temples et de grands édifices. Ce serait là, comme le pense M. Leake, qu'on pourrait placer avec le plus de vraisemblance l'acropole des Spartiates[3]. En admettant cette supposition, qui ne s'impose pas comme une certitude, on comprendrait que Pausanias ait parlé de l'acropole et du théâtre dans des chapitres très-différents et comme de monuments séparés.

Je cherchai vainement dans tout cet espace les ruines du fameux temple de Minerve Chalciœcos recouvert en airain, où, dans la guerre de Messénie, Aristomène eut l'audace de venir suspendre son bouclier avec ces mots : « A Minerve, des dépouilles des Spartiates.[4] » Quelques pierres en restent peut-être; je crus reconnaître à un certain endroit des soubassements d'édifices; mais il y avait bien des temples sur l'acropole.

Un examen attentif des lieux me fit suivre, le long de la grande colline tout entière et du côté de l'Eurotas, la trace d'un mur qui aboutissait au théâtre. Dans quelques endroits, on n'en voit que les fondations; quelquefois même il disparaît tout à fait; rarement il s'élève à quelques pieds. C'est un mur de construction grecque, mais qui date certainement, comme nous le savons par l'histoire de Sparte, de la conquête romaine. Il sert presque partout de base à une muraille byzantine mieux conservée; comme toujours, les Grecs du Bas-Empire ont profité des matériaux anciens placés dans le voisinage, et souvent même ils ont détruit pour construire. On trouve, au milieu d'une muraille en briques grossière-

[1] Châteaubr. *Itinéraire*, I, p. 211.
[2] Paus. III, 17.
[3] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 173.
[4] Paus. IV, 15.

ment cimentées, de larges pierres quadrangulaires, taillées à une époque où l'on conservait encore les bonnes traditions de l'art. J'en remarquai deux fort belles et qui ont dû appartenir à l'architrave d'un temple.

Assez près de là, sur le penchant de la colline, sont couchées dans l'herbe deux pierres tumulaires avec des inscriptions romaines de peu d'intérêt. Quatre colonnettes sans cannelures sont engagées dans un pan de muraille. On voit avec regret ces constructions barbares; elles ne rappellent que le souvenir de la décadence d'un art et d'un peuple.

M. Buchon, qui cherchait partout des restes byzantins, retrouve dans cette enceinte les fortifications de la Lacédémone du moyen âge, dont le seul honneur est d'avoir soutenu un siége contre les Francs [1].

Le mur hellénique m'intéressait beaucoup plus; j'essayai d'en retrouver la trace dans l'histoire; si l'on ne peut dire quand il fut construit, on peut dire au moins de quelle époque il n'est pas.

Les Spartiates ne firent pas de leur acropole une forteresse; ils la consacrèrent aux dieux et y bâtirent des temples, mais sans l'entourer de murs, comme c'était l'usage dans le reste de la Grèce. Ils négligeaient ces précautions, qui annoncent toujours la crainte de l'ennemi; ils se croyaient assez bien gardés par leur courage et par ces barrières naturelles qui ferment leur pays de toutes parts. Xénophon nous dit que Sparte n'avait pas de murailles [2].

Mais plus tard, au temps de la décadence, quand Épaminondas eut fait voir aux Lacédémoniennes la fumée d'un camp ennemi, il fallut bien recourir à des moyens de défense, jusque-là dédaignés. On fortifia la ville. C'est Nabis qui, dit-on, fit construire le premier mur. Il est sûr au moins que, de son temps, il y en avait un; car Tite-Live dit en propres termes : « Nabis avait derrière les murailles des soldats armés et tout prêts [3]. » Cette défense même ne lui suffit pas: il fit entourer la ville de fossés et de retranchements. On sait que tant de précautions ne le sauvèrent pas.

Les Achéens, maîtres de Sparte, en rasèrent les murs [4]. Plus

[1] Buchon, *Voyage en Morée, Sparte.*

[2] Xénoph. *Helléniques,* VI, 5.

[3] « Nabis intra murum paratos instructosque habebat milites. » (Liv. XXXIV, 27.)

[4] Paus. VII, 9.

tard, ils furent relevés par ordre du proconsul Appius, qui avait pris les Lacédémoniens sous sa protection. Ils embrassèrent ensuite, comme autrefois, toute l'enceinte de la ville forte, *τὸν κύκλον τοῦ ἄστεως*[1].

Faut-il faire remonter à cette dernière époque la construction de la muraille dont je suivis la trace sous les briques des Byzantins? Assurément elle est digne d'un temps où l'art romain n'avait pas encore prévalu sur l'art grec. Il y a tout lieu de croire que, si ce n'est pas la muraille d'Appius, elle fut du moins construite sur l'emplacement de celle-ci. Les fortifications relevées par le proconsul romain ne devaient pas entourer l'enceinte de la ville entière, qui n'avait pas moins de quarante-huit stades de tour. Le mot *ἄστυ* employé par Pausanias au lieu de *πόλις* l'indique clairement. Elles se bornaient sans doute à cette vaste colline où trouva place, dans le moyen âge, une population de vingt mille âmes. Tous les habitants de Sparte pouvaient s'y réfugier au besoin.

Évidemment c'était là le point central de la ville; peut-être même, comme l'a conjecturé M. Leake, renfermait-elle l'agora, où aboutissaient les principales rues[2]. Elle s'abaisse insensiblement au sud-est, dans la direction de l'Eurotas, et au sud-ouest, du côté du cirque. Deux rampes très-douces pouvaient la relier sans effort aux différents quartiers de la ville. N'arrive-t-il pas souvent, dans nos cités modernes, que de nombreuses collines soient comprises dans le plan général et se confondent même à l'œil avec tout ce qui les entoure?

L'agora devait être vers le centre du plateau; il serait difficile de la placer ailleurs avec les données de Pausanias. Ce guide, ordinairement si vague, dit positivement: « En sortant de l'agora, vers l'ouest, on rencontre le tombeau de Brasidas (dont il ne reste plus aucune trace); non loin de là est le théâtre, en marbre blanc[3]. » Ainsi le théâtre était à l'ouest de l'agora. Il fallait donc que celle-ci fût sur la hauteur, à moins de la placer entre la hauteur et l'Eurotas, dans un espace fort resserré, où il n'y aurait pas eu de place pour les grandes rues qui y aboutissaient.

Je ne chercherai pas, avec M. Leake, à déterminer la position

[1] Paus. VII, 9.
[2] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 172.
[3] Paus. III, 14.

de la rue *Aphétaïs,* où Icarius avait proposé aux prétendants à la main de Pénélope un combat dont Ulysse sortit vainqueur, ni celle du *Scias,* où se tenaient les assemblées publiques[1]; je n'aurais pas de peine à les placer, soit au nord, soit au midi, soit à l'est. Quand les textes manquent, il est facile de hasarder des conjectures, mais plus sage de n'en point faire.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que Pausanias prend l'agora pour point de départ, et qu'il visite de là les différents quartiers; mais, comme il ne donne qu'une direction, celle du couchant, où il place le théâtre, il reste encore pour les autres l'embarras du choix entre trois points cardinaux.

La principale éminence était explorée; mais la ville ancienne s'étendait beaucoup au delà dans tous les sens : à l'est, sur les bords de l'Eurotas; au midi, sur de petites éminences qui font suite à la première, et enfin, à l'ouest, dans cette plaine fertile qui la sépare du Taygète.

J'avais remarqué entre la ville moderne et le théâtre de nombreuses ruines; j'essayai d'y retrouver quelques traces des monuments grecs. Mais ce ne sont partout que des édifices construits en briques et en mortier, des bains romains dont la disposition générale se reconnaît encore, de grandes salles ornées de niches et recouvertes en stuc, enfin des églises byzantines élevées presque toujours aux dépens des monuments voisins.

De beaux mûriers, la richesse de Sparte, poussent au milieu de ces pierres; l'ombre des arbres entretient une herbe touffue qui leur donne au moins la parure de la végétation, et, si elles ne rappellent aucun grand souvenir, elles n'inspirent pas non plus cette tristesse que cause au voyageur la désolation des ruines. La culture les fera peut-être disparaître du sol; car les habitants de la ville nouvelle n'ont pas pris possession du terrain pour le laisser en friche. Quoiqu'il y ait à Sparte plus de vénération pour les ruines que dans le reste de la Morée, le paysan grec ne résiste guère à la tentation d'agrandir son champ. Quand il n'a pour limites que le mur de ses ancêtres, il l'entame par mégarde avec la charrue; le mur ébranlé s'affaisse, se nivelle, et bientôt l'orge paraît à la place des briques.

Quelquefois aussi, pour être juste, quand il rencontre un bloc

[1] Leake, *Travels in the Morea,* I, p. 172.

de marbre, un fragment de colonne qui le gêne, il le dépose précieusement sur le bord de la route, et concilie ainsi son intérêt avec le respect qu'il doit à l'antiquité.

C'est ainsi qu'on trouve, dans les divers sentiers qui se croisent sous les arbres, de larges pierres quadrangulaires arrachées sans doute à quelque soubassement de temple hellénique. Une belle colonne romaine en granit a été déposée à l'entrée de la ville. Des fouilles fréquentes, faites souvent dans le but de trouver des médailles et des vases, qui se vendent fort cher aux voyageurs, ont amené la découverte de plusieurs tombeaux en marbre et de quelques inscriptions. J'en recueillis une que personne, me dit-on, n'avait encore vue.

Deux ou trois fois, dans ce grand espace qui sépare la ville moderne du théâtre, je reconnus des fondations de murs helléniques, peut-être des soubassements de temple ou de sacellum. En voyant ces larges pierres quadrangulaires si régulièrement disposées, on s'imagine qu'elles ont appartenu à de grands édifices; peut-être étaient-elles simplement des fondements de maisons. Les Grecs ne bâtissaient guère avec des pierres plus petites.

Pendant que j'explorais sans beaucoup de succès toute cette partie de la ville, on me montra dans un jardin une ruine mieux conservée, qui me dédommagea de n'avoir rien trouvé jusque-là : ce sont les assises d'un monument carré, probablement d'un tombeau. Les quatre côtés s'élèvent encore à quelques pieds du sol; mais toute la partie supérieure est détruite. Cette construction, simple et majestueuse, est digne d'un art qui ne cherche pas l'ornement. Les pierres de l'édifice, très-régulièrement taillées et de la belle époque, mais d'une couleur grise et commune, sont plus remarquables par leur dimension que par leur élégance. C'est bien là une œuvre spartiate. L'ensemble a un caractère frappant de sévérité et de force qui n'exclut pas l'harmonie, cette condition nécessaire de l'art grec.

Le peuple appelle ce monument le tombeau de Léonidas; mais ici la tradition est en défaut. Pausanias dit positivement que le tombeau du héros était en face du théâtre[1]. On s'explique sans peine cette erreur. Les Grecs de Sparte ne connaissent guère ni l'histoire, ni la géographie de leur pays; mais comme il y a des

[1] Τοῦ θεάτρου ἀπαντικρύ. (Paus. III, 14.)

noms qu'il n'est point permis d'ignorer, ils savent celui de Léonidas, et l'appliquent à la seule ruine grecque qui soit restée debout. C'est aussi une question d'amour-propre national; ils sont fiers d'avoir à prononcer devant les étrangers un nom illustre.

De nouvelles explorations à l'ouest n'amenèrent aucune découverte; mais je n'avais pas vu encore les bords de l'Eurotas, et je tenais à constater la position du Dromos et du Plataniste. Le fleuve, que nous avions trouvé si ombragé sur la route d'Argos, perd toute sa verdure en passant devant Sparte; ce n'est plus qu'un rapide torrent d'un cours irrégulier et qui a laissé sur ses rives des traces nombreuses d'inondations. Il ne justifie aucun des souvenirs poétiques que son nom éveille naturellement. Les cygnes l'ont abandonné, et l'on n'y voit plus ces grands roseaux qui servaient de lits aux enfants de Sparte. Il n'a pour bordure qu'un lit de cailloux blancs, qu'il recouvre pendant l'hiver.

Cependant, au sud-est de la ville, le fleuve disparaît derrière un bouquet de peupliers qui se détache gracieusement sur le fond rouge du mont Ménélaïon. C'est dans cette direction que M. Leake place le Plataniste[1], et je pensai aussitôt que je le trouverais sous ces beaux arbres. On longe pour y arriver une petite rivière qu'on nomme maintenant le *Trypiotiko*, et qui doit être l'ancien *Cnacion*. C'est là qu'on trouve toute la verdure qu'on avait rêvée pour l'Eurotas, les lauriers roses, les grands roseaux et mille plantes aquatiques, dont les feuilles flexibles s'entrelacent d'une rive à l'autre. Le Cnacion se jette dans l'Eurotas, un autre petit cours d'eau s'y jette aussi plus au nord, et c'est dans l'espace compris entre les deux embouchures que M. Leake a placé le Plataniste. C'est en effet le seul lieu qui réponde à la description de Pausanias. Aujourd'hui encore il est entouré d'eau de toutes parts, et l'on ne peut y arriver qu'en franchissant un fossé. Une prairie humide, plus basse que le sol de la plaine s'avance en triangle vers l'Eurotas, et semble le repousser jusqu'au pied du mont Ménélaïon, qu'il baigne de ses eaux. C'est à cet endroit que Polybe fait allusion, quand il dit qu'il n'y a qu'un intervalle d'un stade et demi entre une partie de la ville et la montagne[2].

De hautes herbes, des massifs d'arbustes, des fleurs de mille

[1] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 174.
[2] Polyb. V, 22.

nuances font de cette petite île un délicieux jardin naturel. D'élégants peupliers empêchent de regretter les platanes qui lui ont donné leur nom. On ne se doute guère, en voyant cette riche et douce verdure, que le Plataniste était autrefois le théâtre de combats sanglants et sauvages. C'est là que les jeunes gens de Sparte, divisés en deux bandes, se rencontraient comme sur un champ de bataille. Ils n'avaient pas d'armes, mais la lutte n'en était que plus acharnée. « Ils s'enlacent, dit Pausanias, des pieds et des mains; ils se mordent; ils s'arrachent les yeux. Ils luttent d'abord corps à corps; puis chaque troupe serrée fond l'une sur l'autre avec force, et ils essayent de se précipiter dans l'eau[1]. »

Il vaut mieux se rappeler, en un si beau lieu, les jolis vers de Théocrite sur les jeunes filles couronnées d'hyacinthes, qui répètent dans le Plataniste l'épithalame de Ménélas et d'Hélène :

Ἔν ποκ' ἄρα Σπάρτᾳ, ξανθότριχι πὰρ Μενελάῳ,
Παρθενικαὶ θάλλοντα κόμαις ὑάκινθον ἔχοισαι,
Πρόσθε νεογράπτω θαλάμω χόρον ἐστάσαντο.
(Théocr. *Id.* XVIII.)

En sortant du Plataniste, j'aperçus sur un tertre qui le domine les fragments d'un tombeau de marbre blanc. Était-ce celui de Cynisca, cette sœur d'Agésilas, qui, la première, dérogeant aux lois de son pays, concourut aux jeux olympiques, et remporta le prix de la course des chars? ou bien celui du poëte Alcman, le plus célèbre qu'ait produit Lacédémone[2]?

Entre le Plataniste et les premières collines de Sparte, s'étend une vaste plaine, où M. Leake place le Dromos, qu'il ne faut pas confondre avec l'Hippodrome[3]. Le Dromos était destiné aux courses des jeunes gens; quelquefois des assemblées publiques s'y réunissaient et Pausanias le comprend dans l'enceinte de la ville[4]. L'Hippodrome, où avaient lieu les courses de chars, était placé au contraire en dehors de Sparte, et, comme on le voit par un passage de Xénophon, sur la route d'Amycles[5]. Rien ne contredit l'opinion de M. Leake sur la position du Dromos: il faut seulement se rappe-

[1] Paus. *Lacon.* XV.
[2] *Id. ibid.* XVI.
[3] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 174.
[4] Paus. III, 15; liv. XXXIV, 27.
[5] Xénoph. *Hellén.* VI, 5.

ler qu'il ne devait pas être très-près de la rivière, car Pausanias, après l'avoir visité, se dirige à l'est du côté de l'Eurotas, et rencontre encore sur sa route plusieurs monuments, entre autres un temple de Minerve.

Au delà de l'emplacement présumé du Dromos, en continuant à marcher vers le nord, on rencontre deux ou trois collines qui faisaient partie de la ville, et devaient porter des édifices publics. On n'y trouve aujourd'hui que des pierres bien peu significatives. Peut-être sur l'une d'elles reconnaîtrait-on les soubassements d'un temple, qu'avec un peu d'imagination on prendrait facilement pour celui de Vénus armée, placé, dit Pausanias, sur une petite éminence. Il y avait là une statue de Vénus assise avec un voile sur la tête et des fers aux pieds. Tyndare l'avait enchaînée, disait-on, pour rappeler aux femmes l'attachement qu'elles doivent à leurs maris, ou bien pour se venger de la conduite honteuse de ses filles[1].

Dans quelques endroits, l'Eurotas se rapproche des collines, puis il s'en écarte et laisse entre elles et lui une plaine marécageuse qui doit être l'ancien *Limnæum*. C'était le lieu consacré à Diane Orthia. Les Lacédémoniens possédaient une statue en bois de la déesse, qu'ils faisaient remonter à la plus haute antiquité; ils prétendaient qu'Oreste et Iphigénie l'avaient enlevée en Tauride et qu'Oreste lui même l'avait apportée dans le pays[2]. Il est remarquable que les Athéniens aient eu la même tradition : on montrait à Brauron, dans l'Attique, une statue de Diane, également apportée de la Tauride. Mais celle de Sparte, comme le prouve péremptoirement Pausanias, était beaucoup plus authentique.

La déesse, comme autrefois en Tauride, voulait du sang : on lui avait d'abord sacrifié des hommes. Lycurgue abolit cette coutume; mais, par un reste de barbarie, on venait fouetter les enfants devant la statue, et ces malheureuses victimes, endurcies par l'austère éducation de Sparte, mettaient leur honneur à ne pas pousser un cri pendant le supplice[3].

Toute cette plaine, bien cultivée et coupée de canaux, était probablement habitée par la tribu des Limnates. J'y remarquai, dans plusieurs endroits, à fleur de terre, des pierres helléniques restées en place, qui devaient servir de base à des maisons ou à des tem-

[1] Paus. III, 15.
[2] *Id. ibid.* 16.
[3] Plut. *In Lycurg.* Paus. III, 16.

ples. Les fondations, encore visibles, d'un monument carré indiquent sans doute la position d'un sacellum.

Sur l'Eurotas se voient encore les ruines du pont Babyx, par où passait la route de l'Argolide, et qui servait de communication entre la ville et une sorte de faubourg construit sur la rive gauche du fleuve; car Xénophon nous apprend qu'il y avait des maisons de ce côté, et qu'elles furent détruites par Épaminondas[1]. Le pont Babyx a été rebâti à plusieurs époques; il n'y reste même plus de pierres helléniques. Les arches, dont une partie est encore debout, sont de construction byzantine par le haut et romaine par le bas.

M. Leake vit sur le Cnacion un pont plus curieux et de l'époque grecque; j'ignore s'il a été détruit, mais je n'ai pu le retrouver.

En cherchant à découvrir dans les dernières assises du Babyx quelques traces de l'art grec, j'aperçus sur la rive une rangée de larges pierres quadrilatères, qui semblaient former un quai. Elles me mirent sur la trace d'un mur que je suivis pendant longtemps en descendant le cours du fleuve. Quoiqu'il ne reste que des fondations, dont une partie même est tombée et se voit encore dans le lit de l'Eurotas, il y avait là sans doute une digue ou chaussée construite pour arrêter le débordement des eaux. Le fleuve, dont le cours est très-impétueux, comme l'indique son nom, menaçait pendant l'hiver toute une partie de la ville. Pausanias nous dit même qu'il y eut un jour une terrible inondation. On dut éprouver le besoin d'en prévenir le retour, et il n'est pas étonnant qu'on ait cherché à retenir les eaux dans leur lit naturel[2].

En remontant l'Eurotas, au delà du pont Babyx, je retrouvai le même mur surmonté d'une maçonnerie en briques bien conservées. Les Romains avaient donc entretenu l'ouvrage des Grecs. Seulement, le fleuve ne passait plus au pied de la digue; son cours se détournait vers l'est; mais on voyait, au creux du terrain et à la nature du sol, qu'il avait dû l'occuper autrefois. Ainsi, au midi du pont Babyx, il n'a pas changé de lit, et il vient se briser toujours sur les débris de la digue que lui avaient opposée les anciens. Mais au nord, où il pouvait se répandre sur un plus large espace, il s'est éloigné de l'emplacement de Sparte, dont deux ou

[1] Xénoph. *Hellén.* VI, 5.

[2] Τοῦ Εὐρώτα πολὺ τῆς γῆς σφισὶν ἐπικλύζοντος. (Paus. XIII, 13.)

trois stades le séparaient à peine autrefois, ce qui faisait dire à Tite-Live : « Eurotam amnem sub ipsis fluentem mœnibus[1]. »

Après avoir examiné toutes les ruines, il ne me restait plus, pour comprendre le plan général de la Sparte antique, qu'à chercher l'emplacement des différentes tribus qui la composaient. C'est un travail que M. Leake et Barthélemy ont fait, l'un sur les lieux, l'autre d'après les textes anciens[2]. Mais ils ne sont pas d'accord en tous points.

La tribu des Pitanates est la plus facile à placer : suivant Hésychius et Hérodote, elle renfermait le théâtre[3]. Plutarque dit que c'était le plus beau quartier de Sparte; il occupait sans doute un vaste espace, car Pindare le place près de l'Eurotas, et Pausanias rencontre, en sortant du théâtre, à l'ouest, la salle des Crotanes, qui en faisait partie[4]. Cette importante tribu s'étendait donc sur toute la partie nord de la principale éminence, et descendait au nord-ouest jusque dans la plaine au bas du théâtre.

Les Limnates, dont le nom vient de λίμνη, habitaient les bords marécageux de l'Eurotas. Barthélemy et M. Leake les placent au nord; mais peut-être occupaient-ils et le nord et le midi, car on trouve des ruines tout le long de ce terrain marécageux qui sépare la ville de l'Eurotas. En tout cas, les bords du fleuve étaient partout habités. La vue des lieux l'apprendrait à défaut de textes positifs.

Les Messoates devaient être au sud-est de la cité. De la tribu des Pitanates, Pausanias se rend au Plataniste, auprès duquel il voit le tombeau du poëte Alcman, qui était de Messoa, et qu'on avait sans doute enterré dans sa tribu[5].

La tribu des Ægides renfermait probablement le tombeau d'Ægius, que Pausanias rencontre sur son chemin; mais, comme on n'a aucune idée de la position du tombeau, il serait difficile de deviner celle de la tribu[6].

Quant aux Cynosures, M. Leake leur donne la seule place qui fût restée libre dans son plan, le sud-ouest; Barthelémy, au con-

[1] Tit. Liv. XXXIV, 28.
[2] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 175; Barthél. V, ch. IV, I, notes.
[3] Hésych. *In Pitanat.* Hérod. VI, 67.
[4] Paus. III, 14.
[5] *Id. ibid.* 14-15.
[6] *Id. ibid.* 15.

traire, veut qu'ils soient au nord, parce que la ville est bornée de ce côté par une projection du Taygète qui a la forme d'une queue de chien. J'avoue qu'aucune de ces deux opinions ne me paraît décisive. Il faut, je crois, se résoudre à ne connaître ni la position des Ægides, ni celle des Cynosures, et se contenter de marquer la place des trois premières tribus.

Comme on l'a vu, quelques pierres, des déblais méconnaissables, voilà tout ce qui reste de Lacédémone. La destruction est si complète, que, du temps de Châteaubriand, on doutait même de l'emplacement de la ville [1]. De telles ruines ne répondent pas à un si grand nom. Mais il semble que la juste punition d'un peuple qui méprisait les arts soit de n'avoir laissé aucun monument digne de lui. Quoique Sparte, sur son déclin, ait voulu s'embellir; quoiqu'elle ait attiré chez elle, à prix d'or, des artistes étrangers, et que Pausanias y ait vu de grands édifices, la prédiction de Thucydide devait se réaliser tout entière [2].

« Si la ville des Lacédémoniens était dévastée, disait-il, et s'il n'y restait que les temples et les fondements des édifices, je pense qu'après un long intervalle de temps, la postérité croirait difficilement que leur puissance ait été en proportion de leur renommée: car la ville n'est ni régulièrement construite, ni ornée de temples et de beaux édifices; mais bâtie par bourgades, d'après les anciennes coutumes de la Grèce, elle paraîtrait de beaucoup inférieure à sa réputation. »

INSCRIPTION FUNÉRAIRE TROUVÉE À SPARTE.

ΤΡѠΙΛΕΧΑΙΡΕΚΑ
ΜѠΝΠΟΛΛΗΝΑΤΡΟΠΟΝΧΘΟΝΑΝ
ΑΝΔΡѠΝΚΑΙΠΟΝΤΟΥϹΠΕΥϹΑϹ
ϹΥΝΕΧΗϹΥΧΝΑΚΥΜΑΤΑΠΛΕΥϹΑΙΝ
ѠϹΙΝΑϹΟΙΤΙΤΥΧΗΔѠΗΚΑΛΟΝ
ΕΞΑΠΙΝΗϹΠΟΥΚΕΛΑΒΕϹΧΑ
ΡΙΝΕΚΚΑΜΑΤѠΝϹѠΝΟΥΔΕ
ϹΕΓΑΙΑϹΗΚΑΤΕΧΕΙϹΠΑΡΤΗ
ΠΟΛΥΦΙΛΑΤΑΤΟϹΑΛΛΑΚΟΡѠΝΗ
ΓΗϹΕΚΡΑΤΕΙΤΥΜΒΟΙϹΤΟΠΕ

[1] Châteaubr. *Itinéraire,* I, p. 201.
[2] Thucyd. I, 10.

ΠΡΩΜΕΝΟΝΟΥΠΡΟΦΥΓΟΝ
ΤΑ ΤΕϹϹΑΡΑΚΟΝΤΑ ΜΟΝΟΥϹ
ΖΗ ϹΑΝΤΑΧΡΟΝΟΥϹ ΕΝΙ
ΑΥΤΩΝ

Τρώϊλε, χαῖρε. Καμὼν πολλὴν ἄτροπον χθόν' ἀνάνδρων,
Καὶ πόντου σπεύσας συνεχῆ συχνὰ κύματα πλεῦσαι,
Ὡς ἵνα σοί τι τύχη δῴη καλὸν ἐξαπίνης που,
Οὐκ' ἔλαβες χάριν ἐκ καμάτων σῶν, οὐδέ σε γαῖα
Σὴ κατέχει Σπάρτη πολὺ φίλτατος, ἀλλὰ Κορώνη
Γῆ σε κρατεῖ τύμβοις, τὸ πεπρωμένον οὐ προφυγόντα,
Τεσσαράκοντα μόνους ζήσαντα χρόνους ἐνιαύτων.

Troïle, adieu! Toi qui as laborieusement parcouru de nombreuses et redoutables contrées de barbares, et qui sans cesse et sans repos naviguas sur les flots pressés de la mer, afin que la fortune, par une soudaine faveur, te donnât quelque bien : tu n'as pas recueilli le fruit de tes travaux, et ce n'est point Sparte, ta chère patrie, qui posséde tes cendres; c'est la terre de Corone qui te renferme dans un tombeau. Tu n'as pu éviter la destinée, et tu n'as vécu que l'espace de quarante ans.

L'Eurotas.

Avant de quitter Sparte, nous fîmes une excursion sur les bords de l'Eurotas.

Je ne sais si la Laconie mérite le reproche que lui fait Euripide [1] d'être une terre ingrate et difficile à cultiver. Mais on voit rarement en Grèce une aussi belle verdure que celle de la plaine de Sparte. La route que nous prîmes, sur la rive droite de l'Eurotas, s'écartait d'abord un peu du fleuve, et traversait des champs plantés de mûriers, d'orangers, de citronniers, de figuiers et de grands oliviers plus hauts que ceux de l'Attique. Partout nous trouvions les traces d'une riche culture. L'avoine et l'orge blanche croissent en abondance dans la plaine, comme au temps où Télémaque disait à Ménélas :

. . . Σὺ γὰρ πεδίοιο ἀνάσσεις
Εὐρέος, ᾧ ἔνι μὲν λωτὸς πολὺς, ἐν δὲ κύπειρον,
Πυροί τε ζειαί τ' ἠδ' εὐρυφυὲς κρῖ λευκόν.

Tu règnes sur une vaste plaine où le lotos et le suchet croissent en abondance ainsi que l'avoine, l'épeautre et l'orge blanche, qui s'étend au loin [2].

De tous côtés, nous apercevions des villages dont les maisons

[1] Πολὺν μὲν ἀροτὸν, ἐκπονεῖν δ' οὐ ῥᾴδιον. (Euripid. *apud Strab.* VIII, p. 336.)
[2] Hom. *Odyss.* IV, 602.

disparaissent au milieu des jardins et des haies touffues qui les entourent. Nous approchions, sans doute, du territoire d'Amycles, que Polybe appelle καλλιδενδρόταττος καὶ καλλικαρπόταττος [1]. Je ne suivrai pas M. Leake[2] dans la discussion qu'il soulève à propos de cette ville. Faut-il la placer à Sklavo-Khorio, comme l'ont fait presque tous les voyageurs, ou bien plus près de Sparte et de l'Eurotas, à Aia-Kyriaki, dont la situation semble mieux s'accorder avec un récit de Polybe[3] et un texte de Xénophon[4]? Les ruines insignifiantes de Sklavo-Khorio ne permettent guère de décider la question; mais enfin il y a là les soubassements d'un temple ancien, qui servent maintenant de base à une chapelle grecque, et l'on y a trouvé, à côté de quelques fragments de colonnes, une inscription qui portait le nom d'Amycles, tandis qu'Aia-Kyriaki n'existe même plus aujourd'hui, et qu'on chercherait vainement quelques pierres anciennes dans les ruines du village.

Quel qu'ait été du reste l'emplacement de la ville ancienne, qu'il est peut-être impossible de reconnaître, les jardins et les champs qui bordaient notre route de chaque côté appartenaient sans doute au territoire d'Amycles, car on y trouve encore les plus beaux arbres et les plus beaux fruits.

Après deux heures de marche, nous nous rapprochâmes insensiblement de l'Eurotas; près des bords, le sol devenait humide, et de hautes herbes nous annonçaient un terrain marécageux. Peut-être le fleuve l'avait-il occupé quelques jours auparavant; car il n'a pas de cours régulier et il déborde souvent dans les campagnes voisines, que rien ne protége contre l'invasion des eaux. A l'endroit même où nous le traversâmes, il se partage en trois branches peu profondes, mais très-rapides, dont l'intervalle est rempli par de petites îles de sable.

Sur la rive gauche de l'Eurotas, le paysage change tout à fait. On n'a plus sous les yeux qu'une succession de collines sèches et nues, qui ferment, de ce côté, la plaine de Sparte, et relient les dernières ramifications du Parnon à celles du Taygète. Pendant quelque temps encore on aperçoit des champs cultivés autour de quelques villages. Partout où il y a des paysans grecs, ils dispu-

[1] Polyb. V, 16.
[2] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 133.
[3] Polyb. V, 16.
[4] Xénoph. *Hellén.* VI, 5.



VUE DE L'EUROTAS DANS LA VALLÉE DE SPARTE



tent laborieusement aux pierres et aux rochers un coin de terre labourable. Mais bientôt même ces dernières traces de culture disparaissent, et l'on entre dans une région aride qui annonce le voisinage du Magne.

Les nombreux détours de l'Eurotas, au milieu des collines, ne permettent pas de le suivre de près dans tout son cours. Mais, de temps en temps, la vallée où il coule s'élargit, la route se rapproche du fleuve et passe à l'ombre de jeunes platanes, qui poussent au milieu des roseaux. Quelquefois même une petite plaine se découvre entre les montagnes, et des champs d'orge, dont la verdure repose l'œil, annoncent la présence de quelques bergers nomades perdus dans ces solitudes.

Près d'une de ces rares oasis, nous vîmes tout à coup l'Eurotas disparaître entre deux rochers dont la forme pittoresque et la couleur éclatante nous frappèrent. Là commençait une nouvelle nature; une végétation puissante couvrait le flanc des collines, la vallée se resserrait, et le fleuve, encaissé dans une gorge étroite, se frayait un chemin au milieu des blocs de pierre et des troncs d'arbres séculaires qui encombraient son cours. Des caroubiers, des platanes, des figuiers sauvages entrelaçaient leurs branches sur chaque rive, et formaient comme un toit de feuillage jusqu'au sommet des montagnes. Par intervalles, de grands rochers, rougis par le soleil, se détachaient avec des teintes ardentes au milieu de cette épaisse verdure, que le contraste des couleurs rendait sombre et presque noire; c'était l'éclat du Midi avec la végétation du Nord. L'ensemble de ce paysage nous rappelait, par plus d'une ressemblance, le passage des roches Scironiennes, qui avait été pour nous comme la révélation des beautés sauvages et pittoresques de la Grèce.

Nous étions arrivés à cette longue vallée dont parle Strabon[1], et que traverse l'Eurotas avant de se jeter dans la mer entre Acries et Gythium. Là devaient être des cascades que nous avaient vantées les habitants de Sparte. Un guide que nous prîmes au village voisin de Gramisa se chargea de nous y conduire par un sentier connu des bergers et des montagnards.

La gorge est étroite; presque partout la montagne descend à pic dans le lit du fleuve, et, comme il avait plu quelques jours aupa-

[1] *Διεξιὼν αὐλῶνά τινα μακρὸν κατὰ τὸ Ἕλος, ἐκδίδωσι μεταξὺ Γυθίου καὶ Ἀκριῶν.* (Strab. VIII, p. 343, Cas.)

ravant, plus d'une fois nous trouvâmes le chemin envahi par les eaux. Il fallait alors gravir des pentes escarpées, s'aider des pieds et des mains, et avancer lentement, à travers les broussailles et les rejetons vigoureux des grands arbres. Par intervalle, les collines laissent entre elles et l'Eurotas une langue de terre couverte de sable et de débris de rochers, au milieu desquels poussent de grands lauriers roses, dont les feuilles jaunies et les branches courbées attestaient les ravages récents du fleuve. On voyait, en quelques endroits, que les eaux avaient dû s'élever à plus de douze pieds au-dessus de leur lit naturel. L'Eurotas est bien toujours le fleuve impétueux par excellence; nous n'en vîmes pas de plus rapide dans tout le Péloponnèse. Les obstacles qu'il rencontre de toutes parts sur son passage dans ces ravins profonds augmentent encore son impétuosité naturelle.

Après une heure de marche pénible, notre guide nous montra ce qu'on appelle la cascade, ou plutôt les *rapides;* car le mot de cascade s'appliquerait mal à une si petite chute d'eau. Le fleuve ne se précipite point du haut des rochers en nappes écumeuses, comme la Néda ou le Styx. Le spectacle est plus simple et moins imposant; il est plus remarquable par la nouveauté que par la grandeur.

Un bloc de pierre, détaché sans doute des rochers, occupe toute la largeur du fleuve. L'eau ne peut se diviser pour tourner cet obstacle, mais elle semble réunir toutes ses forces et prendre son élan pour le franchir; elle arrive d'un bond au sommet de la pierre, s'y arrête un moment comme pour se reposer d'un si grand effort, et retombe avec tant de violence de l'autre côté, qu'on croit la voir disparaître et s'enfoncer dans un gouffre, au milieu des flots d'écume soulevés par sa chute. L'imagination populaire, vivement frappée par ce spectacle, suppose qu'elle perce la terre, et pénètre comme une flèche jusqu'au centre du globe. Notre guide, à qui nous demandions si l'eau était profonde en cet endroit, nous répondit en nous montrant le ciel : « Elle est aussi profonde que le soleil est haut. » Elle ne se perd cependant pas dans l'abîme. Comme toutes les cascades, après avoir déplacé en tourbillonnant la masse liquide qu'elle rencontre au pied du rocher, elle reparaît à la surface, et n'en continue pas moins son cours, que rien n'interrompt plus jusqu'à la mer.

Nous ne pouvions nous lasser d'admirer le singulier contraste

produit par ce phénomène. Après s'être élancée, et avant de descendre, l'eau passe sur le rocher, et, tandis que, de chaque côté, elle tourbillonne avec fracas, on ne voit à cet endroit qu'une surface calme, limpide et transparente, où se reflètent, comme dans un miroir, les ombres des grands arbres. C'est un lac entre deux torrents.

La gorge où nous étions engagés se prolonge pendant près de trois lieues, sans rien perdre de sa beauté. A chaque détour du fleuve et de la vallée, se découvrent de nouveaux sites. Tantôt les montagnes, depuis leur pied qui plonge dans le fleuve jusqu'aux derniers sommets, n'offrent qu'une masse de verdure si touffue et si unie, que l'œil n'y voit point d'intervalles, et que les aspérités du sol disparaissent sous la voûte impénétrable des arbres. Tantôt, au contraire, cette riche végétation s'arrête brusquement à une côte; le rocher commence, s'élève en pentes abruptes au-dessus de la cime des caroubiers et des platanes, et se partage ensuite en blocs irréguliers, qui couronnent les hauteurs, semblables aux murs d'enceinte d'une acropole cyclopéenne.

Des bergers nomades habitent ces solitudes; on voit des chèvres suspendues aux rochers, et l'on entend retentir les cloches des brebis sur les crêtes les plus élevées. Ces troupeaux sont exposés aux attaques des animaux sauvages. Nous vîmes sur le sable, aux bords de l'Eurotas, l'empreinte récente des pas d'un loup, et nous nous rappelâmes que toute cette chaîne de montagnes s'appelle aujourd'hui *Lykovouno*, la montagne du loup.

Pendant la guerre de l'indépendance, plusieurs familles de la Laconie s'étaient réfugiées dans un monastère bâti sur un des principaux sommets qui dominent le fleuve. On y entrait par une caverne qui ne semble habitée que par les vautours et les aigles, et rien ne trahissait au dehors le secret des réfugiés.

De l'autre côté du fleuve, notre guide nous montra une petite chapelle, également cachée dans un creux de rocher, et qui avait servi longtemps de demeure à un moine vénéré dans le pays.

Entre les *rapides* et le village de Gramisa, nous nous arrêtâmes au sommet d'une montagne, d'où se découvre tout le cours de l'Eurotas, depuis l'endroit où il sort de cette étroite vallée qui le cache si longtemps, jusqu'à son embouchure. Avant de se jeter dans la mer, il traverse la plaine d'Hélos, qui paraît fertile et bien cultivée. Mais les bords mêmes du fleuve sont tristes et nus comme en

face de Sparte; on n'y voit que des champs d'orge et des vignes basses. Les arbres et les lauriers-roses ont disparu.

Tout le paysage a, du reste, un caractère frappant de tristesse et de monotonie. Au nord et à l'est, les yeux fatigués se promènent sur une ligne de collines arides, dont les rochers gris ne se colorent même pas aux rayons du soleil. De maigres buissons poussent seuls au milieu des pierres. C'est à peine si quelques villages sans arbres apparaissent de loin en loin sur le revers des collines; on nous montra celui de Géraki, l'emplacement de l'ancienne Géronthres, dont les habitants, vaincus par les Spartiates, furent obligés de chercher un refuge en Italie [1].

Si l'on n'avait devant soi la mer, toujours belle, et, du côté opposé, les cimes hardies du Taygète, on serait tenté de se croire dans un pays déshérité du ciel. C'est là que commence le Magne, terre volcanique et déchirée, habitée de tout temps par une race de montagnards indomptables. Devant nous s'ouvre le golfe de Gythium, que l'île de Cythère semblait fermer à l'horizon.

A l'ouest, un petit promontoire nous cachait l'ancien port des Lacédémoniens. Du même côté, le Taygète s'abaisse, passe derrière Gythium, forme à lui seul, avec ses nombreuses ramifications, une longue presqu'île et ne s'arrête qu'au cap Ténare. A l'est, vis-à-vis de Gythium, une autre chaîne de montagnes, non moins âpre et non moins aride, commence à Monemvasie, et traverse, en se dirigeant vers le cap Malée, la seconde pointe du Magne.

L'histoire parle peu de ces contrées inaccessibles qui, par leur position même, semblent séparées du reste de la Grèce. Là demeuraient les Éleuthérolacons, dont le territoire comprenait les deux pointes méridionales de la Laconie [2]. Tributaires plutôt que sujets de Sparte, ils se gouvernaient par leurs propres lois, et tandis que leurs voisins, les habitants de la riche plaine d'Hélos, étaient devenus les esclaves des Spartiates, ils conservaient une liberté qu'ils devaient à leur courage et à la pauvreté de leurs montagnes.

Dans tout le chemin que nous avions parcouru au midi de la Laconie, on ne trouve aucune ruine hellénique; une fois seule-

[1] Paus. III, 22.
[2] *Id. ibid.*

ment, près de Gramisa, nous crûmes apercevoir sur les rochers les traces d'une route ancienne : c'était peut-être celle d'Hélos que M. Leake crut retrouver en descendant du Lykovouno vers la mer[1]. La route de Gythium devait passer beaucoup plus à droite, au pied du Taygète.

Mistra. — Le Taygète.

Revenus à Sparte, nous prîmes le chemin qui conduit à Mistra, la ville du moyen âge. Nous n'avions pas l'espérance d'y trouver des ruines anciennes; mais il nous était impossible de ne pas visiter un emplacement qui avait été pris longtemps pour celui de Lacédémone.

Un sentier bordé de mûriers, d'orangers et de citronniers, sous lesquels poussent de hautes herbes et des plantes vigoureuses, conduit de Sparte à Mistra. On traverse d'abord la rivière de Trypi, l'ancien *Cnacion,* qui, sorti d'une des ouvertures du Taygète, coule obliquement dans la plaine, et va se joindre à l'Eurotas, en formant le Plataniste. Nous remarquâmes sur ses bords un sarcophage byzantin qui semblait avoir été entraîné par les eaux.

Plus loin, une petite chapelle grecque bâtie, sans doute, sur l'emplacement d'un temple, renferme quelques pierres anciennes. Une statue de femme est engagée dans un des murs latéraux. La tête et les pieds manquent; la draperie, assez bien conservée, nous parut romaine.

Avant d'entrer à Mistra, nous nous détournâmes à gauche, pour aller visiter, près de Parori, une des gorges les plus pittoresques du Taygète. La montagne semble avoir été fendue dans toute sa hauteur par un tremblement de terre, et les rochers, en se séparant, ont formé un ravin au fond duquel coule un torrent. C'est ce qu'on appelle, en grec moderne, une *langada.* Il y en a trois aux environs de Sparte; les deux autres sont à Mistra et à Trypi.

La langada de Parori, la plus étroite et la moins profonde de ces ouvertures, doit surtout sa beauté aux formes hardies et aux couleurs éclatantes des rochers qui la dominent. On y pénètre en suivant un aqueduc qui alimente une fontaine; à côté de cet étroit sentier coule le torrent, au milieu de blocs de marbre détachés des montagnes et brisés dans leur chute. Au bout de quel-

[1] Leake, *Travels in the Morea,* I, p. 194.

ques pas, la gorge se resserre et l'on s'avance entre des masses énormes de rochers qui projettent leur ombre sur le ravin. Mais, si on lève la tête, on distingue, au-dessus de ces hautes murailles, plusieurs plateaux successifs, qui, en se reculant à mesure qu'ils s'élèvent, laissent pénétrer des flots de lumière jusqu'au fond de l'abîme. Le soleil colore les rochers des teintes les plus vives, et des massifs de verdure se détachent, de toutes parts, sur ce fond jaune et rouge. On admire, là comme dans mille lieux en Grèce, le contraste, si rare dans nos pays du Nord, d'un sol aride et d'une riche végétation. Des arbousiers, des pins au feuillage d'un vert tendre et d'autres arbustes plus modestes, mais non moins vigoureux, se font jour à travers le marbre, et tapissent les versants du Taygète. Des milliers de fleurs et de plantes grimpantes forment dans les airs des jardins suspendus qui montent d'étage en étage jusqu'aux derniers sommets. Les âpres montagnes de la Laconie ont aussi, comme on le voit, leurs beautés gracieuses et leurs trésors cachés.

Aucun sentier ne traverse la langada de Parori; on se trouve arrêté, au bout de dix minutes de marche, par un passage si étroit, qu'il semble fermer la gorge; mais elle se prolonge sans être accessible, et l'on peut suivre longtemps de l'œil la double rangée de rochers au milieu desquels elle serpente.

La fontaine de Parori a été construite par les Turcs avec des tronçons de colonnes et des fragments de marbre dont plusieurs portent des inscriptions. Peut-être y avait-il là quelque bourg dans l'antiquité.

N'était-ce pas à l'entrée de la langada que s'élevait le rocher des Apothètes, Ἀποθέτας, d'où l'on précipitait les enfants spartiates contrefaits, et que Plutarque appelle *παρὰ Ταΰγετον βαραθρώδη τόπον*, un lieu entouré de précipices vers le Taygète[1]. On pourrait retrouver, avec plus de raison encore, à Parori le Céadas, que Strabon place positivement dans une des fentes de la montagne. « Homère, dit-il, appelle Lacédémone *Κητώεσσαν*, qu'on écrit de différentes manières, et qu'on traduit aussi différemment. Ce mot vient peut être de *Καιετοί*, qui signifie ouverture des crevasses occasionnées par des tremblements de terre, d'où l'on a donné le non de *Caietas* au lieu qui sert de prison aux Lacédémoniens, et qui est une es-

[1] Plutarq. *Vie de Lycurgue*, 16.

pèce de caverne [1]. » Ne reconnaît-on pas dans ce passage les langadas modernes?

Une seule chose étonne, c'est que Strabon appelle le Céadas une prison et une caverne, tandis que Pausanias en fait un gouffre [2], et que Suidas le compare au Βάραθρον d'Athènes [3]. Pour accorder ces témoignages, il faut croire qu'il y avait au même lieu un précipice et une caverne. En tout cas, quoi qu'en dise Strabon, le Céadas ne servait assurément pas de prison. On y faisait périr les criminels ou les prisonniers de guerre en les précipitant du haut des rochers; mais on ne les y enfermait pas. Nous avons sur ce point le témoignage formel de Pausanias, qui avait vu les lieux et recueilli les traditions [4].

C'est dans le Céadas que se passa cette merveilleuse aventure de la guerre de Messénie, que nous a conservée le géographe ancien. Aristomène, fait prisonnier par les Lacédémoniens, fut condamné, avec ses compagnons, à être jeté dans le gouffre où l'on avait l'habitude de précipiter les grands criminels. Les autres Messéniens périrent sur le coup; mais la divinité qui avait veillé sur Aristomène en d'autres occasions, le sauva encore de ce péril. Ceux qui veulent relever l'histoire du héros par le merveilleux disent que, lorsqu'on le précipita dans le Céadas, un aigle se plaça sous lui, et le soutint avec ses ailes; de sorte qu'il arriva au fond sans se briser, et même sans recevoir aucune blessure. Le dieu devait aussi lui donner les moyens de sortir du gouffre. Dès qu'il fut arrivé au fond du précipice, il se coucha, et s'enveloppant dans son manteau, il attendait la mort, qu'il regardait comme inévitable. Mais le troisième jour il entendit du bruit; alors il se découvrit la tête, et, comme ses yeux étaient déjà habitués à voir dans l'obscurité, il vit un renard qui mangeait les cadavres de ses compagnons. Il jugea aussitôt que cet animal devait avoir une issue; il le laisse s'approcher, le saisit d'une main par la queue; de l'autre, chaque fois que le renard se retourne, il lui présente son manteau à mordre, le suit toujours, et se laisse traîner dans les endroits difficiles. Enfin, vers le soir, il vit un trou suffisant pour le passage du renard, et par lequel pénétrait un peu de lumière. Il lâcha

[1] Strab. VIII, p. 367, Cas.
[2] Paus. III, 18.
[3] Suid. (Βάραθρον καὶ Κεάδας).
[4] Paus. III, 18.

alors l'animal, qui regagna son terrier; mais Aristomène, pour qui le passage était trop étroit, l'agrandit avec ses mains, et se sauva chez lui à Ira.

Sous cette poétique légende, embellie par l'imagination populaire, se cache sans doute un fait historique. Il ne semble pas impossible que le héros messénien précipité dans le gouffre eût été protégé dans sa chute, non point par un aigle, mais par le bouclier qu'on lui avait laissé avec toutes ses armes, et fût tombé sans se faire aucun mal sur les cadavres de ses compagnons. Que d'aventures invraisemblables et cependant vraies ne trouve-t-on pas dans les récits guerriers de tous les pays? Assurément, il serait bien téméraire de vouloir retrouver aujourd'hui le trou d'Aristomène, et même d'affirmer qu'il ait jamais existé. Les montagnards du Taygète en ont cependant conservé la tradition, et l'un d'eux le montrait sérieusement à Buchon, sur la route de Trypi à Calamata [1]. Malgré ce témoignage, c'est dans la langada de Parori que j'aimerais à placer l'épisode raconté par Pausanias. Il y a là en effet, au delà du passage que nous n'osâmes franchir, des abîmes où ne pénètre pas la lumière du jour, et qui paraissent sans issue; mais peut-être communiquent-ils par des voies souterraines avec le reste de la montagne. Comme personne n'était jamais descendu dans le Céadas, ou plutôt n'en était revenu vivant, les Spartiates pouvaient ignorer l'existence d'un passage secret qu'Aristomène, avec la sagacité que donne l'amour de la vie, dut facilement découvrir, même sans le secours un peu merveilleux du renard. Les autres langadas, plus longues et plus ouvertes que celle de Parori, ne se rapportent pas aussi bien aux diverses circonstances du récit de Pausanias.

Parori n'est séparée de Mistra que par des jardins et quelques champs plantés de mûriers. Mistra, fondée en 1207 par Guillaume de Ville-Hardouin, ne renferme que des ruines modernes; comme elle porte souvent le nom de Sparte dans la chronique de Morée, et notamment dans l'histoire de G. Phrantza, beaucoup de voyageurs l'ont confondue avec la ville ancienne. Châteaubriand lui-même s'y était trompé d'abord, et ne reconnut son erreur qu'après un examen attentif des lieux [2]. Il n'y a plus aujourd'hui de

[1] Buchon, *Morée,* XXIV.

[2] Châteaubr. *Itinéraire,* I, p. 200.

confusion possible. Mistra fut bâtie au moment même où Sparte était abandonnée. On lit dans la chronique de Morée :

« Pendant un tour que fit dans la contrée messire Guillaume, il trouva, à une lieue de Lacédémone, un monticule élevé. Cette position lui parut convenable pour y placer un fort; il en fit effectivement construire un sur cette montagne, et lui donna le nom de Mésithra, qu'elle porte encore aujourd'hui [1]. »

La ville moderne s'élève en effet sur un mamelon escarpé, au pied des hauts sommets du Taygète. Autrefois elle couvrait toute la colline; mais les Turcs et les Albanais n'ont laissé que des ruines dans la partie supérieure. Le bas de la ville est seul occupé aujourd'hui. C'est près de cette partie basse, appelée Κατωχωρίον (le bourg d'en bas) que commence la langada de Mistra. Au-dessous des dernières maisons de la ville s'ouvre un précipice au fond duquel coule un torrent que les Grecs ont nommé *Panthalama,* à cause du sujet sculpté sur la fontaine d'où l'eau s'échappe [2]. Une des pierres qui la composent représente trois nymphes dansant avec des guirlandes. La sculpture est ancienne, mais grossière; peut-être l'a-t-on trouvée dans les ruines de Sparte. La *Panthalama* ou *Pandeleimona,* comme on dit par corruption, est peut-être la Tiase, qui se jette dans l'Eurotas, et que Pausanias rencontra en allant de Sparte à Amycles [3]. Un autre cours d'eau qui coule dans Mistra même, et se joint ensuite au premier, près de Magoula, pourrait être la Phellia, également citée par le géographe ancien comme une des sources sorties du Taygète [4].

L'ouverture de la langada, très-large d'abord, se rétrécit à mesure qu'elle s'éloigne de la ville. Un étroit sentier serpente à droite sur les flancs de la montagne, et domine le torrent, qu'on voit bouillonner à une profondeur effrayante, sous une voûte de pins et d'arbousiers. Si on lève la tête, on aperçoit d'énormes blocs de rochers suspendus sur les hauteurs; quelques-uns ont roulé dans le lit du torrent; d'autres semblent prêts à se détacher encore. Mais le défilé s'élargit bientôt, et découvre, par une soudaine échap-

[1] Aldenhoven, *Mistra.*

[2] *Panthalama* ou *Pandeleimona,* parce que la fontaine est consacrée à saint Pantaléon, qui se trouve toujours associé à saint Damianos ou à saint Kosmas. Le peuple prend les trois nymphes pour les trois saints.

[3] Paus. III, 18.

[4] *Id. ibid.* 20.

pée, un des versants les plus escarpés du Taygète. Quelques villages apparaissent à une grande hauteur dans l'intérieur même de la montagne. La langada y conduit, et on la voit se perdre dans le lointain, au milieu des sapins couverts de neige.

En rentrant dans la ville, au sortir de la langada, on trouve le chemin qui conduit à la citadelle. Pour y arriver, il faut gravir péniblement un sentier escarpé, au milieu des ruines faites par les Turcs. Les maisons sont encore debout, comme au temps où Châteaubriand visita Mistra, « et l'on voit, à travers les ouvertures des portes et des fenêtres, la trace des flammes qui ont dévoré ces anciennes retraites de la misère [1]. »

Quelques églises ont échappé à la destruction générale; celle de *Pantanasia*, dont l'architecture est toute latine, est conservée en entier. Au-dessus du portique s'élève une colonnade ouverte, et à l'extrémité de la colonnade une tour byzantine. A côté se voient encore, au milieu d'un monastère ruiné, quelques tombeaux de l'époque franque. Dans l'intérieur même de l'église, je remarquai des chapiteaux corinthiens d'une construction grossière, enlevés sans doute à Sparte.

Un peu plus haut, s'élèvent les tours et les créneaux d'un palais franc, qui fut, disent les Grecs, la résidence de Ville-Hardouin. Les ruines gothiques ne sont pas belles en Grèce; les Francs bâtissaient à la hâte et pour les besoins de la guerre. Il semble qu'ils aient eu le pressentiment du peu de durée de leur domination, et qu'ils n'aient occupé le pays que comme des conquérants passagers.

Il faut encore une demi-heure de marche pour arriver du palais de Ville-Hardouin à la cime de la montagne sur laquelle est construit le château, à 634 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les fortifications se composaient de plusieurs lignes de murailles flanquées de tours; elles ne paraissent pas toutes de la même époque; les Turcs et les Vénitiens ont sans doute augmenté ou réparé les constructions primitives.

Du sommet de la forteresse, auquel on n'arrive pas sans fatigue et même sans danger, on découvre une vue magnifique. Au sud s'étend toute la plaine de Sparte, entre la chaîne du Taygète et le mont Ménélaïon. On suit de l'œil les nombreux détours de

[1] Châteaubr. *Itinéraire*, I, p. 196.

l'Eurotas, jusqu'au moment où il se perd au milieu des collines qui ferment, de ce côté, la Laconie, et la séparent de la mer. Quelquefois même, quand le ciel est pur, le golfe de Gythium brille derrière les montagnes, et l'île de Cythère apparaît, comme un point noir, à l'extrémité de l'horizon. Vers le nord, une multitude de collines servent de limites à l'Arcadie. La vallée de Sparte, ainsi défendue de tous côtés par des remparts naturels, ressemble à un camp retranché préparé par la nature pour un peuple guerrier. C'est de là que les Spartiates devaient pendant si longtemps porter la guerre dans tout le Péloponnèse, sans jamais la subir sur leur propre territoire.

Si, du haut de la citadelle des Ville-Hardouin, on jette les yeux plus près de soi, on est frappé d'un spectacle moins grandiose, mais non moins curieux. Sur les flancs de la colline s'étend la partie ruinée de Mistra, au milieu de laquelle se détachent les portiques et les tourelles des églises grecques et latines, et plus bas la ville actuelle, qu'on domine de toute la hauteur d'une muraille à pic. Une gorge fort étroite sépare au sud le mamelon de Mistra d'un autre monticule escarpé, au pied duquel s'ouvre la langada.

Derrière le château s'élèvent les premières cimes du Taygète. L'œil distingue jusqu'à une grande hauteur, à travers les ouvertures que laissent entre eux les différents sommets, des plateaux couverts de bois et des plaines cultivées, entourées par les montagnes comme par une enceinte de murailles. Quelques villages s'entrevoient même de distance en distance derrière un rideau de peupliers et de cyprès.

Au-dessus commence la région des sapins, qui annoncent la neige. Là toute trace de culture disparaît; l'homme ne peut plus lutter contre le froid. Ces hauteurs inaccessibles servent sans doute encore de retraites aux chèvres sauvages, aux sangliers et aux ours, qui, si l'on en croit Pausanias, remplissaient autrefois le Taygète[1]. Tout l'espace compris entre les principaux sommets de la montagne et un autre point qu'on appelait l'Évoras, portait le nom de Θῆρας (chasses). C'est là que les jeunes gens de Lacédémone venaient se préparer, par les fatigues et les dangers de la chasse, aux périls plus sérieux de la guerre. N'y avait-il pas à

[1] Paus. III, 20.

Mistra une ville ancienne? Une position si formidable n'avait-elle pas dû attirer les premiers habitants de la Grèce, qui aimaient à se retrancher sur de hautes acropoles? Quoique l'absence de ruines helléniques interdise toute conjecture, M. Leake propose de placer à Mistra l'une des villes homériques de la Laconie, *Messe*, dont il ne reste aucune trace dans le pays [1]. Le principal argument qu'il invoque à l'appui de son opinion, c'est qu'Homère appelle *Messe πολυτρήρων* (abondante en pigeons [2]), et que Stace a dit quelque part :

Volucrumque parens Cythereia Messe [3].

Il n'y a pas de site, en effet, dans toute la Laconie, auquel puissent s'appliquer plus justement qu'à Mistra les deux épithètes d'Homère et de Stace. Des milliers de pigeons habitent les cavités du Taygète, derrière le château. Mais on ne peut se contenter d'une si vague indication pour reconnaître l'emplacement de Messe, et l'on n'en trouve malheureusement aucune autre dans les auteurs anciens. Quelques critiques, entre autres Étienne de Byzance, ont même prétendu qu'il n'avait jamais existé de ville de ce nom, et que Messe n'était que l'abréviation de Messène [4].

Il y aurait plus de raisons de croire qu'il existait, au bas de la montagne de Mistra, une ville ou un bourg ancien. On voit, en effet, près d'un monastère en ruines, les débris d'une enceinte polygonale. Au même endroit, dans les jardins de la ville actuelle, se trouvent une multitude de blocs de grès employés par les modernes et par les anciens à faire des meules, comme on peut en juger par les débris qui se voient à Sparte et par les meules ébauchées sur les lieux mêmes. Cette roche, la seule qui soit propre en Grèce à cet usage, ne se rencontre qu'au-dessous de Mistra ou dans la ville basse. Cette singulière circonstance rappelle naturellement un passage de Pausanias. Le géographe ancien parle d'une route qui le conduit, dans la direction du Taygète, au bourg d'Alesice, où Mylès inventa la meule, et où Lacedæmon, fils de Taygète, avait un monument héroïque [5]. N'est-on pas au-

[1] Leake, *Peloponnesiaca*, p. 356.

[2] *Φάρυντε, Σπάρτην τε, πολυτρήρωνά τε Μέσσην.* (Hom. *Iliad.* II, 581.)

[3] Stat. *Theb.* IV, 426.

[4] Steph. Byzant. *Μέσσιος.*

[5] Paus. III, 20.

torisé par ce texte à placer Alesice dans les environs de Mistra, probablement au bas de la montagne, au milieu des jardins de la ville actuelle? L'enceinte polygonale pourrait avoir appartenu au monument de Lacedæmon.

Route de Sparte à la Messénie.

De Mistra, deux chemins conduisent à Calamata : l'un passe dans la partie septentrionale de la plaine de Sparte, et, tournant le Taygète, pénètre par le nord-est dans la Messénie; l'autre, plus direct, mais beaucoup plus difficile, suit la langada de Trypi, et traverse la montagne dans toute sa largeur. C'est ce dernier que nous prîmes. Nous désirions vivement pénétrer dans l'intérieur du Taygète, dont aucune description ne nous donnait l'idée, et suivre une route qu'avaient dû parcourir plus d'une fois les armées de Sparte.

Les deux villages de Trypi et de Stavro, situés à une grande hauteur, dominent, de chaque côté, l'entrée de la langada. De vastes jardins bordés de cyprès et de peupliers descendent au-dessous des maisons jusqu'au fond même du ravin. Des sources abondantes coulent de toutes parts, et entretiennent sur les deux versants opposés de la montagne une verdure que la chaleur de l'été ne flétrit jamais. On suit pendant quelque temps un sentier à mi-côte entre des haies d'aubépines et d'arbustes sauvages. En se retournant, on aperçoit encore, à travers les branches des arbres, les champs cultivés de Sparte et la ligne brillante que trace l'Eurotas dans la plaine.

Mais bientôt ce gracieux paysage disparaît pour toujours, le chemin s'enfonce dans un creux de la montagne, et la langada se montre dans toute sa grandeur sauvage, avec ses rochers nus et déchirés, qui s'ouvrent pour laisser passer le Trypiotiko, l'ancien Cnacion. On descend vers le lit du torrent, on le traverse et on remonte ensuite le long d'une pente escarpée qui forme le côté droit de la langada.

Aucun arbre, aucune plante ne pousse dans le bas du ravin; le sol est de marbre ou de schiste, qui reluit au soleil avec des reflets d'or et d'argent. Les marbres du Taygète étaient renommés dans l'antiquité, et, quoique les plus belles carrières fussent au cap Ténare, les Romains avaient exploité la montagne aux envi-

rons de Sparte [1]. Nous ne vîmes sur notre route aucune trace des carrières anciennes, mais nous nous arrêtâmes plus d'une fois pour admirer quelques morceaux détachés, dont les veines rouges et vertes brillaient de loin dans le lit du torrent.

Quoique la langada porte les traces d'un grand déchirement naturel et que les flancs de la montagne présentent de toutes parts d'effroyables aspérités, on remarque cependant, au milieu de ce désordre, un singulier phénomène. Dans quelques endroits, la surface des rochers est si polie et les couches de marbre s'élèvent si régulièrement les unes au-dessus des autres, qu'on les croirait taillées de main d'homme, et qu'elles ressemblent de loin à une muraille antique.

Le chemin que nous suivions, tantôt montait à mi-côte par une pente escarpée, tantôt redescendait pour se confondre avec le lit du torrent; mais la pente naturelle du ravin nous élevait sans cesse vers les plus hautes régions. A mesure que nous approchions des grands sommets, l'horizon s'élargissait; nous voyions à nos pieds des plateaux moins élevés, que nous venions de franchir. Quelquefois même des gorges profondes s'ouvraient dans la langada, comme des cours d'eau qui se jettent dans le fleuve principal, et laissaient nos regards pénétrer jusque dans les replis de la montagne. Les rochers n'étaient ni moins âpres ni moins escarpés, mais ils disparaissaient à demi sous la sombre verdure des sapins. Le torrent, dont nous avions suivi si longtemps le lit desséché, se remplissait d'eau à mesure qu'il s'approchait de la source, et d'énormes platanes entrelaçaient leurs branches en se courbant sur ses bords. C'était peut-être la plus vigoureuse et la plus imposante végétation que nous eussions rencontrée en Grèce. Il n'y avait là ni buissons chétifs ni maigres arbustes; partout de grands arbres et des troncs séculaires, qui semblent avoir été oubliés par le temps.

Ces lieux sauvages ne sont pas inhabités. Plus loin, nous rencontrâmes quelques champs cultivés, à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Un jardin d'orangers se cachait même dans le creux d'un rocher. Mais malheureusement ce n'était pas là le seul indice de la présence de l'homme. De grands espaces vides, des troncs dépouillés de branches et noircis par le feu annonçaient les fréquents ravages des incendies allumés par l'imprudence des

[1] Strab. VIII, p. 367, Cas.

bergers. L'arbre qui tombe ne se remplace pas, et la montagne se dépouille peu à peu de la verdure qui la pare. Nous vîmes aussi de grands sapins abattus par la hache et retenus sur la pente des ravins par des troncs restés debout. Les marins du golfe de Messénie viennent chercher des bois de construction sur les sommets du Taygète et campent pendant quelques mois au milieu de la montagne.

Après quatre heures de marche pénible, nous arrivâmes à un mamelon plus haut et plus escarpé que tous les autres. C'était le point culminant de la langada. On découvre de là, par un temps clair, la cavité profonde que forme la vallée de Sparte en séparant le Parnon du Taygète. Du côté opposé, la vue s'étend, au-dessus d'une nouvelle ligne de montagnes, jusqu'aux plaines fertiles de la Messénie. On embrasse d'un coup d'œil les deux pays; il semble que ce soit là comme leur limite naturelle, placée à égale distance de chacun d'eux. On a trouvé, en effet, sur cette hauteur une pierre énorme qui servait de limite entre Sparte et Messène, et qui portait cette inscription :

Ὅρος Λακεδαίμονι πρὸς Μεσσήνην.

Une autre inscription semblable fut trouvée également au milieu du Taygète, près du mont actuel de *Malevo*. Par sa position elle correspond exactement à la première, et partage, comme elle, la montagne en deux parties égales.

Une descente rapide et périlleuse conduit au village moderne de *Lada-Coudzava*, qui s'étend sur les flancs d'un mamelon, à l'embranchement de plusieurs ravins. De grands arbres forment un rideau de verdure devant chaque maison, et des sources limpides sortent de la montagne, à travers des jardins en terrasse.

C'est un paysage qui se reproduit souvent en Grèce. Presque partout, dans ce pays si accidenté, les villages s'élèvent sur les versants les plus rapides et dans le voisinage des eaux, qui seules ont la vertu de fertiliser un sol ingrat. Mais, quoiqu'il y ait entre tous ces lieux des traits généraux de ressemblance, la nature varie si bien les effets de lumière, les accidents de terrain et les formes des montagnes, qu'il reste de chaque site une impression distincte, et qu'on ne pourrait ni les décrire dans les mêmes termes, ni les peindre des mêmes couleurs.

En face de Lada-Coudzava, quelques hameaux, séparés par des

ravins, éparpillent leurs maisons isolées et entourées d'arbres sur les flancs des collines. En sortant de ces gorges enfermées dans un cercle de rochers arides, il faut monter longtemps encore et franchir de nouveaux sommets avant de descendre, par un escalier de marbre, dans la plaine de la Messénie.

Frontières de la Laconie et de la Messénie.

M. Ross a particulièrement étudié toute cette partie du Taygète qui sépare la Messénie de la Laconie [1]. Les deux inscriptions trouvées dans la montagne [2] lui inspirèrent l'idée de faire des recherches aux environs. Il apprit qu'il y avait au nord-ouest de Lada-Coudzava, dans un lieu appelé *Βώλιμνος*, une chapelle moderne bâtie sur des ruines helléniques. Il conjectura aussitôt, par la ressemblance des noms, que ce pouvait être le temple de Diane Limnatis, situé sur les frontières de la Messénie et de la Laconie [3]. L'examen des lieux confirma cette première conjecture. *Βώλιμνος* est une vallée encaissée entre de hautes montagnes. L'eau, n'y trouvant pas d'issue, s'y accumule pendant la saison des pluies et forme une espèce de marais que dessèchent, au printemps, les premiers rayons du soleil. Au moment où M. Ross la vit, ce n'était qu'une plaine humide cultivée par les montagnards. Couverte d'eau pendant l'hiver, elle est naturellement fertile en été. C'est sans doute de cette double circonstance que vient le nom moderne, qui signifie marais des bœufs [4]. La chapelle consacrée à la Vierge protectrice du marais aux bœufs, honorée sous le nom de *Παναγία Βωλιμνιάτισσα*, s'élève sur une petite éminence qui domine la vallée; elle a pour base les fondements d'un temple ancien à moitié caché sous l'herbe et sous la terre. Des pierres helléniques, appartenant sans doute à la cella, ont servi à la construction des murs modernes. L'édifice n'était pas en marbre, mais en pierre grise et grossière, et l'on ne voit aux environs aucun ornement d'architecture. Il n'y avait donc là aucune découverte précieuse pour l'art. Mais M. Ross cherchait surtout à éclaircir un point de topographie, et il dut croire qu'il avait atteint son but, quand un examen attentif des lieux lui fit découvrir des inscriptions de l'époque grecque engagées dans le

[1] Ross, *Reisen in Peloponnes*, I.

[2] Voyez plus haut, page 417.

[3] Strab. VIII, p. 362, Cas.

[4] *Βώλιμνος*, composé de *Βοῦς*, *Βοΐδιον*, *Βώδιον*, et de *Λίμνη*.

mur de la chapelle, et surtout quand il put y lire à deux reprises différentes le mot Λιμνάτιδος. Il était difficile de trouver un argument plus fort à l'appui de sa première hypothèse; aussi n'hésita-t-il pas à placer dans ce lieu le temple de Diane Limnatis.

Malheureusement, quelle que soit l'autorité de M. Ross et la valeur de sa découverte, la question ne paraît pas encore définitivement résolue. Les textes anciens font naître plus d'un doute.

D'abord, la déesse fut sans doute appelée Limnatis parce que son temple était situé dans un lieu marécageux. Mais peut-on donner le nom de marais à une étroite vallée, élevée de quelques milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui ne conserve un peu d'eau que pendant la saison des pluies?

M. Ross a si bien compris cette objection, qu'il essaye de prouver que la Diane Limnatis, honorée sur les frontières de la Messénie et de la Laconie, devait son nom à la Diane Orthia de Sparte, dont la statue était placée, comme l'on sait, dans un quartier marécageux. Ce qui est certain, c'est que l'une et l'autre s'appelaient Limnatis. Avaient-elles été ainsi nommées à cause de l'emplacement de leurs temples? Ou bien, comme le suppose M. Ross, la Diane de Sparte, plus ancienne, avait-elle été transportée aux frontières sous un nom que le lieu ne justifiait plus, mais qu'elle avait conservé par la force de la tradition? Strabon[1] contredit formellement l'opinion de M. Ross. Suivant lui, c'est le temple des frontières qui avait donné son nom à celui de Sparte, et peut-être le texte veut-il dire aussi que la similitude des emplacements avait amené celle des noms. C'est du moins ainsi que le comprennent deux des plus savants traducteurs[2]. A ce passage, M. Ross en oppose un autre de Pausanias, qui rapporte une tradition de Sparte sur le culte de Diane. Les Spartiates se vantaient de posséder la statue de la déesse, apportée chez eux de la Tauride par Oreste et par Iphigénie[3]. Cette statue, perdue ou plutôt oubliée pendant la grande invasion des Héraclides, fut retrouvée dans un buisson, quatre générations après, sous Agis, par deux Lacédémoniens, que cette découverte rendit fous. Elle fut alors placée sous le nom de *Lygodesma* ou plus communément *Orthia*, dans la tribu des Limnatides. Mais la prétention des Spartiates n'est pas

[1] Strab. VIII, p. 362, Cas.

[2] Traduction de la Porte du Theil et de Coray.

[3] Paus. III, 16.

une preuve. Les Athéniens ne se vantaient-ils pas de posséder à Brauron cette même statue[1]? D'ailleurs, en supposant même qu'elle ait réellement appartenu à Lacédémone, la tradition dit positivement que la statue placée dans la tribu des Limnatides ne le fut qu'à une époque postérieure. Était-ce alors la même que celle d'Oreste? Cette prétendue découverte de deux Spartiates n'a-t-elle pas, plus encore que le reste de la tradition, tous les caractères d'une fable? Ne semble-t-il pas que les prêtres de Sparte aient voulu faire croire par là à l'antiquité d'un culte qui n'était peut-être pas fort ancien?

Le témoignage de Tacite, invoqué par M. Ross, n'est pas plus concluant que celui de Pausanias[2]. L'historien romain expose les prétentions respectives des Messéniens et des Spartiates au sujet du temple de Diane Limnatis, situé sur les frontières des deux pays. Chaque peuple revendique la possession de l'édifice et surtout du pays qui le renferme. Ils invoquent chacun de leur côté, à l'appui de leurs réclamations, des traités et des traditions nationales. Mais les Spartiates ne disent pas, comme il le faudrait pour donner raison à M. Ross, que le temple de Diane Orthia à Lacédémone soit plus ancien que celui des frontières; ils ne parlent même que de ce dernier, qui, d'après eux, a été consacré par leurs ancêtres sur leur propre territoire. N'est-ce pas à ce lieu même qu'ils pouvaient avoir placé dès l'origine la fameuse statue d'Oreste transportée plus tard au Limnæum? Ils ne revendiquent pas la gloire d'avoir rendu les premiers un culte à la déesse, mais de lui avoir bâti un temple sur une partie des frontières qui leur appartenait. Il est même si peu question, dans toute la querelle, du Limnæum de Sparte, que les Messéniens font remonter leurs droits jusqu'au partage du Péloponnèse entre les Héraclides, à une époque où le Limnæum n'était pas encore consacré à la Diane.

Ainsi, d'une part, Strabon affirme que le temple de Lacédémone a pris son nom de celui des frontières; et, de l'autre, on ne trouve aucun témoignage ancien qui le contredise, ni même qui puisse affaiblir l'autorité de son assertion. M. Ross n'est donc pas en droit de substituer sa propre hypothèse au témoignage formel de l'écrivain grec.

[1] Paus. III, 16.
[2] Tacit. *Annales,* IV, 43.

Une inscription trouvée à Sparte par le savant professeur donne un nouvel intérêt à la question, sans l'éclaircir. Elle prouve, comme il l'avait admis d'avance, que la Diane Orthia de Lacédémone est la même que la Diane Limnatis dont le temple avait été l'objet d'une si vive querelle entre Sparte et Messène. Mais ce n'est point là le point contesté. Les deux cultes peuvent être les mêmes, sans que le temple des frontières ait dû son nom à celui de Sparte.

En résumé, d'après les textes mêmes cités par M. Ross, rien ne l'autorise à croire que le temple de Diane Limnatis ne fût pas au milieu des marais, comme l'indique son nom, ni surtout à le placer dans la montagne.

Sans doute ces objections ne seraient pas absolues, en présence des deux inscriptions trouvées à Βώλιμνος, s'il ne s'y joignait le témoignage de Pausanias, qui place Limnæ dans la plaine auprès de Calamæ et de Thuria, dont l'emplacement est connu [1]. L'expression dont il se sert ne laisse pas de doute sur la position de la ville : Ἔστι δὲ ἐν τῇ μεσογαίῳ κώμῃ Καλάμαι καὶ Λίμναι χωρίον. On n'appelle pas μεσόγαιος une vallée resserrée entre des montagnes. Ce mot ne peut s'appliquer qu'à une plaine. Clavier ne l'entend pas autrement : Limnæ, dit-il dans sa traduction, est située au milieu des terres [2]. On appelait Mésogée la plaine la plus fertile de l'Attique. Si Pausanias avait voulu désigner l'emplacement actuel de Βώλιμνος, il eût employé un autre mot. Son témoignage, en pareil cas, a d'autant plus de valeur qu'il avait vu les lieux, et qu'il ne pouvait se tromper sur la véritable position de Λίμναι.

Aussi M. Leake, qui, d'après le texte du géographe ancien, et sans connaître les inscriptions trouvées à Βώλιμνος, avait placé le temple de Diane près des marais que forme le Pamisus, en face du bourg actuel de Nisi [3], ne changea-t-il pas d'opinion quand il apprit la découverte de M. Ross [4].

Il réfute même à ce sujet, avec beaucoup de logique, un des arguments accessoires sur lesquels M. Ross appuie son opinion. Pausanias et Strabon disent l'un et l'autre que le temple de Diane Limnatis était situé sur les frontières de la Messénie et de la La-

[1] Paus. IV, 31.

[2] Clavier, *Traduction de Pausanias*, II, p. 453.

[3] Leake, *Travels in the Morea*, I, p. 365.

[4] Leake, *Peloponnesiaca*, p. 181.

conie[1]. M. Ross, trouvant au milieu du Taygète deux pierres qui marquent les limites respectives des deux pays, en avait conclu que le temple n'était pas loin, et l'emplacement de Βώλιμνος lui avait paru répondre naturellement à la donnée des deux géographes.

Mais il ne suffit pas de savoir que le temple de Diane était sur les frontières pour en deviner la position. Les limites des deux pays ont changé si souvent dans l'antiquité, qu'il reste encore, après le témoignage de Pausanias et de Strabon, et même après la découverte invoquée par M. Ross, une grande incertitude sur le lieu qu'ont voulu indiquer les géographes. S'agit-il des limites primitives acceptées par les deux peuples, à l'époque du partage entre les Héraclides, ou des nouvelles frontières fixées successivement par les différents ennemis de Sparte, par Épaminondas, après la fondation de Messène; par Antigone Doson, vainqueur à Sellasie[2]; par T. Q. Flamininus[3] et d'autres proconsuls qui représentaient dans la Grèce la puissance de Rome? Ou plutôt encore Pausanias et Strabon n'ont-ils pas voulu parler simplement de la division de territoire acceptée de leur temps? Entre tant de divisions, dont aucune n'est connue, comment choisir la véritable?

Les deux pierres mêmes trouvées dans le Taygète ne sont d'aucun secours pour la découverte de la vérité. On n'en sait pas la date; et M. Ross, qui ne les vit pas lui-même, ne put deviner l'époque par la forme des lettres. Il conjectura cependant avec vraisemblance qu'elles remontaient au temps de Tibère, et qu'elles servaient sans doute à marquer la dernière division du territoire mentionnée par l'histoire. Il est probable, en effet, qu'après le jugement de l'empereur rapporté par Tacite[4], les anciens Hermès furent détruits et les frontières changées au profit des Messéniens. Mais elles ont pu changer encore plus d'une fois, malgré le silence de l'histoire. Rien ne prouve qu'on ait retrouvé précisément les limites de cette époque, ni surtout qu'elles soient celles de Pausanias et de Strabon.

Malgré les objections qu'elle fait naître, la découverte de M. Ross

[1] Strab. VIII; Paus. III, 2: Ἐν μεθορίοις τῆς Λακωνικῆς καὶ τῆς Μεσσηνίας.

[2] Polyb. II, 70; Tacit. *Annales*, IV, 43; Plutarq. *Cléomène*, 30.

[3] Plutarq. *Flamin.* 13; liv. XXXIV, 35.

[4] Tacit. *Annales*, IV, 43.

n'en est pas moins fort importante; mais l'incertitude où elle laisse l'esprit prouve une fois de plus que, sur beaucoup de questions relatives à l'antiquité, il est rare que les hypothèses aient le caractère de l'évidence.

Le savant professeur, se croyant sûr d'avoir trouvé le véritable emplacement du temple de Diane, en conclut naturellement que le pays environnant formait l'*Ager Dentheliates,* dont les Messéniens revendiquaient la possession devant Tibère. « C'était, disaient-ils, une province échue par le sort à leur roi, à l'époque du premier partage entre les Héraclides [1]. » Mais *ager* se dit surtout d'un territoire cultivé, tandis que Βώλιμνος est au milieu des montagnes, et Tacite n'eût pas employé, pour désigner une partie du Taygète, une expression qui s'appliquerait bien plutôt à la plaine de Messénie. On trouverait même dans ce texte un argument de plus pour placer Λίμναι au bas de la montagne. Si le temple était, comme le dit Pausanias, au milieu des terres, et, suivant Tacite, dans le *champ Denthéliaque,* il paraît difficile de le retrouver dans un des ravins du Taygète.

M. Ross suppose que le champ Denthéliaque tirait son nom d'une ville voisine. Il y avait, en effet, entre la Laconie et la Messénie, une place appelée Δελθάνιοι ou, comme l'ont supposé quelques commentateurs, Δενθάλιοι. Étienne de Byzance la nomme, mais il ne dit pas qu'elle fût située dans la montagne [2]. Il est vrai qu'Athénée parle d'une forteresse appelée Denthiades, d'où l'on tirait un vin délicieux [3]. Celle-ci, comme toutes les places fortes, devait être sur une hauteur; mais, comme il se contente de dire qu'elle était en Laconie, sans en indiquer la position, on ne peut savoir s'il a voulu parler du même lieu qu'Étienne de Byzance. Dans le cas même où Δενθίαδες et Δελθάνιοι ne seraient qu'une seule et même place évidemment située sur une hauteur, d'après le témoignage d'Athénée, ne pouvait-elle pas occuper une des collines qui dominent à l'est la Messénie, et donner son nom à une partie de la plaine? Loin de jeter quelques lumières sur une question si obscure, la comparaison des différents textes ne fait

[1] « Contra Messenii veterem inter Herculis posteros divisionem Peloponnesi « protulere, suoque regi Dentheliatem agrum, in quo id delubrum, cessisse. » (Tacit. *Annales,* IV, 43.)

[2] Steph. Byzant. Δελθάνιοι.

[3] Athénée, I, 31.

qu'augmenter les incertitudes; on ne sait même pas si le passage de Tacite n'a pas été corrompu, et un commentateur propose de lire *Eleatem agrum* au lieu de *Dentheliatem*.

M. Ross n'en poursuit pas moins ses hypothèses et, pour donner un plan complet des lieux, il place la forteresse de Denthiades à la source du Néda, sur la montagne escarpée de Saint-Georges, qui domine le village actuel de Tzernitza. Il y a là effectivement quelques débris de murailles anciennes, et les paysans de Lada-Coudzara nous en parlaient à notre passage. Mais, à moins de nouvelles découvertes, qui pourrait donner un nom à ces ruines méconnaissables d'une ville obscure?

Par une conséquence toute naturelle de ses diverses suppositions, M. Ross donne le nom d'*ager Dentheliates* à toute cette partie du Taygète comprise entre les deux pierres qui marquent la division de la montagne et la plaine de la Messénie. Malheureusement, malgré le respect qu'inspirent le nom et l'érudition du savant professeur, il est permis de conserver bien des doutes, et le plan publié par M. Ross, à la suite d'une longue dissertation, n'a pas l'autorité d'un travail définitif. Tout peut y être contesté, sauf les limites marquées par deux inscriptions authentiques, et encore n'en connaît-on pas la date.

Instructions de l'Académie des inscriptions et belles-lettres relatives à la nouvelle mission de M. Ch. Daremberg en Allemagne et en Italie.

L'Académie a chargé MM. Boissonade, Guigniaut, Leclerc et moi de donner à M. le docteur Daremberg quelques directions pour une nouvelle mission scientifique qui vient de lui être confiée.

M. Daremberg poursuit, avec un zèle qui mérite tout l'intérêt de l'Académie, les recherches qu'il a entreprises depuis plusieurs années pour éclairer l'histoire de la médecine. Il s'est imposé la tâche laborieuse de parcourir les principales bibliothèques de l'Europe, et d'y recueillir les documents appartenant à son sujet, tels que collations, scolies, transcriptions de morceaux inédits, faisant en un mot le catalogue raisonné des manuscrits médicaux, grecs et latins, dispersés çà et là.

Quand ce grand travail sera terminé, les hommes studieux

auront un aperçu de ce que renferment les collections publiques, aperçu bien supérieur à ce que les catalogues, tels qu'ils sont, peuvent leur offrir. Il n'est pas besoin de rappeler à l'Académie combien la littérature médicale de l'antiquité est en retard. Au XVI[e] siècle, alors que tout médecin savait le grec, les livres médicaux furent publiés, comme les autres, avec zèle. Mais bientôt il y eut disjonction entre la philologie générale et cette philologie spéciale; la première continua de croître et de prospérer, faisant succéder aux éditions défectueuses des éditions de plus en plus critiques et correctes; la seconde, au contraire, demeura stationnaire; ceux qui seuls pouvaient la développer se jetèrent désormais dans l'étude de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie, et laissèrent pour longtemps dormir leur antique histoire. C'est seulement de notre temps que le mouvement général vers les études historiques a ramené aussi la médecine à la contemplation de son passé, et il y a certainement profit pour l'ensemble des connaissances antiques à ce que cette lacune soit comblée. Qui ne voit, en effet, combien il importe, pour se faire une idée complète des anciens, de savoir quelle était leur hygiène, leur pathologie et leur manière de considérer la vie, la santé, la maladie?

Parmi ceux qui s'occupent de cette branche de la philologie ancienne, M. Daremberg est un des plus actifs, et, nous pouvons ajouter aussi, un des plus heureux, si l'on doit donner seulement le nom d'heureux à qui, muni de toutes les connaissances préliminaires et explorant d'après un plan uniforme les dépôts de l'Europe, revient avec des dépouilles prévues et non prévues. Aujourd'hui, il a pour mission d'examiner les bibliothèques du midi de l'Allemagne et du nord de l'Italie, c'est-à-dire les bibliothèques de Bamberg, de Nuremberg, d'Altdorf, de Munich, de Vienne, de Venise, de Padoue, de Vicence, de Vérone, de Brescia, de Verceil, de Milan et de Turin.

Le premier soin doit être de faire le catalogue détaillé et raisonné de tous les manuscrits de médecine grecs, latins et français qui sont dans ces villes. Quelque exacts et utiles que soient les catalogues publiés, immanquablement un homme qui examine des manuscrits spéciaux avec des connaissances spéciales, fait les rapprochements, établit les distinctions et trouve les éclaircissements avec bien plus de sûreté qu'un bibliothécaire chargé du soin

de cataloguer tous les manuscrits d'une grande bibliothèque. Les résultats que M. Daremberg a obtenus dans ses voyages en Angleterre, dans le nord de l'Allemagne et le midi de l'Italie, témoignent combien un travail de ce genre peut encore être fructueux dans les dépôts les mieux tenus et les mieux connus.

A plus forte raison importe-t-il d'avoir des notices là où aucun catalogue n'a été rendu public. Les collections de manuscrits dont les catalogues n'ont pas été imprimés sont, pour ainsi dire, perdues pour les érudits; et l'on rend un signalé service quand on met entre les mains de tout le monde ce qui demeurait renfermé entre les murs d'une bibliothèque. Dans ces cas, plus M. Daremberg s'étendra au delà des manuscrits de médecine, mieux il entrera dans les vues de l'Académie.

M. Daremberg a, le premier, appelé l'attention sur une période de l'histoire de la médecine qui est complétement ignorée. Avant lui, on considérait tout l'intervalle écoulé entre la chute de l'Empire romain et la Renaissance, en bloc, et sans que l'on se rendît compte comment les choses avaient été avant l'introduction, dans des traductions aussi, de la médecine arabe. Maintenant, il est clair que la médecine occidentale n'est devenue arabiste qu'à partir du XIe siècle, et que tout l'espace qui commence à la chute de l'Empire romain a été rempli par une série de livres latins traduits du grec. C'est principalement dans ses voyages que M. Daremberg a été attiré vers ces manuscrits médicaux appartenant aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, et à l'aide desquels il donne déjà de très-utiles renseignements sur cette époque si mal connue. La tradition n'a donc jamais été interrompue; la médecine grecque, mise en latin sous forme d'abrégé, a rempli la lacune, jusqu'au moment où les livres arabes ont supplanté les livres latins, pour disparaître à leur tour, quand la Renaissance les eut frappés de discrédit. L'Académie ne peut qu'encourager M. Daremberg à poursuivre ses curieuses recherches dans l'intérêt tant de l'histoire médicale que de l'histoire des études grecques en Occident.

A ce cycle de travaux latins se rattache un auteur très-précieux, Cœlius Aurélianus, très-précieux à cause de l'original grec qu'il nous a conservé dans sa traduction. Le livre de Soranus, mis en latin par lui, est un monument important des connaissances des Grecs en pathologie, en même temps qu'il donne des renseignements historiques très-sûrs sur les médecins antérieurs, rapportant

et critiquant leurs opinions et leur mode de traiter les maladies. A en juger par le style, Cœlius Aurélianus appartient à cette période de traductions latines semi-barbares qui ont été les livres élémentaires pendant la première partie du moyen âge. Aussi le texte en est-il dans un état déplorable, et rien ne serait plus à désirer qu'une édition qui l'améliorât. Il n'y a guère de chance de rencontrer un manuscrit de cet auteur; mais déjà M. Daremberg, grâce à la grande lecture qu'il possède, a reconnu que trois compilateurs, Aurélius, Æsculapius, et Gariopontus, qui les réunit, pouvaient servir à corriger Cœlius Aurélianus. C'est donc sur ces compilations qu'il faut avoir les yeux, et nul plus que M. Daremberg n'est en état de reconnaître quelles sont celles qui peuvent servir à perfectionner le texte de l'utile traducteur de Soranus.

Pendant que les Latins traduisaient des livres grecs sans y rien ajouter, et continuaient ainsi la tradition de l'enseignement médical dans l'Orient, à Constantinople se poursuivait une élaboration parallèle, qui, sans se borner positivement à traduire, n'était pas beaucoup plus originale. Cependant, au point de vue de l'histoire, il est bon de rassembler des notices sur ces médecins, qui ne faisaient guère que compiler, afin de montrer ce qu'étaient, là aussi, les études médicales réduites, aussi bien en Orient qu'en Occident, à de simples remaniements, de plus en plus abrégés, de ces livres qui avaient été la gloire de l'antiquité. Quand on touchera ainsi, d'une part, la tradition latine, de l'autre, la tradition grecque de l'art médical, on comprendra combien on est redevable aux Arabes, qui remirent en honneur les grandes entreprises, devinrent les interprètes des doctrines grecques, les embrassèrent dans leur ensemble, et l'on ne s'étonnera pas que l'Occident reconnaissant leur ait fait si bon accueil.

Parmi les monuments de la littérature médicale ancienne, il en est un qui ne le cède en importance qu'à la collection hippocratique: ce sont les œuvres de Galien. Cet auteur, qui appartient au IIe siècle de l'ère chrétienne[1], écrit avec facilité et correction. Habile anatomiste, habile physiologiste, habile pathologiste, il nous a donné, sur toutes les parties de l'art, d'importants traités, qui font le plus grand honneur à lui et au savoir de son temps. Versé dans la connaissance des textes, il a composé des commentaires, source précieuse pour l'intelligence des écrits hippocratiques. Doué d'un esprit généralisateur, il a tenté de réduire en

système les connaissances médicales qui appartenaient à son époque, et a réussi à tel point, qu'il a fait loi pendant un grand nombre de siècles chez les Arabes et chez les Occidentaux. Étendant le cercle de ses études au delà de la médecine, il a écrit, sur la philosophie, sur la rhétorique, sur la mathématique, des livres, les uns conservés, les autres perdus, qui sont loin d'être sans intérêt. Ajoutons que ses ouvrages, seulement ceux que nous avons, sans compter ceux que le temps nous a ravis, forment une masse énorme, où tout abonde avec un luxe quelquefois fatigant, mais pourtant jamais stérile. Eh bien, malgré tous ses titres à l'attention des érudits, Galien gît encore dans le même état d'incorrection où nous l'ont transmis les anciennes éditions; et son texte fourmille de fautes, de lacunes, de passages absolument inintelligibles. On ne peut donc trop recommander à M. Daremberg, pour qui depuis longtemps Galien est un point de mire, et qui a déjà recueilli de précieux matériaux, de continuer l'exploration de tout ce qui, servant à la critique d'un auteur aussi considérable, pourra l'améliorer, soit par la collation de bons manuscrits, soit par la recherche de vieilles traductions latines, qui donnent parfois d'utiles renseignements, soit par la détermination des écrits qui lui appartiennent et de ceux qui portent faussement son nom. Dans un voyage aussi rapide, où le temps manquera souvent, il importe de prendre des notices sur la valeur respective des manuscrits de Galien, de manière à préparer les éléments d'une édition de cet auteur, édition qui sera si honorable pour ceux qui la mèneront à terme, et si utile à l'érudition grecque.

Quant à Hippocrate, on connaît maintenant les principaux manuscrits de cet auteur, sauf ceux qui peut-être se trouvent encore dans les bibliothèques du nord de l'Italie. Il faudra s'assurer si ces manuscrits rentrent dans quelqu'une des familles déjà connues, et, dans le cas où ils n'y rentreraient pas, ce qui les rendrait singulièrement précieux, en rapporter des échantillons de collation qui permettent d'en apprécier la valeur critique. Des deux traités hippocratiques qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, un, le traité *des Semaines,* nous a été conservé dans une traduction latine. Ce livre, soit par le crédit dont il a joui dans l'antiquité, soit en raison de ses rapports avec certaines parties de la collection, a une véritable importance. Malheureusement la traduction latine est souverainement barbare et souvent inintelligible. Il serait

heureux qu'on en trouvât un second exemplaire, qui aidât à comprendre le premier; et il n'est pas impossible que quelque hasard favorable le mette sous la main des explorateurs des bibliothèques; car ce texte est du nombre de ces vieilles traductions latines qui précédèrent l'invasion arabiste dans l'Occident.

Il est quelques traités que le dernier éditeur d'Hippocrate n'a pas encore publiés, et qui, soit en raison de leur valeur intrinsèque, soit parce que les manuscrits en sont rares et peu sûrs, méritent une mention particulière. S'ils se rencontrent dans les bibliothèques qui doivent être visitées, toutes collations qu'on rapportera seront bien venues.

Il n'est pas besoin de recommander Oribase à l'un des éditeurs d'Oribase. L'Académie sait combien cet auteur est précieux, à cause des nombreux fragments de livres perdus qu'il nous a conservés; mais elle sait aussi qu'une notable portion de cette grande compilation a péri. Dans ces derniers temps, on a découvert quelques-uns des livres qui manquaient; et les érudits ont pu voir combien, en effet, tout ce qui se retrouvait de cette œuvre était utile à l'histoire de la médecine. C'est en examinant un à un les manuscrits, c'est en cataloguant les morceaux qu'ils contiennent, qu'on reconnaîtra si, parmi tant de pièces qui ne portent pas de nom, il n'y a pas des fragments d'Oribase. Il a été fait aussi, dans le courant du moyen âge, des extraits de son ouvrage qui fournissent tantôt des lambeaux, tantôt des variantes dignes d'être consultées. Ceci, quoique secondaire, ne doit pas non plus être dédaigné; et l'un de vos commissaires a tiré de la sorte, d'un manuscrit, et rendu à Oribase, quelques morceaux qui ne sont pas dénués de tout intérêt.

Rufus sera aussi un objet tout particulier de l'attention de M. Daremberg, qui depuis longtemps amasse les matériaux nécessaires à une nouvelle et complète édition de cet auteur. Grâce à une traduction latine, un chapitre assez considérable de Rufus a été mis en lumière dans ces derniers temps; et, à ce propos, nous rappelons que les antiques traductions latines, celles qui précèdent le xe siècle, doivent être examinées avec grand soin, même les plus mauvaises et les plus barbares; car on peut espérer d'y rencontrer des morceaux qui n'existent plus en original, et qui, trouvés et publiés, ne manquent jamais d'ajouter quelque chose à nos connaissances sur l'antiquité médicale.

Le fameux manuscrit de Dioscoride qui est à la bibliothèque impériale de Vienne, et qu'on fait remonter jusqu'au VIIe siècle, mérite d'être étudié avec un soin particulier, non-seulement pour le texte, mais aussi pour les figures de plantes qu'il renferme. Il n'est pas impossible qu'un examen attentif de ces figures serve à rectifier quelques déterminations des végétaux décrits par le botaniste grec; secours d'autant mieux apprécié que, comme le savent tous les traducteurs, c'est souvent une des recherches les plus épineuses que d'identifier, à l'aide d'un texte, la plante ancienne avec son représentant moderne. Il est aussi à Venise, dans la bibliothèque de Saint-Marc, un manuscrit de Dioscoride, sur lequel une circonstance appelle l'examen. On prétend qu'à la suite de ce manuscrit se trouve le livre que Cratevas avait composé sur les plantes. Cratevas fut un prédécesseur de Dioscoride, et il est souvent cité par lui; cela seul suffit pour montrer combien son livre aurait d'intérêt pour nous; mais il est bien peu probable qu'un auteur aussi important, dans une bibliothèque aussi connue, ait échappé aux soins studieux des érudits. Raison de plus pour dissiper définitivement toutes les incertitudes, soit que le bruit répandu n'ait aucun fondement, soit qu'une trouvaille aussi inespérée que le texte de cet ancien rhizotome doive récompenser le zèle et les recherches de notre voyageur. Au reste, indépendamment des espérances plus ou moins fondées de mettre la main sur un exemplaire de Cratevas, on rencontre çà et là, dans les bibliothèques, des fragments de cet écrivain. M. Daremberg en a déjà recueilli quelques-uns; il en connaît l'importance, et si l'occasion se présente d'augmenter sa collection, il ne la laissera pas échapper.

Quoique sa mission ait spécialement pour objet les manuscrits grecs ou latins, cependant l'Académie est bien sûre que si, en dehors de ce cercle, quelque chose de curieux et d'important dans la littérature générale vient à frapper ses yeux, il ne négligera pas d'en prendre note. Toutefois, dans cette recommandation en bloc, il est un point particulier que nous désirons ne pas laisser inaperçu. La vieille littérature française a, durant tout le moyen âge, exercé une influence considérable en Europe; ses productions poétiques, chansons de geste, romans d'aventures, poëmes de la table ronde, fabliaux, dépassant de beaucoup les limites de la France, ont été lues et même traduites à peu près partout. Un

véritable intérêt s'attache donc à recueillir ces monuments, qui ont eu, dans leur temps, succès et renom. Beaucoup sont parvenus jusqu'à nous, mais beaucoup aussi ont péri; et comme les bibliothèques étrangères, en raison même de la vogue dont ils ont joui, en contiennent encore aujourd'hui un bon nombre, nous demandons qu'on rapporte des notices exactes touchant ces œuvres, sur lesquelles nous avons un droit naturel.

Les recherches ainsi recommandées forment un ensemble considérable s'étendant à des objets divers : catalogues, notices, extraits, collations, étude de périodes obscures dans l'histoire médicale; mais l'Académie, qui a déjà eu des preuves considérables du zèle et de l'érudition de M. Daremberg, est convaincue d'avance que tout ce qui pourra être fait sera fait, espérant bien que cette mission ne sera pas moins fructueuse que celles qui l'ont précédée.

Signé à la minute : BOISSONADE, LE CLERC, GUIGNIAUT, et LITTRÉ, rapporteur.

L'Académie adopte le rapport.

Certifié conforme :

Le Secrétaire perpétuel,

NAUDET.

LE TEMPLE DE LA VICTOIRE SANS AILES [1].

Le temple de la Victoire sans ailes est situé en avant des Propylées [2], sur une terrasse haute de vingt-quatre pieds. On y monte par un escalier qui se raccorde avec l'escalier des Propylées par un petit soubassement.

Sur trois degrés s'élève une cella fermée de trois côtés; elle a en largeur un peu plus, et, en longueur, un peu moins de cinq mètres. L'entrée, à l'orient, est entre deux piliers qui soutiennent l'architrave, et qui étaient réunis aux antes des murs latéraux par une grille [3]. La cella est précédée d'un portique de

[1] Cet article est extrait de l'ouvrage de M. Beulé sur l'Acropole d'Athènes. Le premier volume paraîtra prochainement chez Firmin Didot.

[2] Τῶν δὲ Προπυλαίων ἐν δεξιᾷ Νίκης ἐστὶν Ἀπτέρου ναός. (Paus. *Att.* XXII.)

[3] Cette disposition rappelle ce que dit Pausanias d'un petit temple de Vénus à Corinthe : « Les prêtresses seules y entrent; les autres personnes peuvent regarder de l'entrée la déesse et de là lui adresser des vœux. » (*Corinth.* X.)

même largeur, composé de quatre colonnes ioniques ; elles correspondent aux deux piliers et aux deux antes de l'entrée; derrière, il y a un portique semblable.

Le portique de la façade était fermé lui-même sur les côtés : non-seulement la fermeture qui unissait les deux colonnes d'angle aux antes a laissé son empreinte, mais on remarque sur les bases que la partie qu'elle recouvrait n'a été que dégrossie.

Tout autour du temple règne une frise haute de quarante-quatre centimètres et ornée de sculptures; les frontons et le toit n'existent plus. Les deux portiques seuls ont encore leur plafond décoré de caissons.

Tout l'édifice est construit en marbre pentélique. Le fût des colonnes est d'un seul morceau; elles ont, avec leurs bases et leurs chapiteaux, un peu plus de quatre mètres; leur diamètre est de cinquante-deux centimètres à la base, de quarante-trois au sommet[1].

Comme on le voit par ces chiffres, le temple de la Victoire est fort petit; mais à défaut du grand aspect et de l'effet des temples doriques, il a de l'élégance et de la grâce. Le temps et la ruine semblent même y avoir ajouté plus de délicatesse en découpant inégalement les cannelures des colonnes : ce ne sont plus des lignes d'architecture, mais les plis légers et ondoyants d'une étoffe, qui justifient les expressions de Vitruve[2]. Sa grosseur réelle ainsi diminuée, la colonne paraît porter plus faiblement les belles volutes de son chapiteau : comme une femme, pour continuer la comparaison du même auteur[3], qui fléchit sous sa riche coiffure.

Mais de même que les idées de Vitruve sur l'ordre ionique, trop poétiques pour n'être point dérobées à la Grèce, n'ont qu'une importance littéraire, et nous prouvent que les anciens savaient quelquefois aussi bien que nous raffiner sur les questions d'art, de même il ne faudrait pas juger le temple de la Victoire sur des apparences qui ne sont qu'un jeu du hasard.

Quand la colonne était intacte, avec la suite de ses cannelures et toute la pureté de ses lignes, elle devait avoir un caractère

[1] Voyez les dessins de M. Landron dans le Voyage archéologique de M. Lebas, *Architecture*, 1re et 2e livraison.

[2] « Truncoque toto (columnæ) strias uti stolarum rugas matronali more demi« serunt. » (*Vitruv.* IV, 1.)

[3] « Capitulo volutas uti capillamento concrispatos cincinnos præpendentes « dextra ac sinistra collocaverunt. » (*Id. ibid.*)

différent, plus voisin de la fermeté que d'une mollesse efféminée. La proportion entre son diamètre et sa hauteur dépasse de peu la proportion de certaines colonnes doriques, des colonnes du temple de Némée, par exemple. A peine pourrait-on critiquer les deux piliers qui divisent le côté ouvert de la cella : ils sont minces et paraissent grêles; mais l'architrave qu'ils portent est assez légère pour qu'ils soient moins une nécessité de construction qu'un ornement qui encadre l'entrée à droite et à gauche; masqués, du reste, par les colonnes du portique, ils ne peuvent être vus que de côté, et leurs côtés, précisément, ont beaucoup plus de largeur.

La comparaison de l'ordre ionique et de l'ordre dorique conduit les modernes à des théories extrêmes, que les Grecs n'autorisent d'aucune manière. A l'un, seulement, nous reconnaissons la majesté et la force; à l'autre, nous n'accordons que l'élégance, et nous transportons en architecture comme une distinction de sexes. Si la différence eût été tellement tranchée, comment les anciens eussent-ils rapproché si volontiers des caractères opposés? Déjà, dans les Propylées, les deux ordres sont mêlés : à quelques pas des portiques doriques, le temple de la Victoire étalerait ses grâces « féminines. » L'harmonie naît difficilement des contrastes.

Il fut un temps, les noms en font foi, où la race dont Athènes fut le centre avait adopté particulièrement un ordre qui ne paraissait alors ni sans fermeté, ni sans grandeur. Si le dorique est plus sévère, l'on a vu, par le vestibule des Propylées, que l'ionique savait, auprès de lui, se dépouiller de sa richesse et se faire simple. Non-seulement il affecte la même simplicité dans le temple de la Victoire sans ailes, mais il offre, avec l'ordre intérieur des Propylées, la ressemblance la plus complète : le chapiteau est le même, les ornements sont exactement répétés, et répétés à la même place. Le principe de décoration est le même, c'est-à-dire que les ornements, au lieu d'être sculptés en relief comme dans le temple de Minerve Poliade, sont dessinés au trait sur les surfaces, et nécessairement peints. Les couleurs ne sont plus reconnaissables, il est vrai; mais on remarque sur les contours, ainsi délimités, comme une couche particulière. On conserve même dans le petit musée de l'Acropole un fragment curieux de la cymaise : le marbre a été rongé par l'air de la mer, ainsi qu'il arrive

aux parties tournées vers le sud; mais les palmettes, protégées évidemment par un enduit, n'ont pas été attaquées, de sorte qu'elles se détachent par une légère saillie, que l'on ne saurait toutefois confondre avec l'œuvre du ciseau. J'ai observé un accident analogue sur un fragment trouvé parmi les ruines de Sélinonte, qui sont exposées également à l'action corrosive du vent d'Afrique.

Dans la petite cella fermée par ses grilles, était la statue[1] de la Victoire sans ailes, tenant dans sa main droite une grenade, dans sa main gauche un casque : c'était une statue très-ancienne, en bois, comme la plupart de celles qui remontaient au premier temps de l'art. Le sculpteur Calamis, que l'on croit contemporain de Phidias, l'avait imitée à Olympie. Quand les Tégéates voulurent placer une Victoire auprès de la statue de Minerve, il la représenta sans ailes, « copiant, » dit Pausanias[2], « la statue de bois qui se trouve à Athènes. »

Dans son voyage en Laconie, il explique aussi pourquoi les Athéniens avaient ôté les ailes à cette déesse :

« Il y a à Sparte, dit-il[3], un Mars avec des fers aux pieds, statue *très-ancienne,* qui a été élevée dans la même intention que la Victoire sans ailes des Athéniens. Les Spartiates pensent que Mars ne les quittera jamais, puisqu'il est enchaîné; les Athéniens, que la Victoire restera toujours parmi eux, puisqu'elle n'a plus d'ailes. »

J'aime mieux cette explication que celle qu'a inventée Wheler[4] et qu'on a répétée souvent sur sa foi. « Le temple s'élevait à la place même d'où se précipita Égée lorsque son fils, vainqueur du Minotaure, oublia de changer ses voiles. Cette victoire s'appelle sans ailes, parce que le bruit n'en vint point à Athènes avant que Thésée l'apportât lui-même. »

Il serait curieux de voir la même idée chez deux peuples rivaux, et chacun d'eux montrant dans la manière dont il l'exprime son caractère naturel. Les Spartiates, plus violents, choi-

[1] Ὅτι δὲ Νίκης Ἀθηνᾶς ξόανον ἄπτερον ἔχον ἐν μὲν τῇ δεξίᾳ ῥοιὰν, ἐν δὲ τῇ εὐωνύμῳ κράνος ἐτιμᾶτο παρ' Ἀθηναίοις, δεδήλωκεν Ἡλιόδωρος ὁ Περιηγητὴς ἐν τῇ πρώτῃ περὶ Ἀκροπόλεως. (Suid. Νίκη Ἀθηνά, et Harpocration.)

[2] Παρὰ δὲ τὴν Ἀθηνᾶν πεποίηται Νίκη· ταύτην Μαντινεῖς ἀνέθεσαν. Κάλαμις δὲ οὐκ ἔχουσαν πτερὰ ποιῆσαι λέγεται, ἀπομιμούμενος τὸ Ἀθήνησι τῆς Ἀπτέρου καλουμένης ξόανον. (*Elid.* I, ch. XXVI.)

[3] *Lacon.* XV.

[4] 1723, traduction de la Haye, p. 127.

sissent l'impétueux Mars et l'enchaînent; les Athéniens préfèrent une jeune déesse et veulent la fixer dans leur ville par la ruse. Mais je crains que Pausanias aussi n'ait inventé cette explication. C'était un rapprochement naturel devant le Mars lacédémonien; mais, loin d'Athènes, on a droit de croire plutôt à un jeu de son imagination qu'à son exact souvenir.

Pour les Athéniens, on le voit par les textes[1], la déesse de la Victoire, c'était Minerve, et ils lui avaient consacré sous ce nom le petit temple dont il est question. La Victoire est un être allégorique, créé plutôt par la poésie et l'art que par la religion. Aristophane chante les ailes d'or de la Victoire[2]; Phidias la met dans la main de sa Minerve et de son Jupiter; les Béotiens la représentent sur leurs monnaies; mais le paganisme lui-même ne confondait point la personnification d'un fait avec la cause première de ce fait. Une femme ailée représentait par une image sensible cette idée abstraite que nous nommons victoire. On ne croyait point qu'elle se donnât elle-même et décidât des destinées des peuples. Les grands dieux la tenaient dans leur main comme un de leurs attributs; eux seuls en disposaient à leur gré. C'étaient Jupiter, Mars, Minerve que les mortels imploraient dans le danger. La Victoire, ailée ou sans ailes, n'était que le symbole du fait accompli.

En Attique, le dogme était plus précis encore. Minerve était la Victoire même : ce n'était pas un *surnom*, c'était son *nom*[3]; on ne disait pas Minerve Victorieuse, mais par la réunion énergique de deux substantifs, Minerve-Victoire[4]. Déesse de la force guerrière et de la sagesse, elle possédait la condition infaillible, l'essence même de tous les triomphes[5].

Adorée déjà sous plusieurs noms dans l'Acropole[6], elle l'était

[1] Νίκης Ἀθηνᾶς ξόανον ἄπτερον. (Suid. Harpoc. Νίκη Ἀθηνά.)
Ὅθεν ἡ Ἀθηνὰ Νίκη προσαγορεύεται. (*Etym. Magn.* in Νίκη.)

[2] Αὐτίκα Νίκη πέταται πτερυγοῖν χρυσαῖν.
Ois. 574.

[3] .....Ἥ μόνη τῶν ἁπάντων θεῶν ὁμοίως δὲ πασῶν οὐκ ἐπώνυμος τῆς Νίκης ἐστὶν, ἀλλ' ὁμώνυμος. (Aristid. *Orat. in Minerv.*)

[4] Ἀθηνὰ-Νίκη.

[5] Ὅθεν καὶ ἡ Ἀθηνὰ Νίκη προσαγορεύεται· νομιζομένης γὰρ αὐτῆς πολεμικῆς καὶ φροντικῆς ἀκόλουθον ἂν εἴη καὶ τὸ τὴν νικὴν αὐτῇ ξυνέπεσθαι· τὸ γὰρ ἐμφρονῶς πολεμεῖν νικητικόν. (*Etymol. Mag.* in v. Νίκη.)

[6] Παρθένος, Πρόμαχος, Πολίας, Ὑγιεῖα, Ἐργάνη.

en avant des Propylées sous cette nouvelle forme. Aussi croirais-je volontiers que ce nom de Victoire sans ailes ne fut inventé qu'à une époque postérieure, lorsque la tradition eût été obscurcie dans les souvenirs. On oublia Minerve, et on ne vit plus que la Victoire ; et, comme partout on la représentait sous la forme d'une jeune femme aux longues ailes d'or, on s'étonna de cette différence, on voulut se l'expliquer ; l'imagination fit le reste. A Mégare, les exégètes avaient mieux conservé la tradition[1].

Pendant que Minerve était dans le temple, gage éternel de la puissance athénienne, sur la frise extérieure étaient représentés les combats où elle avait assuré l'avantage à son peuple ; et, sur la balustrade de marbre qui entourait le temple, on voyait toute la troupe des Victoires personnifiées, messagères ailées qui, par l'ordre de Minerve, se pressaient, s'envolaient, accouraient de toutes parts à Athènes, pour y répandre la joie et l'orgueil.

Il n'y aura donc point de vaine subtilité à voir dans ces diverses compositions le développement d'une même idée : dans le temple, la Divinité, principe de la victoire ; au dehors, les hommes qu'elle protége et l'action qu'elle conduit ; détachés du temple, les Génies, image divinisée de chaque victoire, qui franchissent de leur vol le temps et l'espace, et qui s'appellent Marathon, Salamine, Platées.

La frise qui courait tout autour du temple n'orne plus que deux de ses côtés. La frise du nord et celle de l'ouest sont maintenant au Musée britannique ; leurs moulages en terre cuite avaient été envoyés ; mais en les posant, on brisa celui de l'ouest.

Ces charmantes sculptures, par leur relief même et par la petitesse du monument furent à la portée de tous les barbares qui possédèrent l'Acropole : aussi ont-elles été mutilées sans pitié. Les têtes, les bras, les ornements, tout ce qui se détachait en saillie a été brisé, et, s'il en reste assez aujourd'hui pour juger de leur beauté, il en reste trop peu pour qu'on puisse comprendre les sujets qu'elles représentent. Je pense surtout à la frise de la façade orientale, qui, si elle était complète, serait peut être également un énigme pour nous, puisqu'aucun auteur ancien n'en a parlé, mais que son état de dégradation rend inexplicable. Ceux même

[1] Ce fut bien la Minerve-Nicé, et non une victoire sans ailes, qu'ils nommèrent à Pausanias. *Καὶ ἕτερον ἐνταῦθα ἱερὸν Ἀθηνᾶς πεποίηται, καλουμένης Νίκης. Τάδε τοῖς ἐξηγηταῖς.....* (*Att.* XLII.)

qui ont essayé de donner des noms à toutes les figures ont été forcés d'avouer[1] qu'ils avaient sous les yeux un mythe inconnu.

Vingt-quatre personnages remplissent la scène; et, comme le fragment de l'angle nord-est n'a pas encore été retrouvé, on peut porter ce nombre à ving-huit. Au milieu, on voit une femme debout, d'une taille plus élevée. Son bras gauche ramène vers le corps un bouclier : son bras droit est étendu comme s'il avait tenu jadis une lance. Ces attributs, la place que cette figure occupe au centre du sujet, annoncent Minerve, à laquelle le temple était consacré. De chaque côté de Minerve sont deux hommes assis, l'un sur un rocher, l'autre sur un trône, les pieds posés sur un tabouret. Il est vraisemblable que, de même qu'au Parthénon et sur le temple de Thésée, les personnages assis sont des divinités; on pourrait peut-être nommer Jupiter et Neptune, ce dernier sur le rocher de l'Acropole, où Minerve l'a admis à partager ses honneurs. A droite et à gauche des dieux[2], se tiennent deux groupes composés chacun de trois femmes et de deux hommes, qui se font symétriquement pendant. On peut encore conjecturer que ce sont les héros protecteurs de l'Attique et les femmes dont le nom était consacré par les traditions religieuses. Toutes ces figures occupent le centre de l'action; elles président, en quelque sorte, au drame qui se passe aux extrémités de la frise. Quel est ce drame[3]? Y en a-t-il un seul?

[1] .....Scheint jeder Versuch einer weiter eingehenden Deutung aufgegeben werden zu müssen. (*Die Akropolis von Athen,* par MM. Ross, Schaubert et Hansen, p. 13.)

[2] Spon dit, avec sa légèreté ordinaire : « La frise est chargée de petites figures d'assez bonne main, dont il y en a une assise et neuf ou dix debout, devant et derrière. » (P. 417.)

[3] M. Lenormant pense que l'on a représenté, du côté gauche, le dévouement d'Aglaure, fille de Léos, que l'opinion populaire confondait avec la sœur de Pandrose. Cette confusion permettait à l'artiste de ramener, comme sur tous les monuments de l'Acropole, la famille de Cécrops. Aglaure s'était immolée pour assurer la victoire à ses concitoyens, comme Codrus à Athènes et les Décius à Rome : les jeunes Athéniens venaient sacrifier sur son autel au moment de porter les armes pour la première fois.

Du côté opposé, M. Lenormant est frappé de la ressemblance que présente une figure assise avec l'Oreste du vase d'argent connu sous le nom de vase Barberini ou Corsini. (Voy. Winckelm. *Monum. inéd.* pl. 151.) Oreste fut absous par l'Aréopage, et le rocher de l'Aréopage est, en effet, voisin du temple.

Dans l'art chrétien, le jugement de Salomon, le plus difficile de tous les jugements, est comme le type de la justice. Il en serait de même, selon M. Lenormant, du jugement de l'Aréopage osant déclarer qu'il est permis de tuer sa mère

Y en a-t-il plusieurs? A sa droite, le spectateur voit une figure drapée et assise, que deux femmes cherchent à entraîner; à gauche, au contraire, trois femmes qui accourent avec un mouvement assez vif. Derrière elles, un enfant nu et ailé est tenu par deux autres femmes : on pense naturellement à l'Amour.

On comprend que devant ces charmantes sculptures la curiosité s'éveille et leur demande le secret que leur mutilation a scellé; on comprend que l'imagination cherche à animer les personnages, à surprendre le drame qu'ils jouaient, lorsque la main des barbares a fait disparaître leurs pantomimes, leurs costumes, l'expression de leurs visages. L'amour de l'antiquité doit même prolonger ces efforts et ces combinaisons; mais c'est là un plaisir personnel, et je n'ai point le droit de mettre mes fantaisies à la place de l'histoire [1].

pour venger son père. N'est-ce pas, en effet, la plus terrible de toutes les questions judiciaires? Et il est à remarquer que jamais les anciens, même les poëtes tragiques, n'ont osé la trancher.

Cette représentation dramatique de l'idée de justice n'a rien que de nécessaire sur le temple de la Victoire, surtout lorsque tant de réclamations s'élevaient de tous les points de la Grèce contre la puissance des Athéniens et contre leur domination. Comme pendant à l'idée de justice, on aurait l'idée du dévouement achetant la victoire.

Je laisse à M. Lenormant le mérite et la responsabilité de cette explication.

[1] Je me suis rappelé, devant cette frise, la fable que raconte Athénée : les dieux donnant à la Victoire les ailes de l'Amour :

.....Ἀποκόψαντες αὐτοῦ πτερὰ,
Ἵνα μὴ πέτηται πρὸς τὸν οὔρανον πάλιν,
Δευρ' αὐτὸν ἐφυγάδευσαν ὡς ἡμᾶς κάτω·
Τὰς δὲ πτερύγας ἃς εἶχε τῇ Νίκῃ φορεῖν
Ἔδοσαν.

Aristoph. cité par Athénée, p. 563.

Voici comment on pourrait voir ce sujet représenté sur le temple : Minerve est au milieu de la scène; encore irritée de l'attentat de Vulcain, elle demande que l'Amour soit chassé du ciel et qu'on donne ses ailes à la Victoire. La Victoire deviendra sa messagère et annoncera d'un bout du monde à l'autre les triomphes qu'elle promet à son peuple. Le grand Jupiter l'écoute; Neptune, assis sur le rocher de l'Acropole, où il vient d'être admis, Neptune est de son avis; les héros protecteurs de l'Attique les entourent et se réjouissent. En vain les trois Grâces, vêtues comme les a vêtues Socrate, accourent pour défendre la cause de l'Amour. Déjà la Force et la Violence, ministres de Jupiter, l'ont saisi, quoiqu'il lève une main suppliante; l'arrêt va s'exécuter, et, du côté opposé, Iris et Hébé font lever de son siége la jeune Victoire pour la conduire auprès de Minerve.

Ce n'est qu'un roman, je le sais, et un roman qui n'a pas un caractère assez sérieux pour figurer sur la frise d'un temple. Il m'a paru seulement curieux de

Si le sujet de la frise orientale est un mystère, la beauté des sculptures, malgré leur état, n'échappe à personne. Les figures du milieu et des extrémités ont particulièrement souffert, et l'on n'y peut admirer que quelques draperies, leur pose, le mouvement général. Mais les deux groupes intermédiaires, composés chacun de cinq personnages qui se tiennent debout, sont beaucoup mieux conservés : les femmes n'ont perdu que la tête et une partie des bras. L'élégance des ajustements, la finesse des plis, ce mouvement si cher aux artistes grecs, qui font fléchir une jambe pour donner plus de souplesse et de variété à la draperie, la tunique, qui, nouée à la ceinture par l'extrémité, se double[1] et tombe mollement sur les hanches, tout cela se voit encore, et l'on ne sait ce qui doit étonner davantage de la délicatesse du ciseau qui a rendu ces détails sur une si petite échelle ou de la largeur du style qui a créé une grandeur que semblaient interdire les dimensions réelles.

Cette remarque s'applique également aux hommes, et surtout à ceux qui se trouvent derrière Neptune. L'un, qui paraît un jeune homme, est presque entièrement nu ; un léger manteau, retenu sur l'épaule gauche, passe derrière les reins et vient s'enrouler au-dessus du genou. Le poids du corps repose sur la jambe droite ; l'autre jambe, ramenée en arrière, ne touche à terre que par la pointe du pied : aussi le corps, porté en avant, s'appuie-t-il fortement sur un bâton ou sur une lance, le long de laquelle le bras s'allonge élégamment. La simplicité de cette pose, la beauté des formes, le sentiment et l'arrangement si parfait de l'ensemble, font de ce petit morceau un chef-d'œuvre.

L'autre personnage paraît au contraire d'un âge mûr : les hanches sont peu accusées, la taille plus forte ; sa tenue est pleine de calme et de gravité. Le torse est nu, mais la partie inférieure du corps est étroitement serrée par un manteau dont la plus grande partie s'enroule autour du bras gauche et retombe en plis harmonieux. Le mouvement des jambes et des draperies si justes qui les couvrent rappelle singulièrement l'*Aristide* du musée de Naples et le *Sophocle* du palais de Latran.

Les trois autres côtés de la frise représentent des combats, et

trouver le récit d'Aristophane développé sur le marbre par un jeu d'imagination ; mais cette note n'a pas d'autre importance.

[1] Διπλοΐδιον.

l'animation des sujets fait un contraste complet avec le calme majestueux de la façade. Au nord et au sud, les Athéniens sont aux prises avec des barbares, que leur habillement fait facilement reconnaître; à l'ouest, comme les combattants sont nus, on est porté à croire que c'est un engagement entre les Athéniens et d'autres Grecs.

Au milieu du silence des auteurs anciens, on ne peut prétendre deviner quelles batailles les artistes ont voulu retracer. Certains savants[1] nomment la double victoire de Cimon à l'embouchure de l'Eurymédon, d'autres[2] Marathon et Platées. Les premiers verraient alors sur la frise occidentale les Grecs asiatiques, Lyciens et Cariens par exemple, qui suivaient les satrapes; les seconds, les alliés que le grand Roi avait trouvés dans le nord de la Grèce. D'après un des systèmes, il y aurait unité de sujet; l'autre accepterait des victoires et des époques différentes. Des deux parts, les preuves manquent et les objections se balancent. Outre que la victoire de l'Eurymédon fut en grande partie une victoire navale, ce qui me ferait préférer l'opinion de M. Leake, c'est cette considération qu'un temple est plutôt élevé pour attester la puissance d'une divinité que pour rappeler les exploits d'un homme : une démocratie jalouse[3] et les sentiments religieux sont d'accord sur ce point. Assurément des triomphes différents sur différents ennemis donnent une plus grande idée de cette puissance et flattent mieux l'orgueil national. Dans cet esprit, je souhaiterais même pouvoir reconnaître sur la façade occidentale une troisième guerre entre Athènes et un peuple grec. Cela n'a rien d'invraisemblable, puisque dans le Pœcile on avait peint[4] la défaite des Spartiates à Œnoé, et dans le portique des douze dieux[5] la bataille de Mantinée.

Au reste, on se demande comment les anciens pouvaient distinguer de pareils sujets autrement que par la tradition. En sculpture, la représentation d'un combat, surtout tel que l'exigeait une frise grecque, était un lieu commun, une suite de groupes qui offraient à l'art une variété et des ressources infinies, mais rien

[1] Ross, Schaubert et Hansen, *Die Akropolis*, p. 15.

[2] Leake, *Appendix XV*, p. 533.

[3] « The democratic jealousy of the Athenians would hardly have permitted so direct and immediate an honour to have been conferred on Cimon. » (*Ibid.* p. 533.)

[4] Paus. *Att.* XV.

[5] *Id. ibid.* III.

de distinctif qui marquât le temps et le lieu. Le peintre fera facilement reconnaître la bataille de Marathon par le paysage[1], par les marais où les Perses se précipitent, par les vaisseaux phéniciens qui essayent en vain de les recueillir; mais tous ces détails sont interdits au sculpteur qui décore un temple. Les personnages mêmes sont sur un seul plan et ont une égale importance : ce n'est pas un combat général, mais une série de combats singuliers. Ici, il est vrai, les costumes indiquent des Perses; mais les Perses ont compté plus d'une défaite. Entre Grecs, au contraire, la couleur des manteaux, les signes peints sur les boucliers[2] maintenaient pour des yeux exercés la distinction des peuples; mais les Grecs s'étaient mesurés en tant de lieux! Enfin, si l'on retraçait des épisodes, des portraits célèbres, les contemporains seuls en avaient le secret; les âges suivants en étaient réduits à la tradition. Faut-il nous étonner de notre incertitude quand cette tradition nous manque?

L'art, il faut l'avouer, ne perd rien à cette lacune, qui ne préoccupe que l'histoire. Qu'importent le lieu, le nom, la date? Le combat en est-il moins animé, les guerriers sont-ils moins bien groupés, leurs formes moins belles, l'imitation de la nature dans le développement de sa force moins parfaite?

La frise méridionale est celle qui a le moins souffert ; on y compte vingt-huit figures, dont sept seulement sont devenues à peu près méconnaissables. Je n'entreprendrai point une description minutieuse, qui n'apprendrait rien à personne. L'imagination se rend aisément compte d'une série d'engagements où, avec des mouvements et des succès divers, chacun attaque ou se défend.

Le moment choisi par l'artiste est celui de la défaite : déjà plusieurs barbares ont succombé; étendus à terre, ils sont foulés aux pieds par les chevaux. D'autres, blessés ou désarmés, vont recevoir le coup mortel. Mais c'eût été répandre sur la composition générale trop de monotonie que de ne pas donner quelquefois aux Perses de l'énergie et une apparence d'avantage. On en voit

[1] ..... Ἐς τὸ ἕλος ὠθοῦντες ἀλλήλους..... ἔσχατα δὲ τῆς γραφῆς νῆές τε αἱ Φοίνισσαι καὶ τῶν βαρβάρων τοὺς ἐσπίπτοντας ἐς ταύτας φονεύοντες οἱ Ἕλληνες. (Paus. *Att.* XV.)

[2] Les Messéniens vinrent surprendre Élis, qui attendait un secours lacédémonien, et ils les trompèrent. Σημεῖα ἐν ταῖς ἀσπίσι Λακωνικὰ ἔχοντες. (Pausanias. *Mess.* XXVIII.)

un en effet, d'une taille élevée, qui de son genou presse un Grec renversé et lève le bras pour l'achever : c'est un chef sans doute, et son courage, autant que les riches draperies qui s'agitent autour de lui, l'a signalé à trois Grecs, qui volent au secours de leur compagnon; un d'eux lui a même déjà saisi le bras. Malheureusement, cette partie où la composition semble avoir plus d'étendue est fort endommagée; il en est de même de la scène suivante, où un Perse tombe avec son cheval. Dans les autres groupes on peut admirer certains détails, particulièrement les formes des guerriers grecs, qui sont complétement nus; car l'on ne peut compter pour un vêtement la courte chlamyde qui vole derrière leurs épaules ou qu'ils ont enroulée autour de leur bras gauche pour parer les coups de l'ennemi.

La frise du nord, qui représente un sujet analogue, donnerait lieu aux mêmes remarques. C'est celle qui a été emportée en Angleterre, et qu'on a remplacée par un moulage en terre cuite. Les morceaux furent retrouvés par lord Elgin dans les murs d'une poudrière turque. Alors, pour la première fois, on découvrit l'erreur des anciens voyageurs qui avaient vu ce petit temple debout et avaient parlé d'un combat d'Amazones. Le costume efféminé, les formes quelquefois délicates, l'action molle que l'artiste a donnée avec intention aux Perses, l'état de ruine[1] surtout de ces bas-reliefs, pouvaient tromper un coup d'œil rapide comme celui qu'on jetait dans ce temps-là sur les plus belles choses. Peut-être même un bouclier échancré, semblable à ceux des Amazones, un seul, que tient un Perse agenouillé, a-t-il contribué à cette illusion; mais, lorsqu'on eut retrouvé et vu de près ces marbres précieux, on reconnut que toutes les figures bien conservées étaient des hommes, ce qui n'engageait nullement à croire que celles qui étaient ruinées fussent des femmes. La barbe chez quelques-uns, le grand cimeterre oriental, la tiare, la tunique à manches, le vêtement plissé des jambes[2], ne diffèrent en rien de tout ce qu'on observe sur la grande mosaïque de Pompéi.

La frise de l'ouest est également à Londres; mais elle est pres-

[1] «..... Fregio carico di bassi rilievi di ben effigiate figurine, ma mancanti « tutte della testa. » (Corn. Magni. p. 55.)

Comme au Pœcile :

..... braccatis illita Medis

Porticus

que entière, tandis que les deux tiers de celle du nord sont complétement effacés [1].

Ce qui m'a frappé surtout, c'est le caractère général de cette bataille, qui est engagée avec une violence et une fureur que l'on ne remarque point dans les deux autres. Il est possible, je le sais, que cela tienne uniquement à ce que différents artistes ont peut-être travaillé à cette frise; un talent plus fougueux se serait chargé de ce côté. Mais ce n'est point prêter à l'art grec des beautés trop raffinées que de supposer que la sculpture suit fidèlement l'histoire. Elle fait combattre plus mollement ces Mèdes, que l'on égorgeait par troupeaux, mais réserve toute sa force pour mettre dignement aux prises des Grecs qui ont la même force, le même courage, les mêmes armes. Ils se précipitent en heurtant leurs boucliers, assènent des coups terribles, se disputent avec acharnement leurs morts. Pas un ne fuit, pas un ne recule; les blessés eux-mêmes, au lieu de demander grâce, se défendent encore sous le pied qui les presse.

Comme dans le Parthénon, comme dans le temple d'Apollon Epicourios à Bassæ, la direction de la frise sur les côtés du temple est de l'ouest à l'est, c'est-à-dire que la marche du combat, partant de la façade postérieure, aboutit à droite et à gauche du fronton principal. De sorte que l'artiste, dans l'arrangement des personnages et de leurs poses, avait à observer une triple convenance qui devenait une triple difficulté.

Il fallait d'abord que les combattants se fissent face les uns aux autres, sous peine de ne pouvoir combattre; malgré cela, il fallait faire sentir un entraînement général de l'action vers l'orient, et enfin il fallait, autant que possible, présenter de face ou de trois quarts chaque personnage au spectateur, les morts eux-mêmes : car une série de profils prête peu au développement de formes et de muscles que l'on demande à la sculpture. Avec quel art, quelle variété, quelle aisance surtout, l'artiste ne s'est-il pas joué au milieu de tant d'entraves! Je ne parle ni de la nature, si exactement copiée, ni du goût, dont les lois les plus délicates sont toujours respectées. C'est là peut-être ce que n'ont pas assez remarqué ceux qui comparent [2] la frise du temple de la Victoire sans ailes avec les bas-reliefs de Phigalie.

[1] *Die Akropolis*, pl. XI.

[2] Ross, Schaubert et Hansen, *ibid.*

A Phigalie, quelque habile que soit une main qui avait sans doute travaillé aux sculptures du Parthénon, on reconnaît une tendance fâcheuse : le besoin de renouveler des sujets aussi usés que l'étaient alors des combats d'Amazones et de Centaures, le désir surtout de faire non pas mieux, mais autrement que les grands maîtres de l'art. De là une exagération qui fausse la nature; de là une recherche maniérée que le goût réprouve toujours; de là ces Centaures qui mordent à la gorge et ruent tout en même temps dans les boucliers; ces Amazones aux poses prétentieuses, que l'on renverse de cheval par les pieds, et dont les accidents sont plutôt ridicules que tragiques. Beaucoup de détails sont tourmentés, invraisemblables, et lorsqu'on voit l'ensemble de ces bas-reliefs à côté des sculptures du Parthénon [1], c'est alors surtout qu'on remarque une véritable décadence : tant il est vrai que le mauvais goût est de toutes les époques !

Les sculptures du temple de la Victoire, au contraire, sont d'un style pur, sévère, irréprochable : c'est le sentiment grec, avec toute sa mesure et son admirable instinct du vrai. Que ne les compare-t-on plutôt aux bas-reliefs du temple de Thésée, qui ont le même caractère, la même beauté, et qui sont peut-être de la même époque ?

J'ai fait allusion tout à l'heure aux couleurs dont avaient pu être revêtues certaines parties de la frise. Je dois dire cependant qu'il n'en reste absolument aucune trace. L'air corrosif de la mer, le marteau des Turcs, la chaux qui fixait la moitié de ces débris dans le mur d'une poudrière, ont enlevé la surface même et comme l'épiderme du marbre ; mais les restes de peinture que l'on voit sur la frise du Parthénon, sur la frise occidentale du temple de Thésée, autorisent je crois, cette induction. Cependant je ne parle que du fond de la frise, des armes, des draperies; là seulement on a trouvé de la couleur. Le nu restait-il blanc? était-il revêtu d'une teinte légère? C'est encore un problème. Lorsque

[1] L'Angleterre a *donné* à la Grèce les moulages en plâtre de toutes les sculptures du Parthénon enlevées par lord Elgin; les moulages de la frise de Phigalie, réunis à Athènes dans la même salle, sont exposés à une comparaison fâcheuse, mais instructive.

Pendant que Phidias, Alcamènes et Panœnus ornaient le temple d'Olympie, des sculpteurs d'un moindre mérite allèrent, avec Ictinus, en Arcadie. Leur œuvre m'a toujours semblé trahir la prétention d'éclipser Phidias lui-même.

les bas-reliefs étaient taillés dans la pierre, on ajustait aux personnages féminins des têtes, des mains, des pieds, en marbre blanc: probablement ce n'était pas pour les peindre comme on avait peint la pierre. C'est ce qui est arrivé à Sélinonte, non pas dans ces temples archaïques où l'art est encore grossier et primitif, mais au temple plus moderne, dont les sculptures annoncent déjà par leur beauté le commencement du siècle de Phidias.

Lorsqu'en 1835 on détruisit la batterie qui s'élevait devant les Propylées, on trouva successivement de grosses plaques de marbre d'un peu plus d'un mètre de haut, entières ou en fragments, sur lesquelles étaient sculptées en relief des femmes ailées. Des trous de scellement montraient que ces plaques avaient dû être unies entre elles par les côtés et fixées par en bas sur quelque surface. La tranche supérieure, au contraire, percée de petits trous réguliers supportait une grille de métal à laquelle la balustrade de marbre servait de soubassement. MM. Hansen et Schaubert, à qui revient l'honneur d'avoir découvert et relevé le temple de la Victoire, remarquèrent au bord de la terrasse, sur les dalles de marbre, une rainure d'un poli et d'une couleur différente; sa largeur correspond exactement à la largeur des plaques dans lesquelles les bas-reliefs sont taillés comme dans des cadres. Il y avait, en outre, des traces de scellement, et comme ce côté de la terrasse est précisément celui qui domine l'escalier des Propylées, ils ont conclu avec raison qu'il y avait là une balustrade formée par une série de sculptures qui regardaient l'entrée de l'Acropole et lui servaient de magnifique décoration.

Plus tard, on a découvert des fragments du même genre, dont un surtout est assez complet et d'une grande beauté. Je viens moi-même de trouver trois morceaux d'une nouvelle Victoire, un pied, une draperie, une aile; le bras d'une autre Victoire qui tient un bouclier; le torse d'une troisième dont les deux mains semblent avoir porté ou présenté quelque objet. Tous ces fragments sont réunis dans la cella même du petit temple; c'est là que cette troupe charmante attend que la main d'un artiste la restaure et lui redonne la vie.

Sur la plaque la plus considérable, on voit un taureau qui se cabre; une Victoire, qui le masque en partie, le retient avec effort; ses jambes sont écartées; le corps se rejette en arrière comme pour résister à l'impétuosité de l'animal, qui l'entraîne à

demi. En avant de ce groupe, une autre Victoire s'élance vivement : son bras gauche est levé en signe de triomphe, ses ailes sont étendues, ses draperies agitées par la rapidité de ses mouvements : on dirait qu'elle va prendre son vol.

Le même sujet se retrouve sur deux bas-reliefs à Rome et à Florence; celui de Florence surtout est une copie manifeste : seulement je ne me rappelle pas si les femmes ont ou non des ailes; au Vatican, elles n'en ont pas. Lorsque ces représentations étaient ainsi détachées, on ne pouvait y voir autre chose qu'une victime destinée au sacrifice qui s'échappe, et deux prêtresses ou deux figures allégoriques, dont l'une s'efforce de retenir l'animal, tandis que l'autre s'enfuit effrayée. A Athènes, au contraire, à côté du temple de la Victoire, le sujet devient plus précis; que ce soit le taureau de Crète ou le taureau de Marathon, ce sera toujours un triomphe remporté par un héros athénien, et l'on ne comprend pas pourquoi la peinture allégorique de ce triomphe marquerait la fuite et l'effroi. Du reste, le mouvement de la Victoire qui précède le taureau, son élan résolu, la hardiesse et les jets de sa draperie, trahissent plutôt l'ardeur que la crainte, et j'y vois plus volontiers un être immortel qui part pour annoncer une nouvelle glorieuse qu'une femme qui fuit devant un danger.

On remarque à la ceinture des deux Victoires de petits trous destinés à recevoir des ornements de métal.

Quelque justement admiré que soit ce bas-relief, il y a dans la pose un peu théâtrale de la première Victoire, dans ses draperies tourmentées, une prétention à l'effet qui ne laisse point l'esprit complétement satisfait. Il y a de la tournure et le style est hardi, mais aux dépens de la simplicité.

Le second cadre, dont il ne reste que la moitié, renferme un des plus délicieux morceaux de l'art antique : la Victoire qui *délie ses sandales* [1]. En équilibre sur la jambe gauche à demi fléchie, soutenue par le faible battement de ses ailes entr'ouvertes, elle se penche en levant la jambe droite; sa main tient délicatement les bandelettes qui attachent la sandale au-dessus du pied. L'autre bras, étendu, soutient le manteau, qui a glissé et laissé découvertes les épaules et la poitrine, qu'une étoffe transparente

[1] M. Ross l'appelle *Die Sandalenbinderinn;* mais on fait difficilement un nœud avec une seule main, tandis qu'on le défait très-aisément : c'est un détail, du reste, peu important.

semble destinée, non pas à voiler, mais à mieux faire voir. La ceinture est dénouée; les plis, après avoir modelé finement les contours des reins, se dérangent et mettent à nu une partie du flanc, ou, pour mieux dire, ce ne sont pas des plis, c'est un souffle qui court légèrement sur des formes d'une pureté admirable, comme il riderait la surface d'une onde tranquille. Sur les jambes, au contraire, que le manteau enveloppe encore, la draperie a plus de consistance; tout en accusant les formes, elle les voile, mais en même temps elle garde une finesse moëlleuse en accord avec le reste de l'ajustement. Mille plis et replis se forment, s'accompagnent, se séparent, se confondent, légers, naturels, pleins d'ampleur, de grâce et d'harmonie. Jamais le ciseau n'a rencontré plus heureusement la vérité jusqu'à l'illusion. Le marbre semble une substance transparente où s'est reflétée et fixée la conception idéale de l'artiste. Ajoutez une blancheur enchanteresse que le temps a respectée, en jetant seulement sur les fonds quelques ombres dorées.

La critique que je soumettais plus haut aux admirateurs de la Victoire *au Taureau,* je sais qu'on pourra me l'adresser à mon tour. N'y a-t-il pas aussi de la recherche et de la manière dans cette figure? Je l'avoue, et le contraire devrait plutôt surprendre. Il y a dans ces deux morceaux la même tendance comme il y a peut-être la même main; mais ce qui fait la différence, c'est le succès.

Le propre des écoles qui commencent, non pas la décadence, mais le raffinement de l'art, c'est l'inégalité; les difficultés qu'elles se créent à plaisir pour en triompher deviennent parfois des écueils, et *l'effet* qu'elles poursuivent avec amour a ses caprices et ses fuites. Mais lorsque le but est heureusement atteint, l'œuvre a une beauté qui frappe, parce qu'elle a voulu frapper, et un charme d'autant plus puissant qu'il a été plus cherché. L'artiste a rêvé sous des voiles transparents[1] un beau corps, dont les formes pures se dessinent, s'accusent, se révèlent, en paraissant se cacher, mélange de volupté et de pudeur; il a voulu traduire cette illusion sur le marbre. — Eh bien! il a admirablement réussi. Dès lors la re-

[1] Le pendant de cette Victoire, bien propre à montrer comment le même principe mène à des résultats différents, ce sont ces ridicules statues des élèves du Bernin qui remplissent une chapelle de Naples, Santa Maria della Pietà de' Sangri : la *Pudeur* sous un linge mouillé, le *Christ* dans son linceul, le *Vice* dans un filet.

cherche est devenue un art infini et une grâce idéale. Ce n'est plus la grande école de Phidias ; mais la beauté n'a-t-elle qu'un principe et qu'un moule dans la nature comme dans l'art? Après la Vénus de Milo, la Vénus de Médicis n'est-elle pas aussi un chef-d'œuvre ?

La tête de la Victoire *à la Sandale* a été brisée. Au-dessus du cou, on voit peintes en rouge sur le fond uni deux ou trois petites boucles de cheveux. Quelque partisan que je sois de la couleur, quelque persuadé de l'existence de la couleur sur la chevelure de certains antiques[1], j'ai toujours tenu pour suspectes ces traces si nettes et si spirituellement placées. La couleur antique, appliquée à l'encaustique sur les surfaces lisses, forme un enduit, une croûte légère : c'est ainsi qu'on la retrouve constamment. Ici, au contraire, il n'y a qu'un coup de pinceau rapide, une teinte passée sur le marbre, inégale et laissant dans l'épaisseur même de la ligne des parties blanches. Je ne critique point le dessin, par égard pour son auteur, encore vivant peut-être. Mais n'est-ce pas un prodige, quand les couleurs des autres bas-reliefs et du temple tout entier ont disparu, qu'il soit resté en un seul endroit lisse, c'est-à-dire plus exposé qu'un autre, non pas quelques points, non pas quelques parcelles colorées, mais des traits suivis, précis, que vingt-quatre siècles n'ont pas altérés. Ces raisonnements sont inutiles, au reste; les faits parlent plus éloquemment. MM. Ross, Schaubert et Hansen, qui découvrirent eux-mêmes ce bas-relief, dans la description[2] qu'ils en donnent, ne parlent pas de cette couleur si visible ; eux pourtant qui regrettent de n'en avoir trouvé ni sur le temple ni sur la frise, qui sont des partisans si convaincus de la polychromie, et qui en ont cherché minutieusement la preuve sur chaque pierre du monument. Ceux qui assistèrent aux fouilles[3] ne la remarquèrent pas davantage. Lorsqu'un fragment est mis au jour, l'action de l'air fait disparaître d'ordinaire les cou-

[1] Les filles de Balbus avaient les cheveux dorés ; la Vénus de Médicis les avait peints en rouge.

[2] P. 14 et 18.

[3] M. Pittakis, conservateur des antiquités d'Athènes, qui ignore, du reste, quand cette peinture parut pour la première fois.

Il est bon de faire remarquer que les artistes de tous les pays passent des journées entières, des mois, dans l'Acropole, dessinant, peignant, mesurant les ruines à leur aise, et les sculptures ne sont point enfermées, mais réunies dans la cella ouverte et toujours accessible du petit temple.

leurs que l'humidité de la terre avait conservées; il serait assez étrange qu'elle fît revivre celles qui avaient disparu.

Une quatrième Victoire, moins complète que les autres, se présente de profil, et rappelle par sa pose la Victoire des monnaies béotiennes. Droite et calme, elle étend son bras mutilé comme si elle avait présenté une couronne. Un voile léger, mais chaste, dessine ses formes pleines de fermeté. Les plis tournent sur la hanche, serrés entre les deux jambes, dont l'une fléchit gracieusement. Il y a dans cette sculpture plus de simplicité que dans les précédentes; un goût sévère lui donnera peut-être la préférence.

Je ne décris point les fragments plus petits qu'on a trouvés encore, des ailes, des membres nus ou drapés, des ornements; ici, une épaule percée de trous réguliers pour recevoir un ajustement de métal; là, les pieds croisés d'une femme assise, ou bien un autre pied qui s'est posé sur un rocher (l'Acropole?); plus loin, un sein sur lequel des bandelettes croisées serrent la tunique, comme dans les statues de Diane: partout de l'art, de la variété, de la délicatesse, mais partout aussi la plus complète obscurité.

Ces Victoires, qui s'envolent, arrivent, se posent sur l'Acropole, délient leurs sandales, sont levées, sont assises, tendent des couronnes, représentent-elles un seul mythe, une seule action? Ou bien accourent-elles des différents points du monde et viennent-elles se ranger autour de la grande Victoire, de Minerve, dont elles sont les messagères? Et quand le peuple athénien monte l'escalier des Propylées, lui disent-elles par leur pose allégorique, par des inscriptions[1] ou par la seule force de la tradition : « Je suis Marathon, je suis Salamine, je suis l'Eurymédon; je viens de Thrace, je viens de Lesbos, je viens de Sphactérie. » Flatteurs muets, que l'on imitait moins éloquemment à la tribune du Pnyx.

Que cette balustrade soit postérieure au temple lui-même, c'est ce dont on se convaincra facilement en comparant ses sculptures avec celles de la frise; non-seulement le style, mais le principe même en est tout différent. Autant que nous pouvons nous faire une idée des époques de l'art grec et de la manière de ses grandes

[1] C'est ainsi que dans la Lesché de Delphes Polygnote avait écrit le nom de chacun des personnages de ses tableaux. (Paus. *Phoc.* XXV, XXVI.)

écoles, les Victoires sont plus près du siècle de Lysippe que du siècle de Phidias; aussi l'opinion de M. Ross[1] n'a-t-elle rien d'invraisemblable : il croit que cette décoration fut ajoutée par l'orateur Lycurgue[2], ce grand administrateur qui s'était proposé Périclès comme modèle, qui amassa dans le trésor public six mille cinq cents talents de plus que lui, et enrichit Athènes de monuments et d'œuvres d'art de toute sorte.

Il est également impossible de déterminer avec certitude l'époque à laquelle le temple de la Victoire a été construit.

On sait que son emplacement était consacré par une antique tradition : « La mer, dit Pausanias[3], se découvre de cet endroit, et c'est de là qu'Égée se précipita lorsqu'il aperçut les voiles noires du vaisseau qui revenait de Crète. » D'autre part, la statue de la Victoire était en bois[4], c'est-à-dire fort ancienne, comme toutes les statues de ce genre; les auteurs manquent rarement à nous en avertir[5]. En conclure qu'il y a eu un temple avant les guerres médiques, que ce temple a été détruit par Xerxès, et en voir les restes dans quelques fragments d'ordre ionique trouvés au-dessous des Propylées, c'est ce que chacun est libre de faire, suivant sa fantaisie; mais cela jetterait peu de lumière sur l'origine du monument actuel.

Les observations suivantes, au contraire, disposent à le croire antérieur à la construction des Propylées :

1° Le silence de Plutarque, qui énumère et loue si longuement les travaux de Périclès.

2° La situation de la terrasse qui supporte le temple; elle est unie au mur d'enceinte, dont un de ses côtés n'est que le prolongement : c'est le mur qui regarde le midi et qui fut construit par Cimon.

3° Les traces de remaniement qu'offre cette terrasse au-dessous de l'escalier des Propylées : on dirait qu'on l'a taillée et réduite pour l'amener à l'alignement général, et que d'un rectangle on en a fait un trapèze; les assises du bas, en effet, par leurs saillies iné-

[1] P. 18.

[2] *Λυκούργῳ δὲ ἐπορίσθη μὲν τάλαντα ἐς τὸ δημόσιον πεντακοσίοις πλείονα καὶ ἑξακισχιλίοις ἢ ὅσα Περικλῆς συνήγαγε.* (*Vie des dix Orateurs;* et Paus. *Att.* XXIX.)

[3] *Att.* XXII.

[4] Voy. Suidas, Harpocrat., Photius. *Νίκη Ἀθηνά.*

[5] Voy. le *Jup. Olymp.* par Quatremère de Quincy, p. 15-18.

gales et leur rudesse, ressemblent singulièrement à l'intérieur d'un massif de maçonnerie qu'on aurait mis à découvert.

4° L'affleurement des degrés du temple au nord et à l'est avec les bords de la plate-forme, tandis que du côté opposé il reste un espace libre. Il y a là quelque chose d'étroit, de gêné : on semble avoir réduit la terrasse jusqu'à la dernière limite pour la faire rentrer dans le plan général.

5° La disposition du petit temple, qui se présente obliquement sur la façade des Propylées. Tout en l'ouvrant vers l'orient, on eût pu le tourner un peu plus vers le nord et le rendre perpendiculaire au grand édifice qu'il précédait. L'orientation des temples n'était pas déterminée par des procédés très-rigoureux. Le Parthénon en fournit la preuve, car son axe fait avec l'est un angle plus écarté que l'axe du temple de la Victoire, et celui-ci s'en écarte déjà lui-même. Ou l'architecte des Propylées a cherché cette irrégularité, ou le monument était plus anciennement construit.

6° L'inégale largeur des deux ailes des Propylées, qui semblerait s'accommoder aux exigences de constructions antérieures, c'est-à-dire du temple et de sa plate-forme.

7° Une statue d'Alcamènes [1] qui était placée auprès du temple de la Victoire : c'était une Hécate à trois corps qu'on appelait l'*Hécate de la Terrasse*. Alcamènes était contemporain de Phidias [2]; mais comme une statue est chose éminemment meuble, je ne puis guère tirer parti de ce fait.

Du reste, j'avoue que toutes ces remarques, prises isolément, n'ont qu'une faible portée; mais, réunies, elles se fortifient l'une par l'autre et concourent à former, non pas une preuve, mais une probabilité.

Du moment qu'on ne peut attribuer un monument à Périclès, on se reporte naturellement au temps de Cimon : lui aussi avait la passion des arts; lui aussi embellit Athènes de temples, de portiques, de jardins; seulement il ne les payait pas avec l'argent des

[1] *Ἀλκαμένης πρῶτος ἀγάλματα Ἑκάτης τρία ἐποίησε προσεχόμενα ἀλλήλοις, ἣν Ἀθηναῖοι καλοῦσιν Ἐπιπυργιδίαν· ἕστηκε δὲ παρὰ τῆς ἀπτέρου Νίκης τὸν ναόν.* (Paus. *Corinthie*, XXX.)

[2] *Ἀλκαμένους ἀνδρὸς ἡλικίαν τε κατὰ Φειδίαν.....* (Paus. *Elid.* I, ch. x.)

Il y a à Rome, au musée du Capitole, une petite statue en bronze qui représente une Hécate comme celle d'Alcamènes.

alliés, mais avec les dépouilles des Perses. C'est Cimon qui a donné l'impulsion à ce grand siècle que remplit injustement un seul nom. Précisément il fit construire la muraille qui regarde le midi[1], et l'on sait par un écrivain latin[2] qu'il ne fortifia pas seulement cette partie de l'Acropole, mais qu'il l'*orna*.

Enfin l'examen du temple lui-même fournit encore quelques indices : la frise rappelle la frise orientale du temple de Thésée[3] par son style, par son fort relief et par certaines parties de la composition qui sont presque semblables. On retrouve au-dessus du pronaos ces figures debout ou assises, aux poses calmes, aux belles draperies, ces groupes de combattants au contraire si animés que l'on admire sur l'entablement du temple de la Victoire. D'en bas, les sculptures du temple de Thésée, noircies et mutilées, se distinguent mal ; mais, de près, on est frappé de leur beauté et de leur air de famille. Cette perfection n'a rien d'étonnant, puisque Cimon ne précéda Périclès que de quelques années. Je me suis toujours figuré reconnaître dans ces deux ouvrages la même école, j'allais dire la même main.

Pour le caractère de l'architecture, la conformité du temple de la Victoire avec l'ordre intérieur des Propylées m'inspirerait de grands scrupules, si je ne voyais le dorique du temple de Thésée reproduit minutieusement par le dorique du Parthénon. Il est naturel que dans l'ordre ionique également les formes, les lignes, les moindres ornements, fussent fixés par la tradition. C'était à la recherche de l'idéal dans les proportions et de la perfection dans les détails que s'appliquait la science et le génie des architectes. Aussi distinguons-nous, avec raison, les époques de l'art dorique par l'échelle des proportions, depuis la pesanteur jusqu'à la légèreté, et par les nuances des détails, depuis la rudesse jusqu'à une délicatesse efféminée. Mais si ces progrès sont faciles à suivre sur vingt-cinq à trente temples doriques qui restent encore en Grèce, en Sicile et en Grande-Grèce, il n'en est pas de même de l'ordre ionique, qui a laissé peu de traces, et qu'Athènes seule offre à son apogée.

[1] Plut. *Vie de Cimon.*

[2] « His ex manubiis Athenarum arx, qua ad meridiem vergit, est *ornata.* » (Corn. Nepos, *Cimon*, 2.)

[3] Que l'on attribue avec raison à Cimon. Voy. Leake, *Topogr. of Athen.* (Appendix IX, p. 498.)

Faute de données, l'analogie pourrait faire croire les colonnes de la Victoire plus anciennes, parce que le rapport entre leur hauteur et leur diamètre est plus fort, les cannelures plus profondes, les caissons des plafonds trop petits et semblables à ceux du temple de Thésée. Le trait le plus décisif c'est que le temple de la Victoire, quoique semblable à l'ionique des Propylées, en est bien loin par le sentiment et par le fini d'exécution.

La terrasse qui sert de soubassement au temple est en pierre; mais du côté des Propylées, elle se termine par une corniche de marbre blanc, et des trous, régulièrement disposés sur trois rangs dans toute la hauteur, servaient vraisemblablement à sceller le revêtement de marbre qui se raccordait avec la corniche.

Du côté de l'ouest, dans l'épaisseur du mur, deux niches sont ménagées, d'inégale profondeur, séparées par un pilier isolé du mur[1].

Lorsque M. Leake vit l'Acropole, ces deux niches étaient murées, car les Turcs croyaient que l'intérieur du massif était rempli de sable[2], et qu'en cas de siége il suffisait d'ouvrir les deux niches pour que le sable s'écoulât et découvrît une entrée dans la citadelle.

C'est probablement cette idée qui a fait imaginer à M. Leake[3] un sanctuaire souterrain, où étaient honorées en commun deux divinités, chacune avec sa porte particulière, la *Terre nourrice* et *Cérès verdoyante.* On dégagea plus tard ces prétendues portes, et l'on ne trouva que deux niches, où il y a place à peine pour un autel ou une statue.

Néanmoins on continua[4] à les regarder comme consacrées à Cérès et à la Terre, peut-être parce qu'il vaut mieux donner un nom, même sans preuves, à un lieu antique que de le laisser obscur et sans intérêt. Moi aussi je suis tout disposé à croire qu'un tombeau inconnu à Sparte est celui de Léonidas; à Syracuse, celui d'Archimèdes; à Naples, celui de Virgile. Quand la science n'a

[1] Elles ont 2m,32 de hauteur : celle du nord a 1m,18 de largeur, 1m,22 de profondeur; celle du midi a 1m,31 de profondeur, 1m,67 de largeur.

[2] *Die Akropolis,* p. 4, note 26.

[3] « At the foot of the wall are two doors conducting into a small grotto or ex- « cavated chamber. This chamber is probably the adytum of *Ceres* and *Tellus.* « The two doors are well appropriated to the two deities. » (P. 303.)

[4] Ross, Hansen et Schaubert, p. 4; M. Raoul-Rochette, *Mémoire du 2 mai 1845,* p. 7; M. Pittakis, *l'Ancienne Athènes,* p. 230.

pu arracher à une uine son secret, qu'elle l'abandonne à l'imagination populaire, qui la peuple de poétiques souvenirs! Mais la Terre nourrice et Cérès verdoyante ne sont point des noms si célèbres, deux niches dans un mur ne captivent point si souvent l'attention du voyageur, que je ne puisse faire remarquer combien les témoignages anciens se prêtent peu à leur alliance.

Pausanias d'abord, en montant à la citadelle, énumère les temples qu'il rencontre sur sa route, celui d'Esculape, le tombeau d'Hippolyte, les statues de Vénus populaire et de la Séduction, enfin le temple de la Terre nourrice et de Cérès Chloé[1]; puis soudain il commence : « La citadelle n'a qu'une entrée et n'en souffre point d'autre, étant escarpée de toutes parts. » A moins de s'écrier : « J'entre dans l'Acropole! » peut-il indiquer plus clairement que les monuments qu'il vient de décrire sont en dehors?

« Le temple de Cérès Euchloé, dit le scoliaste de Sophocle[2], est auprès de l'Acropole. »

Lysistrata s'est enfermée dans la citadelle avec les femmes athéniennes et fait bonne garde à la porte pour empêcher les désertions qui commençaient déjà. Tout d'un coup elle s'écrie[3] :

Femmes, femmes, venez à moi, accourez promptement!

UNE FEMME.

Qu'y a-t-il, dis-le-moi? pourquoi cries-tu?

LYSISTRATA.

Un homme! Je vois un homme qui court comme un forcené.

UNE FEMME.

Où donc est-il?

LYSISTRATA.

Près du temple de Chloé[4].

UNE FEMME.

Oui! je le vois! Mais qui ce peut-il être?

[1] Ch. XXII.
[2] *Εὐχλόου Δήμητρος ἱερόν ἐστι πρὸς τῇ ἀκροπόλει.* (*Œdipe à Colon.* 1596.)
[3] Aristoph. 830 et suiv.
[4] *Παρὰ τὸ τῆς Χλόης.*

LYSISTRATA.

Regardez! Quelqu'une de vous le connaît-elle?

MYRRHINE.

Oui certes, moi : c'est mon mari Cinésias.

Ainsi Cinésias est bien en dehors de l'Acropole lorsqu'il est auprès du temple de Cérès, puisque les femmes ont le temps de le voir accourir, de le regarder, de s'interroger, de se répondre. Ensuite Myrrhine et Lysistrata peuvent encore s'entendre pour le mystifier :

LYSISTRATA.

Tu dois alors le tromper, le brûler, le torturer.....

MYRRHINE.

Sois tranquille : c'est mon affaire.

LYSISTRATA.

Eh bien! je reste auprès de toi pour t'aider à l'enflammer et à le jouer. Vous autres, éloignez-vous.

Alors seulement Cinésias, dont la course est si furieuse, arrive auprès d'elles [1].

Enfin, si l'on doutait encore, voici un passage de Thucydide qui me paraît décisif :

« La citadelle [2] et le quartier qui s'étend à ses pieds du côté du midi étaient jadis toute la ville. En voici la preuve : dans l'Acropole même on voit les temples de différents dieux, et ceux qui sont *en dehors* de l'Acropole sont situés, presque tous, au midi de la ville, par exemple, le temple de Jupiter Olympien, celui d'Apollon, celui de la *Terre....* »

« De la terre, » ajoute le scoliaste [3], pour qu'il n'y ait point de méprise, « de la terre, c'est-à-dire de Cérès. »

L'usage, on le comprend, n'était pas de désigner le temple par

[1] Ἐντὸς τῶν φυλάκων. (Aristoph. 847.)

[2] Ἡ Ἀκρόπολις ἡ νῦν οὖσα πόλις ἦν καὶ τὸ ὑπ' αὐτὴν πρὸς νότον μάλιστα τετραμμένον. Τεκμήριον δέ· τὰ γὰρ ἱερὰ ἐν αὐτῇ τῇ ἀκροπόλει καὶ ἄλλων θεῶν ἐστι, καὶ τὰ ἔξω πρὸς τοῦτο τὸ μέρος τῆς πόλεως μᾶλλον ἵδρυται, τὸ τε τοῦ Δῖος τοῦ Ὀλυμπίου καὶ τὸ Πύθιον καὶ τὸ τῆς Γῆς. (Thucyd. II, 15.)

[3] Τῆς Γῆς] τῆς Δήμητρος. (*Ibid.*)

les deux noms. Il paraît, qu'au temps du scoliaste, on disait, par abréviation, le temple de *Cérès*, comme Aristophane dit le temple de *Chloé* et Thucydide le temple de la *Terre*.

Je remarque, en outre, que ce monument n'était point sans importance, puisque c'était un point topographique si clair pour les Athéniens, et puisqu'un historien le cite à côté des grands temples de Jupiter Olympien et d'Apollon Pythien. M. Ross a donc tort de restreindre, le plus qu'il peut, le sens du mot *ἱερόν*[1] pour l'appliquer aux deux niches qui nous occupent depuis trop longtemps.

Quant aux surnoms des deux déesses, voici la réponse, assez ridicule, de Pausanias : « Ceux qui veulent en savoir la raison[2], dit-il, peuvent la demander aux prêtres. »

NOUVELLES DES MISSIONS.

Missions données par M. le Ministre de l'instruction publique pendant l'année 1852 et depuis le commencement de l'année 1853.

Bard (Joseph). — Mission gratuite en Sicile et en Italie, pour faire des recherches sur l'iconographie religieuse.

(Arrêté du 3 octobre 1852.)

Bougy (Alfred de). — Mission gratuite en Italie et dans les États-Romains, à l'effet d'en explorer les bibliothèques publiques.

(Arrêté du 10 mai 1853.)

Bertrand (L'abbé), curé d'Herblay. — Mission gratuite en Orient, à l'effet de recueillir différentes versions de la Bible.

(Arrêté du 10 mai 1853.)

Beulé. — Prolongation de mission à l'École française d'Athènes, pour continuer ses fouilles de l'Acropole.

(Arrêté du 25 juin 1852.)

Baëcker (De), correspondant du ministère pour les travaux historiques. — Nouvelle mission gratuite en Allemagne, à l'effet de rechercher l'origine commune des chants populaires de ce pays avec ceux du nord de la France.

(Arrêté du 19 novembre 1852.)

[1] Ouvrage cité p. 4, alinéa 3.

[2] Τὰ δὲ ἐς τὰς ἐπωνυμίας ἐστὶν αὐτῶν διδαχθῆναι τοῖς ἱερεῦσιν ἐλθόντα ἐς λόγους. (*Att.* XXII.)

DAREMBERG. — Mission en Italie et en Allemagne, pour recueillir dans les bibliothèques les manuscrits qui peuvent intéresser l'histoire de la médecine et l'histoire générale. — M. de Bussemacker lui est adjoint comme secrétaire.

(Arrêté du 2 février 1853.)

DESJARDINS frères. — Mission gratuite en Italie, pour étudier l'ancien Latium sous le rapport géographique, et pour visiter les bibliothèques, principalement celle du Vatican, afin de recueillir les documents relatifs à l'histoire politique du XVIe siècle.

(Arrêté du 24 août 1852.)

DEVILLE (Émile). — Mission dans l'Amérique du Sud, au Brésil, au Para, au Paraguay, à Fernambouc et Bahia, pour recueillir des objets d'histoire naturelle, des manuscrits et documents relatifs aux sciences et aux lettres[1].

(Arrêté du 23 juin 1852.)

FRIESS (Camille). — Mission à Genève et en Italie, à l'effet de recueillir des documents relatifs à l'histoire de la Corse.

(Arrêté du 1er juin 1852.)

GERMAIN DE SAINT-PIERRE. — Mission gratuite pour étudier, au point de vue scientifique, médical et industriel, l'exploitation du pin maritime et du chêne-liége dans le midi de la France.

(Arrêté du 14 septembre 1852.)

GANDAR. — Mission gratuite en Grèce, pour continuer ses travaux sur les îles Ioniennes.

(Arrêté du 24 mars 1853.)

GIRALDÈS (DE). — Mission gratuite à Édimbourg, à Glascow et à Utrecht, pour compléter ses études sur les maladies du sinus maxillaire.

(Arrêté du 28 juin 1853.)

HIPPEAU. — Mission gratuite en Angleterre pour rechercher les documents qui intéressent l'histoire de la Normandie et des Anglo-Normands.

(Arrêté du 8 octobre 1853.)

LANGLOIS (Victor). — Mission scientifique et archéologique dans la Petite Arménie.

(Arrêté du 7 mai 1852.)

[1] Cette mission n'a pu avoir lieu : M. Émile Deville, qui était parti de France avec MM. Duret et Lefebvre-Duruflé, est arrivé à Rio-Janeiro dans le courant du mois d'octobre 1852. MM. Deville et Duret, atteints de la fièvre jaune, ont succombé, le premier, le 8 janvier 1853, le second, le 19 décembre 1852. M. Lefebvre-Duruflé est seul revenu en France.

Lavoix (Henri). — Mission gratuite pour recherches numismatiques en Espagne, en Italie, en Allemagne et dans le Levant.

(Arrêté du 1er avril 1853.)

Lebarbier, professeur suppléant de rhétorique au lycée de Dieppe. — Nommé membre de l'École française d'Athènes.

(Arrêté du 22 janvier 1853.)

Mas-Latrie. — Nouvelle mission à Barcelonne, Malte, Venise, à l'effet de recueillir tous les documents qui pourraient intéresser l'histoire de l'occupation française de l'île de Chypre.

(Arrêté du 15 juillet 1852.)

Ozanam. — Nouvelle mission en Italie, pour étudier les origines des communes italiennes à partir du VIIIe siècle.

(Arrêté du 3 octobre 1852.)

Renier (Léon). — Nouvelle mission en Algérie, pour rechercher des monuments épigraphiques dans la province de Constantine, à Tébessa et autres villes de la Numidie, et de recueillir, soit par l'estampage, soit par la copie, les inscriptions de ces monuments.

(Arrêtés des 27 janvier et 23 juin 1852.)

Reynald, professeur de quatrième au lycée de Melun. — Nommé membre de l'École française d'Athènes.

(Arrêté du 22 janvier 1853.)

Roosmalen. — Mission gratuite dans l'Amérique du Sud, à l'effet d'examiner l'état des lettres, de l'éducation, de la religion et du système pénitentiaire. — Recherches de manuscrits.

(Arrêté du 22 juillet 1852.)

Scudo. — Mission ayant pour objet de recueillir des documents relatifs à l'histoire de la musique en France depuis le commencement du XIXe siècle.

(Arrêté du 28 octobre 1852.)

Vallet de Viriville. — Mission gratuite on Italie, pour recherches dans les bibliothèques publiques.

(Arrêté du 11 juillet 1853.)

Valéry (Madame veuve). — Mission gratuite ayant pour objet de continuer les recherches littéraires de son mari en Italie et en Sicile.

(Arrêté du 9 septembre 1852.)

Ville (Georges). — Mission gratuite en Angleterre, pour étudier le développement de la chimie pratique.

(Arrêté du 26 juillet 1853.)

Rapport lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans la séance publique du 25 novembre 1853, au nom de la commission[1] *chargée d'examiner les travaux envoyés par les membres de l'École française d'Athènes, par M. Guigniaut.*

Messieurs,

La commission de l'École française d'Athènes vient, par l'organe de son rapporteur, aux termes du décret du 7 août 1850, qui a placé cette école de hautes études historiques et littéraires, désormais constituée, sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vous rendre, comme elle l'a fait les deux années précédentes, un compte public des travaux envoyés par ses jeunes membres, dans le cours de l'année 1853. L'École, durant cette année, la septième de son existence, s'est enfin trouvée au complet des cinq membres qui doivent la composer, dans son état actuel, qui est la base suffisante, mais non pas la mesure définitive de ses développements futurs. L'autorité, bien inspirée, qui veille sur son présent et sur son avenir, a réparé ses pertes tristement répétées, et lui a donné un puissant ressort, un exemple fécond, en chargeant M. Beulé d'y représenter, une seconde fois, la troisième année d'études, et d'y terminer, sous les yeux de ses camarades de seconde et de première année, ses laborieuses découvertes au-devant de l'Acropole, et ses recherches, aussi positives qu'ingénieuses, sur les immortels monuments qui la couronnent. Nous dirons bientôt comment il s'est acquitté de cette double tâche, comment il a su remplir cette mission d'honneur, décernée à son zèle en récompense de ses premiers travaux.

Nous devons vous entretenir d'abord, suivant l'ordre adopté dans nos précédents rapports, des mémoires envoyés par les deux membres qui viennent d'achever leur seconde année de séjour à Athènes, MM. Edmond About et Victor Guérin. Parmi les sujets de recherches proposés l'an dernier, M. About a choisi l'île d'Égine, cette illustre et infortunée rivale d'Athènes, dont il avait à étudier la topographie, l'histoire et les monuments, tant sur le terrain que dans les livres, les inscriptions, les débris quelcon-

[1] La commission était composée de MM. Raoul-Rochette, Hase, Guigniaut, Ph. le Bas et H. Wallon.

ques de l'antiquité. Cette question fut, il y a trente-six ans, le début d'un antiquaire et d'un historien de génie, Ott. Müller, investigateur infatigable des traditions, des origines, des institutions et des arts de la Grèce, où il devait laisser sa vie et son tombeau. Son livre latin des *Æginetica,* publié à Berlin en 1817, était indiqué à son jeune émule comme un guide à suivre, comme un exemple à continuer et à compléter. Il avait aussi à imiter, à employer les belles recherches de notre confrère M. Ph. le Bas, sur une partie importante et peu connue de l'histoire d'Égine, éclairée d'un jour tout nouveau par deux inscriptions savamment interprétées. M. About a profité de ces ressources et de celles que lui offraient, pour l'étude de la topographie et des ruines, les relations des voyageurs, les explorations et les descriptions de la Commission française de Morée, d'ingénieux aperçus, publiés depuis, sur les marbres d'Égine, et des restaurations habiles de ses monuments; il en a profité dans la mesure de son expérience, de ses goûts et de son esprit, capable à un haut degré, mais plus porté vers les généralisations historiques et les développements littéraires que vers les patientes observations et les déductions rigoureuses de l'érudition et de la critique. Il né faudrait pas croire, cependant, que tout le mérite du mémoire étendu qu'il nous a envoyé réside dans la forme, quelque soignée, quelque élégante qu'elle soit, et qu'il n'ait fait que mettre en œuvre avec talent les matériaux amassés ou élaborés par ses devanciers. Non-seulement il a eu sur Ott. Müller l'avantage de visiter l'île qu'il avait à décrire après lui, et de pouvoir s'inspirer du spectacle des lieux; mais, ce que n'ont pu faire la plupart de ses prédécesseurs, il l'a visitée à loisir, ses auteurs à la main, et il n'a rien négligé pour acquérir une connaissance complète de son histoire et des révolutions qui l'ont tour à tour, dans les temps anciens, élevée au comble de la gloire, de la civilisation et de la richesse, et précipitée dans toutes les misères de la conquête et de la servitude.

Le mémoire de M. About sur Égine, nous pourrions presque dire son livre, tant il a mis d'art dans la composition, de précision, d'élégance, de vivacité intéressante dans le style, non sans quelque mélange d'affectation toutefois, sans quelque recherche d'effet, est divisé en neuf chapitres qui épuisent, pour ainsi parler, tous les aspects sous lesquels pouvait être envisagée l'île

d'Égine. Il en décrit d'abord le site, les caractères physiques, le ciel si pur, le climat si doux, le sol si pierreux et si ingrat, qui, conspirant avec la mer qui l'entoure et les côtes voisines qui l'invitent, semble prédestiner ses habitants à la marine et au commerce. Passant à ceux-ci, et recherchant les races et les tribus qui se sont succédé, se sont déplacées et mêlées sur ce territoire de quelques lieues de tour, il montre comment les Doriens y prévalurent, après les Achéens, et imprimèrent à la population son caractère dominant, en même temps que ce génie antipathique aux Ioniens, qui devait, tôt ou tard, la mettre aux prises avec Athènes. Les conjectures de l'auteur sur le développement de l'industrie et du négoce des Éginètes, source de leur richesse, sont à la fois trop générales et un peu subtiles, et ses calculs sur la population d'Égine, au temps de sa prospérité, passablement arbitraires. En rejetant, avec M. Wallon, les 470,000 esclaves d'une citation d'Aristote dans Athénée, suivie par M. Bœckh, il reste encore fort difficile d'admettre que la population totale d'une île rocailleuse et stérile, de 83 kilomètres de surface, ait pu s'élever jusqu'à 200,000 âmes, quelque spécieuses que soient d'ailleurs les raisons alléguées à cet égard par M. About. Il n'en est pas moins vrai qu'après avoir pris une part glorieuse à la bataille navale de Salamine, où le prix du courage leur fut décerné, les Éginètes exercèrent pendant dix ans l'empire de la mer, tandis qu'Athènes, sous Thémistocle, se relevait péniblement de ses ruines. Nous regrettons seulement que, dans le tableau animé qu'il a tracé de leur grandeur, durant ces dix années et même les dix suivantes, M. About n'ait pas été sauvé par l'exemple de cette admirable simplicité, qui n'exclut pas l'éclat, dans le récit des guerres médiques, chez Hérodote, de l'imitation trop fréquente d'une école historique qui tranche les questions de critique par le paradoxe plus ou moins brillant, ne se défend ni de l'antithèse ni de l'épigramme, et, dans le silence des faits, a recours aux conjectures les plus hasardées, pour peu qu'elles soient piquantes. C'est là une manière, devenue commune, dont nous ne saurions trop essayer de garantir nos jeunes historiens, nos jeunes archéologues, et dont il semble que la contemplation des chefs-d'œuvre de la Grèce, nous dirions presque de la Grèce elle-même, devrait les préserver. Nous aurions voulu aussi qu'au lieu d'aperçus hardis, mais superficiels, sur le premier essor des arts, soit à Égine,

soit à Athènes, sur la formation et le développement de ce qu'on nomme le *style éginétique* dans la sculpture, l'auteur du mémoire que nous examinons se fût un peu moins inquiété de l'Égypte, qui n'a été, pour les artistes grecs, selon toute apparence, qu'une source tardive et accidentelle d'imitation, et qu'il eût donné une attention sérieuse aux rapports de plus en plus frappants qu'on peut observer aujourd'hui entre le perfectionnement graduel du style archaïque, à Égine, à Athènes, ailleurs encore, dans les temps antérieurs à Phidias, et la familiarité croissante des Grecs avec l'Asie Mineure, avec l'Orient, avec les productions de cet art assyrien ou d'origine assyrienne, dont le caractère expressif dans le naturel, énergique et grandiose dans la simplicité, est si voisin du style des reliefs et des statues éginétiques. Reconnaissons, toutefois, que, dans ses réflexions, plus encore que dans ses recherches sur ce sujet, M. About a fait preuve d'une connaissance positive et sûre, sinon de l'art, du moins de la langue des anciens Grecs, comme en témoignent plusieurs discussions soutenues avec avantage sur des points particuliers. Après l'histoire des arts à Égine, faiblement esquissée au total, vient celle de ses monuments, tels qu'ils existèrent dans l'antiquité, tels qu'on les connaît surtout, mais si imparfaitement, par Pausanias. L'auteur du mémoire reviendra plus tard sur ce point capital avec plus d'étendue; il veut, avant tout, au tableau de la splendeur d'Égine dans la première moitié du ve siècle avant notre ère, opposer celui de ses malheurs et de sa décadence par le crime d'Athènes et par son incurable jalousie, dans la seconde moitié de ce même siècle; esquisser l'histoire de ses révolutions diverses et de ses retours passagers dans les siècles suivants, toujours industrieuse et commerçante qu'elle demeure, comme l'a faite la nature, pour peu qu'elle respire entre deux désastres, alors même qu'elle a cessé d'être une cité, un État indépendant, alors qu'elle n'est plus qu'une province disputée entre des puissances rivales. C'est ici que M. About rencontrait le précieux secours de son savant maître, M. le Bas, qui, à l'aide de quelques inscriptions, de deux décrets surtout, habilement restitués et commentés, est parvenu à rétablir, avec une certitude à peu près complète, près de six cents années de l'histoire d'Égine, depuis l'an 367, où elle fut, après sa restauration par Lysandre, asservie de nouveau par les Athéniens sous Charès, jusqu'à la ligue achéenne, qui l'af-

franchit un moment; jusqu'aux Attale et aux Romains, qui l'achètent ou la vendent; jusqu'aux empereurs Auguste, Vespasien, Adrien, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Caracalla, qui lui rendent ou lui enlèvent tour à tour une autonomie plus apparente que réelle. Exemple remarquable, entre tous, des services que l'épigraphie peut rendre à l'histoire, et que M. About eût bien fait d'imiter, au lieu de s'en tenir à une maigre analyse du travail de son maître, et de recueillir matériellement, dans son dernier chapitre, les inscriptions venues de tous les environs au musée actuel d'Égine, mais dont une faible part concerne cette ville, et qui, d'ailleurs, avaient été déjà publiées par M. Bœckh ou par d'autres, et rassemblées en totalité par M. le Bas pendant son voyage en Grèce.

M. About, comme il le devait, quoiqu'il l'eût pu faire avec un détail plus précis, poursuit l'histoire d'Égine, à travers la période byzantine, où elle languit avec tout l'empire grec, jusqu'aux croisades, où les Vénitiens la réveillent et en font une des provinces de leur empire maritime, si étendu d'abord et si florissant. Puis il nous fait voir l'ancien pirate Barberousse, ce terrible capitan-pacha de Soliman II, qui la donne aux Turcs après l'avoir saccagée, et Morosini, qui la rend à Venise pour un demi-siècle, en 1718. Il arrive ainsi jusqu'à nos jours et à la guerre de l'Indépendance, où, par un jeu singulier de la fortune, parodiant en quelque sorte ses antiques et brillantes destinées, Égine devint un instant, sous Capo d'Istria, la capitale de la Grèce libre, en attendant qu'elle fût, une dernière fois sans doute, supplantée par Athènes, son éternelle et heureuse rivale. « J'ai vécu chez les Éginètes, » dit M. About en terminant cet essai historique presque toujours plein d'intérêt; « c'est un peuple doux, intelligent et hospilier. Sans être riches, ils ont du pain en abondance, et l'on ne rencontre pas un mendiant dans leur île. Le port est assez animé; la campagne est semée de maisonnettes blanches, avec des toits en terrasse. Tout habitant est marin ou laboureur; ils cultivent bravement la terre; peut-être un jour ils cultiveront les arts. Il ne leur manque que d'être plus nombreux et plus riches pour ressembler aux Éginètes d'autrefois. La plus intéressante de toutes les ruines qu'on vient étudier en Grèce, c'est encore le peuple grec. »

Nous aimons cette justice rendue à une nation toujours ingé-

nieuse et toujours vaillante, même après les longues éclipses de sa liberté et de sa civilisation; M. About était digne de la lui rendre, lui qui est un vrai fils de la Grèce par les études et par l'esprit. Il l'a prouvé, après tout, dans ses descriptions, dans ses récits sur Égine et son histoire, en dépit de nos remarques, qu'il voudra bien prendre pour des conseils beaucoup plus que pour des critiques ; il a essayé de le prouver encore dans le chapitre considérable qu'il a consacré à l'examen des ruines éparses dans l'île ou transportées dans nos musées, et qui sont, même aujourd'hui, les vivants témoignages de la grandeur passée d'Égine. Il commence par déterminer la position de la ville ancienne, sur l'emplacement de laquelle se trouve bâtie la ville moderne, héritière de son nom, et il rectifie justement, à ce sujet, une interprétation fausse donnée par le colonel Leake à un passage de Strabon. Elle était et elle est encore située au N.-O., regardant le S.-O., et s'étendant, dans la première direction surtout, beaucoup plus loin que la ville actuelle. Depuis le cap N.-O. jusqu'à l'*Orphanotrophion,* ou asile des orphelins, bâti par Capo d'Istria, la terre est jonchée de débris de marbres, de briques, de pierres, comme on en trouve sur l'emplacement de presque toutes les villes ruinées. Tout près étaient les ports, attestés par les restes de travaux immenses poursuivis dans la mer; non loin les temples, dont l'un laisse voir encore une colonne debout. Nous ne prendrons pas parti, quant à présent, dans la question discutée ici de nouveau avec sagacité contre le colonel Leake, de savoir lequel des deux ports principaux était le port fréquenté du temps de Pausanias, lequel le port *secret* dont il parle, ce dernier fermé au sud par un mur, et qui serait, selon M. About, le port militaire ancien, le port marchand actuel, l'autre le port plus petit situé vers le lazaret. Nous ne déciderons pas non plus si le temple dont une colonne subsiste, dont deux restaient naguère, et qui s'élevait près du port où doit avoir abordé Pausanias, était le temple de Vénus qu'il mentionne, ou bien, comme le veut M. Leake, le temple d'Hécate, singulièrement honorée des Éginètes. Notre confrère si regrettable, feu M. Blouet, dont les travaux ont marqué une nouvelle ère pour l'étude des monuments, la Grèce, l'a décrit avec soin, d'après ce qui reste des soubassements, détruits en grande partie sous Capo d'Istria, alors que la Grèce, tout entière au présent, ne voyait point, comme aujour-

d'hui, dans les débris glorieux du passé, ses plus beaux ornements. M. About, après avoir reproduit, avec un nouvel intérêt, la description de l'*Æaceum*, ou de la vaste enceinte profondément encaissée et plantée d'arbres qui fut dédiée à Éaque, le mythique fondateur d'Égine, quitte la ville, dont les autres édifices n'ont laissé que des traces incertaines, pour se transporter au sommet de la seule véritable montagne de l'île, haute de 534 mètres, et à 7,900 mètres du port, où dut être, selon toute apparence, et, comme il le pense justement, sur l'emplacement de la chapelle actuelle de Saint-Élie, l'*hiéron* de Jupiter Panhellénien, consacré par Éaque lui-même à son divin père. Qu'était ce hiéron? C'est ce qu'il est fort difficile de dire, dans le vague de l'expression grecque, qui se prête à des sens divers, et dans l'absence de renseignements positifs des anciens. Pausanias semble en parler par ouï-dire; il en parle du moins avec un vague trop fréquent chez lui. M. About croit qu'il faut se garder d'y voir un temple, dans des temps si reculés, et que ce ne put être qu'un simple autel, avec un péribole, dont quelques vestiges subsistent encore; mais rien n'empêche que la chapelle moderne ne représente, comme il arrive presque toujours, une chapelle antique, et que celle-ci, sans remonter précisément à Éaque, n'ait suffi, dans sa petitesse, à raison de son antiquité même, au plus grand des dieux. Toujours est-il que le Panhellénium d'Éaque ne saurait être confondu, comme il l'a été longtemps, avec le beau temple situé dans le nord-est de l'île, à 9,500 mètres de la ville, et dans un isolement qui rappelle celui du temple d'Apollon à Bassæ en Arcadie.

Le temple d'Égine, qui a été souvent décrit, et dont M. Garnier, architecte de l'Académie de France à Rome, a envoyé récemment une restauration si neuve, si complète et si justement honorée des suffrages de l'Académie des beaux-arts, fut, suivant les plus hautes probabilités, dédié à la déesse *Athenæa*, comme portent, non pas une, mais plusieurs inscriptions découvertes dans le voisinage, et comme l'avait pensé le premier ou l'un des premiers, il y a trente ans, un éminent archéologue, feu le baron de Stackelberg. Ce temple doit être celui dont parle Hérodote, racontant que, dans l'année 519 avant notre ère, les Éginètes consacrèrent dans le temple de Minerve les proues arrachées aux vaisseaux de la flotte des Samiens, qu'ils avaient vaincus. Par là se trouve fixée, d'une manière approximative, la date de cet édifice,

par là confirmée son attribution ; et ni les caractères de son architecture, ni ceux des sculptures qui le décoraient, types certains de l'art éginétique, ne sont en opposition avec ces idées, auxquelles nous adhérons. Nous voudrions pouvoir citer les judicieuses et fines remarques qu'a faites M. About, soit sur les détails de la construction, soit sur ceux de la décoration du temple. Il pense qu'il fut couvert, et non pas hypèthre, *sub dio,* comme se l'est représenté M. Garnier, et il en donne de fort bonnes raisons, qui paraissent avoir déterminé dans le même sens l'opinion de l'Académie des beaux-arts. Quant aux célèbres statues des frontons, au centre desquels paraissait Minerve debout, avec le casque, le bouclier et la lance, elles sont aujourd'hui, comme l'on sait, à la Glyptothèque de Munich, et notre jeune compatriote, lorsqu'il écrivait, ne les connaissait que par des dessins, car la Grèce n'en possède pas même les moulages. Il en parle toutefois avec savoir et avec goût, lorsqu'il s'exprime ainsi ; « Ces statues sont contemporaines du temple ou postérieures, car elles ont été faites pour les frontons. Quelques critiques ont été surpris de voir des sculptures imparfaites associées dans le même édifice à une architecture sans défaut. Je ne vois pas jusqu'à quel point on peut appeler imperfection ce qu'il y a d'original dans ces statues : je croirais plutôt y reconnaître l'habileté d'un très-grand sculpteur, qui veut en même temps imiter la nature et conserver à son ouvrage un type convenu et consacré. Le corps des guerriers appartient à l'art le plus pur ; l'expression trop naïve du visage et l'arrangement de la chevelure sont un sacrifice fait à la tradition. » M. About est ici complétement dans le vrai, et de même, lorsque, interprétant les deux compositions des frontons, il y voit, avec de savants archéologues, deux épisodes de la guerre de Troie, et non pas la bataille de Salamine. Il s'est fait à cet égard des idées justes, simplement exprimées, et nous en dirons autant des observations qui terminent son mémoire sur les innombrables tombeaux dont le sol d'Égine est pour ainsi dire criblé. Cette population si pressée des morts n'est pas une des moindres preuves de ce qu'on nous rapporte de la population si nombreuse des vivants. Ajoutons que, parmi ces tombeaux, quelques-uns rappellent, d'une manière frappante, les tombeaux de l'Étrurie, et justifient ce qui a été avancé souvent, et par les anciens et par les modernes, sur l'identité des Étrusques et des Pélasges, les pères des Hellènes.

C'était le tour des îles cette année, inauguré, il y a deux ans, par la description de l'Eubée de M. Girard. Parmi les questions entre lesquelles pouvait choisir le collègue de M. About, M. Guérin, l'Académie avait cru devoir maintenir à l'étude, l'année dernière, la question suivante, dont il s'est emparé : « Visiter l'île de Patmos, principalement pour faire des recherches dans la bibliothèque du monastère, et pour y dresser le catalogue, avec la description exacte et complète, accompagnée d'extraits, des manuscrits qui s'y trouvent. » C'était, on le voit, une étude surtout bibliographique et paléographique, mais en même temps géographique et historique, qu'avait à faire M. Guérin, et il l'a faite, sinon d'une manière complétement satisfaisante sous le premier rapport, au moins d'une façon remarquable sous le second. Patmos, rocher stérile et l'une des petites Sporades voisines de Samos, a été immortalisée par l'exil de saint Jean et par son Apocalypse. Cette île était fort obscure dans l'antiquité; au moyen âge, elle prit une certaine importance, après qu'eut été fondé son monastère par saint Christodule, abbé de Latros en Asie Mineure, dans le XIe siècle. Au XVIIe, elle était, suivant Dapper, devenue florissante par le travail de ses habitants, demeurés exclusivement Grecs; par le commerce qui se faisait dans ses trois ports; par le rôle qu'elle joua, comme station maritime et militaire, dans la guerre de Candie entre les Vénitiens et les Turcs. Au XVIIIe siècle, elle retomba dans son obscurité et dans sa misère; elle n'en est pas sortie, depuis que la visitèrent Tournefort, Pococke, Choiseul-Gouffier, d'Ansse de Villoison et d'autres voyageurs plus récents. M. Guérin l'a mieux connue qu'aucun d'eux et la fait mieux connaître dans le mémoire où il l'a décrite ; nous l'affirmons sans crainte d'être démenti, et une courte analyse suffira pour le prouver.

Le jeune et infatigable voyageur, qui avait déjà vu l'Italie et l'Afrique française avant d'aller en Grèce, qui, à peine arrivé à Athènes, avait fait une pointe, assez malheureuse du reste, à Jérusalem, pendant l'été de 1852; qui a fait mieux, comme nous le dirons bientôt, en explorant Samos après Patmos, débute, dans son étude sur cette dernière île, par rendre compte des sources où il a puisé, et qui se réduisent à rien ou presque rien pour l'antiquité, à peu de choses pour les temps modernes, excepté le précieux ouvrage de l'évêque de Samos, Joseph Georgirène, publié

en 1678 à Londres, où il s'était retiré après avoir quitté son siége et habité Patmos, mais que M. Guérin n'a pu se procurer, quoiqu'il en ait profité d'après Dapper. Il s'est servi également avec utilité, pour la reconnaissance des côtes, de la carte d'un officier distingué de la marine anglaise, M. Graves, de qui se louent nos archéologues; carte exécutée en 1837, et dont il nous a donné la copie, calquée sur l'original, mais avec quelques rectifications pour l'intérieur, et quelques additions à la nomenclature. Quant à la bibliothèque du monastère célèbre de Patmos, qu'il lui était particulièrement recommandé d'examiner, et qui pouvait lui fournir des documents précieux de plus d'un genre, il déclare qu'aucun des manuscrits qu'elle contient n'a pu lui échapper, et qu'il faut désormais renoncer à l'espoir d'exhumer quelque trésor inconnu enseveli dans la poussière de cette mystérieuse bibliothèque. Un seul manuscrit renferme des détails peu importants sur la géographie de l'île; un autre, de peu authentiques sur la vie de saint Jean dans cette île. Nous reviendrons tout à l'heure sur les fameuses bulles d'or des empereurs de Constantinople, dont l'existence au couvent de Patmos avait été signalée plusieurs fois.

M. Guérin doit donc presque tout à lui-même et à ses observations personnelles dans la description qu'il a faite de Patmos, et qui forme, avec l'histoire de l'île, la première partie de son travail. Nous ne le suivrons point dans les détails qu'il donne, soit sur le port actuel de la Scala, autrefois *Phora*, d'après un des manuscrits qu'il a analysés (si ce nom n'est en même temps celui de l'ancienne capitale de l'île), soit sur l'emplacement de celle-ci et sur son acropole, située entre deux isthmes et trois ports, et où se voient encore de belles ruines, en partie polygonales ou cyclopéennes. Ses fondateurs furent des Argiens, selon toute apparence, ceux-là mêmes qui, sous Oreste, suivant une inscription mutilée, gravée sur un beau bloc de marbre blanc aujourd'hui à l'entrée de la bibliothèque, bâtirent un temple en l'honneur de la Diane scythique, dont saint Christodule aurait, d'après la légende de sa vie, renversé la statue lorsqu'il posa les fondements du monastère à la fin du XIe siècle. Mais M. Guérin a rendu plus que probable, contre l'induction que M. le professeur Ross a tirée de cette inscription, que les premiers habitants de l'île, antérieurs aux Argiens et aux Doriens qui y vinrent ensuite, furent ces Cariens et ces

Léléges qui jouèrent un rôle important dans la mer Égée avant les tribus helléniques. A l'autre extrémité de l'histoire ancienne, pour ainsi dire, et des temps où la capitale de Patmos peut elle-même avoir eu quelque importance, nous voyons l'île, sous les Romains, devenue un lieu de déportation; et tout le monde sait que saint Jean, sa plus grande illustration, y fut relégué par l'empereur Domitien, 95 ans après Jésus-Christ, à l'époque où cet empereur chassait les philosophes.

Sur le séjour de saint Jean à Patmos, M. Guérin a cru devoir, par conscience, nous donner une analyse étendue d'un manuscrit que nous avons déjà indiqué, et qui, bien que d'une certaine antiquité, est attribué faussement à son disciple Prochore, sous le titre de *Voyages de Jean le Théologien*. Ce n'est rien qu'une légende pieuse, surchargée de merveilleux, et que l'Église latine, avec le sens supérieur qui la distingue, a justement taxée d'apocryphe. M. Guérin dit avec raison, lui qui s'incline avec respect devant les légendes et les miracles authentiques : « Plusieurs de ceux qui sont rapportés dans ce livre, objet de la vénération de l'Église grecque, sont évidemment faux. Il est dit, par exemple, que Jean, pendant son premier séjour à Éphèse, ayant été entraîné par la multitude devant le temple de Diane pour y être immolé, adressa une prière au ciel, et qu'aussitôt le temple entier s'écroula en sa présence. Or personne n'ignore que ce fameux monument, l'admiration et l'orgueil de l'Asie, subsistait encore en 268 après Jésus-Christ; car il fut alors pillé par les Goths et ensuite incendié. » Il y a donc miracles et miracles, nous le savions déjà; mais ce qui est vraiment singulier, c'est que le panégyriste se tait sur le voyage de saint Jean à Rome, sur son martyre, l'année même de son exil à Patmos, et même sur la prophétique et miraculeuse vision de l'Apocalypse. On pense bien que l'auteur du mémoire, qui a relevé avec soin les indications relatives à la topographie de Patmos semées dans l'ouvrage attribué à Prochore, a donné plus d'attention encore à tout ce qui concerne l'Apocalypse, soit dans les témoignages écrits qu'il a rencontrés ailleurs, soit dans les traditions qui s'attachent aux localités. Aussi a-t-il transcrit *in extenso* le récit contenu à cet égard dans un autre manuscrit (qui n'est d'ailleurs qu'un abrégé du précédent), rédigé par Nikitas, archevêque de Thessalonique. Là se trouve une description de la célèbre grotte où saint Jean reçut sa révélation, et où M. Guérin

a fait une station, après tant d'autres, à mi-côte du chemin qui conduit du port de la Scala au sommet de la montagne où est bâti le monastère. Non loin de la route et de la grotte est l'école fondée par ce monastère, au commencement du XVIII[e] siècle, et qui, pendant longtemps, a joui d'une réputation méritée dans toutes les îles de l'Archipel. Elle compta jadis plus de deux cents élèves; mais elle est bien déchue depuis, et c'est à peine si aujourd'hui elle en réunit une quarantaine, auxquels sont enseignés les éléments du grec ancien, avec un peu d'histoire et de géographie. Dans une des salles se voit une plaque de marbre blanc avec une longue et curieuse inscription ancienne, publiée par M. Ross, et reproduite par M. Guérin, qui renferme un décret des lampadistes, c'est-à-dire de ceux qui étaient préposés à la course aux flambeaux, en faveur d'Hégésandre, leur trésorier, et citoyen de Patmos. Elle est postérieure à Alexandre, mais elle montre, avec d'autres indices, que Patmos participait aux jeux, aux fêtes, comme à toute la civilisation de la Grèce classique.

Nous sommes forcés de passer sur la description exacte et un peu minutieuse que notre voyageur a donnée lui-même de la grotte de l'Apocalypse, renfermée dans l'enceinte d'une chapelle consacrée à sainte Anne, et dont elle occupe la droite. M. Guérin a cru devoir en faire l'occasion d'un chapitre entier, espèce d'élévation sur saint Jean et sur l'Apocalypse, qui a le tort de ne rien apprendre, nous ne dirons pas de ne rien expliquer, et qui est, dans son mémoire, un hors-d'œuvre plus déclamatoire encore que mystique. Nous aimons mieux une autre description de lui, non moins détaillée et plus importante que la précédente, qu'elle poursuit et complète : c'est celle du monastère byzantin bâti par saint Christodule, comme nous l'avons dit, et où se trouve la bibliothèque, formée actuellement de deux chambres précédées d'un cabinet, qui devait surtout occuper M. Guérin. Dans l'un des murs de ce cabinet est aujourd'hui encastrée une grande plaque rectangulaire de marbre blanc, sur laquelle se lit, en beaux caractères, une précieuse inscription métrique, malheureusement mutilée, trouvée par M. Thiersch dans l'église du couvent, restituée, autant qu'il était possible, par M. Ross, reproduite encore par M. Guérin, et qui est le témoignage certain de l'existence à Patmos de ce culte de l'Artémis scythique ou taurique, dont nous avons déjà parlé; culte auquel était associé celui d'Hécate, de qui, sui-

vant l'inscription, la prêtresse de Diane, Cydippe, avait érigé la statue dans le vestibule de son temple. M. Guérin pense même que les colonnes antiques qui décorent l'église de Saint-Jean doivent avoir appartenu à ce temple de Diane, plus d'une fois restauré sans doute et, à la fin, tout à fait hellénisé, aussi bien que la déesse, si elle vint réellement de Scythie. Quoi qu'il en soit, et pour revenir à la bibliothèque du monastère, sa disposition actuelle ne date que de l'année 1818. Auparavant, manuscrits et imprimés gisaient pêle-mêle, sans soin et sans ordre, en proie à l'humidité et aux vers, qui en ont détruit ou détérioré beaucoup. Aujourd'hui les manuscrits, au nombre de deux cent quarante, sont placés dans deux armoires distinctes et vitrées, et les autres casiers remplis par deux mille ouvrages imprimés, dont beaucoup sont dépareillés. Ils se composent d'une partie des Pères de l'Église, de quelques classiques grecs et latins, de plusieurs livres espagnols et italiens, et d'un très-petit nombre de livres français.

Nous laissons là le récit, non sans intérêt toutefois, que fait le voyageur, d'après trois des manuscrits de cette bibliothèque, de la vie de saint Christodule, et l'extrait de la règle du couvent, établie par ce saint fondateur et écrite de sa propre main, en 1096. Nous nous contentons également de mentionner l'histoire du monastère, celle de la ville actuelle de Patmos, et leur état présent, les mœurs des moines, celles des habitants, etc., sujets sur lesquels M. Guérin a recueilli les détails les plus curieux. Nous négligeons même la topographie du reste de l'île, plus complète qu'on ne la trouve nulle part ailleurs, et nous nous hâtons d'arriver à la seconde partie de son mémoire, si consciencieux et si riche de faits, à celle qui comprend le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Jean, qui lui était demandé par l'Académie. On sent que nous ne pouvons être ici que très-bref sur une pareille matière, faite pour les yeux, en quelque sorte, beaucoup plus que pour l'oreille. M. Guérin, dans ce catalogue, a cru devoir suivre, pour la commodité des voyageurs futurs, un ordre matériel, et non pas méthodique, l'ordre même dans lequel sont disposés les manuscrits dans les deux armoires qui les renferment. Il en donne les titres avec exactitude, sauf quelques légères erreurs; il fait, comme il lui était prescrit, la description attentive et complète des deux cent quarante qui restent, de plus de six cents qui ont existé, la très-grande majorité, il faut le reconnaître,

exclusivement théologiques, et les autres d'assez peu de valeur. Mais viennent ensuite les célèbres bulles d'or, et en tête la première, octroyée par l'empereur Alexis Comnène à saint Christodule, lors de la fondation du monastère, publiée par M. Ross, dans l'année 1841, et imprimée de nouveau à Syra, en 1843, par MM. Paul et Michel Caliga, de Patmos. M. Guérin l'a reproduite d'après cette dernière édition, conférée par lui avec l'original, et il en a transcrit trois autres, dont deux inédites; l'une, confirmative de la précédente, et du même empereur, Alexis Comnène; la seconde, d'Andronic Paléologue, datée de l'année du monde qui répond à 1329 de J. C.; la troisième, beaucoup plus récente, est de l'empereur d'Allemagne Charles VI, accordée au monastère de Patmos en 1727, et elle a été éditée, pour la première fois, en 1843, par les deux Patmiotes que nous avons nommés plus haut. M. Guérin termine ses transcriptions par la copie du codicille du testament de saint Christodule, encore inédit, ainsi que ce testament lui-même. Nous avons déjà parlé des extraits qu'il a faits, dans sa première partie, de plusieurs manuscrits à la fois biographiques et géographiques.

L'Académie peut voir avec quelle conscience, avec quel succès, M. Guérin a rempli sa tâche et de voyageur et même d'historien. Nous lui devons assurément la meilleure description de l'île de Patmos qui existe, à beaucoup près. A-t-il réussi d'une manière aussi satisfaisante, aussi complète, dans sa tâche de paléographe et d'érudit, plus ingrate peut-être, mais non moins utile, nous ne pouvons l'affirmer avec autant de certitude. Nous savons aujourd'hui que ses doutes sur l'existence des quarante bulles d'or que disait avoir vues M. Ross, dans le coffre qu'entr'ouvrit devant lui l'hégoumène ou le supérieur du couvent, n'étaient nullement fondés, et que celles de ces bulles qui n'ont point été communiquées à M. Guérin ne se réduisaient pas aux quatre ou cinq que le même hégoumène assurait avoir été envoyées à Constantinople, pour appuyer une réclamation du couvent, au sujet d'une ferme sise sur les bords du Méandre. M. Daveluy, directeur de l'École française d'Athènes, entrant pleinement dans la pensée de l'Académie, qui avait maintenu à l'étude la question de Patmos, en vue surtout des recherches à faire dans la bibliothèque, et soupçonnant, ainsi que nous, comme il le dit spirituellement dans un rapport qu'a bien voulu nous communiquer M. le ministre de

l'instruction publique, que les bons pères de Saint-Jean n'avaient pas dit leur dernier mot sur les manuscrits qu'ils possèdent, a envoyé M. Lebarbier, membre de la première année d'études de l'École, sur les traces de son devancier. Cet intelligent jeune homme a su tirer des moines, en effet, quarante-deux pièces nouvelles, qu'il a fait transcrire sous ses yeux, et entre autres, seize bulles d'or, qui vont de l'année 1078 à l'année 1331. M. Lebarbier, de retour à Athènes, s'occupe sans relâche de traduire et de commenter ces monuments, précieux à plusieurs égards, de l'histoire du Bas-Empire, et nous aurons plus tard, sans doute, à entretenir l'Académie du travail qu'il a commencé à ce sujet.

M. Guérin avait si bien le sentiment de ce qui pouvait manquer à ses recherches sur Patmos, quelque méritoires qu'elles soient d'ailleurs, qu'il a voulu y suppléer par une seconde étude, concernant l'île plus célèbre et plus importante de Samos, qui n'avait point été sérieusement explorée depuis notre savant et si exact Tournefort, en 1702. M. Ross lui-même, en 1841, n'avait pu y passer que deux jours, bien employés, à coup sûr, pour l'archéologie, mais fort insuffisants pour tout le reste. Il a été donné à notre jeune compatriote d'y séjourner deux mois entiers; et, grâce à son zèle, à son goût passionné pour la géographie militante, si nous pouvons le dire, grâce aussi aux ressources de tout genre qu'il a trouvées dans les lumières et dans la parfaite obligeance du gouverneur actuel, M. Conéménos, il a pu, à son retour en France, malheureusement précipité par un accident de famille, nous remettre une description de Samos qui laisse bien loin derrière elle, pour l'ensemble comme pour les détails, en ce qui concerne la topographie, tout ce que nous possédions jusqu'à présent. L'histoire ancienne et moderne de l'île n'y occupe aucune place, l'auteur ayant cru devoir s'en tenir, pour les temps anciens, à la savante monographie de M. Panofka, publiée à Berlin en 1822, sous le titre de *Res Samiorum*, etc.; pour le moyen âge et les temps modernes, au résumé très-bien fait de M. L. Lacroix, dans un ouvrage collectif sur les îles de la Grèce, que nous aurons bientôt à enregistrer parmi les travaux récents des anciens membres de l'École. Pour donner une idée succincte de celui de leur digne successeur, car il nous est impossible d'entrer ici dans les détails, nous dirons que, dans ce grand mémoire géographique, divisé en quatorze chapitres, et qui n'embrasse pas moins de

deux cent quarante pages in-4°, M. Guérin esquisse d'abord la forme et l'aspect général de l'île de Samos; il indique sa position, son étendue, les petites îles qui en dépendent; il résume, avant de pénétrer dans l'intérieur, tout ce que l'antiquité nous apprend sur son état ancien; puis la parcourant lui-même, pour en reconnaître l'état actuel, il décrit tour à tour chacun des quatre districts dans lesquels elle se divise, en commençant par celui qui a pour chef-lieu Chora, aujourd'hui siége du gouvernement. Chora étant située près de l'ancienne Samos, il aborde ainsi la description spéciale de l'île par le côté le plus intéressant et qui méritait le mieux toute son attention. Enfin la topographie des quatre districts achevée, il y rattache un ensemble de notions statistiques, nettes et précises, sur l'administration présente de Samos, sur son industrie, son commerce, ses charges et ses revenus, sur l'état du culte et de l'instruction publique, qui y est en grand progrès. Il trouve, dans ce tableau plein d'intérêt, l'occasion naturelle de rendre un témoignage mérité à la direction sagement libérale qu'a su imprimer le gouverneur actuel aux affaires de la république des Samiens, tributaire de l'empire ottoman, mais qui n'en jouit pas moins d'une indépendance relative, fruit du courage déployé par elle dans la guerre mémorable de 1821 à 1830.

Le temps ni les circonstances n'ont pas permis à M. Guérin d'instituer des recherches aussi complétement satisfaisantes sur les antiquités de Samos; mais cependant, outre l'attention qu'il a donnée, dans sa description, à tous les monuments cités par les anciens, à toutes les ruines subsistantes, il est un point capital sur lequel il a pu jeter un jour tout à fait nouveau. Hérodote nous apprend qu'il y avait à Samos trois des plus grands ouvrages que les Grecs eussent exécutés: le môle du port, long de deux stades ou trois cent soixante et douze mètres, dont les gigantesques débris s'aperçoivent encore sous les eaux de la mer; le temple de Héra ou Junon, le fameux Héræum, dont il ne reste plus aujourd'hui, à la surface du sol, qu'une colonne mutilée, et où notre voyageur n'a pu malheureusement entreprendre les fouilles qu'il avait projetées; enfin, l'aqueduc souterrain construit par Eupalinus de Mégare, et qui, traversant de part en part une montagne, sur une longueur de sept stades, amenait à la ville de Samos les eaux d'une source abondante. Ni Tournefort, ni Pococke, ni, de nos

jours, M. Ross, n'avaient pu découvrir ce remarquable aqueduc; et cependant la tradition de son existence et celle de la place de son ouverture ne se sont jamais perdues parmi les habitants. C'est ce qui fait que M. Guérin, sur leurs indications, et sous la conduite du commandant militaire Alexis, a eu l'idée d'exécuter, auprès d'une chapelle consacrée à saint Jean, voisine de la source la plus abondante des environs, et située au nord du mont Kastro, à une demi-lieue de Chora vers le sud-est, des fouilles qui devaient être couronnées d'un plein succès, quoiqu'elles n'aient pu être poussées, sous la montagne, jusqu'au point où débouchait le canal intérieur. Non loin de là, sur un ravin au fond duquel coule un torrent, et qui porte le nom de vallée de Saint-Jean, séparant le mont Kastro du mont Katarouga, se voient de belles ruines romaines, qui sont celles d'un pont-aqueduc, plus d'une fois confondu, mais à tort, avec l'aqueduc souterrain d'Eupalinus. Un bassin antique, sur lequel a été bâtie la chapelle de Saint-Jean, et qui est en communication avec la source; une large rainure pratiquée dans le roc, dans la direction du sud, et qui va disparaissant sous le mont Kastro; enfin, là même, un grand trou que se rappelaient les anciens du pays, et qui avait été comblé depuis ; ce furent là autant d'indices précieux qui convainquirent M. Guérin et son guide, non moins habile que dévoué, que là, et point ailleurs, devait se trouver l'entrée du souterrain. Les fouilles, en effet, ayant été autorisées par M. Conéménos, qui bientôt voulut les suivre de sa personne et les animer de sa présence, après avoir fourni à M. Guérin tous les moyens d'exécution, l'aqueduc a été découvert, avec les tuyaux mentionnés expressément par Hérodote, et poursuivi, à force d'adresse, de labeur et de courage, sur un espace considérable. Nous laissons ici la parole, sur les résultats de cette découverte, au jeune voyageur, qui, dans les détails très-circonstanciés de la relation qu'il en a faite, rapporte loyalement sa part d'honneur à chacun de ceux qui y ont coopéré avec lui.

« En résumé, dit M. Guérin, après nous être avancés quatre cent quarante pas environ au delà de la source, nous n'avons trouvé, à divers intervalles, qu'un canal large de quatre-vingts centimètres et consistant, soit en une voûte taillée dans le roc, soit, quand le roc cesse, en un conduit muré et recouvert de blocs horizontaux. Ce canal traverse trois collines et trois ravins; puis

il s'engage sous un monticule qui est comme le premier plan du Kastro, lequel s'élève à deux cent quarante-huit mètres au-dessus de la mer, et sépare la source de Saint-Jean de l'ancienne ville de Samos, dont il était la principale citadelle. C'est assurément ici la montagne de cent cinquante orgyies ou brasses de haut, dont nous parle Hérodote, la faisant seulement vingt-huit mètres plus élevée qu'elle ne l'est en réalité. . . . Suivant lui, le souterrain avait sept stades de long. Or, depuis la fontaine de Saint-Jean jusqu'aux dernières pentes méridionales du mont Kastro, du côté de Tigani, il peut y avoir, en ligne directe, dix-huit cent cinquante mètres, qui dépassent de cinq cents mètres et plus les sept stades d'Hérodote. Et, en effet, à partir de la source, jusqu'à l'endroit où nous nous sommes arrêtés, nous n'avons trouvé qu'un canal large à peine de trois pieds grecs. C'est que le souterrain proprement dit, avec les dimensions et la forme que lui assigne l'historien, ne commençait qu'à cinq cent quarante-huit mètres au delà de cette source, tandis que nous n'avons pu poursuivre nos fouilles que jusqu'à quatre cents mètres au plus. Nous n'avons donc point atteint le souterrain, tel que l'entend Hérodote; mais il est hors de doute qu'on l'atteindrait en continuant les fouilles. Tant que le canal ne franchissait que des collines peu élevées, on n'avait pas senti la nécessité de pratiquer, à droite et à gauche, un chemin qui pût servir à le réparer, et l'on s'était contenté d'ouvrir quelques puits, tels que ceux que nous avons trouvés, par lesquels l'air et la lumière pénétraient dans l'aqueduc, et par où, d'ailleurs, on devait descendre pour s'assurer de l'état des tuyaux. Mais quand l'aqueduc arrivait sous la montagne, on jugea plus simple d'agrandir le souterrain et de lui donner huit pieds grecs, en largeur comme en hauteur. De savoir maintenant pourquoi le canal de trois pieds de large, creusé dans toute son étendue, et que nous avons découvert en avant de la montagne avec cette dimension, avait, sous la montagne, vingt coudées de profondeur, comme le dit Hérodote, c'est ce que l'abbé Barthélemy, dans le *Voyage du jeune Anacharsis,* a essayé d'expliquer par une hypothèse peu admissible, mais ce dont on peut se rendre compte en supposant une différence de niveau dans le percement du souterrain, entrepris sur les deux points opposés, différence qu'il aura fallu racheter plus tard en creusant le canal à une plus grande profondeur. »

Nous préférons de beaucoup cette conjecture au remède héroïque, mais dangereux et inutile, tenté ensuite par M. Guérin, d'une correction dans le texte d'Hérodote. L'avenir, d'ailleurs, nous en apprendra davantage, si, comme il est permis de l'espérer, son travail est repris, ou par lui-même, ou par quelqu'un de ses successeurs, sous les auspices de M. Conéménos, que nous remercions ici, au nom de l'Institut et de la France, pour la protection active et bienveillante dont il n'a pas cessé d'encourager les recherches de nos jeunes compatriotes dans l'île confiée à son habile administration.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, nous pouvons dire en toute assurance que les efforts de l'École française d'Athènes, pour répondre à la confiance du Gouvernement et à celle de l'Académie, récompensés, l'année dernière, par une première et éclatante découverte, l'ont été, cette année encore, par une découverte plus modeste, mais non moins réelle, dont l'honneur avait échappé jusqu'à présent à d'illustres voyageurs et à des savants du premier ordre. C'est le privilége de cette École, mission permanente de la science et du pays, aux portes de l'Orient et au berceau même de la civilisation de l'Occident, que de pouvoir, non-seulement commencer, mais, ce qui est plus rare, terminer de grandes choses, par la continuité autant que par l'émulation des travaux enchaînés aux travaux. M. Beulé, auquel il est temps de revenir, en a donné, cette année même, une première preuve, en menant à fin, avec la persévérance et l'énergie qui le distinguent, les fouilles entreprises par lui, l'an dernier, au pied de l'Acropole d'Athènes, avec un si grand, avec un si imprévu succès. Nous n'avons point à revenir en détail sur des résultats acquis aujourd'hui à l'archéologie classique, à l'histoire de l'art, à celle de l'Acropole, qui en porte les plus glorieux monuments. Ces résultats, consignés dans nos précédents rapports sur ceux mêmes de M. Beulé, soumis à l'examen de l'Académie par M. le ministre de l'instruction publique, ont été constatés par vous, Messieurs, avec l'autorité qui vous appartient, livrés à la publicité, et consacrés, nous l'osons dire, par l'assentiment du monde savant, en Grèce comme en France, et dans le reste de l'Europe. La conviction que le raisonnement n'avait pas suffi à produire, les yeux l'ont déterminée, irrésistible et définitive, en présence des faits complétement révélés. L'antique, la véritable entrée de l'Acro-

pole, avec sa porte fortifiée, ses tours, ses murs de marbre, a reparu comme par enchantement, retrouvée, non sans labeur, sous cet amas de constructions et de débris qui la cachait à tous les regards depuis quatre siècles; et ce majestueux escalier qui conduisait par les Propylées au Parthénon, y conduit de nouveau. Aussi le gouvernement de la Grèce a-t-il voulu partager avec le gouvernement français l'honneur de récompenser cette belle découverte, et pendant que le nom de M. Beulé était gravé en grec sur la porte à la fois ancienne et nouvelle de l'Acropole, à la suite du nom de la France, promotrice de ses travaux, une double distinction lui était décernée par S. M. Hellénique et par l'Empereur des Français. M. le ministre de l'instruction publique, appréciateur éclairé des services rendus à la science et à l'art par notre jeune compatriote, a mis le comble à ces faveurs méritées, en décidant que son mémoire sur l'Acropole, distingué par l'Académie l'année dernière, et devenu, cette année, un ouvrage, serait publié sans retard, par les soins de l'auteur, aux frais du Gouvernement et sous ses auspices. Nous avons la confiance que cette publication prochaine justifiera pleinement nos suffrages.

Vous avez vu, Messieurs, quelle heureuse influence l'exemple de ces travaux réalisés et de ces récompenses prévues a exercée sur les membres qui composaient la seconde année d'études de l'École. Cette influence s'est étendue aux membres de la première année, comme vous l'ont montré les fruits des nouvelles recherches de M. Lebarbier à Patmos, comme le montreront bientôt ceux des études entreprises par son camarade, M. Reynald, sur Salamine et les petites îles du golfe fameux qui porte ce nom. Nous ne doutons pas qu'à leur tour, et avec ces motifs réunis d'émulation, les trois nouveaux candidats qui viennent d'être nommés par M. le ministre, sur votre proposition, membres de l'École française d'Athènes, MM. Delacoulonche et Boutan, tous deux agrégés de l'Université et déjà professeurs des hautes classes des lycées, et M. Fustel de Coulanges, licencié ès-lettres, élève sortant et distingué de l'École normale, ne marchent d'un pas ferme dans la voie de ces explorations courageuses, de ces salutaires méditations, sur la terre toujours privilégiée et devant les immortels monuments de la Grèce, qui forment les hommes aussi bien que les savants, et qui, en honorant leurs auteurs, peuvent aussi quelque jour honorer la France.

Nous n'aurions pas entièrement rempli, Messieurs, la tâche qui nous est imposée envers l'école d'Athènes, si nous ne vous rappelions, en terminant, par quelques mots rapides, l'émulation croissante d'études sérieuses sur l'antiquité grecque, qui continue de régner entre les anciens membres, sortis à diverses époques de l'École, et ses membres actuels. Ainsi, cette année encore, des thèses importantes ont été soutenues devant la faculté des lettres de Paris et offertes à l'Académie par MM. Hanriot, Mézières, Beulé, sur les *Dèmes de l'Attique* et sur la *plus ancienne Géographie des Grecs;* sur les *différentes scènes des Enfers,* expliquées par les localités de l'Arcadie, de l'Épire, de la Campanie; sur l'*Art à Sparte,* et sur les *Vestiges d'une langue vulgaire chez les anciens Grecs.* Ce sont là autant d'essais, ingénieux ou solides, et quelquefois neufs, auxquels sont venus s'associer des travaux d'histoire et de géographie plus étendus, tels que les *Iles de la Grèce,* de M. Lacroix, résumé substantiel de l'état ancien et moderne de ces îles, où naturellement ont trouvé place les résultats de ses recherches personnelles et de celles de ses collègues; ou bien encore des écrits d'une nature plus littéraire, comme la dissertation de M. Charles Benoît sur la *Comédie de Ménandre*, honorée d'un prix spécial par l'Académie française, et dont une plume aussi savante qu'éloquente a trop bien caractérisé les mérites pour laisser rien à dire après elle. Par là se forme peu à peu, Messieurs, dans cette institution, placée sous votre haute surveillance et toute pénétrée de votre esprit, de vos sages et fermes directions, une tradition de travaux sérieux et divers, qui ne seront peut-être pas sans influence, avec le temps, soit sur l'avenir de notre enseignement supérieur, soit même sur celui de l'érudition et des lettres françaises.

QUESTIONS PROPOSÉES POUR 1853-1854.

Les sujets d'explorations et de recherches proposés, en 1853, aux membres de l'École française d'Athènes, pour la seconde année d'études, conformément au décret du 7 août 1850, sont les suivants :

Question déjà proposée en 1851 et 1852, et qui est maintenue à l'étude :

1° Étudier la topographie de Delphes, du Parnasse et des environs, décrire la contrée et les monuments dont elle recèle les

ruines, et faire l'histoire de la ville, du temple et de l'oracle d'Apollon, tant par les relations des auteurs et les documents de toute sorte qui ont été publiés, surtout les inscriptions, que par des recherches nouvelles entreprises sur place.

Questions proposées l'année dernière, et qui n'ont pas été traitées :

2° Décrire l'île de Lesbos; rectifier la carte qui se trouve dans Plehn (*Lesbiacorum liber,* Berolini, 1826, in-8°); compléter les notions données sur cette île par Tournefort, Dapper, Pococke, Richter et M. de Prokesch; explorer enfin les restes des villes anciennes, surtout celles dont la position est encore incertaine, telles que Ægirus, Agamède, Hiéra, Métaon, Napé et Tiaræ.

3° Explorer la contrée comprise entre le Pénée, le golfe Thermaïque, l'Haliacmon, et les chaînes qui séparent l'Épire de la Grèce orientale; chercher à pénétrer dans les hautes vallées du mont Olympe; et décrire surtout, dans la partie de la Thessalie et de la Macédoine qu'on vient d'indiquer, les localités que M. le colonel Leake (*Travels in northern Greece*) n'a pu visiter.

L'Académie désire que ce travail, ayant pour objet la géographie comparée, l'épigraphie et l'archéologie, soit, autant que possible, la continuation de celui que M. Mézières a envoyé, l'an dernier, sur la Magnésie, le Pélion et l'Ossa.

Questions proposées pour la première fois :

4° Recueillir en un corps d'ouvrage tout ce que les auteurs anciens ont rapporté de relatif à l'histoire, aux institutions religieuses et politiques, générales ou particulières, aux mœurs et coutumes des peuples de l'antique Arcadie.

5° Rechercher au nord d'Iasos, en Carie, le mur désigné, par M. Texier (*Asie Mineure,* t. III, pl. 147-149), sous le nom de *Camp retranché des Léléges,* en suivre le développement jusqu'au point où il s'arrête, en dresser le plan, en signaler les principaux caractères, chercher à en déterminer la destination, vérifier enfin s'il ne se rattachait pas à un système de défense qui aurait eu pour objet de mettre le temple des Branchides à l'abri des attaques des Cariens.

6° Étudier totalement ou partiellement la géographie physique et la topographie des îles voisines de la Thrace, c'est-à-dire Lemnos, Imbros, Samothrace et Thasos; en relever les antiquités, en suivre

l'histoire depuis les temps anciens jusqu'à nos jours; recueillir les vestiges des exploitations métallurgiques qui y ont eu lieu, et décrire l'état actuel de ces îles.

Signé à la minute: RAOUL-ROCHETTE, HASE, Ph. LE BAS, WALLON, et GUIGNIAUT, *rapporteur.*

L'Académie adopte la teneur et les conclusions de ce rapport.

Mémoire sur l'île d'Égine, par M. About, membre de l'École française d'Athènes.

CHAPITRE I.

ÉGINE.

Le golfe Saronique fut de tout temps le cœur de la Grèce. Il offrait à la marine des ports sûrs et de vastes rades, à l'agriculture des terres fertiles, à l'industrie les carrières du Pentélique et les mines du Laurium : aussi fixa-t-il de bonne heure l'élite de ces tribus errantes qui devaient composer le peuple Grec. Les grandes et florissantes villes se pressèrent sur ses rivages : Eleusis auprès d'Athènes, Mégare auprès d'Eleusis, Corinthe à quelques lieues de Mégare. Il vit fleurir au bord de ses eaux tranquilles toutes les gloires de la Grèce; il vit naître les arts, s'il est vrai que les arts soient nés si près de nous.

Au milieu du golfe Saronique s'élève l'île d'Égine. La mer, cette grande route des Grecs, qui n'en eurent jamais d'autres, unit Égine à tous les rivages voisins. Un navire d'Égine arrive, s'il a bon vent, au Pirée en deux heures, en quatre heures à l'isthme de Corinthe, en moins d'une heure à Méthana. La nature, en lui donnant cette place privilégiée, semble lui avoir réservé le monopole du commerce grec.

Elle commande le golfe entier. Le pic Saint-Élie est le seul point d'où l'on puisse embrasser d'un coup d'œil l'Acropole d'Athènes, les rochers de Salamine, Éleusis, Mégare, l'Acrocorinthe, les montagnes de Méthana et les premières îles de l'Archipel. Ce sommet escarpé, qui voit les plus grandes villes de la Grèce, et qui est le centre de leurs regards, a dû prendre, dans l'enfance des peuples,

une importance singulière; et l'on peut pressentir que si les Grecs s'assemblent jamais en quelque endroit pour unir leurs prières et implorer en commun quelque bienfait des dieux, ils se donneront rendez-vous au pied de la grande montagne d'Égine.

Cette île, où toute la Grèce doit accourir, est pourvue d'une vaste rade où la flotte entière des Grecs pourra se rassembler après la victoire de Salamine [1]. Les rochers à fleur d'eau dont l'île est entourée la protégent contre les étrangers qui pourraient venir de nuit tenter un débarquement sur ses côtes; mais ils seront facilement évités par les marins du pays, et par les honnêtes marchands qui voyagent de jour, et qui prennent un pilote. Et la reconnaissance des Éginètes placera ces rochers parmi les bienfaits des dieux [2].

Égine est une des petites îles de la Méditerranée : sa surface est d'environ 83 kilomètres carrés [3]. Le plus petit peuple y sera donc à l'étroit, s'il n'ajoute la mer à son domaine.

Le sol est assez pauvre, sans être cependant misérable [4]. Un tiers de l'île environ se compose de rochers volcaniques : c'est l'angle sud-est. Au nord s'élèvent des roches calcaires, qui laissent dans leurs intervalles un peu de place à la culture; à l'ouest s'étend une plaine pierreuse : c'est la partie fertile. L'orge y vient assez bien, le blé plus difficilement. La vigne croît partout dans l'île, pourvu qu'elle trouve un peu de terre : on y peut cultiver avec succès l'olivier et l'amandier, l'amandier surtout, car l'olivier veut des irrigations, et l'on manque d'eau courante. Ajoutez à ces ressources le revenu de quelques troupeaux de chèvres et de brebis, et les profits incertains de la pêche, et vous verrez qu'Égine peut nourrir une population de cinq ou six mille hommes, environ soixante et dix habitants par kilomètre carré. Pour peu que cette population augmente, il faudra qu'elle cherche de nouvelles ressources dans l'industrie et dans le commerce.

Mais il n'y a pas de commerce, au moins en Grèce, sans navires. Égine ne fournit point de bois de construction. Elle est ψιλὴ πᾶσα [5], toute nue, ou peu s'en faut. Point d'industrie sans métaux :

[1] Hérodote, VIII, 131, 132.
[2] Paus. II, 29.
[3] Wallon, *Hist. de l'Esclavage*, part. I, ch. VII.
[4] Ottfr. Müll. *Ægineticorum liber*, *Procœmium*.
[5] Strab. VIII, 375.

Ægina, dit Pline[1], *metalla non gignit.* Il faudra que les Éginètes aillent chercher à l'étranger la matière première de tout travail : ils ne pourront se livrer à l'industrie qu'à la condition de commencer par le commerce.

La nature, qui a donné à Égine une belle rade, au sud-ouest de l'île, a oublié de lui donner un port, chose beaucoup plus nécessaire; mais il lui sera facile d'en avoir un. Il ne faut qu'un peu de travail pour construire deux et même trois ports excellents entre la pointe N. O. de l'île et la rade. Les navires seront protégés contre le vent du large par les montagnes et par la masse tout entière de l'île; la pointe septentrionale les abritera contre le vent du nord; les montagnes de la Morée et l'île d'Angistri, contre les vents du sud et de l'ouest. Il sera facile aux habitants de construire des môles et des jetées : les montagnes calcaires du nord de l'île fournissent d'excellente pierre à bâtir. On trouve en trois ou quatre endroits différents de l'argile bonne à pétrir.

La côte orientale, battue par les vents terribles qui soulèvent la mer de Myrto[2], est inaccessible, excepté dans une petite anse (*Hagia marina*), qui peut recevoir des barques de pêcheurs.

Le climat d'Égine est sain. La sécheresse même de l'île, qui n'a ni marais ni cours d'eau intarissable, garantit les habitants contre les fièvres de l'été. L'eau des puits est bonne : cette terre, aride à la surface, pourra élever de fortes générations.

Égine est belle malgré sa pauvreté. Elle participe de la beauté un peu sévère et un peu maigre, mais fine et délicate, de la terre attique. Elle a ces grands horizons, ces belles couleurs, ces fins profils de montagnes, cette nature sobre et vigoureuse qui frappe l'esprit d'un peuple, le transforme lentement, et le rend artiste malgré lui. C'est grâce à cette beauté sympathique que la Grèce a imprimé un caractère commun à tous les peuples divers qui l'ont habitée : elle les a, pour ainsi dire, faits à sa ressemblance. Égine embellit l'horizon d'Athènes, comme Athènes embellit le sien. Par ces belles et limpides journées que le soleil prodigue à la Grèce, les insulaires voient la plaine de l'Attique enfermée entre ses trois grandes montagnes; ils comptent les monuments entassés sur l'Acropole; ils admirent tous les soirs l'Hymette coloré de rose par

[1] XXXIV, 2.

[2] Horace, *Od.* I, 1.

les derniers rayons du jour. Dans l'île elle-même, il n'est pas rare de rencontrer de grands et tristes paysages, dont l'aspect désolé attriste le regard; mais, à côté de ces belles horreurs, on trouve au détour du chemin quelque gracieux petit coin de verdure, un palmier qui élève sa tête au milieu de cinq ou six orangers, un bosquet de caroubiers et de lentisques, tout peuplé de perdrix rouges; ou un ravin rempli de pins odoriférants, qui descendent jusqu'à la mer. Nous aurons toujours un peu de peine à comprendre qu'un pays brûlé du soleil, hérissé de rochers, clair-semé d'arbustes, des plaines pierreuses où toute verdure disparaît avant la fin de mai, puisse jamais être un beau pays. Mais lorsqu'une pure lumière enflamme tous les objets, que ces rochers si nus se découpent nettement sur un ciel sans nuage; qu'une mer sans ride s'étend à l'horizon, et que les sommets bleuâtres de quelques hautes montagnes s'élèvent au loin pour fermer la vue, il y a une telle harmonie entre le ciel et la mer, et cette terre desséchée, que ni l'esprit ni les yeux ne désirent rien de plus beau[1].

Voilà ce que la nature a fait pour Égine. Elle lui a donné une position admirable, une belle rade, un sol maigre, un climat salubre, et la beauté, qui ne manque à aucune des parties de la Grèce. Comment cette île de trois lieues de long a-t-elle pu devenir pour un temps la capitale de la marine, du commerce, de l'industrie et de l'art? Comment a-t-elle balancé la fortune d'Athènes et décidé la ruine de Xerxès? Comment un pays qui pouvait nourrir cinq ou six mille hommes a-t-il possédé un demi-million d'esclaves, suivant Aristote, et plus de cent mille, suivant nous? C'est aux races qui l'ont peuplé qu'il faut demander le secret de ces merveilleux accroissements.

CHAPITRE II.

LES ÉGINÈTES.

Égine s'appela d'abord Œnone[2], Οἰνώνη. O. Müller[3] a fondé sur ce nom des hypothèses ingénieuses touchant les premiers habitants de l'île. Mais je pense que ni le nom d'Οἰνώνη, ni celui

[1] Hésiode appelait Égine l'aimable Égine, ἐπήρατον νῆσον.
[2] Strab. VIII, 375.
[3] *Æg. lib.* 7, 8, 9.

d'Οἰνοπίας, qui se trouve dans Pindare[1], ne prouvent rien, sinon que l'île produisait du vin. Marathon doit son nom au fenouil, qui abonde dans ses marécages[2]; Sparte doit le sien à ses genêts; Égine, comme tous les pays volcaniques, produit du vin de bonne qualité, et qui serait aussi estimé que le vin de Santorin, si les habitants savaient le préparer sans résine. Mais, en 1817, O. Müller[3], sur la foi de je ne sais quel voyageur, niait les vignobles d'Égine; il ne pouvait donc admettre que la vigne lui eût donné son nom.

Le nom d'Œnone ne nous apprend rien sur les premiers habitants de l'île; la prétention des Éginètes au titre d'autochthones ne nous apprend rien de plus sur leur origine. Presque tous les peuples de l'antiquité avaient l'ambition, assez légitime, d'être les fils de la terre qu'ils habitaient. En effet, la formation des hommes par génération spontanée, telle que la supposaient les anciens, et telle qu'elle est admise par quelques savants modernes[4], n'est pas plus impossible dans un pays que dans un autre. S'il fut un temps où la grande mère commune a produit des hommes, pourquoi son sein, fécond en Asie, aurait-il été stérile en Grèce? Mais les autochthones d'Égine, s'il en fut, n'ont pas laissé de traces. L'histoire de l'île et sa gloire commencent à l'invasion des Hellènes.

La Thessalie, qu'on a si justement appelée la Scandinavie grecque[5], a nourri dans ses montagnes toutes les peuplades conquérantes qui ont envahi la Grèce, et que le doux climat de la Grèce a conquises à son tour. Ces paisibles et industrieux Pélasges, que les premières lueurs de l'histoire nous montrent occupés à la culture des champs et à la construction des villes, sont peut-être les premiers Thessaliens que la Grèce ait civilisés et amollis. Les Hellènes vainquirent les Pélasges: sortis de la même patrie,

[1] *Isthmiq.* VII, 21.

[2] Il y a dans l'île d'Égine un canton où le fenouil croît en abondance; on l'appelle aussi Marathon.

[3] «Neque autem e nomine Οἰνοπίας quod inter Græcos solum apud Pindarum, «(*Isthm.* VII, 21), præter eum ap. Ov. (*Met.* VII, 472-490), occurrit, neque a numo «uvam repræsentante, etiamsi Æginetius esset, Rasche (*Lex.* I, 112) plura de «vinetis Æginæ quam (p. 237) usitato numariorum errore ex arietis signo de «lanæ proventu extricare debebat». (Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 5, note *z*.)

[4] Burdach, etc.

[5] Fortoul, *De l'art en Allemagne.*

ils avaient sur eux l'avantage d'en être sortis plus tard; ils arrivaient armés de ces mâles vertus qu'on apprend dans les montagnes et qu'on oublie dans les plaines. Les tribus qui composaient la famille hellénique, les Achéens, les Ioniens, les Éoliens, les Doriens, ne différaient point dans l'origine : entre les Ioniens et les Doriens, il n'y avait peut-être pas plus de dissemblances qu'entre les Francs Saliens et les Francs Ripuaires. Ils ne se ressemblèrent pas longtemps. Les premiers qui touchèrent le sol de la Grèce furent aussitôt plus éclairés, plus industrieux, et moins belliqueux que les autres. La force venait du Nord, l'intelligence, l'amour des arts, et la douceur des mœurs naissaient dans le Midi. Les Achéens sont les premiers Hellènes qui soient venus disputer la Grèce aux Pélasges; ils étaient les maîtres du Péloponnèse au temps de la guerre de Troie; c'est un Achéen qui commandait l'armée entière, et qui régnait sur les rois[1]. Mais les Achéens s'amollirent dans les plaines fertiles de l'Argolide; les Ioniens, assis au bord de la plus belle des mers, oublièrent leur antique vaillance; ils devinrent si semblables aux Pélasges qu'ils avaient vaincus, qu'on les appelait indifféremment Ioniens ou Pélasges. C'est ainsi que les Francs dégénérés de la Neustrie n'étaient plus que des Romains aux yeux des farouches guerriers de l'Austrasie. Les Doriens, conduits par les Héraclides, eurent bon marché de leurs frères dégénérés : ils rajeunirent la Grèce. Sparte leur dut la gloire de ses armes, Égine la gloire de son commerce, de sa marine et de ses arts.

Si Égine fut envahie par les Pélasges, et il est permis de le croire puisqu'ils possédèrent tous les pays voisins, c'est à ce peuple qu'elle emprunta le culte de Jupiter.

Peut-être aussi leur dut-elle autre chose. Strabon[2] nous apprend que les premiers habitants de l'île fouillaient le sol pour en extraire la terre labourable, et qu'ils vivaient dans les cavernes qu'ils avaient ainsi creusées. Leur ville ressemblait à une fourmilière, et c'est de là, suivant Strabon, qu'ils furent appelés Myrmidons[3]. Ce travail assez étrange pourra paraître impossible à qui ne connaît point le sol d'Égine. Toute la partie de l'île qui s'étend

[1] Homère dit presque toujours les Achéens, Ἀχαῖοι, pour indiquer le peuple grec.

[2] Strab. VIII, 375.

[3] Μυρμιδόνες, Myrmidons, de Μυρμήξ, *myrmix*, fourmi.

vers le sud-ouest ne s'élève que fort peu au-dessus du niveau de la mer : il est probable qu'elle fut couverte par les eaux, qui laissèrent à la surface de la terre une couche pierreuse d'environ 40 centimètres d'épaisseur. En perçant cette couche assez dure, on trouvait une terre molle et friable que l'on pouvait cultiver[1]. Voilà pourquoi les écrivains anciens ont pu dire sans absurdité, sinon sans invraisemblance, que dans le sol d'Égine la terre est au fond, la pierre à la surface. La plaine d'Égine était, comme la tortue de ses médailles, couverte d'une carapace qu'il fallut briser. Quel autre peuple que les Pélasges pouvait faire ce miracle de patience?

Aux Pélasges succédèrent les Hellènes ou Myrmidons[2]. Une colonie de Myrmidons Achéens partit de Phthie sous la conduite d'Éaque, fils d'Actor[3], et envahit l'île d'Œnone. Les frères d'Éaque, Eurytus et Ménétius, restèrent dans leur patrie. Pour lui, il s'établit dans l'île avec une colonie venue de Phliunte. Les guerriers qui l'accompagnaient se mirent à la culture de la terre, avec cette mobilité d'un peuple qui fut toujours apte à tous les travaux; et ce chef d'aventuriers régna paisiblement sur des laboureurs. Il est vraisemblable qu'avant l'arrivée des Achéens, les Pélasges habitaient cette longue plaine qui forme le rivage occidental de l'île, auprès du port et de la rade, et vers l'endroit où les Hellènes avaient débarqué. On doit croire que les Pélasges y habitaient, parce que c'est le canton de l'île où l'art a lutté le plus heureusement contre la nature; on peut penser que les Hellènes y abordèrent, car c'est à peu près le seul côté de l'île qui soit abordable. Éaque, après sa victoire, dut songer à éviter le sort des Pélasges; il s'éloigna des côtes, et s'enfonça dans dans la partie la plus inaccessible de l'île. La tradition vient en aide à cette hypothèse. Si Éaque avait possédé une marine, s'il n'avait eu l'amour d'une vie retirée et sédentaire et la crainte des invasions, on n'aurait jamais songé à dire que c'était lui qui avait semé des rochers autour de son île pour la rendre inaccessible aux pirates[4]. Nous verrons par

[1] «...Superne lapidosa, in gremio glebam pinguem et feracem celantia». (Ottf. Müll. *Ægin. lib.* 6.)

[2] Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο, καὶ Ἕλληνες καὶ Ἀχαῖοι.
(Hom. *Il.* B. 684.)

[3] Ottf. Müll. *Ægin lib.* p. 12, 13, 14.

[4] Pausan. II, 29.

la suite que tous les anciens monument d'Égine étaient situés dans l'intérieur de l'île; on ne bâtit des temples au bord de la mer que lorsqu'on y peut habiter sans danger.

On peut croire que les Hellènes d'Éaque empruntèrent aux Pélasges le culte de Jupiter, car Jupiter est une divinité Pélasgique, comme Apollon est un dieu Dorien. L'hiéron de Jupiter Hellénien, qu'il construisit dans l'intérieur de l'île, fut sans doute le premier hommage qu'un Hellène rendit à Jupiter. Les Hellènes s'approprièrent Jupiter, et l'appelèrent Hellénien, comme pour montrer qu'ils l'avaient conquis sur les Pélasges, et qu'ils adoraient en lui un dieu national, et non le dieu des peuples qu'ils avaient vaincus[1].

La tradition broda sur ces faits de curieuses légendes. Éaque devint le fils de Jupiter[2]; les hommes remarquables par leur piété ont souvent pris ou reçu le nom de fils de dieu. On raconta qu'il était né de Jupiter et d'Égine, fille d'un roi de Phliunte[3] ; et l'on cacha sous ce voile transparent le mélange des Myrmidons et des Phliasiens. Pour expliquer le nouveau nom de l'île, dont l'origine historique est inconnue, on dit qu'Éaque, par piété filiale, avait donné à son île le nom de sa mère[4]. Enfin, bien des siècles après la mort d'Éaque, quand le nom d'Hellènes fut le nom de tous les Grecs, et Jupiter le maître de tous les dieux de la Grèce, les peuples ne savaient comment expliquer la fondation de l'hiéron de Jupiter, et ce nom d'*Hellénien*, dont le sens était devenu un mystère. On leur raconta qu'une année où la sécheresse rendait la culture impossible et menaçait tous les Grecs de la famine, les envoyés de tous les peuples vinrent supplier Éaque d'élever vers le ciel ses mains pieuses et ses prières agréables à Jupiter[5]; et la pluie tomba en abondance; et c'est, disait-on, en mémoire d'un si grand bienfait qu'un monument sacré s'éleva sur la montagne où il s'était mis en prières[6].

[1] Otf. Müll. *Ægin. lib.* p. 19.

[2] Hésiode, Platon, Apollodore, Athénée, etc.

[3] Pind. *N.* IX, 9; Aristarch. ad *N.* III, 1; Strab. VIII, p. 402; Paus. II, 512.

[4] Diod. S. IV, 72; Ov. *Met.* VII, 474; Paus. II, 5, etc.

[5] Isocr. *Éloge d'Évagoras* : *Ἦλθον οἱ προεστῶτες τῶν πόλεων ἱκετεύοντες, αὐτὸν νομίζοντες διὰ τῆς εὐγενείας καὶ τῆς εὐσεβείας τῆς ἐκείνου τάχιστ' ἂν εὑρέσθαι παρὰ τῶν θεῶν τῶν παρόντων κακῶν ἀπαλλαγήν.* — Apollod. III, XII, 11; Paus. I, 44; II, 29; Diod. IV. 61, etc.

[6] Isocr. *loc. cit.... ἱερὸν ἐν Αἰγίνῃ καταστήσασθαι κοινὸν τῶν Ἑλλήνων, οὗπερ Αἰακὸς ἐποιήσατο τὴν εὐχήν.*

Pour expliquer le nom de Myrmidons, on prétendit que Jupiter, afin de donner des sujets à son fils, avait changé les fourmis en un peuple actif et industrieux. On ne se souvenait pas que le nom de Myrmidons existait en Thessalie avant l'arrivée d'Éaque dans Égine.

Enfin, pour prix de sa justice et de sa piété, Éaque, après sa mort, alla siéger avec les Crétois Minos et Rhadamanthe à ce redoutable tribunal où comparaissaient les ombres.

Ces belliqueux Myrmidons, qu'Éaque avait transformés en laboureurs, ne demeurèrent pas tous dans Égine. Peut-être reconnurent-ils que le pays était trop pauvre pour les nourrir tous; peut-être la population s'accrut-elle si rapidement qu'elle déborda hors de l'île : il semble que, dans leur jeunesse, les races soient douées d'une fécondité singulière; peut-être aussi cette humeur aventureuse des Achéens n'était pas encore satisfaite, et avait besoin de se répandre au dehors. Les deux fils d'Éaque, Pélée et Télamon, s'éloignèrent de leur père : Télamon fonda une colonie à Salamine; Pélée ramena en Phthiotide un certain nombre de Myrmidons, fils de ceux que son père en avait emmenés[1]; et, pour rendre compte de cette double émigration, les fabuleux historiens de l'âge héroïque racontèrent que Pélée et Télamon avaient tué Phocus, leur frère, en jouant au disque[2]. On montrait encore, au temps de Pausanias, le rocher que Pélée avait lancé contre son frère[3]. On disait qu'Éaque avait exilé ses deux fils, l'un comme auteur et l'autre comme conseiller du crime; que Télamon[4], qui n'était coupable que d'un mauvais conseil, demanda à rentrer dans sa patrie, au moins pour plaider sa propre cause. Éaque ne le lui permit point : il consentit seulement à ce qu'il jetât un môle dans la mer, et que du haut de cette tribune il essayât de se justifier. Télamon entra la nuit dans le port secret, y jeta un môle que Pausanias croit avoir vu, plaida sa cause, la perdit, et retourna à Salamine. C'est là qu'il eut pour fils ce terrible Ajax, qui dépassait de toute la tête les guerriers qui combattirent devant Troie. Pélée fut père d'Achille, qui surpassait en tout le grand Ajax. Les deux héros de la guerre étaient donc les petits-fils d'Éaque.

[1] Pherecyd. ap. Tzetz. in Lyc. 175.

[2] Dorotheus, ap. Plut. *Parall.* 25, 277.

[3] Paus. II, 29. — Chandler a cru retrouver le rocher de Pélée.

[4] Paus. *ibid.*

Mais le sage et pieux roi d'Égine n'eut point de successeur de sa famille. Comment put-il se priver de ses deux fils dans un âge où il ne devait plus espérer d'autre héritier? Peut-être ces petites royautés n'étaient-elles point héréditaires; peut-être aussi l'ambition, la curiosité et l'humeur inquiète des jeunes générations étaient-elles plus fortes que les liens du sang et l'esprit d'hérédité. Ne voyons-nous pas Télamon exiler son fils Teucer après la guerre de Troie et la mort d'Ajax? Qu'il l'ait exilé, comme le racontent les poëtes, ou qu'il l'ait simplement laissé partir, cette étrange séparation, aussi bien que l'exil des fils d'Éaque, nous prouve assez que ni les pères ni les rois n'étaient alors ce qu'ils sont aujourd'hui[1].

Éaque n'eut donc pas un Éacide pour successeur, et c'est un malheur pour l'histoire d'Égine. La poésie épique, cette belle et confuse chronique des premiers âges, nous a raconté longuement l'histoire des Éacides : elle n'a rien dit d'Égine, parce que les Éacides n'y étaient plus. On se souvenait qu'Éaque avait régné dans Égine, et que Pyrrhus, Achille, Ajax, Teucer, Pélée et Télamon en étaient sortis; on respectait le berceau de cette illustre famille qui comptait des alliances parmi les dieux, et dont Miltiade se glorifiait de descendre ; on tournait les yeux avec respect vers le monument de Jupiter Hellénien, fondé par le plus grand des Hellènes; mais on ne s'enquérait point des obscurs successeurs d'Éaque; et l'histoire a laissé une lacune de plus d'un siècle entre l'arrivée des Achéens et l'invasion des Doriens.

Cependant un vers d'Homère[2] nous apprend que les Éginètes se rendirent au siége de Troie avec leurs voisins d'Argos, de Tirynthe, d'Hermioné, d'Asiné, de Trézène, d'Eïonæ, d'Épidaure et de Masès, tous pays Achéens. Mais le dénombrement du deuxième chant de l'Iliade est-il partout authentique? J'ai peine à croire que deux générations après Éaque, qui fuyait la mer, les Achéens d'Égine eussent déjà une flotte.

[1] Au reste, il ne faut pas trop presser ces fables héroïques, pour extraire le peu de vérité qu'elles contiennent. Qui sait si cette histoire d'Éaque et de ses enfants n'est pas née tout entière dans le cerveau de quelque poëte?

[2] *Οἳ δ' Ἄργος τ' εἶχον, Τίρυνθά τε τειχιόεσσαν,*
Ἑρμιόνην, Ἀσίνην τε, βαθὺν κατὰ κόλπον ἐχούσας,
Τροιζῆν' Ἠϊόνας τε καὶ ἀμπελόεντ' Ἐπίδαυρον,
Οἵ τ' ἔχον Αἴγιναν, Μάσητά τε, κοῦροι Ἀχαιῶν.
(Hom. *Il.* B. 559.)

C'est dans le douzième siècle avant l'ère chrétienne, quatre-vingts ans environ après la prise de Troie, que les Doriens, conduits par les descendants d'Hercule, envahirent le Péloponnèse. Épidaure, devenue cité Dorienne, fonda une colonie dans Égine. Les nouveaux habitants ne chassèrent pas les anciens[1]; aucun historien ne dit qu'ils les asservirent; ils habitèrent ensemble (*σύνοικοι*), sans doute comme les Spartiates habitaient avec les Lacédémoniens; ils furent compagnons sans être égaux. Mais les Achéens et ce qui pouvait rester encore de Pélasges et d'autochthones se laissèrent rapidement absorber par leurs vainqueurs, et la communauté d'origine servit sans doute à rendre la fusion plus facile. La langue qui prévalut fut la langue dorienne; les mœurs, la religion, les lois, les costumes, tout fut dorien[2]; l'île elle-même, suivant l'expression de Pindare, fut une île dorienne[3], et Hérodote, parlant des Éginètes, dit qu'ils sont des Doriens venus d'Épidaure[4].

Dès ce moment, il ne nous manque plus aucun des éléments dont se formera le peuple d'Égine. Après les autochthones, les Pélasges, les Achéens et les Doriens, qui les effacèrent tous en les absorbant, aucune nouvelle colonie ne viendra altérer la composition du peuple et le caractère de sa civilisation. Thèbes, Athènes et plusieurs villes du Péloponnèse ont reçu des colonies asiatiques; l'Égypte et la Phénicie ont apporté sur bien des rivages l'exemple de leur industrie et la tradition de leurs arts : Égine ne doit rien qu'à la Grèce; tout en elle restera grec et dorien.

Mais on ne doit pas s'attendre à trouver les Doriens d'Égine absolument semblables aux autres Doriens. Les caractères généraux des nations doriennes sont de s'isoler des autres peuples, de ne compter que sur elles-mêmes, de cultiver leur pays et de le défendre, de s'éloigner des côtes, d'éviter toutes relations avec l'étranger, de se renfermer dans leurs villes, de se gouverner aristocratiquement, de s'imposer des lois sévères et une vie dure, de proscrire le luxe, de mépriser les arts[5].

[1] Pausan. II, 29. *Αἰγινήταις τοῖς ἀρχαίοις γενόμενοι σύνοικοι.*

[2] *Τὰ Δωριέων ἔθη καὶ φώνην κατεσλήσαντο ἐν τῇ νήσῳ.* (Pausan. II, 29.)

[3] *Ἵκεο Δωρίδα νᾶσον Αἴγιναν*, etc.
(Pind. *Nem.* III, 3.)

[4] *Αἰγινῆται εἰσι Δωριέες ἀπὸ Ἐπιδαύρου.* (VIII, 46.)

[5] «Doriensi (nationi) placuit vita montana a frequentiori hominum cœtu ma-

Les Doriens d'Égine sont un peuple commerçant, affairé, répandu au dehors : ils courent les mers, ils ouvrent leurs ports, ils visitent les peuples les plus lointains et les attirent chez eux, offrant et demandant sans cesse l'hospitalité; ils vendent, ils achètent, ils fabriquent : la culture du sol est la dernière de leurs mille occupations; ils poursuivent la richesse, ils aiment le luxe, ils cultivent les arts.

Le contraste sera encore plus frappant si nous comparons les Éginètes aux Spartiates, dont on a fait le type des peuples doriens. Rien n'est plus contraire que leurs caractères et leurs lois : les uns ont frappé la monnaie; les autres passent pour l'avoir prohibée. Mais les Doriens de Sparte sont des Doriens exagérés par les lois de Lycurgue : il ne faut point attribuer à l'esprit d'une race les effets violents d'un code qu'elle s'est laissé imposer. Et d'ailleurs, sommes-nous bien sûrs que les lois de Lycurgue aient été observées à la rigueur? Ne voyons-nous pas, au contraire, qu'il y a eu dans Sparte des riches, des pauvres, des oisifs, des artistes, de l'industrie, du luxe[1], des chefs-d'œuvre[2] et bien d'autres choses que les lois de Lycurgue ne permettaient pas? Nous nous sommes fait une Sparte imaginaire et des Spartiates de convention; et si nous nous laissions aller à croire que tous les Doriens ressemblaient aux Spartiates de nos livres, nous ne pourrions plus comprendre comment les habitants de Sicyone, ceux de Corinthe, les Rhodiens, les Siciliens, et surtout les Éginètes, ont appartenu à la race dorienne.

Une même race peut contenir le germe de plusieurs peuples très-divers; et des hommes sortis d'une souche commune, mais établis sur des territoires différents, doivent subir l'influence, et, pour ainsi dire, prendre l'empreinte du pays qu'ils habitent : c'est ce mariage de l'homme et de la terre qui constitue un peuple. Peut-être la race hellénique aurait-elle formé une grande nation étroitement unie, si le hasard des invasions l'avait établie dans un pays semblable à la France : la géographie de la Grèce et les divi-

« rique externos advehente remotior..... Æginetæ omnibus fere exuti erant, quæ « vitam Doriensem conficere putantur...., agrorum indigentia, reip. exiguitate « ad studia alacriora, commercia maris, alienarum fœdera adiguntur ». (Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 145.)

[1] Wallon, *Hist. de l'Esclavage dans l'antiquité*, part. I, ch. III, p. 97.

[2] Voir la thèse de M. Beulé sur les arts à Sparte. Paris, 1853.

soins infinies d'un sol hérissé de montagnes et découpé par la mer, formèrent une multitude de peuples divers et ennemis. Les vieux Doriens de la Thessalie, ces communs ancêtres des Spartiates et des Éginètes, n'étaient ni marchands ni laboureurs; ils vivaient de la chasse et de la guerre. Quand leurs descendants occupèrent la Grèce, la plaine de Sparte en fit des laboureurs et des soldats; les rivages d'Égine en firent des marchands et des navigateurs. Si les Éginètes, essayant de se suffire comme les Spartiates, s'étaient renfermés dans leur île; s'ils avaient repoussé les étrangers, méprisé le commerce et cultivé leurs rochers, ils n'auraient eu qu'à mourir de faim. Il fallait de toute nécessité que ce peuple fût différent des autres Doriens ou qu'il ne fût point.

Mais, malgré ces dissemblances accidentelles, les Éginètes trahissent leur origine dorienne par plus d'un point. On les reconnaît Doriens à leur gouvernement aristocratique, à leur courage à la guerre, à leur amitié inébranlable pour Sparte et les autres villes doriennes; et surtout à leur haine implacable pour les Ioniens.

Le caractère individuel du peuple d'Égine ne se développa que lorsqu'il fut indépendant. Durant plusieurs siècles, Égine n'est qu'une province dorienne. Qu'elle reçoive quelque injure, que les Cynuriens[1], peuple pélasge[2], viennent dévaster ses côtes[3], ce sont les Spartiates qui prennent soin de la venger. Lorsque, 730 ans avant Jésus-Christ[4], Phidon, roi des Argiens, entreprit, en sa qualité d'Héraclide, de reconstituer à son profit le royaume d'Hercule[5], il s'empara d'Épidaure, et Égine fut à lui[6].

Ce Phidon, qui fut à la fois, suivant Müller, un Romulus, un Numa et un *singe* d'Hercule[7], réunit entre ses mains l'Argolide[8],

[1] En ce temps-là, dit Hérodote (VIII, 73), il y avait dans le Péloponnèse sept nations : les Doriens, les Étoliens, les Dryopes, les Minyens, les Achéens; les deux autres étaient autochthones : les Arcadiens et les Cynuriens.

[2] Ottf. Müll. *Ægin. lib.* II, § 2.

[3] Polyæn. II, 13.

[4] «Incidit igitur tempus potentiæ Phidonis in initium belli messeniaci prioris, «inter olymp. VIII et XIV gesti». (Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 59.)

[5] Hérod. VI, 127; Strab. VIII, 358; Paus. VI, XXII, 2; etc.

[6] Hérod. I, 82; Ottf. Müll. *Ægin.* p. 53.

[7] «Jam satis et nimium de isto Herculis simio, argivorum tamen eodem Ro-«mulo ac Numa». (*Ægin.* II, § 4.)

[8] Ἀργείων πόλιν ἡγεμονεύειν τῶν λοιπῶν βουλόμενον. (Plutarch. *Narrat. amator.*) p. 772. — Βασιλεύοντα τῆς Ἀργείας. (Dexipp. ap. Euseb. *Chron.* p. 57.)

l'Élide, la Corinthie[1], une partie de la Laconie; et conquit pour son frère la Macédoine, cette première patrie des Doriens[2]. Il donna à tout cet empire des lois[3] et des mesures uniformes; il fit frapper une monnaie qui fut commune à tous ses sujets[4].

Égine n'était qu'une petite province de Phidon. Comme ses habitants étaient industrieux, qu'ils savaient fondre et travailler les métaux, le roi leur confia la fabrication de sa monnaie, la première qui fut frappée en Grèce. Les broches[5], de différentes grandeurs, qui servaient aux échanges et qu'il fallait peser à chaque instant, furent remplacées par de petits disques d'argent[6] qui avaient tous le même poids. Ils portaient d'un côté l'image d'une tortue, de l'autre l'empreinte des coins, sans inscriptions ni monogramme. Ces premières médailles, qu'on appelle aujourd'hui médailles d'Égine, seraient plus justement nommées médailles de Phidon ou de l'empire Argien, comme les monnaies que nous frappons à Lille ou à Lyon sont les monnaies de la France.

L'empire de Phidon ne dura point: il avait la géographie contre lui. La Grèce se délivra de l'unité qui lui avait été imposée, et chaque pays reprit ses lois et ses mesures. Égine, déjà commerçante, continua de frapper des monnaies comme au temps Phidon : elle n'en changea ni le poids ni la forme; mais elle y mit son nom[7].

Lorsqu'elle fut assez riche et assez puissante pour n'appartenir

[1] *Τὴν λῆξιν ὅλην ἀνέλαβε τὴν Τημένου διεσπασμένην εἰς πλείω μέρη.* (Strab. *loc. cit.*)

[2] Caranus, frère de Phidon, conquit la Macédoine avec une armée levée dans le Péloponnèse : *Δύναμιν λαβὼν παρὰ Φείδωνος τοῦ ἀδελφοῦ ἔκ τε Ἄργους καὶ τῆς ἄλλης Πελοποννήσου.* (Dexipp. *loc. cit.*)

[3] Aristot. *Polit.* II, 3, 7, p. 53 : *Φείδων ὁ Κορίνθιος, νομοθέτης ὢν τῶν ἀρχαιοτάτων τοὺς οἴκους ἴσους ᾠήθη δεῖν διαμένειν καὶ τὸ πλῆθος τῶν πολιτῶν, καὶ εἰ τὸ πρῶτον τοὺς κλήρους ἀνίσους εἶχον πάντες κατὰ μέγεθος.*

[4] *Etymologicum magnum*, au mot Ὀβελίσκος : *Πάντων πρῶτος Φείδων ὁ Ἀργεῖος νόμισμα ἔκοψεν ἐν Αἰγίνῃ, καὶ διὰ τοῦτο τὸ νόμισμα ἀναλαβὼν τοὺς ὀβελίσκους ἀνέθηκε τῇ ἐν Ἄργει Ἥρᾳ.*

[5] *Ὀβελίσκοι.*

[6] Toutes les médailles de cuivre sont postérieures aux médailles d'argent; il suffit de les regarder pour s'en convaincre. Au reste, les auteurs qui parlent de la monnaie de Phidon disent toujours : monnaie d'argent : *Ἐκόπη δὲ καὶ ἀργύριον πρῶτον ὑπὸ Φείδωνος*, etc. (Eustath. ad *Il.* B. p. 604.)

[7] Ottf. Müll. *Ægin.* p. 91.

à personne, elle se sépara de sa métropole[1] : c'est l'histoire de toutes les colonies. Sans doute le joug d'Épidaure n'était pas très-pesant, mais c'était un joug: les Éginètes se lassèrent de courir à Épidaure lorsqu'ils avaient quelque procès à faire juger[2].

Bientôt même ils pillèrent la ville et jusqu'aux temples d'Épidaure. Hérodote[3] raconte qu'ils y enlevèrent deux statues de bois d'olivier, représentant deux vieilles divinités du Péloponnèse, Damie et Auxésie.

Épidaure avait emprunté aux Athéniens le bois dont on fit ces statues, dans un temps où elle ne possédait pas encore d'oliviers greffés; et, en retour, elle avait promis d'envoyer tous les ans une offrande à Minerve Poliade et à Érechthée. Les Épidauriens tinrent leur promesse tant qu'ils conservèrent les statues; mais, lorsqu'ils ne les eurent plus en leur pouvoir, ils refusèrent aux Athéniens le tribut accoutumé. « Adressez-vous aux Éginètes, leur dirent-ils; les statues sont en leur possession, ce sont eux qui sont désormais vos débiteurs. » Les Athéniens firent une descente dans Égine; ils pénétrèrent jusqu'au milieu de l'île et au commun sanctuaire des deux déesses, dans un lieu nommé *Œa*, pour en arracher les statues. Tandis qu'ils les tiraient avec des cordes, Damie et Auxésie tombèrent à genoux. Ce miracle n'eût point suffi pour les mettre en fuite; mais une armée dorienne arriva d'Argos et les tailla en pièces. Telle fut, suivant Hérodote, la première cause de la guerre entre Égine et Athènes. Il est inutile de rechercher pour le moment ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce conte invraisemblable. Les Athéniens eurent des griefs plus sérieux contre Égine : l'étendue de son commerce, l'immensité de ses richesses, l'insolence de sa marine.

[1] Ottf. Müll. *Ægin.* p. 68 : « Quæ autem deficiendi fuerit causa, manifestum : « eadem quæ Corcyræos a Corinthiis, Tyrios a Sidone abalienaverat, filia ætate « et viribus adulta ».

[2] Hérod. V, 83 : *Τοῦτον τὸν χρόνον, καὶ προτοῦ, Αἰγινῆται Ἐπιδαυρίων ἤκουον, τά τε ἄλλα καὶ δίκας, διαβαίνοντες ἐς Ἐπίδαυρον, ἐδίδοσάν τε καὶ ἐλάμβανον παρ' ἀλλήλων οἱ Αἰγινῆται.*

[3] V, 83, 84.

CHAPITRE III.

COMMERCE ET INDUSTRIE DES ÉGINÈTES.

Le jour où la population d'Égine dépassa cinq ou six mille hommes, elle fut condamnée à chercher des ressources au dehors : son commerce est donc aussi ancien que son peuple, et elle fut une île marchande dès qu'elle ne fut plus une île déserte. Cette poignée d'Achéens qui vivait autour d'Éaque put sans danger se renfermer dans l'intérieur de l'île, au pied du mont Hellénien, loin des rivages et du commerce des peuples voisins. Mais les Doriens, plus nombreux, ne tardèrent pas à reconnaître que l'agriculture ne pourrait point les nourrir; ils se fixèrent sur le rivage occidental de l'île, dans le voisinage de la rade; ils y construisirent une ville, et prirent ainsi possession de la mer.

Nous avons vu qu'Égine ne fournissait point de produits échangeables : les pays riches en grains, en bois, en minéraux, en bétail, ont reçu de la nature un capital qui ne demande qu'à s'accroître par le commerce. Mais un pays qui produit à peine du blé, qui ne renferme ni mines, ni forêts, ni pâturages, n'a de ressources que dans le courtage ou dans l'industrie. Il faut, ou que les habitants créent des valeurs en travaillant les matières premières qu'ils achètent à l'étranger, ou qu'ils servent d'intermédiaires aux peuples plus favorisés de la nature, en transportant d'un pays à l'autre tous les biens que leur sol ne produit pas.

Tel fut le commerce d'Égine : les habitants se firent courtiers, la ville devint un entrepôt[1]. Toutes les marchandises qui se transportaient d'un pays à un autre passaient par les mains des Éginètes; toutes s'arrêtaient dans le port d'Égine, et la fortune de l'île s'accroissait d'autant. Il arrive souvent qu'un courtier, sans autre capital que son intelligence et son activité, devient plus riche que ceux auxquels il a servi d'intermédiaire.

Les marchands d'Égine furent nécessairement marins : ils vivaient dans une île. D'ailleurs, telle est la constitution géographique de la Grèce que le commerce s'y fera toujours par cabotage.

[1] «Insulam suam *emporium* reddiderant». (Otf. Müll. *Ægin.* p. 74.)

Aussi assure-t-on que les Éginètes eurent les meilleurs navires de la Grèce[1]; Hésiode leur attribue l'invention des voiles[2].

Ils ne se bornaient pas au commerce maritime; Pausanias nous apprend qu'au temps des vieux rois Arcadiens, deux siècles avant la première Olympiade, des Éginètes conduisirent un convoi de marchandises jusque dans les montagnes de l'Arcadie[3]. Avant de se lancer dans une entreprise si aventureuse, ils avaient dû exploiter toutes les plaines de la Grèce.

Ils s'enrichirent rapidement par les échanges : ils avaient affaire à des voisins ignorants et faciles à tromper. On peut croire que le butin de Salamine, qui fut vendu dans leur île, resta en grande partie entre leurs mains. Hérodote prétend qu'ils achetèrent comme du cuivre tout l'or que les Hilotes avaient dérobé sur le champ de bataille de Platée[4]. Sans prendre ce récit à la lettre, on peut en conclure qu'ils faisaient des marchés bien avantageux. Dans le temps où les Spartiates acceptèrent pour de l'or une monnaie de plomb doré, fabriquée par Polycrate, les Éginètes, comme les Samiens, devaient avoir beau jeu pour tromper les Doriens de Lacédémone. Les marchands d'Égine étaient cités comme les plus habiles du monde, dans un temps où l'habileté touchait de près à la friponnerie ; aucun marchand ne pouvait comparer ses gains à ceux de certains Éginètes[5]. Les plus illustres de l'île étaient marchands : les Grecs n'ont jamais eu pour le commerce le même mépris que les Romains. Si nous exceptons les temps homériques, où l'on estimait plus les pirates qui infestent la mer que les marchands qui l'exploitent[6], nous pouvons dire qu'en Grèce le commerce fut toujours et partout en honneur. Lycurgue le proscrivait, mais ne le méprisait point.

[1] Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 75.

[2] *Οἱ δ' ἤτοι πρῶτοι ζεῦξαν νέας ἀμφιελίσσας,*
Πρῶτοι δ' ἱστία θέντο νεὼς πτερὰ ποντοπόροιο.

[3] Paus. VIII, 5, ap. Müll. p. 74 : « Pompo Arcadum rege, Æginetas navibus « Cyllenen, Eleorum ad navale, appulsos, hinc merces plaustris impositas in- « vexisse in Arcadiam ; quorum commerciorum apud Pompum tantam fuisse gra « tiam, ut ipsum filium de iis Æginetam diceret ». Pompus, roi d'Arcadie, avait été si heureux de voir le commerce pénétrer dans ses montagnes, qu'il avait donné à son fils le nom d'Éginète.

[4] Hérod. IX, 80 : *Αἰγινήτῃσι οἱ μεγάλοι πλοῦτοι ἀρχὴν ἐνθεῦτεν ἐγένοντο, οἳ τὸν χρύσον, ἅτε ἐόντα χαλκὸν δῆθεν, παρὰ τῶν εἱλωτέων ὠνέοντο.*

[5] Hérod. IV, 152.

[6] *Odyss.* Γ, 71.

Le commerce d'Égine eut des commencements très-modestes, et se ressentit toujours de son origine. Faute d'une mise de fonds et d'un capital, il débuta par les petits échanges et les petits profits : cet immense négoce ne fut d'abord que du colportage[1] ; et quand la richesse de l'île fut au comble, les insulaires, fidèles à la première tradition de leur commerce, menaient de front les petites spéculations et les grandes affaires. Ils vendaient au détail; ils avaient dans toutes les villes les plus grands comptoirs et les plus petites boutiques, comme aujourd'hui le peuple juif.

Leur industrie ressemblait à leur commerce : elle avait également commencé sans capital[2]. Que peut faire un peuple pauvre, qui a la volonté de fabriquer et de vendre, mais à qui la nature a refusé les matières premières? Il devra fabriquer, avec les matières les moins coûteuses, des marchandises dont toute la valeur est dans la forme et dans le travail. Les Éginètes travaillèrent le bois, l'argile, le cuivre, toutes les matières de vil prix; ils en firent des ouvrages qui se vendaient bien. Ils créèrent, avec des fleurs qui ne coûtaient rien, des parfums assez recherchés[3]; avec des métaux communs, ils composèrent des alliages précieux[4]; ils modelèrent en argile des vases élégants et légers[5]. Le commerce des poteries était immense dans l'antiquité. Le haut prix des ouvrages de métal condamnait tous les pauvres à se servir de vases fragiles, qu'il fallait renouveler souvent; et l'élégance des petits chefs-d'œuvre de la céramique les faisait rechercher des plus riches[6]. Les sacrifices aux dieux, les offrandes, les tombeaux des morts, en absorbaient un grand nombre; il n'y eut jamais industrie plus lucrative ni qui trouvât des débouchés plus assurés. Les Éginètes la portèrent au plus haut point de perfection. Entre leurs mains la

[1] Ottf. Müll. *Ægin.* p. 77.

[2] On appelait articles d'Égine les articles de menue quincaillerie; on disait un *Éginète*, pour indiquer un petit mercier qui tient un peu de tout dans sa boutique. (*Etymol. magn.*)

[3] Athénée, XV, XII, p. 689. Ils exportaient surtout de l'extrait de lis.

[4] Plin. *Hist. n.* XXXIV, 2; XXXV, 11. Le bronze d'Égine était le plus estimé après celui de Délos. La vache de Myron, qu'on admirait au forum *boarium*, était en bronze d'Égine.

[5] Étienne de Byzance cite la poterie d'Égine parmi les plus célèbres.

[6] On sait que, dans les derniers temps de la république romaine, les vases grecs furent tellement à la mode, que quelques-uns se vendirent jusqu'à un million de sesterces.

céramique fut un art, ainsi que la sculpture, mais sans jamais cesser d'être un métier.

Je pense que l'art des Éginètes ne fut, dans le principe, qu'une des formes de l'industrie, et que, depuis les premiers sculpteurs qui dégrossirent un morceau de bois jusqu'à l'illustre Onatas, qui vendait si avantageusement ses chefs-d'œuvre aux habitants de Pergame et de Thasos[1], on ne songea qu'à fabriquer, avec une matière sans valeur, des produits très-précieux. Le travail du bronze fut chez eux un métier bien plus qu'un art, s'il est vrai, comme l'assure Pline, qu'Égine fabriquait des *dessus* de candélabres[2]. La division du travail, qui est un progrès dans l'industrie, n'en est pas un dans les arts.

Mais le trait caractéristique de l'industrie des Éginètes, c'est qu'elle ne dédaigna jamais les petits profits. Lorsqu'ils surent fabriquer des statues de deux talents[3], ils ne renoncèrent point à à faire des vases d'une obole[4]. Nous savons que toutes les marchandises nécessaires, tous les ustensiles de ménage, tout ce que nous appelons aujourd'hui articles de mercerie et de quincaillerie, était fabriqué par eux et par leurs innombrables esclaves. Les bateaux d'Égine en portaient des cargaisons entières dans tous les ports[5]; les colporteurs d'Égine allaient les vendre en détail de village en village[6]. La matière première était sans valeur, la main-d'œuvre ne coûtait rien, les transports par eau coûtent peu : les marchands pouvaient vendre à vil prix et gagner gros. Égine fut la patrie du bon marché.

Ce peuple industrieux fit faire au commerce un de ces pas immenses qui font époque dans la vie de l'humanité : il frappa une monnaie. L'argent, qui n'était qu'une marchandise et qu'on échangeait au poids contre un certain poids d'une autre denrée, devint la mesure et la règle de tous les échanges. Le jour où Phidon fit frapper la première tortue dans Égine, le genre hu-

[1] «Magnus certe et quæstuosus erat etiam statuarum mercatus. Thasiis, Pergamenis, Tarentinis, Siculis artem suam neque exiguo pretio venditabat Onatas». (Ottf. Müll. *Ægin.* p. 81.)

[2] «Privatim candelabrorum superiorem faciem fabricatos esse, sicut Tarentinos scapum». (Plin. XXXIV, 39, ap. Ottf. Müll. p. 80.)

[3] 9,200 francs.

[4] 13 centimes $\frac{1}{2}$.

[5] Jusque dans le Pont-Euxin. Hérod. VII, 147.

[6] «Venalitii per singula oppida peregrinantes». (Ottf. Müll. p. 77.)

main fut plus riche; car tout ce qui facilite la circulation des richesses a le don de les accroître; et mobiliser les capitaux, c'est les multiplier.

La monnaie d'Égine était la plus pesante de toutes les monnaies grecques, ce qui doit passer pour un signe de richesse. La drachme de 6 oboles valait 10 oboles attiques[1]; la mine et le talent étaient dans la même proportion. Ce n'est pas que la marchandise qui valait six oboles dans Athènes en coûtât dix à Égine[2]; mais le poids des pièces de monnaie est ordinairement en raison de la richesse publique et de l'abondance des métaux précieux. Les pays pauvres n'ont que de petites monnaies, et, s'ils en frappent d'autres, elles ne restent pas chez eux.

Il n'y eut jamais dans Égine qu'une seule ville, et presque toute la population y dut être concentrée. Un peuple agricole peut, sans inconvénients, vivre dispersé sur le sol; mais le commerce et l'industrie, en faisant hausser le prix du temps, forcent les hommes à vivre ensemble et à la portée les uns des autres.

Les Éginètes, dans l'intérêt de leur commerce, séjournaient comme métèques dans presque toutes les villes[3]; mais ils ne fondèrent pas de colonies, à l'exception de Cydonia, qui est encore aujourd'hui la ville la plus importante de la Crète, sous le nom de la Canée[4]. La population libre de l'île avait trouvé dans son industrie des ressources qui la dispensaient de s'expatrier. Peut-être aussi

[1] Pollux, IX, 6, 76 : Ἀλλὰ μὴν τὴν Αἰγιναίαν δραχμὴν μείζω τῆς Ἀττικῆς, δέκα γὰρ ὀβολοὺς Ἀττικοὺς ἴσχυεν, οἱ Ἀθηναῖοι παχεῖαν δραχμὴν ἐκάλουν, μίσει τῶν Αἰγινητῶν Αἰγιναίαν καλεῖν μὴ θέλοντες. Et Hesychius : Ζάλευκος ἐν Νόμοις τὰς δραχμὰς, λεπτὰς μὲν τὰς ἑξωβόλους, παχείας δὲ τὰς πλέον ἐχούσας.

[2] Les vers suivants, cités par Athénée, prouvent que, sur le marché d'Athènes, on comptait indifféremment par grosses ou par petites oboles, par oboles athéniennes ou par oboles d'Égine :

Οὗτος ἀποκρίνετ' ἂν ἐρωτήσῃς, πόσου
Ὁ λάβραξ· δέκ' ὀβολῶν· οὐχὶ προσθεὶς ὁποδαπῶν·
Ἔπειτα δ' ἂν τἀργύριον αὐτῷ καταβάλῃς,
Ἐπράξατ' Αἰγιναῖον, ἂν δ' αὐτὸν δέῃ
Κέρματ' ἀποδοῦναι, προσαπέδωκεν Ἀττικά,
Κατ' ἀμφότερα δὲ τὴν καταλλαγὴν ἔχει.

[3] Ils faisaient le métier de cabaretiers, de débitants, de revendeurs : « Frumentum, vina, cupedias, cibaria omnis generis in foro vel tabernis venumdabant. » (Ottf. Müll. *Ægin.* p. 77.)

[4] Les Éginètes étaient presque forcés d'avoir un point de relâche dans l'île de Crète, qui est une station naturelle entre le Péloponnèse et l'Afrique.

comprenait-on déjà qu'un pays commerçant et industrieux n'a qu'un intérêt douteux à fonder des colonies. La métropole faisait un commerce plus avantageux avec des étrangers ignorants et grossiers qu'avec une colonie aussi industrieuse qu'elle. Une colonie languissante est une charge; une colonie florissante est une rivale; Corinthe s'est repentie d'avoir fondé Corcyre; Tyr a échappé à Sidon, Égine à Épidaure[1]; sans parler des colonies modernes qui ont fait trembler leurs métropoles.

Égine crut protéger ses manufactures en prohibant certaines marchandises de fabrique athénienne[2]. Les Athéniens, de leur côté, repoussaient les produits d'Égine. Il y avait dans ces prohibitions beaucoup de haine et un peu de calcul. Lorsque les Athéniens défendaient l'exportation des figues de l'Attique, ils raisonnaient en enfants, et en enfants gourmands. Lorsque les Éginètes, sous un prétexte religieux, défendirent l'importation des poteries d'Athènes, ils firent un raisonnement d'enfants sensés. Le premier peuple qui parla d'importer et d'exporter librement fit un raisonnement d'hommes.

Égine dut sa puissance à sa richesse, sa richesse à son commerce, son commerce à sa position géographique : voilà pourquoi son commerce survécut à sa puissance et à sa richesse[3].

Les Éginètes eurent les vertus et les vices des marchands : on les accusa d'avidité, de mauvaise foi, d'usure; on rendit justice à la douceur de leurs mœurs et à leur généreuse hospitalité. Il ne faut pas regarder comme un argument les éloges de Pindare[4]: peut-être ne vantait-il leur hospitalité que pour la provoquer à son

[1] «Colonias condere..... nec voluisse videntur, ob exiguum coloniarum in «mercatura fructum. Quid Corinthios et Milesios innumeræ ipsorum coloniæ ju- «verunt? Quid etiam Phœnices? Opus erat profecto Pœnorum providentia anxia- «que cautione, ne eorum coloniæ metropoli magis officerent, quam prodessent. «Et fere semper mercaturarum cum terra prorsus aliena majus lucrum fuerat, «quam cum eadem coloniis consita». (Ottf. Müll. *Ægin.* p. 85.)

[2] Hérodote, V, 88 : *Ἀττικὸν μήτε τι ἄλλο προσφέρειν πρὸς τὸ ἱρὸν, μήτε κέραμον, ἀλλ' ἐκ χυτρίδων ἐπιχωριέων νόμον τολοιπὸν αὐτόθι εἶναι πίνειν.*

[3] «Æginam ne tum quidem cum potentia fracta etiam industria elanguisset, «celebre emporium esse desiisse». (Ottf. Müll. p. 76.)

[4] *Δίκᾳ ξεναρκέϊ κοινὸν φέγγος.* (*N.* IV, 12.)
Τὰν πολυξέναν Δωρίδα νᾶσον. (*N.* III, 2.)
Αἴγιναν ἔνθα Σώτειρα Διὸς ξενίου πάρεδρος
Ασκεῖται Θέμις. (*Ol.* VIII, 21.)

profit. Ils offrirent un asile à Aristide[1]; mais Aristide, exilé par leurs ennemis, était leur protégé naturel[2]. Ce qui me porte a croire qu'ils ont été hospitaliers, comme ou l'assure, c'est qu'ils avaient intérêt à l'être.

Ces marchands d'Égine aimèrent les arts et les firent fleurir, comme les marchands d'Athènes, de Corinthe, de Pise, de Florence, de Venise, d'Anvers. Les artistes sont injustes, lorsqu'ils accusent le commerce de tuer les arts : il les tue si peu, qu'il les a fait vivre dans tous les temps.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DE LA GRANDEUR D'ÉGINE.

Dès qu'Égine fut riche, elle fut puissante. La pauvreté a pu former autrefois d'admirables armées, comme chez les Spartiates et chez les premiers Romains : elle n'a jamais fait une bonne marine. Une flotte est un capital qui produit des victoires.

Le gouvernement de l'île dut contribuer pour beaucoup à sa grandeur. Il était oligarchique[3], comme tous les gouvernements doriens, et despotique, comme le gouvernement des minorités le fut toujours. Cette concentration de toutes les forces de l'État dans un petit nombre de mains est funeste en temps de paix, injuste dans tous les temps, mais admirable en temps de guerre. C'est le despotisme d'une oligarchie qui a fait la grandeur de Rome.

Lorsque Égine eut secoué le joug d'Épidaure, une de ses premières guerres fut contre Samos[4]. Ces peuples navigateurs allaient chercher bien loin leurs amis et leurs ennemis[5]. Cydonie, colonie Samienne, dans l'île de Crète, fut conquise après un combat naval, et devint une colonie d'Égine[6]. Les vaisseaux capturés furent mutilés, et les Éginètes consacrèrent dans le temple de Minerve les

[1] Hérod. VIII, 79, 81.

[2] Ottf. Müller leur sait gré de l'hospitalité qu'ils ont offerte à Démosthènes. Nous verrons bientôt qu'ils n'étaient pas libres de la lui refuser. Lorsque Démosthènes fut exilé, Égine n'était plus qu'une province d'Athènes.

[3] Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 133 et suiv.

[4] Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 112.

[5] *Μεγάλα κακὰ ἐποίησαν Σάμιοι Αἰγινήτας καὶ ἔπαθον ὑπ' ἐκείνων.*

[6] *Κυδωνίην τὴν ἐν Κρήτῃ ἔκτισαν οὐκ ἐπὶ τοῦτο πλέοντες, ἀλλὰ Ζακυνθίους ἐξελῶντες ἐκ τῆς νήσου.* (Hérod. III, 59.)

figures qui en ornaient la proue[1]. Ces événements se passaient en 514 avant J. C[2].

Vers la même époque[3], Égine commença ses hostilités contre Athènes. Ces deux pays, que la nature semble avoir opposés l'un à l'autre, et que le hasard des invasions avait livrés à deux races ennemies, venaient de trouver un nouveau motif de haine : les Athéniens inauguraient la démocratie[4]. Tant qu'Athènes resta soumise à la royauté ou à l'oligarchie, elle vécut renfermée en elle-même, occupée à la culture de la terre ; ses maîtres avaient su lui inspirer le dédain de la mer et l'amour de l'agriculture, si favorable au maintien des traditions et à la perpétuité de l'obéissance. Les conséquences d'une révolution populaire étaient faciles à prévoir ; et l'on devinait déjà que la mobilité de ce peuple sans frein se porterait vers les choses du dehors et l'empire de la mer. Égine entra donc dans la ligue des peuples Doriens contre la démocratie Athénienne, et prit part à cette guerre étrange où Sparte intervenait dans les affaires d'Athènes, tantôt pour chasser les tyrans, tantôt pour les ramener.

Hérodote[5] raconte que les Béotiens, vaincus par Athènes, implorèrent le secours des Éginètes[6], en invoquant la parenté douteuse d'Égine et de Thèbe, qui ne sont peut-être pas les filles du même Asopus[7]. Les Éginètes, pour toute réponse, envoyèrent les statues des Éacides au secours de leurs alliés[8]. Mais une seconde défaite des Béotiens les décida à prendre part à la lutte ; ils se jetèrent sur les côtes de l'Attique et les mirent au pillage[9], sans même déclarer la guerre.

Je pense que les Béotiens firent valoir de meilleures raisons que la parenté des deux villes, et que leurs envoyés remontrèrent aux Éginètes que leurs intérêts étaient communs ; qu'Athènes me-

[1] Strabon, VIII, 379.

[2] La guerre avait duré six ans. *Ἕκτῳ ἔτεϊ Αἰγινῆται αὐτοὺς ναυμαχίῃ νικήσαντες ἠνδραποδίσαντο.* (Hérod. *loc. cit.*)

[3] 504 av. J. C.

[4] Après la tyrannie d'Hippias.

[5] V, 80, 89.

[6] L'oracle leur avait commandé de demander du secours à leurs proches, *τῶν ἄγχιστα δέεσθαι.*

[7] Ottf. Müll. p. 10.

[8] Hérod. V, 81.

[9] *Ἀθηναίους μεγάλως ἐσινέοντο.*

naçait de tout envahir; qu'il y avait moins loin d'Athènes à Égine que d'Athènes à Chalcis[1]; enfin que l'occasion était favorable, et qu'il valait mieux combattre Athènes affaiblie par ses victoires et occupée par ses ennemis, qu'Athènes reposée, agrandie et triomphante. Je ne sais ce qu'il y a de vrai dans l'envoi des statues de bois qui représentaient les Éacides; cependant, comme la Grèce entière les fit chercher avant la bataille de Salamine[2], on peut croire que ces images avaient encore quelque crédit dans l'esprit des peuples et quelque influence sur leur courage. L'envoi des Éacides n'est donc pas un jeu puéril de la subtilité grecque; et si les Éginètes tardèrent à marcher au secours des Béotiens, ce n'est point qu'ils hésitassent à entrer dans la guerre; mais ils y voulaient entrer à propos, et ils prenaient leur temps. C'est l'oracle de Delphes, cette providence visible des Doriens, qui conseilla aux Béotiens l'alliance d'Égine; et, lorsqu'Athènes voulut venger le pillage de ses côtes et faire la guerre aux Éginètes, le même oracle lui commanda d'élever un temple à Éaque, et lui défendit de combattre Égine avant trente ans[3]. Les Athéniens se contentèrent d'élever le temple.

Sur ces entrefaites, le grand roi préparait contre les Ioniens d'Athènes et d'Érétrie l'expedition qui vint échouer à Marathon. Darius possédait les grandes îles : Rhodes, Cos, Chios, Samos, Lesbos, Lemnos, Thasos; toutes les Cyclades et presque toutes les Sporades lui avaient accordé la terre et l'eau[4] : Égine ne les lui refusa point[5]. Peut-être un intérêt de commerce lui commandait-il de ménager le grand roi[6]; dans tous les cas, la cause d'Athènes et d'Érétrie n'était pas pour les Doriens une cause nationale. L'esprit de nationalité grecque, qui devint si puissant après Salamine, n'était pas encore né; et les Grecs en général étaient si loin de haïr les Perses, qu'Athènes elle-même, après l'expulsion d'Isagoras, avait sollicité leur alliance. En accordant la terre et l'eau,

[1] Les Athéniens venaient de dévaster le territoire de Chalcis.

[2] Plutarque, *Vie de Thémistocle.*

[3] L'oracle ajoutait que si, malgré la défense du dieu, Athènes commençait la guerre avant la trentième année, elle ferait et souffrirait les plus grands maux, pour périr à la fin : Πολλὰ *μέν σφέας ἐν τῷ μεταξὺ τοῦ χρόνου πείσεσθαι, πολλὰ δὲ καὶ ποιήσειν, τέλος μέντοι καταστρέψασθαι.*

[4] Hérod. V, 26, 30, 34; VIII, 46.

[5] *Id.* VI, 49.

[6] Ottf. Müll. *Ægin.* p. 116.

Égine ne trahissait personne; elle laissait faire les ennemis de son ennemie.

Mais Athènes se hâta de réclamer le châtiment de ce qu'elle appelait une trahison ; et, comme elle n'était pas assez forte sur mer pour se venger elle-même, elle somma les Spartiates de punir Égine[1]. Il se forma dans Sparte deux partis, l'un favorable, l'autre contraire aux Éginètes ; chacun des deux, suivant l'usage, avait un des deux rois à sa tête. Cléomène, chef du parti Athénien, se rend à Égine pour se faire livrer les auteurs de la trahison, tandis que Démarate, son collègue, conseillait aux Éginètes de ne les point livrer. Cléomène échoue dans sa négociation; on l'accuse d'agir en son propre nom et sans mandat du peuple. « Viens avec ton collègue, lui dit-on, et nous croirons que c'est Sparte qui t'envoie[2]. » Il retourne à Sparte, se délivre de Démarate, fait proclamer roi un homme de son parti, Léotychide, revient avec lui, s'empare des dix principaux citoyens de l'île, et les remet aux mains des Athéniens.

Mais Cléomène meurt; tout change de face. Le parti dorien reprend le dessus; les Éginètes viennent à Sparte réclamer les citoyens qu'on leur a enlevés; Léotychide est sommé de les rendre; et, comme il ne les a plus en son pouvoir, on va le livrer lui-même aux députés d'Égine. Cependant on lui permet de se transporter à Athènes et de réclamer les prisonniers qu'il a livrés. Mais les Athéniens ne se laissent point persuader; ils refusent de remettre à un seul des deux rois le dépôt que tous les deux leur ont confié[3] : ils lui rendront les prisonniers quand il reviendra avec Cléomène. Ainsi, deux fois dans une même affaire, on put reconnaître le vice de la constitution Spartiate, et les inconvénients d'une royauté partagée.

Les Éginètes retournent chez eux, laissent Léotychide, dont ils n'ont que faire, et courent se venger d'Athènes. Ils surprennent la galère sacrée auprès de Sunium, et jettent en prison les principaux citoyens d'Athènes, qu'elle portait à Délos[4].

Les Athéniens ne pouvaient opposer que la ruse à la force : ils

[1] Hérod. VI, 49.
[2] *Id., ibid.,* 50.
[3] *Id., ibid.,* 55-87.
[4] « Quinqueremum theorida Delum petentem cum principibus Atheniensium « viris... ». (Ottf. Müll. *Ægin.* p. 117; Hérod. VI, 87.)

n'avaient pas encore leur marine. Ils soulèvent la populace d'Égine[1]. De tout temps il a été facile d'armer les pauvres contre les riches; et les aristocraties les plus exposées aux séditions sont celles qui ont l'argent pour base. Un démagogue appelé Nicodromus se vend aux Athéniens et promet de leur livrer la ville; au jour dit, il ameute le peuple, et, suivant l'usage de tous les prétendants à la tyrannie, il s'empare de la citadelle. Mais les Athéniens sur qui il comptait se font attendre: ils étaient allés à Corinthe[2] chercher un renfort de vingt vaisseaux[3].

Le texte d'Hérodote nous permet de croire que les Athéniens n'avaient alors que quarante navires de guerre, puisqu'après en avoir emprunté vingt, ils ne formèrent qu'une flotte de soixante. Il ne nous apprend rien de la puissance maritime des Éginètes, sinon qu'ils possédaient au moins soixante et dix galères, puisqu'ils en envoyèrent autant contre les Athéniens; mais on peut fort bien supposer que les Éginètes n'armèrent qu'une partie de leur flotte, tandis que les Athéniens durent rassembler toutes leurs ressources avant de recourir à un emprunt. Nous savons donc le chiffre exact de la flotte Athénienne, et nous n'avons que la limite inférieure de la flotte d'Égine.

Quand les Athéniens arrivèrent avec soixante vaisseaux, la sédition était comprimée, Nicodromus en fuite, ses complices cruellement punis[4].

Comment les quelques citoyens qui composaient le gouvernement oligarchique d'Égine parvinrent-ils à réprimer une sédition qui semble avoir été générale? Rien ne permet de supposer qu'il y eût dans l'île une force armée, soit nationale, soit étrangère, pour défendre l'ordre et les lois. Mais on peut croire que les esclaves, qui étaient si nombreux dans l'île, se rangèrent du côté de leurs maîtres; et cela est d'autant plus vraisemblable, que nous voyons bien qu'ils n'ont pas pris le parti du peuple. Comment, en effet, une poignée d'hommes aurait-elle résisté à vingt mille plébléiens, appuyés de cent mille esclaves? Il n'en était point des ré-

[1] Hérod. VI, 88-93.

[2] *Οὐκ ἀξιόμαχοι τῇσι Αἰγινητέων νηυσὶ συμϐαλέειν.*

[3] Les Corinthiens leur firent payer un loyer de cinq drachmes (4 fr. 50 c.) pour chacun de leurs vaisseaux. Ils éludaient ainsi une ancienne loi qui leur défendait de les prêter. — Hérod. VI, 89; Thuc. I. 41.

[4] Hérod. VI, 90.

publiques grecques comme de la république romaine, où chaque insurrection trouvait dans les esclaves une armée toute prête. L'esclavage était assez doux chez les Grecs, qui eurent toujours le sentiment de l'égalité. Il suffit de comparer les Économiques de Xénophon aux traité du vieux Caton sur l'agriculture, pour comprendre comment, en Italie, les esclaves s'armaient toujours contre leurs maîtres, tandis qu'en Grèce on les armait quelquefois pour eux.

Le sénat[1] d'Égine sévit durement contre les vaincus. S'il est vrai, comme le dit Hérodote[2], qu'on en exécuta sept cents en un jour, la population en état de porter les armes fut plus que décimée; et l'on ne trouverait point dans l'histoire de l'Europe un pays dépeuplé dans les mêmes proportions. Sans doute, la cruauté des vainqueurs fut en raison de la crainte qu'ils avaient éprouvée et du danger qu'ils avaient couru : ils firent aux partisans d'Athènes ce qu'Athènes leur aurait fait s'ils s'étaient laissé surprendre.

Un des malheureux que l'on menait au supplice parvint à s'échapper et gagna le temple de Cérès Thesmophore : c'était un asile. On l'y poursuivit; il s'attacha aux anneaux de la porte[3]. La religion défendait de l'en arracher; les bourreaux éludèrent cette loi de douceur : ils lui coupèrent les mains, qui restèrent cramponnées à la porte de la déesse. Il y avait encore bien de la barbarie en Grèce au temps des guerres médiques, et ces champions de la civilisation n'étaient guère civilisés. N'immolèrent-ils pas des victimes humaines la veille de la bataille de Salamine[4]?

Les Athéniens recueillirent Nicodrome et ses compagnons d'exil, et leur assignèrent un territoire au bord de la mer, vers le cap Sunium. Ces réfugiés, qui étaient tous marins, infestèrent les rivages d'Égine et servirent de corsaires à Athènes[5].

La lutte fut acharnée entre les deux républiques. Athènes remporta une victoire navale avec des bâtiments d'emprunt et apprit aux dépens des Éginètes qu'elle était capable de vaincre sur mer. En même temps, les Éginètes étaient défaits sur leur propre ter-

[1] *Συνεδρία.*
[2] Hérod. VI, 90.
[3] *Id., ibid.,* 91.
[4] Plutarque, *Vie de Thémistocle.*
[5] Hérod. VI, 90.

ritoire, malgré l'arrivée de mille volontaires d'Argos[1] : victoires qui furent chèrement achetées, car on montrait encore, au temps de Pausanias, le tombeau des Athéniens qui combattirent contre Égine avant les guerres médiques[2].

Égine termina la guerre par une victoire. Elle venait d'enlever aux Athéniens quatre galères avec leurs équipages, lorsqu'on apprit que Datis et Artapherne arrivaient en Eubée[3]. Elle ne s'ajouta point aux ennemis d'Athènes pendant la campagne de Marathon.

Les Grecs ont exagéré les victoires de Marathon et de Salamine, mais surtout celle de Marathon. C'est que la gloire de Salamine est commune à la nation entière; Marathon est la propriété exclusive d'Athènes, et c'est Athènes qui a écrit l'histoire. Le combat de Marathon ne fut qu'une tentative de débarquement repoussée par une petite armée. On n'y fit point de butin, car, dans un débarquement le soldat n'apporte que ses armes : le butin de Marathon, dont il fut tant parlé, n'est donc qu'une fiction[4]. Ce qu'il importe surtout de ne point oublier, c'est qu'à Marathon les Athéniens ne défendaient pas la Grèce, mais l'Attique.

Après Marathon, la guerre recommença entre Égine et Athènes. Les Athéniens ne pouvaient recourir sans cesse à leurs alliés : ils apprirent à aimer la mer. Ils ne pouvaient emprunter tous les jours les vaisseaux de Corinthe : Thémistocle leur construisit une flotte[5]. Les Éginètes, de leur côté, lancèrent des navires, enrôlèrent des matelots, multiplièrent leurs ressources. Cette guerre, en créant la marine d'Athènes, en fortifiant celle d'Égine, fut l'école des marins de Salamine[6].

Au bruit de l'arrivée de Xerxès, on réconcilia Égine avec Athènes : la Grèce était en danger[7].

[1] Hérod. VI, 76, 83, 92.

[2] Pausan. I, 29 : *Καὶ Ἀθηναίων δ' ἐστὶ τάφος, οἳ πρὶν ἢ στρατεῦσαι τὸν Μῆδον ἐπολέμησαν πρὸς Αἰγινήτας.*

[3] Hérod. VI, 93.

[4] Les Athéniens prétendaient que la grande Minerve *Πρόμαχος* avait été payée par le butin de Marathon. — Voir Beulé, *l'Acropole d'Athènes*, t. II.

[5] *Ἀθηναίους Θεμιστοκλῆς ἔπεισεν Αἰγινήταις πολεμοῦντας ναῦς ποιήσασθαι.* (Thucyd. I, 14.) — *Οὐ Δαρεῖον οὐδὲ Πέρσας ἐπισείων, ἀλλὰ τῃ πρὸς Αἰγινήτας ὀργῇ καὶ φιλονεικίᾳ τῶν πολιτῶν ἀποχρησάμενος εὐκαίρως ἐπὶ τὴν παρασκεύην.* (Plutarque, *Vie de Thémistocle.*)

[6] *Οὗτος ὁ πόλεμος συστὰς ἔσωσέ ποτε τὴν Ἑλλάδα ἀναγκάσας θαλασσίους γενέσθαι Ἀηναίους.* (Hérod.)

[7] *Ἐδόκεε πρῶτον καταλλάσσεσθαι τάς τε ἔχθρας καὶ τοὺς κατ' ἀλλήλους ἐόντας*

Le peuple tout entier était à Salamine : il envoya chercher à Égine les statues des Éacides[1]. On regardait donc ces héros comme les communs protecteurs des Grecs, soit Ioniens, soit Doriens. L'honneur de la victoire leur fut attribué par les peuples du Péloponnèse : on assura qu'on avait vu des guerriers armés planer sur l'île d'Égine[2], c'est-à-dire, sans doute, sur le pic Saint-Élie, qui s'aperçoit fort bien de la rade de Salamine. Mais les Athéniens, qui ne voulaient rien devoir à Égine, prétendirent qu'on avait vu les dieux partir d'Éleusis pour voler au secours d'Athènes et de ses alliées, et que Xerxès lui-même, campé dans la plaine de Thria, avait entendu retentir l'hymne mystique d'Iacchus[3].

Le même jour, Égine rendit un double service aux Athéniens : elle leur prêta l'assistance de ses vieux rois et leur rendit Aristide[4]. Aristide, qui avait éprouvé l'hospitalité des Éginètes pendant son exil, contribua grandement à la victoire par ses conseils avant le combat et par le massacre qu'il fit dans l'île de Psytalie.

Il ne faut pas croire que les Grecs aient couru au combat avec une intrépidité aveugle : ils hésitaient beaucoup et se querellèrent jusqu'au dernier moment. Tous les Péloponnésiens voulaient abandonner la place et courir défendre leurs foyers. Ils auraient pris la fuite, si un stratagème de Thémistocle ne les eût placés entre la victoire et la mort.

Thémistocle trompa tout le monde : il trompa Xerxès pour le perdre et les Grecs pour les sauver. Ses concitoyens, qu'un peu de duplicité ne choquait pas, l'admirèrent; mais Aristide ne l'eût point imité.

Quand la fuite fut impossible et qu'il fallut combattre, les Grecs eurent peur. C'était à qui n'engagerait point l'action[5]. Une fois aux prises, ils furent tous héroïques. Le danger passé, chaque peuple voulait avoir frappé le premier coup. C'est une gloire que

πολέμους· ἔσαν δὲ πρός τινας καὶ ἄλλους ἐγκεχρήμενοι. Ὁ δὲ ὦν μέγιστος Ἀθηναίοισί τε καὶ Αἰγινήτῃσι. (Hérod. VII, 145.)

[1] Hérod. VIII, 64.

[2] Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 119, *e*.

[3] Hérod. VIII, 65.

[4] *Id.* VI, 79, 81, 83.

[5] *Λέγεται δὲ καὶ τάδε, ὡς φάσμα σφι γυναικὸς ἐφάνη, φανεῖσαν δὲ διακελεύσασθαι ὥστε καὶ ἅπαν ἀκοῦσαι τὸ τῶν Ἑλλήνων στρατόπεδον, ὀνειδίσασαν πρότερον τάδε, ὦ δαιμόνιοι, μέχρι κόσου ἔτι πρύμνην ἀνακρούεσθε.* (Hérod. VIII, 84.)

les Athéniens disputèrent aux Éginètes, tant qu'il y eut des Éginètes[1].

Un des traits les plus curieux de ce combat, c'est de voir des commandants de navires s'interpeller de bord à bord, et, comme dans les batailles d'Homère, se lancer des mots piquants au milieu de la mêlée. Polycrite, d'Égine, venait de prendre un vaisseau Sidonien, lorsqu'il voit passer la galère de Thémistocle : « Hé bien, s'écrie-t-il, vous voyez comme les Éginètes sont du parti des Mèdes[2] ! » Cette rivalité de tous les Grecs, et surtout des Éginètes et des Athéniens, fut bien funeste aux Perses. Elle centupla les courages. Derrière l'ennemi commun qu'il fallait vaincre, chaque peuple voyait des rivaux à humilier.

On sera surpris de voir que les Éginètes, si puissants sur mer, et depuis si longtemps, n'aient envoyé que trente galères à Salamine, quand la marine naissante des Athéniens en comptait cent quatre-vingts[3]. Mais il faut songer que Xerxès était maître de l'Attique, et que ces *murailles de bois,* construites par Thémistocle, renfermaient tout le peuple d'Athènes. Égine avait à se protéger elle-même, et sans doute elle réservait pour cet emploi la meilleure partie de sa flotte, tandis que trente de ses navires combattaient pour la défense commune. C'est cette réserve qui acheva la défaite des Perses et la destruction de leurs vaisseaux[4].

Au reste, il est possible que les trente vaisseaux d'Égine aient formé une force égale ou même supérieure aux cent quatre-vingts d'Athènes. Nous ne savons rien de la grandeur de ces navires, dont Hérodote nous indique le nombre. Sans doute, il n'y avait pas la même différence entre deux bâtiments de ce temps-là qu'entre un vaisseau à trois ponts et un brick de guerre : cependant il ne faut pas croire, sur la foi de deux chiffres, que la flotte d'Athènes était six fois plus forte que celle d'Égine, et que cependant Égine a eu les honneurs de la bataille.

Après le combat, ces peuples épris de la gloire décernèrent la palme du courage. Ce fut Égine qui l'obtint[5], et Athènes ne s'en

[1] Strab. VIII, 375, *b.*

[2] *Ἐπεκερτόμησε, ὡς τῶν Αἰγινητέων τὸν Μηδισμὸν ὀνειδίζων.* (Hérod. VIII, 92.)

[3] Ottf. Müll. *Ægin.* p. 120-122.

[4] Hérod. VIII, 91 : *Ὅκως δέ τινες τοὺς Ἀθηναίους διαφύγοιεν, φερόμενοι ἐξέπιπτον ἐς τοὺς Αἰγινήτας.*

[5] Hérod. VIII, 93 : *Ἐν δὲ τῇ ναυμαχίῃ ταύτῃ ἤκουσαν Ἑλλήνων ἄριστα Αἰγινῆται.*

consola jamais. Lorsqu'elle eut détruit Égine, elle tenta de s'attribuer l'honneur de Salamine, et d'arracher aux vaincus jusqu'à leur passé. Mais elle ne put arracher trois étoiles d'or que les Éginètes avaient suspendues dans le temple de Delphes en mémoire de leur triomphe [1].

C'est dans la rade d'Égine que la flotte grecque se réunit après la victoire; c'est sur le marché d'Égine que l'on vendit les dépouilles des Perses. Égine fut pour un temps le centre de toutes les affaires de la Grèce.

Elle prit une part active à la fin des guerres médiques : ses navires etaient à Mycale, ses soldats à Platée [2]. Elle retira un grand profit de ces victoires, où tant de peuples ne gagnaient que leur liberté. Les Spartiates, qui n'étaient que soldats, vendaient leur butin à vil prix, et rentraient à Sparte aussi pauvres qu'ils en étaient sortis : mais les Éginètes restaient marchands même à la guerre[3]. Une campagne était pour eux une spéculation. Les marchands qui suivent les expéditions s'y enrichissent au prix de quelques dangers; le soldat n'en rapporte que sa gloire et ses blessures.

C'est entre la fin des guerres médiques et l'an 458 que se placent les plus beaux jours d'Égine. Elle jouit, durant ces vingt années, de la richesse et de la gloire qu'elle avait acquises. C'est à ce moment, sans doute, que les Éginètes possédèrent cette innombrable population d'esclaves, dont le chiffre fabuleux effraye, à bon droit, la statistique moderne. Un passage d'Aristote, cité par Athénée et adopté par M. Bœckh dans son *Économie politique des Athéniens*, assure que les Éginètes ont possédé 470,000 esclaves, un peu moins d'un demi-million. Mais M. Wallon, dans son beau livre sur l'esclavage [4], prouve que ce chiffre doit être réduit au moins des trois quarts. « Égine, dit-il, est, selon les mesures que nous avons prises sur la carte d'Aldenhoven, une île montagneuse de 24 milles géographiques carrés, ou 3,425 stades olympiques carrés (83 kilomètres carrés). Ainsi, en portant la

[1] Hérod. VIII, 122.

[2] *Id. loc. cit.* Ils étaient cinq cents à Platée, pesamment armés, comme les Spartiates.

[3] Hérod. IX, 80 : *Αἰγινήτῃσι οἱ μεγάλοι πλοῦτοι ἀρχὴν ἐνθεῦτεν ἐγένοντο, οἳ τὸν χρύσον, ἅτε ἐόντα χαλκὸν δῆθεν, παρὰ τῶν εἱλωτέων ὠνέοντο.*

[4] Tome I, page 281.

population libre de l'île à 130,000 habitants, soit en tout 600,000, on aurait 7,230 habitants par kilomètre carré : proportion deux fois plus forte que dans le département de la Seine, et seulement trois fois moindre qu'à Paris; l'île entière couverte d'habitations réduites à un ou deux étages! »

Je dirai de plus que, sur les 83 kilomètres carrés qui composent le territoire d'Égine, on peut hardiment en retrancher 50 de montagnes, de ravins, de terrains rocailleux et escarpés, où il serait bien difficile de bâtir, et où sûrement on n'a jamais bâti [1]. Il restera 33 kilomètres carrés pour loger 600,000 hommes, et nous aurons 18,485 habitants par kilomètre carré, dans un temps où les architectes ne savaient point bâtir de maisons à cinq étages, et dans un pays où l'air et la lumière sont les premiers besoins de l'homme. Sans doute, tous les esclaves des Éginètes n'habitaient point dans l'île; les uns occupaient en Asie des comptoirs pour leurs maîtres; les autres faisaient le commerce maritime; un bon nombre étaient embarqués comme rameurs à bord des bâtiments de guerre: mais ils revenaient souvent à Égine grossir pour plusieurs mois le chiffre de la population sédentaire. Je pense qu'en comparant Égine à Athènes, dont nous connaissons la population libre, et dont M. Wallon a fort bien limité la population servile, si nous tenons compte de l'étendue des territoires et de la fertilité du sol, nous arriverons à reconnaître que les Éginètes libres formaient environ le tiers de la population de l'Attique, c'est-à-dire 20,000 âmes. La population métèque, toutes proportions gardées, dut être plus nombreuse dans un pays hospitalier, qui était depuis son origine le point de rencontre de tous les marchands, et, depuis sa splendeur, le rendez-vous de tous les hommes de plaisir, que dans Athènes, où la loi humiliait les métèques. Je la porterais donc à la moitié de la population métèque d'Athènes, c'est-à-dire à 20,000 âmes. Et quant aux esclaves, comme ils formaient dans l'antiquité le plus précieux de tous les capitaux et le plus profitable, comme les Éginètres par leurs relations avec l'Asie avaient plus d'occasions de s'en procurer,

[1] On trouve, sur les rochers voisins du Pnyx, la trace des maisons qui composaient Athènes. On peut les compter, les mesurer; et M. Burnouf, membre de l'École d'Athènes, est parvenu à lever un plan presque complet de la ville ancienne. Les montagnes d'Égine sont restées telles que la nature les a faites, et la main de l'homme ne s'y montre en aucun endroit.

comme leur industrie réclamait un grand nombre de bras, comme la race dorienne montre dans tous les pays une tendance à employer autant d'esclaves que possible, enfin comme Égine était aux mains d'une aristocratie de marchands excessivement riches, et qui pouvaient nourrir des légions d'esclaves, tandis qu'Athènes était presque exclusivement composée de menu peuple qui vivait petitement et se servait lui-même, je pense qu'on peut sans exagération admettre que la proportion entre le nombre des esclaves et celui des citoyens était plus forte dans Égine que dans Athènes, et porter la population servile à 120,000 ou 130,000 âmes. La population totale de l'île sera donc d'un peu moins de 200,000 individus. Égine est assez grande pour les loger fort à l'étroit.

Diodore de Sicile [1] dit que les Éginètes ont eu pendant dix ans l'empire de la mer : ces dix années sont, sans doute, les dix premières qui suivirent le combat de Mycale. Athènes, qui travaillait à sortir de ses ruines, n'avait ni assez de loisir, ni assez d'argent pour inquiéter Égine. Les dix années suivantes, Égine les employa à des guerres vraisemblablement heureuses, qui n'empêchaient ni le développement de son commerce, ni les progrès de ses arts.

CHAPITRE V.

LES ARTS DANS L'ÎLE D'ÉGINE.

§ 1. Gymnastique.

Chez tous les peuples, les exercices du corps ont précédé ceux de l'esprit : la force physique se développe dans la société, comme dans l'individu, avant la puissance intellectuelle; et c'est le propre des civilisations naissantes de préférer un bras robuste à une tête bien faite. Les Hercules commencent par mépriser les penseurs, pour en être méprisés à leur tour; et la Grèce assemblée au stade d'Olympie a applaudi bien des coups de ceste avant d'écouter l'histoire d'Hérodote. Les premiers arts de la Grèce furent donc l'art de la lutte et du pugilat; et nous aurions tort de nous en plaindre : ces exercices préparaient des combattants pour Salamine, des modèles pour les sculpteurs, des prétextes pour les odes de Pindare.

Les Ioniens méprisaient les triomphes grossiers du stade; les

[1] Livre VII, fragm.

Eupatrides d'Athènes ne daignaient concourir que dans la course des chevaux et des chars [1]. Ce peuple délicat, par son dédain prématuré de la vigueur corporelle, devançait les subtilités de l'amour-propre moderne. Un homme bien né ne dédaigne pas de remporter un prix à la course des chevaux; on se fait gloire de bien conduire un attelage; on rougirait de terrasser un lutteur.

Les Éginètes étaient Doriens, et partant moins délicats : ils ne méprisaient aucune couronne. On les voyait accourir à tous les jeux de la Grèce, surtout aux jeux de l'Isthme et de Némée : ils étaient à quatre heures de l'Isthme, à une petite journée de Némée. Malgré la distance, ils se rendaient à Olympie; et l'une des premières statues qui furent consacrées dans l'Altis était celle de l'Éginète Praxidamas [2], huit fois vainqueur dans divers combats, et petit-fils d'un vainqueur. Les Bassides, tant chantés, comptaient vingt-cinq palmes au temps de Pindare [3]. Enfin quel Éginète n'eût été fier de lutter à Némée ou à Olympie, quand la tradition rapportait que le fils d'Éaque, le père d'Achille, l'époux de Thétis, Pélée lui-même avait remporté le prix du disque aux jeux Pythiques, et inventé le pentathle [4]?

La poésie de Pindare reflète assez exactement l'image du beau siècle d'Égine. Ces odes toutes doriennes, dont le quart fut commandé par des Doriens d'Égine, respirent à la fois le respect des traditions, le culte de la force, l'amour de la richesse, l'admiration de la beauté. Elles expriment dans un style élevé des sentiments simples et naturels, qui, faute d'un peu d'idéal, peuvent sembler vulgaires à des esprits raffinés comme les nôtres. Il y a, entre les odes de Pindare et les chœurs de Sophocle, la même distance qu'entre les frontons d'Égine et ceux du Parthénon.

§ 2. Sculpture.

L'architecture et la sculpture étaient dans l'origine des arts religieux : les premiers édifices publics furent des temples; les pre-

[1] Ottf. Müll. *Ægin. lib.* p. 141.

[2] « Praxidamas quinquies in Isthmo, ter in Nemeis victor, primus Æginetarum « Olympionices et qui inter primos, quantum Pausanias scit, statuam Olympiæ « dedicavit, athletarum sui temporis nobilissimus. » (Ottf. Müll. *Ægin.* p. 141.)

[3] Pind. *N.* VI, 60.

[4] *Schol. in Pind.* I, *arg. N.* VII, 16. Le pentathle n'était pas un jeu particulier, mais la réunion des cinq jeux du stade.

mières statues furent des dieux. L'art fut soumis au culte, et par conséquent à la tradition.

Les premiers temples furent de bois. Lorsqu'on bâtit en pierre et en marbre, on se plut à conserver la forme des premiers temples : les poutres se changèrent en architraves, et les poteaux en colonnes. Ce respect de la tradition donna naissance à la plus belle architecture du monde. Ces merveilleuses constructions auraient été moins élégantes et moins hardies, si la pierre n'avait été forcée de rivaliser avec le bois.

Les premières statues furent de bois ou d'argile. On taille le bois, on pétrit l'argile en se jouant, et l'on s'étonne d'avoir ébauché une statue. On veut mieux faire, on fait mieux; on approche de la nature, on l'atteint, on la dépasse : l'art est fait.

La plastique, ou l'art de modeler l'argile, a des exigences particulières. La fragilité de la matière rendra le sculpteur timide : il s'efforcera autant que possible de ramasser sa statue en un seul morceau; il craindra de séparer les bras du corps, d'ouvrir les jambes, de laisser flotter la draperie. Le moindre choc détruirait son ouvrage.

La toreutique, ou sculpture sur bois, est plus hardie : la statue peut ouvrir les jambes, écarter les bras; elle peut se pencher en avant et en arrière, au mépris même des lois de l'équilibre. Le bois est si léger qu'un crampon de fer suffira toujours à fixer une statue dans les poses les plus hardies.

Le plus haut degré de la plastique fut la sculpture du bronze et du marbre. La sculpture sur bois aboutit à la statuaire chryséléphantine. On s'avisa de faire des statues de bois, dont le visage et les mains étaient de marbre ou d'ivoire; on dora les draperies, puis on les fit en or.

Les anciens croyaient que la plastique était née à Samos : ils attribuaient la sculpture sur bois à Smilis, le Dédale d'Égine. S'il est vrai que les Éginètes aient débuté dans la sculpture par la toreutique, nous avons tout lieu de croire que leur école se distinguait des autres par la hardiesse et le mouvement.

Elle devra être plus originale, s'il est vrai qu'Égine n'ait reçu aucune colonie de l'Égypte ou de la Phénicie. Il sera toujours difficile de déterminer ce qu'il y a d'original dans la sculpture des Athéniens, ce qu'il y a d'importé. Savons-nous jusqu'à quel point leur religion leur est propre, et en quoi la déesse

Athène se distingue de son modèle égyptien ? Il en sera de même de la représentation des dieux. Si les Athéniens les ont empruntés à l'Égypte, il est permis de croire qu'ils ont pris en même temps la manière de les représenter ; car ces emprunts remontent à une époque où l'on ne savait point abstraire et séparer le dieu de son image matérielle. Je sais qu'il n'est pas facile de démontrer que les Athéniens aient rien emprunté aux autres peuples : nous avons une telle tendance à leur attribuer l'invention de tous les arts, qu'il faudrait des preuves bien incontestables pour nous faire avouer qu'ils ont été imitateurs. Tout ce que je veux établir ici, c'est que les Éginètes ne sont pas plus suspects d'imitation, et même qu'ils le sont un peu moins.

Enfin, la sculpture des Éginètes sera plus naturelle, c'est-à-dire plus fidèle à l'imitation du corps humain que la sculpture des autres Grecs, et particulièrement des Athéniens. En effet, les premiers sculpteurs ne représentaient guère que deux sortes de sujets : les dieux et les athlètes. Athènes, qui méprisait les victoires de la lutte et du pugilat, ne se souciait point d'éterniser l'image des vainqueurs. Les sculpteurs d'Égine, qui vivaient dans les gymnases, au milieu d'admirables modèles, durent prendre de bonne heure le goût de la réalité. S'ils n'avaient sculpté que des dieux, peut-être se seraient-ils contentés de copier quelques anciens modèles, quelques images grossières, connues du peuple et chères aux prêtres. Un dieu est un être de convention : il importe peu qu'il ait la jambe trop longue ou le bras trop court; mais il importe beaucoup qu'il ressemble à l'idée qu'on se fait de lui, et qu'il n'étonne point les yeux de la foule. Je n'imagine pas que les prêtres aient beaucoup servi les progrès de la sculpture. Je croirais plutôt qu'ils ont fait tous leurs efforts pour renfermer les artistes dans une certaine tradition routinière. Mais les sculpteurs d'athlètes, qui travaillaient d'après un modèle animé et qui pouvaient étudier tous les ressorts de la vie, s'avisèrent bientôt qu'il n'était rien d'aussi beau que le corps de l'homme, et que la meilleure manière d'honorer les dieux était de les faire semblables à nous. Tels les poëtes représentaient lesdieux comme des hommes parfaits, exempts de la mort et de la souffrance.

Le premier progrès de la sculpture fut une imitation plus scrupuleuse de la forme humaine ; le second fut la reproduction de la vie et du mouvement. L'art fit son dernier pas le jour où

Phidias communiqua au marbre une vie supérieure à la vie animale, le jour où il sculpta la pensée.

Les Éginètes franchirent rapidement le premier et le second degré : ils s'arrêtèrent devant le troisième. L'art éginétique est la reproduction fidèle du corps humain dans ses formes et dans ses mouvements, abstraction faite de la pensée. De beaux corps où l'âme sommeille, telles sont les statues éginétiques : de beaux corps, mais précisément aussi beaux que les corps vivants qui ont servi de modèles. Les Éginètes n'ont pas atteint l'idéal : ils ont ignoré cet art divin qui surpasse la nature. Ces esprits positifs ne pouvaient s'élever au-dessus de la beauté de leurs modèles ; les artistes d'Égine ne recevaient point, comme ceux d'Athènes sous Périclès, les leçons des philosophes et des poëtes ; leurs sculpteurs sont des Phidias qui n'ont pas eu d'Homère.

Les modernes ont beaucoup discuté sur le sens de ces deux mots : l'art éginétique. Les anciens, qui les comprenaient, ne nous les ont point expliqués. La glose d'Hésychius Ἔργα Αἰγινητικά, τοὺς συμβεβηκότας ἀνδριάντας, ne me semble pas un témoignage de grand poids. Ottf. Müller l'a peut-être pris trop au sérieux. De ce qu'un lexicographe alexandrin dit en passant, dans un ouvrage très-fautif : « statues éginétiques, statues qui ont les jambes collées ensemble, » faut-il conclure que toutes les statues éginétiques avaient les jambes rapprochées et parallèles ; et devons-nous croire, sur la foi d'un lexique, que les frontons d'Égine ne sont point un travail éginétique? Il faut prendre les dictionnaires pour ce qu'ils valent, et comprendre qu'ils ne peuvent pas tout savoir. Je lis dans un des meilleurs dictionnaires de notre temps qu'on admire encore les ruines magnifiques du temple de *Jupiter* qui décorait la *ville* d'Égine[1].

C'est encore faire trop d'honneur à Hésychius que d'essayer, comme on l'a fait, de détourner le sens du mot συμβεβηκότας. Ottfried Müller, comme Saumaise, traduit ainsi la glose d'Hésychius : *statues éginétiques, figures dont les pieds sont immobiles et parallèles*... M. Fortoul se range à l'avis de Guyet, qui prend le τοὺς συμβεβηκότας dans le même sens que τοὺς τυχόντας. « C'est[2], dit-il, dans un sens semblable qu'Aristote a employé le mot συμβεβηκός,

[1] Bouillet. *Dict. d'hist. et de géographie*, 9ᵉ édit., p. 545, au mot *Égine*.

[2] *De l'art en Allemagne*, t. II, p. 45.

qui revient si souvent dans le cours de ses livres, et que les Latins ont traduit par *contingens*. La popularité du péripatétisme a dû finir par fixer la signification de ce mot, et nous autorise à traduire ainsi la glose d'Hésychius : « Statues éginétiques, espèce de figures « dont on trouve encore des exemples. »

Je pense que Saumaise et O. Müller ont donné le vrai sens de la glose d'Hésychius, et que l'interprétation de M. Fortoul est plus ingénieuse que conforme à la grammaire. Le verbe Συμβαίνω, dans son sens propre, signifie *se rapprocher*[1]. Il est opposé à Διαβαίνω[2], et Διαβαίνω signifie *écarter les jambes, marcher à grands pas*[3].

Il est vrai que Συμβαίνω signifie aussi arriver, se rencontrer, *contingere,* et Aristote a employé le participe Συμβεβηκός pour exprimer ce que les philosophes appellent le *contingent*. Mais τὸ συμβεβηκός n'est point synonyme de τὸ τυχόν. Τὸ τυχόν, c'est *ce qui arrive par hasard, ce qui se rencontre :* ὁ τυχών, c'est *le premier homme venu, un homme quelconque*. Admettons cependant qu'on puisse remplacer τοὺς συμβεβηκότας ἀνδριάντας par τοὺς τυχόντας ; la phrase d'Hésychius signifiera : *statues éginétiques, statues quelconques*. Hésychius, si ignorant qu'on le suppose, n'a pas pu écrire dans son lexique : *statues éginétiques, statues quelconques*. Ce n'est pas là une définition ; ce n'est pas non plus faire une définition, que de dire : *statues éginétiques, statues dont on trouve encore quelques exemples.* Mais Hésychius a bien pu dire, sans trop y songer, que les statues éginétiques avaient les jambes rapprochées, ce qui est faux.

Pausanias, qui prétend à l'archéologie, ne manque jamais de signaler les statues éginétiques, mais il a négligé de les définir. Au moins, nous dit-il qu'elles diffèrent des statues égyptiennes et des vieux ouvrages de l'école attique. Il a vu dans Mégare deux Apollons : l'un ressemblait aux statues égyptiennes, l'autre aux ouvrages d'Égine. Il parle ailleurs d'un Hercule qui ne ressemblait ni aux ouvrages des Éginètes, ni aux statues archaïques des Athéniens, mais qui était à la lettre une statue égyptienne.

« Ces mots suffisent, dit fort bien M. Fortoul, pour constater

[1] Συμβεβηκὼς ἄμφω τὼ πόδε. (Poll. III, 91.)

[2] Διαβαίνοντες πάντες μᾶλλον ἢ συμβεβηκότες ἐπιχειροῦσιν αἴρεσθαι. (Xén. *Eq.*, I, 14.)

[3] .....Ἔχει γὰρ τὸ
Σκέλος τὸ μὲν ἐν Πύλῳ, τὸ δ' ἕτερον ἐν τῇ κκλησίᾳ·
Τοσόνδε αὐτοῦ βῆμα διαβεβηκότος... (Aristoph. *Eq.* 77.)

que le style éginétique a des rapports éloignés avec l'art égyptien, et des rapports plus voisins avec l'art attique; qu'il est cependant tout à fait indépendant du premier et distinct du second. »

Je n'ajouterai plus qu'une observation : depuis que la Grèce est libre, on a retrouvé dans Athènes plusieurs ouvrages des vieux maîtres attiques. Les Romains, qui emportèrent les chefs-d'œuvre, avaient méprisé les ébauches. On ne les méprise plus aujourd'hui et le digne conservateur des antiquités d'Athènes[1] les recueille avec autant de soin que les chefs-d'œuvre. Qui veut admirer l'art grec dans sa perfection doit parcourir les musées de l'Europe; qui veut l'étudier dans ses commencements doit s'arrêter à Athènes.

Un des morceaux les plus curieux de cette collection est une vieille Minerve, un peu plus grande que nature, assise sur un trône, les jambes jointes, les bras collés au corps, enveloppée dans sa robe comme une momie dans ses langes funèbres. La tête manque; les bords de l'égide sont percés de trous où l'on voit encore quelques restes de métal[2]. Il est impossible de voir cette statue sans se reporter aussitôt aux statues égyptiennes; nul doute cependant qu'elle n'appartienne aux vieux maîtres attiques. Plusieurs autres morceaux du même style, et plus parfaits dans leur forme, sans être plus hardis dans leur mouvement, semblent marquer le progrès d'une école qui étudie le dessin sans étudier la vie, et perfectionne de jour en jour une froide et impassible beauté. Le bas-relief connu sous le nom de soldat de Marathon nous apprend où l'art athénien en était en 490. Si les frontons d'Égine sont de l'an 520, comme j'espère le prouver, il nous sera facile de déterminer ce que Pausanias entendait par le vieil art attique et par l'art éginétique. Sans doute il attribuait aux anciens sculpteurs d'Athènes les ouvrages immobiles qui ne se distinguaient de l'art égyptien que par l'exactitude du dessin et la pureté des lignes : il attribuait aux Éginètes les statues plus vivantes, qui se séparaient de l'art attique par la hardiesse des mouvements, sans avoir encore cette douceur des lignes, cette perfection idéale des formes, cette molle souplesse des draperies, et surtout cette beauté morale empreinte sur le visage, qui fait reconnaître entre tous les autres les chefs-d'œuvre de l'école de Phidias.

[1] M. Pittakis, membre correspondant de l'Institut de France, et l'un des archéologues les plus distingués de la Grèce.

[2] Cette statue est à l'Acropole, à gauche du poste des Invalides.

L'art de Phidias n'est ni attique ni éginétique, il est parfait. Il est aussi difficile à définir que la peinture de Raphaël et la poésie de Virgile ; car, définir une chose, c'est la limiter; et la perfection n'a point de limites. Mais Phidias ne s'est pas créé lui-même ; Raphaël a commencé par imiter le Pérugin, comme Virgile a commencé par imiter Théocrite. C'est à Égine qu'il faut chercher les maîtres que Phidias imita pour les surpasser.

Mais nous savons bien peu de chose sur les sculpteurs d'Égine. Les Athéniens, qui ont eu le privilége de parler à la postérité et de distribuer la gloire, n'ont pas fait une large part à leurs ennemis et à leurs vaincus. Après Smilis[1], dont l'histoire se perd dans les fables, il existe une immense lacune dans l'histoire de l'art éginétique : tous les noms des vieux maîtres sont perdus, comme les noms de tous ces artistes étrusques auxquels la conquête romaine a dérobé jusqu'à leur renommée. Le plus ancien sculpteur d'Égine dont le nom nous soit parvenu est Glaucias, sculpteur d'athlètes [2]. Après lui vient Anaxagore, qui sculpta cette statue de Jupiter que les Grecs consacrèrent à Olympie après la victoire de Platée[3]. Simon[4] sculptait les animaux : cette sculpture réaliste, qui est à la sculpture du corps humain ce que le paysage est à la peinture d'histoire, fut toujours en grand honneur dans l'école d'Égine. Synnoon[5] et Ptolichus son fils, et Sarambus[6], étaient des sculpteurs d'athlètes. Onatas[7], le plus grand des artistes d'Égine, le Smilis des temps historiques, florissait vers la 80[e] olympiade[8]. Il ne faisait, comme Phidias, que des statues de dieux et de héros; cependant il fondit, pour Dinomène, fils d'Hiéron, un char de bronze et l'homme qui le conduisait[9]. Il sculpta,

[1] Smilis, fils d'Euclide, contemporain de Dédale, et bien antérieur à la naissance de l'histoire.

[2] *Nemo athletarum statuis insignior.* (Ottf. Müll. p. 103.) On voyait à Olympie quatre statues de la main de Glaucias.

[3] Paus. V, 13, 2.

[4] *Id.* V, 27, 1.

[5] *Id.* VI, 9, 1.

[6] Ottf. Müll. *Æg.*, p. 105.

[7] Onatas, fils d'un Micon, qu'il ne faut pas confondre avec le peintre athénien Micon.

[8] Il était contemporain d'Hégias et d'Agéladas (Paus. VIII, 42, 4), dont l'un appartient, suivant Pline, à la 87[e] olympiade, l'autre à la 83[e] (Plin. XXXIV, 8, 9).

[9] Paus. VI, 12, 1.

pour les habitants de Phigalie une Cérès, qui n'existait déjà plus du temps de Pausanias [1]. Il fit un Apollon colossal [2] pour la ville de Pergame, et un autre colosse que les Thasiens consacrèrent à Olympie : celui-là représentait Hercule [3]. Mais ses deux chefs-d'œuvre les plus importants étaient deux compositions en ronde bosse, comme celles qui décoraient les frontons du Parthénon. La première [4] représentait les neuf héros tirant au sort à qui se mesurera avec Hector; dans la seconde [5], on voyait la mort d'Opis, roi des Iapyges, entouré de Taras, de Phalante et d'un grand nombre de guerriers à pied et même à cheval [6]. Pour cette dernière composition, Onatas avait pris un collaborateur, Calynthus, comme Phidias en prit sans doute plus d'un pour les sculptures du Parthénon. Il faut remarquer en passant qu'il n'y a que trois guerriers qui aient un nom dans cette scène de la mort d'Opis : les autres sont simplement des fantassins et des cavaliers. C'est une observation qui pourra nous servir plus tard.

Onatas, avec son élève Callitélès, avait fait une statue de Mercure, que les Phénéates, peuple d'Arcadie, consacrèrent à Olympie [7]. On voit que les peuples de la Grèce et même de l'Asie étaient tributaires de l'art éginétique, et que les profits du génie devaient entrer pour une bonne part dans les revenus de l'île.

Quelques noms de sculpteurs, dont la date et l'histoire nous sont également inconnues, serviront au moins à nous apprendre que les artistes éginètes étaient en grand nombre, et que la plupart sont tombés dans l'oubli [8]. Callon [9], le dernier dont le nom ait survécu, était peut-être un de ces malheureux qu'Athènes arracha de leur patrie.

Tous les sculpteurs d'Égine dont je viens de parler d'après Pausanias et Ottf. Müller, ont fleuri entre la fin des guerres médiques et le commencement de la guerre du Péloponnèse. La

[1] Paus. VIII, 42, 4.
[2] Θαῦμα ἐν τοῖς μάλιστα μεγέθους τε ἕνεκα καὶ ἐπὶ τῇ τέχνῃ. (Paus. VIII, 42, 4.)
[3] Paus. V, 26, 7.
[4] *Id.* V, 26.
[5] *Id.* X, 13.
[6] Εἰκόνες δὲ καὶ πεζῶν καὶ ἱππέων.
[7] Paus. V, 27, 5.
[8] *Theopropus* (Paus. X, 9, 2); *Aristonoüs* (Paus. V, 22, 4); *Philotimus* (Paus. VI, 14, 5).
[9] Ottf. Müll. *Æg.*, p. 107.

prise de la ville par les Athéniens ne paraît pas avoir arrêté ni même ralenti le développement des arts; mais, en 429, la dispersion du peuple, le partage du territoire, la brutalité de la conquête, les tua pour jamais.

§ 3. Médailles, peinture, architecture.

L'art monétaire est une des parties de la sculpture : on peut faire, avec quelques grammes d'or, d'argent ou de bronze, de petits chefs-d'œuvre qui durent plus que les grands.

Les anciens étaient dans de meilleures conditions que nous pour frapper de belles médailles : ils pouvaient leur donner un relief presque illimité. Aujourd'hui, l'habitude de disposer les monnaies en piles condamne les graveurs ou plutôt les sculpteurs en médailles, à ne faire que des figures d'un très-faible relief, et qui s'élèvent à peine au-dessus du plat de la pièce. Les Éginètes et leurs voisins d'Athènes ne craignirent jamais d'élever le relief de leurs monnaies, et les premières médailles d'Égine ressemblent plutôt à des boules d'argent qu'à des médailles.

Cependant, malgré cette liberté, malgré l'abondance et la pureté des métaux, malgré le génie artistique des deux peuples et leur aptitude incontestable à la sculpture, ni les Athéniens, ni surtout les Éginètes n'eurent de belles médailles. Le plus beau tétradrachme sera toujours un ouvrage très-ordinaire auprès de la médaille de Syracuse; et Égine n'a rien à comparer même au tétradrachme.

Égine possédait Onatas, et elle continuait à frapper les médailles de Phidon. Peut-être y avait-il un peu de superstition; peut-être aussi un peu d'orgueil dans cette résistance au progrès.

De toutes les médailles d'Égine dont on trouvera le catalogue dans Ottf. Müller[1], la seule qui puisse se rapporter aux beaux temps de l'île et à l'existence de la cité, est celle qui porte d'un côté une tête de bélier, de l'autre l'empreinte des coins :

(Caput arietis.) — (Quadratum quadripartitum incusum. AR. III.)

Celle qui porte l'inscription AIΓINA, lui semble appartenir à l'époque d'Alexandre. Les deux suivantes :

(Caput arietis cum monogrammate litteras A et I involvente.)— (Dimidia navis. AIΓINA, Æ, III);

(Caput arietis AIΓI) — (Prora navis AIΓI. Æ. III),

[1] *Æg. lib.* p. 91-96.

sont récentes, puisqu'elles sont en cuivre. Toutes les autres médailles dont il fait mention appartiennent incontestablement à l'époque romaine, ou tout au moins à la décadence de l'île.

Les seules médailles que j'aie rencontrées dans Égine sont celles dont O. Müller ne parle pas : 1° la tortue, soit la tortue grecque, soit la chélonée des Pélasges [1]; médailles incuses, avec ou sans monogramme : la médaille qui porte la chélonée des Pélasges semble plus archaïque; elle est d'un travail plus grossier, elle est plus fruste que la tortue grecque; je n'en ai jamais vu une qui portât un monogramme; 2° une petite médaille de cuivre, portant deux poissons; médaille incuse, sans monogramme : elle est commune dans l'île.

La peinture, qui, chez les peuples modernes, s'est fait une plus grande place que la sculpture, était plus modeste autrefois; non que l'homme fût moins sensible à la pureté du dessin et aux séductions de la couleur : on trouvait l'une et l'autre dans les temples et dans les statues. Tout architecte et tout sculpteur, non-seulement recherchait la beauté des lignes, mais apprenait encore à faire un sobre et discret emploi de la couleur. Ce qui manquait à la peinture, c'est cette existence indépendante qu'elle a conquise depuis. Il serait long d'énumérer toutes les causes qui retardèrent les progrès de la peinture, quand la sculpture remplissait le monde de ses chefs-d'œuvre. Je pense que la sculpture en ronde-bosse fut le premier effort de l'art, parce que la forme est moins abstraite que la ligne. Il y a déjà de l'abstrait et du convenu dans le plus haut relief. Il faut moins de science pour modeler un corps semblable à un autre, que pour en rendre fidèlement les contours et les couleurs sur une surface plane. Ajoutez les difficultés de la perspective, les raccourcis et surtout l'étude des tons, si importante en peinture : je ne parle pas de la rareté des couleurs, dans un temps où la peinture n'avait point la chimie à son service. Peut-être aussi les artistes grecs préféraient-ils employer leur génie à des œuvres durables, et cédaient-ils à cet infaillible instinct qui les poussait vers tout ce qui est immortel.

Peut-être aussi les Doriens, peuple vigoureux, solide, j'allais dire un peu épais, trouvaient-ils dans leur nature même une

[1] On trouvera dans la Zoologie de l'expédition de Morée deux dessins qui représentent, l'un la tortue grecque, l'autre la chélonée des Pélasges.

raison de préférer la sculpture à la peinture. Sparte eut des sculpteurs et des architectes; elle n'eut jamais de peintres. Égine en eut un seul, Onatas. Ce grand sculpteur avait peint dans le temple de Minerve Aréa, à Platée, la première expédition des Argiens contre Thèbes [1]. C'est le seul artiste d'Égine qui ait peint autre chose que des vases, des statues, ou ces ornements légers qui cachaient la pierre des temples.

Le grand siècle d'Égine a produit deux poëtes lyriques cités et admirés de Pindare, c'est Timocrite et Euphanes, Théandrides tous deux. Leurs ouvrages ont péri; mais Égine pourrait jusqu'à un certain point réclamer sa part de la gloire de Pindare, qui écrivit, si l'on peut parler ainsi, dans le style éginétique.

Nous ne connaissons aucun des architectes qui construisirent les temples et tous les monuments d'Égine. Mais le peu qui a survécu de leurs chefs-d'œuvre suffit à nous prouver que l'architecture marchait de front avec la sculpture.

CHAPITRE VI.

LES MONUMENTS D'ÉGINE.

On voudrait pouvoir rebâtir par l'imagination, et surtout par l'étude des textes, ces innombrables monuments dont Égine était couverte dans ses beaux jours. Mais Pausanias, voyageur sans critique, écrivain sans précision, archéologue sans science, ne nous en donne pas même une nomenclature complète. Parle-t-il d'un édifice sacré, il oublie de nous dire si c'est un temple, un péribole ou un autel; parle-t-il d'un temple, il n'indique ni la date de sa fondation, ni même la place exacte où il l'a vu. Les deux chapitres qu'il a consacrés à notre île ne nous font pas connaître l'Égine de son temps; comment nous feraient-ils deviner Égine florissante, Égine telle qu'elle était six siècles avant lui?

Néanmoins, il est permis de croire que ces six longs siècles n'avaient ni élevé ni détruit beaucoup de monuments dans l'île. Les colons athéniens, qui y demeurèrent de 428 à 404, ne pouvaient guère songer à y construire des temples, quand la guerre du Péloponnèse épuisait les finances d'Athènes, et quand les Pro-

[1] Paus. IX, 4, 1.

pylées, faute d'argent, restaient inachevés. On ne décore pas une ville ou une province dont on peut être chassé le lendemain par un traité ou par une bataille. Les Athéniens chassés, ce que Lysandre ramena d'Éginètes n'était qu'une foule de misérables, qui ne formèrent jamais un peuple, et qui construisirent plus de cabarets que de temples; enfin, les empereurs romains, qui se plurent à embellir la Grèce, semblent avoir oublié Égine dans la distribution de leurs bienfaits. D'un autre côté, comme Égine, jusqu'au temps de Pausanias, ne fut conquise par aucun peuple barbare, ses monuments n'eurent à redouter que l'action du temps, les tremblements de terre, et la négligence ou la misère de leurs possesseurs. Pausanias vit donc Égine vieillie, dépouillée de quelques-uns de ses ornements, mais cependant assez semblable à ce qu'elle était dix ans après Salamine.

« Égine, dit-il, est une des îles de la Grèce les plus difficiles à aborder : de tous côtés, elle est environnée de bas fonds et de récifs cachés. » Il y a un peu d'exagération dans ces mots *de tous côtés;* mais, dans l'esprit de Pausanias, ils ne s'appliquaient sans doute qu'à la route qu'il avait suivie pour arriver à la ville. De tous côtés, en effet, on rencontre des rochers lorsqu'on se dirige vers la partie occidentale de l'île, où la ville est située. « La ville était tournée vers le vent d'Afrique[1]. — Elle possédait deux ports, dont un port secret[2]. — Elle était enceinte de murs et flanquée de tours[3], et divisée en deux parties : la ville ancienne ou l'acropole, et la ville neuve[4]. »

« Auprès du port le plus fréquenté, l'on voyait un temple de Vénus[5]. Au milieu du port secret s'élevait un môle isolé formant une île[6]. Dans l'endroit le plus en vue de la ville était un péribole de marbre blanc, dédié à Éaque : on l'appelait Αἰάκειον, *Æaceum.* A l'entrée de l'Æaceum, on avait représenté la députation qui vint autrefois implorer Éaque et lui demander de la pluie. Le péribole renfermait de vieux oliviers et un autel assez bas. On assurait mystérieusement que cet autel était le tombeau d'Éaque. »

[1] Πρὸς λίβα τετραμμένη. (Strab. p. 375.)
[2] Paus. II, 29.
[3] Pind. *N.* 4, 12.
[4] Hérod. VI, 88.
[5] Paus. II, 29.
[6] *Id. ibid.*

Pausanias ne dit point à quelle époque fut construit l'Æaceum. Il nous apprend qu'il était en marbre, et c'est assez. L'Æaceum est un monument du beau siècle d'Égine. Il est contemporain des premiers temples de marbre qui furent construits à Athènes; il date de la grande richesse de l'île, car Égine n'a pas le Pentélique, et tout ce marbre est importé.

L'Æaceum est placé dans l'endroit le plus en vue, *ἐν τῷ ἐπιφανεστάτῳ,* dans l'endroit le plus apparent de la ville. Ce n'est pas à dire qu'il soit construit sur une hauteur. La ville s'étend sur un terrain uni, et la petite élévation rocailleuse qui peut servir d'acropole n'est pas un emplacement convenable pour un plant d'oliviers.

Les arbres qui remplissent l'Æaceum ont été plantés dans le vieux temps, *πεφύκασιν ἐκ παλαιοῦ*. Müller[1] se trompe lorsqu'il dit qu'au temps de Pausanias l'Æaceum tombait en ruines et qu'il y avait poussé des oliviers. Les oliviers ne sont pas des mauvaises herbes; ils ne poussent que lorsqu'on les plante. Et d'ailleurs, comment les Éginètes auraient-ils négligé à ce point une enceinte sacrée, située dans l'endroit le plus apparent de leur ville, et qui passait pour renfermer le tombeau d'Éaque? Il est évident que ces arbres entraient dans le plan primitif de l'Æaceum, qui n'était, comme tout téménos, qu'un jardin sacré, un enclos dont le propriétaire était un dieu.

Je ne crois pas non plus, avec Otf. Müller, que les statues des Éacides fussent conservées en plein air dans l'Æaceum. Ces statues qu'on envoya aux Thébains, ces statues qu'un bateau vint prendre et emporter à Salamine, ces statues si faciles à déplacer ne pouvaient être que de bois. Leur antiquité même nous en est un garant, aussi bien que le respect religieux qu'on avait pour elles. Si elles étaient de bois, il fallait qu'elles fussent déposées en lieu clos et couvert, et non dans une enceinte ouverte à la pluie. Il pleut assez souvent, même en Grèce et dans Égine pour que le bois doive être mis à couvert. Le bois des fenêtres de la maison de Capo d'Istria tombe en poussière.

« A l'entrée de l'Æaceum on avait sculpté ceux que les Grecs envoyèrent autrefois vers Éaque. »

Cette députation fabuleuse jouait un assez grand rôle dans les

[1] *Ægin. lib.* p. 161.

traditions d'Égine pour mériter une place dans ses monuments. Il est inutile de faire observer ici que Pausanias ne veut point parler d'une série de portraits, mais d'une composition historique sculptée sans doute en relief le long de l'entrée, *κατὰ τὴν εἴσοδον*.

« Auprès de l'Æaceum s'élevait le tombeau de Phocus : un tertre entouré d'un rang de pierres, *περιεχόμενον κύκλῳ κρηπῖδι*, et surmonté d'un rocher brut : ce rocher, disait-on, était le disque que Pélée avait lancé à la tête de Phocus. »

« A une petite distance du port secret, était un théâtre digne d'être vu, aussi grand et aussi beau que le théâtre d'Épidaure. Derrière le théâtre s'étendait un stâde : ces deux édifices étaient adossés l'un à l'autre. »

On voyait, à une place que Pausanias ne détermine pas, mais toujours à l'intérieur de la ville, trois temples assez rapprochés les uns des autres : un temple d'Apollon, un temple de Diane, un temple de Bacchus. Apollon avait une statue de bois, dans le style éginétique ; Diane était drapée ; Bacchus était vêtu d'une robe et portait une longue barbe, suivant les plus anciennes traditions de l'art.

Dans un autre endroit de la ville était un *ἱερόν* d'Esculape, avec une statue assise, statue de marbre ou de pierre, *λίθου*.

Hécate, la déesse que les Éginètes révéraient le plus, avait un temple renfermé dans un péribole, et une statue de bois sculptée par Myron. C'est sans doute la grossièreté de la matière qui préserva ce chef-d'œuvre et permit aux Éginètes de la conserver jusqu'au temps de Pausanias. Une statue d'ivoire, de bronze ou de marbre, serait partie pour Athènes ou pour Rome. Myron est de tous les artistes étrangers celui qui se tient le plus près de l'art éginétique[1]. Cette statue n'avait qu'un seul visage et un seul corps : Myron, comme les Éginètes, était fidèle à la représentation de la nature, et reculait devant ces compositions monstrueuses qui n'effrayaient ni le peuple athénien ni Alcamène[2].

[1] « Primus hic multiplicasse varietatem videtur, numerosior in arte quam « Polycletus, et in symmetria diligentior ; et ipse tamen corporum tenus curiosus, « animi sensus non expressisse, capillum quoque et pubem non emendatius fecisse « quam rudis antiquitas instituisset. » (Plin.) Ce passage a été remarquablement interprété par M. Fortoul, *Art en Allemagne*, t. II, p. 76 et suiv.

[2] Alcamène avait fait une statue d'Hécate avec un triple corps.

Pausanias sort de la ville. En allant à la montagne de Jupiter Panhellénien, il rencontre l'*ἱερόν* d'*Aphœa*, antique et mystérieuse divinité des peuples navigateurs [1].

« Le mont Panhellénien lui-même, ajoute-t-il n'a jamais rien présenté de curieux, si ce n'est l'*ἱερόν* de Jupiter. Τὸ δὲ Πανελλήνιον, ὅτι μὴ τοῦ Διὸς τὸ ἱερὸν, ἄλλο τὸ ὄρος ἀξιόλογον εἶχεν οὐδέν. On dit que c'est Éaque qui éleva cet *ἱερόν* à Jupiter. »

Cet *ἱερόν* de Jupiter était-il un *temple*, un *péribole*, ou un *autel?* Rien ne l'indique dans Pausanias. Les *ἱερά*, ou monuments sacrés, étaient de trois sortes : des autels isolés, *βωμοί*, des enceintes remplies d'arbres comme l'Æaceum; des édifices couverts, *ναοί*, où l'on enfermait les statues des dieux. Les autels précédèrent les enceintes, qui précédèrent les temples. Cet ordre est tout naturel. Rien de plus facile que de consacrer à la divinité quelque grande pierre, quelque rocher remarquable, quelque sommet de montagne où l'on vient allumer du feu et sacrifier des victimes. Les bergers, qui ont sans doute immolé les premières victimes, ont dû consacrer les premiers autels. Lorsqu'on cultiva la terre et que chaque laboureur en prit ou en reçut sa part, on fit pour les dieux ce que chacun faisait pour soi-même : ils eurent aussi leur enclos. Ils eurent des maisons dès que l'on sut en construire; maisons grossières d'abord, puis magnifiques : une hutte de bois, en attendant le Parthénon.

Le temple, *ναός*, fut la dernière forme de l'*ἱερόν* et absorba les deux autres. Le temple eut ses autels, rangés devant sa porte, et souvent aussi, son téménos. Mais la tradition maintint en honneur un bon nombre d'autels isolés et d'enceintes sacrées qui n'appartenaient à aucun temple. Si le peuple les abandonna pour ces beaux édifices qui satisfaisaient en même temps l'esprit religieux et l'amour des arts, ce ne fut que bien tard, et dans la décadence du paganisme.

Le Panhellénium dont parle Pausanias n'était sans doute pas un temple, *ναός*. Il fut construit par Éaque dans un temps où l'on ne bâtissait point de temples. Le plus ancien des temples que nous voyons en Grèce, le temple de Corinthe, est postérieur de plus de six cents ans à l'époque où vivait Éaque. Enfin il est probable que si le Panhellénium était un temple, Pausanias l'appel-

[1] Müll. *Ægin. lib.* p. 163-170.

lerait *ναός*. Il vient de citer les temples, *ναούς*, d'Apollon, de Diane, de Bacchus, d'Hécate. Il parle ensuite de l'*ἱερόν* d'Aphœa, de l'*ἱερόν* de Jupiter Panhellénien. Isocrate[1] nous dit aussi qu'un *ἱερόν*, et non un temple fut élevé sur la place où Éaque avait prié Jupiter. Enfin Pindare parle de l'autel et non du temple de Jupiter Hellénien, *βωμὸν πατέρος* Ἑλλανίου.

L'Hymette et le Parnès[2] portaient sur leurs sommets des autels, *βωμούς*, consacrés à Jupiter qui donne la pluie, Ζεὺς *ὄμβριος* : on peut conclure par analogie que le Panhellénium n'était qu'un autel. Peut-être cet autel était-il entouré d'un péribole, qui lui donnait plus d'importance en l'isolant. Si l'autel, comme cela est vraisemblable, n'était qu'une pierre brute comme les pierres de Tirynthe, ou grossièrement taillée comme celles de Mycènes, Éaque avait dû l'entourer de quelque enceinte qui montrât clairemant le travail de l'homme et les intentions pieuses du fondateur.

Il est bon de remarquer que Pausanias ne dit point que le Panhellénium ait été retouché ou reconstruit depuis Éaque. « On dit que c'est Éaque qui a *fait* cet *ἱερόν* pour Jupiter. » Notons en passant le verbe *ποιέω*, faire, qui indique un travail plus simple et moins parfait que *οἰκοδομέω* par exemple.

Pausanias a-t-il visité le Panhellénium? Oui, s'il l'a pu. Nous savons quel était son goût pour les vieux monuments et les vieilles traditions; il devait regarder comme un devoir l'ascension de la montagne sacrée; il a donc vu le Panhellénium, si toutefois il existait encore de son temps. Quand on relit la courte phrase que Pausanias a consacrée au Panhellénium, on est frappé du mot *εἶχεν* · *Τὸ δὲ Πανελλήνιον, ὅτι μὴ τοῦ Διὸς τὸ ἱερὸν, ἄλλο τὸ ὄρος ἀξιόλογον εἶχεν οὐδέν*. Les deux traductions de Pausanias que j'ai eues entre les mains traduisent *εἶχεν* comme *ἔχει*. Clavier[3] : « Le mont Panhellénium *n'offre* rien de remarquable que le temple de Jupiter qui porte ce nom. » Schubart et Walz[4] : *Panhellenium, præter Jovis ædem, nihil* habet *mons aliud memoratu dignum*. Ces deux traductions précisent trop le sens du mot *ἱερόν* en le traduisant par *temple* et par *ædem ;* celle de Clavier dit encore trop en traduisant *ἀξιόλογον* par *remarquable :* elle pourrait donner à croire que

[1] *Evagor. loc. cit.*

[2] Paus. Ἀττικά.

[3] Traduct. de Paus., t. I, p. 536.

[4] *Pausaniæ descriptio Græciæ.* Lipsiæ, 1838, t. I, p. 383.

Pausanias a vu un temple remarquable, lorsqu'il ne s'agit que d'un *ἱερόν curieux, digne qu'on en parle,* et que peut-être il n'a pas vu; car le mot *εἶχεν* est à proprement parler l'imparfait du verbe *ἔχω*, quoiqu'il soit employé quelquefois dans le sens de l'aoriste; il peut se traduire par *eut,* ou par *avait.* Selon qu'on adopte l'une des deux traductions, le Panhellénium était ruiné ou debout au temps de Pausanias. Si un écrivain qui note les choses à mesure qu'il les voit, et qui parle toujours au présent, après nous avoir dit: *il y a* dans tel endroit un temple; *on voit* dans tel autre une statue, change brusquement le temps, et dit: le mont Panhellénien *n'avait* rien de curieux que l'*ἱερόν* de Jupiter, on peut conjecturer qu'il parle d'un monument qui n'est plus, et qu'il n'a pas vu.

Je sais qu'il ne faut pas serrer de près le style des mauvais écrivains: cependant je cède à la tentation de faire remarquer que Pausanias, deux lignes plus haut, n'a pas dit : en allant *au temple, ou à l'ἱερόν* de Jupiter, on rencontre l'*ἱερόν* d'Aphœa; mais simplement : en allant à la *montagne* de Jupiter, etc. Peut-être Jupiter ne possédait-il plus sur la montagne que la montagne elle-même, et qu'un tremblement de terre avait renversé son autel.

La chute de cet autel et l'abandon de l'*ἱερόν* n'ont rien de surprenant : le Panhellénium, au temps de sa fondation, était le centre de la ville d'Éaque. Lorsque les Éginètes s'adonnèrent au commerce, ils se fixèrent sur le rivage occidental, et l'autel de Jupiter devint un but de pèlerinage. Le peuple resta longtemps fidèle à ce vieux sanctuaire; mais peu à peu la tradition s'effaça: on trouva que la montagne était loin ; le temps est une denrée plus précieuse pour les marchands que pour les laboureurs. Un jour quelque secousse de la montagne, qui n'est qu'un volcan avorté, renversa l'autel de Jupiter; on négligea de le relever. Peut-être, pour que la religion ne perdît rien de ses droits, construisit-on dans la ville quelque copie du Panhellénium : l'Æaceum, avec cet autel qui sortait à peine de terre, ce prétendu tombeau d'Éaque, n'était peut-être qu'un Panhellénium plus vaste , plus riche et plus commode. Si l'autel vénérable qu'Éaque consacra lui-même avait été encore debout, Pausanias n'eût point manqué d'y sacrifier et de nous le dire, lui qui se vante d'avoir sacrifié devant les statues de bois de Damie et d'Auxésie.

L'*ἱερόν* d'Œa, qui les renfermait, était, suivant Hérodote, à

20 stades de la ville. Je ne pense pas qu'il fût dans la direction de l'*ἱερόν* d'Aphœa et du Panhellénium; car Pausanias, dans les notes qu'il prend en voyage, écrit chaque chose à mesure qu'il la voit. Il parle d'abord du port où il débarque, puis de la ville où il s'arrête; il va voir l'*ἱερόν* d'Aphœa, puis la montagne de Jupiter. Le sanctuaire d'Œa vient dans son récit après le mont Panhellénium: or le sanctuaire d'Œa n'est qu'à 20 stades de la ville; le mont Panhellénium, de l'avis de tout le monde, est beaucoup plus loin; c'est donc dans une autre direction qu'il faut chercher Œa, car Pausanias nous en eût parlé plus tôt s'il l'avait rencontré sur sa route.

Pausanias n'a rien vu de plus que ce que je viens d'énumérer : dans la ville, un stade fort ancien sans doute, et un théâtre contemporain du théâtre de Bacchus : car les exercices gymnastiques ont commencé de bonne heure dans l'île, et les représentations dramatiques ne sauraient y être plus anciennes qu'à Athènes. Le théâtre devait être magnifique, car il ressemblait à celui d'Épidaure, qui arracha un mot d'admiration à Pausanias[1]. Ce n'est point qu'il fût aussi richement orné que les théâtres romains où s'entassaient les dépouilles du monde, ni même aussi grand que le théâtre de Mégalopolis : mais il était l'ouvrage de Polyclète et brillait surtout par la beauté du plan et la perfection du travail. Pausanias a vu dans la ville l'Æaceum, cinq temples, et un *ἱερόν* d'Esculape. Hors de la ville il a vu le sanctuaire d'Œa, l'*ἱερόν* d'Aphœa et la montagne de Jupiter Panhellénien.

Il n'a vu ni le temple de Cérès Thesmophore, ce temple que les magistrats d'Égine souillèrent du sang d'un malheureux plébéien, ni l'*ἱερόν* d'Hercule dont parle Xénophon[2], ni le temple de Minerve, où les Éginètes déposèrent les proues des vaisseaux

[1] Paus. II, 27. Ottf. Müll. semble s'être mépris sur le sens de la phrase de Pausanias; il croit que le théâtre d'Épidaure était plus orné que les théâtres de Rome, ce qui est invraisemblable; et plus vaste que le théâtre de Mégalopolis, ce qui est faux. Voici le texte d'Ottf. Müller: « Atqui Epidaurium (s. e. theatrum) « quippe architecto Polyclito enstructum, Romana omnia ornamentorum ratione, « megalopolitanum amplitudine superabat. » (*Ægin. lib.* p. 147.) On peut voir par les dessins de l'expédition de Morée que le théâtre d'Épidaure n'avait guère en étendue que le tiers du théâtre de Mégalopolis.

[2] *Hellén.* liv. V.

samiens. Ce temple, où l'on consacrait les trophées d'une bataille navale, était vraisemblablement sur le bord de la mer; mais il n'était point dans la ville, sans quoi Pausanias l'eût nommé. Peut-être le temple de Cérès était-il tombé en ruines; peut-être l'*ἱερὸν* d'Hercule n'avait-il pas assez d'importance pour attirer l'attention du voyageur. Le temple de Minerve devait être un édifice assez considérable, s'il est vrai qu'on y déposa les dépouilles d'une flotte entière. Si Pausanias l'a oublié, comme il a oublié dans sa description d'Athènes le Pnyx, la tour d'Andronicus Cyrrhœstes, la porte et l'aqueduc d'Adrien, c'est sans doute parce que les objets d'admiration ne manquaient pas autour de lui. Une telle omission est une preuve de la richesse d'Égine. Quelles devaient être la splendeur de cette île et la beauté de ses monuments, si un temple qui est aujourd'hui une des merveilles de la Grèce pouvait y rester inaperçu!

Remontons de six siècles en arrière, jusqu'à cette époque glorieuse où les deux ports étaient pleins de navires, où tous les temples étaient pleins de chefs-d'œuvre, où les riches maisons des marchands peuplaient la ville, où leurs habitations des champs parsemaient la campagne, et nous aurons une faible idée de cette divine fourmilière de commerçants, de marins et d'artistes, qui manient les richesses du monde, qui commandent à toutes les mers, qui règnent sur tous les arts, qui ont assuré la défaite des Perses et la liberté de la Grèce, et que la jalouse Athènes va écraser en un jour.

CHAPITRE VII.

FIN DE L'HISTOIRE D'ÉGINE.

§ 1. Guerre contre Athènes.

Périclès[1], qui n'était pas prodigue de bons mots, a dit qu'Égine était une taie sur l'œil du Pirée. Il est difficile que deux marchands qui se font concurrence porte à porte vivent en bonne harmonie. La rivalité commerciale des deux républiques se compliquait de l'hostilité des deux races, du principe opposé des deux gouvernements, du souvenir des injures réciproques, et de ces lauriers de Salamine, qui empêchaient tout un peuple de dormir.

[1] Plutarque. *Vie de Periclès.*

La petite barque qui remporta Xerxès l'avait à peine rendu à son empire, que déjà de sourdes hostilités recommençaient entre les deux villes. C'est Égine qui dénonça à Sparte la reconstruction des murailles d'Athènes, que la jalousie des Péloponnésiens voulait laisser par terre, et que la diplomatie de Thémistocle sut relever[1].

Les Éginètes et les Athéniens étaient si proches voisins, qu'ils se tenaient toujours sur le qui-vive. Chacune des deux villes pouvait en une nuit être brûlée par l'autre. La législation d'Égine porte des traces de cette défiance. Il y était défendu, comme dans une ville en état de siége, de circuler la nuit dans les rues[2]. Les portes étaient armées d'énormes marteaux de fer, afin que si l'ennemi essayait de les ouvrir, un bruit épouvantable réveillât la cité[3]. Cette précaution contre les coups de main nous paraît assez étrange, et nous trouverions plus naturel de placer une sentinelle à chaque porte. Mais il ne faut pas oublier que le métier de soldat n'existait pas dans presque toutes ces républiques : en temps de paix elles n'avaient que des citoyens. Dans les deux lois que j'ai citées, je ne vois que de la prudence : en voici une où il y a de la haine. Tout Athénien surpris sur le territoire d'Égine était mis à mort sans jugement[4], ou tout au moins vendu comme esclave[5].

Tant de haine et tant de prudence furent vaines : quarante ans après la journée de Salamine, les Athéniens, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus[6], écrasèrent en une seule bataille la flotte des Éginètes : ils leur prirent soixante et dix galères. L'île semblait désarmée; les Athéniens y débarquent et mettent la siége devant la ville. Les Éginètes appellent le Péloponnèse à leur secours, envoient leurs alliés tenter une diversion sur le territoire de l'Attique, supportent héroïquement toutes les horreurs d'un siége de neuf mois : le tout en vain. Il fallut ouvrir les portes aux Athéniens, démanteler la ville, livrer ce qui restait de la flotte et promettre un tribut.

[1] Plutarque. *Vie de Thémistocle*, ch. XIX.

[2] *...ἵνα μὴ ὄφλωμεν, ὥσπερ οἱ ἐν Αἰγίνῃ νύκτωρ περιϊόντες ὀψὲ ὁδοῦ.* (Plat. *Crat.*)

[3] Æneas. *Comment. Poliorc.*, ch. XIX.

[4] Diog. Laert. III, 19.

[5] Plutarque, *Dion*, 970.

[6] Müll. *Ægin.* V, 81.

La guerre était finie; mais la cité d'Égine existait encore. Elle avait détruit ses murailles; mais, comme Athènes après Salamine, elle pouvait les rebâtir. Ses vaisseaux étaient livrés; mais rien ne l'empêchait d'en construire d'autres; enfin, quoique vaincue, elle était toujours à la porte du Pirée, vivante menace pour Athènes. Périclès ne regardait jamais sans déplaisir ce rocher contre lequel la fortune d'Athènes avait failli se briser. C'est ainsi que Caton poursuivait d'une haine patriotique Carthage affaiblie et humiliée : il ne croyait Rome sauvée que le jour où sa rivale ne serait plus.

Les premières hostilités qui annonçaient la guerre du Péloponnèse décidèrent la ruine d'Égine. Athènes, qui tenait tête à la moitié de la Grèce, jugea téméraire de laisser debout à sa porte un ennemi implacable, quoique désarmé, qui entrerait dans toutes les ligues contre elle, qui favoriserait les Spartiates, au moins de ses vœux et de son argent, et qui déjà courait la dénoncer à l'assemblée générale des peuples du Péloponnèse[1]. Les Athéniens chassèrent les Éginètes de leur île : hommes, femmes et enfants, tout le peuple fut arraché de sa patrie. C'était un usage des Perses de déplacer ainsi les populations entières; et, sans doute, Xerxès aurait transporté les Athéniens dans quelque coin de l'Asie sans le courage des Éginètes, qui décida la victoire de Salamine.

Ce peuple si brave et si industrieux, ces marins, ces marchands, ces artistes, un seul jour en fit des misérables. Ils se répandirent dans tous les pays doriens, tendant la main à ceux qui naguère enviaient leurs richesses. Les Lacédémoniens en recueillirent un grand nombre dans la ville de Thyrées et dans les villages des environs. Ils jouissaient de l'hospitalité de Sparte; établis aux bords de la mer, ils se livraient au commerce et recommençaient patiemment l'édifice de leur grandeur, lorsque Thyrées, leur seconde patrie, tomba aux mains des Athéniens.

Le peuple d'Athènes, suivant Diodore de Sicile[2], jeta en prison les Éginètes saisis à Thyrées; suivant Élien[3], Cicéron[4] et Valère-Maxime[5], il leur fit couper les pouces pour les rendre incapa-

[1] Thucyd. I, 67.
[2] XII, 65.
[3] *Æl. V. H.* II, 9.
[4] *De offic.* III, 11.
[5] IX, 2.

bles de manier la lance; suivant Thucydide[1], on les mit tous à mort.

L'assertion de Diodore n'a rien de vraisemblable. Que les Athéniens aient gardé dans les fers les prisonniers qu'ils faisaient sur les Spartiates et sur leurs autres ennemis, rien de plus naturel. Ils avaient intérêt à ne point exaspérer des peuples puissants; ils pouvaient craindre des représailles; ils devaient prévoir des échanges de prisonniers. Mais quel intérêt trouvaient-ils à nourrir en prison des ennemis qui n'appartenaient plus à aucun peuple, et dont ils ne pouvaient rien tirer, pas même une rançon? Le plus court, le plus sûr et le plus économique était de les égorger, et c'est ce qu'ils firent : Thucydide est en cette matière plus digne de foi que Diodore.

Je ne sais s'il faut se hâter de croire à cette horrible histoire de mains mutilées, quoiqu'elle soit rapportée par des écrivains sérieux, et qu'elle ne soit en contradiction ni avec la conduite des Athéniens dans Mélos, dans Scione et dans Histiée, ni avec le droit des gens, qui faisait de la haine une vertu civique, ni avec la religion, qui faisait de la vengeance un attribut des dieux. Athènes traita Égine comme les consuls romains devaient un jour la traiter elle-même : on eût dit qu'elle voulait justifier à l'avance le massacre de ses citoyens et les cruautés de Sylla.

Cependant une colonie athénienne s'établissait dans Égine et tirait au sort les maisons et les terres des exilés. Aristophane y eut un petit domaine. Il fait dire plaisamment à un de ses personnages : « Savez-vous, Athéniens, pourquoi les Spartiates vous réclament l'île d'Égine? Ce n'est pas qu'ils tiennent beaucoup à ce pays-là; non, c'est pour voler le champ d'Aristophane[2]. » Ces colons ne jouirent pas longtemps du bien d'autrui. La vingt et unième année de la guerre, ils furent pillés par les Lacédémoniens (407); après la destruction de la marine athénienne à Ægos-Potamos, ils furent expulsés par Lysandre (404).

[1] IV, 57.

[2] *Διὰ τοῦθ' ὑμᾶς Λακεδαιμόνιοι.....*
....τὴν Αἴγιναν ἀπαιτοῦσιν, καὶ τῆς νήσου μὲν ἐκείνης
Οὐ φροντίζουσ' ἀλλ' ἵνα τοῦτον τὸν ποιητὴν ἀφέλωνται.
(*Acharn.* v. 652.)

§ 2. Les nouveaux Éginètes.

Lysandre fit ramasser dans toute la Grèce ce qui restait des anciens habitants d'Égine : il les rendit à leur patrie. Vingt-cinq ans de misère et de vagabondage sont une triste éducation; et je doute qu'il y eût rien de bon dans un peuple ainsi composé. On peut croire aussi qu'il se glissa dans la foule un certain nombre d'aventuriers qui n'étaient point d'Égine. Mais cela n'importait guère à Lysandre. Ce qu'il voulait, c'est qu'Égine fût habitée par des ennemis d'Athènes, et qu'elle devînt comme une Décélie maritime qui tiendrait le Pirée en échec.

Tant que les Athéniens subirent la tyrannie des Trente et les volontés de Sparte, ils furent en paix avec les Éginètes. Tous les hommes de plaisir, tous les débauchés d'Athènes se donnaient rendez-vous à Égine pour manger des gâteaux, du poisson et de la viande assaisonnée : ils dépensaient une obole (13 cent. $\frac{1}{2}$) seulement pour le voyage; et les vrais Athéniens, les mangeurs de pain dur, de pois chiches et d'olives, étaient scandalisés de tant de gourmandise et de prodigalité. Les Ioniens furent toujours sobres : un gourmand, au temps de Platon, comme aujourd'hui, faisait exception dans Athènes. Il en était tout autrement chez les Doriens : ceux-là n'étaient point de purs esprits. On sait comment se nourrissaient les Doriens enrichis de Rhodes, de Syracuse et d'Agrigente, ces hommes qui dînaient tous les jours comme s'ils devaient mourir le lendemain; et les Spartiates eux-mêmes, s'ils ne mangeaient que du brouet noir, au moins en mangeaient-ils beaucoup.

Les plaisirs de la table n'étaient pas les seuls que les Athéniens vinssent chercher à Égine. C'est là que vivait Laïs, la première du nom, celle qui fut la maîtresse d'Alcibiade; celle qui, sous les yeux des Grecs assemblés imita un jour Vénus sortant de l'onde; celle qu'Aristippe allait voir, tandis que Socrate buvait la ciguë[1].

Grâce à ce concours de tous les vices, Égine vit renaître son commerce, son industrie, et même sa marine : les arts étaient morts pour toujours. Elle ne tarda pas à reprendre les hostilités contre Athènes. Peu de temps avant le traité d'Antalcidas (387),

[1] Demetr. *de Soc.* § 306. Athénée XIII, p. 588. Platon, *Phédon*, p. 59.

le Spartiate Étéonicus donnait aux Éginètes une patente de corsaires et les lançait contre les rivages de l'Attique; les Athéniens, par représailles, mettaient le siége devant Égine; Sparte accourait pour la défendre, et les insulaires, à peine délivrés, retournaient à leurs pirateries. Égine jouait un rôle difficile : sentinelle avancée de Sparte, elle recevait de terribles coups. Ses côtes n'étaient plus gardées; les Athéniens pouvaient y débarquer librement et combattre leurs ennemis en choisissant le champ de bataille. Une nuit, Chabrias débarque au nord de l'île dans le canton des Trois tours (Τριπύργια) non loin de l'hiéron d'Hercule; il cache ses troupes dans les cavernes, qui ne sont pas rares au milieu des rochers de cette côte. Les Éginètes, instruits de son arrivée, marchent à sa rencontre; il les surprend et leur tue trois cent cinquante hommes, dont cent cinquante étaient citoyens de l'île, les autres, métèques et alliés[1]. De représailles en représailles on arrive à l'expédition de Charès, qui s'empare d'Égine et y établit la démocratie et les institutions athéniennes (367).

§ 3. Égine jusqu'à nos jours.

A partir de l'expédition de Charès, les historiens anciens ne parlent plus d'Égine. A peine rencontre-t-on son nom, de loin en loin, dans la foule des provinces conquises, vendues, dévastées par la politique ou par la guerre. Aucun auteur ne fournit les matériaux nécessaires à la reconstruction de son histoire. Les rares témoignages qui sont parvenus jusqu'à nous semblent même se contredire.

Heureusement l'épigraphie a suppléé au silence de l'histoire. Deux inscriptions antiques échappées à la destruction, et la haute sagacité d'un archéologue français, ont rendu à l'île d'Égine six cents années de son passé [2].

La première de ces inscriptions a été découverte à Égine par M. Mustoxidis, conservateur du musée qui existait autrefois

[1] C'est au milieu de cette guerre que Platon fut jeté par une tempête sur les côtes d'Égine; on le vendit comme esclave aux termes de la loi. Un de ses hôtes le racheta pour deux ou trois mille drachmes (1,800 ou 2,700 francs) et lui rendit la liberté.

[2] *Explication d'une inscription grecque de l'île d'Égine*, par M. Philippe le Bas. Paris, Firmin Didot, 1842.

dans l'île[1]. La seconde a été copiée pour la première fois par Fourmont, dans une église d'Égine. Plusieurs épigraphistes les ont copiées tour à tour, avec plus ou moins d'exactitude, et restaurées avec plus ou moins de talent. M. Philippe le Bas, mon savant maître, les a restituées, traduites et interprétées de telle sorte qu'il ne reste plus rien à faire après lui.

Ceux qui ne savent pas combien une simple inscription contient de lumières pour qui sait la lire et la comprendre, auront de la peine à croire que les deux inscriptions commentées par M. le Bas soient simplement deux décrets dont l'un[2] accorde une couronne d'or et quelques autres récompenses à un garde du corps du roi Attale; et l'autre[3] décerne les mêmes honneurs à un certain Diodore, fils d'Héraclide. Ces deux monuments, mis en présence l'un de l'autre, s'éclairent mutuellement; rapprochés des trop rares indications de l'histoire, elles les expliquent, les complètent et les concilient lorsqu'elles semblaient contradictoires.

J'aime mieux renvoyer au savant mémoire de M. le Bas, que de le gâter en l'abrégeant. On y verra Égine soumise pendant cinquante ans[4] aux Athéniens, qui y exilent Démosthènes; mais toujours prête à servir les ennemis de son ancienne rivale, et tour à tour l'alliée de Cassandre[5] et de Démétrius[6] contre les Athéniens; Égine vendue par un proconsul romain au roi Attale Ier, qui la fait administrer par un de ses gardes du corps, et provoque l'émigration de toute la population dorienne[7], qui ne rentrera dans l'île qu'après la mort d'Attale III et la défaite d'Aristonique[8]; Égine donnée par Antoine aux Athéniens, rendue à elle-même et à la liberté par Auguste; esclave sous Vespasien, libre sous Adrien et ses successeurs, et toujours le jouet de la fortune, qu'elle ne pouvait plus maîtriser. Dès ce moment Égine

[1] Le dépôt d'inscriptions mutilées et de fragments informes qu'on montre aux voyageurs dans l'orphanotrophe d'Égine ne mérite pas le nom de musée. Les objets d'art recueillis par Capo d'Istria ont été en grande partie gaspillés sous son gouvernement.

[2] *Explic. d'une inscr. gr.*, etc., p. 5.

[3] *Ibid.* p. 71.

[4] 367-318, avant J.-C.

[5] 318 avant J.-C.

[6] 307 avant J.-C.

[7] 211 avant J.-C.

[8] 129 avant J.-C.

n'est plus un État : c'est une province qui appartient à qui veut la prendre, qui n'a pas le droit de choisir ses maîtres; mais qui, fidèle jusqu'au bout au commerce et à l'industrie, profite toujours de la paix pour s'enrichir, en attendant qu'on la dépouille.

Jusqu'à la quatrième croisade, elle reste cachée dans la masse confuse et languissante de l'empire byzantin: vers 1204 elle devient le domaine féodal d'un gentilhomme italien; elle est bientôt une des provinces de cet empire maritime que Venise créa dans la Méditerranée. En 1537, l'ancien pirate Barberousse, devenu capitan-pacha de Soliman, s'empare de l'île après un combat acharné, égorge les hommes, vend les femmes, brûle la ville et fait d'Égine un nid de pirates. En 1654, Morosini reprend la ville, détruit la forteresse des Turcs et condamne les Turcs et les Éginètes, indistinctement, aux galères. C'est ainsi que les Vénitiens protégeaient la religion chrétienne dans l'Archipel. En 1718, les Turcs rentrent dans Égine et dans la Morée; un siècle plus tard, Ottfried Müller, qui rendait Égine à l'histoire, conjurait les souverains de l'Europe de la rendre à la vie. Douze ans après, Égine était la capitale de la Grèce libre et glorieuse. Mais Athènes, qui semble née pour supplanter Égine, lui a enlevé le titre de capitale et cet éclat factice dont elle brillait sous Capo d'Istria. Égine n'a conservé qu'un seul monument qui rappelle sa royauté d'un jour : c'est une immense caserne qui tombe en ruines. Capo d'Istria l'avait fait construire pour les orphelins de la guerre de l'indépendance.

J'ai vécu chez les Éginètes : c'est un peuple doux, intelligent et hospitalier. Sans être riches, ils ont du pain en abondance, et l'on ne rencontre pas un mendiant dans leur île. Leur port est assez animé; la campagne est semée de maisonnettes blanches, avec des toits en terrasse. Tout habitant est marin ou laboureur : ils cultivent bravement la terre; peut-être un jour cultiveront-ils les arts. Il ne leur manque que d'être plus nombreux et plus riches pour ressembler bientôt aux Éginètes d'autrefois. La plus intéressante de toutes les ruines qu'on vient étudier en Grèce, c'est encore le peuple grec.

CHAPITRE VIII.

LES RUINES.

§ 1. Les ports.

L'île d'Égine a conservé son nom. Ces petits États ont tout perdu, excepté leurs noms et leur gloire : c'est ce qui leur était le plus cher.

Autrefois la capitale de l'île s'appelait Égine, comme l'île elle-même; il en est encore ainsi aujourd'hui. La ville moderne s'élève sur l'emplacement de la ville ancienne. Strabon dit : la ville est tournée vers le vent d'Afrique, *πρὸς Λίβα τετραμμένη*. Quoique le vent d'Afrique soit le vent du S. O., il ne faut pas traduire, comme M. Leake, *The city . . . is on the south western side*[1]; la ville est au S. O. de l'île. Qu'on se représente une ville qui s'étend depuis l'emplacement de la ville actuelle jusqu'au cap N. O. de l'île; cette ville sera située au N. O., et cependant tournée, *τετραμμένη* vers le S. O. Telle était la cité ancienne. Depuis le cap N. O. jusqu'à l'école des orphelins, bâtie par Capo d'Istria, la terre est jonchée de débris de marbres, de briques et de poteries, comme sur l'emplacement de presque toutes les villes ruinées. Ce qui ôte jusqu'à la possibilité même d'un doute, c'est le voisinage des ports et la présence du temple.

On voit encore aujourd'hui les travaux immenses que les Éginètes avaient faits pour protéger leurs navires contre la mer et contre les ennemis. Au nord du promontoire sur lequel s'élève la dernière colonne d'un temple ruiné [2], « on voit un havre ouvert, ou plutôt une rade abritée, protégée du côté du nord par un brise-lames, qui semble avoir porté un mur, qui formait le prolongement des fortifications de la ville. » Au sud du même promontoire, et en face du lazaret, « on voit un port ovale, abrité par deux môles antiques, qui ne laissent qu'un étroit passage entre les restes de deux tours qui protégeaient l'entrée..... Un peu plus loin, toujours en avançant vers le sud, on trouve un autre port, de forme ovale, deux fois plus grand que le précédent. Ces deux ports semblent avoir été réunis par une série de petits bas-

[1] Leake, *Travels in the Morea,* II, 431.
[2] *Id. ibid.* p. 435-436.

sins, séparés de la mer par un mur. » La description de M. Leake est d'une exactitude scrupuleuse. On voit encore aujourd'hui les trois ports d'Égine : le premier, ce havre ouvert, est abandonné; le second, le port qui est en face du lazaret, sert quelquefois aux petites barques; le troisième et le plus grand est le port d'Égine. Il ne peut recevoir que des caïques ou de petits bricks marchands, tandis que le Pirée pourrait au besoin renfermer une escadre. Mais l'inégalité des deux ports n'était pas un grand avantage pour Athènes dans un temps où il n'y avait que de petits bâtiments.

Lequel des deux ports qui existent aujourd'hui (j'écarte le havre ouvert) était appelé port secret au temps de Pausanias? Lequel était le plus fréquenté par les vaisseaux? Remarquons avant tout que Pausanias ne parle ni de grand, ni de petit port; rien n'empêche que le port secret n'ait été le plus grand des deux. Rien ne s'oppose non plus à ce que le plus petit des deux ports ait été le plus fréquenté, au temps de Pausanias, quand Égine n'avait plus de marine. Peut-être aussi le plus grand port avait-il été autrefois réservé à la marine nationale, interdit aux bâtiments marchands, et pour cette raison appelé port secret. Il n'y aurait point d'absurdité à appeler port secret le port militaire de Brest, pour le distinguer du port marchand, où tous les bâtiments peuvent entrer.

Mais j'ai une autre raison de croire que c'est le plus grand des deux ports qui était appelé secret ou caché.

Les murs de la ville, suivant M. Leake, qui est arrivé à temps pour les voir, aboutissaient d'un côté au brise-lames du havre ouvert; de l'autre, au môle sud du grand port. De cette manière, la ville et les ports étaient complétement fermés. Un même mur protégeait, du côté de la terre, le havre ouvert, le petit port, le grand, et la ville, qui s'étendait derrière eux. Il suffisait de trois fortes chaînes tendues du côté de la mer pour achever de rendre Égine inaccessible. Le grand port était donc entouré d'un mur, au moins du côté du sud; ce mur, non-seulement le protégeait, mais encore le cachait: de là ce nom de port caché.

Je me suis préparé à moi-même une objection en avançant, d'après Pausanias, qu'il s'élevait, soit un môle, soit un rocher, à l'intérieur du port secret. Ce môle, que Télamon jeta dans la mer en une nuit, et du haut duquel il plaida sa cause, ne se trouve plus aujourd'hui dans le plus grand des deux ports. Il est

vrai qu'on le chercherait aussi vainement dans le plus petit. Il faut donc supposer, ou que le port secret a disparu, ce qui n'est aucunement vraisemblable, ou que le môle qu'on avait montré à Pausanias a été détruit, parce qu'il embarrassait le port, ou plutôt qu'on l'a rattaché à la terre et qu'on s'en est servi pour faire la petite jetée qui s'avance dans le grand port d'Égine.

Je pense donc que le port qui sert aujourd'hui aux marchands d'Égine était le port fortifié, le port caché, qui renfermait les galères de leurs ancêtres, et que le port fréquenté au temps de Pausanias est celui qu'on voit devant le lazaret.

§ 2. La ville.

M. Leake décrit ainsi les murailles d'Égine[1] :

« On peut encore suivre les murailles de la ville dans toute leur étendue du côté de la terre. Elles étaient larges d'environ dix pieds et flanquées de tours placées à des intervalles qui ne sont pas toujours égaux. Il semble qu'il y ait eu trois entrées principales : celle du milieu, qui conduisait au Panhellénium, était construite apparemment comme la porte principale de Platée, avec un mur en retraite, entre deux tours rondes. » M. Leake, s'il écrivait aujourd'hui, pourrait ajouter un autre exemple de ce genre de construction : c'est la porte de l'Acropole d'Athènes, découverte par M. Beulé.

Les murs d'Égine n'existent plus aujourd'hui ; ce qui en restait a servi à la construction de la ville moderne. Il est impossible de les suivre dans toute leur étendue ; il est difficile d'en trouver une trace ; ils ont disparu sous le gouvernement de Capo d'Istria, comme les derniers vestiges de l'ancienne Corcyre disparaissent tous les jours sous le protectorat de l'Angleterre.

L'enceinte de murailles que M. Leake a pu mesurer ne renfermait qu'un espace borné. D'après les renseignements que je dois à l'obligeance de M. Pittakis, ces murs ne s'étendaient pas beaucoup plus loin que les dernières maisons de la ville moderne. Il est impossible qu'une enceinte aussi étroite ait contenu une cité aussi populeuse. Que l'on trace une courbe entre le môle qui s'élève au nord du temple de Vénus et celui qui ferme du côté du sud le port de la moderne Égine, on n'embrassera jamais qu'un

[1] *Travels in the Morea*, II, ch. xxi, p. 437.

espace restreint, et qui peut renfermer au plus vingt mille hommes. Si la population montait à près de deux cent mille, comme je crois l'avoir prouvé; si la grande majorité des habitants était renfermée dans cette ville, la seule qui fût dans l'île, il faut nécessairement que le plus grand nombre des maisons ait été situé hors des murs; ce qui n'a rien d'invraisemblable. Ne voyons-nous pas, même en France, telle ville fortifiée qui est moins grande que ses faubourgs [1]? L'aspect même du terrain et ce sol jonché de débris jusqu'au promontoire nord-ouest viennent à l'appui de cette opinion. Si l'espace compris dans les murailles avait renfermé seulement les édifices dont parle Pausanias, un théâtre, un stade surtout, une enceinte consacrée, un tumulus, plusieurs temples, il ne serait plus resté de place pour les maisons. Force nous sera donc d'admettre que la ville était située au dehors comme au dedans des murs, et que Pausanias, lorsqu'il parle de la ville, parle de tout le terrain qui s'étend entre l'orphanotrophion de Capo d'Istria et la pointe nord-ouest de l'île.

On se demandera peut-être comment les Éginètes, toujours exposés à un coup de main, avaient pu laisser une partie de leur ville hors des murailles; mais il faut songer que, lorsqu'ils construisirent les murs, la ville était loin d'avoir atteint tout son développement. Lorsqu'elle fut devenue assez grande pour qu'un bon nombre de maisons et de magasins fussent placés hors des murailles, on chercha quelque autre moyen de la protéger. On construisit des forts détachés, destinés à défendre les faubourgs. Le témoignage de Xénophon confirme cette opinion : il nous dit qu'il existait dans l'île un canton appelé *Tripyrgia,* les trois tours. C'est près de là que débarqua le petit corps d'armée de Chabrias: les trois tours étaient donc tournées contre Athènes; elles protégeaient donc les faubourgs de la ville, et toute cette masse de maisons qui étaient placées en dehors des murailles. C'est donc non-seulement dans l'étroite enceinte visitée par M. le colonel Leake, mais dans tout l'espace qui s'étend jusqu'à la pointe, que nous devons chercher les monuments cités par Pausanias.

§ 3. Le temple de Vénus.

Le premier monument qui frappa les yeux de Pausanias es

[1] Le Havre, par exemple.

aussi le premier qui attire l'attention des voyageurs, c'est le temple de Vénus. Je n'hésite point à lui donner ce nom, puisque j'ai admis que le port qui touche à ce temple était celui où Pausanias avait débarqué, le port *le plus fréquenté* à l'époque des Antonins. M. Leake, qui pense que le plus grand port était le plus fréquenté, *ἐν ᾧ μάλιστα ὁρμίζονται*, et que le plus petit est le port secret, ne pouvait admettre que les ruines voisines appartinssent au temple de Vénus; il y a vu les restes du temple d'Hécate.

Le temple de Vénus est situé au bord de la mer : c'est la place qui convenait le mieux à la fille des flots écumants. Sans doute, c'est au pied de cette espèce de falaise qui supporte le temple, que Laïs se montra aux Éginètes en Vénus sortant des eaux.

A l'époque du voyage de M. Leake, on voyait encore deux colonnes du temple de Vénus : l'une était brisée dans le sens de sa longueur, le haut du fût manquait ainsi que le chapiteau; l'autre était complète et supportait un fragment d'architrave. L'une et l'autre étaient en pierre d'Égine, d'ordre dorique, et, selon le goût du savant archéologue anglais, *de la forme la plus élégante*[1]. Un tremblement de terre a renversé celle qui s'était conservée intacte; elle avait, suivant les mesures prises par M. Leake, 25 pieds anglais de hauteur, chapiteau compris, et 3 pieds 9 pouces de diamètre à la base. Il serait impossible de mesurer le tronçon qui reste debout; les débris de l'autre colonne ont disparu.

Le temple reposait sur un soubassement magnifique : sept assises de larges pierres, soigneusement taillées, savamment jointes, et disposées suivant les meilleurs procédés de construction, supportaient la cella et l'opisthodome; malheureusement Capo d'Istria n'a vu dans ces belles reliques de l'art grec que d'excellents matériaux pour réparer le quai d'Égine. Ce n'est pas sans peine que les archéologues ont obtenu qu'il laissât une rangée d'assises; elle subsiste encore aujourd'hui : le gouvernement respecte et fait respecter les antiquités.

Lorsqu'on a vu ces remarquables restes du soubassement du temple[2], on ne peut douter qu'il n'ait été commencé dans les plus

[1] *Travels in the Morea*, t. II, ch. xxi, p. 435.
[2] Blouet, *Expédition de Morée*, t. III, pl. 38.

beaux temps d'Égine; mais je ne crois pas qu'il ait été achevé avant la décadence de l'île et de l'architecture dorique. Le stylobate sur lequel repose la colonne qui est restée debout est d'un assez beau travail, mais il repose sur une sorte de blocage très-grossier. Lorsqu'on se place en face de l'entrée du temple, on reconnaît que tout le pronaos est assis sur des pierres calcaires, sans forme, sans aucune disposition étudiée, et elles semblent avoir été entassées au hasard; je ne garantirais pas qu'elles soient unies entre elles par du ciment. De croire que ce travail grossier soit une restauration postérieure à la construction du temple, il n'y a pas d'apparence. Le soubassement primitif n'était pas exposé à ces accidents qui ont miné celui des Propylées, et qui rendent une restauration nécessaire ; et d'ailleurs il doit être bien difficile de reprendre en sous-œuvre les fondations d'un péristyle dorique.

Mais ce qui me semble prouver surtout que le temple est postérieur à la prise d'Égine par les Athéniens et à l'expulsion des Éginètes, c'est la hauteur des colonnes. On peut à peu près déterminer l'âge d'un temple dorique par le rapport de la hauteur du fût au diamètre de la base. Les colonnes du temple de Corinthe ont quatre diamètres deux septièmes............. 4 2/7

Celles du beau temple d'Égine................. 5 1/5

Celles de Phigalie........................ 5 1/4

Celles du Parthénon...................... 5 1/3

Celles du Thésée......................... 5 1/2

Celles des deux ordres doriques des Propylées.... 5 1/2

Celles de Sunium......................... 6

Celles du temple de Vénus ont................ 6 2/3

d'après les mesures prises par M. Leake lui-même. Elles ont donc un diamètre et un tiers de plus en hauteur que les colonnes du Parthénon : c'est presque la proportion du dorique romain. Il est impossible qu'une construction pareille soit antérieure à la guerre du Péloponnèse et contemporaine de Callicrate et d'Ictinus; impossible qu'elle ait été élevée par les colons athéniens, compagnons d'Aristophane, tandis qu'on bâtissait à Phigalie le temple d'Apollon ; mais je croirais volontiers que les Éginètes dégénérés, les admirateurs de Laïs, ont achevé cet édifice, que leurs ancêtres avaient commencé.

§ 4. L'Æaceum.

L'Æaceum était une enceinte de marbre : on peut donc être sûr d'avance qu'on n'en retrouvera pas une assise, puisque les monuments même de pierre ont disparu, pour peu qu'ils fussent dans le voisinage de la ville et à portée de la mer ; tout ce qu'on peut espérer, c'est d'en retrouver les fondations.

Auprès de l'Æaceum était le prétendu tombeau de Phocus. Que Phocus ait ou non existé, qu'il ait ou qu'il n'ait pas été assassiné par ses frères, que son tombeau se soit élevé dans le voisinage du mont Saint-Élie ou sur le bord de la mer, ce sont des questions qu'il n'est guère possible de résoudre ; ce que nous cherchons, c'est ce qu'on a montré à Pausanias sous le nom de tombeau de Phocus. Ce tombeau était un tumulus comme les tombeaux des héros de Troie ; comme eux, il peut avoir survécu aux beaux monuments de l'antiquité. Le marbre et la pierre se vendent ; les temples s'écroulent sous les secousses de ces tremblements de terre qui sont si fréquents en Grèce : un tumulus n'a rien à craindre ni des tremblements de terre, ni de la cupidité des hommes.

Le voyageur qui vient du Pirée à Égine aperçoit, en doublant la pointe de l'île, un tumulus assez semblable à ceux de la plaine de Troie. Au pied de ce monticule factice s'étend une vaste enceinte assez régulière et d'une étendue considérable : j'ai mesuré une des faces, qui a environ 100 mètres de longueur. La forme de cette enceinte ne convient ni à un stade, ni à un théâtre, ni, à plus forte raison, à un temple : il est impossible de rapporter à aucune destination privée un travail si gigantesque. L'enceinte est taillée dans le rocher avec cette précision et cette propreté de travail qui n'appartient qu'à la belle époque de l'art grec ; le sol est assez bas ; il est, en moyenne, à 2 ou 3 mètres au-dessous des terrains environnants : on dirait qu'on a creusé toute cette enceinte dans le rocher, comme un puits qui aurait 10,000 ou 12,000 mètres carrés d'ouverture. Plantez des arbres au fond, la terre est fertile et forme aujourd'hui un des meilleurs champs d'Égine ; élevez un mur de marbre sur les soubassements de pierres qui l'environnent, vous avez l'Æaceum ; il sera dans l'endroit le plus apparent de la ville ancienne ; grâce au tombeau de Phocus, on l'apercevra, soit qu'on navigue au nord, soit qu'on passe à l'occident de l'île.

Le tombeau de Phocus n'appartient pas à l'époque anté-Homé-

rique; en voici la preuve. Une fouille y fut faite, soit par les savants de l'expédition de Morée, soit plutôt par les Grecs, au temps où le gouvernement était établi dans l'île. Grâce à ce travail, qui d'ailleurs n'a produit aucun résultat, j'ai pu voir de quels matériaux se composait le tumulus.

Il n'était pas semblable à ceux que les Grecs élevèrent à Troie, et dont Homère nous indique la composition [1] :

« Ils tracèrent par un cercle la place du monument, ils en jetèrent les fondements autour du bûcher, puis ils versèrent pardessus de la terre; et, après avoir ainsi élevé le tombeau, ils se retirèrent. »

Le tombeau de Phocus avait bien ces *θεμείλια*, ces fondations de pierre dont parle le poëte. C'est cette base circulaire que vit Pausanias, et que M. Pittakis m'assure avoir vue lui-même. Mais le tertre n'est pas, comme celui de Patrocle [2], composé de couches de sable et d'argile disposées alternativement; il n'est pas, comme tous les monuments des temps héroïques, composé de pierres brutes ou simplement de terre amoncelée : c'est, à ce qu'il semble, un amas de fragments provenant des travaux de l'Æaceum. La pierre est la même, et les morceaux ressemblent à ces menus débris qu'on voit autour des ateliers des tailleurs de pierre. Le tombeau de Phocus est donc contemporain de l'Æaceum; il n'appartient donc pas aux temps héroïques; c'est donc un faux tombeau, construit pour rappeler au peuple l'histoire fabuleuse de ses fondateurs, et pour tromper les voyageurs crédules comme Pausanias.

§ 5. Le Panhellénium.

A l'exception du temple de Vénus et de l'Æaceum, tous les édifices qui décoraient la ville ont péri sans laisser de traces. J'ai cherché vainement, après tant de savants illustres, quelques vestiges des quatre temples qui ont disparu. Ni le temple d'Apollon, ni celui d'Artémis, ni celui de Bacchus, ni le grand temple d'Hé-

[1] *Τορνώσαντο δέ σῆμα, θεμείλιά τε προβάλοντο*
Ἀμφὶ πυρήν· εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν.
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα, πάλιν κίον.

(*Iliad.* XXIII, 255.)

[2] Je parle du tombeau de Patrocle d'après celui de Festus, qui en était probablement une copie. (Voir Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman*, t. III, pl. 29, texte.)

cate, ni le péribole qui l'entourait ne seront retrouvés, à moins de quelque merveilleux hasard; car les indications topographiques de Pausanias sont tout à fait nulles, et il faudrait des millions pour fouiller le vaste terrain où les soubassements de ces édifices sont sans doute restés enfouis. Et quant à ce beau théâtre qui s'appuyait sur un stade, il occupait sans doute une partie de l'emplacement de la ville moderne, s'il est vrai que le port secret soit le port où l'on aborde aujourd'hui. Ces deux grands édifices, qu'ils aient été construits en marbre ou en pierre, ont été emportés pièce à pièce : le voisinage du port rendait cette destruction facile; et dans tous les temps Égine a fait un grand commerce de pierre.

L'hiéron d'Esculape a disparu comme les grands temples, à moins qu'on ne prétende le retrouver dans quelques ruines effacées qui sont à l'est de la ville actuelle, et que la carte de l'expédition de Morée indique sous le nom de *petit temple*. Mais ces ruines sont méconnaissables, aussi bien que celles de l'autre *petit temple* marqué sur la même carte au sud de l'Æaceum.

Les trois tours qui menaçaient l'Attique ont été détruites, peut-être par les Athéniens. Le temple d'Hercule dont parle Xénophon, ce temple qui était à seize stades des trois tours, a vraisemblablement été remplacé par la petite église de Saint-Nicolas. Cette église repose sur le rocher taillé : quelques pierres antiques entrent dans sa construction, surtout vers l'angle sud-ouest. Il est vraisemblable que la construction à laquelle l'église a succédé était plus grande. Une pierre du pavé de l'église porte une petite inscription funéraire [1].

Mais les antiquités les plus curieuses d'Égine ne sont pas dans la ville : je cherche l'emplacement du Panhellénium.

Quant au Panhellénium lui-même, s'il était ruiné au temps de Pausanias, nous pouvons nous dispenser de le chercher aujourd'hui.

Il est certain que l'autel de Jupiter Panhellénien était situé sur

[1] ΑΡΙΣΤΟΝΟΗ
ΠΟϹΕΙΔΩΝΙΟΥ
ΔΙΟΓΕΝΟΥϹΓΥΝΗ
ΑΦΡΟΔΙϹΙΑ
ΥΦΡΟΥΓΥΝΗ
ΧΑΙΡΕΤΕ

0m,65 sur 0m,26; marbre bleu de l'Hymette.

une montagne. La montagne en avait pris le nom, et s'appelait mont Panhellénien ou mont de Jupiter Panhellénien, *ὄρος Πανελλήνιον, ὄρος τοῦ Διὸς Πανελληνίου*. Ὄρος, dans tous les écrivains grecs, signifie montagne; on ne trouve aucun exemple de ce mot dans le sens de colline [1]. Non-seulement le Panhellénium s'élevait sur une montagne, mais il devait être sur la plus haute montagne de l'île, car le scoliaste de Pindare [2] le place sur l'*Ἑλλήνιον ἀκρωτήριον* [3]. Or *ἀκρωτήριον* ne signifie autre chose qu'un sommet, un point culminant, quelquefois un promontoire, mais un promontoire élevé, qui domine la mer où il s'avance. Au reste, le rapprochement de l'adjectif *Ἑλλήνιον* indique assez que le mot *ἀκρωτήριον* n'est dans le scoliaste qu'un synonyme élégant de *ὄρος*: il a dit *Ἑλλήνιον ἀκρωτήριον* pour dire le mont Hellénien. Il ne peut être ici question d'un promontoire. L'*ἱερόν* d'Éaque était donc sur la plus haute montagne de l'île; et si l'on pouvait en douter après avoir lu Pausanias et le scoliaste de Pindare, Théophraste nous apprend que les nuages s'arrêtaient autour de son sommet [4] : c'est ce qu'on n'a jamais dit ni d'une colline, ni d'un promontoire. Il y a plus : Théophraste dit que lorsqu'un nuage s'arrête sur [le sommet de] Jupiter Hellénien, on peut prédire presque à coup sûr qu'il y aura de la pluie [5]. Il ne faut pas être très-versé dans l'explication des mythes pour faire un rapprochement entre cette loi physique et l'histoire fabuleuse d'Éaque, debout sur la montagne pour demander de la pluie.

Il n'y a dans l'île qu'une seule montagne : elle domine Égine entière; elle se voit de tous les points du golfe; elle est véritablement le point culminant de l'île et de tout le golfe Saronique, l'*ἀκρωτήριον*. Elle est haute de 534 mètres, plus de 1,600 pieds. Les autres hauteurs de l'île ne sont que des collines. Elle seule a pu porter le nom d'*ὄρος*; elle l'a même gardé jusqu'à nos jours, par un singulier privilége, car le mot *ὄρος* n'est plus dans la langue du peuple. Toutes les montagnes de la Grèce s'appellent *βουνά*, *vouna;* le Taygète est un vouno (*βουνόν*), le Parnasse est un vouno.

[1] *Thesaurus*, au mot *Ὄρος*.

[2] *Nem.* 5, 17.

[3] Thesaurus, au mot *Ἀκρωτήριον*.

[4] Théophr. *Περὶ σημείων, κ. τ. λ.*

[5] *Ἐὰν ἐν Αἰγίνῃ ἐπὶ τοῦ Διὸς τοῦ Ἑλληνίου νεφέλη καθίζηται, ὡς τὰ πολλὰ ὕδωρ γίγνεται.*

Le nom ancien n'est resté qu'à deux montagnes : l'une est l'Athos [1], cette montagne classique du christianisme grec, où l'on parle encore la langue des Évangiles; l'autre est le pic Saint-Élie, que les paysans d'Égine appellent *τὸ ὄρος*, sans savoir peut-être qu'*ὄρος* veut dire montagne.

Comme au temps de Théophraste, les nuages s'arrêtent quelquefois sur le sommet de l'*ὄρος*; et le jour où j'en ai fait l'ascension, la petite église du prophète Élie était enveloppée d'un épais brouillard. Comme autrefois, on peut s'attendre à la pluie lorsqu'on voit la montagne couverte de nuages : M. Mustoxidis, qui fut longtemps habitant d'Égine, a vérifié l'observation de Théophraste [2]. Quoique le pieux Éaque ne soit plus là pour invoquer Jupiter, c'est toujours la même montagne qui promet et qui donne la pluie aux habitants d'Égine, de Mégare, et d'Athènes.

La montagne est à 7,900 mètres du port d'Égine, mesure prise au compas sur la carte; mais les chemins qui y conduisent sont tellement escarpés qu'il n'est guère possible d'y arriver à cheval en moins de trois heures. C'est ce qui explique l'abandon et la ruine du Panhellénium. De maigres broussailles rampent le long des flancs de la montagne, parmi des rochers noirâtres. Un étroit sentier, qui n'est praticable que pour les mulets, monte jusqu'à cinquante pas du sommet; pour arriver en haut, il faut s'aider des pieds et des mains.

Au sommet de la montagne, il n'y a point de plate-forme. La petite église de Saint-Élie repose sur un sol inégal et tourmenté; devant sa porte se dresse un rocher [3] brut, qui n'a jamais reçu un coup de ciseau. Si jamais les Grecs avaient voulu construire un temple à cette place, ils auraient commencé par niveler le sol, comme ils firent à l'acropole d'Athènes pour les Propylées, pour le Parthénon, pour le temple de Diane *Brauronia*. La chapelle que les chrétiens ont bâtie sur ce sommet escarpé a $3^{m},38$ de large et un peu plus de 5 mètres de long. Le rocher qui se tient debout devant l'entrée en est éloigné de 83 centimètres : l'église peut contenir sept ou huit personnes au plus. Elle est grossièrement bâtie, comme la plupart des églises d'Égine ; mais on a fait

[1] *Ἅγιον ὄρος.*

[2] « Conjectures on the temple of Ægina believed to be the temple of Jupiter « Panhellenius. » (*Ionian Anthology*, t. I.)

[3] Voir le plan.

entrer dans sa construction quelques morceaux de trachyte régulièrement taillés, et qui semblent antiques. Peut-être ont-ils été empruntés à un autre édifice qui est au bas de la montagne, et dont nous parlerons plus tard; mais à coup sûr, il n'y a jamais eu d'édifice antique sur l'emplacement de l'église : on n'a pu y mettre qu'un autel.

M. Leake a avancé que la chapelle de Saint-Élie était formée en partie de construction polygonale[1] : cette assertion est inexacte, je m'en suis assuré par mes yeux. Je ne me permettrais pas de contredire un savant illustre, si M. Leake avait vu la chapelle de Saint-Élie : mais, comme la montagne et les ruines qui l'environnent n'avaient pas encore attiré l'attention des voyageurs lorsque M. Leake alla visiter Égine; comme lui-même n'en a fait aucune mention dans le récit de son voyage, je dois croire qu'il n'a parlé de ce mur polygonal que sur la foi de témoins intéressés qui voulaient l'attirer à leur opinion, et le forcer de reconnaître que la montagne portait une chapelle ou un autel de Jupiter[2].

Les seules traces qui subsistent du travail antique qui peut être attribué à Éaque sont indiquées dans le troisième volume de l'expédition de Morée. Je donne ici un calque du plan de M. Blouet. L'église A est au sommet de la montagne; derrière le cul-de-four B, le sol se dérobe brusquement, et l'on trouve un précipice; le rocher R s'élève en face de la porte; des pierres grossières PP, dont la plupart ont roulé au bas de la montagne, formaient autrefois une enceinte assez bien dessinée. Il semble que les pierres P'P' aient fait un second péribole autour du premier. Tous ces restes sont visiblement antiques, excepté toutefois dans la partie M. Dans ce seul endroit, la petitesse des matériaux me fait croire que le travail est moderne, et contemporain de l'église. On a voulu soutenir par quelques pierres la petite plateforme qui s'étend devant elle. J'ai fait faire une fouille par un paysan que j'avais amené avec moi; nous avons dégagé le petit mur M, qui a $4^{m},25$ de long sur 50 centimètres de large. Je suis resté convaincu que ma première impression était juste. Les pierres semblent reposer sur de la terre végétale; elles sont taillées

[1] *Peloponnesiaca,* p. 277.

[2] « It may possibly have been an altar or sacellum of Jupiter. » (Leake, *Peloponn.,* p. 277.)

grossièrement, comme par des maçons de village; elles ne sont point adaptées les unes aux autres comme dans un mur polygonal, mais simplement juxtaposées; elles ne joignent pas, et la terre remplit tant bien que mal leurs intervalles. Je pense donc que la partie du péribole qui forme la corde de l'arc a péri autrefois tout entière : mais le mur semi-circulaire a échappé en partie aux ravages du temps. Quant à l'autel de Jupiter, il a sans doute roulé jusqu'au bas de la montagne par l'effet de la même commotion qui a ruiné le péribole.

§ 6. L'Hiéron d'Aphœa.

« En allant à la montagne de Jupiter, on rencontre l'hiéron d'Aphœa, en l'honneur de qui Pindare écrivit un hymne pour les Éginètes. »

En allant d'Égine à la montagne, par un chemin difficile et escarpé, qui doit être le chemin antique, car on y trouve des traces de chars, nous avons admiré les restes d'une grande construction, demi-cyclopéenne, demi-hellénique. L'Æaceum est un péribole encaissé dans le roc; on n'y entre qu'en descendant au-dessous du sol. Le téménos d'Aphœa est au contraire une terrasse qui s'élève au-dessus de la plaine. Elle forme un parallélogramme assez régulier, orienté comme les temples. Les quatre murs qui soutiennent la terrasse étaient tous dans l'origine construits en gros blocs de trachyte, taillés d'un seul côté, et assemblés sans ciment ni scellements. Quelques-uns de ces blocs ont plus de 2 m. 50 cent. de long. On pourra se représenter tout l'ensemble de cette construction d'après l'échantillon publié par l'expédition de Morée. Un accident ayant détruit les murs de terrassement vers l'angle N. O., le mur cyclopéen a été remplacé par un beau mur hellénique. L'angle est formé par sept assises bien taillées, avec des avances régulières. La hauteur de chaque assise est de 50 centimètres. Dans cette partie de l'édifice les pierres sont scellées.

M. Mustoxidis a fait fouiller au centre de la terrasse. Il a trouvé un pavé cyclopéen, sur lequel de grandes pierres plates sont rangées à des distances égales, comme pour servir de stylobates à des colonnes.

Au milieu des ruines s'élève une église Τοῦ *ἁγίου σώματος*, du sacré corps de J. C. Elle est bâtie avec des matériaux fort beaux

et bien taillés qui proviennent d'une construction antique. Le sol sur lequel elle pose est parfaitement nivelé, et doit avoir porté un temple. On sait au reste que la présence d'une église est une sorte de preuve en pareil cas. La religion chrétienne s'est emparée de tous les lieux consacrés par le paganisme, et en substituant les églises aux temples des faux dieux, elle a changé les idées des hommes sans rompre leurs habitudes[1].

On peut croire que l'hiéron d'Aphœa n'était d'abord qu'un péribole; car il n'existe pas de temples cyclopéens. Il renfermait probablement un bois sacré : tout cet enclos est, par exception, rempli de terre végétale; et d'après le témoignage de M. Mustoxidis, en 1831 les vieillards se souvenaient d'y avoir vu un bois, *δάσος*. Mais lorsqu'on restaura l'enceinte, je pense qu'on y enferma une chapelle, dont l'église du Sacré-Corps occupe la place. Cela est d'autant plus vraisemblable, que l'hiéron d'Aphœa a renfermé des statues de bois.

On voit encore, au milieu des ruines, deux pierres portant des inscriptions. L'une est une plaque de forme bizarre, légèrement creusée au milieu comme pour recevoir le sang des sacrifices. Autour de cette coupe étrange on lit une inscription en caractères archaïques. Sans entreprendre de l'expliquer, je place ici ma leçon, après celles de MM. Mustoxidis et le Bas.

M. Mustoxidis lit :

ΚΟΛΙΑΔΑ
ΣΗΑΒΛΙΟΝΕΠΟΙΕΣΕΗΑΛΤΙΑΔΟ

M. le Bas :

ΚΟΛΙΑΔΑϟ.ΗΑΒΛΙΟΝΕΠΟΙΕϟ.ΕΗΑΛΤΙΑΔΟ.

Je lis :

ΚΟΛΙΑΔΑϟΗΑΒΛΙΟΝΕΠΟΙΕϟΕΑΛΤΙΜΟΝ.

Κολιάδας ἄϐλιον ἐποίεσε, Ἀλτίαδος ou *Ἀλτίμων* [*ἀνέθηκε*].

M. Leake a eu entre les mains une leçon portant ΑΒΑΙΟΝ au lieu de ΑΒΛΙΟΝ; et il s'est fondé sur cette inscription pour dire que ce sacellum et cet enclos pouvaient être consacrés à Hébé. Mais il est impossible de lire ΑΒΑΙΟΝ.

[1] Les ruines de l'*ἱερόν* d'Aphœa sont connues des habitants d'Égine sous le nom de *ναός*, le temple. Le beau temple qui s'élève au nord-est de l'île est appelé *ταῖς κολόνναις*, les colonnes.

Ἄϐλιον ne se trouve dans aucun dictionnaire; mais on trouve dans le *Thesaurus, Ἄϐλος, mulctrum, vasi genus apud Alemannos.* On sait combien l'emploi des diminutifs est fréquent dans le grec d'aujourd'hui : plusieurs passages d'Aristophane permettent de croire qu'il ne l'était guère moins dans l'antiquité. Si ἄϐλιον est un diminutif de ἄϐλος, l'inscription se traduira ainsi : « Ce vase (destiné à recevoir des offrandes de lait) est l'œuvre de Koliadas; c'est Haltimon qui l'offre à la déesse. »

La seconde inscription est gravée sur un tronc de cône, également en trachyte, haut d'un mètre et demi. Le diamètre est de o m. 65 cent. à la base, o m. 53 cent. au sommet. Ce tronçon ne saurait être un tambour de colonne; car il n'est point cannelé. De plus, la différence est telle entre le diamètre de la base et celui du sommet, que si l'on essayait, dans ces proportions, de faire une colonne de six mètres seulement, le diamètre au-dessous du chapiteau ne serait que de o m. 28 cent. A quel usage cette pierre était-elle consacrée? C'est ce que l'inscription nous apprendra. Je donne la leçon de M. le Bas, qui est définitive : il est inutile d'y ajouter les copies informes de M. Mustoxidis et de l'expédition de Morée.

ΗΟϟΤΟΔΑΓΑΛΜΑΝΕΘΕΚΕ
ΦΙΛΟϟΤΡΑΤΟϟΕϟΤΟΝΥΜΑΥΤΟ
ΠΑΤΡΙΔΕΤΟΙΤΕΝΟΥΔΑΜΟ
ΦΟΟΝΟΝΥΜΑ

Ὃς τοδ' ἄγαλμ' ἀνέθηκε, Φιλόστρατὸς ἐστ' ὄνυμ' αὐτοῦ,
Πατρὶ δὲ τῷ τήνου Δαμοφόων ὄνυμα.

« Celui qui a élevé cette statue s'appelle Philostrate, et le nom de son père est Damophoon. »

Celui qui a élevé cette statue. Quelle statue? Faut-il croire que ce tronc de cône, énorme comme il est, fut placé auprès d'une statue pour indiquer le nom du donateur? Cela n'est point vraisemblable. La statue, quelle qu'elle fût, devait avoir son piédestal, et sur ce piédestal le donateur avait écrit son nom. Le piédestal, c'était ce tronc de cône. On voit, dans sa partie supérieure, une cavité assez large et assez profonde pour avoir servi à sceller une statue.

Le mot ἄγαλμα, je le sais, n'est pas toujours pris dans le sens de statue : ἀγάλλω, orner; ἄγαλμα, tout ce qui orne, ornement.

Faudrait-il donc traduire : « Celui qui a fait *cet ornement* s'appelle Philostrate, etc.? » Non, sans aucun doute, quoique cette traduction ait paru la meilleure à des savants illustres. Nous ne devons pas oublier que cette inscription est très-ancienne, composée en langue dorienne, écrite en caractères archaïques, rédigée en distique : le pentamètre, dont l'inventeur est inconnu, remonte jusqu'à Callinus, et, sans aucun doute, plus haut. Or, à une époque si voisine de la barbarie, on nomme les choses par leur nom; on appelle un trépied trépied, et un vase à lait vase à lait; et l'on n'écrit pas au-dessous d'une offrande : « Celui qui a fait cet *ornement.* »

Mais si l'offrande de Philostrate était une statue, comment a-t-il pu la placer sur une base aussi étroite et aussi haute? Une statue de bronze, de marbre ou de pierre, que l'on placerait à un mètre et demi du sol, sans autre base de sustentation qu'un cercle de soixante-cinq centimètres de diamètre, serait dans un équilibre instable. Aussi la statue, présent de Philostrate, était-elle de bois. C'est ce qui explique pourquoi le piédestal est si haut et si étroit, et pourquoi le trou du scellement n'est pas plus profond ; c'est ce qui explique encore pourquoi le nom de l'artiste n'est pas cité et pourquoi nous ne lisons pas, comme sur les monuments de la belle époque : un tel a élevé cette statue, un tel l'a faite. Lorsque le grand Onatas envoyait un de ses ouvrages à Olympie, on avait soin d'écrire au bas : « Ceci est un des nombreux chefs-d'œuvre de l'habile Onatas, fils de Micon, né dans l'île d'Égine[1]. » Peut-être le chef-d'œuvre grossier qui reposait sur cette base remonte-t-il à l'époque où les sculpteurs étaient des ouvriers et les poëtes des mendiants.

Si le mot *ἄγαλμα* doit être pris ici dans le sens de statue, la statue consacrée par Philostrate était de bois; si elle était de bois, elle était placée à couvert; il y avait donc un sacellum dans le péribole d'Aphœa.

§ 7. Le temple de Minerve.

En 1657, deux voyageurs, qui n'étaient pas des savants, ont passé par Égine : on leur a montré, vers le N. E. de l'île, un

[1] *Πολλὰ μὲν ἄλλα σοφοῦ ποιήματα καὶ τοδ' Ὀνατᾶ*
Ἔργον, ἐν Αἰγίνῃ τὸν τέκε παῖδα Μίκων.
(Paus. *Elid.*)

beau temple orné de colonnes. Spon et Wheeler, qui avaient parcouru Pausanias comme ils parcouraient la Grèce, n'hésitèrent pas à reconnaître le temple de Jupiter Panhellénien; et, comme leur ouvrage est le premier qui fit connaître quelque chose de la Grèce moderne, leur opinion s'est si bien enracinée dans les esprits, qu'il faudra plus d'un siècle pour l'en arracher.

Spon et Wheeler n'ont pas même vu les restes du vrai Panhellénium; et ils ont si mal vu le leur, qu'ils le représentent comme un temple tétrastyle, tandis que les six colonnes de la façade sont encore debout, et qu'ils placent une colonne à l'endroit où l'architecte a placé la porte.

Les voyageurs qui suivirent Spon et Wheeler étaient des hommes avertis. Ils venaient voir le Panhellénium, et, de la meilleure foi du monde, ils faisaient tous leurs efforts pour le reconnaître dans ce temple et dans ces colonnes. Cependant le temple de Spon n'est ni sur une montagne, ni près d'une montagne. Il faut avoir les yeux bien prévenus pour donner le nom de montagne à la colline qui supporte le temple, et dont il n'occupe pas même le sommet. N'y a-t-il pas une véritable contradiction dans cette phrase d'Ottfried Müller : « Le *mont* Panhellénien est une colline en pente douce[1]? »

Il n'est pas près d'une montagne; car il est à 6,900 mètres de la seule montagne d'Égine, mesure prise à vol d'oiseau. Et si l'on prétend, en forçant le sens du mot *ἀκρωτήριον*, qu'il est sur un promontoire[2], on commet une autre erreur; car il est à 1,300 mètres du cap Turlo; et 1,300 mètres ne sont pas une petite distance dans une île de trois lieues de long.

Le temple que Spon a pris pour un ouvrage antérieur à la guerre de Troie porte sa date dans son architecture. Ses proportions le placent entre le temple de Corinthe, qui est beaucoup plus lourd, et le Théséium, qui est un peu plus léger. La colonne du Théséium a 5 diamètres 1/2; celle du temple d'Égine n'en a que 5 1/5; elle est plus conique que celle du Théséium. Le Théséium a 13 colonnes de façade latérale; le temple d'Égine n'en a que 12 : l'entre-colonnement du temple d'Égine est plus serré, ce qui donne à l'édifice plus de solidité, ou, si l'on veut, plus de pe-

[1] « Memoramus inter montes Ὄρου Πανελλήνιου, collem leniter declivem. » (*Æginetic. lib.* p. 5.)

[2] « Prope est Ἑλλήνιον ἀκρωτήριον, nunc Capo Turlo. » (*Ibid.*)

santeur. Enfin, le temple d'Égine est en pierre, comme tous les anciens temples de la Grèce : le marbre n'y est employé que comme ornement, pour la toiture et la corniche. En fixant la date de sa fondation à cinquante ou soixante ans avant celle du temple de Thésée, on reste dans le vraisemblable; en la reculant encore d'un demi-siècle au delà, on ferait trop d'honneur aux Éginètes et trop peu aux Athéniens, qui auraient tardé si longtemps à imiter l'architecture presque parfaite de leurs voisins; en reportant cette date aux temps anté-Homériques, on tombe dans l'absurde, comme si l'on attribuait le Parthénon à Codrus ou la Madeleine à Charles Martel.

Je sais que les anciens ont souvent pris plaisir à exagérer l'antiquité de leurs temples, pour les rendre plus respectables et pour les entourer de ce merveilleux qui donne tant de force à la religion. Mais ils se tenaient soigneusement dans les limites d'une honnête vraisemblance. On pouvait bien dire que la Minerve de bois conservée à l'Érechthée était tombée du ciel; il eût été trop absurde d'en dire autant de la Minerve de Phidias.

On peut objecter les reconstructions, et dire que le temple a été bâti sur les soubassements de l'ancien Panhellénium. Mais quand les Athéniens nous parlent du Parthénon, ils nous avertissent qu'il a été construit à la place de l'ancien Hécatompédon ; quand Pausanias visite l'Érechthéium, il ne dit point qu'Érechthée ait bâti un temple ionique en marbre du Pentélique, d'Éleusis et de Paros : il indique seulement que le peuple appelait ce temple *maison d'Érechthée*[1]. Une telle dénomination ne pouvait tromper personne. On voyait que ce temple n'était pas une maison ; on savait que l'incendie allumé par les Perses n'avait pas laissé un temple debout. Mais, quand il parle du Panhellénium, il dit en propres termes : « On assure que c'est Éaque qui a élevé cet *ἱερόν* à Jupiter. »

Le temple que Spon et Wheeler ont attribué gratuitement à Jupiter est à 9,500 mètres de la ville; on y arrive en deux heures de marche, soit à pied, soit à mulet. Il est assez loin de toute habitation : les maisons les plus proches en sont éloignées de près de deux kilomètres. Je suis porté à croire qu'il fut toujours isolé comme le temple d'Apollon à Bassæ; j'ai cru reconnaître le logement des prê-

[1] Paus. liv. I, 26.

tres dans le soubassement d'une habitation antique au sud-est du temple. Le plan de cette maison, qui se composait de plusieurs pièces, mais qui n'a jamais eu plus d'un étage, a été dessiné par l'expédition de Morée. Cet édifice était, comme le temple lui-même, en pierre d'Égine, régulièrement taillée : les murs portent des traces de stuc.

Le temple était couvert de stuc dans toute son étendue : « La cella, dit O. Müller, était coloriée en rouge, le fronton en bleu de ciel, les rinceaux de l'architrave en jaune et vert, les triglyphes en bleu, aussi bien que le listel avec les gouttes; le tænia ou plate-bande par là-dessus rouge; les tuiles en marbre avec une fleur[1]. » J'ajouterai que le pavé de la cella était couvert d'un fin stuc rouge, dont on trouve çà et là des débris; une plaque assez considérable est encore en place. Ce stuc, d'une belle couleur de vermillon, n'a pas plus de 5 millimètres d'épaisseur. Sa présence sur le pavé du temple prouve qu'on entrait bien rarement dans l'intérieur des édifices sacrés; elle prouve de plus que le temple d'Égine était couvert et non hypæthre : il y aurait folie à laisser exposé à la pluie un pavé couvert de stuc.

Comme le Parthénon et les temples de Pæstum, le temple d'Égine contenait à l'intérieur deux colonnades superposées. M. Garnier, architecte de l'école de Rome, qui vient de terminer une belle restauration du temple, croit avoir trouvé de la couleur bleue sur le plus grand des deux ordres intérieurs.

La cella a deux issues, l'une sur le pronaos, l'autre sur le posticum : la seconde B n'entrait pas dans le plan primitif des architectes qui ont construit le temple; on est porté d'avance à le croire lorsqu'on se souvient que ni le temple de Thésée, ni le temple de Phigalie, ni la plupart des temples de la Grèce n'ont aucune communication entre la cella et le posticum; il est impossible d'en douter lorsqu'on voit que la porte actuelle n'est pas dans l'axe du monument.

Les quatre pierres de parpaing A A A A, formant le socle de quatre petits murs de refend, à l'intérieur du posticum, ont été posées après la construction du temple, et sont en dehors du plan; car la paroi du mur du posticum qui passe derrière elles porte encore le stuc dont tout le temple fut autrefois revêtu.

[1] Müll. *Manuel d'archéol.* 5.

Ces deux restaurations ou plutôt ces deux dégradations ont été faites à une époque qu'il est impossible de déterminer. Je ne crois pas que le temple ait jamais été converti en église; au moins il ne reste aucune trace d'un changement de destination. La chute des murs et des colonnes a été causée par un tremblement de terre. Les temples grecs étaient construits si solidement que les conquérants n'ont pu que les dégrader sans les détruire; pour les ruiner, il a fallu des tremblements de terre, ou des explosions.

Les ruines du temple sont pittoresques, surtout de loin, lorsqu'on les voit de la mer : la teinte grisâtre de la pierre se détache très-bien sur le bleu du ciel. Lorsqu'on les voit de près, on trouve que ces colonnes pâles, encore pâlies par des lichens blanchâtres, ne ressortent pas assez sur le sol gris qui les entoure : quelques genévriers grandissent entre les pierres. La vue est belle, quoique bornée d'un côté par une haute colline qui s'élève à l'est du temple. On voit, au nord, les côtes de l'Attique jusqu'à Mégare.

Les statues qui décoraient le fronton du temple sont à Munich; on en voit des moulages à Rome, à Londres, à Paris, partout enfin excepté en Grèce. Ces statues sont, comme on l'a fort bien remarqué, contemporaines du temple, ou postérieures, car elles ont été faites pour les frontons. Quelques critiques ont été surpris de voir des sculptures imparfaites associées dans le même édifice à une architecture sans défaut; je ne sais pas jusqu'à quel point on peut appeler imperfection ce qu'il y a d'original dans ces statues; je croirais plutôt y reconnaître l'habileté d'un très-grand sculpteur qui veut en même temps imiter la nature, et conserver à son ouvrage un type convenu et consacré. Le corps des guerriers appartient à l'art le plus pur; l'expression trop naïve du visage et l'arrangement de la chevelure sont un sacrifice fait à la tradition.

On s'est fondé sur le caractère archaïque des frontons pour déterminer l'âge du temple : je crains qu'on n'ait fait une induction trop hardie, et je crois que c'est le temple qui nous apprendra l'âge des statues. En effet, un monument qui exige de grandes dépenses ne peut s'élever que grâce au concours de toute une cité; les plans sont soumis à la critique d'un grand nombre de citoyens, et l'on peut dire, lorsque l'ouvrage est achevé, qu'il donne la mesure du goût dans la ville qui l'a construit. Il n'y a rien de capricieux ni d'arbitraire dans les travaux d'un peuple entier. Aussi voyons-nous que l'architecture dorique s'est avancée d'un

pas régulier vers sa perfection comme vers sa décadence. Lorsqu'on élevait le Parthénon, personne ne songeait à faire une copie du temple de Corinthe.

La sculpture, dans la liberté des ateliers, peut être infiniment plus hardie. Le même état, la même ville, produisaient en même temps des œuvres si différentes, qu'on les eût attribuées à deux peuples et à deux siècles différents. Sans parler du témoignage des écrivains et de ce texte de Pline sur Myron, qui faisait de la sculpture éginétique à Athènes, sous Périclès, je ne veux citer que le Parthénon, où deux écoles opposées ont rapproché leurs chefs-d'œuvre. Si les métopes et la frise ne faisaient pas partie d'un même monument, la critique n'hésiterait pas à mettre cinquante ans d'intervalle entre ces deux grandes compositions[1]. L'autel des douze dieux que nous possédons au musée de Paris prouve que des sculpteurs habiles, à une époque de perfection et même de raffinement, suivaient encore, quoique de loin, la tradition de l'art éginétique. A bien plus forte raison, ces traditions se conservèrent-elles dans Égine. Il ne faut donc pas tenir compte des statues dans les recherches que nous avons à faire sur l'âge du temple. Elles ont pu être faites six cents ans avant l'ère chrétienne; elles ont pu précéder de quelques années l'invasion brutale et l'établissement des Athéniens.

C'est l'histoire qui viendra en aide à l'architecture pour nous apprendre à quelle époque le temple fut fondé; mais il faut chercher d'abord à quelle divinité il appartenait. La présence de Minerve au milieu des deux frontons semble indiquer qu'il était à Minerve.

Nous savons par Hérodote qu'en 519 avant Jésus-Christ il y avait dans l'île un temple de Minerve; un temple, et non une simple chapelle, puisque les Éginètes y déposèrent la proue des vaisseaux de toute une flotte samienne. Nous pouvons inférer du texte de Pausanias que ce temple était dans la campagne; car l'auteur énumère tous les édifices de la ville, qu'il a certainement vus, et il ne nomme point le temple de Minerve. Enfin l'on a découvert dans le voisinage plusieurs inscriptions où l'on lit *Τέμενος Ἀθεναίας*. Quoiqu'elles se soient trouvées à un mille du temple,

[1] La postérité serait dans un grand embarras s'il fallait déterminer la date d'un monument français d'après un fronton de M. David, une frise de Pradier et des métopes de M. Préault.

et quelquefois plus loin, il est probable qu'elles en étaient autrefois plus rapprochées; car on ne découvre, à une lieue à la ronde, aucun vestige de temple ou d'habitation antique. Et d'ailleurs, il est facile de comprendre que les constructeurs de l'église soient allés chercher des matériaux tout prêts à un mille de distance. Ces inscriptions sont gravées en caractères de la bonne époque; l'orthographe en est archaïque; on peut les croire contemporaines du temple. Personne n'avait intérêt à les fabriquer, car on les a trouvées à une époque où personne ne doutait que le temple voisin n'appartînt à Jupiter; enfin, comme l'une d'elles est encastrée dans le mur d'une église, il est impossible de supposer qu'on ait construit l'église tout exprès pour y placer une fausse inscription.

Si le temple appartient à Minerve, tout nous porte à croire que c'est celui dont Hérodote a parlé; il est donc un peu antérieur à 519. Si nous ne nous trompons pas sur ces deux premiers points, nous pouvons expliquer avec assez de certitude les deux compositions du fronton. Elles représentent deux épisodes de la guerre de Troie, et non la bataille de Salamine. Je pense qu'on a eu raison de reconnaître dans le fronton oriental le combat qui s'est livré autour du cadavre d'Hector; mais je crains qu'on n'ait pris un peu de peine inutile pour donner un nom à chacun des guerriers. Nous avons vu page 521 que les anciens eux-mêmes ne donnaient pas un nom à tous les personnages de ces grandes compositions.

La nouvelle opinion qui consacre le temple d'Égine à Minerve a fait de grands progrès depuis quelques années. M. de Stackelberg a rallié à cette idée une grande moitié du monde savant; M. Mustoxidis l'a soutenue avec toute l'autorité que donnent la science, le talent et plusieurs années passées à Égine. Le manuel de Forbiger, un des meilleurs ouvrages de géographie que l'Allemagne ait produits, attribue le temple à Minerve; et Ottf. Müller, qui n'hésitait pas, en 1817, à le consacrer à Jupiter, ne se prononce plus en 1830, et dit dans son manuel d'archéologie : « Temple de Zeus Hellénique ou de Minerve[1]. »

Cependant M. Leake persiste à refuser à Minerve l'entrée de son temple. Il a inséré dans ses *Peloponnesiaca* (1846) une réfutation

[1] § 81, 11. Vielmehr, 3e édit.

de l'opinion de M. de Stackelberg et de la nôtre; et M. Leake est un voyageur trop célèbre et un savant trop respecté pour qu'il soit permis de passer ses objections sous silence.

Suivant M. Leake, la présence de Minerve au milieu des deux frontons du temple est une preuve que le temple n'était point consacré à Minerve. « Il n'y a pas, dit-il, un seul temple où l'on ait mis la divinité principale au-dessus de la porte, et probablement les coutumes religieuses de l'antiquité ne le permettaient point[1]. » Je pense que M. Leake se trompe. La statue de Jupiter était placée au milieu du fronton et au-dessus de la porte de son temple à Olympie[2]; et la religion des Grecs leur avait permis de placer Minerve au milieu des deux frontons du Parthénon.

M. Leake, sans essayer de prouver que le temple soit sur une montagne, cherche à tirer à lui le passage bien connu de Théophraste. « Théophraste n'a pas dit : quand un nuage s'arrête sur *le pic* de Jupiter Hellénien; mais simplement : quand un nuage s'arrête sur Jupiter Hellénien, ce qui peut s'entendre du temple. Or, dit M. Leake, le temple et le pic sont presque dans la même ligne pour qui les regarde d'Athènes; et lorsque le pic est coiffé de nuages (*capped*), les nuages sont suspendus sur le temple et le couvrent quelquefois. » Tout en rendant justice à l'effort ingénieux de ce raisonnement, on se demandera toujours comment un nuage (*νεφέλη*) arrêté (*καθίζηται*) sur le pic Saint-Élie peut couvrir un temple qui est à 7 kilomètres plus loin.

M. Leake fait cette remarque très-juste que, si le temple connu n'était point le Panhellénium, Pausanias serait coupable d'une omission grave, puisqu'il ne nous aurait rien dit de ce magnifique édifice. Comment l'homme qui a décrit le temple d'Aphœa, l'homme qui n'oublie pas d'apprendre à la postérité qu'il a sacrifié aux statues de bois de Damie et d'Auxésie, négligerait-il de nous révéler l'existence d'un beau temple orné de belles statues? — Pausanias n'est pas un voyageur tellement scrupuleux, qu'il faille s'étonner d'une semblable omission. Il n'a rien dit du temple de Diane Thesmophore ni du temple d'Hercule; il a oublié dans sa description d'Athènes un bon nombre de monuments et trois

[1] « There is no instance known of a temple with a statue of the principal deity « over the door; nor would it probably have been congenial with the religious « customs of Greece. » (*Peloponn.* p. 272.)

[2] *Δεὸς δὲ ἀγάλματος κατὰ μέσον πεποιημένου.* (Paus. *Elid.* X.)

entre autres qui existent encore aujourd'hui[1]. Enfin, il faut bien reconnaître qu'il y avait dans l'île un temple de Minerve, magnifique ou non, et qu'il n'en a rien dit. Le temple que nous avons sous les yeux est beau, sans doute; et un voyageur moderne serait d'autant plus impardonnable de l'oublier, qu'il est un des neuf ou dix temples de la Grèce que le temps a laissés debout. Mais quand la Grèce était couverte de chefs-d'œuvre plus grands, plus riches et peuplés de traditions merveilleuses, il était facile d'oublier un beau temple de pierre qui n'était ni très-grand, ni très-ancien, ni très-célèbre. Considérez encore que Pausanias n'est pas un artiste; il ne recherche que les vieux édifices, les vieilles statues, les vieilles traditions; il parle avec un profond dédain de ceux qui préfèrent les choses belles aux choses anciennes[2]; il s'interrompt dans la description de la Minerve de Phidias pour faire l'histoire naturelle des Gryphons. Pausanias a parcouru la plus grande partie du monde connu des anciens, toujours à la poursuite du merveilleux. Un pays qui contiendrait simplement des chefs-d'œuvre n'aurait pas assez de mérite pour l'attirer. Ne croyez pas qu'il nous parle d'Égine parce qu'Égine est la plus illustre des îles de la Grèce, après avoir été la plus riche et la plus puissante? Non, il n'en parle que pour l'amour d'Éaque et des choses merveilleuses qu'il a faites : *Αἰακοῦ ἕνεκα καὶ ἔργων ὁπόσα ἀπεδείξατο*[3]. C'est à peine s'il jette un coup d'œil sur les monuments : il arrive d'Épidaure, il va repartir pour Trézène, il débarque à la ville, il dresse à la hâte un catalogue des temples qu'elle renferme : il lui tarde de parler d'Éaque, de Phocus, de Télamon, de Damie et d'Auxésie. Il ne manque pas au devoir de visiter le vieux temple d'Œa; il y sacrifie; il s'arrête à Aphœa avant de monter au sommet du mont Panhellénien; mais il ne fera pas deux lieues pour voir un temple qui n'a que six ou sept cents ans; il n'est pas de ceux qui préfèrent les choses belles aux choses anciennes.

M. Leake, pour dernier argument, produit une pièce dont je voudrais n'avoir point à m'occuper. C'est une inscription découverte

[1] Le Pnyx, la tour d'Andronicus Cyrrhæstes, la porte d'Adrien; j'ajoute un aqueduc d'Adrien qui existait au temps de Stuart, et qui a disparu depuis.

[2] *Ὅστις δὲ τὰ σὺν τέχνῃ πεποιημένα ἐπίπροσθεν τίθεται τῶν ἐς ἀρχαιότητα ἡκόντων, καὶ τάδε ἐστὶν οἱ θεάσασθαι.*

[3] Paus. II, 30.

en 1828 *parmi les ruines* du temple, et publiée dans le troisième volume de l'*Expédition de Morée*.

Ni M. Leake, ni les auteurs du bel ouvrage de l'*Expédition de Morée*, ne parlent de la manière dont cette inscription fut découverte. Il n'y a que deux façons de trouver ces sortes de monuments : ou bien on les rencontre à la surface de la terre, et l'on n'a que la peine d'en prendre une copie ; ou bien on les extrait d'une fouille. Tous les voyageurs qui avaient visité le temple d'Égine jusqu'à l'année 1811 avaient examiné plus ou moins attentivement les débris qu'il renferme. Les uns avaient jeté un coup d'œil superficiel, comme Spon et Wheeler; d'autres, comme M. Leake, avaient tout étudié curieusement et savamment. Personne n'avait vu cette inscription.

En 1811, MM. Cockerell, Foster, etc., exploitèrent le temple d'Égine avec le même soin qu'on eût apporté à l'exploitation d'une mine. Ils étaient intéressés à trouver des inscriptions pour les vendre; intéressés surtout à démontrer que leur temple était le Panhellénium : il n'est pas vraisemblable qu'ils aient négligé aucune recherche, oublié de retourner aucune pierre : l'inscription ΔΙΙ ΠΑΝΕΛΛΗΝΙΩΙ était si bien cachée qu'ils n'ont pas su la découvrir,

De 1811 à 1828, on a disputé chaudement sur la destination du temple : quelques savants l'ont réclamé au nom de Minerve; d'autres ont voulu le conserver à Jupiter. Le temple fut visité par les partisans de l'une et de l'autre opinion; il passa sous des yeux bien ouverts par l'amour de la science et la passion d'avoir raison : l'inscription ne se montrait point.

Un jour quelques personnes honorables et instruites, dont je pourrais citer les noms, vont faire une promenade archéologique au temple. Elles n'amènent point d'ouvriers, ne font pas de fouilles, ne prennent pas même un levier pour remuer les pierres; et au retour, elles rapportent une inscription *trouvée parmi les ruines du temple;* cette inscription s'était manifestée d'elle-même, elle était allée au-devant de ces heureux visiteurs; elle fut déposée chez M. Gropins, dans la ville d'Égine; elle fut copiée, gravée, reproduite dans deux ou trois publications, entre autres dans le troisième volume de l'*Expédition de Morée;* puis, elle disparut, comme si l'on trouvait qu'elle avait affronté assez longtemps l'examen de la critique.

Elle était écrite en lettres d'un pouce de haut sur une pierre

facile à transporter. Le travail de la gravure était fort médiocre ; les marbriers d'Athènes feraient aisément mieux. Les caractères rappellent ceux de l'époque romaine; l'orthographe n'a rien d'archaïque; l'emploi du mot Πανελλήνιος pour Ἑλλήνιος date probablement du siècle d'Adrien. En résumé, rien dans l'inscription n'est contemporain du temple, excepté la pierre, qui lui a été empruntée.

Cette pierre, en même temps qu'on y gravait l'inscription, a reçu une forme et des moulures particulières. Telle qu'elle est, elle n'a jamais pu entrer dans la construction du temple : M. Leake en fait l'aveu. En supposant l'authenticité de l'inscription, et en fermant les yeux sur ce qu'il y a d'équivoque dans son origine, elle ne pourra jamais être qu'un *ex voto* déposé dans le temple et qui ne prouve rien. Ceux qui trouvent naturel de placer deux statues de Minerve au milieu des deux frontons d'un temple de Jupiter, ne s'étonneront pas qu'on ait déposé quelque offrande à Jupiter dans le temple de Minerve.

M. Leake remarque fort justement qu'il y a une différence entre un document trouvé parmi les ruines d'un temple, et un autre trouvé à un mille plus loin. Je crois cependant que l'inscription dont il fait l'éloge prouverait beaucoup plus si nous la trouvions encastrée dans quelque vieille église à un mille, et même à deux milles du temple.

§ 8. Œa, Palæa Ægina, Aqueduc ruiné, Tombeaux.

Il est impossible de déterminer l'emplacement d'Œa : tout ce qu'on peut en dire, c'est que cet hiéron était à vingt stades de la ville, et à une certaine distance de la mer, puisque les Athéniens, après leur sacrilége, furent taillés en pièces avant d'avoir pu rejoindre leurs vaisseaux.

M. Leake est d'avis qu'Œa pourrait bien avoir existé à la place de Palæa Ægina, si Palæa Ægina n'était pas à plus de trente stades de la ville.

Palæa Ægina n'a d'antique que le nom. C'est la ville où vivaient les Grecs au temps de la domination turque, qui les opprimait, sans pouvoir les protéger. Sur ce rocher, à 5,600 mètres du port, ils étaient en sûreté. Lorsqu'en 1654 Morosini reprit Égine, les habitants, devenus sujets de la république vénitienne, revinrent habiter auprès du port; ils retournèrent à leur rocher

lorsqu'ils eurent été reconquis par les Turcs; enfin, lorsque la Grèce fut libre, ils abandonnèrent Palæa Ægina pour n'y plus revenir. Chaque habitant emporta ses meubles, sa porte et ses volets; et une ville entière resta déserte. Palæa Ægina ne compte pas un seul habitant. Toutes les maisons sont écroulées; les orties et les chardons croissent dans toutes les rues; mais la dévotion des Grecs prend soin d'entretenir une douzaine de petites églises qui restent debout au milieu des ruines. J'ai parcouru toute la ville, visité toutes les églises, gravi le sommet où s'élèvent les restes du château fort; je n'ai rien trouvé de plus antique que trois ou quatre mauvais chapiteaux byzantins.

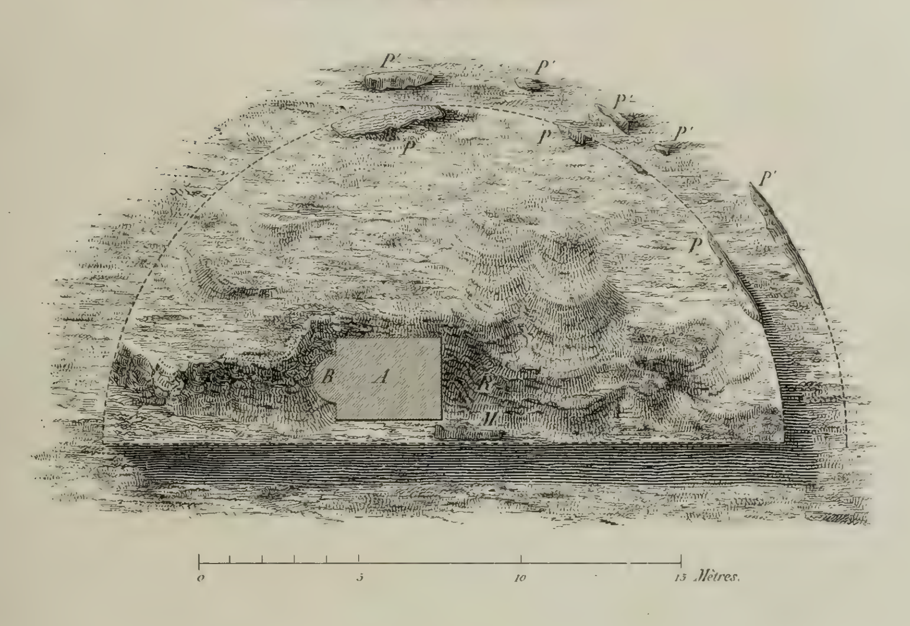
C'est auprès de Palæa Ægina que coule le seul ruisseau qui soit dans l'île. Il n'a de l'eau que pendant une partie de l'année; et il se perd avant d'arriver à la mer. Si les Éginètes ont eu autrefois un Asopus, à l'exemple des Thébains et des Phliasiens, l'Asopus était là [1]. Mais ce modeste Asopus n'a pu fournir de l'eau aux Argonautes, puisqu'il n'a pas d'embouchure. Les puits et les citernes qui abondent auprès du port auront suffi sans peine à l'approvisionnement de la barque héroïque.

La carte de l'état-major a placé un aqueduc ruiné au sud-ouest de la petite rade d'Hagia Marina. Il n'est pas vraisemblable qu'on ait jamais construit des aqueducs dans un pays qui n'a pour ainsi dire pas d'eau courante. Il serait surtout étrange d'en placer un à l'opposé de la ville, dans une région qui n'a jamais été la plus peuplée : bref, si cet aqueduc avait existé, il lui aurait manqué deux choses: une source pour lui fournir de l'eau, et une ville pour la boire. J'ai visité les ruines que les officiers d'état-major ont prises pour un aqueduc. J'ai trouvé quelques petites voûtes formant comme des chambres; le tout bâti en petites pierres, à grand renfort de chaux. Les habitants nomment cette ruine, le bain, *τὸ λουτράκι*, sans doute à cause de la voûte, qui leur rappelle les bains turcs. C'est le reste d'une villa turque ou vénitienne.

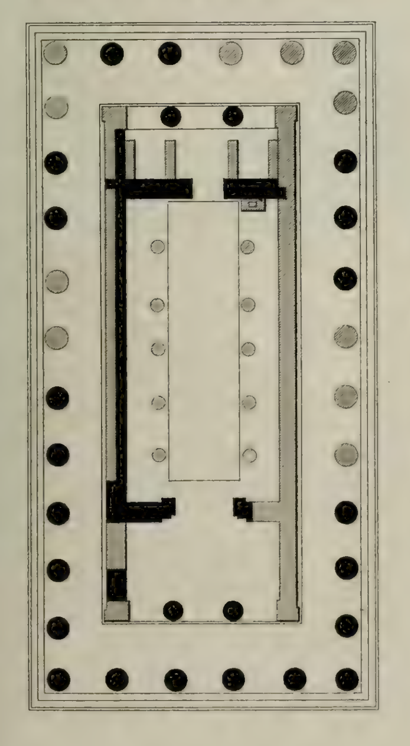
Lorsque le gouvernement de la Grèce avait son siége à Égine, on fit des fouilles sur toute la surface de l'île : on trouva partout

[1] «Irrigabat eam... rivulus quidam Asopus... Quid enim si Asopum in «Ægina fuisse demonstrari potest... Fuisse autem, tum Argonautarum in «Ægina aquatio, tum recentiores, ut Chandlerus, affirmant.» (Müll. *Ægin. lib.* p. 6.)

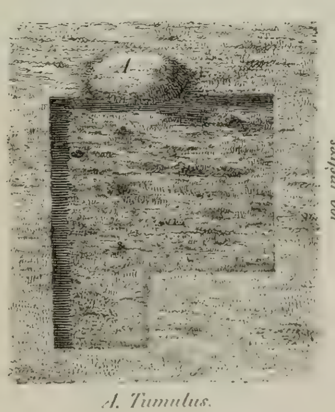
Sommet du Mont Hellénien.



Plan du Temple de Minerve.

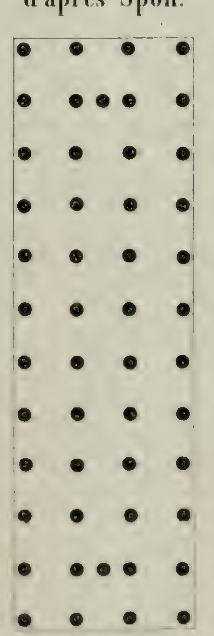


Plan de l'Æaceum.



A. Tumulus.

Plan du même Temple d'après Spon.



des tombeaux. On peut se faire une idée de l'innombrable population qu'Égine avait autrefois, en voyant combien les tombes étaient serrées et comme on se disputait cet étroit espace qui suffit à notre dernière demeure.

Les plus grands de ces tombeaux sont dans le voisinage de l'Orphanotrophion. Dans l'espace d'un kilomètre carré, on marche sur une croûte pierreuse percée de trous réguliers à travers lesquels s'élancent de jeunes figuiers. Chacun de ces trous est l'ouverture d'une chambre ronde ou carrée, qui a pu loger des vivants avant de renfermer des morts, et qui explique cette fable de Strabon sur la vie des premiers Éginètes.

Quelques tombeaux rappellent d'une manière frappante les tombeaux étrusques, et justifient ce qu'on a dit sur l'identité des Étrusques et des Pélasges. La plupart de ces caveaux ont été pillés depuis longtemps et dépouillés de tous leurs ornements. L'expédition de Morée a publié le plan et la coupe de celui qui s'est le mieux conservé. Capo d'Istria en avait découvert un fort beau en creusant les fondations de l'Orphanotrophion; il a fait gratter par un maçon les peintures qui le couvraient : c'était, dit-on, une bacchanale sur un stuc fin et poli.

Les ouvriers qui travaillent à la terre rencontrent presque chaque jour les modestes tombeaux de leurs laborieux ancêtres. Nous marchions dans la plaine qui s'étend au nord de la ville, et nous cherchions l'Æaceum et le monument de Phocus : un paysan nous appela pour nous montrer un tombeau qu'il venait d'ouvrir. Ce n'était rien que quatre pierres polies, un petit vase lacrymatoire et une double obole d'Argos.

NOUVELLES DES MISSIONS.

Missions données par M. le Ministre de l'instruction publique jusqu'au 1er janvier 1854.

Chatin, professeur à l'école de pharmacie. — Nouvelle mission dans les départements de l'est de la France, dans la Suisse et le Piémont, pour continuer ses travaux.

(Arrêté du 13 septembre 1853.)

Delacoulonche, professeur de rhétorique au lycée du Mans, agrégé des classes supérieures des lettres;

Fustel de Coulanges, professeur suppléant de seconde au lycée de Lyon, licencié ès-lettres;

Boutan, professeur de seconde au lycée de Saint-Étienne, agrégé des classes supérieures des lettres,

Nommés membres de l'École française d'Athènes.

(Arrêté du 19 novembre 1853.)

De Linas, membre non-résidant du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. — Mission gratuite dans les départements de l'est et du midi de la France, pour compléter les études qu'il a entreprises sur les anciens vêtements sacerdotaux.

(Arrêté du 31 août 1853.)

Méry. — Mission en Orient pour recherches littéraires, historiques et archéologiques.

(Arrêté du 15 décembre 1853.)

Renier (Léon). — Mission ayant pour objet l'étude et la transcription des inscriptions romaines qui se trouvent à Caen, à Nantes et à Saint-Lô.

(Arrêté du 7 décembre 1853.)

Soultrait (Georges de), membre non-résidant du comité de la langue de l'histoire et des arts de la France. — Mission gratuite ayant pour but des recherches historiques et artistiques dans les différents États de l'Italie.

(Arrêté du 19 décembre 1853.)

TABLE DES MATIÈRES

SUIVANT L'ORDRE DANS LEQUEL ELLES SONT PLACÉES DANS LE VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

R

S

V

PLACEMENT DES PLANCHES

DANS LE TOME TROISIÈME

DES ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA LIVRAISON.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Les *Archives des Missions scientifiques et littéraires* paraissent à des époques indéterminées, par livraisons de 3 à 4 feuilles in8°, accompagnées, s'il y a lieu, de planches ou de gravures sur bois, de manière à former chaque année un volume in-8° de 36 à 40 feuilles environ.

Le prix de l'abonnement est de 9 francs pour l'année.

ON SOUSCRIT

CHEZ GIDE ET J. BAUDRY, ÉDITEURS,

rue Bonaparte, n° 5,

À PARIS.